Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/p2lmeenchante04rolluoft

L'AME ENCHANTÉE

DU MÊME AUTEUR

LIBRAIRIE ALBIN MICHEL

JEAN-CHRISTOPHE, 10 volumes in-16.

I. L'Aube. — II. Le Matin. — III. L'Adolescent. — IV. La Révolte. — V. La Foire sur la Place. — VI. Antoinette. — VII. Dans la Maison. — VIII. Les Amies. — IX. Le Buisson Ardent. — X. La Nouvelle Journée.

JEAN-CHRISTOPHE, en 4 volumes in-8° (14,5 × 20). *Edition définitive sur beau papier vélin et Hollande.*

JEAN-CHRISTOPHE, en 5 volumes in-4° (20 × 26). *Edition de luxe* sur Japon, Hollande, Madagascar et vélin, impression noir et rouge avec des bois de Frans MASEREEL.

JEAN-CHRISTOPHE, en 5 volumes in-8° (14 × 20). *Edition des Œuvres complètes sur alfa Monfourat.*

COLAS BREUGNON, 1 vol.

COLAS BREUGNON, 1 vol. *Edition des Œuvres complètes* in-8° (14 × 20) sur alfa Monfourat.

L'AME ENCHANTÉE. I. Annette et Sylvie, 1 vol. — II. L'Été, 1 vol. — III. Mère et Fils, 2 vol. — IV. L'Annonciatrice (Anna Nuncia), 3 vol.

PIERRE ET LUCE, 1 vol., bois gravés de Gabriel BELOT.

CLERAMBAULT, 1 vol.

AU-DESSUS DE LA MÊLÉE, 1 vol.

LES PRÉCURSEURS, 1 vol.

THÉATRE

THÉATRE DE LA RÉVOLUTION (Le 14 juillet, Danton, Les Loups), 1 vol.

LES TRAGÉDIES DE LA FOI (Saint-Louis, Aert, Le Triomphe de la Raison), 1 vol.

LE TEMPS VIENDRA, 3 actes, 1 vol.

LILULI, 1 vol., bois gravés de Frans MASEREEL.

LE JEU DE L'AMOUR ET DE LA MORT, 1 vol.

PAQUES-FLEURIES, 1 vol.

LES LÉONIDES, 1 vol.

LE THÉATRE DU PEUPLE (Essai d'esthétique d'un théâtre nouveau), 1 vol.

LIBRAIRIE HACHETTE

VIES DES HOMMES ILLUSTRES, 3 vol. in-16. (Vie de BEETHOVEN. Vie de MICHEL-ANGE. Vie de TOLSTOÏ).

MUSICIENS D'AUTREFOIS, 1 vol.

MUSICIENS D'AUJOURD'HUI, 1 vol.

VOYAGE MUSICAL AU PAYS DU PASSÉ, 1 vol.

AUTRES ÉDITEURS

STOCK : *Mahatma Gandhi*, 1 vol. — *Vies de Ramakrishna et de Vivekananda*, 3 vol. — ALCAN : *Haendel*, 1 vol. — PLON : *Michel-Ange*, 1 vol. — Claude AVELINE : *Les Vaincus*, 4 actes, 1 vol. — DE BOCCARD (Anc. mais. FONTEMOING) : *Histoire de l'Opéra avant Lulli et Scarlatti*, 1 vol. — Edit. DU SABLIER : *Beethoven, les Grandes Epoques créatrices*, 1 vol. — *Beethoven et Gœthe*, 1 vol. — *Empedocle d'Agrigente*, suivi de *L'Eclair de Spinoza*, 1 vol.

LIBRAIRIE ALBIN MICHEL

ROMAIN ROLLAND VIVANT, par P.-J. JOUVE, 1 vol. in-8°.

ROMAIN ROLLAND (l'Homme et l'Œuvre), par Paul SEIPPEL, 1 vol.

PAGES CHOISIES DE ROMAIN ROLLAND, avec une introduction et des notices par Marcel MARTINET, 2 vol.

ROMAIN ROLLAND

L'AME ENCHANTÉE

IV

L'ANNONCIATRICE

(Anna Nuncia)

* *

ALBIN MICHEL, ÉDITEUR
PARIS — 22, RUE HUYGHENS, 22 — PARIS

579500
5.3.54

DE CETTE ÉDITION, IL A ÉTÉ TIRÉ :
SEPT CENT CINQUANTE EXEMPLAIRES
SUR PAPIER VÉLIN ALFA

RÉIMPOSÉE IN-16 58×80
QUARANTE EXEMPLAIRES SUR PAPIER DE HOLLANDE
NUMÉROTÉS DE 1 A 40
ET
DIX EXEMPLAIRES HORS COMMERCE
MARQUÉS A A J

PQ
2635
O5A78
t.4
H1t.2

Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays
Copyright 1933 *by Albin Michel.*

L'ANNONCIATRICE

TOME II

L'ENFANTEMENT

I

L'Annonciatrice comprend deux tomes :

I. *La Mort d'un Monde.*
II. *L'Enfantement* (2 volumes).

PREMIÈRE PARTIE

Le Combat

L'ANNONCIATRICE

Les premiers temps de leur amour furent enivrants. La lune de miel brûlait comme un soleil. Il y avait dans ce miel un feu caché, un alcool. De quelles plantes les deux abeilles l'avaient-elles pompé ? Ce n'était point des seules fleurs du printemps. Elles avaient toutes les deux goûté prématurément aux sucs de l'été, et, dans le nombre, à d'assez âcres et dévorants. Le jeune amour, en les mêlant dans son alambic, en avait fait un philtre merveilleux. Tout était neuf, tout était pur, tout était flamme. Est-il rien que ne renouvelle et que ne lave la flamme ? (Mais qu'en restera-t-il, après ?)

Ils passaient des jours et des nuits, oiseaux fous, bouche à bouche, agrippés, buvant leur souffle, par toutes leurs griffes agrafés, comme deux vaisseaux éperonnés, entrés jusqu'au cœur de la place. Ils restaient des jours et des nuits, enfermés, la fenêtre de la chambre entrebâillée, refusant de sortir, refusant d'ouvrir, se dévorant, jamais rassasiés, épuisés.

Annette, qui réussit à forcer la porte, les trouva sur leur lit — ils ne prenaient point la peine de se cacher — ivres, hagards, heureux, brisés, brûlants de fièvre et de volupté. Et Assia, étreignant la tête de son garçon, défiait Annette, avec des yeux avides et farouches.

Mais Annette, les regardant avec tendresse, serra dans ses mains les deux têtes, et dit, hochant le menton, souriant et soucieux :

— « Mes pauvres petits... Ne mangez pas tout votre blé! Gardez-en pour la mauvaise saison! »

Elle savait bien qu'ils ne l'écouteraient pas. Elle s'en alla sur la pointe des pieds. Elle était triste et heureuse. Elle voyait trop l'avenir. Mais c'était une belle chose qu'ils eussent ce présent! Autant de sauvé! Elle veilla à ce qu'il ne fût point troublé. Sans le leur dire (Assia le sut, après; Marc, insouciant comme un homme, ne le sut jamais), elle s'occupa de leur ménage, en ces semaines d'égarement où il leur semblait tout naturel que leur ménage se fît de soi-même, sans qu'ils eussent à s'en occuper. Elle était leur femme de journée, arrangeant tout, invisible et muette. Lorsque Assia commença à émerger de la griserie qui la noyait, et que sa tête alourdie, faisant effort pour se dégager, tendit l'oreille au frôlement de l'ombre active qui allait et venait dans sa maison, son amour-propre se réveilla, peut-être avant la gratitude : (les amoureux trouvent naturel que le monde les serve, à pieds baisés). Elle retrouva l'usage de ses jambes, pour aller revendiquer son gouvernement domestique. Annette, qui balayait la salle à manger, la vit entrer, pieds nus, en chemise, et les yeux écarquillés, comme une petite chouette sortie de sa grange, qui se trouve brusquement au soleil. Elle rit, laissa tomber son balai, et courut la prendre dans ses bras. Assia sérieuse — elle n'avait pas encore émergé jusqu'au rire — se laissait embrasser, comme une princesse qui condescend et, sur les genoux d'Annette, assise, elle l'étudiait gravement en lui tenant le menton. Appuyant le pouce sur la joue, elle lui faisait tourner le visage, pour examiner le profil. Puis, elle prit les deux joues entre ses doigts et lui

plongea dans les yeux ses yeux. Et au contact, les prunelles d'acier se détendirent; se desserrèrent les doigts durs, et la main moite encore caressa la bouche d'Annette. Et Assia dit :

— « Merci. »

— « Je n'en veux pas », dit Annette.

— « Je ne m'occupe pas de ce que vous voulez. Je veux. Merci! »

— « Merci de quoi ? »

— « De l'avoir fait. »

Annette la serra contre elle.

— « Il est bien fait ? »

— « Juste à ma mesure! »

Les deux regards, rieurs, s'affrontaient. Il n'eût pas fallu les défier. Les deux commères n'avaient point peur de louer les bonnes choses du bon Dieu. Mais Annette dit, avec une gaie humilité :

— « Nous autres, les mères, nous ne les faisons jamais qu'à moitié. A toi maintenant de le parfaire! »

— « Je viens déjà d'y travailler. »

— « Oh! ce n'est pas l'œuvre d'une nuit. C'est de l'ouvrage difficile. Il te faudra t'y user les doigts. Es-tu patiente ? »

— « Pas pour un sou! »

— « Aïe, aïe, aïe, aïe!... »

— « Suffit qu'il le soit! »

— « Je n'en réponds pas. »

— « Alors, je le rends. On m'a trompée sur la marchandise. »

— « Et si je te prenais au mot ? Si je le reprenais ? »

— « Non ? Essayez! »

Elle reculait, l'air provocant.

— « Paix, paix, la belle! » dit Annette. « Il n'y a point de risque. Tu y es, tu y restes. C'est dans l'ordre. Tu m'as pris mon fils. On te prendra le tien. »

— « Oh! d'ici là! » fit Assia. « Je fais ma récolte et je la mange. On s'occupera plus tard de la graine. »

— « Gare que l'été vienne trop tôt! »

— « Je ne le crains pas. J'aime le feu. »

— « J'y ai passé », dit Annette.

— « Je l'ai flairé », fit Assia, promenant son nez. « Dans les coins, ça sent encore le roussi. »

— « Le feu est mort. »

— « Vous en jurez ? Je m'en vas remuer les cendres! »

— « Non, non, non, non!... Je ne tiens pas à recommencer. Chacun son tour. A vous le feu! Ménagez-le. »

— « Y en a toujours! »

Annette avait ses doutes. Mais il n'est point prudent de les exprimer. Les jeunes gens savent tout, mieux. Que le Dieu du feu veille sur eux! On n'y peut rien. Il n'entend point. Il n'a ni oreilles, ni yeux. Il n'a qu'une langue, point pour parler, — pour darder : — elle ne laisse rien qu'elle n'ait consumé. Il est affamé. Il faut sans relâche lui apporter d'autre aliment. Marc et Assia en avaient plus qu'Annette ne le soupçonnait. Les cœurs continuèrent de brûler, des mois encore, après le grand feu de joie du commencement. Ils avaient repris la vie de travail quotidien, les paupières baissées sur la flamme du désir; mais aussitôt qu'ils les relevaient, elle flambait; leurs yeux goulus se mangeaient, comme ceux du couple de la Farnesina. Ils semblaient ne devoir être jamais rassasiés...

Et puis, du jour au lendemain, le feu s'éteignit. Et ce fut la nuit...

La catastrophe ne les frappa point tous les deux ensemble. L'un après l'autre. La première, Assia reçut le coup.

Elle se disposait à sortir. Marc venait de la quitter. Ils s'étaient broutés. Le store de la chambre était baissé. Soleil dehors, grondement de la rue. Assia, assise sur le lit, était vide de pensée. Lasse, un peu triste, écœurée. Il faisait lourd dans la chambre. Elle leva le store. Le soleil entra. Elle se regarda dans son miroir, les bras levés pour arranger ses cheveux; l'éclat du jour lui faisait mal, elle cligna des yeux. La brève seconde, que les paupières s'abaissèrent et se relevèrent : une plongée... Quand elle rouvrit les yeux, ce n'était plus la même contrée; les deux instants qui se succédaient ne se faisaient pas suite : il y avait entre eux un hiatus monstrueux. La femme aux yeux d'aveugle qui cherche sa route, ne retrouvait plus son ombre ni son soleil : elle ne retrouvait plus l'amour. Elle eut le vertige. Elle s'affaissa sur un escabeau contre le mur. Elle n'avait même pas eu la force de détacher ses deux mains jointes au-dessus de sa tête. Elles l'écrasaient, comme un chapiteau. Elle regardait devant elle, atterrée. Elle ne voyait rien. Elle ne pensait à rien. Elle pensait *rien*. Rien dans le cœur. Rien dans

l'esprit. Le vide complet. Pas une trace du passé. Quand elle tâcha de le fixer, de s'y cramponner (elle tombait d'une tour), son sang se figea : tout lui était devenu étranger : cet homme, ce corps qui l'avait touché, le souvenir de ses transports, cette femme nue et livrée, cette Assia... « Aimer... Aimer... » Elle répétait, sans les comprendre, les deux syllabes mortes. Nul frémissement, nul sentiment n'y correspondait... Elle se dit :

— « Je suis folle. Je le sais bien, que j'ai aimé!... »

Mais sa conscience hallucinée lui répliquait :

— « Quoi ?... Qu'est-ce que c'est ? Je ne comprends pas... »

Elle passa des heures d'égarement, accroupie dans son coin, sans bouger. Le soir venait. Une horloge d'église lui rappela que « l'autre » allait rentrer. Elle sursauta. Elle se lava, elle se recoiffa, elle se composa un visage. Au fond de ses yeux, mornes et durs, dans le miroir elle revit le « *Rien* »! Elle jeta dessus un voile. Elle ne pouvait pas le montrer nu... Pitié de l'autre, ou peur de soi ?

Il ne remarqua rien — (les amoureux sont pleins de moi) ; — et cet égoïsme aux yeux crevés creusa encore l'aride abîme. La rancune qu'elle en ressentit, déchira le voile jeté sur son regard ; il y plongea et il y vit, stupéfait, le désert. Mais le voile se referma. Il n'essaya pas de le rouvrir. A ses questions, elle répondit :

— « Rien. »

Il se garda d'insister. Il avait peur.

La nuit, il tint dans ses bras un corps mort, un corps qui vivait cependant, qui se prêtait passivement à ce qu'il voulait, — un corps évidé de son être : — celui qu'il connaissait, son bien, n'y était plus. Grâce à Dieu, il ne vit pas un autre être tapi dans l'ombre, dont le regard de glace le guettait. S'il ne le vit pas,

il en ressentit le froid. Au milieu de l'étreinte, il lâcha le corps qui se laissa faire. Bien qu'elle restât immobile, elle lui sembla telle une pierre qui, échappée de ses mains, tombait. L'un en face de l'autre dans le lit, ils avalaient leur souffle et ils feignaient de dormir. Mais chacun épiait l'autre, le cœur et les membres contractés...

— « Quel est cet être, devant moi ? »...

Assia, se persuadant que Marc dormait, en profita pour s'évader; très lentement elle se retourna et lui opposa le mur de son dos. Marc suivait chacun de ses mouvements, comme d'une bête sournoise qui s'échappe; et il se demandait, angoissé :

— « Que lui ai-je fait ? »

Assia sentait le souffle sur son dos, mais devant elle, le lit vide, la libre nuit. Elle fuyait, dans la forêt... Heureusement, la feinte du sommeil se mua en sommeil vrai : il s'abattit sur les deux enfants, et les figea dans la poursuite. Quand le jour revint, ils se retrouvèrent, endoloris, mais dégagés; ils se sourirent, sans trop oser se regarder. Marc avait appris à craindre Assia; Assia, à se craindre, soi : (c'était pire!... elle n'était plus sûre de ce qui viendrait...)

Après, ce fut le tour de Marc. Le gouffre s'ouvrit. Au lendemain, à l'heure suiveuse d'heures amoureuses, où la pensée était uniquement habitée par le désir et par la joie de l'amourée, se creusait en lui l'absence totale de l'amour : l'aimée n'était plus rien qu'un poids mort. L'indifférence était si écrasante qu'elle affleurait à une ligne du dégoût, à deux à peine de la haine. La révolution intérieure paraissait d'autant plus terrible qu'elle s'effectuait sans bruit, sans choc : on la constatait après qu'elle s'était faite. Marc y assistait, épouvanté. Dans sa loyauté passionnée, il s'accusait, il se condamnait. Mais il n'y pouvait rien. Il était mis

devant le désastre accompli. Toutes les forces qui lui restaient n'étaient pas de trop pour dissimuler à l'autre les ruines. Elles ne suffisaient pas. Assia, avertie par sa propre expérience, flairait les ruines...

Ils passèrent par là, tour à tour. Jamais ensemble. Cela durait, parfois des heures, parfois des jours. Il semblait qu'en se répétant, le phénomène eût tendance à se prolonger : il n'avait plus la violence du premier coup; il n'en était que plus morne et plus accablant. Il enlevait le goût de vivre. Jamais ils n'eurent l'énergie de se faire part de ces assauts. Ils se les cachaient comme un mal honteux. Et dans le silence, le mal devenait chronique; il s'installait. La seule qui eût pu les instruire, Annette, était par eux tenue à l'écart; et elle prenait garde de s'immiscer dans leur ménage; elle connaissait l'humeur ombrageuse de sa belle-fille, elle ne pouvait gagner sa confiance qu'en ne la cherchant point. Elle était d'ailleurs dupée par eux. Après avoir prévu et attendu les inévitables baisses de température qui suivent les trop hautes pressions, maintenant que la dépression s'était produite, elle ne s'en apercevait point : car ses enfants s'entendaient pour la lui cacher. Jamais leur ménage n'avait paru plus uni aux yeux des autres qu'en ces jours où leur amour tremblait sur ses bases. Puisqu'ils avaient honte d'avouer ce qui leur paraissait une infirmité : un mal sans causes !

L'un et l'autre pourtant n'étaient pas novices en amour; ils avaient déjà goûté à la satiété. Mais aucune de leurs expériences antérieures n'avait eu l'intensité de celle-ci. Ce n'était point, jusqu'à ces jours, l'amour vrai qui était engagé, mais bien plutôt le jeune désir qui part en chasse, la joie du jeu, rien de malsain, mais rien de profond, l'insouciance de la nature qui s'essaie et qui se trompe allègrement : — elle a le temps! — Ou

si, d'aventure, elle s'est laissée prendre à son jeu, elle se fâche et renverse le jeu, comme avait fait Marc avec dépit, quand Sylvie l'avait poussé dans le piège.

— Mais ici, il n'y avait aucun piège, aucun jeu. Il s'agissait du *tout* de la vie, librement offert et accepté. Ils s'étaient tout dit et tout montré. Ils avaient tout pris et tout donné. Ils avaient versé dans leur amour le torrent entier de leur vie. Et c'était justement pour cela (mais ils ne pouvaient pas le comprendre) qu'ayant tout versé, il ne leur restait rien : pas une goutte! Quand l'amour était en décrue, le torrent de la vie était à sec. Ils périssaient, échoués.

Ils ne devaient que beaucoup plus tard arriver à la sagesse qui comprend et qui prend pitié, qui s'excuse mutuellement, en se ménageant, à ces moments, une retraite où l'on attend la fin du reflux et que remonte la marée prochaine. Car ce n'est rien de moins ni de plus : le rythme de vie et ses oscillations, d'autant plus larges que la vie est plus prodiguement dépensée. A chaque retrait succède un élan, — à moins que la violence des chocs répétés ne distende la corde de l'arc et que le ressort du cœur ne reste faussé.

L'arc était bon; mais l'archer avait perdu son assurance. Même quand se rouvrait la fontaine de vie, ils ne pouvaient plus oublier les périodes de sécheresse, et comment alors ils s'étaient vus.

Ils n'étaient pas des amoureux aux yeux bandés, qui ont peur de se regarder. A tous les moments de leur amour, ils s'étaient vus comme ils étaient, sans voiles, nus, avec leurs faiblesses, leurs laideurs, et leurs vices (il y en a chez tous : chez les plus beaux et les meilleurs). Ils avaient tous deux les yeux aigus, et se faisaient honneur de tout voir et de tout montrer. Quand venaient les périodes de mort du cœur, ils ne découvraient dans le compagnon rien qu'ils ne connussent. Mais

c'était la façon de voir qui comptait! Quand ils aimaient, ces laideurs mêmes, ils les aimaient; ils les aimaient (secrètement), peut-être plus encore que les qualités; l'aimé leur en paraissait plus proche, plus livré, plus touchant. Mais quand l'amour s'éclipsait, quel changement d'ombres et de reliefs! Les mêmes lignes se déformaient, le grotesque et l'odieux s'y accusaient; quelle misère! Comment avait-on fait pour aimer — pour supporter?... Pour supporter cela qu'on doit voir et garder auprès de soi, toute une vie! — La fin de l'éclipse venue, on avait beau se rassurer en repérant, au plein jour, les sites connus et aimés, on n'oubliait plus ce qu'on avait vu; le regard inquiétant de Assia s'acharnait à tâter le visage et les mouvements de son amant, qui se sentait observé et l'observait à son tour. Après, ils tombaient dans les bras l'un de l'autre; ils s'en aimaient plus, avec une sorte de fureur concentrée : fureur contre soi, peur de se perdre, pardon! pardon!...

Mais la vague se recreusait, se regonflait, redescendait, remontait... Ils savaient qu'ils ne la retiendraient jamais. Ils n'avaient plus de sécurité...

Sans doute!... On ne bâtit rien sur l'amour. Ils le savaient, ou l'auraient dû savoir : la vie est un chantier, où le travail ne chôme pas; il n'y a pas de place pour les flâneurs! Droit à l'amour, soit! Mais comme au pain! Il faut le payer par le travail : qui ne travaille point n'a point droit à manger : pas plus l'amour que le pain. La loi d'airain. Si une vermine de parasites réussit encore à y échapper, elle trouve en elle son châtiment. Le pain volé lui reste dans la gorge. Elle meurt d'écœurement sur son plaisir. Non! l'on ne vit pas seulement de pain et d'amour... Travaille et crée!

Même quand ils l'eussent voulu, Assia et Marc n'avaient pas les moyens de flâner, le bec dans le bec, en s'attendrissant sur le va-et-vient du thermomètre de l'amour. Ils avaient à gagner, tous les deux, leurs journées. Marc était au service d'une maison de vente et d'installation d'appareils de radio. Assia faisait des travaux de traductions russes pour une maison d'éditions. Elle traduisait aussi et elle tapait, pour une maison d'exportation, des lettres commerciales. Ils ne se voyaient qu'aux heures des repas et assez tard souvent dans la soirée. Mais le travail n'éteint point « *l'autre pensée* ». Elle s'accumule dans un réduit sans air, où elle fermente... « *L'autre pensée* », l'inextinguible aspiration de la caravane qui chemine dans les sables mornes et brûlants, vers la fontaine, dans la nuit étoilée...

— « O nuit ! O source!... Faut-il que je te retrouve tiède, fade et troublée! Ma soif redouble, inapaisée... »

Ils se reprenaient, chaque soir, avec un frémissement d'attente et un besoin plus dévorant. Ils se déprenaient, insatisfaits — ils n'osaient pas s'avouer : déçus. Mais tandis que Marc s'enrageait à la poursuite et, à mesure qu'elle lui échappait, voulait toujours plus posséder de l'aimée, — qu'il n'y eût plus un recoin de sa

terre et de sa pensée où il n'entrât, — elle, se cabrait, reprenait conscience, avec une orgueilleuse amertume, des limites en elle de l'amour :

— « Je t'ouvre ma porte, parce que je le veux. Entre! Mais jusqu'ici. Tu n'iras pas plus loin... »

Elle redécouvrait, au delà des portes de son cœur, des espaces illimités, où nul n'avait le droit d'entrer : elle-même ne les avait pas explorés; ils se perdaient dans les lointains : — « *l'âme...* »

— « Mon corps, mon cœur est à toi... Mais « *l'âme* », non! « *L'âme* » est à moi... Est-elle à moi ? Ou à elle, moi ?... »

Et c'était justement l'âme qu'il voulait!

Et cette « *âme* », elle n'y croyait pas! En bonne Russe d'après 1917, nourrie de bouillie matérialiste, selon la formule officielle, elle s'était coupé l'âme, avec les cheveux. Elle n'employait plus ce mot creux. Elle disait : « Moi, mes besoins, mes droits ». Et qui le lui remit en mémoire, ce vieux mot, cette chanson désuète ?

Ce fut Annette. — Elle avait fini par percer à jour le malentendu qui s'élargissait entre ses deux enfants, et qu'ils lui cachaient. Mais ils étaient trop passionnés pour être adroits. Ce qu'ils cachaient, ils le désignaient aux regards. Sourcils froncés, crispés, ils avaient l'air, l'un en face de l'autre, de deux jeunes bêtes qui se défient : elles se refusent et elles se veulent :

— « Tu es à moi! »

— « Je suis à moi... »

Mais si l'on avait saisi au mot celle qui se refusait, elle se fût jetée sur l'autre, en lui criant :

— « Prends moi! »

Ah! que Annette connaissait bien ces combats! Elle se remémorait les pleurs de Roger dans les bois, et les abois lointains du chien qui poursuivait le

gibier (1). Elle comprenait et plaignait son garçon; et secrètement, elle lui soufflait :

— « Courage! »

Un jour que Assia, seule avec elle, couvait l'orage et s'obstinait dans un mutisme courroucé — (elle était convaincue que Annette ne la comprendrait pas, et — la comprît-elle — lui donnerait tort), Annette, qui semblait ne point la regarder et souriait à un petit bonnet de nouveau-né qu'elle cousait en cachette, à mi-voix, de ses lèvres allongées, flûta :

« *El corazon te daré*
También te daré la vida,
Y el alma no te la doy,
Porque esa prenda no es mia ».

L'oreille de Assia se dressa. Elle avait la facilité slave. Elle saisissait certains des mots :

— « Qu'est-ce que c'est que ça ? »

— « Tu as compris ? »

— « Qu'est-ce que c'est que ça ? »

— « Notre chant de bataille ».

Assia mit sa main sur la main d'Annette.

— « Notre chant ? Le *mien!* »

— « Redis-le voire en français! »

Assia, tâtonnant, traduisit, corrigée par Annette :

« *Je te donne mon cœur — je te donne ma vie. — Mais mon âme, je ne te la donne pas — car ce trésor n'est pas à moi.* »

Elle s'arrêta, saisie, et demanda :

— « Qui a dit ça ? »

(1) *Annette et Sylvie.*

— « *Una niña bonita* », comme toi et moi... En veux-tu d'autres ? »

Elle continua :

« *Una niña bonita*
Se asomó a su balcón... »

(« *Une jolie fille — se tenait à son balcon. — Elle me demanda mon âme : — je lui donnai mon cœur. — Elle me demanda mon âme. — Et je lui dis adieu.* »)

Assia, muette, avalait sa salive ; et sa main enfonçait ses ongles dans la main d'Annette. Annette se pencha sur sa tête et lui baisa les cheveux :

— « Ne lui dis pas adieu ! » murmura-t-elle.

Assia se recula, irritée :

— « Comment savez-vous ? Qu'est-ce que vous savez ? »

— « Je l'ai nourri. Je sais comme il est goulu, mon garçon ! »

— « J'espère bien qu'il l'est ! » fit Assia. « S'il n'avait pas faim de moi, je n'en voudrais pas. »

— « Mais s'il a faim de plus que de ton lait ? »

— « *Je donne ma vie...* », dit Assia, répétant la chanson espagnole.

— « *...Mais mon âme, je ne la donne pas...* », continua Annette.

— « Est-ce que j'ai tort ? »

— « Non, tu as raison ».

Assia se jeta sur Annette, lui prit les bras :

— « J'ai raison ? C'est vous qui le dites ? »

— « C'est moi. »

Assia l'embrassa fougueusement.

— « Attention ! Tu vas te piquer », dit Annette, écartant l'ouvrage et l'aiguille. Puis, elle dit doucement :

— « Mais justement parce que tu as raison, il te faut être indulgente à mon garçon. Il ne sait pas! Ils ne savent pas, ces pauvres garçons! C'est à nous qui savons, de les comprendre et de les aimer comme ils sont. »

— « C'est bien comme il est que je l'aime! S'il était autre, je ne l'aimerais pas. »

— « Alors, pourquoi est-ce que tu le tourmentes et que tu te tourmentes ? »

— « Parce qu'il me tourmente. »

— « C'est un enfant. C'est ton enfant. L'homme qui nous aime est notre enfant. Il faut le bercer, lui donner le sein; et s'il nous mord, ce jeune chien, c'est qu'il se fait sur nous les dents. C'est un bon chien. »

Assia promenait ses mains sur les bras d'Annette.

— « Qu'est-ce que tu cherches ? »

— « Les marques des crocs. »

Annette retira ses bras :

— « Indiscrète! »

— « Racontez-moi! »

— « Que je te raconte ? Et quoi ? »

— « Une de vos histoires avec vos chiens. »

Annette redit la fin de la *copla* :

— « *Y el alma no te la doy,*
Porque esa prenda no es mia. »

— « Alors, on ne peut la partager avec personne ? Cette âme, il faut la garder pour soi seule ? »

— « Non pas pour toi! »

— « Pour qui, alors ? »

— « Pour elle. »

— « Je ne comprends pas », dit Assia.

— « Moi non plus », dit Annette. « Mais c'est ainsi ».

Assia, glissée sur le plancher, la joue posée contre la jambe d'Annette, pensait. Et elle dit :

— « Oui, c'est... Mais ce n'est pas rassurant... Cette étrangère qui est chez moi, qui me commande, cette pensée qui m'envahit et qui m'échappe... qu'est-ce qu'on loge ? »

— « Il ne faut pas s'en effrayer. Chacun en loge autant. Tous les locataires ne sont pas beaux. On n'y peut rien. Il faut de tout pour faire un monde. Toute la question est d'être un monde, c'est-à-dire de savoir l'organiser. Tu ne le sais pas encore. Tu apprendras. »

— « J'apprendrai quoi ? A ce que la pensée ne passe point à l'acte ? Mais de l'en-deçà à l'au-delà, il n'y a qu'une ligne. Et pour soi-même, quand on est franc, pensée vaut acte. La femme qui, dans le lit du mari, pense à l'amant, sait bien qu'elle le trompe autant que dans le lit de l'amant. »

Le bon sens ironique d'Annette donna à temps le coup de barre :

— « C'est entendu, ma fille. Il est cocu. Pensée suffit. Mais au moins, qu'elle sauve de l'acte! De l'une à l'autre, il n'y a qu'une ligne, tu l'as dit. Mais pour le mari, mais pour les autres, sinon pour nous, — cette ligne est très importante... Je t'en prie, ménage mon Marc, ne passe pas la ligne! »

Assia, qui était fort capable de goûter l'ironie, rit de bon cœur :

— « Pas question de cela! J'aime mon Marc, en deçà, comme au delà. »

— « Tu ne l'aimeras peut-être pas toujours en deçà. »

— « Pourquoi ? »

— « Tu l'as dit. Notre pensée, mainte et mainte fois, nous échappe. Ne la suis pas! Elle reviendra... Et en attendant, ma grande fille, il est inutile que ton compagnon sache quand ta pensée a passé le pont. »

— « Que je lui mente, moi ? Non, ça, jamais! »

— « Ce n'est pas mentir que lui épargner des tourments inutiles. Livre tes combats, seule! Après, tu lui diras les résultats. »

— « Alors, que je garde pour moi mes serpents ? »

— « Dévore-les! Chacune doit les manger, seule. Ou, si tu en as trop, je suis là. Invite-moi à ton repas! »

— « On ne sait jamais si vous parlez, au sérieux. »

— « Au sérieux, oui. Au tragique, non. La nature est ce qu'elle est. Il ne sert à rien de protester. Il faut connaître et s'efforcer de gouverner. Si on ne peut pas et si la barque est emportée, alors, il ne reste plus qu'à accepter et, selon les goûts, — prier, — ou rire. »

— « Rire ? »

— « Pourquoi pas ? C'est notre dernière victoire. »

— « Fille de Viking! »

— « C'est bien possible! Sylvie me disait, quand j'étais jeune, que j'étais une taure de Normandie. Je me souviens d'avoir brouté les belles prairies, au sortir de la barque qui amenait les guerriers blonds du Nord. »

— « Brouter, prier, rien de ça pour moi! Rire, je veux bien, mais aux dépens de l'ennemi, en me battant. Non-acceptant! »

— « Accepte ou non! Il se moque bien de la permission! »

— « Qui ? »

— « Celui qui vient. »

Dans son effort pour se relever, afin d'interroger le visage d'Annette, les doigts d'Assia rencontrèrent sur le plancher l'ouvrage d'Annette qui était tombé; et machinalement, ils le palpèrent, puis s'étonnèrent :

— « Mais qu'est-ce que vous faites ? Un bonnet ? »

Elle regarda.

— « Pour qui ? »

— « Pour celui qui vient », dit Annette.

Assia se retourna vers elle :

— « Qui vous l'a dit ? Marc m'avait juré de ne rien dire. »

Annette lui caressa la joue, de sa main qui pendait :

— « Nul ne me l'a dit. Mais j'ai pensé qu'il était en route. Et je m'apprête. Il doit avoir les jambes longues, le petit lévrier. Les grands, les deux, vous avez assez couru ! »

Assia riait, se frottant le museau contre la main qui le caressait.

— « Il court ! Je sens dans mon ventre ses petites pattes.... Il court, il va courir... Ah ! mon Dieu ! Et moi, est-ce que je vais être enchaînée ? Je ne veux point, je ne suis point faite pour la niche. »

— « Qu'est-ce que tu crains ? » dit Annette. « Puisque toi-même tu ne tiens pas ton âme, qui donc pourrait la mettre à la chaîne ? »

Mais Annette elle-même ne pouvait guider ses enfants que jusqu'à mi-chemin. Après, elle n'en savait pas plus qu'eux. Elle se trouvait déroutée. Elle participait, sans qu'ils se le disent, à la même crise de pensée, — précisément parce que leur nature était apparentée, et que, chacun marchant à son pas, et par d'autres foulées du même sentier, ils aboutissaient à la même impasse.

La religion inexprimée de toute la vie d'Annette, c'était son haut individualisme. Elle s'était nourrie de cette flamme qui, chez elle plus pure que chez la plupart, lui était pourtant l'aliment commun avec les principaux de sa génération, — surtout avec les plus libres et les plus forts, — avec tous ceux qu'elle avait élus ou acceptés, comme amants, amis, ou alliés. A eux, à elle, la tare irrémédiable, le péché paraissait toute aliénation même partielle du libre moi. Tout, plutôt que d'y renoncer! Gêne matérielle et solitude... C'eût été peu encore. Même, elle eût été encline à verser dans l'excès contraire. Elle s'était sentie plus d'une fois attirée (elle n'aimait pas à en convenir) vers l'asocial, le *condottiere*. D'où, ses coups de vent, ses conjonctions inexplicables, aux yeux des braves gens qui la connaissaient, avec un Philippe Villard et un

Timon. Ces braves gens eussent été bien étonnés — elle aussi, peut-être — si sa conscience, sa vraie conscience, celle qui ne se soucie pas de la moralité, leur avait dit : — « Je suis plus proche d'eux que de vous. » — Plutôt être loup que mouton! N'importe quoi, plutôt que mouton! L'horreur obscure, incoercible, pour le troupeau!

Elle l'avait infiltrée, avec son sang, à Marc. Et ce n'était peut-être pas le plus beau legs qu'elle lui avait fait. En tout cas, il ne lui facilitait point la vie. Marc n'avait jamais pu se lier à aucun parti de pensée. De même que sa mère n'avait pu consentir à s'enfermer dans le lit d'un mariage, lui se refusait à emprisonner son esprit entre les draps d'une doctrine. Il ne concevait pas ce masochisme de la plupart, qui s'acharnent à se cadenasser, le dos courbé, déformés, dans des cages à la La Balue! Qu'avait-il à faire de toutes leurs rixes entre des « *ismes* » — matérialisme, spiritualisme, socialisme, communisme, etc., etc! ... Ce sont tous des colliers de chiens à l'attache.

Et Assia aussi fuyait l'attache, fuyait les murs qui limitent, fuyait le chenal, le lit tracé, fuyait, fuyait tout ce qui lie, si bien qu'à vouloir trop sauver son moi, elle en arrivait à le perdre, comme un ruisseau qui déborde et qui s'égare à travers champs. A force de courir, il perd sa pente et son courant. Gare qu'il ne finisse en Maremme qui stagne, sans bornes, au soleil!... Et gare à Marc! Cette petite reine de la fièvre, ce ruisseau sans lit, qu'était-elle venue faire dans son lit ?

Elle avait cherché, il avait cherché, à réaliser ensemble l'isolement à deux, l'individualisme à double tête, comme Janus. C'est l'instinct de vie. Le moi, le moi! Il a toujours faim. Il faut le nourrir... « Le nourrir de toi. Je veux être toi. Etre ? T'avoir! »... Les deux têtes du Janus ne s'appliquent point nuque à nuque,

mais bouche à bouche : les deux suçoirs. Lequel dévorera l'autre ? Ou l'orange est dure et amère : elle résiste. Ou elle est molle et elle est bue; et après, qu'est-ce qu'il en reste pour ma soif ? La pelure ? Je la jette... Il ne faut pas longtemps pour que je retrouve ma solitude et ma soif...

Et il ne fallut pas longtemps pour que Marc et Assia eussent sur la langue ce double goût d'amertume et de sécheresse, cet ennui qui provenait, chez ces êtres sains et sincères, de la conscience (plus franche chez Assia, plus refoulée chez Marc) de l'inutilité sociale de leur vie.

Annette voyait son garçon s'assombrir, quand il venait lui faire visite, — pas très souvent : car il avait gêne à lui parler, et il craignait son regard trop attentif, bien qu'il voulût se persuader qu'elle ne pouvait pas lire en lui : il avait toujours la tendance masculine à prêter dédaigneusement aux femmes une impuissance congénitale à sortir de soi, une myopie trouble de somnambules, cheminant enveloppées de la fumée chaude de leur rêve. Quand il venait et qu'il restait muet, ou qu'il parlait de choses indifférentes, Annette voyait les plis précoces qui se creusaient à son front préoccupé. Et elle répondait distraitement. Leur pensée à tous deux n'écoutait plus leurs paroles, elle suivait, chacune, son sentier. Sans le vouloir, Annette, une fois, soupira. Marc demanda :

— « Maman, qu'as-tu ? »

— « Un peu de fatigue. Ce n'est rien. »

— « Quand pourras-tu te reposer un peu ? »

— « Quand mes enfants seront heureux. »

— « Ils le sont », dit Marc.

Annette sourit, et le regarda dans les yeux. Le premier mouvement de Marc fut de détourner les siens. Puis, il fut irrité de faiblesse, et son regard soutint

celui de sa mère. Il avait l'air de la défier. Annette lui posa sur les bras ses deux mains, et elle sentit les muscles qui se raidissaient. Elle rit et dit :

— « Tu veux lutter ? »

Heureux de ce prétexte pour détourner sa pensée, il dégagea ses bras et empoigna ceux de sa mère, il les broyait affectueusement, comme dans des jeux de petit loup. Elle en cria. Elle avait mal. Elle avait bien. Elle se rendit, et elle dit :

— « Fort, mon garçon! Une bonne pince! »

Il la lâcha :

— « Oh! je t'ai fait mal ?... »

— « Ce n'est rien... De bons étaux, que je lui ai donnés... Il est bien armé... Mais ce n'est rien, d'être bien armé et d'être fort!... Il faut connaître l'adversaire. Le connais-tu ? »

Elle ne parlait déjà plus d'elle. Il ne comprit pas. Ils étaient presque front contre front. Elle toqua le front, doucement, contre celui de Marc, et répéta :

— « Le connais-tu, mon grand lutteur ? Le connais-tu bien, l'adversaire ? »

— « Qui ? » demanda-t-il. « Toi ? »

— « Moi, ou elle. Celle qui t'aime le plus, et que tu aimes... Es-tu bien prêt ? »

Il fut dérouté. Il avoua :

— « Je ne comprends pas. »

Il commençait à être inquiet.

Elle se redressa, elle lui prit le front entre ses mains, pour qu'il ne pût s'échapper; et, le tenant attaché à ses yeux, elle changea de ton. Fini de rire! Sans élever une note plus haut que l'autre, mais inflexible... (« Je n'ai plus à te ménager... »)

— « Sois prêt!... Celle que tu aimes, qui t'aime le plus, l'heure viendra où elle te haïra, tu la haïras. C'est peu de la haine! L'écœurement... Ta seule présence lui

causera une répulsion. Elle te la cachera, elle se la cachera... Et cela durera, cela peut durer, ou des instants, ou bien des jours... Cela succédera aux plus ardents élans d'amour, et ils pourront y succéder. Ou bien, cela s'installera à demeure, sans bruit, sous la placidité de la vie quotidienne, pour une période plus ou moins longue, et sans que l'accord tacite, renouvelé de jour en jour, soit modifié. Mais le mal sera là, dans le cher cœur. Et ton cœur, à toi, n'y échappera point. Tu subiras, à tes instants, ou à tes jours, les mêmes poussées, les mêmes rongées. Le pire sera que tes heures ne seront pas les siennes : la levée de l'âme en révolte ne marque presque jamais la même heure aux deux cadrans. Ce sera peut-être le soir où tu t'approcheras d'elle, avec l'amour le plus fervent, que son cœur à elle te vomira. Et ce sera la nuit où son corps s'attachera au tien le plus éperdûment, que ton âme furieuse lui soufflera : — « Va-t'en! »... Mais tu ne le diras pas. Et elle ne le dira pas. Car vous aurez, chacun, honte de soi et pitié de l'autre... Honte et pitié... C'est bien! C'est le premier pas. Grâce à ce pas, vos peines n'auront point été tout à fait perdues. La plupart des êtres, à condition qu'ils soient doués d'un peu d'humanité, en arrivent là, en restent là. — Mais il faut que toi, mon Marc, tu fasses un pas de plus. Il faut apprendre à regarder en face l'adversaire, comme tu me regardes en ce moment — (Ne bouge pas!) — et que tu lui dises : — « Tu es ainsi. Je t'aime, ainsi. Je t'aime, toi qui me rejettes, toi qui me hais, malgré toi. Pardonne-moi! C'est la loi farouche de la révolte. Elle est aussi sacrée que celle de l'amour. Et peut-être que je t'aimerais moins, si tu n'étais pas capable de l'entendre... »

Elle s'arrêta de parler, mais elle continuait de lui serrer le front, et elle sentait battre la tempe contre

son pouce. Et lui, avait arrêté son souffle. — Puis, ils s'écartèrent l'un de l'autre. Et leurs regards s'évitèrent.

Marc, à mi-voix oppressée, dit :

— « J'ai peur... je ne suis pas prêt... »

Annette dit :

— « Mon pauvre petit... Moi, non plus!... Je ne l'ai jamais été qu'après que la bataille était livrée... Mais c'est déjà quelque chose, de s'être fait une armée de réserve... Je te donne la mienne. »

Marc dit, sur le même ton :

— « Elle me fait presque aussi peur que l'adversaire. »

Annette rit :

— « Mon cher garçon!... Je te demande pardon... »

Marc se leva, pour partir. Près de sortir, il se retourna :

— « Maman!... Et tu peux aimer la vie?... Mais c'est un monstre! »

— « Il y a de beaux monstres », dit Annette.

Marc plaisanta :

— « Tu en es un. »

— « Je suis de sa race. Je n'en ai pas honte. Tâche de n'avoir pas honte de la mienne! »

— « Si j'étais sûr que je n'aurais pas à te faire honte! »

— « Et de quoi donc? Puisque tu viens de moi, tout ce qui vient de toi est à mon compte. Je ne proteste pas ma signature. J'endosse tout, et le présent et le futur. »

— « Jusqu'aux ordures? »

— « Faut de l'engrais! » dit Annette, jovialement.

— « J'ai une mère cynique », fit Marc, jouant le petit saint... « Et par-dessus le marché, elle cite Labiche! »

— « Je citerais plus volontiers Rabelais. Mais je te ménage, ma fillette... »

— « Dis donc, dis donc! » s'exclama Marc, vexé. « Tu crois que j'ai peur des mots et des choses? »

— « Dame! tu fais le dégoûté, devant la vie! »

— « Je me dégoûte. J'ai bien le droit!... »

— « Non! tu n'as pas... Retourne ton champ! Tout doit servir à l'engraisser. Et le fumier, et même les vers et les hannetons. Enfonce ta bêche, comme l'homme nu sur les vieux bouquins de Lemerre! Retourne ton champ!... Et n'oublie pas non plus celui de Assia! »

— « Là-dessus », dit Marc, « honneste dame, je n'ai pas besoin qu'on me fasse la leçon! »

Le fils et la mère se rirent au nez.

Marc pensait, dans l'escalier :

— « Si seulement Assia était comme ça! »

Assia n'était pas si loin d'Annette! Moins que de Marc. Toutes les femmes ont entre elles — les blanches, les noires, les jaunes, les vertes, — des signes de ralliement. Si elles ont l'air de ne pas les voir, c'est que, la moitié du temps, elles sont rivales, elles se volent l'homme (fût-ce sans l'aimer : c'est un instinct auquel résistent les meilleures, mais que les meilleures n'ignorent pas.) Assia, dès le premier jour, avait senti, beaucoup mieux que Marc, la prise de possession d'Annette sur Marc. Et naturellement, sa première tâche était de le lui enlever. Elles avaient beau se sentir alliées et même, sincèrement, s'aimer, l'instinct de chacune disait :

— « Cet homme est à moi. »

La seule différence était que Annette écartait, mollement, cet instinct, quand elle en prenait conscience; au lieu que Assia n'y introduisait sa conscience que pour y ajouter un surcroît d'égoïsme impérieux, qui n'admettait point le partage. Et c'est pourquoi, dans la crise d'amour qu'elle traversait avec Marc, la clairvoyance d'Annette fut d'un médiocre secours... Dans quelle mesure, d'ailleurs, ne s'y mêlait-il pas, à son insu, quand elle dévoilait si crûment à son fils les menaces du cœur féminin, un grain de trahison ?

Assia en eût jugé ainsi. Elle est un traître à *sa* patrie, la femme qui livre à l'homme les secrets de la femme en amour... Et chacune l'est, à son tour. Mais aucune ne le pardonne à l'autre...

La désaffection du jeune couple avait commencé : Assia n'eût pourtant pas cédé un pouce du terrain conquis à Annette. Au contraire, il semblait qu'elle s'acharnât à la possession de l'enclos, à mesure que le vent du doute soufflait en elle :

— « Pourquoi suis-je venue m'encager dans ces murs ? »

L'enfant, qui levait dans son ventre, faisait aussi partie de la conquête. Cet innocent!... (L'était-elle moins ? Tous deux, aveugles...) Il était le drapeau du vainqueur. Et l'homme qui le plante, ne se doute pas qu'il est la hampe : il est pris.

Oui, mais Assia s'aperçut, trop tard, qu'elle était prise aussi. Elle s'était passé la tête au même licou. Et qui les tenait ? Ce petit corps sorti de son corps, et qui lui rivait Marc enchaîné, il l'enchaînait également, il les rivait tous les deux à l'au-dehors, à l'anonyme, au maître obscur qu'ils redoutaient et se refusaient à accepter — au corps social, avec sa masse écrasante de servitudes. Ils étaient liés, liés par leur pousse à ce polype inextricable de racines et de radicelles, aux fatalités de cet aveugle cheminement et de la sève, à ses erreurs et aux châtiments qui l'attendent. Ils ne pouvaient plus les observer, du dehors, avec un détachement dédaigneux. Ils étaient allés se jeter dedans le filet.

Prise à son piège, la « *niña* »! Cela ne s'avoue point. Mais elle avait la gorge serrée, comme d'un lacet autour du cou... Et c'était lui, lui, l'étrangleur, ce nouveau-né, avec ses menottes en chiffons! Penchée sur lui, Assia l'épiait de ses regards troubles et rancuniers. Elle était prise au dépourvu.

Ce n'était pourtant point la première fois qu'elle était mère... Oui, il y avait ce terrible souvenir, qu'elle refoulait, cette petite victime, ce fruit sanglant... Elle l'avait repoussé dans l'oubli, elle l'enfonçait au fond de l'eau... Il le fallait!... Si elle ne l'eût fait, elle fût tombée en convulsions... Mais était-elle sûre qu'il ne reviendrait plus à la surface, — qu'il n'était pas revenu?... Et si c'était lui, le nouveau venu, celui qui s'éveillait, là, dans son lit?... Il y a de ces éclairs fous qui transpercent soudain le crâne halluciné d'une femme. Et il serait inutile de les raisonner. Elle n'essaie pas. Tout ce qu'elle peut, c'est de tâcher de n'y pas penser, laisser passer, faire comme si elle ne savait pas. Y résister, c'eût été les voir en face... Les voir en face, son sang se glaçait... Elle se repliait, la face enfouie dans l'oreiller...

— « Je n'ai rien vu. Je ne sais rien... »

Mais l'instant d'après, elle recommençait, d'un regard de côté, à épier le nouveau-né... Toute la vie de Assia était faite de ces refoulements et de ces explosions dans les cavernes de l'être, que recouvrait de ses nuées avec leur écharpe d'arcs-en-ciel le mouvement perpétuel de l'existence quotidienne, la seule qu'il fût permis de regarder.

Elle était donc dans une attitude de défense, en face de cet inconnu, — de l'enfant. Presque plus de crainte (d'hostilité même, par brefs instants) que d'amour. L'instinct maternel était chez elle peu développé, et la catastrophe du début l'avait, par une obscure auto-défense, étranglé : elle n'aurait pu vivre avec cette affreuse plaie ouverte; la volonté de vie l'avait recousue grossièrement; et le sourd battement de la maternité étouffée était interprété dans un autre sens, avec la complicité de la conscience : son appel avait été, comme chez tant de femmes, dévié vers l'amant. Elle

avait, à l'avance, très peu pensé à l'enfant; quand elle y pensait, c'était à l'homme qu'elle pensait. Elle a sa graine. Il est en elle. Il est à elle... C'était à elle qu'elle pensait. Elle était le couple, elle était tout... Et voici!... Elle n'était plus rien... Il était venu, celui qui était tout... Ce vermisseau!... Et du combat de l'enfantement elle se relevait, au second plan, simple soldat, rentré dans le rang... Quant à Marc, n'en parlons plus! Il était relégué aux fourgons...

Et ce nouveau maître, qui était-il? D'où venait-il? De la nuit, de la mort, de ces mêlées de l'Ukraine, où l'autre petit corps avait fondu? Et où allait-il? Où la menait-il? Vers quelles autres mêlées? Ce maître-esclave à son tour, cet anneau de la chaîne qui la reliait à tout un ensemble de fatalités, passées, présentes et à venir, à cette asservissante société, dont elle avait cru briser le joug!... Elle le regardait avec stupeur, avec terreur, avec répulsion, avec haine, — et, brusquement, avec des torrents d'amour... Ils firent sauter toutes les écluses. Ce fut l'emportement inouï de ces élans qui remplissaient le ciel de Assia comme des orages et, comme des orages, qui passaient, laissant dans l'atmosphère un bouleversement de saisons. Assia eut des semaines imprévues de passion aveugle, exclusive, animale, pour l'enfant. Rien ne compta plus. Marc fut le mari de l'araignée. Si elle le mange, c'est qu'il est de trop : il a joué son rôle! — Il eut le bon sens de s'effacer. Il ne lui disputait pas son ver de lait. Comme beaucoup d'hommes, surtout quand ils sont jeunes : ils ont un dégoût pour le fruit du ventre aimé. L'enfant ne commence à les intéresser qu'après un an qu'il s'est lavé... De quoi? De ses impuretés? Tu as le droit de parler!... Du gouffre obscur de l'Informe?... Ils ont besoin de reconnaître en lui les linéaments et les limites : — l'homme.

Et c'est à partir du moment où elle les vit, que le torrent de passion de Assia décrut. Ce n'était plus le maître mystérieux, qu'interrogeait son attente hallucinée. Il était un petit d'homme très ordinaire, qui n'avait rien de celui qu'elle avait perdu, presque rien d'elle, — qui ressemblait à ces petits Français que Assia voyait, chaque jour, sans intérêt, exposés au pâle soleil du Luxembourg par les fourmis ouvrières, et qui n'était point de l'étoffe de son rêve. Quelle trahison!... Et il était sain, normal, et exigeant; il ne se laissait pas oublier. Sa voracité était encore par quoi il tenait Assia solidement, au téton. Elle éprouvait une satisfaction animale à sentir cette bouche goulue lui vider son sein. Oui, il la tenait, il la tenait bien! Et sourdement, elle lui en voulait; elle pensait :

— « Quand et comment échapperai-je ? »

Elle oscillait entre la rancune et l'amour. Et la découverte la plus accablante qu'elle fit, c'est qu'elle ne pouvait plus maintenant être ni tout à fait libre, ni tout à fait prise... Si elle avait pu être tout à fait prise! La nature entière de Assia (entière et changeante avec la succession des instants, mais chacun des instants tout entière) ne pouvait rien moins supporter que le oui et le non à la fois... Néant!... Mieux vaut le pire! Elle essaya sincèrement de se donner tout entière à l'enfant... Impossible! Il faut se faire illusion, comme ces mères qui croient avoir pondu l'œuf de Pâques et pour qui leur caneton déplumé est le miracle des miracles. Assia soupesait l'oison dans sa paume, et elle pensait :

— « Un médiocre de plus dans le monde... Y sacrifier ma liberté, non, c'est trop!... »

Et cette liberté, que valait-elle ? Qu'en faire ? A quoi l'occuper ?... Assia était trop franche pour se leurrer, sur lui, sur elle. Si elle était née avide et impérieuse,

elle n'essayait pas de se persuader qu'une supériorité de nature lui assurât, à elle et à ses rejetons, des droits privilégiés. Non! Elle avait plutôt tendance à voir et à se prouver sans égards sa médiocrité. Médiocre, d'esprit; médiocre de cœur, et plutôt au-dessous du médiocre; médiocre de corps : disons laide!

— « Et qu'est-ce que cela me fait ? Est-ce que cela m'interdit d'avoir faim ? J'ai faim, comme lui. Lui, ce suçon : lui, il a faim de mon téton. Et moi, je cherche, comme un chiennot aveugle, le téton à mordre, sur les mamelles de la nature. Où se cache-t-il ? Il me le faut, et je le cherche avec mon nez et mes quatre pieds. Si j'ai pris cet homme avec moi, c'est pour qu'il m'aide à le trouver, à faire gicler du sein le lait — (fi du lait fade!) — le sang qui sourd du cœur de la vie... »

Cet homme l'aide mal. Il est comme elle, un chien aveugle; il remâche en vain sur le vieux corps de la mère Europe un bout de téton flétri, usé, presque entièrement desséché... Il se débat dans le désert de l'individualisme.

Comment se fait-il ? Ce fut jadis une grande vallée ombreuse, fertile, bien arrosée. Hier encore, quand tout brûlait, parmi les ruines de la guerre, c'était une oasis de l'esprit libre : il y gardait sa source fraîche et ses nuits pures sous les palmiers. A présent, la source est orde et piétinée; elle est brisée, la ceinture de palmiers; le sable cingle à travers l'écran crevé; le ciel est blanc et l'air brûle : le désert a presque tout dévoré...

Parlons cru! C'est encore faire trop d'honneur à ces lâches que farder d'images leur capitulation. Car il ne s'agit de rien moins. L'individualisme, l'esprit libre, a fait sans bruit, depuis que l'autre guerre est finie, son armée de Metz et son Sedan. Il s'est rendu. Qu'en reste-t-il ? Quelques lambeaux de drapeaux, cachés en poche, que l'on exhibe en petits comités, ou dans des palabres sans danger. Quel est celui qui ose tenir tête à l'Etat et à ses chiens : l'opinion et la presse ? Ils se disent libres, dans leur jardin gardé à vue; ils le

cultivent, en se gargarisant de nobles vers, comme cet Horace, le chien couchant qui, à la chaîne, jappait fièrement pour la postérité. Celui-là, du moins, avait le cynisme de se vanter d'avoir jeté son bouclier. Mais eux voudraient faire croire qu'ils sont indépendants, alors qu'ils mangent la pâtée. Tacitement s'est établi entre ces fiers intellectuels et le maître (le maître change, mais la domesticité ne change pas) un contrat comme celui qui régit les animaux domestiques. Toute liberté dans ton emploi et dans ma ferme! Mais n'en sors pas! Moyennant quoi, je t'engraisse... Ils ont si bien pris l'habitude qu'ils n'essaient même plus de sortir. Quand le maître les lâche au dehors, il est tranquille : ils ont le collier. Le petit nombre qui l'enlève, en cachette, parce que les point encore une honte, en vain font parade de leur cou : il est pelé. Marc rougissait de voir des maîtres qu'il avait estimés, des aînés sur qui il avait compté, s'évertuer piteusement à dissimuler sous une jactance de libre choix le conformisme de pensée, auquel ils avaient fait, par calcul ou timidité, leur soumission. Un tel exemple démoralisait les plus jeunes gens et les exerçait, de bonne heure, à la prostitution de l'esprit : ils se vendaient au plus offrant; mais, à la façon des prostituées qui sont de marque, ils s'arrangeaient pour faire croire que c'était par amour pour le maître du jour qui les entretenait. Dès qu'une idée — ou rouge ou noire, ou guerre ou paix — devenait officielle ou allait l'être, ils se ruaient à son service, — à ses emplois. Si elle oscillait, ils oscillaient, flairant le vent. Mais si elle mourait, par malchance, subitement, ils ne s'attardaient pas aux obsèques. Ils acclamaient déjà le roi vivant.

C'est de tous les temps. Mais ce qui est du nôtre, c'est que les nôtres, nos hommes, nos biens, les intellectuels et tous leurs Saints-Sacrements d'idéologies

démocratiques, aient passé au rôle de courtisans. Quand c'était une aristocratie dégénérée qui se prostituait, nous n'avions qu'à laisser faire : creuse ta fosse! mes champs, dessus, en seront plus drus. Mais à présent, ce sont mes champs qui pourrissent; et qui trahissent, ce sont mes idées, mes mots-lumières, mes paroles-sources, où s'alimentait le grand individualisme. L'Indépendance de l'Esprit... Où a-t-elle passé, l'indépendance? Dans le meilleur cas, à jouer l'opposition constitutionnelle à un régime qu'elle ménage, car elle entend s'en assurer la succession, et par avance elle endosse charges et tares de l'héritage. Ils sont devenus si experts à nager dans un compromis de pensées que, par moments, on ne distingue plus les rouges des noirs, ni la main gauche de sa droite : tout est mêlé, et les partis au Parlement, comme au dehors, sont plus ou moins des amphibies.

— « J'aime encore mieux, pensait Marc, les *arrabbiati* de la réaction : ils sont francs, comme la lame du couteau qu'un jour ou l'autre, ils me planteront dans les côtes. Mais ces socialistes d'après-guerre, ces baisers de Judas, qui livreraient la Révolution et tâchent de lui couper les jarrets, parce qu'elle les gêne dans leur réformisme sans hâte et sans casse!... Ces locataires de l'Etat, ils se gardent bien de bouleverser la maison, qu'un jour ils comptent mettre, à leur profit, en location... Et qu'ai-je à faire de ces placements de pères de familles, et de ces baux de préjugés et d'intérêts! Si seulement je trouvais en Occident un quarteron d'hommes libres, d'hommes décidés, quoi qu'il en coûte, à rechercher et à servir, où qu'ils la trouvent, la vérité! Fût-ce contre leur patrie, ou contre leur caste. Fût-ce contre eux-mêmes! La vérité est la patrie de l'homme libre... — Mais tous ceux que je vois autour de moi sont des sans-patrie. Des asservis

volontaires. Ils fourbent le maître, qui les laisse faire : car il les tient. Et ces jeunes intellectuels et ces requins tiennent ensemble boutique d'idéologies et d'affaires. Hier, la guerre, la nation, la civilisation latine. Aujourd'hui, la paix d'Europe et, bien entendu, la liberté qui en est la denrée d'échange :(valeur cotée en Bourse, elle est en baisse, on l'achète aujourd'hui pour rien)! Qui veut être libre, il lui faut l'argent. Et qui veut l'argent, il faut qu'il vende sa liberté. Combat de conscience ? Que non pas! La conscience du jour a le cœur trop sensible, pour s'exposer à ces troubles de santé : elle se démontre mathématiquement que si elle est libre, c'est donc son droit de se vendre; il lui suffit de vouloir ce pour quoi on l'achète. Et elle le veut. Vous n'avez qu'à lui dire quoi. Elle vous fournira aussitôt d'arguments. Il n'est que de les rendre sonnants. Ou or, ou places, ou rôles à jouer : le pouvoir... Il a bien dit, celui qui a dit : — « Vouloir, c'est pouvoir... » Vouloir le pouvoir. Ils le veulent tous. Chacun sa part! Et pour quoi faire ? Quand ils y sont, pour y rester. Ce n'est pas alors qu'il faut compter qu'ils se dégageront de l'écheveau de compromis, dont ils ont dû s'encorder pour l'ascension. Ils y resteront pour toujours enchevêtrés, comme des mouches dans la toile. Et l'araignée, où et qui est-elle ? Elle est repue, elle veille sur son garde-manger. Les grosses mouches continuent de bourdonner. Elles veulent se persuader qu'elles sont encore libres. Elles ne le sont plus. Chaque mouvement de leurs ailes achève de les engluer. — Annette l'a vu, par l'exemple de son bourdon, de son Timon. Il avait beau ronfler et faire la peur autour de lui. Il ne pouvait plus s'échapper. Et il le savait! Annette a été témoin de ses fureurs. Tout ce qu'il pouvait, c'était s'enrober de plus de toiles; et il enroulait avec, autour de son dos, les milliers d'insectes

emmaillés. Mais ils n'en faisaient sur ses membres qu'une épaisseur plus étouffante de linceul. Il était pris... Ils sont tous pris, les grands preneurs, les rois d'affaires, acier, pétrole, allumettes, armements! Ils sont collés aux fils gluants du même réseau; quand un fil vibre, ils le sentent au ventre, ils sont interdépendants; et tous ensemble sont accrochés à l'étal de l'Araignée... la bête aveugle, qui a jeté son épervier sur la rivière de la vie. Le fatalisme économique régit l'écliptique de la société humaine, et entraîne à la remorque l'Esprit... »

Mais Marc proteste. Il ne consent pas à soussigner la capitulation. Il prétend maintenir libre en lui l'Esprit. Et il prend à témoin ses deux alliées, les deux fronts durs et obstinés d'indépendance, Annette, Assia. Annette dit :

— « Tiens bon! »

Mais Assia, souriant avec ironie, lui dit :

— « Ton esprit libre, à quoi te sert-il ? »

Il a un serrement de cœur. Avec violence il proteste. Mais le coup droit a porté...

Stérilité de l'individuel... Il a beau chercher à se faire illusion :

— « Je suis un monde. Si je le sauve, n'est-ce rien ? »

Elle répond :

— « Un monde contracté sur soi-même, une étoile rouge qui s'éteint, ça ne réchauffe plus. »

Il dit :

— « Assia! Même plus toi ?... »

Elle a pitié; mais il lui est impossible de farder la vérité.

— « Si, mon petit. Je m'y réchauffe le bout des doigts. »

Cette pitié est encore pire que si elle disait crûment :

— « Mon cœur a froid. »

Il essaie de lutter :

— « Mais n'as-tu pas ton propre foyer, ton feu intérieur ? »

— J'ai besoin de l'alimenter. »

— « Et ton petit faon ?... » (il hésite à ajouter : « et ton Marc ?... »)

Elle rit :

— « Mon petit faon et mon grand daim... »

Il reprend, avec humilité :

— « Ils ne suffisent pas à t'alimenter ? »

Elle lui caresse le visage, il baise la main, au passage.

— « Bien sûr, bien sûr, cela me fait une belle petite chaufferette... »

— « Et voilà tout ? »

— « Et c'est beaucoup. Mais (pardonne-moi !) j'aurais besoin de me dégourdir les pieds sur la terre, chaude ou froide, qu'importe ? C'est dans mes pieds que je veux le chaud — marchant, courant et agissant. »

— « Eh bien, ne pouvons-nous agir ensemble ? »

— « Oui, mais comment ? Qu'est-ce que tu peux faire ? »

Il ne sait que trop son impuissance, mais il essaie de protester :

— « Nous pouvons tout faire. Nous sommes libres. »

Elle a son sourire, qui éteint :

— « Libres de faire le tour de la clôture. Ne dis pas de bêtises ! Tu sais bien que la liberté est parquée dans des camps de concentration. Défense de sortir ! On pourrait aussi bien l'étrangler. Mais ils sont bons princes ! Il n'y a qu'à laisser la race s'épuiser. Les derniers libres — libres de quoi ? — on les exposera dans des cages du Jardin des Plantes. Tu y seras. »

— « Et toi, Assia ? »

— « Moi, non. Je ne sais pas encore comment. Mais libre ou non, j'en sortirai. »

— « Libre ou non ? Pour sortir, tu renoncerais à la liberté ? »

— « La liberté est dehors. Appelle-la comme tu voudras! Je te laisse le mot. Je veux la chose. »

Elle est la plus franche des deux. Il s'est toujours jalousement refusé à s'enrôler dans aucun des partis qui se disputent le terrain sur le champ de luttes, ou qui, derrière l'enceinte, se marchandent des arrangements. Il veut garder sa liberté. Eh! qu'il la garde! Personne n'a envie de la lui disputer. A quoi est-elle bonne ? Elle ne lui donne pas à manger. Il lui faut passer ses journées dans les bureaux d'une maison d'éditions; sa connaissance de trois ou quatre langues lui a fait avoir un poste assez chargé dans la correspondance d'affaires; mais il n'a rien à voir à la partie littéraire : précisément parce qu'on lui sait une personnalité, on se garderait de lui confier la lecture des manuscrits; et s'il avait le temps d'écrire un livre, ce n'est pas dans sa maison qu'il aurait chance de le publier. Il fait passer de temps en temps quelques articles sous un nom de plume, dans un des deux ou trois journaux qui entretiennent encore, à peu de frais, l'antique réputation d'indépendance, de liberté de la presse et autres lanternes... Il n'y a plus que quelques nigauds de lecteurs pour y croire. Ceux qui savent lire sont avertis. C'est une innommable ratatouille de compromis. On y courtise le maître d'aujourd'hui et celui de demain : (aussi bien, les deux ennemis sont compères, ou se serrent la main et se tirent dans le dos); on y cultive à la première page la paix, à la troisième les armements; et les grands ténors de la troupe y chantent la sainte démocratie et les droits sacrés de l'humanité, tandis que la direction empoche, pour se taire et pour faire taire les rédacteurs naïfs qui ont pris le mot d'ordre idéaliste au sérieux, sur les crimes et les dividendes de la

colonisation. Un jour ou l'autre, quelque fâcheuse indiscrétion révèle engagés ces grands cœurs, ces chevaliers des Immortels Principes, dans quelque sordide escroquerie d'une société d'affaires ou d'aventures, que la bande rivale a dénoncées. Beaucoup de bruit pour rien! Il n'est que de riposter par la menace d'un autre scandale contre l'autre bande de voleurs. Les deux s'enrouent à crier : — « Justice! justice! » — pendant une semaine ou deux; puis, tout se tait; ils ont fait un pacte : — « Je vole à gauche, tu voles à droite, n'en parlons plus! »... Bouche close et les poches pleines!... Elles ne le sont pas, celles des bonnes bêtes de rédacteurs, les quelques braves gens sans caractère, qui ont accepté de jouer au naturel le rôle d'idéalistes dans l'équipe, afin de raccrocher les clients. Eux, ne mentent pas, mais ils sont l'amorce du maraudeur qui pêche en eau trouble; et ils s'efforcent d'oublier cet office humiliant. Que peuvent-ils d'autre ? Il faut bien vivre! Et où écrire ? Ils se persuadent qu'ils accomplissent un sacerdoce. Leur négrier a l'habileté de les laisser ramer « librement », — bien encadrés à leur banc! Il sait bien qu'ils sont sans danger, et que leurs coups de rames asthmatiques ne feront pas dévier d'un pouce de sa route le bateau. C'est le bateau qui les entraîne, eux et leurs boniments d'idéalismes, comme des tritons sculptés à la poupe, tandis qu'à la proue, sous l'écume, opère la gueule de requin. De quoi se plaindraient-ils, ces « idéalistes » ? Toute liberté pour épancher leurs vertueuses homélies! Pourvu qu'elles s'appliquent à tout en général, et à rien ni à aucun en particulier, tout est très bien, cela fait partie de la parade. Rares, très rares, sont les esprits mal faits, comme celui de Marc, qui s'offusquent de ce rôle de tapins. Il n'a pas le bon goût, ou — (si ce n'est pour lui, que ce soit pour les autres!) — la charité de garder sur les yeux le ban-

deau complaisant qui permet aux compagnons d'être dupes. S'ils ne le sont, ils seront donc complices ? C'est une épreuve cruelle à faire subir à de braves gens, qui ont du foin au râtelier. S'ils y renoncent, où manger ? Ils ne sont plus tout jeunes, ils sont fatigués, et les autres râteliers sont occupés.

C'est un métier de riches que de prétendre, sans passer par aucun joug, exprimer sa pensée libre sur les sujets qui touchent de près aux intérêts d'aujourd'hui. Et naturellement, les riches ont mieux à faire qu'à miner le sol sous leurs pas, en révélant de quoi est faite leur richesse. Alors, il y a ces phénix d'intellectuels, qui, sachant très bien l'impossibilité ou les dangers de la liberté agissante, font les rodomonts avec elle et affectent de la mépriser : fi de l'esprit qui s'asservit aux réalités de la vie sociale et politique! Il n'est de liberté de l'esprit pour ces preux, que stérile : «*la foi qui n'agit point...*» — si ce n'est en cet empyrée des Idées, dont le mécanisme d'horloge se déroule dans la boutique du fabricant, portes fermées aux risques et aux cahots de la vie. Certes, ils sont libres de la vie, car ils sont morts. Benda, le « clerc » accroupi, veille sur les ossements blancs, dans la vallée de Josaphat. Il veille à ce que l'Ange ne les réveille pas...

L'appétit de Marc se satisfait-il de cette liberté funéraire ? Il la recrache avec horreur. Il n'est d'esprit, il n'est de vie, que ceux qui agissent! Mais où sont-ils, les vrais vivants ? Et comment feront-ils pour se tenir debout sous la toise, qui courbe aujourd'hui toutes les têtes ? — Brise la toise! troue le plafond! — Tu ne le peux, seul. C'est ton crâne qui s'y brisera. Il faut t'unir aux autres révoltés. Mais s'unir, c'est se lier. C'est accepter les disciplines de partis et les doctrines, dont ces partis sont bardés. Marc refuse. Assia, dont

il quête l'approbation, hausse l'épaule et dit sèchement :

— « Qui veut la fin, veut les moyens. »

Il se récrie :

— « Assia ! C'est toi qui parles de prendre des liens ! »

Elle a son mauvais sourire :

— « Je les prends hier. Je les déprends demain. »

Il ne rit pas.

— « Aussi les nôtres ? Entre toi et moi ? »

— « Et pourquoi pas ? » (Elle le brave.) « Si tu es libre, tu dois l'être de te lier et de te délier. Je le suis, moi. »

— « Assia! Ne plaisante pas avec ces choses-là! »

Elle voit son expression anxieuse. Elle sourit : (le bon sourire, cette fois!) Et elle l'embrasse.

— « Petit garçon! »

Il reste à son cou, soulagé, un peu piqué.

— « Je suis ton homme. »

— « Non. Pas tout à fait. »

— « Eh bien! qu'est-ce qu'il te faut! »

— « Il me faut *un homme*. Toi, si tu peux. Sois-le!... Ou, gare! »

Elle plaisante. Mais les plaisanteries de Assia ont toujours un arrière-fond sérieux. Marc le sait. Il est troublé. Il demande :

— « Dis-moi ce que je dois faire. »

— « Ah! non » fait-elle. « C'est ton affaire. Ton rôle d'homme. »

— « Mais si ensuite cela te déplaît ? »

— « Plaire ou déplaire, je te le dirai ensuite. Pas avant! Tu es l'homme. D'abord, fais! »

Ce refus de parler, de discuter, cette menace suspendue, cet œil qui observe sans indulgence et qui juge tous ses actes — cela n'aide point à agir. Il est gêné

aux entournures. Si elle ne sait pas clairement ce qu'elle voudrait, il sent trop bien qu'elle voudrait de lui ce qu'il ne veut ni ne peut. Il la voit qui, depuis quelque temps, flaire dans les journaux et dans les livres, dans les entretiens, dans l'air du temps, les relents d'action violente qui fument des flancs du vieux monde : à droite, à gauche, partout, au loin, au près, en Amérique, en Russie, en Italie, en Balkanie, en Europe Centrale. Ces soubresauts de frénésie sont, pour la plupart, désordonnés; ils ne semblent mener qu'à la destruction; mais les plus aveugles, les plus sanglants sont une révolte de la vie. Tout, plutôt que rester gisants! *Ignavia est jacere...* Et cette révolte, qui s'amasse au fond de Assia, fait qu'elle observe, avec une avidité inavouable — (qu'elle ne s'avoue pas) — même la montée de ces fascismes, qui achèvent d'assommer les anémiques libertés de l'Europe, à coups de matraques. Mais son instinct de troupeau, la voix du sang, la ramène de préférence vers les combats de l'U. R. S. S. Elle glisse, par une pente invincible, vers les sanglantes destinées où s'élabore par la violence un monde nouveau. Marc pressent, par l'intuition de l'amour menacé, le travail mystérieux qui s'opère dans l'esprit de Assia muette : il le voit prêt à filer sur la pente, et il voudrait le retenir; mais il n'ose pas lui-même regarder la pente; il a le vertige de cette U. R. S. S., et il évite d'en parler avec Assia. — Il l'attaque par un biais, de côté, sur les événements d'Italie, il essaie de lui arracher un blâme, un sursaut contre ces crimes organisés. La bouche de Assia reste cadenassée. Marc s'écrie :

— « Enfin, Assia, tu ne vas pas dire que tu as de la sympathie pour ce qu'ils font ? »

Elle réplique durement, sans daigner même le regarder :

— « Plus, en tout cas, que pour ce que *d'autres* ne font pas. »

Marc est atteint au cœur. Rien à répondre. Il ne le sait que trop : il ne fait rien, il ne peut rien faire. Sa santé ne s'est jamais bien remise du terrible assaut d'avant le mariage; et le mariage prématuré, la folle dépense qu'il y a faite d'énergies convalescentes, n'ont pas été de nature à la rétablir. Il y a dû, après sursis, d'être dispensé de son service militaire; et ce lui a épargné l'épreuve du refus, auquel il était décidé, et de la condamnation. Mais c'eût été plus sain pour lui, peut-être, de l'affronter, car le sentiment de sa résistance l'eût assuré contre soi-même. Il l'eût voulu, même sans objet, puisque rien ne l'obligeait plus à se prononcer; il l'eût voulu, pour s'affirmer, par pur défi. Mais ses deux conseillères s'étaient mises à la traverse : — Assia, parce qu'elle ne comprenait pas la vanité des bravades inutiles : (passe encore s'il eût été contraint à prendre parti! Bien qu'en ce cas elle pensât, comme les communistes, que le devoir était alors d'entrer dans le rang, afin d'y prendre les armes de l'ennemi, non de les refuser!) l'objection de conscience lui semblait niaise... Annette, qui en connaissait la grandeur, évitait d'y pousser Marc, parce qu'elle sentait que la conviction de Marc était douteuse, et qu'il eût apporté à son refus plus d'amour-propre que de foi sincère. Et trop de raisons « raisonnables » plaidaient pour qu'il acceptât l'échappatoire : l'enfant qui venait, ses lourds devoirs de chef de famille, et sa santé. Il échappa. Mais son moral en garda une humiliation, le regret d'une bataille non livrée, d'une défaite, — (Assia avait mis le doigt sur la plaie) : — de « *ce qu'il n'avait point fait* ». Il se sentait diminué.

Il lui eût fallu prendre sa revanche par une autre action, — fût-ce en parole ou par écrit. Mais les moyens

lui en étaient, on l'a vu, extrêmement réduits. Il ne pouvait rien agir, même par la plume, rien publier, que de loin en loin quelques paroles sans écho. Il était muré dans sa geôle d'individualisme. Il n'avait de jour que par l'en haut, par le ciel vide. Sa mère seule pouvait s'en accommoder. — (S'en accommodait-elle ? Elle ne disait point aux autres ce qui lui manquait, et que ce ciel ne lui suffisait pas...) Mais tout de même, elle y respirait, elle s'y était fait un au-delà.

Marc ne l'a point. Cet au-delà est, aussi bien que le royaume de l'Infini, le royaume de la mort. Marc a besoin de fenêtres sur le monde des vivants. Et par la fenêtre, de sauter dedans... Saute donc! Ne vois-tu pas sous la paupière, l'œil de Assia, qui guette tes mouvements ? Si tu enjambes la fenêtre, elle aura bondi en bas, avant toi... Oui, il a vu. Il voit que c'est cela qu'elle veut de lui, qu'elle attend...

Mais il ne peut pas s'y décider. Il y a, en bas, cette violence, cette tyrannie de la violence, qu'il hait. Il la hait d'autant plus qu'elle est dans son sang... son sang fiévreux, qui ne serait que trop porté à tyranniser. Puisque, Dieu merci! il ne le peut pas — (il tremble parfois, à la pensée des abus qu'il en aurait faits) — il ne le tolère pas des autres. Toute sa violence, il la concentre à ne pas céder un pouce de ce qui lui appartient : son être. Ah! si la Révolution était — comme autrefois, où elle avortait en feux d'artifice — un libre jaillissement de révoltes, où l'on met tous dans le tas commun, chacun la sienne! Mais ils l'ont aujourd'hui militarisée. C'est une caserne. La discipline s'étend à tout, aux actes, aux écrits, aux pensées. Jusqu'à la philosophie et à la science que les nouveaux prêtres de la faucille et du marteau ont la prétention de régenter! N'ont-ils pas fulminé l'anathème contre les libres hypothèses de la physique et de l'énergétique moderne,

qui s'évadent des canaux de l'Évangile marxiste matérialiste!... Et ils sont peut-être dans leur rôle, s'ils entendent bien que l'An I de la Révolution soit l'An de l'Hégire : la guerre sainte veut son Coran... Mais Marc se cabre contre les Dieux imposés. Il n'entend pas raillerie sur le champ de l'esprit. Mon esprit est à moi. Ne te risque point à y toucher!

C'est bien indifférent à Assia. L'esprit est, comme le corps, à qui le prend, — au plus fort. Et le plus fort ne le prendra qu'autant que je veux. Quand je voudrai, je le reprendrai...

Elle se détachait de ce Français, qui ne savait ni prendre, ni renoncer tout à fait, — dont toute l'énergie se dépensait à ne décider rien. Elle regardait autour d'elle, et commençait à faire des comparaisons, qui n'étaient pas à son avantage.

Elle avait été introduite par Annette dans des cercles français où l'on cherchait, encore timidement, un rapprochement culturel avec l'U. R. S. S. Elle y avait rencontré certains Russes des organisations soviétiques. Annette avait été en relations avec quelques-uns d'entre eux, aux jours où elle travaillait pour Timon. Ils avaient eu le temps de l'étudier. Ils prirent celui d'étudier sa bru. Assia reçut des commandes de traductions du russe pour une Exposition Internationale des Arts Décoratifs, qu'on préparait à Paris : articles sur l'art populaire russe, tisssus, jouets, laques de Palekh, théâtre, etc. Puis, des brochures d'habile propagande intellectuelle. Puis, des travaux plus techniques pour la Représentation Commerciale soviétique à Paris. Elle exécuta d'abord la tâche, à la maison. Puis, après un temps assez long d'observation, corroborée par le témoignage d'une amie d'enfance, employée à l'ambassade des Soviets, et qui la revoyait, non sans réserve, de loin en loin, la porte s'entre-

bâilla prudemment, et Assia fut admise dans l'antichambre. Quand son petit fut sevré — (et Assia ne lui demanda pas son avis pour le faire), — elle se déchargea de lui sur Annette, qui ne demandait pas mieux, et elle s'en alla travailler à la Représentation Commerciale. Ainsi que les candidats à la chrétienté, des premiers temps, qui étaient admis à suivre l'office, sous le portique, hors du sanctuaire, Assia eut sa table de travail, au vestibule, dans une salle d'à côté. Et peu à peu, elle y passa des journées.

Elle y goûtait une satisfaction, sur la nature de laquelle elle ne cherchait pas à s'expliquer. Elle ne convenait pas qu'elle se retrouvait sur le sol natal de sa pensée. Elle affectait de s'en croire, et non sans rancune, libérée. Mais, contre l'autre sol où ses racines étaient prises, c'était une secrète évasion... — « Vous ne me tenez pas... Ni toi, ni toi!... » Elle en éprouvait un soulagement. Le soir, au sortir de l'atmosphère russe, elle avait plus de plaisir à retrouver son foyer français. Mais pour apprécier celui-ci tout-à-fait, elle avait besoin d'en être sortie. Bonne excuse envers soi, pour le fuir!

L'excuse n'était point bonne pour Marc. (Aussi bien, Assia ne lui en faisait point part. Elle n'eût pas condescendu à des excuses.) Il était sombre. Il s'enfermait dans un mutisme raidi et courroucé. C'était le pire. Il avait l'air d'un maître vexé. Passe encore de faire le maître, si l'on est le plus fort. Mais si l'on est le plus faible, quel ridicule! La souple échine d'une Assia eût frémi, non sans jouissance, sous la griffe. Quitte à reprendre plus tard sa revanche! Mais ces babines boudeuses, ces sourcils froncés, ce dépit impuissant, qui ne daigne (qui n'ose) même pas se formuler... Juste assez pour lui faire sentir qu'il avait le vouloir, sans le pouvoir, de l'asservir. Et pour l'inciter à s'affranchir.

Assia éprouvait une satisfaction hostile à lui vanter ce qu'elle avait appris. Il était fatal que s'établissent dans l'esprit et de l'un et de l'autre des comparaisons entre la stérilité d'opposition de Marc et la féconde énergie de l'U. R. S. S., de ceux qui agissent. Marc, qui faisait lui-même ces comparaisons et en souffrait, ne tolérait point que Assia les lui fît. Leur duel de pensée s'envenima; en l'exprimant, ils accentuaient ce qui les divisait. Marc finit par demander à Assia, sur un ton impératif, qu'elle cessât d'aller à son bureau. Assia répondit : « — Non! » et vertement. Elle était libre...

Etrange façon d'affirmer sa liberté que de courir à ceux qui avaient établi sur l'immense Union des Républiques Socialistes Soviétiques la main de fer d'une dictature idéologique, sociale, économique et policière, et qui eussent voulu l'établir sur tout le reste de la terre! Mais par réaction contre le libéralisme d'Occident inorganisé, invertébré, sans franchise et sans vigueur, qui faisait le jeu des pires exploiteurs, la brutalité de Moscou, qui s'employait au service des classes exploitées, faisait l'effet d'une bise qui fouette et désintoxique le sang. Elle décrassait le cerveau lourd et oxydé par la rouille de la pensée sans volonté de France. Nulle servitude plus répugnante que celle qui accepte en se leurrant, ou bien qui boude sans se révolter virilement, — celle de l'Occident. Assia se sentait plus libre, sous les cuisses dures d'une dictature qui chevauche les peuples, pour les mener à la victoire, que parquée dans les clôtures d'une pseudo-démocratie, qui laisse paître ses troupeaux — ou bien crever de faim — sans leur permettre d'en sortir et d'agir, en attendant l'heure où elle dispose d'eux, ou pour la guerre ou pour la paix, — ou pour la tonte ou pour l'étal. L'eût-on assurée qu'elle bénéficierait, elle et les siens, d'un traitement de faveur, comme ces démocra-

ties font pour les vendus de la presse et du Parlement, ou pour une élite à l'engrais, Assia leur eût recraché à la face leurs faveurs. La faveur est une autre servitude, la plus basse, la monnayée. Celle-là, du moins, son Marc ne l'accepterait jamais, et il n'y avait pas de risques qu'on la lui offrît : c'était pour cela qu'il lui restait cher. — Mais pourquoi se résignait-il à refuser la servitude, sans renverser l'ordre asservisseur ? Certes, il ne le pouvait à moins de s'astreindre à une discipline de combat, qui était un nouveau contrat de servage, mais consenti, mais temporaire, et pour un but qui légitimait les sacrifices.

Il faut ajouter que la rigueur de ceux-ci apparaissait à Assia fort diminuée, quand on les considérait de la rue de Grenelle. La chaîne y était distendue, surtout pour une libre passante qui vient flairer. La dictature est légère, quand on la soupèse du dehors. Pour l'instant, elle n'entrait pas en ligne de compte dans les pensées de Assia. Assia n'avait pas affaire aux moyens; elle voyait l'œuvre et les fins. Les unes et l'autre l'exaltaient. On bâtissait un monde nouveau, à la mesure des cent soixante millions d'êtres humains, qui, de gré ou de force, étaient enrôlés sur le chantier. L'imbécillité du vieux monde ennemi, incapable de combattre ou d'accepter, avait prétendu les étouffer en les bloquant dans leur maison en ruines et leur refusant l'air du dehors. Ils avaient relevé le défi et fait de la nécessité meurtrière la loi de leur élan créateur. Sur les ruines de la vieille masure surgissaient les constructions babyloniennes de l'Esprit qui capte les forces des éléments. La première ébauche s'annonçait des grands Plans, d'où devaient sortir cette faune de monstres préhistoriques, les Dnieprostoï, les Avtostroy, les Magnitogorsk, qui de leurs trompes et de leurs défenses fouillent le sang de l'eau, de l'air et de la terre, et tous

les peuples d'ouvriers qui font paître les grands troupeaux des mastodontes, les hauts-fourneaux et les usines et les barrages cyclopéens. Une exaltation sévère et brûlante menait ces équipes au combat, crispait leurs muscles et leurs fronts, elle instituait entre elles des jeux de rivalités héroïques, à qui vaincraient, les premiers, la tâche énorme et assureraient les fondations indestructibles sur lesquelles s'élèverait — s'élevait, de jour en jour, — la suprématie du Travail humain, libre, égal et souverain. Nul sacrifice n'est disproportionné à un tel but. Nul mal présent, nul mal de soi, nul mal des siens, n'est trop payer le bien futur, qu'on rêve, qu'on veut, et qu'on bâtit pour tous les hommes dans l'avenir. Ceux qui se lamentent, en Occident, ou qui s'indignent de la destruction par l'U. R. S. S. des dieux, des églises et de la religion, ils feront mieux, ces morts, d'enterrer leurs morts! Rien ne sortira plus de ces sépulcres blanchis. Ils ne voient pas, de leurs orbites vides, ils ne peuvent pas voir qu'à l'Orient, une fois de plus, un Dieu est né! Cette jeunesse prolétarienne, marxiste, matérialiste, athée, qui se sacrifie avec une sérieuse allégresse, au bonheur et au bien social qui sera, quand elle ne sera plus, a plus de religion dans son marteau et sa faucille que, dans toutes leurs patenôtres cléricales ou laïques, les faux dévots du menteur Occident. Hors de l'action, rien n'est que mensonge. Seule, l'action ne ment pas. Qu'à l'action, l'on juge ceux de là-bas et ceux d'ici!

Dans son injustice passionnée, ainsi Assia dressait le bilan de la vie de son Marc : — Néant. Elle savait bien que son inaction était forcée, qu'il en souffrait comme un insecte, cloué en pleine vie par une épingle sur une planche. Mais elle était sans pitié, quand elle voyait que d'autres insectes s'étaient arrachés tout sanglants de l'épingle! Qu'il fît de même! Elle bai-

serait à pleine bouche ses blessures, comme elle eût été près de baiser la cicatrice qui coupait, d'un trait livide, la forte joue de Dito Djanelidze.

Il était en mission secrète du Komintern en France, sans titre officiel, et redouté des officiels. A la Représentation où il entrait, passait, s'installait sans façon, il paraissait aux visiteurs un témoin muet, un peu gênant, sans importance : il fumait une cigarette après l'autre, sans avoir l'air de s'intéresser aux entretiens; mais le représentant allait chercher son regard, avant de donner la réponse. Il était grand et charnu, lourde charpente, mais les mouvements souples et sans bruit. Une broussaille de cheveux épais et durs, très noirs, et plantés bas. Le front coupé d'un profond sillon transversal. De forts sourcils relevés. Les yeux bridés, qui pratiquaient la division du travail : l'un disait ruse, et l'autre dureté. Le nez long, et large en haut, gros du bout, narines épaisses, mais serrées. Rude moustache. De larges joues. La mâchoire à l'affût, qui ricanait, tout en guettant. Dans l'ensemble de la physionomie, la goguenardise mêlée à l'attention implacable. — Il avait moins de quarante ans.

Assia ne fut pas lente à le remarquer. Il ne semblait pas prendre garde à elle. Son double regard l'avait bien pelotée et soupesée, poil et plumes, puis il avait laissé retomber le gibier. Il avait mieux à chasser. Elle s'en était sentie vexée. Elle concevait pour lui une violente antipathie. Elle affectait de ne pas connaître sa présence. Dans la pièce où elle travaillait, on s'arrêtait parfois pour causer ; et avec la familiarité slave, il arrivait qu'elle se mêlât aux discussions, sans interrompre sa copie. Deux ou trois fois, Dito Djanelidze lui coupa la parole, d'un mot ironique, passablement désobligeant. Assia rageait, n'en mon-

trait rien, feignait de ne pas entendre. Il en avait un rire intérieur; mais rien du rire ne sortait.

Un jour qu'elle était seule à travailler, il vint s'asseoir à sa table, de l'autre côté. Elle leva la tête, elle vit, presque contre son visage, la large face aux yeux fouilleurs, avec sa gouaille au coin de la gueule. Mais l'ironie n'avait, cette fois, rien de malveillant. Rancunière, Assia fronça le sourcil. Il lui rit au nez. Elle eut beau faire, elle ne réussit plus à s'en fâcher. Pour éviter de rire aussi, elle baissa le front buté, et se remit à travailler. Il étendit sa large patte sur la page, et dit :

— « Stop! causons. »

— « Mais s'il ne me plaît pas de causer ? » dit-elle.

— « Mais il te plaît. »

Elle suffoqua de cet aplomb, elle le dévisagea et elle dit :

— « Non! »

— « Ça veut dire : oui », reprit-il tranquillement.

— « En quelle langue ? »

— « Dans la tienne. »

Et avant qu'elle eût pu répliquer, il lui offrit :

— « Une cigarette, camarade ? »

Son regard, son ton, ce mot de « camarade », la subjuguaient. Avec dépit, elle prit la cigarette :

— « J'ai mon travail. Pas de temps à perdre! »

— « Oui, tu es d'attaque. Tu serais mieux à ta place chez nous. »

— « Qu'est-ce que j'irais faire ? Sais-tu seulement qui je suis ? »

— « Naturellement, je le sais. »

— « J'étais avec les blancs de Denikine. »

— « Mais maintenant, tu n'en es plus. »

— « Qu'en sais-tu ? »

— « Je sais. »

Elle fut si révoltée de son assurance qu'elle eût voulu, pour un moment, être encore de l'autre camp, afin de lui infliger un démenti. Mais elle était trop franche avec elle-même. Elle dut se borner à lui jeter un regard furieux. La gorge de Dito remuait de son rire muet. Elle avait allumé sa cigarette, machinalement, à la cigarette de Dito et la mâchait rageusement. Elle cracha le bout qu'elle avait coupé, et dit, le provoquant :

— « Et ce que demain je serai, tu le sais aussi ? »

— « C'est évident. Tu seras avec nous. Tu l'es déjà. »

Il ne riait plus. Et elle se tut. Elle était vaincue. Ils fumèrent, un moment, sans parler. Elle regardait vers la fenêtre. C'était bien clair : il n'y avait que ce seul côté, vers quoi elle pouvait aller. Vers cette action d'un peuple — son peuple — là-bas... Depuis longtemps, elle le savait. Mais il était le premier à le dire, pour elle, tout haut... Elle essaya encore de se défendre. Elle dit, comme se parlant à elle-même :

— « Je ne puis accepter aucun joug. J'aime mieux crever que sacrifier mon indépendance. J'ai tout souffert pour la garder. »

— « Et tu t'es mariée », dit-il, ironiquement.

— « Mon mari est comme moi. Il pense comme moi.»

— « Et il s'est marié », répéta le railleur.

Elle voulut parer le coup. Elle tricha :

— « A deux », dit-elle, « on est plus fort. »

— « Et à cent soixante millions, combien plus! »

C'était ce qu'elle pensait. Mais son individualisme repoussait cette pensée.

— « Je ne peux pourtant pas épouser cent soixante millions! »

— « Pourquoi pas ? » dit-il, « tu es râblée. »

— « Je le suis », dit-elle, « mais cela ne me plaît pas. »

— « Ça te plaira. »

Elle avait accepté, malgré elle, ce diapason. Il lui fallait continuer. Ses lèvres dirent (ses oreilles s'étonnèrent de s'entendre dire) :

— « Camarade, ce qui me plaît est mon affaire. Fais-moi le plaisir de t'occuper de ce qui te concerne! »

— « Tu me concernes. »

Ils se fixèrent dans les yeux, le menton appuyé sur les poings, se soufflant au nez la fumée de leur cigarette. Assia dit :

— « Tu as du culot. »

— « J'en ai », dit-il.

— « Qu'est-ce que tu veux de moi ? »

— « Que tu nous serves ».

— « Le mot « servir » n'est pas dans mes papiers. »

— « Il y est », dit-il. « Tu ne sais pas lire. »

Elle s'emporta : il y avait trop longtemps que ce ton d'insolente assurance l'exaspérait.

— « Enfin! » cria-t-elle, tapant de son poing sur la table, « est-ce toi ou moi qui dispose de moi ? »

— « Ni toi, ni moi », dit-il. « C'est la loi. »

— « Quelle loi ? »

— « La loi de nature. La loi de combat. Ou contre nous. Ou avec nous. Tu ne peux pas contre. »

— « Je l'ai pu. »

— « Tu ne l'as pas pu! »

— « Ne me défie pas! Ou je te raconte tout ce que j'ai fait!... »

— « C'est inutile. Veux-tu que moi, je te renseigne ?»

Penché vers elle, à mi-voix, à mots hachés, les dents serrées sur sa cigarette, il lui jeta pêle-mêle une demi-douzaine de petits faits, qu'elle croyait connus d'elle seule, ou disparus avec ceux qui en avaient été complices ou victimes; certains venaient des forêts d'Ukraine, d'autres de son galetas solitaire à Paris.

Le poil de son corps se hérissait. L'échine glacée, elle se raidit :

— « Assez! Ceux qui te renseignent n'ont pas volé leur pâtée. Ne compte pas que j'en mangerai! Si je suis une chienne, je suis une chienne maigre, je le resterai. »

— « Ce sont les meilleures », dit-il. « Je ne compte pas que tu changeras. Sois seulement ce que tu es! Mais ose l'être! Sois-le franchement! Tu n'es pas de ceux qui peuvent se contenter de se balancer indéfiniment entre le pour et le contre, comme les danseurs de corde de Paris... »

Il ajouta :

— « Comme ton mari. »

Elle se rebiffa sous le coup brusque :

— « Je te défends de parler de lui. »

Elle avait l'air d'une chatte en boule, qui va lui sauter aux yeux.

— « Je n'ai pas besoin d'en parler », dit-il. « Tu en penses juste autant que moi. »

— « Ce n'est pas vrai! » dit-elle. « Tu n'es pas digne d'attacher les cordons de ses souliers. »

Il goguenarda :

— « C'est un honneur que je te laisse. Mais j'ai idée que ses souliers sont mal attachés. »

— « Tu espionnes aussi ma chambre à coucher ? »

Il avait fini de fumer. Il prit un bras de Assia dans son étau, et d'un ton bonhomme, mais sérieux, il dit :

— « Mon petit, assez joué! Parlons sans pique! Tout ce qui peut nous être utile, nous avons le droit (ou nous le prenons) de l'observer. Mais il n'y a pas besoin de lunettes pour voir que toi et lui, vous n'êtes pas faits pour traîner la même charrette... Laisse-moi parler!... Je ne dis point de mal de ton limonier. Il a ou il peut avoir toutes les vertus. Mais ces vertus ne

sont pas les tiennes. Et c'est toi qui rues dans les brancards. Tu as raison. »

— « J'ai tort », dit-elle. « Il voit le but aussi bien que moi. Il n'a point peur d'y marcher. Son cœur est brave, plus que le mien. Mais son intelligence est trop chargée de ces idées d'Occident, qui vous battent dans les jambes et vous empêchent d'avancer. Il lui faut encore du temps avant de s'en dégager. »

— « Nous n'avons pas le temps. Qu'il se décide! Ou décide-toi! Amène-nous-le, ou lâche-le! L'époque n'est pas aux jeunes Hamlets, plantés au bord du cimetière. « *Etre ou ne pas être...* » Qui ne veut pas être, qu'on l'enterre! Sors-le du trou, ou pousse-le dedans! Mais d'abord, sors-en, toi! Et viens! Tu lui trouveras des remplaçants. »

Elle le toisa, méprisante :

— « Toi ? »

— « Moi ou un autre. N'importe qui! Je ne brigue pas la succession. J'ai mieux à faire. Et toi aussi. Ne perds pas ton temps aux bagatelles! »

Elle dit :

— « Brute! »

et s'écarta, et se leva.

Il resta assis à la table :

— « Le bât te blesse. Qu'il te blesse! Je dis ce qui est. Toutes tes histoires particulières ne comptent pas, auprès de la grande histoire que nous devons écrire. Quand le ventre a faim, qu'on le nourrisse! Mais qu'il se taise! Il n'est qu'un ventre, rien de plus. Et nous avons tout l'animal humain à servir, ces millions d'êtres affamés, non seulement de pain et d'amour, mais de lumière et de liberté. »

Elle dit, ouvrant la porte pour sortir :

— « Vous osez, vous, parler de liberté! »

Elle entendit, avant que la porte se refermât :

— « Nous osons, nous. Ceux qui ne sont plus capables d'y monter seuls, nous les y hissons, par la force. Nous t'y hisserons. »

Elle claqua la porte :

— « Non! »

Elle eut, le soir, une altercation avec Marc, qui traitait de crime toute contrainte exercée sur l'âme d'un autre. Il était dans la première découverte de la Non-Violence de Gandhi. Elle lui dit, plus perspicace par opposition qu'il ne l'était par admiration :

— « Et tu ne vois pas que c'est une violence retournée! »

Il s'entête, et elle s'entête :

— « Tout est violence », dit-elle, « même l'amour. Surtout l'amour. Il rend esclave. Il fait mentir à sa nature. Il avilit. »

— « Si tu sens ainsi », dit-il, blessé, « affranchis-toi! »

Elle dit, avec un pli amer à la bouche :

— « Merci de la permission! »

Elle est retournée à son travail, mais elle s'est juré de ne plus accepter d'entretien avec le butor. Elle n'a pas à prendre cette peine. Djanelidze reste absent de Paris, une quinzaine; et quand il reparaît, il ne lui prête aucune attention. Elle est piquée. En son absence, elle s'est informée sur son compte. Elle n'est pas la seule, dont l'attention soit occupée par le personnage. On le redoute et on l'admire; on en parle, avec une malveillance fascinée. Dans ce qu'on raconte de sa vie, beaucoup de légende se mêle à la vérité; mais, comme dit le proverbe, on ne prête qu'aux riches. Il est fils d'un boucher de Bakou; il a pris part, de très bonne heure, aux coups de main, aux coups de bombes, aux « expropriations » violentes, organisées contre le trésor public et particulier par le jeune parti communiste du Caucase, aux alentours de 1905. Il a été cinq ou six fois emprisonné, déporté au fond de l'Asie, et s'est évadé, et a recommencé. Aux jours d'Octobre, il a été membre du Comité de guerre révolutionnaire, et, mieux fait pour agir que pour parler, il a été expédié sur tous les points de l'incendie, afin de l'attiser; il n'a jamais rechigné devant la besogne la plus dangereuse ou la plus ingrate; il ne dispute point aux ambitieux et aux « glorieux » du parti la viande du pouvoir;

ce qu'il veut, c'est l'os à broyer : — l'ennemi. — (Est l'ennemi, tout ce qui menace la cause; et pour le supprimer, tous les moyens sont bons. L'action qui risque pour la cause ne sent jamais mauvais.) Il est de ceux qui, sans bruit, sans nom, étendent sur le monde la toile d'une surveillance occulte, râflant les mouches à l'autre araignée : l' « Intelligence Service » du British Empire. Sa forte vie physique se satisfait à peu de frais: il mange sur le pouce, et on pourrait dire qu'il couche debout; il n'a pas le temps de se prélasser sur une femme. Mais quand son œil exercé discerne, au passage, une énergie — une houille rouge — à capter, pour le service de la cause, il étend la griffe, et il la marque, bon gré mal gré, propriété d'Etat. Il a marqué Assia. Il peut tout ignorer de sa nature féminine, de son humeur, de ses désirs qui viennent du sexe : car du féminin, de l' « *ewig weiblich* », il ne se soucie point; mais il connaît mieux qu'elle l' « *ewig menschlich* », les forts instincts qui, par delà la porte du sexe, sortent du nœud de serpents enlacés des entrailles humaines, la gueule affamée de l'être, mâle ou femelle, qui est comme une torche au fond du ventre, brûlante d'être, de croître, créer, dévorer, détruire, et d'agir. Sa main n'a pas besoin de se poser sur le ventre de Assia, pour y sentir brûler la torche.

Assia a beau faire : c'est elle qui va le trouver. Un jour qu'il sort sans la regarder, elle se lève — (tous ses papiers sont rangés) — et elle lui dit :

— « Camarade, veux-tu faire route ensemble ? »

Ils vont. Djanelidze est plus attentif à ceux qui passent dans la rue qu'à la femme qui lui emboîte le pas. Mais à certaines questions qu'elle lui fait, son attention se réveille; il la regarde : le poisson mord. Assia l'interroge avec une ardeur anxieuse sur les problèmes de la Russie nouvelle et sur les chances du combat

engagé. Elle ne feint pas, elle est prise. Et Djanelidze change de ton, il peut parler. Afin de ne pas hausser la voix, il passe le bras sous le bras de Assia, et marche penché près de son oreille; une boucle de la femme effleure sa bouche; et Assia sent dans son oreille le souffle qui entre avec les mots. Ils ne s'aperçoivent que la pluie tombe, qu'après qu'ils sont déjà trempés. Pour continuer la discussion, Djanelidze entre avec Assia dans un vieux café de petits rentiers. Il n'est point pressé aujourd'hui : ses affaires en France sont terminées; il repartira, le lendemain soir. Attablés dans le fond d'une salle aux trois quarts vide, mal éclairée, devant une lavasse de thé, ils parlent sans bruit, avec cette volubilité de langue, que seuls possèdent avec les Italiens les Slaves, intarissablement, front contre front; et elle se passionne en questionnant. Mais bientôt, elle cesse de questionner, pour mieux entendre. Et Djanelidze, qui sent l'intérêt qu'il excite, laisse couler son flot lourd et puissant. Il expose la lutte épique de l'U. R. S. S. contre les tourbes d'ennemis et du dehors et du dedans; il lui arrive d'y jouer un rôle épisodique, mais il en parle comme d'un autre, ou bien plutôt, comme de quelque membre d'un monstrueux Myriapode. Le personnage central de ses récits fait songer à une termitière; et Assia qui a, d'instinct, l'aversion de la myriade, à sa stupeur aspire l'ivresse de la fourmi sans nom qui participe à cette vie multitudinaire. Elle perd son moi, par plongées au fond d'une coulée de naphte grasse et fumante; elle en ressort, par coups de révolte; mais elle sent qu'elle y va retomber; et la lourde parole de Djanelidze, comme une main, lui tire les jambes. Toutes ses conceptions chancellent, et les valeurs se modifient, en passant du plan de l'individuel au collectif. Ce n'est qu'après, quand elle se retrouvera seule, que le souvenir lui reviendra, avec

l'effroi, de ces succions par le polypier. Mais cette horreur garde un caractère sacré; elle passe ses forces de juger. Sa raison est prise par les fumées du breuvage. Celle de Djanelidze y est faite depuis longtemps. Sa tête est froide et lucide dans l'ivresse. Peut-être le vertige de Assia n'est-il si fort que parce qu'elle retrouve le fleuve humain, dont les flots débordés l'ont roulée, il y a des ans, dans le cauchemar de la déroute. Et cette fois, elle est dessus le radeau, assise auprès du pilote; et sous ses jambes, entre les planches, elle voit filer l'eau. Elle ferme les yeux, ses ongles s'accrochent, la tête lui tourne...

Il était près de neuf heures du soir, quand elle se retrouva sur la chaise d'un bar de quartier et se ressouvint de son logis. Elle tressauta, et prit congé. Elle courut presque jusque chez elle. Elle pensait bien que Marc lui ferait la mine, et elle convenait qu'il en aurait quelque raison : ce pauvre garçon, avec ses habitudes d'ordre et de régularité, à la française! Elle était prête à s'excuser, quoique ce lui fût toujours une arête dans le gosier, d'avoir à rendre des comptes. Elle n'avait rien à cacher, elle disait tout sans qu'on lui demandât; mais il ne fallait pas le lui demander... Et le maladroit, elle s'y attendait, n'aurait pas la sagesse de se taire... Mais soit! Pour cette fois, elle consentirait à avaler l'arête, elle se reconnaissait dans son tort...

Ce fut une peine qu'il lui épargna. Il prit tout le tort. Elle trouva un Marc exaspéré de l'attente, qui avait tout craint, tout supposé, et qui l'accueillit avec des airs de justicier. Du coup, elle perdit son humeur rieuse et contrite de s'expliquer affectueusement. Elle passa, sans dire un mot, dans sa chambre, pour y enlever ses effets mouillés, et de là, dans la salle à manger, afin de servir hâtivement le souper froid. Il rôdait autour d'elle, avec une mine fatale, la gorge sèche,

retenant son interrogatoire. Elle le voyait par-dessous ses cils, sans avoir l'air de faire attention à lui; elle avait envie de hausser les épaules. Finalement, il demanda, comme un juge d'instruction :

— « D'où reviens-tu ? »

Elle dit sèchement qu'au sortir de son bureau, elle avait eu un entretien qui l'avait retardée.

— « Avec qui ? »

— « Avec quelqu'un que tu ne connais pas. »

Elle jugea elle-même la réponse insatisfaisante, elle leva les yeux, prête à sourire; et quand elle vit son grand garçon torturé, elle alla vers lui, pour l'embrasser. Mais il l'avait à peine effleurée, qu'il la repoussait avec fureur. Il lui criait :

— « Tu me dégoûtes! Tes cheveux, ta robe, puent le tabac. Où les as-tu traînés ? »

Elle dit, froissée — mais elle convenait qu'il n'avait pas tout à fait tort :

— « Dans un café : j'ai pu en rapporter l'odeur; mais tu pourrais être poli. »

Il répéta :

— « Dans un café! Tu as roulé, pendant quatre heures! »

Et elle vit qu'il ne la croyait pas. Elle dit :

— « Voyons, mon petit!... »

Et de nouveau, elle se rapprocha. Mais ce garçon, violent, nerveux, tendu jusqu'à l'hystérie par un brusque accès de jalousie, se rejeta en arrière, avec dégoût. Et il criait :

— « Ne me touche pas! »

Assia dit :

— « Tu es fou. »

Elle s'assit, et se mit à manger. Il était passé dans la chambre voisine et ne revenait pas. Assia appela :

— « Marc!... »

Il ne répondit pas. Elle acheva son souper. Elle jeta un coup d'œil dans la chambre à côté. Il était jeté sur un divan, et ne bougeait pas... Ce grand enfant!... Elle dit, apitoyée :

— « Marc, veux-tu m'écouter?... »

Il répliqua, d'une voix glacée :

— « C'est inutile, tu mentirais. »

Le sang de Assia lui monta au front. Il ne lui resta plus une once de pitié.

— Qu'est-ce que tu crois donc? » demanda-t-elle durement.

Il ne répondit pas.

— « Imbécile! » fit-elle, avec un sifflement de dédain.

Elle lui tourna le dos... « Crois ou ne crois pas!... » Elle alla se coucher dans sa chambre. Il resta étendu dans l'autre chambre; mais dans la nuit, plus d'une fois, on l'entendit marcher. Assia rageait, dans son lit. Pas un instant, dans les entretiens avec Djanelidze, la séduction n'avait tenu place; ni l'un ni l'autre n'y songeaient. Et cet idiot y songeait pour deux, il ne songeait qu'à cela, il la forçait à y songer! C'était bien la peine de l'épargner!... Une malice diabolique lui rappela « *l'anguille de Melun, qui crie avant qu'on l'écorche...* » Crie, mon ami! Tu crieras bien pour quelque chose... Mais c'était menace toute verbale. Elle n'avait aucune envie de l'écorcher. Ce pauvre gosse, à la peau tendre... La comparaison avec l'autre, le rude cuir râpeux du loup, s'imposa; et un frisson lui passa, le long du dos. Elle repoussa le loup; mais il était là : elle sentait, dans la nuit, son souffle chaud sur la face. Elle tourna le dos, irritée. Mais il était là. Le souffle lui brûlait le cou... L'imbécile qui l'obligeait à y penser, à comparer!... Elle remâchait tout l'entretien de la soirée, ce torrent lourd d'images et de pensées, ce monde mâle, fauve et fangeux, ce monde

nouveau, qui dans ses poils gardait pourtant l'odeur puissante et familière du sol natal et du passé. Elle la reniflait avec une répugnance hypnotisée; elle en avait tous les pores imprégnés. Elle se leva fiévreuse pour se laver les mains, la face, le ventre. Elle se recoucha. C'étaient ses draps qu'il eût fallu changer...

Dans la chambre voisine, Marc remuait. Elle se tourna et se retourna... « L'imbécile! l'imbécile!... » Elle le mettait dans la balance, avec l'autre sur l'autre plateau. Il ne pesait pas lourd, avec sa stupide jalousie, son égotisme, son despotisme, toutes ses pensées recroquevillées sur son moi, moi, moi et moi... « Tu m'appartiens, tu es à moi... » — « T'appartenir ? Je n'appartiens à personne. Si je me donne, que ce soit à plus qu'un homme, à ces grandes forces qui soulèvent et qui mènent un monde!... En elles seules, je retrouve ma voie et mon lit. Je m'accomplis... » Et elle sentait autour de ses flancs l'étreinte de celui qui était derrière son dos. Elle était broyée, comme par une meule; elle en hurlait dans sa poitrine... Elle ralluma, et elle se mit assise, suffoquant, les seins gonflés, et respirant à coups rudes...

Elle ressortit du lit, et demi-nue, dans un fauteuil, elle reprit le contrôle sur soi. Elle examina tout, d'un sens plus froid. Elle cherchait à s'expliquer l'énigme de cet homme qui l'excédait, à démonter son mécanisme. Elle tâchait de faire la part de ce qui, en lui, était de lui, et de ce qui était de la grande Force mystérieuse et multitudinaire, de la machine en mouvement, dont il était une courroie de transmission. Elle se persuadait que la machine était tout, et que la courroie n'était rien. Ou celle-là, ou une autre, n'importe quelle, faisait l'emploi... Le mot lui revint, qu'il lui avait dit : — « Moi, ou un autre... » Elle secoua la tête, de colère... « Sûrement, pas toi!... » Elle le détaillait froidement,

des pieds à la tête, comme s'il était là, devant elle. Elle se tâtait le pouls. Elle ne trichait pas. Pas une artère ne battait plus fort et plus vite. Son cœur était sans désirs. Que cet homme vive ou meure, que m'importe!...

Elle se recoucha, le souffle calmé et le cerveau refroidi. Elle s'endormit jusqu'au matin.

Rouvrant les yeux, elle ruminait le stupide malentendu. Il y avait du tort de tous les deux. Depuis quelques mois, la tension s'accentuait; et tout en reconnaissant chacun ses fautes, ils n'avaient pas la sagesse ou l'énergie d'y rien changer. Le tempérament mal fixé de Marc était secoué par des accès colériques, comme des rafales nerveuses qui le brisaient : il passait d'une dépense de passion disproportionnée à l'épuisement; et la fatigue même le livrait, non moins que la passion, à des fureurs. Assia avait de brusques alternances de mutisme buté et de flux de paroles emportées, des jalousies, des susceptibilités, des idées fixes et malades, qui coïncidaient avec ses petites marées, ou que déclenchait un mot, un geste maladroit, auxquels son imagination, déjà blessée, prêtait des intentions qu'ils n'avaient pas. Il se produisait fatalement des heurts brutaux et effrénés, où l'un et l'autre perdaient le sens, et après lesquels revenaient la lucidité et les regrets, mais rarement des deux côtés en même temps. — Et néanmoins, pas un instant, même au plus vif des paroles injurieuses, comme des soufflets, le grand amour n'est absent. Mais il se tapit, honteux, meurtri, au fond du cœur...

Assia reconnaissait, en ce moment, qu'elle n'était pas tout à fait innocente de l'exaspération où, cette nuit, Marc était tombé. Au lieu d'apaiser son inquiétude amoureuse (nullement injustifiée) que Assia lui fût reprise par l'âme étrangère de cette Russie, qui lui

était fermée, un instinct mauvais poussait Assia à attiser ces soupçons. Elle prolongeait ses absences de la maison, plus que de raison. Elle y avait reçu des camarades de rencontre, des Russes de la Représentation Commerciale, dont la familiarité et les bavardages avec Assia dans cette langue que Marc ne pouvait comprendre, avaient causé à Marc une irritation stupide; dans une altercation qui avait suivi, il avait été jusqu'à interdire à Assia de recevoir ces hôtes dans sa maison : (à peine l'avait-il dit, qu'il s'avouait outrepasser ses droits.) Le résultat avait été que Assia recevait ses camarades, hors de chez elle. Et les soupçons ne s'en portaient que mieux. Assia se reconnaissait non moins stupide de les avoir provoqués, pour le plaisir de mater Marc et d'affirmer son indépendance. De ce train-là, ils allaient tout droit à la catastrophe : elle était assez expérimentée pour le prévoir. Ils étaient fous... Holà, holà!... Stop!...

Elle se leva, bien décidée à remettre les choses au point. Si Marc était un méchant gosse aux yeux fous, c'était à elle de le ramener maternellement au bon sens. Au fond de son cœur, il était encore plus son petit que son mari; et le meilleur de la réserve d'amour disponible était inscrit au compte du petit. — Mais quand elle ouvrit la porte de la chambre où Marc avait passé la nuit, elle ne l'y trouva plus. Il était sorti de la maison, sans laisser un mot. Assia en ressentit du dépit; et, comme une chandelle que l'on souffle, ses bonnes dispositions s'éteignirent. Elle s'obligea pourtant à l'attendre — (peut-être afin qu'il fût davantage dans son tort). Elle renonça à aller travailler, comme d'habitude, à son bureau. Elle n'en avouait aucun regret, bien que ce fût la dernière occasion de revoir Djanelidze avant son départ. Mais peut-être cette pensée l'incita-t-elle à n'y point aller, afin de se prou-

ver son indifférence. Que lui faisait ?... Elle s'occupa à ranger l'appartement : il en avait besoin! Elle était toujours en course, et, jour après jour, la poussière et le désordre envahissaient tout. Elle était en plein nettoyage, quand Annette vint prendre le petit Vania : (elle le gardait toute la journée, et elle le ramenait le soir). Mais Assia ne la laissa pas entrer, sous prétexte que tout était sens dessus dessous et qu'elle ne voulait pas qu'on vît son capharnaüm; elle lui poussa l'enfant par l'entrebâillure de la porte; Annette put seulement saisir à la volée, dans l'ombre du corridor, la silhouette de sa bru à genoux, qui frottait rageusement le plancher, le front penché, les cheveux défaits, pendant sur les joues comme des queues de rat. Elle se vengeait sur le mobilier de ce que Marc ne revenait pas.

Il ne revint pas pour le déjeuner. Elle attendit. Il ne revint pas...

— « Idiot! Tu boudes!... Je te le revaudrai. »

D'impatience, en avalant les morceaux, elle s'étranglait. Elle n'acheva pas son repas. Elle s'habilla, elle se passa en revue devant le miroir. Elle se montra ses dents aiguës de jeune chien. Elle avait envie de mordre. Elle était prête à sortir... Sortir pour quoi ? Vers quoi ? Vers qui ?... Ce « qui ? » la prit au dépourvu. Elle tressauta. Elle se rassit, encapuchée, comme en visite, et elle prit une revue sur la table; elle tâcha de s'y intéresser... Zut, zut et zut!... La main nerveuse lança la revue au fond de la pièce... Elle martelait du talon le parquet... Trois heures sonnèrent.

— « J'en ai assez!... »

Elle sortit. Elle n'avait aucun but avoué. Elle s'assigna celui de visiter, à des galeries, une exposition de blanc. Mais elle prit un autre chemin. Elle s'en aperçut, quand elle était trop loin pour rebrousser.

— « Tant pis! Ce sera pour un autre jour. Pour celui-ci, qu'est-ce que je fais ?... »

Elle se trouvait à dix minutes de la Représentation Commerciale.

— « Il est trop tard. Je n'irai pas... »

Elle alla pourtant dans la direction. Naturellement, elle n'entrerait pas... Elle n'eut pas besoin d'entrer. Sur l'autre trottoir du boulevard, à quarante pas, elle vit venir, parmi la foule, les larges épaules et la hure de Djanelidze. Elle eut un choc. Elle découvrit qu'avant de le voir, elle allait au devant. Elle s'irrita. Elle s'effraya. Elle s'arrêta, fichée devant un magasin, tournant le dos à la rue. Elle attendait qu'il eût passé. Il ne passa pas. Il traversa la rue et, sans mot dire, il s'aligna près d'elle en face de la devanture. Il lui clignait du coin de la paupière bridée. Elle tourna la tête et le toisa. Il n'avait pas l'air de la regarder. Mais ses yeux de Mongol riaient. Il dit :

— « Tu fais l'école buissonnière ?... »

Elle laissa tomber la question, elle dit :

— « Je te croyais parti. »

Elle mentait, et il le savait : la veille, elle lui avait demandé l'heure du départ. Il répliqua :

— « Je pars. Je vais de ce pas chez moi, faire mes paquets. Puis, à la gare. Tu es libre ? Accompagne-moi! »

Mais il ne lui reprit pas le bras. Il se tenait à quelque distance. Il lui disait, sans la regarder :

— « N'aie pas l'air de me connaître! Je suis filé, ou je peux l'être. »

Il fit des tours et des détours, prenant des rues de côté et des passages, qui le ramenaient en arrière sur le même boulevard; d'un bref coup d'œil par-dessus l'épaule, il s'assurait qu'il n'était pas suivi. Et cependant, il s'arrangeait pour échanger, le museau de profil, dans le double flot des passants, des mots rapides

et mordants, en leur langage de là-bas. Arrivés au seuil d'une maison qui faisait l'angle de deux rues, il clignota vite autour de lui et dit :

— « Montons! »

Elle hésitait. Il ajouta :

— « Tu m'aideras à faire la malle. »

Il lui prit le coude, et ils entrèrent. Il la poussa dans l'escalier raide et obscur. Elle ne voyait pas où elle marchait. Il lui appuyait sa main au creux du dos. Cette large main semblait la tenir, comme un oiseau. Mais ce n'était pas un oiseau de volière. Elle se raidissait durement pour résister, prête au coup de bec, — peut-être aussi afin de mieux sentir la main. Sur l'étroit palier, il allongea le bras par devant elle, pour introduire la clef dans la serrure. Il poussa la porte et la femme. Ils se trouvèrent dans un petit logement, mal tenu, dont la fenêtre sur la cour, rideaux tirés, était fermée. Djanelidze la partageait, pour le moment, avec un compagnon ouvrier : (il changeait d'abri, tous les deux jours). La chambre, à cette heure, était vide; le locataire ne rentrait qu'à la nuit. Toutes les affaires de Djanelidze, linge et papiers, plus de papiers que de linge, couvraient le lit, la table, et le plancher. Djanelidze les prit par tas, et les engloutit dans une vieille malle de cuir à poignée. Il avait beau les piler, il n'arriverait jamais à les faire tenir. Assia ressortit le tas et le rangea. L'air vicié était étouffant; elle avait la sueur au dos. Elle voulut ouvrir la fenêtre : il s'y opposa, pour ne pas être vus des voisins. Elle enleva son manteau, elle échancra le col de sa robe; il s'était mis en bras de chemise. Ils parlaient peu, et seulement de ce qu'ils faisaient; il lui passait les objets, elle les pliait, assise par terre sur ses talons, la gorge et la nuque découvertes; elle trempait dans un bain de moiteur... Elle eut un bref étourdissement, elle se revit, la nuit

passée, dans son lit; et un mufle chaud lui soufflait dans le dos. Elle eut juste le temps de se retourner : penché sur elle, Djanelidze la flairait. Et sa large patte, se posant sur elle, la renversa...

Quand elle se rassit sur le plancher, elle avait l'œil égaré, la bouche sèche, le corps en feu, l'air sauvage. Ils ne se disaient pas un mot. Elle ne songeait pas à l'accuser, à s'accuser. C'était écrit! Mais il n'eût pas fallu qu'il s'aventurât encore à la toucher! La herse entre eux était retombée. Il le comprenait parfaitement, car il avait l'intelligence la plus rare, celle du corps. Il s'écarta, et debout, roulant une cigarette, il la regardait à ses pieds, froide et sombre, qui rajustait sa chevelure. Il n'y avait en lui aucun orgueil de vainqueur. Il n'avait point préparé, ni voulu cette prise; la nature seule avait tout fait : il n'y avait plus à s'y attarder.

Assia acheva de ranger la malle, dont une partie du contenu était ressortie. Tout mis en ordre, elle rabattit le couvercle, il pesa dessus, ferma, boucla. Elle se releva, remit son manteau. Il dit :

— « Descends! Il vaut mieux pour toi que nous ne ressortions pas ensemble! »

Elle s'inspectait dans un miroir de poche. Quand elle fut prête, elle se dirigea vers la porte. Il dit, lui tendant la main :

— « Adieu, camarade. »

Elle se retourna, et elle lui mit sa main dans la main. Tandis qu'il la tenait, — (ils se regardaient avec sérieux, elle son dur front penché, mais les yeux sondant les yeux,) — il lui dit :

— « Et amène-nous ton mari! Je compte sur toi et sur lui. »

Un tel rappel, en cet instant, était un étrange manque de goût. Elle ne le remarqua même pas. Il ajouta :

— « Il cherche son chemin. Ce serait dommage qu'il se perdît. Tu sais la route. Montre-la lui! Sa place est parmi nous. »

Elle ne répliqua point. Ce qu'il disait, elle le pensait. Elle lui savait gré de l'avoir dit. Ce ne fut que plus tard qu'elle songea qu'il avait dû faire espionner Marc. Mais ce qui eût jeté Marc dans la fureur lui causait à peine un désagrément : elle s'était habituée à penser que ces choses-là étaient naturelles, on a bien le droit de s'informer!... Sa main encore moite répondit à la pression de la large main et se dégagea. Elle dit :

— « Adieu. »

Et elle sortit.

Elle allait, dans la rue, sans se retourner. C'était la fin de la journée. Le dernier étage des maisons était, d'un côté du boulevard, rougi par le couchant. Elle ne pensait pas; elle était trop pleine pour penser. Elle n'avait ni plaisir, ni peine. Simplement, l'asphalte dur était bon à fouler sous ses pieds durs... — A un tournant, près de la Seine, qu'inondaient les derniers rayons du soleil, elle s'arrêta, frappée d'un coup :

— « Qu'est-ce que j'ai fait!...

Elle revit tout, tumultueusement; mais ce ne fut qu'un instant; et sans tumulte, sévèrement, elle refit son compte. Elle se mordait la lèvre, humiliée. Le compte était à son débit. Elle avait imprudemment joué et perdu. — Perdu ? S'il ne s'agissait que d'elle, elle ne s'en fût pas soucié longtemps. On perd au jeu, on a perdu, n'y pensons plus! Le fait en soi n'avait que l'importance qu'on lui prête. Assia ne lui en prêtait guère. Son principal dépit venait, non pas du fait, mais de ce qu'elle y eût consenti par surprise, quand sa

volonté ne le voulait pas. Elle en ressentait peu d'estime pour elle. Mais cette estime, il y avait longtemps qu'elle l'avait perdue. Elle n'était point tendre pour elle-même. Orgueilleuse, oui. Mais orgueilleuse de ne point se flatter. Si elle eût été seule, le compte eût été bouclé, avant qu'elle fût rentrée à la maison. — Mais elle n'était pas seule. A la maison, il y avait *l'autre*, — celui dont la présence, celui dont l'existence lui était un frein qui l'irritait, mais qu'elle aimait à mâcher, et dont le goût de fer lui donnait plus de saveur à vivre, — *l'autre*, l'associé, au nom de qui le compte était à demi. Qu'en penserait-il ? Elle connaissait son terrible sérieux en ces matières. Il jugeait de l'honneur en vieux bourgeois, il le plaçait à des endroits où l'honneur n'avait que faire. Assia l'ironisait depuis longtemps, à ce sujet. Mais cette ironie, sans qu'elle se l'avouât, le lui rendait plus digne de respect... Si elle ne lui disait rien de sa stupide aventure, il ne saurait rien, il serait tranquille, personne au monde ne le troublerait... Mais voilà! C'était justement la seule éventualité qui fût exclue. Assia l'avait rayée de ses papiers. Le fait en soi, le « délit », (comme on voudra le nommer!) lui était relativement léger à porter. Mais le silence sur le « délit », c'était pour elle le vrai délit. Non, non, elle n'acceptait pas de s'en charger. Elle voulait bien faire tort à Marc, mais elle ne voulait pas le « tromper ». « Tromper », pour elle, c'était uniquement, mentir (ou se taire). Elle ne trompait pas. Elle ne fraudait pas.

Elle arrêta donc dans sa tête qu'elle lui dirait tout. Tant pis pour elle! Elle ajoutait *in petto* : « Tant pis pour lui!... » Sans la sottise de Marc, elle ne fût pas sortie aujourd'hui. Elle lui en voulait... (elle exagérait!) Sa décision était prise. Il s'y mêlait de nobles instincts : droiture, horreur de mentir — et de moins nobles :

rancunes secrètes, qui sait ? peut-être cette inavouable curiosité psychologique des Slaves, qui les pousse à Dieu sait quelles actions, pour voir ce qui va se passer en eux. — « Comment elle et lui réagiront-ils ?... » L'expérience était dangereuse. Elle le savait. Mais le danger lui était un prétexte spécieux de plus pour persévérer. Les risques d'un acte le légitiment.

Quand elle vit Marc, sa décision fut troublée. Elle s'attendait à la continuation du malentendu de la nuit. Elle trouva un Marc qui avait réfléchi et se repentait, un Marc touchant, qui demandait pardon, avec ce beau regard humble et tendre, qui fondait le cœur. Assia fut désarçonnée. Elle ne pouvait plus que lui caresser le visage avec ses mains, que les lèvres de Marc attrapaient au passage. Ses mains souillées... Elle les retira et les cacha derrière son dos. Elle était en fausse situation, pour lui donner maintenant le pardon qu'il demandait. Elle cherchait à mettre fin à ces rôles intervertis. Elle lui disait :

— « Assez, mon petit! N'en parlons plus! C'est loin, déjà; ce qui est d'hier est fini. »

Il était heureux :

— « Alors, c'est dit! Tu as pardonné ? »

— « Oui », fit-elle. » Et c'est à toi, maintenant de pardonner. »

Il s'écria :

— « Il y a beau temps que c'est fait! »

— « Oui, pour hier. Mais pour aujourd'hui ? »

— « Pour aujourd'hui ? »

Il souriait. Elle ne savait plus comment commencer. Elle avait pourtant tout préparé. Mais en face de lui, maintenant, cela devenait terrible...

— « Ne me regarde pas ainsi! Tu me rends la chose encore plus difficile... »

Elle lui tourna la tête, d'un autre côté.

— « Dis! »

Il ne le prenait pas au sérieux. Elle voyait, de profil, sa joue sourire. Elle tapa du pied :

— « Tu es stupide! Ne ris pas! »

Il retourna la tête, étonné :

— « Qu'as-tu ? »

Elle le fixait, avec des yeux sombres :

— « Je t'ai trompé. »

Il ouvrait les yeux, sans comprendre.

— « Non, pas trompé! » reprit-elle. « Je ne cache rien de ce que je fais... J'ai aujourd'hui... j'ai... » (Elle se troublait... Ces yeux effarés, craintifs, sans défense, qui l'interrogeaient!...) « Je ne sais pas comment cela s'est fait... » (Elle aurait pu dire : « J'ai été prise », mais sa fierté s'y refusa; elle réagit, elle fut brutale, pour en sortir)... « J'ai... je viens de coucher avec un autre. » (Elle n'avait pas besoin de le nommer. Elle avait plus d'une fois, dans les récits provocants qu'elle lui faisait de ses journées à la Représentation, attiré son attention jalouse sur Djanelidze.)

Elle vit les prunelles de Marc se dilater, sa bouche s'ouvrir... Il fallait le temps pour que le coup pénétrât : Assia revit un gosse de la rue, sur la main de qui, en jouant, une roue de voiture avait passé : il continuait de sourire encore, jusqu'au moment où l'atroce douleur reflua; et il hurla...

Marc ne hurla pas; mais subitement sa face se contracta, et dans sa gorge son souffle s'arrêta. Il haleta :

— « Tu mens!... »

Il supplia :

— « Dis que tu mens! »

Elle était glacée d'orgueil et d'effroi :

— « Je dis ce qui est. »

Jamais elle n'eût prévu ce visage. Un animal blessé, fou de douleur, et des yeux d'assassin... Avant qu'elle

pût faire un geste, il l'avait saisie au cou, et il l'étranglait. Elle ne fit rien pour se défendre... « Etrangle! Soit! C'est ton droit... » Elle n'avait pas baissé les yeux. Ce fut lui qui les baissa. Il la lâcha. Une telle douleur dans son regard!... Cela, c'était beaucoup plus terrible. Il resta, quelques secondes, épaules tombées, les bras ballants, comme en suspens. Puis, il fit quelques pas en arrière, il tituba, il s'écroula sur un coffre bas, près de l'appui de la fenêtre, il pencha le buste et il tomba, front en avant contre l'appui; il sanglota. Ses sanglots n'avaient presque rien d'humain. On eût dit une bête blessée à mort. Assia était bouleversée. Elle voulait crier, courir, le prendre dans ses bras. Et elle était paralysée. Pas une parole ne sortait de sa gorge, et son visage restait glacé. L'excès inattendu de ce spasme la pétrifiait; mais au dedans, son cœur était tordu, comme un linge aux mains d'une laveuse. Elle dut assister, droite et raidie, les yeux secs, sans un mouvement, à cette agonie furieuse. C'était un supplice qu'aucun tourmenteur n'eût prévu. Quand, d'un coup de reins, elle réussit à s'y arracher, quand elle put enfin mouvoir les genoux et s'approcher, en murmurant :

— « Mon petit, mon petit!... Si j'avais su!... Ne souffre pas!... Ça ne vaut pas la peine... »

Il coupa net ses sanglots, releva la tête, montra une face convulsée, mais implacable, et dit :

— « Va-t'en! »

Il n'eut pas besoin de faire un geste. Son regard était comme un poing. Il la jetait hors de la maison.

Encore ici, sa fierté la desservit. Elle ne fit rien pour s'expliquer. Elle ramassa sur le parquet son manteau tombé, elle épingla son collet, dont les doigts furieux avaient arraché l'agrafe; elle dit :

— « Tu me chasses ? »

Il mugit :

— « Oui! »

Il retomba, le front dans ses mains, sur l'appui.

Muette, elle alla dans l'autre chambre, ouvrit, ferma des tiroirs, prit çà et là quelques objets, elle rentra dans la pièce, un petit sac à la main; elle regarda une dernière fois Marc écroulé, elle ouvrit les lèvres pour parler, elle se dirigea vers la porte, l'ouvrit, se retourna, appela :

— « Marc!... »

Il ne bougea pas. Elle sortit.

A l'étage au-dessous, sur le palier, ses jambes fléchirent, elle s'adossa contre le mur; et dans l'ombre, elle pleura. Elle pleura, comme un ruisseau. Elle eût voulut remonter et lui dire, elle se disait :

— « C'est un crime!... Ce que nous faisons, ce que tu fais... Est-ce qu'une sottise, est-ce qu'une saleté est une raison, pour que nous détruisions notre vie ?...»

Elle ne voulait pas convenir qu'il eût le droit de la chasser...

— « M'aime-t-il si peu ?... »

Elle ne disait pas : « Il m'aime trop!... » Elle reconnaissait bien son offense, mais elle ne reconnaissait pas que, dans la balance, son offense pesât plus lourd que tout l'amour. C'était pour elle si peu de chose! Et le pire outrage, il lui semblait que c'était à elle qu'elle l'avait fait, non pas à lui; s'il y avait une trahison, c'était elle-même et non pas lui, qu'elle avait trahie. Cette surprise de ses sens, cette infâme éclipse de sa volonté... Ah! s'il eût vu, en ce moment, le torrent d'amour qui se ruait vers lui! Elle l'aimait bien davantage, à présent!... A présent qu'elle l'avait vu souffrir... A présent qu'il souffrait par ses mains... Ses mains... Elle ressentit la douleur cuisante des mains de Marc sur son cou... Elle aurait voulu les baiser... Elle remonta

trois ou quatre marches... Mais son orgueil se ralluma. Elle savait que l'autre orgueil serait intraitable... Non, elle ne s'abaisserait pas à supplier...

— « C'est toi qui me chasses. Adieu donc! Je ne reviendrai que si tu me rappelles. Si pour jamais, va pour jamais! »

Elle redescendit, le feu aux joues, avec la trace des larmes mal essuyées. Ses pieds de chèvre faisaient claquer sous leurs talons les marches cirées de l'escalier. Elle passa devant la concierge, la tête haute, sans saluer. Et dans la rue, elle bravait les regards intrigués, qui remarquaient ses yeux sombres pleins d'éclairs, d'où s'égouttaient encore quelques larmes attardées. Elle ne se souciait plus de rien. Elle marchait sans savoir où. Puis, brusquement, elle entra dans le premier hôtel qu'elle remarqua, — une sale maison mal famée. Elle prit une chambre sans regarder. Elle la paya avant de monter, et s'y enferma. Une vie finie! Encore une vie!... Bon Dieu! Quand donc les vies seront finies ?

Marc n'avait pas bougé de l'appui, où sa tête restait posée comme sur un billot. Il eût souhaité le coup de hache. Ne plus être forcé de remettre sa tête sur ses épaules! Si l'on pouvait trancher la mémoire des jours et des nuits! Mais dans son crâne, un tumulte... Haine et douleur s'entremêlaient en un couple convulsif. Et sa chair hérissée de dégoût tremblait. Pas une pensée de pitié ou de pardon pour celle qu'il venait de chasser! Pas un effort pour comprendre! Le mâle outragé ne voyait que soi et son injure...

Un petit pas escaladait, en trottinant, l'escalier... Marc se retouva, d'un coup, debout. Vania rentrait. Il ne fallait pas qu'il s'aperçût de rien. D'une main brusque, il essuya ses yeux brûlants, il remit en ordre les objets tombés, pendant le bref corps-à-corps — (il ramassa l'agrafe du col), — il ouvrit la porte du palier, et il se pencha sur la rampe. D'en bas, Annette criait :

— « Tu es là, Assia ? Je te le ramène. »

Il répondit :

— Je suis là. Merci! »

— « C'est toi, mon petit ? Elle est sortie ? »

Il répondit :

— « Oui. »

Vania arrivait au haut de l'escalier. Elle dit encore :

— « Je ne monte pas. Je suis lasse. Bonsoir, mon petit. »

— « Bonsoir, maman. »

Il prit Vania par la main, et rentra.

Il fallut expliquer à l'enfant que sa mère ne reviendrait pas, ce soir : elle s'absentait pour un certain temps. Vania, curieux, posait des questions. Quand on le croyait satisfait, à brûle-pourpoint il en posait d'autres, qui prenaient Marc au dépourvu. Et l'on devait surveiller tous ses mots : car si, par oubli, on se contredisait, il vous rappelait ce que vous aviez dit. Marc eut aussi beaucoup à faire, de s'occuper de son souper et de son coucher. Maladroitement, il déshabilla le petit bonhomme, qui lui disait, d'un ton de supériorité :

— « Mais non, papa, pas comme ça! Tu ne sais pas... »

Et il lui rappelait les rites consacrés, et du laver et du reste. Ces petits tracas servaient du moins à distraire Marc de sa douleur. Et quant à Vania, il était enchanté de cette nouveauté. On était les deux hommes ensemble, au logis, seuls. C'était une situation intéressante.

Le lendemain, Marc lui fit promettre de ne point parler à la grand'mère de l'absence de Assia. Il lui disait que son voyage était un secret; et les questions de Vania, qui ne se contentait pas d'explications vagues, lui donnèrent à travailler. Il s'embrouillait. Vania vit très bien qu'il mentait : on lui cachait quelque chose; mais il n'en dit rien; comme un petit chien, il pointa le nez et les oreilles; très intrigué par ce mystère, sans en avoir l'air, il fureta. Mais il tint parole, il n'en parla pas à Annette, il fit comme son père : il mentit; il eut même le toupet de raconter que sa mère allait très bien et qu'elle faisait et ci et ça; il était con-

tent de tromper; il avait conscience de jouer un rôle : lequel ? Il ne savait pas. Mais il en était fier. Il était un homme, tout à fait...

Le surlendemain du départ de Assia, Marc reçut d'elle une longue lettre. Vingt pages, au crayon, d'une écriture serrée. Elle ne manifestait aucun désir de s'excuser et de rentrer. Mais elle ne se croyait pas quitte envers lui, qu'elle ne lui eût exactement raconté ce qui s'était passé. Elle ne se demandait pas de quels yeux il le lirait. Elle se jugeait tenue de lui rendre compte — son dernier compte. Avec une étrange impudeur psychologique, cette maladie d'analyse de soi, qui possède les âmes Slaves, elle ne se faisait grâce — elle ne lui faisait grâce — d'aucun repli de sa conscience; elle lui livrait la nudité des actes et des pensées. Quand l'expression ne l'avait pas satisfaite, elle raturait, elle corrigeait, elle complétait. Elle entendait ne pas se ménager. Mais elle ne songeait pas que c'était ne pas le ménager. Il lui fallait se décharger. Après, elle se trouvait bien soulagée. Le cilice même est un gant de crin. Il frotte la peau et la rougit jusqu'au sang.

Marc, lui, devenait blême, et ses mains tremblaient, en parcourant cette confession. Il prit à peine le temps de feuilleter, ses yeux en fièvre n'auraient pu lire avec suite; le malheur voulut que, dans ce fouillis de notes et de ratures où se montrait, en dépit de tout, la rude loyauté de la femme qui l'avait trompé, son regard tombât sur quelques lignes d'une franchise si dépouillée de tout vêtement qu'il vit rouge; il en rugit; il fit des vingt pages une boule, qu'il écrasa, qu'il lacéra, entre ses doigts, — il eût voulu que ce fût le corps de Assia! — il la jeta dans sa cheminée, il la brûla... Après, il eut le regret, jusqu'à sa mort, de n'avoir pas lu ces pages jusqu'au bout. Il aurait beau faire maintenant,

il ne saurait jamais la vérité. Assia ne se confesserait pas deux fois.

Sur une feuille, à part de la lettre, qui avait échappé au bûcher, elle demandait qu'on lui envoyât à l'hôtel une liste de linge et d'effets qu'elle énumérait. Elle laissait à Marc l'alternative de lui fixer un jour et l'heure où elle pourrait venir les chercher. Sans doute, y avait-il dans son esprit un vague espoir de le rencontrer. Mais Marc se chargea de le lui arracher. Il frémissait à la pensée qu'elle pourrait remettre les pieds dans son logis. Il se hâta de rassembler dans une malle tous les objets qu'elle réclamait, et il y ajouta, comme un soufflet, tous les portraits qu'il avait d'elle. Il les lui fit porter, le jour même, par un commissionnaire, au nom de Mme Volkov. Lorsque l'envoi lui arriva, le sang remonta au front d'Assia; elle tira de son sac sa petite trousse, et de cette trousse un instantané d'elle avec Marc qu'ils avaient fait prendre, un heureux jour, et qui ne la quittait jamais : elle le mit en pièces; que ce fût fini! — La nuit, ne dormant pas, elle se releva pour rechercher jusque sous son lit, dans les flocons de poussière, les morceaux du puzzle; mais elle les avait trop bien détruits, impossible de reconstituer l'image! Elle n'en garda pas moins les morceaux dans une enveloppe, qu'elle cacheta, pour s'enlever la tentation de la rouvrir.

Marc se rendit à la Représentation Commerciale, pour souffleter l'homme qui l'avait sali. Il dut apprendre que le coucou était parti au fond de la forêt; il lui fallut dévorer seul, des nuits, des nuits, ses pensées de meurtre inassouvies.

Cependant, Annette, que le couple rompu s'obstinait à laisser dans l'ignorance des événements, s'inquiéta de ne plus voir Assia, et elle finit par arracher de son

fils la vérité. C'était chez lui, dans sa chambre, après souper. Le petit dormait — ne dormait pas — dans la chambre à côté, une sorte d'alcôve que ne fermait aucune porte. Il fallait parler bas, tous deux accoudés, côte à côte, sur la table à écrire, sous le rond de la lampe. Annette n'eut pas besoin de beaucoup de mots pour comprendre; elle coupa court aux amères confidences; elle ne pouvait pas ici les solliciter, ni y répondre : elle se méfiait de l'oreille de l'enfant; et elle ne voulait pas laisser sortir de la bouche de Marc des paroles outrageantes, qui ne demandaient qu'à se déverser : le peu qui reste à sauver dans la ruine, il faut le sauver. Elle souffrait avec son Marc; mais elle était femme, elle souffrait aussi pour l'autre; avant de l'avoir entendue, elle n'innocentait pas complètement l'homme : il faut écouter les deux parties. Il y avait longtemps qu'elle redoutait à cet amour une telle issue; et maintenant que l'issue était venue, elle ressentait plus de pitié que de reproche pour la coupable — pour les deux coupables — les deux victimes. Elle ne pouvait naturellement pas dire à Marc ce qu'elle pensait. Elle lui passa le bras autour du cou. Ils se taisaient; mais elle sentait la joue de Marc trembler. Il ne craignait rien tant que de montrer sa faiblesse. Il craignait aussi que sa mère ne le plaignît, en lui rappelant : « — Mon pauvre enfant, je te l'avais bien dit!... » Dès qu'il le put, sans que sa voix le trahît, il se hâta de prendre un ton sévère pour parler des arrangements domestiques : — « Annette emmènerait chez elle l'enfant ; Marc ne garderait pas l'appartement ; il donnerait congé, dès le lendemain, et s'installerait provisoirement à l'hôtel ; les quelques meubles seraient mis, en attendant, au dépôt... » Il n'était pas question de Assia. Ce fut Annette qui rappela que l'on devait d'abord prendre

son avis. Marc ne voulait pas en entendre parler. Il dit durement :

— « Elle n'existe plus. »

Annette dit, montrant du menton la chambre de l'enfant :

— « Elle est ici. »

Marc se raidit :

— « Elle n'a plus aucun droit sur lui. »

— « Il ne dépend d'aucun de les lui enlever », répliqua doucement Annette. « Pas plus qu'aucun n'eût pu m'enlever sur toi les miens. »

Marc n'admit pas la comparaison :

— « C'est elle, elle-même, qui les a reniés. »

— « Non, mon petit, ne confondons point : épouse et mère, ce sont deux ordres différents. »

Marc, indigné, se heurtait à la franc-maçonnerie secrète des mères :

— « Alors, tu prends son parti contre moi ? »

— « Mon garçon, toi c'est moi. Mais même qui nous offense a des droits. »

— « Je ne les reconnais pas », dit Marc.

— « Tu es dans le combat », dit Annette, « le droit se tait, il n'y a plus que la force. Mais tu n'es pas le plus fort. »

Il se révolta :

— « C'est elle, alors ? »

— « Ni elle, ni toi. Mais lui. » (Elle désignait encore l'enfant).

— « Il est à moi ! » fit Marc. « A moi seul. Ou je n'en veux plus ! »

— « Il est à lui », dit Annette. « Et je suis à lui. »

Elle eut de la peine à dénicher l'adresse de Assia. Marc ne la lui donnait pas, et elle ne voulait pas la lui demander, pour être libre de ses mouvements. Elle finit par découvrir l'ignoble gîte, dont Assia avait fait

choix, les yeux fermés : que lui importait celui-ci ou celui-là ? Elle n'avait pas les sens délicats; et le dégoût qu'elle nourrissait, en ces jours, pour elle, pour Marc, pour tous les hommes, ne distinguait pas entre le plus et le moins : toute la vie est vomissure. Plus que ses sens, son esprit était révolté par l'idiotie de l'aventure. Non pas la sienne (un accident sordide et insignifiant, comme une éclaboussure de la rue), mais toute l'imbécile Aventure, sans suite, ni sens, de la vie. Et cependant, cette Aventure qu'elle méprisait, Assia n'était pas femme à la rejeter, à moitié chemin : quelle qu'elle fût, Assia la mènerait jusqu'au bout...

Elle se trouvait par hasard dans son taudis (elle n'y restait guère que pour dormir), lorsque Annette heurta à la porte. Assia ne témoigna aucun plaisir de la visite. Elle avait son bonnet sur la tête. Elle était prête à sortir, elle n'offrit pas l'unique chaise, encombrée de ses effets. La chambre sale, non balayée, le lit non fait, la table de nuit crasseuse, entr'ouverte, un pêle-mêle d'objets épars de tous côtés, témoignaient d'une indifférence accablante à tous les égards matériels et sociaux. Annette en eut la gorge serrée. Sans un bonjour, sans vouloir voir sa main tendue, Assia recula, pour qu'elle entrât et, appuyée des mains et de la croupe sur la table boîteuse, elle fixait la visiteuse d'un regard torve, fronçant les sourcils. Annette fut, un instant, déconcertée. Les mots de sympathie gelaient sur la langue. Assia lui dit :

— « Vous êtes contente ? »

Elle eut un cri :

— « Assia! »

— « Quoi ? » reprit l'autre. « Est-ce que tout ne s'est pas passé, comme vous l'attendiez ? »

Elle tendit les bras :

— « Ma fille! »

Assia blêmit, elle frémit de tout son corps, son expression dure et figée se convulsa, et elle éclata en sanglots. L'effort qu'elle faisait pour les renfoncer lui modelait un masque d'une laideur grotesque. Mais Annette ne songeait pas à le trouver laid : il lui était plus émouvant que le plus beau visage. Elle se jeta sur elle et l'embrassa. Assia, crispée des mains à la table, la laissait faire, le corps secoué de hoquets, et reniflant, les joues trempées, les yeux et le nez ruisselants. Annette baisa ces joues, ces yeux, ce nez. Assia, vaincue, appuya son lourd front sur l'épaule de la mère, et elle essuyait son visage contre la robe.

Quand ses gros pleurs furent soulagés, Annette s'assit avec elle, cherchant une place, sur le lit défait, et elle lui tenait ses mains crispées, dont les ongles lui entraient, par coups de violence, dans la peau. Elles n'avaient pas encore échangé vingt mots. Rien n'était dit. Tout était dit. Annette ne sollicitait pas de confession, elle n'était pas de ces bonnes femmes qui ont besoin de questionner : — « Ma pauvre petite, et comment cela s'est-il passé ? » — Elle le savait trop, l'histoire n'a jamais rien de bien neuf, ni de bien appétissant, pour qui est femme et qui a vécu. Mais Assia ne pouvait se passer de le lui raconter. Bon gré, mal gré, il fallut l'écouter. Et à mesure que Assia redévidait son peloton, elle reprenait son aplomb; et la reprenait son sot orgueil de combat. Elle mettait une forfanterie à étaler ses confessions; elle ne s'excusait pas, elle accusait. Bien ou mal fait, elle avait fait ce qu'il lui plaisait. Elle avait le droit. (Et elle défiait insolemment des yeux la mère.)

— « Le droit de faire mal à qui vous aime ? »

Cette observation faite à mi-voix, comme à soi-même, désarçonna, dans son galop, la réciteuse. Elle s'arrêta, pour un instant; puis, elle fit comme si elle

n'avait pas entendu, et remise en selle, elle reprit sa course et son récit. Annette écoutait sans broncher, même quand son fils était en cause, — sauf à mettre sa main sur la bouche de Assia, pour lui bloquer des brutalités de langage inutiles, que la sauvage lâchait sans retenue, comme les crapauds dans le conte de fées :

— « Ne salis point ta bouche! »

— « La saleté est dans mon cœur. Je la crache », dit Assia, frottant sa bouche contre la paume de la main. Elle n'était pas femme à nier que sale fût la saleté; mais elle apportait à l'étaler un orgueil à rebours, cette complaisance cachée de tant de femmes d'aujourd'hui à mettre à l'air leurs turpitudes, comme ces loques sales qui sont tendues en bannières dans les rues du Midi. C'est un *Ersatz* pour l'ancien abus des confessions impudiques au guichet de l'écouteur complaisant en surplis, dans l'ombre entremetteuse de l'église. Annette dit :

— « Rentre ton linge! Ne l'égoutte pas sur la tête des passants! »

La bouche ouverte de Assia n'acheva point la phrase commencée. Elle était interloquée et vexée. Elle fut sur le point de riposter. Puis, elle ricana, malgré son dépit et son chagrin. Et elle dit :

— « Où voulez-vous que je le mette? » (Elle montrait son taudis.) « Je n'ai pas de panier. »

— « Au feu! Au feu! » dit Annette. « Et tu ne ferais pas mal d'y jeter tout ce qui est ici. »

— « Et moi aussi », dit Assia. « S'il ne tenait qu'à moi! Mais je ne vois pas pourquoi je n'y jetterais pas alors tout Paris! »

— « Patience! » fit Annette. « Mais occupons-nous de nous, d'abord! »

L'entretien reprit, sur un autre ton. Assia avait

renoncé à raconter la fin de l'histoire : l'histoire n'intéressait pas Annette, Assia se rendait compte que là-dessus Annette en savait autant qu'elle. Mais elle revenait avec obstination sur la question de ses droits, dans l'union libre et loyale. Elle aurait pu mentir et se taire. Elle ne mentait pas, elle ne s'était pas tue. Et pourquoi donc se serait-elle tue ? Elle avait agi selon son droit.

— « Le droit strict », dit Annette, « est ici, comme souvent, la suprême injustice. Car il est le péché contre l'amour. Et l'amour vrai est la suprême loi. »

— « Alors, pourquoi serait-ce lui », se rebiffa Assia, « lui, votre fils, qui serait le privilégié, en excipant contre moi et contre mon droit, contre mon désir, de son droit strict ? »

— « Parce qu'il est le plus faible », dit Annette.

— « Le plus faible ! » s'exclama l'autre.

— « Tout homme l'est », dit Annette.

— « Le pensez-vous ? » demanda Assia, étonnée.

— « Tu le penses aussi. »

Assia se tut, elle réfléchit, elle dit :

— « Oui. »

Elle était surprise d'en convenir. Elle essayait de s'en défendre. Elle reprit :

— « Mais est-ce une raison, pour que ce soit le droit du faible qui l'emporte ? »

— « Oui, pour mon cœur. Et pour le tien. C'est ainsi. Nous sommes la mère. Il nous faut avoir pitié de notre enfant. »

Le cœur de Assia tressaillit. Elle ne dit rien de plus, pour aujourd'hui. Annette se leva.

— « J'étais venue pour parler de l'autre enfant. »

— « Quel ? » demanda Assia. En ce moment, elle ne pensait plus qu'au grand.

— « Vania », dit Annette, d'un ton de reproche.

Assia fit un geste d'indifférence. Cette passionnée n'avait pas le temps de se souvenir maintenant du petit. Elle dit :

— « Il est à vous. Naturellement, vous le prenez. »

— « Assia! » s'exclama Annette, « l'aimes-tu si peu que tu n'en réclames plus ta part ? »

Le cœur de Assia se rouvrit. Elle revit le petit, et subitement, elle en fut affamée. Ses yeux flambèrent. Elle tendit ses mains frémissantes :

— « Donnez-le moi! Je le veux! »

Mais presque aussitôt, les larmes lui montèrent aux yeux, et ses bras retombèrent, découragés :

— « Qu'est-ce que j'en ferais ici ? Non, gardez-le! Vous êtes mieux faite pour l'élever. »

Annette demanda :

— « Tu es décidée à ne plus rentrer à ta maison ? »

Assia cria :

— « Jamais! »

Toute sa rancune contre Marc se redressait, comme un serpent sur sa queue. Elle dardait un regard haineux. Annette eut mal; mais elle pensa :

— « Que lui a-t-il donc fait ? »

Assia sentit que son dard, pour toucher Marc, avait traversé le cœur de la mère. Elle en éteignit la pointe enflammée. Et, d'une âpreté plus émoussée, elle dit :

— « Je n'ai plus de maison. Rien de ce qui est là-bas n'est plus mien. »

— « Il te plaît d'oublier, » dit Annette, « mais je n'oublie pas que la moitié de ce qui est là-bas est tien. »

— « Je n'avais rien quand je suis entrée. Quand je ressors, je ne reprends rien. »

— « Je n'admets point », dit Annette, « si tu t'en vas, que Marc te laisse, sans subvenir à tes besoins. »

— « En premier lieu », riposta-t-elle, se raidissant sur ses ergots, pour ne point perdre un pouce de sa

taille, « en premier lieu, je laisse Marc; ce n'est pas Marc qui me laisse. En second lieu, c'était moi seule qui subvenais, depuis trois mois, aux besoins de la maison. Il n'était même pas capable de gagner son pain. Pensez-vous que maintenant j'irais ramasser ses miettes ? »

Annette sentit qu'elle n'obtiendrait rien de l'orgueilleuse, si elle ne prenait un chemin détourné. Elle dit :

— « N'en parlons plus! Mais est-il juste que tu me fasses payer le mal que t'a pu faire Marc ? »

Que Annette, au lieu de l'accuser, pût, ainsi que la rancune de Assia le voulait, retourner les charges de la présomption contre Marc, toucha Assia, lui fut un baume; elle eut un fougueux élan de gratitude. Elle prit Annette aux épaules.

— « Qui a dit cela ? Pas question de cela! »

— « Eh bien, alors, est-ce une raison, si tu le quittes, pour que tu me quittes ? »

Assia lui broya les bras :

— Je ne vous quitte pas. Je ne le veux pas. Je ne le peux pas. »

— « Ni moi non plus. Ni je ne le peux, ni je ne le veux. »

— « C'est vrai ? »

Assia l'embrassait avec emportement.

— « Alors, » dit Annette, « qu'il soit entendu que mon logis est terrain neutre! Tu y viendras, quand tu voudras. Et — (je comprends ta fierté, mais tu n'as pas à faire la fière avec moi; et même si cela te coûtait, tu me dois au moins ce sacrifice), — quand il arrivera (à chacun de nous, il peut arriver, en ces temps) que tu aies besoin d'un peu de beurre sur ton pain, — ou de pain sans beurre, — viens le manger chez moi, tout simplement. »

— « Je le ferai », dit Assia. « Mais vous n'êtes pas beaucoup plus sûre que moi du lendemain. »

— « Eh bien, à charge de retour! »

— « Tope! »

Assia n'était point dupe du marché. elle en sentait la générosité. Elle dévorait Annette, de ses yeux ardents :

— « Ah! quel dommage que ce ne soit pas vous que j'aie épousée! »

— « Merci! » fit Annette. « J'aime mieux pas. »

Elle se dirigeait vers la porte. Assia grondait.

— Si l'on pouvait ne jamais avoir à faire à tous ces hommes! »

— « Oui, » dit Annette, calme et narquoise, « mais ça ne sera pas encore pour demain! Et en tout cas, ça ne sera pas pour toi. »

— « Pourquoi ? » fit Assia, qui se rebiffa. « Je n'en veux plus. Que le diable leur brûle, comme aux renards de la Bible...! Et qu'avec, si j'y reviens, brûle ma vigne! »

— « Qui a bu, boira », dit Annette.

— « En tout cas, » dit Assia, dont la haine reflamba, « pas de votre vin! Je crache le Marc. »

Et elle cracha.

Annette haussa les épaules, et s'en alla. Dans l'escalier, Assia la rattrapa impétueusement, faillit la faire tomber, la rembrassa, lui souffla :

— « Pardon! pardon! »

Annette, sortant de la maison, se disait, avec pitié et ironie :

— « Pour se haïr ainsi, il n'est que ceux qui s'aiment. »

Et levant les yeux vers le Trop-Haut, vers le trop loin, le sourd et muet, elle pria :

— « *Libera nos ab Amore!* »

La vie, coupée en tronçons — les deux du couple désemboîtés, l'enfant des deux, la mère des trois — se remit en route, en tirant à hue et à dia. Il y avait trop de vie dans chacun des tronçons, pour que la vie s'arrêtât. Mais plus il y a de vie, plus de capacité pour souffrir. Le seul à qui la souffrance fût épargnée, c'était l'enfant. Il n'avait pas à se plaindre du changement. Il était, chez la grand'mère, le petit dieu du foyer : on avait l'air de le dédommager en gâteries de ce qu'il n'avait pas conscience d'avoir perdu. Mais il était, comme tous les enfants, trop malin pour ne pas avoir saisi d'emblée son rôle intéressant et pour ne pas en profiter. Quant au sens vrai de l'aventure, il lui restait obscur ; mais on ne devait pas trop s'y fier : s'il ne savait, il avait le nez au vent ; la curiosité primait en lui les autres sentiments. Point du tout ému! C'était un jeu très amusant : chercher la piste. Mais un jeu de plus, entre beaucoup d'autres. Il passait de l'un à l'autre, sans suivre le lièvre. — De loin en loin, il recevait la visite de sa mère, ou de son père, tous deux également tendus et affairés, le sourcil froncé ; ils se croyaient tenus de lui apporter, chacun de son côté, des cadeaux ; et ils l'embrassaient avec beaucoup plus de vigueur que quand il était dans leur maison. Il les laissait faire :

il faut être bon pour les grands! Il les aimait comme des objets qui étaient à lui, énigmatiques, intéressants, qui n'étaient plus trop encombrants; mais il n'avait pas très besoin de caresses. Il n'en était pas moins, par ruse naturelle, habile à exploiter leur concurrence : (il la sentait, sans la comprendre). Ils s'enfermaient, chacun à part, avec Annette, et ils s'entretenaient longuement. Ils avaient beau baisser la voix, la petite oreille trouvait toujours à glaner un mot. Et le mot était rangé dans son placard, jusqu'à ce qu'il en eût un tas. Ensuite, il triait, il ajustait, il recollait. Mais, grâce à Dieu, il se lassait et il laissait le travail inachevé, incohérent, pour passer à un autre divertissement.

Annette avait réussi à éviter entre ses grands enfants ennemis tout acte de séparation officiel. Le divorce n'a aucun sens entre gens qui, l'un comme l'autre, n'ont aucun bien : à part l'enfant, (si c'est un bien!) que Annette, tranchant le différend, avait pris pour elle. Et la procédure entraînait une perte de temps, dont on n'avait pas trop pour gagner son pain. Sans parler de l'intrusion dégoûtante dans leurs draps de l'œil fureteur de la société. Ils s'entendirent tacitement pour s'en passer. Ils n'avaient pas besoin du visa social pour se déclarer séparés. Annette se garda bien de les y pousser. Elle réservait ses plans.

En attendant, elle évitait qu'ils se rencontrassent dans son logis, et elle tâchait de paraître tenir la balance égale entre eux. Il ne fallait pas qu'ils pussent craindre qu'elle voulût les influencer; elle devait laisser leurs mauvaises passions se dépenser; tant pis, si elles les menaient à des écarts déplorables, pour se venger, ou pour s'affirmer leur liberté! Ils seraient les premiers à les regretter, si l'on ne prétendait pas qu'ils les regrettassent. Il est des fautes qu'un tiers ne peut vous épargner; chacun doit payer son expérience, de ses

deniers. Annette s'imposait donc l'obligation difficile de ne point voir, de ne point savoir, de ne jamais paraître s'immiscer dans leur vie privée. Leur pitoyable vie désorbitée, prête à toutes les folies de l'instant, si elle n'avait eu, pour la maintenir, le sentiment de la présence (proche ou lointaine, à leur gré) de cette zone apaisée, où on ne leur demanderait jamais, pour entrer, de comptes à rendre, — où on ne chercherait même pas à les retenir : — « Viens quand tu veux! Pars quand tu veux! Tu ne me dois rien... » — Ni l'un, ni l'autre n'en abusait. Mais on savait qu'on avait ce havre, pour y détendre ses nerfs crispés et reposer, quelques instants, sa courbature de corps et de pensée.

Et ce refuge n'eût pas suffi, s'ils n'avaient eu un autre frein qui ne leur permettait pas de s'abandonner à l'âme traîtresse : — la pauvreté, la faim qui ronge les jeunes ventres et qui ne laisse point au rêve avide, à la vengeance et au désir, et à l'ennui qui les engendre, le temps de paître. Il fallait, chaque matin, repartir en chasse de la pitance et, chaque soir, tomber de sommeil harassé sur sa faim.

Assia faisait de la dactylo-sténotypie de cours et de discours, du 230 mots à la minute, cinq à sept heures de tension ininterrompue. Il y fallait son implacable énergie et son mécanisme d'acier : l'ouïe, les doigts et le cerveau. Mais que de ratages, avant de parfaire l'apprentissage! Elle sortait de là, vidée, les yeux enfoncés : plus une pensée, des mots, des lettres d'imprimerie, qui défilaient sur l'écran au triple galop... Assez! assez!... C'était à se trouer l'écran... Oui, une balle dans la tempe... Elle vendit son browning, pour ne pas risquer d'être tentée... Et puis, (on crève ou on s'habitue), elle s'habitua. Une fois qu'on est bien exercée, avec une intelligence vive et dégourdie, qui sait saisir ou provoquer les occasions, on peut se créer

dans le métier une situation indépendante et assez largement rétribuée : on se fait envoyer à des congrès ou des missions à l'étranger. Mais en attendant, combien de vaches maigres!... Elle en était une, quand elle se voyait tout efflanquée dans la baignoire d'Annette. Car Annette possédait ce luxe, et Assia ne se gênait pas pour en user. C'était la seule chose qu'elle acceptât. Mais Annette s'arrangeait, quand elle la tenait là, pour lui enfourner, de gré ou par surprise, quelque solide tranche de pain et de viande, qu'elle dévorait, tout en affirmant qu'elle n'avait point faim. Vania avait compris le jeu; et quand sa mère le trouvait en train de déjeuner, il lui tendait un morceau au bout de sa fourchette et lui disait : «

— « Ouvre ton bec! »

Assia se demandait si elle devait rire ou se fâcher; mais il avait l'air innocent, elle fronçait le sourcil et ouvrait le bec : le morceau n'était pas long à passer. Annette lui poussait une chaise sous les jarrets; Assia se trouvait devant une assiette, que, tout en disant non, elle nettoyait. Elle avait un loup dans l'estomac. Mais il ne fallait pas que l'on parût le remarquer. Brusquement, elle repoussait l'assiette, et se levait, irritée

Elle s'entêtait dans sa rancune contre celui qu'elle avait trompé (non! pas trompé...), lésé (non plus! elle n'admettait point qu'il eût un droit), outragé (soit! s'il lui plaît... Je me suis vengée!) — Vengée de quoi ? Elle eût voulu qu'on le lui demandât, pour se répondre à elle-même, pour déverser l'obscur et trouble qui lui battait au seuil de l'esprit. Elle avait même l'indélicatesse, pour provoquer une contre-attaque, de laisser voir cette rancœur à Annette. Annette faisait celle qui n'entend pas. Jamais un mot pour répliquer. Le feu tombait, faute de tirant dans la cheminée.

Assia rapportait dans sa sale chambre d'hôtel (elle s'obstinait à n'en pas changer) son ressentiment non déchargé.

Mais par un étrange détour du cœur, elle n'avait plus jamais remis les pieds à son bureau, depuis qu'elle s'était séparée de Marc; et elle écartait farouchement de sa pensée l'image de cet autre homme... Elle ne voulait même plus savoir son nom... Si curieuse qu'elle fût, jusqu'à l'impudicité, de lire au fond de ses secrets mouvements, elle évitait de s'expliquer à ce sujet. Il fallut un brusque accès de rage, au reçu d'une carte de Djanelidze, pour faire surgir de derrière sa porte la vraie conscience des pensées qu'elle tenait sous le verrou. La carte — trois mots insignifiants (« Bien arrivé. Merci. ») — fut sur le champ jetée aux latrines; et Assia pissa dessus. Elle était toute hérissée de haine atroce. — Et elle s'aperçut que sa rancune contre Marc n'était plus : c'était contre l'autre que sa rancune était dressée. Se décidant enfin à examiner tout cet obscur qu'elle portait au fond de son sac, elle se trouva terriblement démunie de toutes ses armes, de ses griefs amassés contre son compagnon. Si elle s'était attribué sur lui, jusqu'à ce jour, une créance de rancune, elle s'en était payée, ils étaient quittes. Elle admettait (ce qu'elle s'était toujours refusé à reconnaître) qu'elle l'avait trahi. Non pas tant à la façon, dont lui et les autres l'envisageaient. Le fait importait beaucoup moins que la pensée. Le fait la concernait, elle, et non pas lui : c'était à elle de s'en arranger ou non, avec soi-même : elle se suffisait de son mépris, de son dégoût, pour le juger, pour se juger; il n'avait pas à s'en mêler. Mais le grave était qu'avant le fait elle avait trahi Marc pendant des mois, en sa pensée; elle avait déserté de lui, lointaine, étrangère et hostile, des nuits, des nuits, couchée à côté de lui dans le même lit. Qu'était-ce

que le fait d'un instant de surprise, auprès de cette longue, de cette tenace et réfléchie trahison de l'esprit muet, qui serre les dents ? Le fait y avait beaucoup moins mis le sceau qu'il ne l'avait brisé. Oui, même, il avait déchargé Assia de cette trahison intérieure. Par un paradoxe de la nature, c'était à la minute — cette minute sans hier et sans lendemain — où Assia s'abandonnait à l'étreinte étrangère, qu'elle se libérait de sa hantise traîtresse et qu'elle avait retrouvé son grand amour profond, fidèle, unique, pour Marc. Mais personne autre qu'elle n'eût pu le comprendre, et même Assia en avait fui la pensée. Elle avait mobilisé toutes ses forces de révolte dures et mauvaises, pour y parer. Mais aujourd'hui, la pensée était entrée, par la trouée. Assia la garda pour soi. Il n'était pas question d'en faire part à quiconque, pour essayer de rien changer. Ce qui était fait était fait. Assia avait l'orgueil d'endosser le sot billet qu'elle avait signé, les conséquences de ses erreurs. — Mais bien qu'elle ne modifiât rien, pour elle-même, à son appréciation de l'acte qui avait provoqué la rupture, l'amour, qu'elle ne contraignait plus, l'amour pour Marc, fit ce miracle qu'il lui apprit à considérer ses propres actes, du cœur de Marc, non pas du sien. Et elle épousa le ressentiment contre elle et la souffrance de Marc, qui la condamnaient, — bien que, seule en présence de soi, elle pensât :

— « C'était mon droit. » (Elle s'entêtait.) « Et ça compte si peu! Passons l'éponge! »

Mais ce n'était plus son droit de la passer. Cela regardait l'autre :

— « Pauvre petit!... Mon grand gosse!... Il me hait. Je le connais. Il ne pardonnera jamais... Tant pis pour moi! Tant pis pour lui!... »

Cette conscience une fois acquise, elle acceptait, avec un fatalisme d'Asiatique, la faillite. Juste était

l'arrêt. Elle s'était trompée. Ils s'étaient, tous les deux, trompés. Il ne fallait pas s'immobiliser sur des regrets stériles ou des remords. Il pourrait, lui, ne point pardonner ou pardonner, s'il lui plaisait! Elle, elle lui avait pardonné. — Et maintenant, en route pour la suite de son destin! Elle partit pour une mission de sténotypie à un congrès de Norvège. Elle avait un pouvoir incroyable de renaissance — naissance à neuf. — Elle laissait derrière elle la coquille, brisée, du passé.

Marc y restait englué. Il était d'une race qui tient ses livres de comptes. Elle ne les inscrit pas sur des chiffons détachés. Elle ne sait pas oublier.

Il faut avouer que, dans l'aventure, il aurait eu plus de mérite à le faire que l'autre. Ce qu'elle laissait derrière elle, c'était l'injure qu'elle lui avait faite. Marc la remâchait amèrement. Il n'arrivait pas à s'en rincer la bouche. Il en traîna longtemps le goût de fièvre; il la sentait sur ses vêtements; il lui semblait que, n'importe où il entrât, les autres devaient la respirer sur lui. Longtemps, il fut repris à l'improviste par des accès qui le secouaient de frénésie et de souffrance, de jalousie, d'amour et d'orgueil blessés, d'intolérables ressouvenirs. Si c'était hors de chez lui, dans la rue, il se hâtait de rentrer, il se cachait pendant ces crises. Annette, lorsqu'elle s'en apercevait, n'essayait point de forcer sa porte; elle se retirait, par un instinct qui lui faisait deviner que, comme femme, elle participait à ce qui entretenait l'âcre venin de sa blessure. Et c'était vrai. A ces moments, sa haine d'une femme s'étendait à toutes. Le seul contact d'une main de femme, le frôlement d'une passante dans la rue, lui causait une répulsion. Comme les vieux peintres des damnés, il eût vu sous chaque robe la gueule vorace

de l'Enfer — la « *pute bête* » qui ronge et souille la chair des hommes. Il était heureux que son enfant fût un fils. Une fille, il n'eût pu la supporter. Mais il ne fallait pas qu'une intonation, une imitation inconsciente ou consciente (que sait-on, chez ces petits singes ?) lui rappelât en Vania celle dont la substance était pour moitié dans le petit qu'il avait engendré. Il s'écartait, il l'écartait brutalement. Il restait quelquefois plusieurs semaines sans le revoir.

Dans la hantise de cette haine qui l'aimantait, ce n'était pas seulement le corps de Assia qui le poursuivait, qu'il poursuivait par la pensée pour le détruire, c'était l'esprit... Qui peut démêler l'un de l'autre ? Pour des amants, des haïssants, l'esprit est chair, l'esprit se flaire, se mâche, se touche, se violente; on le déchire avec les ongles, avec les dents... Marc s'acharnait contre celui de Assia. Il reprenait, l'un après l'autre, tous ses propos, toutes ses idées qui avaient, jour après jour, pendant des mois, battu le fer contre les siennes. Il brisait le fer; mais il ramassait les tronçons, pour les briser encore; et il s'y ensanglantait les mains. Elles étaient de dur acier, les idées de Assia! Elles se défendaient, elles attaquaient; même brisées, elles lui entraient sous la peau. Elles n'entraient que mieux : il en restait des limailles dans les blessures.

Marc s'enrageait contre ces dogmes du communisme russe, que Assia, sans les avoir adoptés, lui avait hostilement opposés, par réaction de révoltée contre lui, contre ses idées individualistes (qui cependant avaient été aussi les siennes à elle) et contre la vie qu'il lui faisait mener. Il s'entêtait, par contre-coup et pour se sentir plus éloigné de Assia, dans cet individualisme qu'elle reniait, qu'elle dénigrait. Il s'y enfonçait jusqu'au cou — jusqu'à ne plus pouvoir respirer : car, à moins de desceller la grille qui ouvrait sur le long

tunnel de l'intuition mystique, au bout duquel on voyait dans la nuit obscure trembloter quelques étoiles, on se trouvait muré en soi, libre du dehors... Oui! Mais à quel prix ? Entre les quatre murs de son cachot! La vie de la taupe qui creuse sa galerie sous la terre... Mais la taupe en ressort. Quand ils en ressortaient, ces intellectuels, ces individualistes, qui se disaient indépendants, quelles taupinières édifiaient-ils ?

Marc, pour raffermir un *Credo* (ou un *Spero*), que trop de doutes, trop d'expériences avaient déjà ébranlé, se rapprocha en ces mois-là de Félicien Lerond, son ancien camarade en Sorbonne.

Il s'était fait, dans les milieux scientifiques, plus de renom que de pécune, par ses recherches sur les réactions des celluloses nitrées, soumises aux différentes radiations. Il poursuivait ses travaux en dehors, non seulement de toute action, mais de toute rumeur sociale, absolument indifférent à toute la tragédie — à la comédie également — passée, présente et à venir, de la France, de l'Europe et de l'entière humanité. Ç'aurait été révoltant, si ce désintéressement ne s'était étendu à lui, à son confort, à son succès, à tout ce qui, hors son travail, le concernait. Et ce travail, il le menait dans les conditions les plus ingrates, sans subvention de l'Etat pour acheter ses instruments et réaliser, avec des moyens de misère complétés de ses propres économies, ses lentes et difficiles expériences, dans un sous-sol étroit comme un placard, où il devait entrer presque à quatre pattes, à l'un des angles d'une baraque en planches et plâtre, qui s'effritait, laissant passer par les interstices le vent glacial et la pluie. Il devait gratter sur ses modiques appointements, pour parer aux frais les plus urgents. Il le faisait sans plainte et sans étonnement, comme si c'était tout naturel. Bien d'autres savants faisaient de même, l'avaient fait sous

tous les régimes, dans tous les temps. Il leur eût semblé malséant d'en entretenir le public. Ils y mettaient un point d'honneur, comme ces gamins qui méprisent ceux d'entre eux qui pleurnichent et qui vont se plaindre au maître. Il n'y a pas de mérite à arriver à des résultats, avec ces fastueuses installations dont disposent les expérimentateurs américains! Tout en les enviant *in petto*, quand ils rafistolaient leur bric à brac avec du fil de laiton et des pinces, ils étaient fiers d'être Français. Le plus bouffon était leur attachement au régime; on n'eût pas trouvé plus irritables opposants à tout bouleversement social; cette attitude leur était commune avec tous les braves gens du moyen état, qui aujourd'hui se serrent le ventre : laborieux et sacrifiés, ils n'ont rien à perdre à un changement; et le seul mot de bolchevisme, de communisme, est près de les faire tomber en convulsions! Qu'on ne leur dise pas que leur travail y serait, à coup sûr, mieux évalué et plus justement rémunéré! Ils se refusent à en rien savoir. Comme ces filles prudes, qui croient toujours qu'on en veut à leur vertu, ils mettent leurs mains pour protéger leur précieuse liberté. Ils ne se disent pas qu'elle est un bijou bien entamé! Tous les aventuriers y ont passé, après comme avant l'établissement sur le papier de la sacrée Démocratie. Ce qu'il en reste, c'est ce que les écornifleurs ne se sont pas souciés de prendre. Ce qu'il en reste, c'est leur honneur, à ces vieilles filles, à ces braves gens. Ils tiennent plus à ce laissé-pour-compte qu'à la prunelle de leurs yeux. On vit de biens fictifs, inexistants, plus que de réels. Entretenir cette illusion de propriété sans rapport est l'art de ceux qui gouvernent. Ceux qu'ils détroussent leur savent gré de l'éloquence avec laquelle ils protègent ce trésor secret — (bien secret, nul ne s'avise qu'il existe!) — leur liberté...

Libres, libres : sur ce vocable, voleurs et volés sont d'accord.

Marc, qui n'était pas un des moins obstinés à faire état, contre Assia, d'une liberté, qu'il n'avait pas — (il s'en parait, le cou raidi, comme d'une cravate) — en découvrit maintenant le grotesque, quand il la vit au cou de Félicien; et il s'aperçut qu'elle l'étranglait.

— « Espèce d'idiot! » lui dit-il, « il y a de quoi être fier! Pour ce qu'elle te rapporte, ta liberté! »

L'autre le regarda, avec des yeux offensés. Puis, il prit un air de dignité :

— « Ce n'est pas une question d'intérêt. Il y a d'autres valeurs, au monde. »

— « Et quelles? Ta belle âme? Vieille coquette! Tu lui souris, devant ton miroir? Le monde s'en fout! »

— « Je ne te comprends pas », dit Félicien, placide, mais peiné. « Je t'ai toujours connu jaloux de ton indépendance. A qui, à quoi, aujourd'hui en as-tu? »

Marc, honteux, vint à penser que son ton agressif était un ricochet des cailloux de Assia contre lui; et il rougit; puis, il fut pris d'une envie de rire. Il se vengeait de sa défaite, sur le dos de sa caricature. De reconnaître les motifs secrets de son animosité ne le rendit pas plus indulgent. Au contraire! Il s'acharna à démontrer à Félicien le peu, le rien que valait sa prétendue indépendance. Avec une mauvaise foi insigne, il reprochait à cet ascète de la science, marié comme Saint-François à la pauvreté, de ne pas sortir de sa cellule, de son labeur désintéressé, pour partir en guerre contre la société et condamner les iniquités sociales. Félicien écoutait, placide, étonné, les yeux ronds, en essuyant son lorgnon. Il était doux, doux, très doux. De grosses mains gourdes, adroites à manipuler ses fioles, un corps tassé, avec des gestes empotés, de

courtes jambes flageolantes, tête sur cul : pensée assise. Il répondait :

— « Eh! que pourrais-je ? Que pourrait-on ? Je ne suis pas Einstein, ou Langevin. Eux-mêmes, à quoi servent leurs protestations ? Ils feraient mieux de rester dans la science. Chaque heure qu'ils perdent hors de la science, rien ne la compense. La science est notre maison. Il faut rester dans sa maison. »

— « Balaie au moins devant ta maison, comme disait l'homme de Weimar! »

— « Non! Tu me vois balayant la rue ? J'ai assez à faire de tenir propres mes instruments d'opérations et de vérifier mes pesées. Que chacun fasse son métier! Si chacun le faisait, le monde n'en irait pas plus mal. »

— « Les requins le font. »

— « Aussi, les petits poissons. »

— « Et tu le trouves bien ? »

— « Le monde est ainsi. Je ne l'ai pas fait. Ce n'est pas nous qui le changerons. »

— « Tu l'empires. Ta science est au service des requins. Toutes vos recherches sont immédiatement captées pour la tuerie. Tu es le complice des assassins. T'inquiètes-tu que tes études des dérivés organiques nitrés et de l'effet sur eux des radiations servent à élucider la question de la stabilité et de la conservation des poudres de guerre ? Tous les matériaux nécessaires à la destruction pour ses explosifs, ses gaz asphyxiants, ses ypérites, ses tolites, ses mélinites, ses phosgènes, et ses arsines, c'est vous, crétins de génie, qui les lui fournissez. »

— « Les mêmes produits qui peuvent détruire, peuvent guérir ou servir l'homme. Fabriques de teintures ou de parfums, ou de produits pharmaceutiques. Ce n'est pas notre faute, si le mal et le bien sont les deux faces de la même monnaie. C'est un fait. Nous

constatons, nous expliquons, nous procédons à l'analyse et à la synthèse, nous n'avons pas à prendre parti.»

— « Impassibles comme la nature ? Engeance de monstre, monstres vous-mêmes... »

— « Vas-y, vas-y! l'hydre de Lerne... »

— « C'est vous, les têtes. »

— « Et ça t'irait, d'être l'Hercule ? »

— « Ah! que n'en ai-je les biceps! Tout ce qui compte, dans l'histoire de l'homme, sa raison de vivre, c'était de dompter la nature. Mais aujourd'hui, le dompteur est dompté. Vous trahissez. Il faudrait vous coller tous au poteau. »

— « Tu voudrais détruire la science ? »

Marc dit, furieux :

— « C'est toute la civilisation qu'il faut détruire. »

— « Cré bolchevik! Va à Moscou! »

— « Et pourquoi pas ? »

Il se mordit la langue. Il enrageait de ce qu'il avait dit. Mais il ne voulait pas se démentir. Il dit :

— « Faire table rase... »

Félicien, goguenard, toujours placide, surenchérit :

— « La création est à refaire. Coup nul! On recommence... »

— « Pas moi! » dit Marc. « Une fois suffit. Je fous le camp! »

Il claquait la porte, en partant. Félicien, sursautant, jurait :

— « Mais, nom d'un chien! Fais donc attention! Tu vas me casser ma vaisselle! La baraque ne tient pas ! »

Cet homme tranquille entrait à son tour en furie. Par réaction, Marc fut déchargé de la sienne. Il rit :

— « Il aime ses fioles plus que les hommes. »

Mais il n'était pas fier du rôle qu'il avait joué. C'était lui-même qu'il avait fessé sur le derrière d'un autre.

Et pour comble, il avait accepté que ce fût avec les verges de Moscou... Il en sursautait d'indignation.

— « Jamais! jamais! Ils ne m'*auront* pas! »

Deux petits ouvrières qui passaient lui crièrent :

— « On les a *eus!* »

Il se retourna, interloqué. Elles étaient loin déjà, elles trottaient; mais l'une, en trottant, tournait le cou comme une cigogne et lui tendait la langue :

— « Et on t'aura! »

— « On ne *m'aura* pas!... Et pas plus vous, petites femelles (maudite soit l'odeur de femelle! tout le reste de ma vie ne suffira pas à m'en laver!...) et pas plus vous que les grands mâles de Moscou... Je ne me rends pas. Comme la vieille garde. Et je ne mourrai pas... Mais ce n'est pas à vous que je dis le mot du maréchal! C'est à ces neutres de la pensée, à ces savants qui pratiquent superbement, stupidement, l'inhumaine « science pour la science », sans souci des résultats pour l'humanité... »

Et le hasard fit que, s'arrêtant à un étalage de libraire et feuilletant, en bougonnant, un volume signé d'un illustre bactériologue, il accrocha de son regard toujours en chasse l'image burlesque, peinte par lui-même, du savant occupé à créer de toutes pièces une maladie infectieuse. Le microbite n'y était pas, hélas! arrivé, — jusqu'à présent; il déplorait de n'avoir pas réussi encore à « *combler brillamment cette lacune* » : transformer un microbe saprophyte en un microbe pathogène. Il se consolait par la pensée qu'il avait, du moins, remporté le brillant succès de rendre leur virulence à des microbes pathogènes qui l'avaient perdue, et même d'exalter cette virulence à un

degré d'activité jusqu'à ces jours inconnue. Il était bien satisfait du système gradué de cultures et d'inoculations lentes et progressives, par lequel il avait réalisé son exploit, passant d'une souris jeune à une souris adulte, à un cobaye jeune, puis adulte, puis à un mouton, puis à un chien, — la suite au prochain numéro... A demain l'homme!

Marc éclata de rire... A toi, Molière!... Et qu'attends-tu, Jules Romains?... Puis, il se souvint qu'en ces jours sombres où sur l'Europe la guerre des gaz était suspendue, pas un des grands intellectuels, même les plus désireux de l'éviter, ne consentait à subordonner les recherches de la science au salut public. La science *über alles!*... Et sa rancune se ralluma... Il ne suffit pas que ces maniaques de l'intelligence se retranchent derrière leur désintéressement. Ils sauvent leur âme? J'en suis bien aise! Ils ruinent ma vie. Je préférerais qu'ils ruinent leur âme et qu'ils sauvent ma vie, la vie des autres... Ils ont mésusé de leurs pouvoirs. Ils ont des comptes à nous rendre, et ces comptes seront lourds. La société prolétarienne de l'avenir sera en droit de les remettre sous les chaînes, — à tout le moins, sous le contrôle d'un Conseil de la communauté. Et peut-être s'imposeront des exécutions de laboratoires, des interdictions de recherches. Pourquoi pas? *Primum, vivere*... La Dictature du Salut public sur la science...

Marc s'acheminait de nouveau vers Moscou. Il sacra...

— « Non, non, et non!... J'entends sauver mon individualisme, — mais non pas en m'y enfermant, comme dans une tour... »

La tour branlante de Félicien, avec ses fioles et ses fourneaux... Il la revoyait, avec le sourire cruel de

Assia... Mais ce sourire s'adressait à lui. Il le chassa d'un revers de main irrité, comme une mouche... La mouche revint. Elle revint se poser sur sa bouche... Sa bouche amèrement souriait de la vanité, de l'inanité de cette attitude individualiste, isolée du reste des hommes. Ce ne serait rien que le salut individuel fût un péché d'égoïsme, s'il eût été seulement possible. Il n'était pas possible : c'est un non-sens. Comment sauver un rameau de l'arbre, si l'arbre est condamné ? En admettant qu'il continue à verdoyer quand l'arbre meurt, ce n'est qu'un dernier sursaut, il ne tardera pas à se flétrir aussi. Marc, acculé à son *moi*, et le sondant, reconnaissait que ce moi n'avait de sève et de durée que grâce aux canaux qui montaient du *soi* de la communauté. Pour se sauver, il faut sauver le *soi*, ou périr avec lui... — Mais les génies, dans les nations et les âges qui meurent ? Oui, ils sont la bouteille jetée à la mer, l'ultime appel quand tout est perdu! — Encore faut-il avoir un appel à jeter! Qu'ai-je à dire, moi, Marc, qui soit digne et capable de survivre ? Et si je ne l'ai pas (si je ne l'ai pas encore... Qui sait, plus tard ?...) mon seul devoir n'est-il pas, jusqu'à la dernière minute, de lutter pour le navire qui sombre ?

Rien n'excuse que l'on s'isole de ceux qui luttent, que le génie ou la sainteté, qui ne sont pas à la mesure du commun des hommes; et ils impliquent un combat plus difficile encore, en transposant le combat sur un plan d'éternité; il y faut un renoncement, un sacrifice entier, « au dessus de mes forces », dit Marc. « Je ne dois vouloir que ce que je puis. Mais tout ce que je puis, je dois le vouloir, et je le veux. Puisque je veux sauver mon rameau de liberté, je veux sauver l'arbre. Puisque je veux sauver l'arbre, je veux défendre ses racines contre les rongeurs, je veux agir et m'exposer. Ceux

qui prétendent rester au repos à l'abri des coups, dans leur pensée capitonnée, sont des petits bourgeois pusillanimes et égoïstes. Les belles raisons intellectuelles dont ils couvrent leur couardise, la rendent plus méprisable encore. Il n'est de vrai individualisme que celui qui est toujours prêt à risquer, celui qui paie, celui qui perd, s'il le faut, dans la bataille... Pourquoi pas ? Je ne suis qu'un pion sur l'échiquier. D'autres se battront après moi. Notre consigne, c'est de ne jamais céder, — jusqu'au dernier! »

Pour se prouver, contre l'insultant reproche de Assia, qui continuait de le poursuivre, — que son individualisme était capable d'agir, qu'il n'était pas marqué de stérilité, il chercha des groupes où s'associer. Parmi les causes, dont les bannières flottaient au vent, — (des bannières il se serait bien passé! il se méfiait des drapeaux; mais les hommes ont besoin d'oripeaux), — il y en avait trois qui devaient d'emblée solliciter l'activité de Marc : la cause de l'Indépendance de l'Esprit, — celle de la Paix, — et celle de l'Europe. Elles avaient eu pour elles d'être traquées et persécutées pendant la guerre. Comme la République de Forain, elles avaient été « *belles sous l'Empire* ». Mais que restait-il de leur fleur ? Marc, soupçonneux, mais curieux, y alla voir. Il les trouva bien mal entourées. Les belles personnes, naguère délaissées, avaient maintenant nombreuse compagnie. Marc s'imposa de vaincre les répugnances que lui causait l'approche des prétendants de Pénélope, — jeunes et vieux aventuriers qui s'étaient installés dans l'alcôve de la dame, sinon dans le lit, qui les attirait moins que sa table. Au premier rang, de vieux professionnels de la politique, dont la souplesse invertébrée réussissait à se glisser toujours dans les partis d'action idéaliste et les imprégnait aussitôt de leur odeur de marée suspecte.

Il y avait, à droite, à gauche, de toutes parts, sortant du sol, ces taupinières d'Internationales de la pensée, les Pen-Clubs et les Congrès de l'Ecritoire, les Coopérations Intellectuelles et, culminant dessus ces buttes, le « Comité permanent des Lettres et des Arts à la Société des Nations. » Il n'était pas question d'accéder à ces sommets, parmi les rangs de ces Illustres. A supposer que la place ne fût pas, comme elle était, bien gardée, elle était de tout repos : plus haut on monte, moins on agit. Les « Permanents » n'agissaient mie : ils permanaient, ils étaient trop bien assis! Et Marc était trop longtemps resté, malgré lui, le cul sur sa chaise; il avait besoin de se prouver son existence, en marchant. Il était rongé du prurit d'agir. C'était en bas, dans la plaine, qu'il avait le plus de chances de rencontrer des « agissants ».

Il en rencontra, en rangs compacts, qui s'agitaient, non sans fracas, dans leurs journaux et leurs banquets internationaux. Mais c'était au sujet de leurs intérêts professionnels, pour la sauvegarde de leurs droits d'auteur, leurs éditions, leurs traductions, leur propagande de librairie : ils échangeaient contre leur casse leur sené. Nous n'avons pas à les blâmer; leur désir d'être lus et vendus est fort légitime : il faut bien vivre! Mais notre Marc, moins indulgent, n'en voyait pas la nécessité. Il ne s'intéressait pas à l'idéalisme qui « rapporte ». Pense qui voudra au butin, quand la bataille sera livrée! Mais en ce moment, elle s'engage. Ce sont les risques qu'il faut chercher, non des profits. — Il ne lui fallut pas longtemps pour voir que cette préoccupation exclusive bloquait l'action de ses compagnons. Elle les obligeait à tant de ménagements qu'ils acceptaient du monde tout et le reste, y compris la trique sur le dos des autres et la confiscation des libertés, pourvu que le monde les acceptât eux, — c'est à savoir leurs

produits, et les payât. Il était merveilleux que ces gens aux yeux agiles et professionnellement exercés fussent frappés de cécité instantanée, quand il s'agissait de voir les crimes sociaux dont les fauteurs étaient « *l'Amphitryon où l'on dîne* », — ou bien chez qui l'on aspire à dîner, — les maîtres français du pouvoir, dispensateurs de la galette et des honneurs, et les dictateurs pourvus d'une bonne table. Un bien petit nombre d'écrivains — toujours les mêmes — étaient assez dénués d'appétit pour protester. Mais leurs protestations, maigres comme eux et monotones, auxquelles Marc mêlait la sienne, n'éveillaient aucun écho; elles se répétaient, chaque semaine, avec les crimes qu'elles signalaient. On finissait par ne plus les remarquer. Ou le bon public ennuyé disait : — « Encore ? » — et il se désabonnait des feuilles où il pleuvait. Il lui fallait des baromètres qui fussent au beau et des grenouilles sur l'échelle. Il préférait Clément Vautel.

Marc lui-même était gagné par l'ennui, qui se dégageait de ces pluvieuses protestations sans agir. Elles finissaient par être une échappatoire de la conscience, une porte de côté qu'on enfilait pour se dérober aux dangers d'agir, ou à l'aveu pénible de son impuissance. Quand il en eut signé une douzaine, le cœur lui manqua, et sa main rageuse cassa sa plume sur l'*M* de sa signature. Et il écrivit, au lieu de son nom, le mot à cinq lettres. Faut de l'engrais sur ce champ aride à « protestants! »...

Il n'était pas besoin d'engrais pour nourrir les champignons sur couche du pacifisme, qui brusquement, en une nuit, étaient sortis. Miraculeux rendement! Hier encore, la paix était au ban. En parler était un crime de trahison. Et aujourd'hui, elle était de bon ton! C'était à qui se hâterait d'en fleurir sa bouche, comme les cigarières de Séville, — ou bien le bec de sa plume.

Ces colombes de l'Arche venaient de loin! Il en était qui, dix ans avant, étaient corbeaux des champs de bataille et croassaient pour demander la tête des pacifistes prématurés, non patentés. Si vous vous en montriez surpris, ils eussent sans doute répliqué qu'il y a temps pour tout : hier, la guerre; aujourd'hui, la paix. Marc, dont « l'inopportunisme » natif, hérité de sa mère, reniflait, méfiant, à vingt pas, tous les « opportunismes », considérait d'un regard torve la ruée subite de ces étranges « gardiens de la paix ». D'où leur venait la consigne ?... Il n'eut pas longtemps à chercher. La paix, qu'officieusement l'État, l'Église, l'Université, les pouvoirs publics encourageaient, était une paix bien pensante, — la même qui huile la bouche de ces curés, que les gros patrons des industries ont établis dans leurs églises bâties en loges de concierges, à la porte de leurs usines, en face du bar et du bordel, afin de sanctifier leurs exploitations et d'infiltrer aux exploités, avec la syphilis et l'alcool, l'évangélique acceptation, — la paix du vol légalisé et paraphé, la paix à profits des traités, la paix des profiteurs de la paix (de la guerre d'hier, de la guerre de demain : ce sont les mêmes.) Les pauvres gens ne sont pas de la confrérie. Ils ne touchent rien. Ils sont touchés. On leur remplace les profits par les prêches : le Dieu des riches est toujours prêt à faire tomber sur le peuple des ventres-creux sa manne de paix, d'idéalisme et d'amour. Des vieux Jésus du Palais-Bourbon pêchaient à la ligne les poissons, en récitant leurs Sermons retors sur la Montagne; ils engageaient les pêchés et les pêcheurs à s'entr'aimer, les dépouillés à faire le sacrifice de leurs biens, pour les beaux yeux de la Paix. Quant à prêcher ce sacrifice à ceux qui s'étaient engraissés des dépouilles, lanlaire!... Ces vieux Jésus avaient fait la

guerre. — « N'en parlons plus! Ce qui est fait est bien fait. Nous ferons mieux... Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté! — (la volonté est bonne, quand elle a conduit au succès!) — Et béni soit l'ordre établi! »

Il s'agissait d'en convaincre les vaincus. Il y fallait plus de rhétorique; l'idéalisme du vainqueur ne suffisait plus. Chaque vaincu avait le sien, qui n'était pas écrit dans le même ton : ils discordaient. Pour rétablir le concert, il fallait toucher d'autres cordes, celles de la crainte et de l'intérêt communs. A point nommé, *Pan-Europa* était venu refaire l'harmonie des gros poissons : car ce sont eux qui donnent le ton. Ils sont les maîtres de la rivière; ils ont profit à s'associer pour se défendre contre qui menace leur garde-manger. L'ombre gigantesque du Kremlin Rouge, qui s'étendait sur la plaine d'Europe, leur était un Croquemitaine, que très habilement exploitaient les maîtres du jeu *Paneuropéen*, le jeune et fin aristocrate, au regard froid de *samouraï*, et le socialiste défroqué, le vieux mystique madré du Quai d'Orsay. Ils se hâtaient de rassembler sous leur houlette, dans le même parc, les troupeaux et des vainqueurs et des vaincus, pour garer leur laine du concurrent commun : l'Union des Etats prolétariens, assise en selle, jambe sur l'Europe, jambe sur l'Asie, comme une nouvelle Horde d'Or, qui menaçait d'enfourcher le monde. Peut-être le monde — celui des dos déjà courbés sous le poids d'une classe privilégiée — n'eût-il pas demandé mieux que de changer de cavalier, ou même de sauter en selle par derrière la Horde d'Or, s'il avait su qu'elle venait pour l'aider à reconquérir sa propre terre. Mais c'était ce qu'il ne fallait pas qu'il sût. Il ne le savait pas. On s'arrangeait. Les millions de porte-toisons, des bonnes gens, bien serinés par une presse d'*Amis du Peuple*,

se groupaient, épeurés, autour de leurs tondeurs de laine et faisaient front contre ceux qui voulaient les délivrer. Cœurs de moutons sont, par la peur et la bêtise, quand on sait bien jouer des deux touches, mués en cœurs de lions. Les ingénieurs de *Pan-Europa* n'avaient point de peine à drainer les eaux éparses et stagnantes des idéalismes vacants, et ils travaillaient à les rassembler pour une Croisade de Dieu et des Dividendes contre le Matérialisme expropriateur de Moscou. Princes de l'Église et barons des Forges, pasteurs, rabbins et croix-gammées, Christ, Krupp et Creusot, semblaient d'accord. Les Bernard-l'Ermite ne manquaient pas. Un des anciens amis de Marc (1), le gros Adolphe Chevallier, était devenu, parmi la suite de Briand à la Société des Nations, un des porte-dais de *Pan-Europa*. Bien entendu, il était aussi un apôtre de la Défense Nationale, de la Nation armée, depuis le berceau jusqu'à la tombe, mâles et femelles, toute la harde incorporée. Inlassablement, la presse bien-pensante reproduisait sa crinière bien soignée de pianiste et sa figure populaire de vieille dame qui fait la lippe de Robespierre.

On voyait moins, on ne voyait point la face prospère de Véron. On eût vu plutôt ses mains agiles et trapues : elles ne perdaient point leur temps; elles allaient et venaient, elles allaient droit, mais zigzaguant entre la France et l'Allemagne, à chaque fois agrippant ici et là les réalités des affaires. Il était, à cette heure, engagé dans les conciliabules de l'Internationale Industrielle franco-allemande, avec les Casques d'Acier de Hugenberg. — Ce fut Jean-Casimir qui l'apprit à Marc : car, le pauvre diable, dans son

(1) Voir le tome précédent de *l'Annonciatrice : La Fin d'un monde.*

trou, comment jamais l'aurait-il su ? Il avait encore sur l'antagonisme des forces de paix et des forces de guerre des idées simplistes. Jean-Casimir les lui éclaircit, à un de ses passages à Paris. Il avait gardé à Marc sa bizarre fidélité intermittente de petite putain qui revient, une fois l'an, par dévotion superstitieuse, par élan de tendre souvenir, assaisonné de moquerie, à son premier amant. Il y avait bien aussi, dans le retour d'aujourd'hui, une curiosité qu'il se gardait de laisser voir. Il était naturellement informé de l'infortune conjugale de Marc; il avait été des premiers à la prévoir et à la guetter; il n'était pas fâché d'en relever les impressions sur le visage du compagnon : c'était aussi un spectacle. Marc connaissait assez son Sainte-Luce, pour baisser le rideau devant la pièce; et il offrait un masque d'impassibilité. Mais il n'y gagna rien. Sainte-Luce savait lorgner par les trous du rideau et il se dit : — « Le Marcassin est touché! » L'intérêt agité que manifestait Marc aux choses de la politique lui parut — (ce qu'il était) — une diversion aux tourments, dont au reste il ne soupçonnait pas la profondeur : car, au delà de la femme, ils se brûlaient au feu de l'âme insatisfaite, qui s'acharne à résoudre l'énigme de sa destinée. Jean-Casimir aurait pu, s'il eût voulu, donner à Marc des nouvelles de l'absente : car il en avait de toutes récentes, par le canal de l'ambassade de Stockholm, dont les agents avaient enrichi de notes burlesques le dossier secret de Assia. Par rosserie de fille taquine, malicieuse, pas méchante, mais qui se venge de ce qu'on lui cache, il glissa un mot d'une rencontre qu'un ami avait eu le plaisir de faire dernièrement : « Mme Marc Rivière en voyage ». Marc ne sourcilla pas, il attendit. Jean-Casimir regarda les ongles de Marc qui grattaient la couverture d'un cahier; il attendit aussi, sourit, — et il revint à la politique.

Marc fut quelque temps avant de se ressaisir; ses oreilles bourdonnaient; il eût voulu ramener Jean-Casimir à l'autre piste. Mais c'était trop tard; et il se renfonça avec fureur dans l'entretien sur ces choses d'argent, de ruse et de pouvoir, — cette politique qu'il haïssait.

Jean-Casimir était, pour l'instant — pas pour longtemps — attaché à l'ambassade de Berlin. Il avait des raisons d'être bien informé des conciliabules politiques ou financiers franco-allemands : il y jouait un rôle. En bon petit renard, qui a flairé d'où vient l'odeur, l'odeur maîtresse — (quel nez bouché a bien pu dire que l'argent n'en avait point ?) — il avait choisi des deux pouvoirs : l'Etat, l'Argent. — le plus réel. Il servait les grands barons d'industries, sous la livrée de l'ambassade. Même son ambassadeur ne savait rien de ses manèges. Il y avait deux politiques françaises, simultanées, non pas précisément opposées, mais superposées : celle de parade, celle de fond. Jean-Casimir évoluait de la surface au lit de la rivière, comme une ablette, entre deux eaux. Ce qui le guidait comme toujours, ce n'était pas son intérêt, (encore qu'il fût adroit à happer; mais il avait si peu d'appétit! Il lui suffisait de mordiller la tête de la mouche), c'était le jeu. Il eût été un roi du jeu, sans un défaut, qui n'était pas petit : — bien jouer ses cartes l'amusait moins que lire dans celles de l'adversaire; — et un autre défaut, qui était pire : le bout de la langue un peu trop long. Il aimait trop à rire à deux, soit dans son lit, soit en tête-à-tête avec le premier compagnon de rencontre, dont la physionomie lui agréait. Il savait pourtant, mieux que personne, combien l'on paye les oreilles. Il avait été, pendant un temps, le contrôleur de celles d'un bataillon de belles-de-nuit. Mais il avait trop d'esprit à dépenser. Il s'en remettait à son esprit de

réparer les accrocs que son esprit faisait au jeu. Et après tout, ce jeu n'était son jeu que pour l'amusement du joueur, non pour la râfle. Qui gagne ou perd, au bout du compte, il s'en fichait! Il n'eût même pas été fâché, à certains jours, de faire perdre ceux pour le compte de qui il gagnait... « A pile ou face! Selon qu'il me chante! »... C'est qu'il était, comme d'ailleurs beaucoup de ses maîtres, les *condottieri* de la finance impérialiste, un sang-mêlé, avec la mentalité d'un affranchi de l'Empire Romain. Ses racines ne tenaient pas au sol.

Quand Marc commença de jouer du violon de la paix européenne, sa langue de fille se mit à danser. Il s'amusait de l'intrusion désordonnée de cette sauterelle dans le guêpier. Ce pauvre gars qui s'imaginait qu'il travaillait à la paix du monde!

— « La paix, mon bon, elle ne se fait plus, ni dans la presse, ni dans les discours, ni au Forum, ni au Parlement, ni dans les parlottes des ministres, ni dans les conférences des diplomates, ni même sur le front des armées. C'est du passé. C'est démodé! La paix, la guerre, sont dans les mains de ceux qui tiennent les cordons de la bourse : — une douzaine. « La bourse ou la vie! » Ils ne t'offrent même plus le choix. Ils le feront pour toi. Ta vie, ta mort, sont dans nos mains, mon cher garçon. Quand nous voudrons! »

Il n'en fallait pas tant pour faire bondir Marc. Cette fatuité!... Il avait beau la savoir ironique...

— « Quand nous voudrons?... Quand vous voudrez? Qui, vous? Qui? Toi, la Puce? Tu ne peux rien. Tu ne veux rien... »

La Sainte-Puce n'était point susceptible. Elle ne voulait rien, pour le moment, qu'agacer Marc. Elle était satisfaite d'avoir réussi.

— « La puce à l'oreille. Je viens te la mettre. Laisse-toi faire!... »

Il dévida son peloton d'informations confidentielles. Marc, boudeur, le laissait aller. A la troisième phrase, son oreille était dressée. A la dixième, tout son poil se hérissait. Il jappait. Il ponctuait les révélations indiscrètes, de grognements furieux et stupides (au sens classique). Il était pendu à la bouche du Mercure indiscret, qui livrait les ruses du maître. Jean-Casimir complaisamment lui dévoilait la politique — la vraie — celle de ceux qui tiraient les fils de l'opinion et des Etats : les Royal-Dutch, les Standard Oil (« Aimes-tu l'huile ? on en a mis partout... »), les Comités des Forges ou des Houillères, Skoda, Creusot, etc. Il lui nommait, avec un luxe de précision (ce fieffé Scapin n'oubliait rien!) les dates, les chiffres et les lieux des contrats secrets, des conventions qui liaient à leur insu les États, avec la complicité de leurs valets, — valets de presse ou de gouvernement. Il énumérait, sur le bout des doigts, les grands journaux qui s'étaient vendus (quand ? et combien ?) à l'un ou l'autre de ces ogres, et le contrôle que leurs commis exerçaient sur la vente dans les kiosques, les librairies, les étalages des quotidiens, des périodiques, des brochures, de toute la pensée imprimée. Au fur et à mesure qu'il avançait, Marc enfonçait dans la mare. Il suffoquait. La pensée libre coulait à pic. Il n'en restait plus que quelques borborygmes, qui faisaient des ronds, à la surface de l'eau grasse. Il se débattait, il protestait, il contestait. Mais il sentait lui-même que c'était pour la forme. A chaque effort de dénégation, Jean-Casimir le clouait d'un fait, auquel il n'avait à opposer que des : — « Je ne veux pas! » — d'enfant emmailloté, démailloté, fouetté, torché, manipulé par les grands, et qui sait bien que les grands se passent de sa volonté.

Il dit, à la fin, atterré :

— « Alors, tout ce que nous faisons, tout ce qu'on peut faire, cela ne sert à rien! Il n'y a plus qu'à se faire sauter le caisson... Si l'on pouvait avant, avec, les faire sauter!... »

Jean-Casimir, content de l'effet produit, tendit, bon prince, la perche à l'homme qui se noie :

— « Qui sait? qui sait? Cela viendra peut-être, plus tôt qu'on ne pense... Il ne faut pas désespérer de l'imbécillité des plus forts... Naturellement, s'il fallait compter sur vous, sur toi, sur les amants platoniques de la belle Europe, elle serait dans le lac, la belle Europe, ou dans l'Euxin : le taureau l'emporte... Mais, grâce à Dieu, il y a le taureau, cet idiot! (As-tu jamais vu une corrida?)... Et, les grâces de Dieu sont infinies), au lieu d'un seul taureau, il y en a deux, il y en a trois, il y en a une demi-douzaine : il y a le taureau blanc, il y a le taureau noir, il y a le taureau rouge, il y a l'Union Jack, la Croix-Gammée, la Bannière Etoilée, et il y a (saluons!) le Bleu-Blanc-Rouge du cygne tricolore de Saint-Point, M. Alphonse de Lamartine, qui flotte sur la cave aux milliards de notre Banque (je dis « la nôtre », tu m'entends!...) et sur l'Empire de notre République, où le soleil ne se couche jamais... Tous ces taureaux luttent et se cognent, front baissé. Ne voit-on pas, dans notre enclos, jouter des cornes ces deux gros buffles : le capital financier et le capital industriel! Chacun, soutenu par d'autres bêtes d'au delà de l'enceinte : Londres ou New-York. Et tous veulent prendre tout ce qui est à prendre; mais chacun le veut, par ses moyens et à son profit privilégié. Les politiques des voleurs, des valeurs, se heurtent en Bourse et sur les tapis verts des États, — voire, quand on peut, sur les tapis rouges des champs de batailles. Ainsi, le jeu reste nul, et les peuples qui en

sont l'enjeu bénéficient d'une heure ou deux de répit. Profites-en! « *Carpe diem!* » Broute le pré, en attendant, avec les veaux de l'an passé! »

— « Je n'ai plus faim », dit Marc, d'un air sombre. « Quelle dérision de s'engraisser, afin, demain, d'être mangés! »

— « Qui sait? Qui sait? Cela peut durer aussi longtemps que nous. »

— « Durer sans agir, ce n'est pas vivre. »

— « Il y a toujours place à la roulette. Je mets au jeu, je joue : donc, je suis. »

— « Et que peux-tu jouer? Si tout est pris par la finance, quelle place reste à la politique? »

— « C'est le plus fin jeu. La politique tient la balance. Elle hésite, oscille, et mise des deux côtés, elle guette et attend lequel des deux sera le plus fort. Le jeu est d'être et de vouloir avec le plus fort, une minute avant qu'il le soit. Ainsi, l'on fait mine de marcher devant; et il arrive que le lourdaud même s'y méprend. Si c'est qui penche, par exemple, le plateau de la haute finance, nous jouons le rapprochement franco-allemand. Si le plateau de l'industrie lourde, nous dénonçons les armements de l'Allemagne, et nous armons. A forces égales, nous menons de front le désarmement et l'armement; notre écurie a toujours prêts les deux attelages : le Maginot et le Briand, — la guerre, la paix. — Nos chevaux ruent et se mordent; mais c'est surtout pour la galerie. Ce sont de vieux chevaux bien dressés, encocardés, et tous bien fiers d'appartenir à l'écurie France. Ils attendent, chacun leur tour. Et quel que soit le numéro qui sorte, nous ne perdons rien. »

— « Parce que vous n'avez plus rien à perdre. Quel que soit le jeu que vous jouez, vous jouez le jeu des autres. »

— « En ce bas monde, cela qui compte, mon bon, ce n'est pas ce qu'on est, c'est ce qu'on paraît. »

— « Pour vous, les ombres! Non pour ces maîtres de la finance, dont tu viens de me lever le masque. Ceux-là au moins (je les comprends!) aiment mieux être que paraître. »

— « Et ainsi, chacun est content. »

— « Je ne le suis pas. Je voudrais vous voir, les uns et les autres, crever ensemble. »

— « Cela viendra. Je te l'ai dit. Ne t'impatiente pas! »

— « Si tu es tellement détaché de ce qui viendra, que ne fais-tu tout pour que cela vienne ? »

— « Je n'ai qu'à faire ce que je fais. Le vieux bateau plastronne, mais il fait eau ; et nous rongeons la quille! »

— « Ne vaudrait-il pas mieux alors passer sur l'autre bateau, celui des Rouges, et nettoyer la mer de ces épaves ? »

— « L'Internationale de Moscou ? » fit Jean-Casimir, s'écartant. « Non, non, mon petit! Je ne suis pas tenté. Ce n'est pas pour moi. Le jeu qu'ils jouent est trop sérieux. Il n'y a plus plaisir! Et je n'aime pas la promiscuité. »

— « Oui, tu te plais mieux parmi les croupions et les croupiers! »

— « Qu'est-ce que tu veux ? J'aime mieux les voleurs bien élevés. Je ronge avec eux le vieux bateau. C'est que nous l'aimons! »

— « En ce cas, aimez-le bien! Rongez, rongez! Et lui et vous, allez au fond! »

Il eut besoin, ce soir-là, — (il étouffait) — d'aller quêter le souffle de sa mère. Il y avait des semaines qu'il n'était retourné chez elle. Il ne voulait pas lui laisser

voir sa déroute; il s'était dit : — « Me sauver seul, *leur* montrer... » — (à qui ? à Annette ? Ou à cette autre, éloignée de Paris, qui restait en correspondance avec Annette ?) — il voulait montrer à celle qu'il avait bannie de sa pensée, (mais sa pensée trichait avec lui), « qu'il pouvait se passer d'elle, qu'il faisait sans elle sa vie, sa foi et son action ». Ce défi secret, qui le bandait, l'avait sauvé de la destruction. Se laisser détruire, c'eût été donner raison à Assia... Mais ce soir-là, il n'en pouvait plus; il lui fallait s'appuyer sur le sein d'une femme et partager avec des mains de femme le poids trop lourd de ses rancœurs, de ses fureurs. Il se déchargea de tout ce qu'il venait d'apprendre. Annette n'en manifesta point d'étonnement. Son amitié avec Timon l'avait instruite. Elle savait que la politique était un guignol, dont les paroliers de la Maison-Blanche, du Quai d'Orsay, de la Wilhelmstrasse, ou de Chequers, sont les pantins aux mains du grand Capital; et les ficelles sont embrouillées : car le grand Capital est un géant à plusieurs têtes qui sont rivales; mais quelles que soient la tête et les mains qui tirent la ficelle, le maître de la politique est l'Argent. Que voulait le maître, aujourd'hui ? Elle s'intéressa aux nouveaux renseignements de Marc, mais elle les accueillit avec un flegme, qui décontenança Marc et le révolta. Elle s'en aperçut, et lui rappela, avec un sourire, qu'elle en avait vu bien d'autres! Pendant toute la durée de la guerre, tandis que les peuples se déchiraient, l'Argent des Forges franco-allemandes, qui s'engraissaient du carnage, n'avait-il pas imposé aux deux États et aux grands Quartiers-Généraux des deux armées l'obligation de respecter religieusement leur poule aux œufs d'or, le bassin de Briey ? Et le contrat avait été tenu, loyalement, des deux côtés, alors que tous les autres traités

des souverains, des ministres et des États, les Lois des hommes et de Dieu, n'étaient plus que des chiffons de papier. Si l'opinion du monde, cependant alertée, avait fait la sourde pour accepter, que n'accepterait-elle pas encore ? Il n'y avait plus à se gêner ! Annette montrait un étonnement ironique que les détenteurs de la toute-puissance se montrassent si modérés ! Marc ne goûtait pas l'ironie, quand ce n'était pas lui qui la maniait. Il dit :

— « Assez !... Si tu savais tout ce qu'aujourd'hui seulement je sais, comment peux-tu l'accepter ? »

— « Je n'accepte pas », dit Annette. « C'est ma raison d'exister. »

— « Qu'est-ce que tu veux dire ? »

— « Je n'accepte rien, mon cher garçon. Ce qui est, est. Et je suis. »

— « Qu'est-ce que tu es ? Qu'est-ce que je suis ? Ce n'est pas assez de ne pas accepter. Que voulons-nous ? Où nous tourner ? Vers ceux qui misent sur la paix, ou vers ceux qui misent sur la guerre ? Des deux côtés, c'est une affaire. A l'une, l'Europe (ou, c'est trop dire ! notre Occident) gagne peut-être vingt à trente ans de paix armée. Mais quand on voit ce qu'elle recouvre, ce que pour elle le reste du monde paye et paiera, est-ce que l'on peut, est-ce que je puis m'y associer ? Ces faiseurs de paix, ce n'est pas la paix qui est leur objet. C'est l'argent. L'argent veut, aujourd'hui la paix, demain la guerre. Il n'y a pas de paix. »

Annette dit :

— « Il n'y en a jamais. La guerre est toujours cachée sous le masque. Et c'est là leur civilisation. Les fleurs recouvrent la fosse. Les bonnes gens n'en demandent pas plus. Pourvu qu'ils voient les fleurs et non la fosse ! Leurs ennemis, ce ne sont pas ceux qui creusent la fosse, mais ceux qui les obligent à la voir !

Et qu'ils y viennent, le plus tard possible. Qu'ils aient l'illusion d'être oubliés par le fossoyeur. Ainsi, l'on vit. La paix, leur paix, c'est le petit mur du cimetière, derrière lequel on ne voit pas, on ne veut pas voir ceux que, de l'autre côté, on met en terre, — les exploités, les opprimés, qui paient, ainsi que tu dis, de leur agonie la bonne vie ou le luxe des autres. »

— « Alors, que faire ? »

— « Mener *notre* paix et *notre* guerre. Eux et nous, nous n'appelons rien du même nom. »

— « J'enjambe le mur du cimetière. »

— « J'ai gratté le mur avec mes ongles; et par la fente, je vois le jour sur les champs libres. »

— « Non, je ne vois rien, je ne veux rien voir, si tous les autres ne voient avec moi. Ou être aveugle avec tous, ou avec tous partager le jour! »

Annette lui baisa les yeux.

Ce fut en ce temps que je rencontrai Marc, pour la première fois. J'étais de passage à Paris, dans un petit hôtel près de la Sorbonne. Il y avait trois ou quatre ans que je n'habitais plus en France. Marc avait trouvé chez sa mère mon livre récent sur Gandhi. Il en était préoccupé. Une lueur s'ouvrait au bout de la route, dans la nuit de la forêt. Il se demandait si cette route pouvait être la sienne. Il hésitait, à la croisée des chemins. — Il vint me voir, un matin, dans le petit salon de l'hôtel, où l'on passait à tout instant. Il ne pouvait se décider à parler. Je regardai ce jeune loup maigre et anxieux, ses mains nerveuses, ses yeux farouches, ses beaux yeux clairs qui semblaient sombres. Je le compris. Je l'emmenai dans ma chambre, pas encore faite : le lit ouvert, tout en désordre. Il n'était pas question de s'excuser. Les beaux yeux sombres s'étaient éclairés. A la méfiance qui l'armait succéda sans transition une naïve reconnaissance. Et tout de suite, il se mit à parler.

Ce n'était pas la première fois qu'on me consultait sur l'itinéraire de la vie : j'étais une sorte d'Agence des voyages; et j'avais dirigé plus d'un jeune homme ou d'une femme, ou vers l'Asie, ou vers Moscou : car plus d'un porte dans ses prunelles le reflet d'une des étoiles

qui se lèvent à l'Orient. Mais dans les yeux du jeune loup, je voyais plus d'une étoile : leurs feux brisés se heurtaient; ils s'éteignaient et se rallumaient; de lourdes nuées passaient dessus et repassaient. Tandis qu'il affirmait précipitamment, par jets fiévreux et saccadés, quêtant sa route dans mes yeux, son assentiment aux doctrines de passivité héroïque et de non-violence mises en action par Gandhi, je me rendais compte de la violence de cette nature, de ses passions contradictoires, et que ce n'était pas la paix de l'amour qui l'attirait, mais ses combats, — et non pas le repos dans la foi, mais la fièvre d'agir selon *sa* vérité. Or, cette vérité, il ne l'avait pas, il la cherchait, écartelé entre ses chemins opposés, tout son jeune corps tendu et tiré à quatre chevaux. — Et je le lui dis : car il était de ces garçons (cela se voyait, du premier regard), qui ne peuvent pas tricher avec eux-mêmes, pour se faire illusion. Et pourtant, ils ont besoin, comme tout le monde, de l'illusion. Mais quand ils la cueillent, elle les charge comme un remords; ils ne peuvent pas la digérer; ils ne respirent plus, qu'ils ne l'aient rendue. Je le lui dis :

— « *Votre* vérité est *votre* nature. Ne trahissez, ne violentez pas votre nature, en épousant celle d'un autre! Vous n'êtes pas fait pour le mariage. » (Je vis sa bouche se contracter.) « Vous avez bien assez à faire, de vous épouser vous-même! Vous avez l'homme et la femme, le pour et le contre, le oui et le non, la passion et l'aversion de la violence, les exigences d'un moi irréductible et le besoin du sacrifice. Ne rejetez rien! Gardez tout! Souffrez, cherchez la plus belle harmonie, celle qui est le miel noir des dissonances! « ἐκ τῶν διαφερόντων καλλίστην ἁρμονίαν... »

— « Vous en parlez à votre aise! Et si l'accord est impossible ?... S'il l'est pour moi ?... »

— « Chez une nature brave et sincère, comme est la vôtre... »

— « Qu'en savez-vous ?... Qu'en sais-je moi-même ? »

— « Je le sais pour vous... Chez vous, si un tel duel d'âme est possible, s'il est durable entre les forces, entre les dieux intérieurs, qui s'enveloppent de nuées et d'éclairs, c'est qu'il est une heure nécessaire du grand combat, de l'Iliade qu'écrit et livre l'humanité. Et plus les coups portés et reçus sont douloureux, plus l'héroïque nécessité du combat s'affirme. »

— « Mais si j'y meurs ? »

— « Meurs, mon petit! *Stirb und werde*! (Pardon de vous avoir tutoyé!) »

— « Non, je vous en prie! Je vous dis merci... »

Il mit, d'un geste impétueux, sa main sur mon genou et le serra, de ses doigts tendres et durs, puis la retira, comme honteux...

— « Je veux bien mourir. Je n'ai pas peur. Je ne demande que cela!... Mais je ne voudrais pas mourir sans utilité. Pas pour moi-même! Pas pour moi seul! Pas pour me sauver, comme ces lâches, ces égoïstes de la religion et de la pensée!... »

Et je conçus pour lui un grand amour... Je lui pris la main :

— « Ne t'inquiète pas! L'heure viendra. Tu te sacrifieras pour les hommes. L'occasion, en notre temps, ne manque pas. Sois patient! Elle viendra. Attends! Sois prêt!... »

Il s'était levé, et je me levai. Il aurait voulu parler, il ne le put. Mais sa main, dans ma main, parlait pour lui. Il me jeta un regard de jeune fille, qui remercie, effarouchée. Et il partit.

Je ne l'ai plus, depuis, jamais revu qu'une fois, de

loin, sans qu'il s'en doutât : (je le raconterai). Mais j'ai appris plus tard qu'il m'avait su gré de ne l'avoir pas ménagé, de l'avoir traité en homme sacrifié d'avance et qui, de l'être, devait se faire une joie fière.

Sur le moment, le souci l'emportait; l'or de son miel était sombre. Une vision tragique faisait ombre. Il est difficile d'accepter, à vingt-cinq ans, le renoncement à la victoire, (au sens du monde, que l'on a beau mépriser : d'autant plus les pieds me brûlent de l'écraser!...) Mais le cœur de Marc battait plus fort. On n'était pas le fils d'Annette, sans concevoir une autre victoire, — celle de Socrate et de l'homme en croix, celle de Jean Huss et de Giordano Bruno, celle de ceux qui font la joie des autres avec leur sang — « *Durch Leiden Freude* » — du coup de lance la fontaine, où boivent les cerfs altérés... « *Sicut cervi...* » Il était fier et attristé (pauvre petit homme!) que mon regard l'eût élu. C'était donc inscrit sur son front ? Quoi qu'il en fût, merci à ceux qui lui parlaient, selon la loi, la loi unique de vérité! Car il comprenait maintenant, mieux que jamais, que cette loi était la sienne : c'était sa mission d'être vrai. Souffrir, errer, se contredire, même tomber et se souiller, mais être vrai! On se relèvera. On se lavera. Une âme vraie ne peut pas être damnée. Le ver de la mort ne peut ronger l'incorruptible vérité. Et le cœur de Marc se gonflait, à la pensée que cette loi propre de vérité, dont sa nature était marquée, était aussi, sans qu'il l'eût su, le noyau de l'âme de ce

Gandhi, vers qui un instinct aveugle de défense l'avait poussé, — bien qu'il ne dût pas suivre la même voie. (Je lui avais révélé le *Credo* du petit homme frêle et imbrisable, qui conduisait trois-cent millions d'hommes : — « *La Vérité est Dieu...* »

Donc, il s'agissait de ne rien renier des forces profondes de sa nature, même si elles étaient ennemies entre elles, même si en se rongeant mutuellement elles lui rongeaient le ventre. L'indépendance de l'individu et le sacrifice à la communauté. Marx et Gandhi. La *Still Voice* de l'âme éternelle, fille de Dieu, et la grandiose *Anankè* du matérialisme historique, avec l'enclume et le marteau, qui forge et reforge la société. Forgerait-il jamais ensemble les deux métaux en un alliage beau et durable ? Ou serait-il broyé entre l'enclume et le marteau ?... Qui mourra, verra... En attendant, forge! Avec ta chair, avec ta peine!... Et brûle-toi, s'il le faut, mais ne laisse jamais s'éteindre le feu!

Annette fut frappée de celui qui brûlait, ces soirs-là, dans les yeux de son garçon. Mais il ne lui dit rien de la visite. — Cette exaltation se maintint quelques jours, puis elle tomba, dans l'usure des heurts de chaque jour. Il en resta, au fond de l'âme, des tisons qui ne s'éteignirent plus désormais.

Marc, résolu à mener son combat, seul et pour tous, sans compromis, se vit peu à peu congédié de tous les partis, qui le jugèrent inassimilable. Il ne le rejetèrent pas brutalement : ce n'était point leur manière, la manière équivoque du temps; ils le laissèrent tomber, tout bonnement. Les articles qu'il portait à leurs journaux étaient, sans refus, mis de côté. Il se saigna pour publier une petite brochure : il y dénonçait la collusion qu'il avait apprise entre les industriels nationalistes de France et d'Allemagne, sous l'aile complaisante de leurs gouvernements. Mais la brochure, mécanique-

ment, fut écartée de tous les kiosques et des libraires. Mieux, elle disparut, au sortir de chez l'imprimeur. Presque tout le stock plongea sous l'eau, comme si le public l'avait absorbé. Six mois après, tout le bouillon ressortit, vomi, jauni, ranci, sali, invendu : pas un exemplaire n'avait été lu. Dans quel fond de boutique, dans quel *in-pace* des Messageries qui veillent sur la sûreté publique, la pensée de Marc avait-elle mariné ? Le certain fut que Marc se retrouva avec ses torchons et une jolie note à payer, pour frais de dépôt. Il serra les dents et sa ceinture, mangeant sa rage; et il se replia sous sa tente. L'heure n'était pas venue. L'heure viendrait, où sa pensée s'écrirait avec son sang. Il faudrait bien alors qu'ils la lussent!... En attendant, il fallait la tirer au clair, cette pensée trouble et chargée; et d'abord, il fallait nourrir ce ventre, qui la fait vivre. L'Indien (1) a dit : « *Point de Dieu pour les ventres creux!* »

Il avait heureusement trouvé un emploi chez un vieux patron ouvrier, individualiste et libertaire, à l'ancienne mode, qui faisait de la reliure d'art. Ces vieux métiers s'éteignaient, faute de clients, avec le vieux fin goût d'Occident. Le gain était à peine suffisant pour faire vivoter un seul. Elisée Râteau aurait pu se passer de compagnon, s'il ne s'était pris de sympathie pour le jeune intellectuel sans travail, dont les mains maigres de *trecentiste* étaient adroites au beau métier et dont la fierté probe et froissée d'individualiste lui faisait écran à la Machine dans la rue, au monde nouveau. Il ne se doutait pas que le monde nouveau entrait chez lui, avec l'esprit tourmenté de ce garçon. Mais Marc serrait les dents sur ses pensées, et il se taisait, laissant le vieux parler, sans l'écouter. Et

(1) Ramakrishna,

côte à côte, travaillant, ils monologuaient, l'un bouche ouverte, l'autre bouche fermée, chacun tirant de son côté. Le mouvement précis des doigts occupés n'empêchait point la sape des soucis dans le cœur.

Assia, expulsée, chassée, niée, rentrait dans la chaude maison de ce corps, que le suc ardent de ses baisers n'avait jamais quitté. Elle le brûlait dans tous ses membres, muette, pesante et gonflée, comme une fluxion. Il n'aurait pu évoquer ses traits; il la sentait diffuse dans sa tête, dans son ventre, dans le frémissement de ses mains, et sur la sécheresse de sa langue. Et parfois, il tressautait, d'un son de voix ou d'un contact qui le laissait béant, livré et bouleversé, comme une boussole affolée. Il lui fallait tendre son énergie pour resserrer sa raison relâchée. Mais sa raison alors devait, pour se rendre maîtresse de l'objet, l'arracher de soi, le prendre aux épaules, le dévisager, lui dire : — « Tiens-toi là! On n'entre pas!... » C'était alors qu'on avait le temps de se regarder, du haut en bas! Mais le regard de Marc, transpercé d'un choc électrique, retombait, n'osait se relever au-dessus du menton : car il se sentait scruté par ces yeux, et il ne voulait pas avoir l'air de les fuir; et par bravade, il dévorait des yeux ce corps ennemi, et il tremblait de ne pouvoir le ployer sous lui. Ce n'était pourtant plus l'orgueil blessé des premiers temps, la jalousie qui veut se venger. Le plus fort de la crise était épuisé. Il recommençait, le front, la bouche, les yeux collés à ce torse sans tête (il ne voulait pas voir la tête), à s'imbiber de l'odeur fauve de ce corps, à s'y dissoudre comme en ces nuits où ils ne faisaient qu'un, à perdre son moi pour retrouver, au fond de ce puits, le moi de l'autre et ses pensées. Et voici qu'il touchait de la pulpe de ses doigts les raisons — les raisons justes — de la trahison de Assia. « *Justes* » et « *trahison* » : ces deux mots s'entrecho-

quaient, comme une coléreuse contradiction; mais il n'arrivait à les disjoindre, il était pris et labouré entre leurs ongles. Il respirait, avec l'odeur des flancs de Assia, le vide mortel de cet individualisme sans fenêtres, sans portes sur la grande vie des hommes et sur l'action, où il avait prétendu la murer avec lui. Plus franche que lui et plus folle, cruelle, brutale, livrée à l'instinct, Assia avait enfoncé les murs. Elle avait passé sur son corps. L'instinct vital ne l'avait pas trompée. Elle était plus proche de la nature. Elle avait été vraie. Elle avait fui, fui la mort, — comme une foule en proie à la panique qui, enfermée dans un incendie, se rue sauvage à la sortie, sans se soucier du compagnon.

— « Elle a bien fait!... »

Marc, malgré lui, le confessait, et il entendait ses propres lèvres, où sa langue léchait le goût de la salive de Assia, — ses lèvres qui, malgré lui, s'ouvraient pour dire :

— « Sauve-toi, chérie! Et Dieu soit loué que tu te sois sauvée!... Pour ce qui est de moi, qui n'ai pas su te sauver, que je me sauve, si je peux! Si je ne peux pas, que je meure! Ne te retourne pas pour me regarder! C'est à moi seul, de me sauver. Et tu m'as montré le chemin... »

Mais cet aveu, arraché, était recouvert, l'instant d'après, par des rafales d'orgueil ulcéré, qui se cabrait, qui hennissait : — « Trahi! Tu m'as trahi!... » qui se refusait à pardonner. Et dans ce typhon de passions opposées, et dans ce vide, cet écroulement des idées que son esprit avait assemblées, bâties ensemble, maçonnées, et qui l'avaient tant bien que mal abrité, il était nu, à vif et flambant, comme une torche de désir. Son jeune corps affamé, qu'il obligeait à la famine, s'insurgeait. C'est une discipline dangereuse que l'ascétisme, au sortir de mille et une nuits d'étreinte ardente et orageuse. Le Désir est comme la cocaïne : on ne s'en désintoxique qu'avec peine et prudemment. Si l'on brise, on risque fort de se briser : le corps délire, et la volonté sur lui perd barre. Marc était chargé d'électricité, comme une journée de buée sèche et brûlante, une fièvre sans sueur, sous un de ces ciels blancs d'été qui pèsent sur Paris. La terre en feu et crevassée appelle la pluie; et sous l'averse, elle s'ouvre et fume. L'averse rôde, suspendue...

Le secret avait eu beau être gardé : la rupture du jeune couple était connue. Une des premières à la flairer, avant même que la nouvelle fût ébruitée,

avait été Bernadette Verdier, née Passereau : (car elle avait changé de nom d'oiseau), la fiancée manquée de Marc (1).

Lorsque Marc s'était marié, elle avait fermé les volets sur sa déception. Nul n'en avait rien vu, même Sylvie, qui la connaissait et qui s'attendait à son chagrin. Elle montra une admirable indifférence. Sylvie en fut presque courroucée. Elle eût voulu que l'autre souffrît, que l'autre gemît, pour l'associer à son dépit. Mais Bernadette la laissait seule se dépiter; et la situation de Sylvie était ridicule. Elle ne pouvait pourtant pas jouer, pour son compte, le rôle de la fiancée dédaignée! Elle en voulut à Bernadette, presque autant qu'à Assia. Elle l'appela :

— « Cruche! »

Mais Bernadette ne se troubla pas. Pas un instant, elle ne se départit de son froid sourire. Elle ne jouait point pour la galerie. Elle n'aurait pu dire exactement pourquoi elle était ainsi, ni si c'était une attitude de défense. Elle ne cherchait pas à savoir ce qui se passait en elle. Oui, elle avait, par moments, une atroce pinçure au cœur, et, le reste du temps, un ennui mortel sous lequel étaient tapies dans le rocher, au fond du trou, de petites têtes dures, triangulaires, un nœud de pensées, de longues formes enroulées, aux yeux féroces : il valait mieux ne pas remuer les pierres!... On vit, on vit. Il s'agit de vivre sur le seul plan qu'une Bernadette juge admissible : la vie raisonnable et pratique. Il n'y a pas de sens à s'éterniser sur des regrets. Et quant aux rancunes, on ne bâtit pas sur les rancunes; mais on bâtit; et dans le coffre aux habits, on plie sous le camphre les rancunes : elles peuvent attendre. Bernadette avait, du même pas, poursuivi

(1) *L'Annonciatrice*, — tome I.

son chemin ; et puisqu'il lui fallait un mari, elle l'avait pris. Pris sur mesure de sa raison pratique, où sont incluses les trois satisfactions : de l'ambition, du confort bourgeois, et du lit.

L'André Verdier qu'elle choisit était un industriel de trente-cinq ans, associé à une vieille firme en renom (on vieillit vite à Paris!) de fabrique d'automobiles. Il avait su en dix années faire sa pelote, en guettant l'heure de lancer sa firme propre, dont le premier soin serait de couler à fond la vieille maison, qui l'avait formé et nourri. C'était un beau garçon, aux yeux bleu clair, traits réguliers, souriant, aimable et accueillant, — prodigieusement indifférent. Il plaisait beaucoup aux femmes. Comment Bernadette lui plut-elle ? Il n'aurait eu qu'à jeter le mouchoir, pour que la plus belle et la plus cossue le ramassât. Ce fut la revanche, pour Bernadette, de l'orgueil du corps blessé. Il lui fallait conquérir cet homme, puisqu'un autre homme l'avait dédaignée. Elle n'était rien moins que belle, — maigre et noiraude — mais elle était grande et souple, et elle savait faire valoir ses laideurs, au goût du jour,

« *... la maigreur élégante*
De l'épaule au contour heurté,
La hanche un peu pointue et la taille fringante
Ainsi qu'un reptile irrité... »

Le Verdier, qui se connaissait en femmes, lut sur la bouche de celle-ci, mince et crispée sous le fard, la promesse de nuits sans ennui, — et, dans ses yeux gris-de-fer froids et précis, le gage de jours actifs comme les nuits, mais labourant un autre champ. Il ne leur fallut pas longtemps à tous les deux pour s'entendre sur une mise en valeur, fructueuse et réglée, de la vie. Et la ronde dot, que Sylvie assurait à sa pupille, acheva de compenser sa laideur. L'affaire fut

enlevée, avant que Sylvie en eût vent. Elle donna son consentement, en rechignant. Elle n'avait pas elle-même à se vanter de son mariage des temps jadis : il n'était pas très reluisant. Mais son Léopold était au moins d'une grosse étoffe qui dure et qui rassure. Elle perçait à nu les tares foncières de l'électeur (ou de l'élu) de Bernadette. Bernadette les voyait aussi bien qu'elle : sous le plastron du parvenu insolent aux yeux de soie, la lâcheté morale (souvent physique) et le mensonge huileux, qui est une forme et un effet de la lâcheté, — l'insigne faiblesse de caractère, qui se dérobe et fuit devant la vérité, et dont tout l'art est de se la farder, un homme qui n'a jamais osé voir son âme nue dans le miroir, mais qui sait très bien voir celle des autres, leurs vices, leurs faiblesses, et leurs tares, afin de les exploiter, — jamais leurs peines, car ça ne l'intéresse pas; et si ça l'intéressait, ça pourrait le gêner : il n'aime pas à faire le mal pour le mal, mais pour son bien. Et cependant, par occasions, quand il se sent protégé par l'impunité — soit du seul à seul (bien entendu, si l'autre seul est un plus faible!) soit qu'il s'appuie, dans une grande crise, guerre ou panique, sur la brutalité élémentaire de l'opinion collective, il peut très bien devenir féroce... C'est, après tout, un type de l' « honnête homme », assez fréquent aujourd'hui : bourgeois moyen. Nous avons désappris de nous indigner, pourvu qu'il tienne exactement ses comptes et que sa légale honnêteté s'exerce aux dépens d'autres que nous et que nos rentes. — Bernadette n'en était point inquiète. En tête à tête, elle ne serait pas, des deux, la plus faible. Et en public, aussi bien que lui, elle savait marcher du côté de l'opinion : c'est le plus fort, et quand on s'appuie sur le plus fort, on l'est. Les faiblesses mêmes de Verdier lui étaient un gage : elle le tiendrait plus sûrement qu'un Marc,

qu'elle eût été assez sotte pour respecter, — non par estime, mais par amour.

Et le mariage fut très bien. Le Verdier, dûment bridé, marcha au pas. Et elle, de même. Aucun accroc au contrat. Chacun des deux avait trop à faire, d'arrondir le chiffre des affaires. Et le maigre ventre de Bernadette trouva le temps aussi de s'arrondir, par deux fois. Tandis qu'on plante la fortune, on doit planter aussi l'héritier. L'héritier vint. D'abord, le mâle, puis la fille : il faut penser à l'avenir; le jour viendra, où l'on devra « se faire » un gendre. Et Bernadette fut bonne mère, comme elle était bonne épouse, sans grand amour — ce qui ne veut point dire : sans attachement. On tient à ce qu'on a, et surtout à ce qu'on a pris et façonné — car c'est « mon » bien : on en a soin.

Mais dans la nuit opaque de sa sous-pensée, qu'elle retrouvait dans son lit, quand elle se déshabillait l'âme sous la peau, pendant ses longues insomnies, son vieux désir sortait du trou, silencieux, blessé, à l'affût. Sans que personne s'en aperçût, elle épiait, l'œil de côté, dont le regard est aiguisé par la rancune, — le ménage de Marc. Avant tout autre, elle avait aperçu les lézardes. Et quand la rupture se produisit, elle le sut (par quels moyens d'écoute ?) dès les premiers jours, — avant Annette.

Elle ne commit qu'une erreur — (et l'on ne saura jamais si cette erreur n'était pas voulue) : — elle en parla à sa sœur Colombe. Elle lui apprit, sans émotion, comme un fait, le désarroi où la trahison de sa femme avait jeté Marc, et la solitude morale où il vivait. La sensible Colombe en fut émue. Le ton de froideur, dont Bernadette en parlait, non sans une pointe d'ironie, loin d'y nuire, y contribuait : car Colombe en souffrait pour Marc. Elle avait pour lui un attrait d'enfance. Toute gamine, elle l'avait connu, à travers

les entretiens de Bernadette avec Sylvie, qui faisait l'article, même en gouaillant, de son poulain : car elle voulait le placer dans le pré de la sœur aînée. Et Colombe le regardait, par-dessus la barrière du pré, avec les yeux écarquillés, où se lisait l'admiration mêlée à une innocente envie : elle s'inclinait en soupirant, devant l'heureux destin de l'aînée; et quand ce destin fut brisé, elle en soupira, plus que l'aînée. Elle avait l'âme tendre, romanesque et blessée — éternellement : car sa belle peau était, au plus léger contact, rayée par l'ongle de la vie. Mais cette belle peau n'avait jamais tenté Marc, pourtant gourmand; la mauvaise chance avait été que Marc, vexé de l'appât au mariage que Sylvie lui tendait, fît retomber son irritation contre toute la famille; et la poursuite intéressée des prunelles gris-de-fer ne l'agaçait ni moins ni plus que les grands yeux bruns extatiques de la Colombe qui le buvait, en innocence. Ils étaient beaux pourtant, ces yeux, — plus beaux que ceux de Assia; et beaux, ces bras, ce cou, ces joues, cette bouche, pure, triste, un peu sotte et savoureuse... Mais l'amour souffle où il veut. Il n'avait pas, pour Colombe, souffle en poupe. Toute sa vie, il devait souffler de côté. Aussi, pourquoi ne savait-elle pas manœuvrer ? Elle attendait, elle espérait, elle laissait faire. Pauvre Colombe! Ce ne fut jamais son pigeon qui trouva le chemin du colombier...

Sylvie avait disposé de son destin, comme elle avait fait (mais sans succès) de celui de Bernadette. Sa joliesse, la grâce native de ses mouvements, à laquelle une naïve gaucherie du cœur ajoutait un charme de plus, la désigna aux yeux de l'experte reine douairière des jeux et des plaisirs parisiens, pour « *saltare et placere* ». Elle la fit entrer à l'école de ballets... La petite fleur y étira consciencieusement les tiges fines et

flexibles de ses jambes. Elle travaillait de son mieux, non sans succès, mais sans plaisir. Elle eût rêvé de les enrouler autour de l'aimé, (quel ? n'importe quel, mais qui fût l'aimé de toute la vie) ! Mais les offrir à une foule d'amants anonymes, lui faisait mal et honte. Elle n'avait rien, mais rien du tout pour le théâtre : pas même cette pointe de naturel cabotinage, bien innocent, qui dort ou danse en presque toute jolie fille de Paris. Elle eût voulu passer sa vie, à son foyer ou dans son lit, son lit à deux qui n'en font qu'un. Sylvie pouvait se vanter d'avoir, quand elle se mêlait de psychologie, un fameux flair ! Mais elle n'entendait pas avoir tort. Si la nature regimbait, tant pis pour la nature ! La douce Colombe ne regimbait point, elle soupirait, mais elle acceptait. Et docilement, elle se laissa, après l'école, engager dans le corps de ballet d'un grand théâtre qui se fondait, moitié music-hall, moitié Opéra. Sa docilité ne faisait pas qu'elle ne restât une étoile de second ordre ; mais avec ses attraits, pour une plus fine, c'eût été un jeu de devenir, comme dit Forain, une comète du Grand Opéra. Il n'y manquait qu'un protecteur. Les protecteurs ne manquaient pas. La pauvre fille ne sut ni les accepter à propos, ni les refuser, quand l'à-propos faisait défaut. Elle prétendait écouter son cœur. Son cœur pleurait, disait « non » à tous les protecteurs « sérieux », — puis, pourchassé, excédé, disait « oui », pour échapper, aux protecteurs sans sérieux. Elle venait après (elle n'osait plus venir) sangloter auprès de Sylvie, qui lui disait :

— « Grande bécasse ! Qui m'a fichu une dinde pareille ? »

ou de Bernadette, qui pinçait la bouche ennuyée :

— « Je n'ai pas le temps... »

et qui pensait :

— « Fais, ou ne fais pas! Mais ne dis pas!... Est-ce que je dis, moi ? »

Elle ne trouvait, pour déversoir, que son frère Ange, le séminariste. Le bon garçon en entendait, des confessions! Mais c'était, ou ce devait être son métier : il faut s'y faire! Il s'y faisait. Il était d'ailleurs habitué, depuis l'enfance, à recevoir ces confidences. Et il en était, dans leur candeur et leur confiance, de toutes couleurs. Celles d'aujourd'hui avaient beau l'effaroucher, il écoutait, recueilli, avec patience, avec pitié : car il connaissait trop bien sa Colombe, pour ne pas reconnaître en ses erreurs et en ses hontes la même candeur; et s'il eût eu l'absolution à donner, il l'eût versée à pleines mains sur son plumage maculé; faute d'eau lustrale, il versait sa tendresse et le baume de ses homélies, auxquelles la petite danseuse mêlait dévotement son roucoulement mouillé de sanglots.

Mais le confesseur n'était pas toujours disponible. Il faisait retraite. Puis, ordonné, il fut nommé dans une cure de province. Et la Colombe, qui n'était pas douée pour écrire, dut garder pour elle ses infortunes. Il n'est pas sûr que le pieux Ange ne s'en soit pas senti bien soulagé. Il continuait de lui envoyer, de loin en loin, des consolations par la poste. Mais pas plus qu'elle, il n'avait l'art, tout simple, de parler en écrivant. Parler, écrire, pour lui, étaient deux hommes. Celui qui venait à Colombe par la poste était fleuri et onctueux, un saint prêtre plein de la parole de Dieu. Colombe lisait religieusement, et elle faisait, après, le signe de croix. Mais elle avait froid. Elle attendait, il lui fallait, pour la réchauffer, la parole de l'homme. Ses bras, aussi, et son étreinte...

La catastrophe conjugale de Marc, que Bernadette lui confia, la bouleversa, comme si elle était sienne. Plus d'une nuit, elle la retourna sur son oreiller brûlant.

Elle y retournait aussi Marc, innocemment. La romanesque se faisait un Marc à son image, aimant, non aimé, trahi, abandonné. Elle eût voulu le réchauffer, en s'y réchauffant... Oh! humblement! Le consoler, en se consolant... Qui sait, après? Mais ces nuits-là, elle ne lut pas plus avant... La pensée se refusait à tourner la page...

Et un matin, elle se trouva, Dieu sait comment! sur le passage de Marc. A ravir, discrètement fardée, le fin visage avivé d'un crayon sobre et exquis, artistement présenté, bonne à croquer. Et le jeune loup avait faim. Ni l'un ni l'autre n'y vit malice. La nature s'était chargée de tous les frais. En vérité, la Colombe ne songeait (elle le croyait) qu'à consoler. Et c'était là ce que l'orgueilleux Marc, à l'ordinaire, eût le moins toléré. Mais par un détour non calculé de l'instinct, la maladroite à l'ordinaire s'offrit à Marc ingénument comme à un frère de combat, blessé comme elle, et plus fort, — afin d'être consolée. Peu de paroles, ses doux yeux tristes, qui n'appuyaient pas, qui se posaient comme une main légère sur un bras, en prenant garde de peser : on sent seulement, à travers l'étoffe, les doigts tièdes... Comme ils étaient beaux, ces doigts, ces yeux, Marc le découvrit, pour la première fois! (Il était à jeun.) Ils semblaient même (c'est incroyable!) intelligents. Et le plus fort, c'est qu'ils l'étaient, en ce moment. La chair aimante, la belle aveugle, a de ces miracles. Le malheur est qu'ils ne durent pas. Mais s'ils durent assez jusqu'à son but, c'est tout ce qu'elle veut.

Marc se trouva, sans y penser, la main au bras de la jolie fille et le pressant, marchant ensemble dans la rue, et se confiant affectueusement. Elle n'avait fait aucune question; sans qu'elle l'eût interrogé, il lui disait, avec une sobre vérité, mais sans passion, comme d'un autre, sa mésaventure; et elle ne faisait

ni « oh! », ni « ah! », elle ne demandait rien de plus que ce qu'il voulait bien verser dans son oreille et dans son cœur. Il n'avait pas besoin d'insister. Elle savait. Elle comprenait. Du moins, ses yeux le faisaient croire. Et Marc ne pouvait demeurer en arrière. Il se découvrait, par gratitude, la même intelligente sympathie pour les peines de l'autre. Et d'abord, son attention s'y arrêta, pour la première fois : car jusqu'alors, il ne s'en était jamais soucié. Il voulut bien se détacher un instant des siennes, pour se pencher fraternellement sur celles de la petite danseuse. Aux premières questions qu'il lui en fit, elle répondit par un regard de reconnaissance si éperdue qu'il fut sur le point d'y chavirer. Ils s'assirent à l'ombre d'une statue, dans un square, qu'enveloppait le ronflement des voitures. Elle lui ouvrit sa boîte de Pandore. Mais le même art ingénu, qui l'avait jusque-là guidée, retenait, aux bords de la boîte, les confidences déplacées, ne laissait filtrer entre ses doigts que les aveux doux et touchants d'une tendresse pudique et blessée. Quoique le Marc ne fût rien moins qu'un naïf et qu'il eût pu savoir à quoi s'en tenir sur les effarouchements de la Colombe de corps de ballet, il était prêt, en ce moment, à lui donner, si elle l'eût demandé, le bon Dieu sans confession. C'était le diable qu'elle eût demandé!... Le diable aussi était tenté. Mais Marc s'obstinait à défendre l'intégrité de son veuvage. Il avait beau regarder comme morte l'infidèle. Justement! Il y mettait son point d'honneur. L'orgueil était complice de l'amour, nié et renié, pour cette femme qui l'avait trompé : aussi, la haine, le mépris furieux, qu'il se croyait tenu de professer pour toutes les femmes, et qu'il ne voulait pas abdiquer. Il pensa donc maintenir dans la zone neutre de l'amitié fraternelle l'intérêt qu'il consentait à s'avouer pour les beaux yeux plaintifs de la petite danseuse et pour sa bouche

de fruit charnu. Les zones neutres sont un terrain dangereux dans les guerres d'aujourd'hui. Un beau matin, on se réveille envahi...

L'envahisseuse était discrète. Elle avait, la sotte, appris de son cœur, à se replier en plein avantage, afin de se faire désirer. Elle prenait garde de fatiguer la patience, trop novice pour durer, du complaisant écouteur; elle n'attendait pas qu'il prît congé, et elle partait la première. Elle espaçait les rencontres, et se refusait à lui accorder ce qu'il attendait qu'elle lui offrît : qu'il vînt chez elle. Elle redoutait que son regard trop averti ne reconnût la source d'un luxe entretenu; et en même temps, l'élan sincère d'un pur amour l'eût fait souffrir si elle eût reçu dans ce lit celui dont elle voulait recevoir, pour la lui rendre, fondue à neuf, le don de sa virginité perdue. Ainsi, l'histoire traîna longtemps, sans qu'ils se vissent que dans la rue, de brefs instants; et cependant, croissait la faim du louveteau. Mais la brebis qui languissait d'être mangée recouvrait toute sa sottise, pour courir après chaque rencontre chez la bonne sœur Bernadette, qui lui témoignait un chaleureux intérêt à connaître les progrès de l'aventure et lui donnait de sûrs conseils. Elle ne manquait pas de lui conter tout, si enivrée de son récit qu'elle ne voyait pas le durcissement des prunelles. — Et le jour vint où, haletante d'avoir monté trop vite, (elle n'avait pu attendre l'ascenseur), elle cria d'avance son bonheur : — (la main sèche de Bernadette lui mit son tampon sur la bouche) : — elle devait, le soir, aller chez Marc; le fier garçon avait prié, prié; et elle s'était laissé arracher l'*Amen* : (elle s'était tenue à quatre pour ne pas lui crier : « Enfin! enfin!... Je baise tes mains... Merci! Merci!... »)

Bernadette fit de sérieuses remontrances, pour qu'elle ne compromît pas son succès, en livrant trop sa

faiblesse; elle s'intéressa au costume que l'amoureuse porterait, ce soir; elle en discuta posément les détails; et elle recommanda à la Colombe de ne pas, surtout, arriver avant l'heure : il était mieux de se faire attendre. Colombe partit, le cœur gonflé de reconnaissance. Tout était beau, tout était bon, le ciel, la terre, les hommes et Dieu. Et le plus beau, le plus bon, le bien-aimé qui l'attendait, ce soir... Elle riait toute seule dans la rue; et sous l'étreinte, les yeux perdus, elle pâmait déjà, comme Danaé...

Marc n'avait point « prié, prié... » Il s'était laissé arracher par le suçoir de ces beaux yeux d'âne pareils à ceux de la *Fornarina* l'invitation à venir le voir dans son taudis. A force de la lire écrite dans ce regard, il avait fini par dire les mots, qu'à peine sortis, elle avait happés encore tout chauds. Ils étaient dits. Il était trop tard pour les lui reprendre. Mais il était mécontent de lui. Il avait voulu sincèrement se refuser à cette aventure, que cependant dès le premier jour il prévoyait. Il eût tenu à conserver contre Assia l'avantage de la fidélité, même sans raison, pour avoir plus de raisons de la mépriser. Et il n'était pas sans évaluer les dangers de gages donnés à l'avidité sensuelle et romanesque de la belle ânesse du Transtévère. Gare à qui elle s'attache! Elle l'attache. Il était bien résolu à ne pas se laisser river; et le soir encore, l'attendant, il se dupait en s'assurant qu'il n'irait pas au delà d'une sage conversation. En se défendant, il se croyait tenu de la défendre : car son aîné, et l'ayant connue enfant, il s'attribuait à son égard certains devoirs. Il se répétait même (c'est du toupet!) la leçon qu'il se proposait de lui faire. Mais il perdait le fil, en se la disant; il était distrait. Il comptait les quarts à l'horloge de l'église voisine; et il ne pouvait rester assis... Il reprenait, pour la dixième fois, la phrase de prude accueil

qu'il préparait, et qu'il n'arrivait pas à mener au bout. Il entendit, dans l'escalier, les pas hâtifs, les pas avides. La fin de la phrase fut oubliée. Le commencement, aussi. La main se trouva posée sur la poignée, et la porte était ouverte, avant qu'elle fût heurtée. Avant de se voir, ils entendaient, des deux côtés, haleter leur souffle de coureurs...

La coureuse de Marathon entra. Il n'eut le temps que d'entrevoir le buste penché en avant, avec la tête enveloppée d'une mantille. Une preste main avait tourné, près de la porte, le bouton de l'électricité. Porte refermée, ils étaient l'un contre l'autre plaqués, dans la nuit, comme les deux couvercles d'une boîte; et l'avide bouche plongeait. Il était pris et il la prit. Il perdit conscience de ce qui suivit. Ils se retrouvèrent dans le lit, roulés pêle-mêle; il haletait sous les coups de bec de l'épervier. Quelle colombe! Elle n'était point rassasiée. Ils roulèrent de nouveau dans la nuit. Mais, la fièvre tombant, ses yeux commençaient à voir dans les ténèbres, et au dessus de lui il aperçut le bec et les yeux ronds du rapace, et il ne reconnut pas son oiseau. Se dégageant, et le tâtant, il palpa les cuisses dures et les bras maigres. Son souffle se figea. Il se tendit pour se relever, et il appela :

— « Colombe! »

Mais les bras maigres le tinrent cloué; et contre sa bouche, la bouche fendue, qui s'étirait, riait, riait; et l'un des longs bras, se détendant, alla tourner au-dessus de leurs têtes le commutateur électrique. Dans la lumière crue qui l'aveugla, il vit sur lui, buste soulevé, mais l'emprisonnant entre ses jambes, la pie voleuse, la brune et maigre Bernadette, qui triomphait... « *Nigra sum, sed pulchra...* » Elle l'était, de tout l'éclat de sa volupté, de sa malice et de sa victoire. Il la fixait, hébété, et sottement il répétait :

— « Colombe... »

Elle éclata d'un rire aigu, et elle lui dit :

— « *Achève la semaine de Lia, et nous te donnerons aussi l'autre, pour le service que tu nous feras, sept autres années!...* »

Son rire, ses yeux, ses dents aiguës, sa longue bouche qui se tordait d'excitation, d'astuce et de plaisir, et par-dessus tout cette buée de terre qui s'ouvre au soleil, ce corps heureux qui, pour la première fois, s'épanouit sous la bouche qu'il convoitait, qu'il a voulue, qu'il a conquise, tournèrent la tête au vaincu. La protestation qu'il tentait vainement de formuler, d'une langue paralysée, comme sa conscience, mourut avant d'être née. Nerveusement, il rit aussi, et empoignant aux reins Lia, une année de plus il la servit...

A ce moment, en sueur, en fièvre, il entendit « l'autre », qui s'arrêtait sur le palier et qui frappait... Et ce fut la foudre qui le frappa! Du coup d'éclair, il s'éveilla, transpercé; il arracha le lierre vivant; il se dressa sur son séant, l'esprit en déroute, atterré... « L'autre » attendait derrière la porte, elle écoutait, elle pouvait voir par la fente la lumière qui, par oubli, brûlait au mur. Il fit la mine d'un gamin pris en faute, qui tâche de nier; précipitamment il allongea, par-dessus le corps de Bernadette dont les yeux aigus le fouillaient, un bras maladroit pour éteindre; et dans son trouble, il rata le coup. Cependant que, sur le seuil, la Colombe recommençait, impatiente, à donner du bec contre la porte. Et sous son corps à demi soulevé, il vit la *gazza ladra*, dont la longue bouche se crispait d'un de ces rires qu'il connaissait. Il fit des yeux épouvantés, pour lui commander le silence. Trop tard!... Le rire aigu partit en vrille, il se déroula, il s'enroula par toute la chambre, et sous la porte et dans le trou de la serrure il allongea ses poinçons. Marc, violem-

ment, lui appliqua sa paume brutale comme un soufflet. Trop tard!... Il entendit, derrière la porte, un gémissement... Et puis, plus rien!... Il demeurait paralysé, incapable même de penser, ne sentant pas dans sa paume les dents de Bernadette qui s'enfonçaient. Et sur le seuil, l'autre restait aussi, assommée, étayée au mur, comme inhibée par la douleur... Et soudain, un cri déchirant. On entendit la fuite affolée sur les marches de l'escalier... Marc bondit du lit, repoussant du poing dans la poitrine celle qui s'accrochait à lui, et il courut sur l'escalier, il se pencha, il appela :

— « Colombe! »

Il dégringola même, à sa suite, un étage. Mais la Colombe, qui sanglotait, ne revint pas; et sur ses « Hou, hou, hou... », inarticulés, se referma la porte de la maison. Il remonta. Bernadette, debout et nue, s'étirait devant le miroir; elle touchait du doigt, curieusement, la marque au sein bleui par le coup de poing; et s'asseyant au bord du lit, elle se rhabilla posément. Marc, immobile, debout, stupide, la regardait; et c'était « l'autre » qu'il voyait. Mais entre « l'autre » et son regard, cette femme nue, maigre et repue, se tendait comme un rideau : brune de peau, fauve de crin, elle étalait sa laideur fière du succès, et chaque détail de ce corps, les cuisses laineuses, les pieds osseux, l'échine de chatte décharnée, et souple et dur le buste penché, cette silhouette ramassée, aux genoux pointus sous le menton d'Arlequin qui se chaussait, et son sourire aigu de côté, — toute cette image se gravait, au fond de ses yeux, comme au couteau. Il ne fit rien, pas un mouvement pour l'aider. Il se taisait. Elle se taisait. Elle acheva de s'habiller, elle jeta un dernier regard au miroir, elle y vit la face sombre et figée de Marc, et elle sourit; elle se tourna, elle lui posa ses mains sur les épaules, elle lui enfonça dans les yeux

troubles ses yeux d'acier, elle y fouilla, elle y trouva sous les décombres du désir et sous le désarroi, un fer de lance : — la haine. — Alors, sa victoire fut complète. Elle avait eu sa vengeance et son plaisir. En se retirant, elle enveloppa, d'un dernier regard qui fait ses comptes, le champ de bataille, le lit, la chambre et la face du vaincu. Tout était en règle. Elle partit. Depuis le rire dans les draps, ils n'avaient pas rompu le silence. Déjà sortie sur le palier, elle se rappela la mantille, tombée, quand elle entrait, au coin de la chambre. Elle rentra. Marc, se baissant, la lui tendit. Remerciant du menton, elle vit le trouble où elle le laissait, et s'humanisant à sa manière, elle lui dit :

— « Ne t'en fais pas! »

Et le quitta.

Marc, après une nuit de sommeil orageux, se réveilla, le corps détendu, le cœur honteux. Le malaise moral s'accommodait moins du bien physique qu'il ne l'eût fait de la maladie. Une anxiété le rongeait. Il n'eut pas le temps de s'y arrêter : réveillé tard, il lui fallait courir au travail, et il ne lut aucun journal. Mais sous-jacente, l'inquiétude flotta, tout le jour, entre deux eaux.

Le soir, tard, rentrant chez lui, il entendit dans le métro deux filles causant d'une danseuse, qui s'était jetée à l'eau. Il acheta, au premier kiosque, il lut, à la lueur d'un fanal, sous la pluie, sur le trottoir miroitant, le fait-divers qui défrayait, pour quelques heures, la badauderie des petits-bourgeois de Paris. Ce qu'il lisait, il l'avait lu, il l'avait vu, pendant le sommeil orageux de la dernière nuit. La Colombe éperdue avait fui, droit devant elle, jusqu'à la Seine; elle s'était jetée, au pied du pont Saint-Michel. Elle avait été repêchée, portée à l'Hôtel-Dieu, à demi-morte; ce ne fut que le lendemain qu'on établit son identité. Elle était encore trop en danger pour qu'on pût la rapporter chez elle. Son nom brûla d'un bref éclat, dans les journaux : ce que n'avaient pu ses entrechats, son plongeon l'auréolait d'un feu de Bengale. Et sur les causes

de son désespoir, les langues marchaient bon train. Celle de Marc séchait dans sa bouche. Il était pétrifié d'horreur. Il ne sentait pas la pluie qui le trempait. Il errait dans les rues et sur les quais; et il se trouva au pont Saint-Michel; il inspecta les sombres moires sous les arches, et les vitres éclairées à l'hôpital. Il rentra, fiévreux; les jours suivants, il promena la grippe à son travail et à l'hôtel du quartier de l'Etoile, où il était allé quêter des nouvelles de Colombe. Mais on lui dit qu'elle n'y était pas rentrée; et de l'hôpital elle était sortie. Il ne savait où s'informer : car, pour rien au monde, il n'eût revu Bernadette; et celle-ci ne fit rien pour le revoir, sans faire rien d'ailleurs pour l'éviter. Elle avait eu ce qu'elle avait voulu : sa réussite, l'apaisement de l'obscur désir qui la rongeait depuis des ans. Cet apaisement interdisait tout remords et endormait pour un long temps la faim. Il n'y avait plus qu'à replier sur le secret de sa jouissance les ailes ouatées de l'oubli. Elle avait repris le train de sa vie domestique, qu'une demi-nuit de froid délire calculé avait à peine interrompue. Le bruyant plongeon de Colombe l'enragea : il l'obligeait à remettre en cause le coup triché au jeu et gagné ; et surtout, il provoquait dans l'honorable famille Verdier-Passereau, l'intrusion de l'opinion, le nez en truffe du « qu'en dira-t-on ». Elle ne fit même pas prendre des nouvelles de la rescapée : car du scandale, son « honneur » était blessé.

Mais un soir, rentrant de l'atelier, Marc trouva près de sa porte, dévisagé par les trotteuses du quartier, un curé qui faisait les cent pas. C'était Ange. Ils eurent ensemble, dans sa chambre, un long et bizarre entretien. Le bon prêtre apprit à Marc que Colombe s'était retirée, convalescente d'une pneumonie, dans un home provincial, d'un caractère à demi religieux;

elle se refusait à rentrer jamais dans son hôtel, ni au théâtre. Ange, qui avait passé des heures à son chevet, et qui avait recueilli de sa bouche ses confidences, ou qui les avait reçues, toutes chaudes et nues, sorties de la fièvre, par l'entremise de la garde qui la veillait, en savait plus qu'il n'en disait, — et probablement qu'il n'y en avait. Marc voyait bien que Colombe n'avait pas fait mystère de sa passion pour lui, mais Ange imaginait qu'à cette passion il avait répondu et qu'ils avaient été amants. Peut-être elle-même, à force de le désirer, y croyait. Dans tous les cas, elle y laissait croire. L'honnête curé, hochant la tête, regardait Marc d'un air de reproche, mais affectueux; et il avait l'air de vouloir dire ce qu'il ne disait pas, ou bien d'attendre ce que Marc ne disait pas non plus... Qu'est-ce qu'il voulait ?... Il hésitait, et il toussait; puis, il parlait à Marc d'un autre sujet, du propre drame conjugal de Marc, car il était bien informé; mais le mot : « conjugal » n'était pas prononcé; il avait soin de ne pas dire : « votre femme » : pour lui, sans sacrement, l'union n'était pas valable; et la rupture, en somme, ramenait Marc dans les voies de l'ordre. Il tâtonnait, il pataugeait... Et brusquement, Marc comprit : le saint homme aurait voulu que Marc, redevenant libre, épousât vertueusement sa sœur Colombe. Ainsi, tous péchés, après pénitence, seraient remis, *ad majorem gloriam Dei*, et conformément aux intérêts de la famille. Le curé Ange était sincère dans sa piété; sincères aussi, le bon frère qui veut le bien de sa petite sœur, et le madré paysan de Paris qui n'oublie pas les lois humaines et leurs ficelles. Il ne restait à Marc qu'à se fâcher, ou à faire la bête. Il la fit. Il fut atteint d'une déplorable surdité. Le curé Ange eut beau tousser et élever le ton; abandonné seul, sur un terrain compromettant, il fit quelques pas, il s'embourba, il s'arrêta,

regarda Marc, comprit, soupira et, sans rancune, il le bénit et s'en alla.

Marc avait pitié de Colombe; mais il ne se sentait pas de remords envers elle. C'était envers une autre qu'il en avait. Etait-ce du remords, ou du dépit ? Bien qu'il y eût peu de chances pour que cette autre l'apprît, il était mortifié d'avoir chu dans la même trappe, où son orgueil et sa passion lui avaient donné le droit de toiser d'en haut et de mépriser Assia. Et que ce fût, par-dessus le marché, pour trouver au fond de la trappe, au lieu de colombe, une corneille, il était honteux, deux fois honteux, comme un renard qu'une poule maigre aurait pris. Sa déconvenue, qui l'ulcérait contre Bernadette, lui fit, par ricochet, faire un retour salutaire sur lui-même. Il dut s'avouer qu'il n'était guère autorisé à condamner sans rémission la faiblesse des autres, et qu'homme ou femme, on n'avait rien à se reprocher, on ne valait pas cher! L'occasion faisait le coupable, plus que la volonté. La pitoyable volonté! Marc, si fier de la sienne, sentait qu'elle ne pesait pas lourd, quand la grande faim se lève du corps. Pas seulement celle de l'amour. Toutes les folies, toutes les passions, où le trop-plein du sang de l'être monte à la gorge de la conscience et la submerge... — Un seul remède : se servir de ces torrents, comme d'un grand feu qui alimente les hauts-fourneaux; que le désir, que la passion soient l'éperon qui soulève les forces de l'action! « *Primum agere...* » Saine est l'action, et nécessaire. Mais où, l'action ?... Assia avait raison de la chercher, loin de lui.

L'avait-elle trouvée ?

Assia courait, par l'Europe, le nez sur la piste. Mais elle n'avait pas rattrapé le gibier.

Des millions d'hommes, d'hommes et de femmes, — surtout des moins-de-trente ans — couraient comme elle. Dès qu'elle avait passé la frontière, elle avait trouvé ces peuples fiévreux de la jeunesse, qui couraient, couraient, butant, s'entrechoquant, comme des béliers, vers une action, n'importe laquelle, qui les fuyait, — vers un devenir vertigineux. Et c'était en cette Allemagne d'après-guerre un chaos de l'âme à la dérive, jusqu'au désespoir furieux. Tout était détruit de ce qu'on avait cru. État, famille, société, toutes les traditions de pensée, toutes les formes de la certitude, et la notion même de certitude. Toute croyance à un point stable et absolu était crachée comme un mensonge ignoble et une lâcheté. Et ces troupeaux de jeunes damnés de Dante, que l'égoïsme insensé des vainqueurs français avait déchaînés comme des tornades entre les murs de leur morne prison, nue d'espoirs, avaient une seule fureur commune : la haine contre les murs qui les étouffaient, contre le calme, contre l'ordre, contre la sécurité stupides de cette prison du passé, que la France d'alors, enrichie, repue, rotant sa victoire, symbolisait aux yeux du monde,

et dont l'obèse artériosclérose prétendait s'opposer au chaos, au désordre, au combat, qui sont la circulation nécessaire du sang du monde. Toutes les souffrances de la défaite, toutes les rancunes de la ruine, étaient habilement captées, disciplinées, mobilisées par les astucieuses puissances rivales ou ennemies de la France, par les cyniques capitalistes allemands exploiteurs de la misère allemande, et par les pêcheurs dans l'eau trouble des convulsions sociales, contre la France seul bouc émissaire, seule mort vivante, seule rendue responsable de l'agonie atroce d'un monde en révolte, qu'elle prétendait lier à son cadavre pourrissant. Et l'imbécile suffisance des Poincaré, des Painlevé, des Herriot et des Tardieu — (tous se vaiaient en contentement obtus de soi et de sa certitude!) — leur assurance meurtrière de tenir en poche la vérité morte et le progrès ossifié, qu'avaient conquis leurs arrière-grands-pères des Immortels Principes mis en terre — (ce cimetière!) — apportaient de l'eau au moulin... « *Meunier, tu dors!...* » Le moulin moud le désespoir et la haine. De nouvelles guerre du Droit se préparaient, qu'une nouvelle idéologie alimentait : — Droit à la Vie, Droit au Mouvement, aux Mutations, aux Explosions de la masse humaine comprimée qui fermente, Droit au Chaos...

Le Droit au Chaos était un droit dont l'Allemagne se faisait alors bonne mesure. En tous les temps, le Chaos avait été son élément; l'esprit allemand s'y complaît, sous prétexte que le chaos renouvelle... « *Stirb und werde!...* » Mais pratiquement, tout finissait par des organisations militaires. Il lui fallait des bassines dures et des conduites à toute épreuve, où jeter la fonte fumante et la faire servir aux fins des Krupp, des Thyssen, des Hugenberg, des industries et des affaires, qui mènent le monde d'à présent.

Assia en recueillait des échos, dans son emploi de dactylosténotypiste, qui lui faisait enregistrer, machine vivante, les conciliabules de délégués franco-allemands des grosses firmes de l'industrie lourde. Sa virtuosité technique hors pair et son intelligente impersonnalité qui s'effaçait, comme si elle eût porté au doigt l'anneau invisible, lui avaient valu des postes de confiance, à la suite de maîtres français de la politique secrète et de la finance. Il n'eût tenu qu'à elle d'en profiter. Elle n'en profitait que pour son expérience et pour la soif de vengeance qu'elle amassait secrètement contre la société. — Elle amassait aussi beaucoup de mépris pour ces peuples de pauvres, d'exploités, de braves gens, qui se laissent mener par un anneau au bout du mufle. On faisait d'eux, en Allemagne, tout ce qu'on veut. Grâce à leur incohérence congénitale, à cette fièvre cérébrale qui est à domicile sous le crâne de deux tiers des Allemands, de ceux qui pensent ou croient penser, on enrégimentait leur révolte idéologique, sous l'uniforme des esclavagismes et des fascismes, venus ou à venir, de la finance et de la violence, des écerveleurs de la liberté. Assia ne comprenait pas pourquoi tous ces courants et tous ces vents furieux se heurtaient aux murs et carambolaient en zigzag, ou bien tournaient en spirale, au lieu de s'engouffrer dans le seul chenal qui menât au libre et large avenir, la porte étroite qui s'ouvrait à l'Est sur l'U. R. S. S. Mais à part quelques noyaux communistes, l'orgueil obscur et tenace de race germanique privilégiée, le crétinisme idéologique de l'homme « Aryen » 100 %, faisaient que même ceux qui voulaient, au prix de leur sang, la Révolution, la voulaient, sans se l'avouer, *made in Germany*. Et les esclavagistes en profitaient.

Mais cette issue — cette porte de l'Est, qui tenait les regards de Assia accrochés, pourquoi elle-même ne

s'y enfilait-elle pas ? Elle tournait autour, elle s'approchait, le vent de la porte l'aspirait, elle se sentait sucée par lui ; mais au dernier moment, elle se rejetait de côté, elle s'arrachait au suçoir... Pourquoi ? Son vrai emploi eût été là-bas ; elle s'en persuadait, de jour en jour ; et d'autres le lui faisaient entendre. Elle ne passait pas ignorée, à Berlin ou à Oslo ; une surveillance la suivait ; Djanelidze l'avait signalée, et ils savaient qu'elle leur était une alliée volontaire, postée au camp ennemi. Elle ne fut pas longtemps à reconnaître qu'elle n'était pas la seule dans ce cas. De même qu'à la veille des Grandes Invasions, les barbares s'enrôlaient dans l'armée de Rome, la Révolution s'infiltre aux grands Q. G. capitalistes, dans les usines, dans les bureaux, dans les oreilles ouvertes aux portes et dans les doigts alertes qui pianotent les secrets des états-majors. Le regard de Assia s'accrochait à tel autre de ses confrères, de ses complices ignorés, inattendus, dactylos ou secrétaires, en pleins conseils de guerre des grands capitaines d'industries. Ils se flairaient, sans mot dire : odeur du clan ! Il n'était pas besoin d'enrôlement payé. Le meilleur enrôlement est celui du libre instinct, celui du sang. Quand une civilisation tremble, à la veille de l'éruption, sous l'enveloppe la terre se fend, et par les veines le souffle de feu se répand. Il peut se communiquer subitement à un bourgeois fils de bourgeois d'Occident, tout aussi bien qu'aux déclassés et aux déracinés. L'ébranlement de toute l'économie européenne par la guerre, la ruine, l'inflation, les krachs, le chômage, la famine, livrait le corps de l'Europe à l'invasion de tous les microbes de Révolution. Et qu'est-ce autre chose qu'une de ces grandes épidémies qui font justice des organismes sociaux ruinés et qui font place, périodiquement, à de nouvelles vagues d'humanité ? Le phénomène se manifestait plus implacablement

dans ce centre d'Europe fissuré, à mesure qu'on se rapprochait du volcan.

Mais Assia, qui en était une coulée de lave, ne cherchait pas à y rentrer; sa pente la ramenait, quoi qu'elle en eût, vers l'Occident. — Etait-ce l'Occident, vraiment? Ou dans cet Occident, un lieu, un point, un aimant? Elle s'en défendait. On ne se défend que de ce qui vous menace, — de ce qui vous tient. Elle avait beau s'en irriter. Son âme, son corps n'étaient pas redevenus sa pleine propriété. Un autre sang était mêlé au sien. Elle ne pouvait s'en dégager. Elle dut faire d'irritantes constatations. Sollicitée indirectement de communiquer à ses camarades de combat le compte-rendu des secrètes délibérations dont son emploi la rendait témoin, elle n'eût eu aucun scrupule à le livrer : car elle ne s'embarrassait pas d'égards moraux envers l'ennemi. Et cependant, il lui fut impossible de le livrer; une main, un frein, lui serraient la gorge; elle voulut passer outre, elle se cabra; le frein, la main la refoulèrent en arrière. Elle les rongeait. Elle reconnaissait trop bien celui dont les scrupules orgueilleux la bridaient, ce mors auquel sa bouche s'ensanglantait. Elle remâchait le goût du fer sur sa langue... Ah! si elle avait pu mâcher aussi la langue!... Faute de la trouver dans sa bouche, elle mâchait la sienne, comme si c'eût été l'autre, — avec colère et volupté.

Elle n'était pas femme à se tromper longtemps. Elle savait voir ce qu'elle ne voulait pas voir. Il la tenait donc toujours, ce Marc haï et rejeté? Qu'est-ce qu'il avait, dont elle n'arrivait pas à se décoller? Elle aurait eu vingt occasions de remplacer ce compagnon. Rien ne l'empêchait... Elle ne l'avait pas fait. Au dernier moment, l'autre — (non, non, pas l'autre! l'un et le seul...) — s'interposait. Pourquoi le seul? Il ne

l'avait pas été, avant. Pourquoi le resterait-il, après ? Elle se révoltait, elle l'insultait, elle le mettait nu, pour le déprécier, comme un lièvre maigre, dont l'acheteur tâte les flancs au marché. Il était laid et efflanqué, faible et violent, tendre et brutal, une flamme folle, intermittente, médiocre au lit et passionné, triste gibier...

— « Le voilà, votre lièvre, le reprenne qui veut!... Je vous le jette au nez... »

A peine jeté...

— « A moi! je le garde!... »

Mais elle n'entendait pas qu'il la gardât, qu'il la hantât. Elle accepta, elle donna un rendez-vous, afin de se désenvoûter... « Attendez-moi sous l'orme! » Elle n'y alla point... Le seul qui fut sur le point de triompher fut Jean-Casimir, qu'elle rencontra et qui lui fit une cour effrontée : c'est qu'il était, pour elle, un faux *alter ego* de Marc; et lui, le larron, c'était peut-être aussi à Marc qu'il en avait, quand il voulut piller son nid. Mais aussitôt (ce ne fut pas long!) qu'elle le comprit, elle lui darda un regard de rage, elle se haït, elle le haït avec mépris, comme la crotte à ses souliers.

— « Marc! mon Marc! A quoi sert-il que, pour te fuir, je te cherche, par ces honteux artifices! Mais qu'as-tu donc par quoi tu me tiens ?... Ah! tu as ceci que, quoi que tu sois, tu es mien! »

Elle se trouvait à un des conciliabules de son patron, le délégué du grand cartel industriel, en train de sténographier la discussion, quand elle tenait ce monologue. Marc, son Marc, avait fondu sur elle; il la couvrait de ses longues ailes, de ses membres maigres :

— « ...Mon maigriot! mon vilain oiseau! Mon lièvre sans râble! Tout en carcasse, avec des cuisses en échalas, et des genoux comme des pieux, et de dures mains qui sont douces et fiévreuses et font des bleus... Et

tes fureurs, et tes faiblesses, tantôt enfant, tantôt tyran, et tes caresses, et tes insultes, et tes tourments qui vous harcèlent, qui vous flagellent, et puis qui quêtent un tendre mot pour consoler, qui cherchent mon sein et qui le mordent ou qui le tettent!... Petite brute! Bien-aimé!... Je me suis vengée... Pas assez!... Mords-moi encore! Plus fort!... Ah! que je voudrais te faire crier!... »

Elle l'écrivait, sans s'en douter. Elle le retrouva, sténographié, au milieu des comptes du charbon et de l'acier. Il s'en fallait de peu qu'elle ne l'eût dessiné, — en gros (en maigre) et au détail. Elle en béa, quand s'éveillant, elle revit ses pages cabalistiques; et, serrant les lèvres, elle se tordit de rire dans son ventre :

— « Marc, mon Marc!... Ah! ce n'est plus la peine de continuer à me tromper! Je trompe tout le monde, excepté moi... »

Maintenant, elle devait s'avouer qu'elle aimait tout de lui, même et surtout ce qui de lui l'avait le plus blessée... Sa fière intransigeance, son indépendance même sans action, même sans objet, même sa dureté, maintenant lui paraissaient belles, saines, bonnes à prendre, bonnes même à s'y heurter jusqu'au sang, — quand elle les comparait à toutes ces âmes vaseuses, faites de boue et de crachats...

— « Il me le faut! Et je le veux. — Mais s'il ne veut plus, lui?... Raison de plus! Il ferait beau voir! Je me passerai de sa volonté... Mais si pourtant il était trop tard? S'il avait refait sa vie?... Eh bien, il la défera!... »

Tout de même, elle n'était pas tranquille. Elle ne savait plus rien de lui. Les lettres d'Annette, qu'elle quêtait, lui parlaient d'elle, lui parlaient de l'enfant, ne lui parlaient pas du seul dont elle attendait le nom et les nouvelles; et elle ne pouvait pas les demander.

Jean-Casimir, perfidement, pour se venger, — (il n'y attachait pas grande importance) — lui communiqua un écho de Paris qui, à propos de la Colombe repêchée dans la Seine, laissait entendre aux initiés qu'elle était tombée non de Charybde en Scylla, mais de l'un à l'autre Rivière. Assia comprit l'allusion, griffa ses paumes :

— « Sale comédienne!... »

Si elle se fût trouvée au Pont Saint-Michel, elle lui eût plutôt tenu le bec sous l'eau.

— « Ah! tu veux jouer? Joue donc ton rôle!... »

Elle revint à Paris. Depuis quelques jours, elle hésitait, son paquet fait, elle le défaisait, chaque soir. Ce dernier trait la décida. Elle prit le train. Il lui fallait être, même sans le revoir, plus près de lui. Il ne s'agissait point de rendre les armes! Dans le train qui la ramenait, elle revisait obstinément le procès, avec une hostilité redoublée. Elle admettait qu'elle avait cruellement blessé Marc; elle avait accepté de l'épouser, sans rien ignorer de ce qu'il était, de ce qu'il attendait qu'elle lui donnât, qu'elle lui gardât; elle était résolue, quoi qu'elle pensât, à s'astreindre loyalement, dans leur union, aux limitations morales, sociales, de son compagnon. Elle eût admis que, dans le premier élan de la douleur et de la colère, il l'eût frappée, même qu'il l'eût tuée. Elle était prête : « Ce sont les risques du métier. » comme disait ce roi poignardé. On ne doit pas fuir les conséquences de ce qu'on fait. Mais elle ne supportait pas qu'il l'eût outragée et méprisée. Sa fierté n'en était pas moins blessée que son sens de la justice. Elle ne voyait pas (elle voyait peut-être) que la passion pour elle restait chez Marc toujours égale en violence au mépris, et que ce mépris venait de la passion désespérée. Elle pouvait tout supporter de lui, hors le mépris. En ce moment encore, dans le

train grondant, son sang grondait plus fort. Elle répétait :

— « Je ne lui pardonnerai jamais! »

Elle revit Annette. Elle revit Vania. Elles causèrent de tout, sauf de Marc. Annette se gardait bien de lui en parler : il fallait que l'ombrageuse fût la première à en parler. Et Assia se fût plutôt brisé les dents que de les desserrer sur ce nom. Mais elle revenait souvent chez Annette, et elle cherchait pour revenir des prétextes maladroits; elle attendait; elles attendaient, toutes les deux, guettant leurs lèvres. Jusqu'à ce que Vania, qui n'avait pas les mêmes raisons de se taire, et qui peut-être en avait d'être soufflé par la grand'mère, demanda tranquillement, le nez au vent :

— « Et quand tu reviens dormir avec papa ? »

Assia blêmit, rougit, se leva furieuse, sourcils froncés, toute hérissée. Et elle sortit. — Mais, dans l'escalier, elle rit :

— « Le polisson! Ce ouistiti! »

Puis, elle pensa que Annette lui avait appris la leçon, et elle s'imposa, pour la punir, de ne plus la voir, de tout un mois. Elle tint bon, huit jours; après, elle la revit, tous les jours. Mais elle était résolue à ne pas céder.

Marc n'était pas moins entêté. Il acceptait bien de se confier plus intimement à sa mère. En tête à tête, il revenait mélancoliquement sur le passé, et il ne craignait pas d'avouer ses déconvenues, non pas des autres, mais de soi-même, ses erreurs et l'irréparable qu'on a causé. Il y avait de longs dialogues, — que de longs silences entrecoupaient, — tendres, amers, ironiques et détachés, entre le fils et la mère, sur la folie de l'amour qui veut accaparer pour soi un autre être, ses exigences tyranniques, ses violences et ses fureurs enfantines, sa jalousie meurtrière. Quel ridicule et

quelle pitié!... Annette considérait le visage amaigri, précocement vieilli de son garçon, les petites rides nouvelles autour des yeux, le pli de la bouche, moins colérique, plus lassée. Son cœur se serrait. Mais elle savait que la lance d'Achille guérissait seule ce qu'elle avait blessé. Pour la saisir, les deux ennemis n'avaient qu'à tendre la main. Mais les deux fous s'y refusaient. Annette était sûre qu'ils s'aimaient, qu'ils se voulaient; mais aucun des deux ne voulait vouloir le premier. Ils n'avaient de vouloir, qu'à se ruiner.

Ils étaient pourtant au bout de leurs forces; ils n'en pouvaient plus, de ne pas se voir! Car Marc savait que Assia était rentrée à Paris; et tous deux avaient été avertis par Annette des jours et heures qu'elle réservait à chacun, afin de leur éviter (disait la bonne femme) la peine d'une rencontre. Ils s'arrangeaient, de mauvaise foi, pour s'apercevoir, ces jours-là, aux abords de la maison d'Annette, en tâchant chacun de voir sans être vu. Le fort était qu'en se livrant à ce jeu de cache-cache, chacun croyait être le seul. Et à chaque fois que, dans la rue, embusqués au coin d'un magasin, l'un happait de l'œil la silhouette de l'autre, son cœur bondissait dans sa poitrine, ils étaient près de s'élancer, ou de s'affaisser, les jambes molles, parcourus d'ondes chaudes et froides; et ils rentraient, épuisés, vidés de sang, la bouche sèche. Après, leur journée était perdue...

Un tel état ne pouvait durer. Il fallut bien que l'heure vînt. — Marc était, ce jour-là, chez sa mère. Annette s'était enfin décidée à suggérer la possibilité d'un rapprochement; mais Marc s'y était refusé net; et il avait coupé court, avec rudesse, à ces propos. Assia guettait, sur l'autre trottoir, en face de la porte d'entrée; elle attendait, cachée derrière un camion, que Marc sortît. Mais il tardait. Elle n'y tint plus. Elle

traversa la rue, et elle entra dans la maison. Elle voulait seulement se rapprocher. Elle attendait, dressant l'oreille, au bas de l'escalier. Quand elle entendrait s'ouvrir au quatrième la porte d'Annette, elle ressortirait. La porte s'ouvrit; et elle monta. La volonté n'y était pour rien, c'étaient les jambes qui la portaient. Elle montait, comme une somnambule. De réflexion, plus trace. Mais l'ouïe, accrue, était une caisse de résonance, où s'amplifiaient les pas de celui qui descendait. Ils s'aperçurent à mi-chemin. Assia venait de déboucher sur le palier du second étage. Trois ou quatre marches au-dessus, à un tournant raide, Marc descendait. Leur sang s'arrêta; mais leur pas d'automates ne s'arrêta pas. Au lieu d'attendre sur le palier, Assia dans son trouble continua de monter la vis étroite, qui laissait à deux à peine la place de passer. Ils passèrent, droits, raidis, sans se regarder, se frôlant, près de glisser : Marc était collé au mur, Assia presque suspendue à la rampe. Il ne respirait plus. Elle, bouche fermée, soufflait du nez...

Ils avaient passé... Marc était maintenant sur le palier. Ils se retournèrent ensemble, d'un seul coup. Ils s'élancèrent... Marc empoigna au bas des hanches Assia, qui le dominait de deux ou trois marches. Son visage était à hauteur du ventre, il l'y enfouit, dans ce ventre traître, ce ventre sacré, — son logis, — perdu, repris!... Et Assia, perdant l'équilibre, glissa les marches, se retrouva sur le palier, bouche contre bouche : toutes les digues avaient sauté...

Au bruit de la glissade, à l'étage au-dessous, une porte s'ouvrit. Ils se lâchèrent. Qu'allaient-ils faire ? Où regagner le gîte et disparaître, au fond de l'abîme de la joie retrouvée ? Chez lui ? Chez elle ? Ils n'avaient plus la force de marcher, ils n'auraient pu fendre les bancs de la foule dans la rue. Ils ne voulaient pas

engloutir leur amour dans cette marée... Une seule issue : — ils fuirent, en haut, jusqu'à la porte du quatrième!

Annette ouvrit. Elle les trouva, les doigts aux doigts, qui se dévoraient des yeux, comme les amants de Raphaël au Transtévère. Elle fit à peine un geste de surprise. Elle rit de bonheur, et s'effaça. Ils se jetèrent à l'intérieur. Rien ne fut dit. « *Les peuples heureux n'ont pas d'histoire...* » Annette referma sur eux la porte de sa chambre. Ils y passèrent toute la nuit.

La mère était dans l'autre chambre, assise au chevet de l'enfant. Elle chuchotait avec le petit. Il était très intrigué, curieux, heureux, trop averti. Il s'endormit, riant, tenant les doigts de grand'maman...

Et dans la nuit, Annette couvait le bonheur meurtri, l'amour qui baise ses blessures, le fils prodigue, la fille aussi, — les vagabonds qui ont perdu et qui retrouvent leur logis. Ils sont rentrés. Elle les a là, de l'autre côté de la cloison, contre son lit. Et sur son ventre, la mère pressait ses mains heureuses. Et, dans son ventre, ses deux enfants.

DEUXIÈME PARTIE

Mai Florentin

« *Il l'attrapa, sur ses lèvres de sucre il la baisa, fort contre son cœur il la serra. Un peu couchés ils demeurèrent, et du reste aussi un peu ils firent... Allons, assez! je n'en dirai pas plus...* »

Ainsi raconte le conte populaire de *Maria-la-belle-Natte-noire*, que « Natte-Noire » Assia, pleine de contes, conta à Vania, plus d'une fois.

Mais cette lune ne ressemblait pas à la première lune de miel. Ce n'était plus le miel de fleurs, miel de printemps. Mais miel d'automne (et cependant, ils étaient si jeunes!) miel de sapins, d'âpre parfum, sombre et doré. C'est le plus brûlant, l'amour mûri par la douleur. Il ne se dépense plus en jeux prodigues. Il n'a besoin que de la présence, là contre soi, du bien-aimé. Il ne se lasse point de le palper, de tous ses sens, avec tout ce que la vie nous a donné, ce corps étroit, qui nous dessine et nous limite, sans nous contenir tout entiers... « Bien-aimé, bien-aimée, est-ce bien toi ?... »

« *Amantito, amantito,*
Amante, amante,
Les cils me gênent pour te regarder! » (1)

(1) « *Las pestañas me estorban*
Para mirarte. »

Et ils retombent, épuisés...

> « *Agrippe-toi et je m'agrippe à ton amour,*
> *Comme lézards à la muraille....* » (1)

Le lézard dort, l'œil ouvert... L'œil ne voit pas, il boit le soleil. Cela qui voit, c'est le flanc chaud contre la muraille, c'est tout le long corps déroulé... « Toi ? tu es là ?... »

Et l'on n'a même plus la force de bouger... Une lassitude immense, des siècles de lassitude à réparer... Qui se doutait qu'on avait ces nuits, ces nuits de non-sommeil à rattraper ?... Même quand ils s'étaient imaginé dormir, en ces mois d'exil, loin de leur terre, ils s'épuisaient dans des souffrances et dans des luttes, et le regret insatiable les rongeait... A présent qu'ils s'ont, qu'ils se « ré-ont », ils n'ont même plus la force de reprendre leur possession; et c'est assez qu'ils la sachent là, contre leur flanc.

— « Je dors, je t'ai, tu m'as, je dors... »

Assia dort, elle dort... Elle n'aura jamais fini de dormir...

(1) « *Arrimato a mi querer*
Como las sulamanquesas
Se arriman a la pared. »
(*Coplas* populaires espagnoles).

Quand ils commencent à s'éveiller — (par intermittences, jamais ensemble), — ils contemplent, à leur côté, l'autre endormi. Ainsi Psyché tenant la lampe, ils scrutent le corps de l'amant et ce visage, comme un livre d'amour meurtri, qui, dans le sommeil, se trahit. Ils ont tous deux un saisissement à lire les secrets de la douleur et de la révolte, qui ont, pendant les mois de séparation, laissé la trace de leurs ongles sur cette figure connue, qu'ils ne connaissent plus. Elle est la même, et elle est une autre... Quoi de changé ?... Et tandis qu'ils interrogent le miroir de ce visage, de celui qui dort, ils y découvrent, par réverbération, le reflet du leur : le leur aussi, celui qui veille et qui observe, n'est plus le même, il est un autre... Quoi de changé ?... En tous les deux s'est accompli un profond travail de labour. Le soc a passé, et des semences ont levé...

Premières de toutes, premier blé : un autre amour. Celui d'hier s'est brûlé. Un autre est né. Un amour fait de gratitude et d'abnégation passionnée. Car ils ont, au prix de leur souffrance, éprouvé ce qu'ils étaient l'un pour l'autre, et que l'un sans l'autre ils ne pouvaient vivre. L'orgueil qui les affrontait l'un à l'autre est brisé. Et quel bonheur qu'il soit brisé! La porte s'ouvre entre leurs cœurs...

— « Je suis ta demeure. Habite-moi! Je suis déserte, si tu ne me remplis... Ah! quelle merveille, comme dit Gorki, d'aimer une créature humaine!... Pourquoi celle-ci? Je n'en sais rien. Ce que je sais, c'est que c'est elle que j'aime. Et son amour me fait revivre d'entre les morts... Et moi, c'est moi, qui l'ai mis en croix.!.. » (Assia, penchée sur le corps de Marc endormi, baisait le coup de lance au côté...) « Que jamais plus je ne le fasse souffrir!... »

Et elle lisait, dans les yeux de Marc réveillé, la même peur de lui faire mal, la même tendre sollicitude. Tous deux, meurtris, étaient sur-le-champ avertis des moindres frémissements qui effleuraient l'épiderme de l'aimé. Ces attentions qui se manifestaient, de mille façons imperceptibles, modelaient le fond de l'âme. Chacun s'efforçait en secret vers ce qui pouvait satisfaire l'autre. Chacun réprimait les tendances de sa nature qui pouvaient heurter celle de l'autre. Ils avaient pris un sentiment d'humilité mutuelle, qui leur était inusité. Il ne s'agissait plus d'avoir raison contre l'autre. Il était meilleur d'avoir tort avec lui. Assia ne cherchait plus à pousser Marc hors de ses limites, ou avant l'heure; elle cueillait sa joie, en ces jours de « retrouvance », à adapter le rythme de ses pas à ceux de l'ami. Il lui suffisait de savoir qu'ils allaient ensemble...

— « Va à ton pas! Ne te presse pas! Je suis avec toi, nous avons le temps!... »

Même si Marc ne pourrait pas, sans forcer sa nature, atteindre au but qui semblait naturel à Assia, Assia ne tenait plus à atteindre au but sans lui. Sa première œuvre, son premier devoir et son bonheur étaient — (son cœur le sentait maintenant) — d'aider l'aimé à réaliser sa nature. Il était son enfant, son vrai enfant, — plus que le petit : — le petit, une fois pour toutes, était

pondu; mais le grand enfant, elle le portait toujours dans ses flancs, elle le faisait, elle le couvait, elle le modelait avec sa tendresse et avec son sang... Elle se souvenait des paroles d'Annette, au lendemain de la rupture :

— « Nous sommes la mère. Il nous faut avoir pitié de notre enfant... »

Elle les lui rappela, seule à seule :

— « C'est vrai. Même dans l'étreinte, le sentiment le plus puissant — (le plus obscur; mais je vois clair en lui, aujourd'hui), — c'est le sentiment d'être la mère. Il est en nous; et c'est la suprême douceur, de le bercer en notre corps, celui qui nous prend en se livrant, — notre grand enfant. »

Annette dit :

— « Il ne faut pas trop le lui montrer. Une mère sage sait ménager l'amour-propre de son petit, qui se croit grand. Elle doit apprendre la bonne science de lui servir de champ d'expérience, pour exercer contre elle, maladroitement, sa force naissante. Elle supporte avec indulgence ses injustices; et même elle y goûte une secrète volupté. Celui que nous aimons, notre enfant, nous le faisons homme, il devient homme à nos dépens. Et c'est l'amour. L'amour débute par une blessure. »

— « C'est moi qui l'ai blessé, mon grand. Je n'ai pas été une mère sage. »

— « On n'apprend à l'être qu'après qu'on ne l'a pas été. »

— « Les vierges sages sont, pour vous, les folles de l'an passé ? Vous ne leur auriez pas fermé la porte ? »

— « Je l'aurais fermée plutôt aux sages, qui refusaient de prêter leur huile. Je ne suis pas une bonne évangéliste. »

— « Oui, vous m'avez prêté votre huile, et ma

lampe s'est rallumée. L'époux est revenu. Je l'ai, je l'ai, et je le garde, je ne laisserai plus souffler ma chandelle... « *Au clair de la lune!...* » Je veille sur mon feu. »

Marc regardait, penchée sur lui, la petite veilleuse. Il voyait bien sa vigilance à abriter entre ses mains la flamme de l'amour rallumée, la roseur de la lampe au visage tendre et soucieux. Les attentions de Assia pour protéger la liberté de Marc et ne point le gêner dans son développement, n'étaient pas perdues pour lui. Il était touché qu'elle parût prête à lui sacrifier sa propre loi. Il n'était pas homme à l'accepter. Il n'en sentait que davantage les devoirs qu'il contractait envers elle. L'acte de foi qu'elle faisait en lui, l'obligeait à se rendre digne d'elle. Ne pas décevoir son attente. Marcher devant. Et jusqu'au bout! — Ce n'était pas qu'il pût jamais lui sacrifier la sincérité de sa nature. Il savait — (et elle aussi, maintenant, savait) — que ce serait elle-même qu'il trahirait, si, par faiblesse envers elle, il se trahissait. Sa sincérité était sa dot, le bien propre de la communauté. Il fallait veiller dessus, mais en faisant qu'elle ne restât point improductive, que cette force intérieure s'accomplît, qu'elle se frayât son lit de torrent entre les monts. Il fallait résoudre l'énigme des exigences contradictoires de l'esprit. Et de ces lois qui s'opposaient, dans l'âme de Marc, faire jaillir la loi plus vaste qui les embrasse.

C'est ici que se révélait la vertu inattendue de l'amour — de l'amour nouveau, qui rénovait le sang de Marc, par la blessure. Car, en le dépouillant de certaines chaudes illusions de la vie aveugle, de l'égoïsme de la chair, de cette folie d'accaparement d'un autre être, — l'amour l'amenait à se dépouiller de l'égoïsme de l'esprit — le plus mortel — celui de ses idéologies et de ses absolus de pensée. Il l'aidait à passer d'un

plan de vie à l'autre plan, de l'individuel au social. De même qu'en ces premiers mois de *Vita Nuova,* Assia trouvait sa joie naturelle à subordonner son indépendance et son orgueil au service amoureux de Marc, — Marc s'acheminait au sacrifice de son individualisme chaotique, plié sous la main des exigences d'action sociale et de combat, que lui soufflait, sans le savoir, l'amour de Assia. Elle n'avait pas besoin de le lui demander. Il suffisait qu'elle se fît lui, pour qu'il se fît elle, et qu'il y retrouvât, comme siens, cette vigueur d'instincts élémentaires, qui étaient essentiels à la nature de Assia. Il va de soi qu'un tel accouplement des deux pensées n'était possible qu'au paroxysme des premiers temps, où les deux corps s'étaient retrouvés. Il devait, ensuite, relâcher son nœud, reprendre le côte-à-côte indépendant des deux vies intérieures. C'est la loi. Mais de ces instants où ils s'étaient pénétrés jusqu'au centre et mélangés, au point d'être plus l'autre que soi-même, ils gardaient une imprégnance d'âme, qui ne pouvait plus s'effacer. Ils en avaient le goût dans la bouche. Même s'ils avaient voulu en laver leur langue — (il y avait des heures où cette hantise sentait la fièvre) — ils n'eussent trouvé aucune eau pour s'en nettoyer le palais. Il leur fallait vivre avec leur mal — avec leur bien — l'âme de l'autre greffée au corps. On la sentait battre comme une dent. Une dent à naître. De neuves dents. Ainsi que de jeunes animaux, ils cherchaient des objets à ronger, afin de se faire les dents. Ils avaient faim. Faim d'agir.

Il subsistait entre les deux une différence. La faim de Assia était tout plaisir; car elle était saine et sans soucis : « J'ai faim, je mange... Tant pis pour ce qui est mangé! » — Mais la faim de Marc ne pouvait pas oublier les droits à vivre de qui est mangé, comme de qui mange. Toute vie en marche chemine sur des victimes. Nulle société vraiment nouvelle ne s'édifie que sur les ruines de celle qui était, avant. Et ces ruines ne sont pas des pierres, ce sont des corps qui ont du sang. Pour connaître le goût de ce sang, Marc n'avait qu'à lécher ses propres blessures; dans le combat qui s'imposait à sa volonté, il se trouvait, par sa nature, des deux côtés : les coups qu'il portait, il les recevait. La cruauté du combat lui était deux fois sensible : frappant, frappé. Et l'idéologie du combat heurtait la sienne : cet esprit de masse prolétarienne, ce matérialisme dialectique, l'offensait personnellement dans son aristocratisme invétéré d'individualiste intellectuel, qui a beau faire : il lui faut croire aux privilèges de l'intellect et de la caste qui s'identifie avec lui; s'il ne croit plus, il se sent perdu!...

Marc n'arrivait à s'en sauver que par une réaction ascétique, qui se punissait — lui et sa caste — de leur indignité reconnue, en se condamnant au dur service de la classe prolétarienne et aux moyens de combat

que ce service impliquait. Il avait usé jusqu'à la corde les vieux habits de l'individualisme destructeur ou stérile. Il avait vu et touché, chez ses compagnons intellectuels, la prostitution des idées qui lui étaient chères : la liberté de l'esprit, la non-violence. Tous les idéologues de la bourgeoisie, petits et grands, avaient commerce avec ces idées; ces idées-filles leur procuraient la volupté à bon marché de l'intelligence magnanime et confortable, qui ne risque rien. Il y en avait pour tous les cuirs : objectivisme, idéalisme, esthéticisme, honneur, pitié, respect, vertu, libre conscience individuelle, humanité... Elles avaient passé par tant de lits qu'elles s'accommodaient de toutes les formes : tous les esprits s'y emboîtaient. Ils évitaient ainsi le contact pénible du réel, les mains râpeuses, les mains sales, et le sang. Ils se servaient de leurs idées, de leurs prostituées, pour échapper aux responsabilités et aux risques de l'action sociale. Ce n'était pas seulement, chez les meilleurs, la pusillanimité, la peur du sang; c'était surtout le secret orgueil froissé : ils voulaient bien, à la rigueur, se dévouer pour la cause du peuple; mais à condition de ne point perdre leur place d'honneur, de rester l'élite privilégiée qui dirige les masses mal éduquées, les professeurs qui font la classe *ex cathedra*. Sous la fiction d'une démocratie, ils n'admettaient pas, sans oser le dire, l'insolente égalité des prolétariats, qui les acceptaient, mais dans le rang. Quand la nécessité les eût forcés, comme en U. R. S. S., à coopérer avec ces masses, ils auraient eu beau faire, ils eussent conspiré, ou bien de cœur, ou bien de fait, pour établir l'oligarchie des techniciens, de la matière ou de l'esprit. Leur origine prolétarienne ou petite-bourgeoise, pour la plupart, ne les défendait pas d'un attitude protectrice à l'égard de ceux qu'ils regardaient comme des mineurs. Dans tous les temps, les

plus dédaigneux envers le peuple et les plus durs ont été ceux qui, sortis du peuple, s'en sont élevés, par la souplesse ou par la force des poignets. Les intendants de l'ancien régime étaient les chiens de garde des privilégiés. Les intellectuels et les techniciens sont aujourd'hui ceux de l'ordre bourgeois. Marc les avait scrutés à fond; et ce qui l'avait aidé à lire leurs pensées de derrière la tête, c'est que derrière sa tête à lui, il avait lu cette même pensée; il avait eu à l'extirper. C'était aussi pourquoi il apportait plus d'énergie à les combattre : car en eux, c'était lui, c'était un de ses « moi », un « moi » renié, qu'il combattait.

Dans une nuit de lutte fiévreuse avec lui-même, une de ces Nuits du Quatre août où l'on se libère de ses privilèges, Marc se libéra de sa liberté individuelle, pour s'imposer de servir l'action commune des masses qui veulent renouveler l'ordre social. Mais son esprit n'était pas au clair sur la place qu'il assumerait dans l'ordre de combat. Car il ne pouvait dépasser la notion du sacrifice. Celle de la violence, il s'y butait. Par un effet de la même réaction passionnée contre ses instincts, qui lui faisait durement mater son individualisme, son esprit se refusait à admettre, pour soi, l'emploi de cette violence à laquelle son tempérament n'était que trop porté. Il savait, par expérience, que s'il y mettait le pied, il s'y noierait. Et il avait quelques raisons de croire que, pour le plus grand nombre, il en était de même. La violence est un vin trop fort pour les hommes. Un verre suffit, pour qu'ils perdent le contrôle de leur raison. Et cependant, l'Europe d'aujourd'hui ne peut plus agir sans elle. Il y a trop de siècles qu'elle est habituée à cet alcool. Pour l'en guérir, que peut-on faire ? Ce ne sont pas des mots qui opèrent. C'est l'exemple seul de l'action. C'est le sacrifice. Mais au service de l'ordre de combat.

Une telle décision faisait appel aux plus héroïques énergies et aux plus pures. Mais il y manquait la touche de lumière : la joie qui, seule, auréole l'action. Ce grand effort pour se purifier, pour se sacrifier, pour renoncer, enveloppait le jeune garçon d'une secrète mélancolie. Il la cachait à Assia; et Assia n'y prenait point garde : car sa nature, dont la substance n'était peut-être pas moins compliquée, mais dont l'épiderme était moins délicat, s'arrêtait peu à ces scrupules de l'action. Elle respectait chez Marc les problèmes qui le tourmentaient; mais elle le laissait les résoudre, seul. Il suffisait qu'elle acceptât, d'avance, de le suivre dans la ligne d'action qu'il aurait décidée. L'amour faisait confiance à Marc. Mais qu'il choisît, et qu'il agît! Tout chez cette femme en pleine sève, était action, jusqu'à l'amour. Elle était un arbre tourné vers le soleil, la vie en marche, le flot du jour. Conquérons le jour! Jour après jour, prenons le jour! L'introspection n'est plus de saison.

Si Marc voulait faire part à une autre de ses débats de pensée, c'était sa mère qu'il cherchait : déjà sortie de l'action jusqu'à mi-corps, y baignant des genoux à la plante, elle était faite pour comprendre la dualité tragique de son garçon. Elle le voyait passionné toujours autant pour la vie, mais plus tout à fait dupe de cette vie : en l'étreignant, il la jugeait. Et le plein de sa flamme s'érigeait, à travers la vie, vers un avenir, vers un au-delà, qu'il ne voyait pas, mais qu'il voulait et qu'il cherchait, comme un serpent aveugle qui se tend. Le fils parlait peu à la mère de cette vie secrète. Ils l'échangeaient entre eux, par contact. Leur sang ainsi s'établissait au même degré de température; il atteignait, en commun, son point d'équilibre. C'était le principal bienfait de ces colloques incomplets : car Annette pouvait bien lire dans son

garçon; mais elle ne pouvait pas lire, pour lui, au delà; elle était incapable de lui conseiller ce qu'il devait faire.

Il se tenait ainsi entre les deux femmes, qui l'aimaient, mais qui ne pouvaient l'aider à marcher, sinon en marchant avec lui; elles étaient prêtes à l'accompagner, où qu'il allât; mais elles ne pouvaient ou ne voulaient pas lui dire : — « C'est là! » Elles attendaient qu'il le leur dît. Il le trouvait juste. Il était l'homme. Mais vouloir pour elles deux et pour lui ne simplifiait point le problème. Chacun des trois avait sa loi. Comment trouver le bel accord de trois notes, qui réalisât leur pleine harmonie ?

En attendant que l'intelligence le découvrît, l'instinct plus sage et plus sensible les y acheminait. L'échange secret de leurs natures communiquait à Marc, par Assia la brûlante sève, l'élan d'agir, — par Annette le calme du front, qui tient l'écluse de l'action. Et aux deux femmes, il offrait le point ferme, l'arbre auquel accrocher leur vigne. Il les mariait.

Ils confrontaient leurs expériences, pendant les mois de vie à part. Celles de Assia, en Europe centrale, étaient lourdes de sens, puisqu'elle avait surpris, de son poste aux écoutes, des lambeaux du « secret des Dieux ». Elles complétaient les révélations, que Annette avait récoltées, de son intimité avec Timon. Elles confirmaient les intuitions et les appréhensions de Marc, dans ses courses de chien errant sur le pavé de Paris.

Il était clair que l'Europe et le monde étaient livrés au pouvoir occulte de monstrueuses puissances industrielles et financières, qui manœuvraient les États ; démocraties, fascismes, tout leur était bon : rois de Balkans, les princes vendus qui vendent leurs peuples, les *condottieri* et les *duci* braquant leurs yeux de revolvers, les grandes gueules soufflant la guerre et les pogroms, les héros du poignard, de la matraque et du ricin, — ou, aussi bien, les pères nobles des Immortels Principes de 89, ces poires blettes, et l'avocasserie des Parlements, — Hitler, Horthy, Mussolini, ou Pilsudski — et pourquoi pas ? les hauts-parleurs de Paris, Prague, Londres, Genève ou Washington : tout peut servir, le brigandage et l'idéalisme, la noble candeur et l'infamie; il suffit d'y mettre le prix : la gloire,

l'argent, ou le crime. Pour tous les goûts! Les plus naïfs y étaient pris, comme les plus roués : une fois le doigt dans l'engrenage, toute la bête y passait. La peur achevait la prise, dont les flatteries de vanité et les petits cadeaux d'amitié avaient été l'amorce. Les gros poissons étaient ferrés à l'hameçon.

La partie eût été gagnée, sans deux conditions : — il eût fallu que ces maîtres du monde s'entendissent pour le partage du monde; — il eût fallu qu'ils s'entendissent contre l'unique ennemi de taille, qui préparait la contre-offensive du monde : l'U. R. S. S., qui s'armait, derrière la muraille d'acier, fumante, de ses grands Plans. Ces conditions étaient élémentaires. Un enfant les eût comprises. Mais ces géants de l'argent et des affaires, membrus, charnus, avaient, comme Timon l'avait dit, de très petits cerveaux. Leurs gros yeux myopes, injectés de sang, n'arrivaient pas à se dégager de leurs passions antagonistes, de leurs vanités, de leurs intérêts rivaux, du jour présent. Depuis des ans, ils n'avaient pas été capables de faire front commun contre l'ennemi. Ces acheteurs du monde se laissaient acheter; ils se trahissaient mutuellement, pour un gâteau volé à l'autre, pour un contrat conclu avec le sage ennemi, qui les avantageait aux dépens du concurrent. Ainsi, ils avaient laissé grandir l'énorme usine prolétarienne, qui, jour et nuit, forgeait leur ruine.

Mais, à la onzième heure, — (et même le premier quart était sonné), — ils avaient fini par sentir sur eux l'ombre de l'usine qui s'allongeait. Et ils voulaient faire l'union. L'Union Sacrée. Tous leurs buccins et toutes les cloches de leurs églises la sonnaient. C'était bien tard! La terre tremblait. De premières secousses lézardaient les gros murs du capitalisme. Quelques

piliers massifs s'étaient brusquement écroulés : Stinnes, Timon, Lœwenstein... Ceux qui restaient, les plus puissants, devaient faire bloc. Assia avait assisté aux tentatives pour grouper les gros cartels industriels et les fascismes franco-allemands. D'autres tentacules se tâtaient par-dessous les mers, entre pays anglo-saxons, British Empire et U. S. A., pour recoller l'*Oktopus*; elles engluaient les *bravi* à vendre et les fascismes à tout faire de l'Italie et des Balkans. Une nuée d'espions et d'agents provocateurs grouillaient, comme des mouches vertes, dans tous les coins. La France entretenait, sur son sol même, une armée Blanche de mercenaires, — chair à mitraille, toute prête à être lancée, à tout moment, ici ou là, à l'intérieur ou au dehors. Et entre Paris, Londres et Moscou, par Prague, Riga et Varsovie, c'était un va-et-vient d'agents secrets, qui s'insinuaient dans l'U. R. S. S., pour désorganiser, pour saboter les travaux, pour fomenter des soulèvements, pour bétonner la route aux chars d'assaut de l'Invasion, que sottement cocoricotait, six mois d'avance, la jactance des généraux blancs et du roi du pétrole hollandais.

Le « libéralisme » d'Occident laissait faire. Et les rancunes des socialismes, ulcérés par les polémiques sans ménagements des vociférateurs communistes, feignaient de ne rien savoir. Une surdité opportune les dispensait d'intervenir. Il fallait pourtant les forcer à entendre! Et eux aussi, ces intellectuels des partis de gauche, gras et quiets, qui ne voulaient point avoir l'air de se désintéresser de l'égorgement d'un monde nouveau, mais qui voulaient encore moins se compromettre pour sa défense. Ils étaient sourds et faisaient : « Bée! » comme le berger de Maître Pathelin.

— « Attends un peu ! Je vas te secouer ! Le

hululement des S. O. S. finira bien par te percer le tympan... »

Mais où installer l'instrument ?

Marc fut des premiers à organiser en France, avec quelques braves garçons qui ne craignaient point de risquer — (ils avaient tout à perdre, rien à gagner) — des groupements de combat pour la défense de l'U. R. S. S. Assia n'avait rien fait pour l'y pousser. Rien que d'être, et d'être aimée. Car il lui prenait sa pensée, comme l'odeur de ses vêtements. Entre deux compagnons de nuitées, la pensée qui a besoin, pour être prise, d'être exprimée, est une fleur sans parfum. Chaud s'exhalait du jardin de Assia son parfum d'acacia. Elle était trop rusée, pour laisser Marc s'apercevoir qu'il emportait, aux poils du corps, l'odeur de sa pensée. Elle avait l'air de suivre Marc. — Et somme toute, les deux suivaient la piste, qui les menait à leur vrai but, à l'action juste qui est la maturité de toute vie pleine. C'était leur ligne propre de développement. Elle s'ajustait à celle de l'époque en marche vers la Révolution nécessaire. Quand se font les grands plissements de la terre, les petits ruisseaux suivent la même pente que les rivières, et tous ensemble mêlent leurs eaux. Annette même, qui, par son âge et son travail de pensée, était arrivée au bas de la pente, où le courant s'apaise, participait à la même marche et, reflétant un ciel plus calme, se rendait dans la même direction.

Marc adjoignit à l'atelier de reliure de son vieux patron, et avec son aide, une petite imprimerie, d'où sortaient irrégulièrement des brochures d'éveil et de combat social, des traductions de Marx, Lenine, des maîtres de l'action internationale, des cahiers de documentation, et des appels ou des pamphlets, qu'il rédigeait. Assia était, naturellement, sa traductrice du

russe et de l'allemand; et quelquefois Annette, pour l'anglais ou pour l'italien. Mais elle y apportait moins d'ardeur; elle traînait sur ses traductions, surtout quand c'étaient des livres d'économie ou de théorie sociale; elle faisait l'école buissonnière avec l'enfant Vania, dont elle ne s'était pas dessaisie, depuis que la mère était rentrée; elle était aussi reprise par sa vie de rêves, à mesure que déclinait son jour; on la trouvait flânante, comme une écolière, devant son livre ou son cahier, les yeux absents : il fallait la rappeler :

— « Eh! la dormeuse! C'est comme ça que tu gardes notre pré ?... »

Assia aimait à la bousculer. Et il ne déplaisait pas à Annette d'être bousculée. Elle revenait, mais sans hâte, à son pré. D'où elle revenait, elle ne le contait à personne, bien que Assia la taquinât pour savoir. L'activité galopante de ses deux poulains lui était amusement. Elle ne cherchait point à la modérer.

Elle leur ouvrit d'autres champs. Son vieux libéralisme et ses souvenirs de Roumanie et d'Italie lui faisaient sentir plus vivement les attentats des fascismes dans les pays latins. Elle y avait gardé des amitiés, et elle contribua à faire de la librairie de son fils un des foyers de l'émigration antifasciste italienne. Ils y apportèrent leur clientèle, moins riche d'argent que de discussions. Il n'était pas facile qu'ils s'entendissent avec le communisme. Même entre eux, ils avaient peine à s'entendre. Ils s'épuisaient à reconstruire un édifice démocratique, que la grande guerre avait miné, et sur lequel à la fois Révolutions et Contre-révolutions tiraient à coups de canon. Ils se trouvaient doublement exilés, hors de leur terre, et hors de leur temps. Annette, qui les comprenait, tout en ayant accompli pour elle

le renoncement à beaucoup de ce qu'elle avait, avec sa génération, cru et aimé, aux idéaux de sa jeunesse, qu'elle avait vus vieillir avec elle et qui feraient place (c'est la loi de vie) aux idéaux d'une autre jeunesse, — Annette était l'intermédiaire entre ces deux époques de la liberté, et elle tâchait de faire mutuellement estimer, aux uns la grandeur mourante du vieux idéalisme bourgeois issu des ruines de la Bastille, aux autres le renouvellement du monde par le matérialisme héroïque de la Révolution prolétarienne. Elle n'était pas de ceux qui s'inquiètent des mots d'école. Matérialisme, idéalisme, que le feu de vie se nomme comme il voudra! Toute la question est qu'il flambe.

Marc avait tendance, comme sa mère, à sympathiser avec ces *fuorusciti* : la tragédie de leur destinée, en marge du temps, lui était secrètement apparentée, bien que sa volonté réfléchie l'y arrachât. Il se faisait leur champion. Assia trouvait que son Don Quichotte défendait une cause perdue. Mais elle s'était imposé la loi de ne plus gêner les chevauchées de son chevalier sur Rossinante; et elle aimait, non sans en rire, ses longues jambes et ses coups de lance. Ceux-ci valurent à Marc la reconnaissance des exilés, et l'honneur, dont il se serait passé, d'attirer les regards des agences fascistes en France. La petite rue, peu fréquentée, où gîtait la librairie, s'anima de certains promeneurs, qui trouvaient un intérêt singulier aux humbles étalages du quartier; la librairie bénéficia de longues visites de clients, qui bouquinaient interminablement, avant de se décider à acheter; et Marc reçut, jusque chez lui, des admirateurs italiens de ses articles, qui lui témoignaient, avec une gratitude trop attendrie, un antifascisme véhément, dont l'expression faisait dresser l'oreille de Assia, dans le couloir, montant la garde à la porte de son grand. Car il n'était pas assez

méfiant; et il fallait lui rappeler qu'en politique il vaut mieux écouter que parler, avant d'agir... Années à mouches! Elles pullulaient sur l'Europe de ces temps. Celles de l'O. V. R. A. italienne étaient particulièrement harcelantes, à Paris. La colonie antifasciste avait toujours à s'en défendre; et ce n'était point un de ses moindres troubles : car l'ignominie de personnages, dont l'honorabilité paraissait jusqu'alors établie, se révélait subitement; même des hommes, des amis, dont on se croyait sûr, s'avéraient, trop tard, des rabatteurs de la police secrète du fascisme, qui venaient cueillir les victimes et les pousser dans les filets. Tant avait crû, dans ces couches véreuses d'après-guerre, et particulièrement dans les jeunesses désorbitées, l'appétit du lucre et de l'infamie. Assia avait un flair, qui se trompait rarement; et plus d'une fois, elle brûla les ailes de quelques insectes qui voulaient se faufiler chez Marc; un certain ton, un certain regard, suffisaient à les faire s'éclipser : ils se gardaient d'insister. Mais il suffisait d'une heure d'absence : Marc résistait mal aux appels qui étaient faits à sa fierté ou à sa pitié : il ouvrait facilement sa bourse et sa confiance.

Le camp communiste était à peine moins dangereux. La guerre avait appris aux gouvernements à utiliser les vices honteux qui sont tapis dans la bedaine de tant d' « honnêtes gens » — « *honnest Iago* » — qui ne demandent qu'à les nourrir, ou (encore mieux!) à être nourris par eux. Leurs aptitudes, qui s'ignoraient, à trahir, moucharder, dénoncer, étaient richement cultivées. Suivant les traces expérimentées de la vieille sainte Russie des Tsars et du grand maître ès-perfidie politique, l'*Intelligence Service*, soutien de l'Empire Britannique, les chefs de la démocratie française maniaient maintenant l'agent provocateur,

comme un moyen de gouvernement; ils en avaient impartialement dans tous les camps de l'opposition, à gauche, à droite, — parmi le parti de la Révolution, comme chez ces Messieurs du Roy. L'appareil de police politique avait formidablement grandi en quinze années. A l'exemple de l'*Intelligence Service*, elle aspirait à devenir un État dans l'État. On pouvait déjà prévoir le temps où, pour se maintenir, le premier-ministre devrait se faire le premier flic de l'État, (ou le second : le sous-Chiappe). Il ne restait plus à la liberté qu'une heure de souffle, avant qu'on lui tordît le cou. Faisons comme Marc, profitons de l'heure!

Marc risqua, plus d'une fois, par ses attaques, le passage à tabac, et même l'attentat, — la nuit, revenant, au coin d'une porte l'assommade par des rôdeurs patentés. — Mais ils avaient compté sans le revolver de Assia, qui les devança, claqua dans le tas : le blessé ne tint pas à se faire connaître. Et, par la suite, sans que Marc ni Annette en eussent vent, Sylvie entra en scène.

Assia l'avait avertie : les deux femmes, qui ne s'aimaient pas, scellèrent l'entente, pour la défense de leur petit. Sylvie avait des amitiés dans tous les mondes; elle en avait dans la presse, et au Parlement; elle y jouissait de ces privilèges qui, à Paris, sont reconnus à certaines vedettes féminines de la mode, de la vie galante, et de l'esprit, — surtout à mesure qu'elles deviennent blettes : pour le nez des Parisiens, les femmes en renom prennent, avec l'âge, comme le vin, plus de bouquet. Sylvie usa de cette primauté et de sa langue bien affilée, pour faire savoir à ces messieurs de la Tour Pointue qu'ils eussent à s'abstenir de coups de main sur son neveu : champ réservé, gare au scandale! La Ligue des Droits de l'Homme fut alertée. Et

jusqu'au vieux Roger Brissot (1), qu'on fit marcher! (Si Marc l'eût su, il eût étranglé Sylvie).

Brissot était alors garde des sceaux, gorgé d'honneurs et d'argent, gros pilier de vingt conseils d'administration des plus puissantes Sociétés financières, qui se partageaient le pouvoir de la France et les rapines du monde. Un mot de lui valait un ordre. Il était au bout de sa vie, atteint par la maladie — le foie rongé — qui lui vaudrait avant peu des obsèques nationales, dégoûté de tout, et toujours affamé : il portait son existence comme un vide béant qu'il s'acharnait, vainement, à combler. Le Panthéon, qu'il convoitait, n'eût pas suffi à boucher le trou. La gloire de pierre est de la mort. Il eût fallu la vie, — la vie qu'on laisse après soi. Il ne laissait rien, que des discours, qui suaient l'ennui, qui puaient la mort. Il connaissait bien l'existence de Marc. Les tentatives qu'il avait faites pour s'annexer cette chair vivante, sortie de lui, s'étaient heurtées au plus outrageant des refus — même pas direct (Marc ne l'avait pas honoré d'un mot) — par humiliant intermédiaire. Ce que Brissot ressentait maintenant pour cet homme, c'était quelque chose comme de la haine. Il aurait voulu le retrancher de sa pensée. Et si même Marc eût été retranché de l'existence, qui sait si Brissot n'eût pas été secrètement soulagé ? Mais il y avait trop de gens qui, par Sylvie, connaissaient sa paternité honteuse et reniée. Il était tenu par l'amour-propre, par le contrôle secret de cette opinion, qu'il redoutait. A moins de jouer les Brutus romains qui sacrifient leurs rejetons sur l'autel de leur devoir — (il avait beau manier la rhétorique : c'eût été un exploit oratoire un peu épais à faire avaler!) — il était tenu de protéger son rejeton

(1) Voir *Annette et Sylvie*, et *Mère et fils*.

contre les guets-apens de l'État... « L'État, c'est moi... » Il en était.

Il y mit ordre. — Il n'était pas, en somme, un mauvais homme. Il eût aimé à aimer un fils, et surtout à être aimé de lui. Il pouvait être un homme d'État corrompu; homme de famille, il n'eût pas été sans vertus, — ainsi que la plupart de ces bourgeois français. Peut-être Marc et Annette lui eussent été bienfaisants, s'ils eussent consenti à l'accepter. Mais Marc et Annette avaient été impitoyables. Nous n'avons pas à les en louer. L'inhumanité est trop naturelle chez les jeunes hommes. Et quant à la femme, même la meilleure, elle a souvent de sombres replis du cœur, une dureté impénétrable, des ressentiments qu'elle ne s'avoue pas, afin de ne pas avoir à les discuter. Annette pensait, de bonne foi, qu'elle ne pensait pas à Roger Brissot : elle ne lui voulait donc pas de mal, puisque pour elle il était mort. Mais c'est le plus terrible : subconsciemment, elle l'avait tué; elle lui refusait l'air des vivants. Il y a du crime, qui s'ignore, dans plus d'un cœur, à qui le crime ferait horreur. Et les meilleurs, les plus généreux, ne sont pas les moins à redouter. Ils ne haïssent pas. Ils suppriment. Mieux vaut la haine que ce calme anéantissement. — Même un Brissot n'en était pas capable. Il n'avait pas assez d'énergie personnelle. Ses haines étaient, comme ses amours, incohérentes et d'épiderme. Il fit donner des instructions, pour que Marc ne fût pas inquiété.

Marc ne sut jamais ce qu'il devait à son père, ni la complicité des deux commères : son Assia et la Sylvie. Elles se gardèrent bien de lui en parler. Mais ce secret les rapprocha l'une de l'autre. Sylvie, sans rétracter son animosité contre l'intruse qui était rentrée au nid, relégua ses ressentiments au fond de ses tiroirs, —

(l'occasion reviendrait peut-être de les en ressortir); — et elle consentit à reparaître plus souvent au logis du jeune couple. La liberté de ses propos et son humour s'accordaient avec ceux de Assia; elles riaient toutes deux, à belles dents, tout en sachant que la paix n'était point faite; mais trêve franche et alliance : elles avaient leur Marc à défendre.

Marc continua donc à vendre et publier des livres et brochures de propagande antifasciste, antiimpérialiste, prosoviétique, progandhiste, etc..., sans se décider à prendre position nette entre ces diverses formations de combat, mais en tâchant de se faire le lien entre ces armées et de les amener (rêve utopique) au front unique contre les forces massives de la Réaction. Bien entendu, il n'y arriva pas; et la seule unité, créée entre ces troupes de Résistants et de Non-résistants, de libéraux et de violents, le fut par la consigne officielle d'écrasement commun, sous la chape du silence. Aucun journal n'en parlait, et l'on n'eût pu trouver une seule des publications dans aucun kiosque de librairie. Mais elles n'en furent pas moins lues et répandues sous le manteau. L'âpre et brûlant génie de Marc, que le combat et la peine avaient mûri, — marié à la verve cinglante de Assia, qui ne signait pas, mais s'accouplait à l'esprit de Marc, — ne furent pas longs à s'emparer d'un public indépendant, qui fit lui-même sa publicité, de proche en proche. C'est la meilleure. Elle s'allume, par-dessus tous les obstacles, comme ces feux sur les collines qui se transmettaient autrefois le signal. Le signal toucha les veilleurs isolés dans les milieux les plus divers et les plus lointains. La correspondance commença à affluer, avec les souscriptions volontaires. Annette se réjouissait de voir grandir le cercle d'action de son fils, sans vouloir voir où cette action le mènerait. Elle n'ignorait point les dangers.

Et elle ne souhaitait point qu'il s'y exposât. Mais elle n'eût pas voulu qu'il s'y dérobât. Elle se leurrait de l'espoir que l'action dangereuse ne serait pas pour demain...

Et puis, il y avait en elle, comme en toute nature forte, un fond de fatalisme, qui s'accorde avec la volonté : — (« Ma volonté est ce qui doit être : ce qui doit être sera. ») — Le courant du fleuve nous emporte. Nous n'avons qu'à tenir la barre de la barque. La barre, la barque, et le courant : c'est moi. Soit fait selon la volonté du fleuve!...

Pour le moment, le danger restait lointain. L'action de Marc paraissait encore inoffensive pour le pays qui l'abritait. Elle gardait un caractère généreux et général, dont l'hypocrisie d'un État démocratique pouvait habilement s'accommoder. Il s'agissait surtout alors pour Marc et pour son groupe, de défendre les droits des opprimés, des exilés de toute l'Europe, d'être ou de créer autour de soi un bastion des libertés contre la Réaction universelle. La France, favorisée par la victoire, qui lui assurait, pour quelques années encore, dans la misère et dans la fièvre du reste du continent, une économie privilégiée, pouvait se permettre ce luxe d'une liberté idéologique, qui ne lui coûtait guère. Même sa politique d'impérialisme capitaliste trouvait en cette opposition une justification aux yeux de l'Europe, et pour ses ruses un paravent, à l'ombre duquel on réchauffait l'équivoque d'une démocratie aux joues gonflées de nobles principes, qui, en sous-main, soudoyait les fascismes de la Yougoslavie, de la Pologne et des Balkans, et sur son sol même entretenait des prétoriens, des gardes-blancs. — Marc et ses amis ne commencèrent à devenir gênants que du moment où ils s'attaquèrent à ce mensonge. Mais on s'arrangeait de façon que leurs incartades eussent

peu de retentissement. Il ne manquait point, dans leurs rangs, de bons chiens de garde de l'équivoque officielle, qui réussissaient à la défendre contre la jeune intransigeance de ces fils irrespectueux de la mère France : ils entretenaient une division salutaire parmi les opposants. La petite poignée d'irréductibles étaient trop peu nombreux et trop peu notoires pour inquiéter. Les persécuter eût été les mettre en lumière. On les tolérait, — en les tenant à l'œil.

Mais l'entrecroisement des destinées allait mettre celle de Marc en contact avec d'autres destins, plus riches d'expériences et d'influence, qui devaient le renforcer, en se renforçant de lui.

Ce fut en ces jours que rentra dans la vie d'Annette, — et par elle, de son fils — une vieille amitié, perdue, qu'on croyait morte, et maintenant mûrie et décantée de ses impuretés : celle de Julien Davy, l'ex-fiancé de ses trente ans (1).

Elle était alors malade, forcée de rester en chambre. Depuis la pneumonie contractée dans les marais de Roumanie, bien qu'elle eût semblé guérie, elle était reprise, chaque hiver, par des retours de grippe insidieuse, en apparence innocente, qui à la longue grignotait sa robuste constitution. On ne le remarquait, pour le moment, qu'à ces accès inoffensifs, qui l'obligeaient à une quinzaine de repos. Pendant ces semaines d'inaction forcée, où elle avait du temps pour lire, songer, et remonter les sentiers du passé, Annette eut occasion de rencontrer son vieux compagnon des années mortes, qui faisait, comme elle, bande à part. Généralement, elle évitait ces anciens chemins : il y avait trop de sa toison — amours, regrets, remords, songeries, rongeries — accrochée, çà et là, aux buissons; on n'a pas besoin de les chercher : ils sont comme ces graines de pissenlit qui flottent et s'accrochent aux vêtements,

(1) *L'Été*, second volume de *L'Ame Enchantée*.

on ne peut plus s'en épouiller. Et Dieu merci! on a déjà bien assez à brosser, de la poussière de chaque journée! S'il fallait encore récolter celle du passé! A chaque jour suffit sa peine...

Mais quand la machine, par accident, est momentanément immobilisée, l'esprit, comme l'écureuil enfermé dans la roue, continue de tourner; et il se retrouve en arrière. Annette retrouva l'ancienne Annette, et son vieux amant, son Thésée, qui avait Ariane abandonnée, — Julien Davy.

Ce n'était pas la première fois, depuis vingt ans, qu'elle s'était heurtée à son nom. Bien qu'elle n'eût plus assez de loisirs pour suivre les publications scientifiques, — (et quand on cesse, quelque temps, de la suivre, la science marche d'une telle allure qu'on s'époumonne à la rattraper), — elle avait aperçu parfois ce nom sur des revues ou sur des livres. Jamais ce n'avait été sans un choc imperceptible : le premier mouvement était de détourner les yeux : — « Je n'ai rien vu! » — Mais l'un des jours qui suivaient, ses pas la ramenaient devant la devanture du libraire; et là, son regard, indifférent, n'hésitait point... Elle repartait. Le titre du livre est maintenant inscrit dans sa tête. Aussi, les titres de l'auteur. Il est professeur au Collège de France. Il a bien travaillé... Son cœur se serre, mais elle est contente. Elle aurait eu peine à laisser en arrière ceux qu'elle a aimés. Julien avance...

Mais dans quelle direction? Elle n'a pas essayé de s'en informer. Parler de lui à un autre?... Non! Elle suppose qu'il a poursuivi sa voie, dans le vieil esprit de sa famille traditionaliste et catholique. Pendant la guerre, elle était trop prise par sa propre action et ses passions, pour percevoir l'écho étouffé de la voix de Julien, à Paris. Et ce n'est pas Julien qui ferait rien pour empêcher que sa voix soit étouffée! Il est

trop fier pour lutter à coups de poumons avec le chœur aux cent gueules. Il ne parle pas pour les autres. Il parle pour soi.

C'est un hasard qui, tardivement, a apporté quelques bribes de sa parole à Annette. — Elle est encore chez Timon, elle lui tape un article. La porte de son cabinet est ouverte; tout en dictant, il cause avec l'un ou avec l'autre, qui entre et sort. Dans cette cohue, le nom de Julien Davy a roulé. Et l'oreille d'Annette s'est dressée. Elle ne perd rien de ce que Timon dit de ce « défaitiste », de « ce foutu pion du Collège de Prusse », qui est « en train de passer du bleu de Berlin au rouge du Kremlin.»

— « Je m'en vas lui botter le cul!... »

Sans interrompre son doigté, elle demande :

— « Qu'est-ce qu'il a fait ? »

Entre deux tranches de sa dictée, il lui réplique :

— « Et qu'est-ce que ça te fait ? »

Elle répond :

— « Je le connais. Et je l'estime. »

L'interlocuteur de Timon s'attend à ce que le gueuloir se retourne contre l'imprudente secrétaire, qui lui oppose son jugement. Mais les habitués savent le pouvoir de la dactylo sur le tyran. Il écrase d'un coup de poing son cigare sur le bureau; et il s'étrangle :

— « Ah! tu le connais ? Ah! tu l'estimes ? Ce j... f...!... »

Il avale, d'un grognement, sa fumée :

— « Eh bien, moi aussi!... »

Mais il ajoute :

— « Ça n'empêche pas que j'aurai sa peau! »

Elle redemande :

— « Qu'est-ce qu'il a fait ? »

— « Puisque tu le connais, qu'est-ce que tu demandes ? »

Elle explique, à mots mesurés, qu'il y a longtemps

qu'elle l'a connu, elle l'a perdu de vue. Il est tout de suite sur la voie. Elle sent son regard rigoleur qui la fouille. Mais pour l'instant, il n'insiste pas; il lui raconte brièvement, avec sa brutalité ordinaire, mais sans insultes pour son « type », comment Davy a, pendant la guerre, joué le rôle inopportun de pacifiste et d'Européen; — et, depuis la paix, (il a le vice incarné!) il est passé au rôle opposé d'avocat des hommes-au-couteau-dans-la-bouche et de champion de l'Anti-Europe (de l'U. R. S. S. : — ainsi en juge Timon). Et il conclut :

— Tu es satisfaite? Qu'est-ce que tu en dis? »

Elle réplique :

— « Je dis que s'il a soutenu les deux thèses opposées, il faut bien qu'il y en ait une qui soit la vôtre. »

Il s'esclaffe :

— « Penses-tu! »

Elle sourit :

— « Non, je ne pense pas. »

Elle sait très bien que ce ne sont pas les thèses qui l'intéressent. Ce sont les profits. Et mieux encore, gains ou pertes, c'est le jeu. Les thèses sont pour ces benêts d'idéalistes, ces pions qu'on fait manœuvrer sur l'échiquier. Mais alors, cela vaut-il la peine de tempêter contre eux?... Eh! cela fait encore partie du jeu...

Plus d'une fois, par la suite, Timon, quand il est seul avec Annette, ramène sur table le sujet; et quoiqu'il le fasse sans beaucoup de délicatesse, sa taquinerie n'est point méchante; il veut savoir... Et (que c'est étrange!) cette Rivière, qui n'a jamais livré au plus intime son secret dormant sous ses eaux, elle s'ouvre tranquillement à la curiosité de ce brigand. Sans aucune gêne, le sourire aux lèvres, elle lui conte, non sans un grain d'ironie, la mésaventure de ses trente ans. Et lui,

il ne pense pas à en abuser; il lui boute bien, çà et là, une goguenardise ; mais c'est une bourrade d'amitié. Elle est la première à se narguer. N'empêche que le sujet est sérieux, ou l'a été! Il ne faut pas y toucher avec des mains sales. Les lourdes pattes de Timon n'y touchent pas. Et, sans que Annette le lui ait demandé, Julien Davy n'est jamais attaqué dans le journal; son nom est tacitement écarté. Timon se contente de dire à Annette :

— « Hein! ton idiot, il est fort pour manquer le train!... Dis le contraire! »

Annette ne dit pas le contraire. Et que le patron dise qu' « il l'a manqué », elle se sent un peu vengée... Elle a donc besoin d'une vengeance ?... Quoi! après quinze ans d'oubli complet, sur lequel tant d'autres passions ont passé, la trace encore restait, et elle cuisait ?... Quelle femme peut jamais oublier la blessure faite à sa fierté ou à son cœur ?

Mais d'autre vengeance, Annette n'eût point voulu. Celle-ci la satisfaisait. Si seulement ce que le patron venait de dire, Julien avait pu le penser!... Oh! deux ou trois fois dans sa vie... Il n'en fallait pas plus! Elle n'eût pas voulu que ce regret fût une épine sous ses pas... Après tout, elle ne s'était pas gênée pour lui trouver des *Ersatze!*...

— « Et lui-même, le pauvre garçon, il m'était probablement un *Ersatz* à celui que l'on cherche, toute sa vie, sans le trouver... C'est beaucoup mieux que nous ayons suivi chacun notre route. »

Tout de même, Annette n'était point fâchée que la route de Julien ne se fût pas trop écartée de la sienne.

Satisfaction toute platonique! Elle ne fit rien pour s'en rapprocher. Rien même pour la connaître exactement. Elle ne lut rien de Julien, jusqu'à cette maladie, qui lui donnait des loisirs. Peut-être lui donnait-elle en même temps une petite fièvre, propice à ces retours de pensée.

Or, ayant réussi à se procurer, par sa jeune bru, avec une rouerie de curiosité indifférente, un des volumes de Julien, puis un autre, puis tous les autres — (« Quand on est au lit, il faut bien savoir s'ennuyer! ») — elle passa des jours dans un trouble du cœur bienheureux. Assia disait, la voyant bâiller, avec les yeux ensommeillés :

— « Dors! tu feras mieux... »

Elle, docile, fermait les yeux sur sa joie.

Qu'est-ce donc qui la réjouissait et lui causait un émoi, dans ces livres, presque tous de science et d'histoire, où les autres yeux ne voyaient qu'un miroir de l'esprit désintéressé, réfléchissant les lois de la réalité objective ? Elle y voyait, d'abord, cette intrépidité de l'esprit, qui ne ressemblait guère aux vacillements de l'esprit timide, qu'elle avait connu. — « Qui ne ressemblait guère ? » — Qui ressemblait! Si fait! Elle, elle seule avait perçu déjà en lui, sous le tremblement,

les élancements étouffés de la pensée vers l'héroïque vérité; et elle les avait couvés sous ses ailes. Elle les reconnaissait, ses poussins! A lui, à elle. Ils avaient foré du bec la coquille. Le vrai Julien.

— « Mon Julien... Le voilà donc! Il est né!... Et de quel ventre ?... Du mien, du mien! Je l'ai porté et enfanté. Il est le fils de mon amour et de ma douleur. Je le reconnais. Je me reconnais... »

Comment n'eût-elle pas reconnu ? C'était elle-même qui parlait, en certains mots. Elle se rappelait, quand elle les lui avait dits... Et que quinze ans après, il les eût redits!... C'était souvent moins que des mots, et infiniment plus : c'étaient ses propres inflexions; ce qu'il disait était de lui; mais pour le dire, il avait pris sa bouche, à elle. Le goût lui en était resté aux lèvres...

Et, dans son lit, les yeux fermés, immobilisée pendant des journées, elle baignait dans une joie de gratitude...

— « Cher Julien!... »

N'y avait-il pas là beaucoup d'orgueil et, par l'orgueil, beaucoup d'illusion ?... D'illusion ?... Non, elle était sûre! Elle était la seule à le savoir. Mais elle savait. On ne pouvait pas la tromper... Quant à l'orgueil, elle ne disait pas non. C'est vrai, il y en avait. Un peu... Beaucoup ?...

— « Peut-être plus que je n'en conviens! C'est vrai, j'en ai, de l'orgueil, dans toutes mes actions, tout au fond, même quand je me crois le plus dépouillée de toute pensée personnelle, quand je veux l'être, quand je me dis : — « Enfin! je suis morte à moi-même... » Je ne suis pas morte. La bonne femme vit encore... Et comment! Comme elle revendique son dû!... Son Julien... Dire que je l'avais, depuis dix ans, et que je n'en savais rien!... »

Car il avait beau avoir grandi, il était sien. Elle ne

songeait pas à s'égaler à lui. Elle sentait combien la pensée de Julien la dépassait. Elle suivait de loin, jusqu'à telle borne de la route. Passé la borne, elle ne pouvait plus, elle l'avouait. Il eût fallu trop de temps pour rattraper l'avance que la science et lui avaient prise sur elle, depuis quinze ans. Mais son orgueil y trouvait encore son compte. Il est si loin, il est devenu si grand, son petit!...

Et elle songe à ce que sa vie aurait pu être avec lui. Elle y songe, pendant des heures, sans bouger, au creux de son lit. Elle a tendresse, tristesse, et amusement. Sa vie se défait et se refait, en songeant...

Assez songé! Elle est guérie... « *La vie est un songe...* » Peut-être!... Mais elle est un songe, où le pain ne vient pas dans la bouche, sans qu'on l'ait gagné... Elle saute du lit. Et au travail!

— « Mon petit Julien, on se reverra, quand on chômera! Ce ne sera pas pour demain... »

Elle n'y pense plus. Mais Marc lui dit :

— « Tu as rajeuni. »

Elle rit :

— « Les gens comme nous, il n'y a qu'en étant malades qu'ils se reposent... »

Julien ne s'est jamais reposé. Il est de ces hommes qui ne savent pas... Il ne peut vivre sans travailler. Il n'a pourtant pas besoin de travailler pour vivre. Mais il a besoin que le travail remplisse sa vie de pensée. Ce travail de pensée intensive bloque sa porte aux autres pensées. Il la bloque mal. La porte bâille; passent des courants d'air. Julien n'a jamais chaud.

Mais il ne s'immobilise plus frileusement, au coin de son vieux âtre du quartier Saint-Sulpice, comme aux temps où Annette l'a connu. Il est sorti de la maison du passé. Et il y a laissé tous ses lourds vêtements de préjugés bourgeois, arrachés. Annette, en lisant ses livres, a bien vu.

Il n'a pas fallu peu d'héroïsme à ce petit bourgeois français, timide et timoré, dominé par une mère autoritaire, engoncé dans l'habit démodé de coutumes d'esprit et de mœurs séculaires, de famille bien pensante, conservatrice, cléricale, — pour oser, à trente-cinq ans passés, s'examiner à fond, et, au fur et à mesure, sans tricherie avec son entendement, se dépouiller de tout ce qu'il juge faux, après y avoir cru. Ensuite, on se trouvera terriblement nu; et comment se montrer aux yeux de ceux qui vous ont connu vêtu de ces mensonges, dont ils voilent toujours

leur pudeur offensée, — ceux qui ne veulent pas voir la nudité du monde, et qui couvrent, horrifiés, d'une feuille de vigne, la vérité de l'esprit, comme un sexe ?

Le cas était d'autant plus grave pour un Julien qu'il n'était pas de ces tristes défroqués, qui se font dédommager de ce qu'ils ont laissé, en se faisant héberger dans la boutique d'à côté et servant les passions rivales de l'anticléricalisme et de la « libre pensée ». Il restait nu, tout seul, en plein vent, dans la rue.

Ce fut dur. Mais cet homme timide ne revint jamais sur ses pas.

Il vivait, grâce à Dieu, dans le milieu familial qui se souciait le moins de ses combats de pensée. (C'est un grand dénûment, de n'avoir à son foyer personne avec qui échanger sa pensée; mais c'est aussi un repos : que deviendrait-on s'il fallait, au foyer, à toute heure, rencontrer le regard d'une ennemie de sa pensée ?) Sa mère l'avait marié, peu avant de mourir, à une femme bien portante, bien pensante, nulle à souhait, richement dotée ainsi qu'il convenait, assez jolie et fade et bonne ménagère, mais d'une incuriosité d'esprit, rare même dans son espèce : elle n'ouvrait presque jamais un livre; ceux sur lesquels, jeune fille, dans son institution pieuse de demoiselles, il lui avait fallu bâiller, l'avaient tant ennuyée, que l'un des profits du mariage lui avait paru d'être enfin libre de les fermer. Que son mari passât la vie dans les papiers, n'était pas pour la gêner. Les hommes ont leurs affaires, qui ne l'intéressaient pas. Elle ne l'aimait pas assez... elle ne le détestait pas; elle n'avait point déplaisir, — ni, mon Dieu! grand plaisir — à le retrouver, chaque jour, à la table et au lit; elle était assez gourmande, il ne l'était pas assez. Bref, elle l'aimait assez, mais (comme les Normands) elle ne l'aimait pas assez pour qu'elle s'intéressât à ce qui pouvait se passer dans l'esprit de

cet homme. Cette armoire à ranger ne rentrait pas dans ses attributions mobilières.

Aussi, n'eût-elle pas eu vent de la crise, qui le fit, à quarante ans, sortir de la passivité satisfaite, acceptant l'ordre social et religieux des gens dits « comme-il-faut », si des amies bien intentionnées et même son confesseur ne lui avaient appris le devoir que l'on attend d'une épouse chrétienne, quand son époux cause, par son exemple, un scandale d'esprit dans la communauté. Il s'ensuivit quelques interventions éplorées de la femme auprès du mari. L'effet en fut fâcheux pour la paix du ménage, mais sans aucun profit pour l'ordre moral : car la brave Constance n'avait naturellement rien compris au délit de son mari, et ce qu'elle lui en pouvait dire n'était point fait pour y remédier. Il était fort cassant, pour tout ce qui touchait à sa liberté de pensée. Et sur un tel terrain, la sottise de sa femme s'étalait d'une façon si aveuglante qu'il n'eut pas la charité de le lui cacher. Elle-même en eut conscience; mais comme toutes les sottes, elle ne s'en entêta que plus. Dieu sait comment ils en seraient sortis tous les deux, si le confesseur, plus fin, craignant l'éclat public où risquait de verser la championne maladroite de la religion, ne se fût empressé de lui fermer le bec. A travers son moucharabi, d'où l'épouse ulcérée exhalait son désordre verbal et ses mouchements de nez, il s'appliqua maintenant à calmer le débit incohérent et la funeste bonne volonté de sa pénitente, imprudemment arrachée au béni non-penser. Il fallait l'y faire rentrer. Il n'y eut pas trop de peine : elle ne demandait qu'à être convaincue que Dieu ne pouvait la rendre responsable des écarts de son mari, — qu'à vouloir contredire l'égaré on risquait de l'enfoncer davantage dans sa perversité, — que le mieux qu'elle pût faire était d'offrir à Dieu ses prières pour le salut du malheu-

reux. Le reste était à Dieu... (Le reste c'était, s'il plaisait à Dieu, que Julien fût damné... ou bien qu'il ne le fût pas... Constance espérait sincèrement qu'il ne le serait pas. Mais toutefois, s'il l'était... eh bien, elle préférait n'y pas penser! On a déjà bien assez de troubles avec soi!...)

Aussi, quand Julien, touché, non sans remords, de l'air de victime résignée que sa femme prenait maintenant, tenta, pour s'excuser, d'expliquer sa pensée, d'une façon élémentaire, comme un instituteur à une fillette de sept ans, elle eut un geste d'effroi :

— « Non, non! C'était trop fatigant!... Et puis, s'il arrivait qu'elle comprît!... Comme dans une course de glacier, on se trouve attachée par la corde à un fou qui dérape... Merci bien! Je préfère ne pas être attachée... Pauvre Julien! »

Elle dit qu'elle était trop bête pour comprendre; (elle était fière et heureuse de l'être... « Heureux les pauvres d'esprit! ») Pauvre Julien!... Et de penser que ce pauvre homme était en train de déraper seul, fit qu'elle s'ingénia à se faire toute douceur, à lui confectionner une vie douce, quiète, bonne cuisine...

— « C'est bien le moins qu'il ait quelque plaisir, dans cette vie d'ici-bas!... »

Julien ne s'abusait pas sur la vraie signification de la bonté de sa compagne. Du moins, il avait la paix, à son foyer. Ce n'était pas un feu très chaud. Mais, le collet relevé, dans son manteau de pensée, il pouvait travailler, sans risques d'être troublé. Il ne fallait pas en demander plus à la vie. Puisqu'il l'avait « ratée !... » Car, il l'avait « ratée ». Cela, il en était sûr. Il en avait le sentiment sourd et obsédant. Il se gardait de l'analyser. A quoi bon, maintenant ? La chance était venue. Et il avait fait pis que la laisser passer : il l'avait rejetée. Il avait divorcé d'avec celle qui aurait dû être la

vraie compagne de sa vie. Il avait eu beau s'être retiré d'elle. Depuis seize ans, sa vie profonde se déroulait en dehors (en dedans) de sa vie apparente, de son ménage, de sa maison, — dominée par l'absente. C'était moins la figure d'Annette, son image matérielle — (ce l'était aussi; mais les yeux de cet intellectuel étaient myopes dans les choses du cœur, et l'image était trouble) — c'était moins la vision d'Annette que son sillon brûlant, laissé au noyau de l'esprit. L'être intérieur de Julien en avait été transformé. A dater de ces jours lointains de 1905, où il avait cessé de la voir, elle n'avait cessé de le travailler : le regret, le remords, l'avaient secrètement modelé à l'image spirituelle de ce qu'elle aurait voulu de lui, ou de ce qu'il se figurait qu'elle eût voulu.

Ce fut ainsi qu'il lui dut le grand effort de sa vie et l'élargissement de son esprit affranchi. Ce ferment invisible changea l'eau en vin, et dans cette pensée casanière fit entrer les semences audacieuses de toute la terre. Elles furent encore assez lentes à lever; il sentait depuis longtemps en lui ces libres hôtes, avant qu'aucun de ceux qui l'entouraient — famille, amis, collègues — s'en fût encore douté. Il n'était point pressé de les leur montrer. Les ouvrages qu'il écrivit dans cette première période, presque tous consacrés à la science, faisaient preuve de vues originales, mais strictement limitées par le cadre professionnel. Prudence ? Egards envers son milieu, qu'il savait devoir blesser ? Peu de vocation pour lutter ? Restes de sa timidité congénitale, qui faisait le silence sur le plus secret de soi ? Ou bien n'était-ce pas un sentiment plus mystérieux, une réserve religieuse du plus profond, du plus précieux, pour soi et pour le témoin imaginaire de sa vie intérieure, — son Annette irréelle ?

Mais l'Annette réelle — c'était le plus singulier! —

il n'avait jamais cherché à la revoir. Il avait même eu peur de s'informer d'elle. Et ce n'était point brillant! De crainte d'être troublé, il avait évité de savoir s'il n'aurait pas eu plus d'une occasion de lui venir en aide, dans le besoin, dans le danger. C'est le cœur « *trop sensible* », qui se détourne de la bête écrasée, parce que « *cela lui fait mal* », ou « *pourrait lui faire mal* », et qui n'essaie point de la panser!... On connaît ces tristes cocos! Mais qu'il en fût un et qu'il le sût, il y avait de quoi, pour lui, être suffoqué de dégoût... Ah! il lui fallut du temps, avant d'éliminer les vieilles tares de sa nature... Et il ne s'en nettoya sans doute jamais tout à fait. Il lui en resta toujours, au fond du vase, une rouille que ses ongles s'acharnaient à gratter.

Mais chacun a sa rouille, et Annette avait la sienne. L'essentiel est que, dans l'âme, l'eau courante empêche les conduits de vie de s'obstruer. L'eau fraîche, l'eau nouvelle... La seule pourriture, pour l'âme, l'irrémédiable, est celle de l'étang. Le fleuve lave sa vase. Elle passait, la Rivière! Elle l'avait arraché à son immobilité torpide, à la résignation de ce purgatoire de l'esprit, où végètent des milliers d'infusoires humains. Elle lui avait imprimé l'élan et révélé la vie, avec sa passion, sa douleur et sa flamme dans la nuit.

Et de plus, — (triste à dire, mais c'est ainsi!) — par les souffrances mêmes qu'il avait causées à Annette, eh bien, lui, il s'était racheté! Faire souffrir injustement un être qu'on aime, peut, quand on a l'énergie d'en prendre pleine conscience, devenir une révélation qui enrichit. Julien lui avait dû, depuis, par le remords, une vue plus profonde des hommes, un instinct de justice, un besoin de réparer, par le bien fait aux autres, le mal fait à une seule. Annette avait payé, pour lui.

Julien était d'une vieille bourgeoisie française, où l'on a bien des vices encrassés et les doigts qui crochent

sur l'argent épargné; mais on a la religion de celui que l'on doit et le souci fiévreux de ne point mourir avant de l'avoir rendu. Quand ils vont dans les champs, ces bourgeois, les oiseaux ne chantent pas pour eux l'amour et le printemps! Mais ils entendent la caille, qui leur crie :

— « *Paie tes dettes!* »

Julien paya les siennes.

Qui l'aurait cru ? Lui-même l'a-t-il bien su ?... Ce fut pour les payer qu'il se trouva, pendant la guerre, jeté, bien malgré lui, dans cette mêlée sociale, dont il avait l'aversion physique et morale.

Pendant la période d'avant, où son esprit, sans se livrer, replié sur lui-même et concentrant son souffle, amassait l'énergie pour son indépendance, Annette l'invisible n'avait cessé de se tenir à ses côtés. Elle n'avait pas besoin de parler. Elle marchait. Il ne se demandait pas où le chemin menait. Il n'y avait qu'un chemin : celui où les belles hanches, près de lui, avançaient.

Il avait peu à peu, dans ses travaux, incliné vers l'histoire et la philosophie des sciences. Et par un double effet d'actions et de réactions complémentaires, l'esprit, en même temps qu'il se dégageait du réseau de lianes catholiques qui entravaient ses membres, s'engageait dans une forêt de pensées qui dépassaient de beaucoup les limites non seulement de la religion, mais de la science et de la raison d'un temps. C'était une expédition aussi aventureuse que celle de Vasco, et elle doublait, comme lui, le Cap des Tempêtes. Une fois sorti du port, il n'y avait plus d'escale; on était pris par les vents et les courants marins; on avait dit

adieu à la terre; la patrie était dessus, ou dedans l'Océan.

Un catholique et un Latin, quand il a cru et qu'il ne croit plus, ne jette plus l'ancre dans les flots du Doute, ne s'arrête plus, comme font ceux qui « *protestent* », ou qui ont « *protesté* », — il y a bien longtemps! — chez les Germains et les Saxons. Il va au fond, et il n'y a plus de fond. Il ne se crée point, entre deux eaux, comme ces « Réformateurs » (les bien nommés, qui ne rejettent qu'à moitié!) et comme ces métaphysiciens de la Raison nordique, pure ou pratique, un plancher de bois, suspendu sur l'abîme. Il est seul et nu, et il nage. Il n'est soutenu que par ses membres. Il sait qu'une heure ou l'autre, il coulera. Mais il ne mendiera pas un secours.

Julien s'était jeté dans l'âpre raison désenchantée, qui n'admet aucun compromis. Comme beaucoup de ceux qui ont trop plié sous la foi et sous l'amas des contraintes imposées par la société, il gardait à l'une et à l'autre une rancune, qui dépassait les bornes de la stricte justice. Il n'était pas incapable de le reconnaître; mais il l'était de renoncer à cette vengeance. Il s'appelait lui-même, amèrement, « *Julien l'Apostat* ». Et dans ce besoin de représailles, qui ne tarda plus à percer sous ses écrits, il y avait un châtiment contre lui-même, — contre celui qu'il avait été.

On l'entrevit d'abord entre les lignes de ses « Essais philosophiques »; et ce fut d'abord la religion qui se reconnut visée. Elle le dit trop, elle accusa les coups; il les redoubla. Et bien qu'après quelques aigres engagements, elle eût jugé plus prudent de se replier et de faire le silence, — (par un merveilleux accord, toute la presse bien pensante ne souffla plus mot des publications de Julien), — la rupture fut définitive; et les saluts échangés avec les vieilles connaissances ne firent

pas illusion : « *la mobilisation générale n'est pas la guerre* », comme disent ces augures; mais ils ne rient point en se regardant : la guerre vient, la guerre est là, elle attend l'heure.

Et vint l'autre guerre, — la vraie guerre de 1914. Toutes les passions accumulées de l'avant-guerre y trouvèrent le bouillon de culture où proliférer. Il n'était pas d'inimitiés à satisfaire que contre l'ennemi du dehors. Et comme les soupçons, les rancunes, les haines enfouies, avaient vu plus juste (c'est l'ordinaire) que les amis! Elles avaient vu peut-être plus juste que Julien lui-même. — Car il ne se rendait pas encore compte de l'esprit de révolution, qu'il portait en lui. Dans le grondement monotone des autobus qui s'ébrouent entre les deux rangées de grises façades, bordant la rue de tous les jours, la révolte qui monologue s'assoupit, comme le battement douloureux de la gencive. Il n'y a rien à mordre. Calme trompeur. Julien savait que sa critique désabusée avait percé, par delà la première croûte de sa foi défunte, l'écorce pourrie de la société; il ne tenait qu'à lui d'enfoncer la pointe, pour mettre à nu l'abcès purulent. Il ne l'enfonçait pas. Il reculait le moment de constater que l'ordre social entier et ses colonnes morales étaient condamnés. Il lui eût fallu se mettre en quête d'une autre maison; et quarante ans de vie casanière lui avaient toujours fait envisager avec terreur un déménagement. Il savait pourtant que le congé de l'ancien appartement était donné. Mais il attendait, avec fatalisme, le jour du terme, où il devrait déloger... Et parmi ce caravansérail du passé, il y avait encore un grand bazar, dont il ne se résolvait pas à rendre la clef. Il évitait même d'y aller voir, il en avait fermé la porte et les volets sur la poussière des siècles : ce n'était pas prudent d'y faire le jour et de balayer. Ce grand bazar était la Patrie.

Pour les Français d'avant 14, elle était le seul Dieu indiscuté. Tous les autres dieux étaient soumis à la loi commune de la vie : la mort, en gros et en détail, la vieillesse, la maladie, le ver qui ronge les autels. Aucun dieu n'était plus intangible. Hors elle seule. Pour les croyants aux religions, comme pour les « libres-penseurs ». Et davantage encore pour ces derniers. Car ces pauvres gens, en dehors d'elle, n'avaient plus où poser les pieds. Ce cri d'angoisse, pathétique et pitoyable (dans les deux sens du mot : pitié) de ce grand-maître de l'Université laïque, le vieux Lavisse :

— « Mais si vous m'enlevez la Patrie, que me restera-t-il ? Pourquoi alors aurai-je vécu ? »

Ces vieux hommes, jusqu'au dernier jour enfermés dans l'harmonieux mais si étroit horizon de leurs collines! Il leur fallait cette terre et tous ses morts, quinze siècles de morts, sous les talons! Si vous ébranliez leur « patrie », c'était comme quand la terre se met à trembler : tous ceux qui se sont trouvés dans un séïsme, connaissent l'angoisse unique, inexprimable, qui s'empare de tous les vivants : le point d'appui, le seul, sur lequel l'homme a bâti, se retire : il n'y a plus rien... Julien, d'avance, étant un sismographe ultra-sensible, percevait les grondements annonciateurs sous la terre et l'obscure détresse de l'âme qui va perdre son support. D'autant plus en détournait-il les yeux. Il restait là, muet, inhibé; et il prenait garde de ne pas toucher à la dernière idole. — Mais certains de ceux qu'il avait désertés, des prêtres habitués à lire dans les consciences, son ancien directeur religieux, un fin vieillard à la grande bouche sans lèvres, comme celle de Voltaire, (mais les yeux n'avaient point de place pour l'ironie, ils entraient par ruse ou par effraction dans la maison), virent, de très bonne heure, dès les débuts de la révlote, que l'insurgé n'aurait point la prudence

de distinguer entre *fas* et *nefas*, qu'il s'attaquerait au grand Fétiche; et patiemment, les bras croisés dans les longues manches, ils attendirent, aux aguets, la catastrophe. Moins avisés, ces laïques qui s'imaginaient voir en Julien un libre-penseur de tout repos, n'ayant trahi la sacristie qu'au profit de la loge et enrôlé au service de la raison traditionaliste, nationaliste, bourgeoise, laïque et obligatoire : ils lui avaient ouvert, avec les portes du Collège de France, celle de l'Académie des Sciences morales et politiques, en attendant l'autre, la seule qui compte, l'Immortelle : car certains des grands-électeurs, dans la maison, avaient jeté leur dévolu sur lui; et son vieux maître, celui dont nous venons de citer l'exclamation touchante et puérile, lui avait fait entendre que dans les deux ou trois ans, l'élection était assurée : il en faisait son affaire personnelle. Le vieil homme avait, on ne sait pourquoi, pour Julien, une tendresse; il l'avait vu, enfant, dans sa classe de lycée, puis sur les bancs de la Faculté; et, sans trop s'inquiéter de pénétrer sa pensée, il s'était attaché à ce visage, dont le jeune sérieux et la loyauté lui étaient une agréable assise, tandis qu'il conférenciait; entre les deux regards qui se souriaient s'étaient établis, au cours des années, des rapports muets de père à fils. Le vieillard était convaincu d'avoir en Julien un héritier spirituel. Et Julien, reconnaissant et respectueux, ne s'était pas clairement demandé s'il répondait à l'attente de son maître.

Quand vint la guerre et que, d'eux mêmes, les intellectuels (les Universitaires, au premier rang) s'enrôlèrent au service de la patrie, le vieux chevronné de l'intelligence officielle, le maréchal de l'Université, confia tout naturellement à son favori un rôle de choix dans l'équipe qu'il organisait de l'Arme nouvelle : l'Esprit, pour la première fois militarisé, réquisitionné

dans les usines de fabrication des munitions intellectuelles et des canons. L'histoire, la science, et l'éloquence, tout était bon. — Il eût mieux fait de laisser Julien dans l'ombre. Julien n'eût pas demandé à en sortir; et il eût probablement évité de discuter les conclusions que ses aînés, que ses pairs et ses collègues, lui feraient lire et soussigner. Mais lui demander de les contrôler, de participer à leurs secrets de fabrication! Quelle imprudence! Ils étaient de bonne foi, — à leur manière. Ces braves gens étaient si pleins de leurs passions nationales et de la conviction qu'elles s'identifiaient avec la vérité, que lorsque celle-ci faisait mine de les contredire, ils n'hésitaient pas à la faire taire, ou à lui faire dire ce qu'ils voulaient. Il suffisait de lui cheviller un peu les membres, bien ligotée sur le chevalet : (ce n'est pas pour rien que la Sorbonne compte parmi ses ascendants les hommes d'art et de science qui soumettaient à la « question » les corps de ceux dont ils voulaient faire issir la vérité!) Julien était maladroit au métier. Il écoutait parler la vérité; et il ne savait pas ce que « questionner » veut dire. Il rapporta naïvement de son étude de textes allemands ce que ces textes avaient dit. Ce n'était pas ce qu'on lui demandait. Une discussion s'engagea; et comme elle amena la confrontation avec les résultats fort différents de ses collègues, l'opposition se révéla. Elle fut nette, soudaine, et brutale. L'intellectuel, quand on l'irrite, en le touchant imprudemment au point sensible, voit non pas rouge, mais blanc : (c'est, on le sait, dans le feu, un degré plus intense). Julien, dont les lèvres blêmissaient en écoutant les transcriptions d'un de ses collègues, frappa du plat de la main sur la table, et cria :

— « Mais c'est un faux! »

Quel tollé!... L'homme qu'il venait de souffleter

était, jusqu'à cette heure, un ami aimé et estimé, un grand professeur respecté, non moins pour sa science que pour l'intégrité de son caractère. Julien, sur-le-champ, s'excusa, tâcha d'expliquer confusément son jugement, en le rendant plus acceptable. Mais la face qui avait reçu le soufflet, gardait l'empreinte; elle avait verdi, et, dans ses yeux brûlait maintenant la haine inexpiable. Jamais intellectuel n'a pardonné à un confrère de voir en lui ce que lui-même ne veut pas voir : car, quoi qu'il fasse maintenant, il sait que ce qu'il ne veut pas voir, est *là*. — Julien, plus consterné encore que celui qu'il venait de blesser à mort, s'en retournait à la maison, se répétant :

— « Et il est honnête! »

Il le savait, il en eût mis sa main au feu... Ce grand savant... Une vie de désintéressement... Et le culte de la vérité... — Il ricana amèrement :

— « La *vérité* des *honnêtes gens!*... »

C'était pour lui un écroulement. Il se ressentait de son éducation puritaine. Les plus puritains sont souvent ceux qui rompent avec la religion. Quand ils s'imaginent le faire par amour de la liberté, c'est un amour de pureté qui les pousse, la passion de vérité pure, sans compromis. Il avait cru la trouver au dehors, chez ceux de la libre raison. Elle n'y était pas davantage... Et Julien, d'une main fiévreuse, écartant les égards dont il avait protégé ces « honnêtes gens » qui l'entouraient, se mit à regarder au fond. Il enterra, ces jours-là, beaucoup de ses proches. Mais il n'eut pas le courage de prononcer leurs oraisons. Il les avait tant honorés que leur faillite était la sienne.

Le plus douloureux fut la rupture avec le vieux maître : car elle s'opéra sans éclat, comme la mort d'un père dans son lit; et le mourant regarde en silence le fils, avec un reproche poignant. Le vieux homme,

sans colère, refusait de lire le mémoire que Julien lui apportait : (car Julien, mis malgré lui sur la piste, ne pouvait plus maintenant s'empêcher de chercher la vérité, et rapportait le gibier au maître). Le vieux disait :

— « Non, je ne veux pas, c'est inutile... »

Et, lui posant sur la main sa grosse main gonflée par l'âge :

— « Mon ami, vous me désolez... Réfléchissez!... Vous vous perdez... Vous manquez à tout ce que nous attendons de vous... au devoir commun... »

Julien se raidissait :

— « Le devoir commun, commun à nous, hommes de science, est de servir la vérité, quoi qu'il en coûte. C'est vous-même qui me l'avez appris. »

Le vieux branlait sa lourde tête; et dans ses gros yeux, striés de rouge, une flamme s'allumait :

— « La vérité ne peut jamais se séparer de la patrie. Les deux causes n'en font qu'une. »

— « Soit! Que donc la patrie ne s'écarte point de la vérité! »

— « Patrie, d'abord! » dit le vieil homme. « Nous sommes tous à son service. »

— « Tous, mais non pas... »

Le vieillard lui coupa la parole :

— « Tout. Tout ce que nous avons. Sans exception.»

Les deux hommes se turent. La flamme du vieux était tombée. Il évitait de regarder Julien. Il attendait que Julien parlât, que Julien dît les paroles qu'il attendait. Comme le silence se prolongeait, il releva sa grosse tête de vieux lion malade, ses pesantes paupières qui faisaient penser déjà au couvercle du cercueil; et son regard épais, humide, appuya sur le regard de Julien, avec tendresse, crainte, instance. Julien en était accablé; mais il ne pouvait dire rien autre que :

— « Je ne puis pas donner ce qui ne m'appartient pas, ce à quoi j'appartiens : — la vérité. »

Il ne le dit pas : à quoi bon faire une peine de plus, inutile ? — Mais il la fit. Le vieillard lut ce qu'il ne disait pas. Les pesantes paupières retombèrent, et la grosse tête s'inclina sur la poitrine. Après avoir repris le souffle, un moment, le patriarche, accablé, se leva péniblement de sa chaise, en s'étayant de ses deux poings sur la table. Julien s'empressait, pour l'aider; mais d'un geste gauche d'homme ankylosé, sans le regarder, le maître l'écarta. Et il partit, sans se retourner, faisant craquer sous ses lourds pieds le plancher, baissant le front, voûtant le dos. Il était blessé à mort.

Pour un homme comme Julien, la blessure qu'on fait aux autres n'est pas la moins douloureuse : on n'arrive pas à la guérir, comme les siennes propres; on refait sa peau, on se cicatrise; mais on ne refait pas la peau des autres, et l'on a mal à leurs plaies... Mais pour un homme comme Julien, cette obsession n'empêche pas l'implacable marche de l'esprit. Elle se poursuit, sur ses blessés et sur ses morts. Julien ne pouvait plus dire à son intelligence :

— « Halte!... Et ce que tu as vu, oublie!... »

Il n'oubliait jamais rien. C'était une infirmité de son esprit. Il continua. Il ne cherchait point la polémique, et sa méthode était sans éclat. Il voulait seulement s'éclairer lui-même, — peu pressé d'éclairer les autres : car il en savait maintenant assez, pour savoir qu'ils ne voulaient pas être éclairés. Mais la seule pensée de sa présence à côté d'eux, de son contrôle silencieux qui les contredisait, du muet jugement qu'il portait contre eux, (car ils ne pouvaient plus l'ignorer), les jetait dans une irritation, que sa réserve même exaspérait. Un instinct aveugle les poussait à l'en faire sortir. Le plus provocant était l'ami — l'ami mort — l'ennemi mortel, dont la joue gardait éternellement la brûlure du soufflet. On ne permit pas à

Julien de se taire. C'est trop commode, de ne point parler et de penser en liberté! On le mit en face d'une déclaration commune. Il ne la signa point. On exigea qu'il dît pourquoi. Julien avait horreur de toute profession de foi publique. Mais il ne fuyait pas sa responsabilité. Il dit pourquoi. Il le dit, en termes si nets, si précis, qu'une fois dits, les imprudents qui les lui avaient arrachés, auraient voulu les lui rentrer dans le gosier. La passion stupide leur avait fait dépasser le but. En tendant le piège à l'adversaire, eux-mêmes s'y trouvaient coincés. Ce n'eût été rien encore, si leur fureur avait su demeurer à huis-clos. Mais des journalistes en eurent vent; et l'un d'eux parvint à prendre copie de la dangereuse confession de l'hérétique. La sottise de la censure fit le reste : elle permit l'accès de la poudrière, pour exalter la patriotique flétrissure que le haut corps enseignant infligeait à l'indignité d'un de ses membres. Quelques coupures maladroites de passages, ni plus ni moins audacieux que le reste du texte, stimulaient l'imagination du public à chercher de pires audaces. Julien ne fut pas le moins saisi, à la lecture de son propre article. Sa timidité naturelle se demandait :

— « Mais qui ? Mais qui a dit cela ? Qui me l'a fait dire ? »

Et puis, soudain, il se tut. — Par-dessus son épaule, Annette lisait... Julien se leva, il marcha de long en large dans sa chambre, deux ou trois fois. Il se rassit. Et il sourit :

— « Ce que femme veut... Advienne que pourra! »

« Elle » était arrivée à ses fins. Il avait brisé ses lisières — ainsi qu' « elle » les avait brisées — avec le vieil ordre social. Et maintenant, il était seul — seul avec « elle »; — mais il n'était pourtant pas assez sentimental pour ne pas savoir qu' « elle », ce n'était qu'une

ombre de son esprit; et il aurait eu besoin de la chair, du corps vivant uni au sien, pour lutter contre ce monde de chair. Mais il ne songeait même pas à la chercher. Trop tard! La partie était perdue. Il était de ces stoïques, (je les salue, Dieu les bénisse! mais je ne suis pas jaloux de leur brouet, qu'ils s'en pourlèchent!) qui n'ont jamais peur de la défaite, mais qui ne font rien pour la réparer, et qui l'acceptent. Julien resta fièrement dans le désert de sa maison — que, par bonheur, commençait d'égayer la turbulence d'une enfant... Nous la retrouverons. Mais elle en est encore — je ne dirai pas à ses poupées, car elle n'a rien des goûts d'une fille — mais à ses jouets et jeux de garçon. Bien entendu, étant la fille d'un « pacifiste », elle ne rêve que plaies et bosses; elle est Georgette : elle sera George. Pour l'instant, elle ne se fait connaître que par son fracas dans la maison. Pas une semaine sans écroulement! La mère se lamente comme Rachel. Le père se tait. Il ne gronde jamais.

Au dehors, le vide hostile s'est creusé. La carrière académique de Julien est brisée. Les grands-électeurs de l'Académie n'auront désormais d'autre préoccupation que de faire entrer chez eux des complices, — des ministres, des maréchaux, ou des intellectuels qui aient, comme eux, pour la bonne cause, trahi la vérité... « *Pour Dieu, pour le tsar, pour la patrie!...* » la devise de Michel Strogoff... Le vieux maître et protecteur n'a plus répondu aux lettres affectueuses de Julien, et lui a fait retourner, sans la lire, une brochure où Julien, avec modération et respect pour ceux qui pensent autrement que lui, exposait objectivement (documents à l'appui) sa thèse des responsabilités de guerre partagées et du devoir des intellectuels de travailler à la prompte réconciliation. Les combattants à l'abri, de l'*Action Française*, qui se sont cons-

titués, à peu de risques, les « défenseurs du moral de l'arrière », ont organisé quelques chahuts à ses cours du Collège de France. Il est heureux que la solidarité professionnelle, plus forte que même la passion patriotique, le défende contre les violateurs de l'enceinte sacrée, comme celles où les criminels, au Moyen-âge, ne pouvaient être appréhendés. Il conserve son cours. On ne le ferme que quelques semaines. Au bout de ce temps, on l'a oublié. Les pères Fouettards de l'*Action Française* ont d'autres chats à fustiger!

Julien ne renouvelle pas le scandale. Mais il n'y a aucun mérite. La censure, avertie maintenant, ne laisse plus passer de lui aucune ligne. Même ses Mémoires archéologiques sont suspectés. Aucun ne pourra plus paraître avant la fin de la guerre. — Quant à accepter les offres qui lui sont faites par les partis d'opposition politique, désireux de s'annexer son nom pour leurs associations et leurs meetings, d'ailleurs clairsemés et traqués, Julien a encore trop conservé de son double orgueil d'intellectuel et de bourgeois, pour s'y prêter. Il lui faudra bien des années pour se délivrer de son faux-col empesé. Même dégagé et déraidi, il sera toujours plus à l'aise avec ses livres qu'avec les hommes dans la rue. Mais son esprit est intrépide; rien ne lui fera abandonner la piste commencée; et loyalement, le corps, sans joie, mais sans plainte, suivra l'esprit où qu'il le mène, et s'il le faut, jusque sur les barricades.

Il n'en est point là, entre 1915 et 1919. Il se tait, et il médite. Le vide même que l'on a fait autour de lui, lui a donné des loisirs. Sa solitude intellectuelle l'enrichit et l'enhardit. Il apprend à se passer des autres. Et ces autres qui, voulant lui retirer l'air, lui ont enseigné à le chercher sur les sommets, sont irrités de la déconvenue, et leur hostilité s'en envenime. Ils ont eu

beau murer le scandale. Le scandale est muet, mais il est vivant.

L'âpre et brûlante méditation de Julien s'attache aux hommes, en même temps qu'aux idées. Ses expériences de la vie, qui l'ont meurtri, sont un bienfait pour son esprit. Elles lui éclairent l'humaine nature et les chemins tortueux du labyrinthe. Il est sorti de la science des livres. De jour en jour, pendant des années, il pénètre dans les catacombes de l'âme, tous ces réseaux entrecroisés du subconscient, qui parcourent la terre évidée, sous les pas de la pensée qui parle, du mensonge quotidien. Il les explore, seul, sans beaucoup s'aider de la chandelle des grands docteurs ès psychanalyse. Il a sa propre lanterne. Son atavisme religieux lui a mis en main la clef d'une intuition singulière, qui tient autant de l'instinct animal que de l'intelligence raisonnée, mais que celle-ci vient diriger et ordonner. Le résultat est une pensée qui, après avoir longtemps erré sous la terre, cherchant l'issue, fore la croûte de la nuit, et surgit en jets artésiens d'images, aux points plus faibles de l'écorce, que l'ingénieur a repérés. Il se trouve que ces grands flots des profondeurs, chargés de symboles qui s'ignorent, comme des poissons aveugles, sont d'un poète-philosophe. Mais Julien mettra longtemps à s'en apercevoir. Comme il a peu de sens pour ce que l'on admire communément sous le nom de poésie, il se croit fermé à ces lumières, qui ne lui inspirent aucun regret; et quant à la philosophie, depuis que le doute religieux a ruiné ses assises, il s'imagine qu'il n'est plus d'assises, et il raille les efforts vains de l'esprit pour les reconstruire. De bonne foi, il croit qu'il ne croit plus à rien... Possible!... Il ne croit plus. Mais il crée... Et qu'est-ce donc que créer, sinon croire ?... Peut-être pas du front, mais des reins. La voix de l'être crie : — « Engendre! »... » Il faudra bien que le

front suive. C'est un pauvre seigneur, auprès des forces profondes de la chair. Quand je dis : « la chair », je dis : « l'âme » et ses armées. Julien avait en lui plus de ces énergies qu'il ne pensait. Nous en avons tous. Mais elles dorment; nous avons peur de les réveiller. Et la plupart de ceux qui ont peur, ils ont raison. Ils ne seraient pas capables de les diriger. Gare au pays, si les bandes étaient lâchées! Mais Julien gouverne, même en les suivant, ses armées. Un intellectuel de sa trempe peut lancer sa barque sur les courants : il n'abandonne point la barre.

Ce rare équilibre de l'esprit critique et de l'intuition donna naissance à des « *Dialogues du Peuple sur l'Aventin* », où le peuple de l'Ame, qui a rompu ses liens avec la Cité, tumultueusement délibère; et le dernier mot n'est pas, cette fois, à l'homme qui plaidait la cause de l'Estomac; celui qui veut manger, qu'il travaille!... « Montre tes mains! Intellectuels, savants, artistes, écrivains, rendez vos comptes! Qu'avez-vous fait, depuis cent ans que vous êtes rois — ou bien valets — de l'opinion ?... » C'était une parade à la Daumier. Tous les héros de l'écritoire, sur les tréteaux! Mais le vrai drame était dans l'âme du spectateur, qui se détourne avec mépris, — ce peuple, qui campe hors de la cité, autour de ses grands feux dans la nuit, et qui regarde monter au gouffre du ciel leurs fumées rouges, où les étoiles crépitantes sont des flammèches. — L'esprit, sans guide, faisait sa Révolution, à l'heure où la Révolution se faisait là-bas, par les poings des peuples, au fond de l'Europe. Mais l'esprit ne connaissait pas les faits; et il ne faisait rien pour être connu. Julien ne publiait point ses méditations. Même après que, l'état de guerre et la censure ayant pris fin, il n'eût pas eu de peine à leur trouver un éditeur, il les garda en manuscrit; il répugnait à les livrer au plein air. Peut-être

parce qu'il eût été contraint alors à s'y voir lui-même, sous le jour cru. Et du moment où la lumière du dehors serait entrée dans la maison, il n'y pourrait plus fermer sa porte. Fini de l'ombre!... L'ombre était finie. Mais s'attardait complaisamment le clair-obscur, cher aux hommes de pensée... Fini de la pénombre à la Rembrandt, où du soleil invisible que fuient les yeux trop sensibles, les reflets d'orange veloutés s'allument au fond de la chambre... Le soleil entre. L'action est là.

Julien reculait, le plus loin possible, le moment d'ouvrir à la visiteuse.

Alors, il se contentait de publier, dans la période qui suivit la guerre, ses grands ouvrages d'histoire des sciences. Il les jugeait objectifs. Mais sa robuste personnalité, que la virile solitude avait nourrie, et dont les années de compression avaient bandé l'arc, ne s'apercevait pas des flèches d'airain qu'elle projetait, à tout chapitre, contre les mensonges de l'intelligence de son temps et de tous les temps. Comme il en avait été lui-même imprégné, c'était lui-même qu'il visait. Mais qui donc visait ? — Lui. Le nouveau Julien, le nouvel homme ensanglanté de son effort pour se libérer. Et c'était toute une époque intellectuelle, tout un âge de la société finissante, qui recevait le coup, et qui l'accusait.

Elle l'accusait le moins possible, pour ne point attirer l'attention publique sur l'archer. Et la jeunesse, qui n'avait point le temps d'aller chercher la pensée au fond des gros ouvrages bâtis à la façon des cathédrales, sans cacher leurs arcs-boutants (je veux dire les supports de leur monumentale documentation), passait auprès, sans regarder. Au reste, si elle eût tenté d'y regarder, eût-elle compris ? Eût-elle admis ? Dans les premières années d'après la guerre, la grande génération des héros de l'esprit, qui s'étaient accommodés,

comme Spitteler et Thomas Hardy, de la fière solitude et du pessimisme héroïque aux yeux vaillants, fixant en face la tragique réalité et n'espérant point la transformer, subit un discrédit rancunier. La Suisse, si pauvre en génies, s'acharna en sarcasmes presque haineux contre le poète du « *Printemps Olympien* ». Jamais Stockholm, si prodigue de son prix Nobel, ne consentit à le donner à Thomas Hardy. On en voulait à ces hommes, de leur viril détachement, qui « sérénise », dans l'implacable vérité. On les accusait d'égoïsme, qui se satisfait d'un monde mauvais sans espoir et qui, ayant réussi à y installer leur vie et leur gloire, ne s'occupe point d'y remédier. On ne voyait pas que ces grands vieux hommes avaient été hantés, presque toute leur vie, par un esprit de justice blessée, qu'ils avaient dû se raidir contre la douleur, et que s'ils s'étaient retranchés, comme Spitteler, dans une cuirasse d'indifférente et seigneuriale ironie, c'était à la façon de Timon d'Athènes, trahi dans son amour pour l'humanité... « *Durchaus!* »... « *Malgré tout!...* » Le mot de Prométhée et d'Héraklès, qui ne croient pas aux hommes, auxquels ils vont se sacrifier!...

Julien avait été nourri de cette âpre substance, de ce pessimisme nietzschéen de vieux lions qui rient. Mais il appartenait à une autre génération intermédiaire, entre ces grands solitaires de la pensée qui n'agit point, et la jeunesse d'après-guerre, qui voulait agir avant de penser, — pour combler le gouffre... (Elle n'était pas de taille à le combler! Leurs corps, leurs âmes, allaient s'y briser...)

Julien avait, comme eux, la vision abyssale de l'Existence, du gouffre humain. Mais cette vision ne l'avait point frappé en jeune mue, quand la chair et l'esprit tendres ne sont pas encore formés. Il avait déjà sa dure ossature, il ne fut point brisé, il ne fléchit

point. Il savait regarder dans les yeux le Rien de la sombre aventure. Et cette nuit, il l'illuminait de l'éclair de l'esprit, qui créait *sa* vérité, *sa* beauté, *sa* bonté. Il ressentait puissamment celles-ci, et s'en enveloppait avec amour, sans perdre, un seul moment, la conscience claire de l'abîme, au dessus duquel il était suspendu, avec tout ce qu'il aimait.

Ce qu'il aimait ? Qu'aimait-il ?... Il était seul, et désabusé des hommes, qui le tenaient et qu'il tenait à distance... Oui, le présent, — ce qui meurt, ce qui demain sera mort !... Ce n'était pas pour ces condamnés, pour ces hommes du présent, qu'il pensait, vivait et créait. Mais celui qui crée, de chair ou d'esprit, (c'est le même !) il porte dans ses reins les hommes de l'avenir. Comment ne les aimerait-il point ? Il les projette dans la nuit. Ce sont eux qui combleront l'abîme.

Ce grand solitaire qui engendrait intrépidement sa pensée, il faisait l'avenir, sans y songer; sans s'en douter, il était un ouvrier dans le chantier des hommes et des peuples du monde, qui travaillaient en ce moment à bâtir un ordre, un monde nouveau. Et quand plus tard il le reconnut, — après que les événements du dehors eurent fait effraction dans son cabinet, — il se trouva enrôlé dans l'armée de la Révolution. Il y avait alors dix ans que ce « Révolutionnaire sans le savoir » décochait pour elle ses flèches d'airain contre la pensée ennemie.

Et quand il l'ignorait encore à demi, Annette, convalescente, qui lisait ses livres dans son lit, du premier regard le découvrit. Et la joie inonda son cœur dans sa poitrine, dont l'ancien amour, jeune toujours, gonfla les seins. Elle aussi, avait engendré !... celui qui l'aimait. Son Julien... L'archer...

Les vieux amis se trouvaient donc maintenant bien proches. Mais il était à craindre que le retour de l'un à l'autre ne se fût jamais produit, sans deux jeunes mains qui les poussèrent aux épaules : — « Avance! avance! » — des mains solides qui étaient expertes à lancer la balle.

Le bon génie, le jeune lutin qui rapprocha les deux vieux amoureux séparés par les fourrés de vingt années, dans la forêt magique du Songe d'une Nuit d'automne, n'avait rien d'un Puck, — que la gaîté. Elle était agile, certes, et son corps souple était capable, en se renversant, de toucher, debout, avec ses mains, ses talons. Mais elle ne passait point inaperçue; et si la terre eût parlé, elle eût crié sous ses pieds. Ce qu'ils tenaient sous leurs plantes, ils le tenaient; chacun de leurs pas disait : — « A moi!... A moi, la terre! A moi, la vie!... » Et « moi », c'était une fille longue et robuste, comme un garçon, la tête ronde et tondue, le buste plat, large aux épaules, hanches effacées, les bras musclés, de longues cuisses, les mollets blonds et les pieds arqués. Elle était la fille de Julien. Georgette, de nom. Mais George elle était : un garçon. Et toute prête à marcher sur le dragon. Elle eût bien ri, à voir gigoter sous son talon le gros lézard... Rire, elle savait,

depuis qu'elle était au monde. Dieu sait où elle l'avait appris! La maison morose de Julien, père, mère et grand'mère, en avait été ébaubie, les premiers temps qu'elle l'entendit; et encore aujourd'hui, après vingt ans qu'il la possédait, Julien en éprouvait, à chaque minute, le même émerveillement, honteux de soi et inquiet :

— « Si ce miracle allait cesser! »

Car c'en était un. Il était si peu doué pour rire! Il riait si mal! Et il sentait, en l'écoutant, que c'était si beau, que c'était si bon! Qui lui avait fait ce don? Il se disait qu'il ne le méritait pas. Et il ne le méritait pas en effet, pour se tourmenter de cette idée de mérite ou de démérite! Comme si la grive y songeait! Elle trouve bon le raisin. George trouvait bonne la vie. « Pille!... » Elle pillait... Qui aurait dit à la génération de Julien que, sur ce champ de ruines, où ils ramassaient, en geignant, les tessons de leur écuelle brisée, la nouvelle couvée saurait trouver une vigne? Nul des anciens ne lui avait indiqué le chemin. Elle allait seule. Il n'y avait qu'à la regarder, la George, marchant, le buste légèrement incliné comme une coureuse, les coudes aux flancs, mains en avant, prêtes à saisir, bouche entr'ouverte et la poitrine rythmant son souffle, les yeux très clairs dans un visage blond et hâlé : rien ne leur échappe de la route; et au dedans, rien ne la trouble. Bien douée du corps et de l'esprit, elle s'était vigoureusement développée, sans hâte, sans scrupule et sans excès. Pour son bonheur, elle était née casquée d'une étonnante imperméabilité à l'atmosphère de sa maison. Sa faculté de ne pas entendre les doléances et remontrances, avait fait le désespoir de sa mère; ce n'était pas mauvaise volonté, c'était bien pire : indifférence pure et simple. Elle n'entendait pas ce qui l'ennuyait. Cette insensibilité physique

n'excluait point un cœur expansif. Quand sa mère avait parlé, parlé, et lui demandait :

— « As-tu compris ? Qu'est-ce que j'ai dit ? »

George lui riait au nez, en l'embrassant d'un tel élan que la bonne femme n'avait plus le courage de gronder; mais aucun doute ne lui restait qu'elle avait, une fois de plus, perdu son temps. Si du moins, elle eût pu comprendre ce qui se passait dans cette fille! Mais tout lui en était une chambre aux secrets; elle n'en franchissait pas le seuil. Elle ignorait la pensée de George sur ce qui lui tenait le plus au cœur : la religion. George ne faisait aucune objection à suivre sa mère à la messe, dire ses prières, et même, si on y tenait, à aller périodiquement blanchir son linge à confesse : elle y allait, elle en revenait, avec la même bonne humeur insouciante qu'à son collège, ou au tennis; ses péchés ne lui pesaient pas lourd!... Mais que pensait-elle ? Que pensait-elle de ces paroles qu'elle lisait dans son paroissien, de l'Évangile, de Jésus-Christ et de la Vierge, et de l'Église, et du Bon Dieu, et même de l'après-mort et de la résurrection ? Pas moyen d'en rien savoir! — La vérité était qu'elle n'en pensait rien. Cela ne l'intéressait point...

— « Oh! mon Dieu, oui, elle avait bien pensé, comme tout le monde, qu'on mourra. Mais c'est loin! Et on ne meurt qu'une fois. Au lieu qu'on vit, cent mille fois, à chaque minute de la journée. On n'a pas le temps de s'occuper de la fin. Et à quoi bon ? Qu'est-ce qu'on en sait ?... Oui, justement, il y a l'Église qui vous dit ci. Et il y en a d'autres qui vous disent ça... Moi, je veux bien et ci, et ça. Ce n'est pas mon affaire de discuter ce que je ne connais pas. J'ai trop d'autres affaires qui m'intéressent. Pensez pour moi, si vous y tenez, sur ces choses-là! Et surtout, ne vous tourmen-

tez pas à cause de moi! Je saurai bien toujours m'en tirer!... »

Elle ne le disait pas. Elle ne se l'exprimait peut-être pas clairement. Mais cela se lisait dans sa magnifique insouciance. Et les raisons de nouveaux tourments ne manquaient point à la maman. Elle s'en donnait à cœur-joie. (Il faut du pain pour toutes les faims. Certains préfèrent le pain de larmes. George ne le leur disputait point...)

Ce fut peut-être une chance pour toutes les deux que la mère s'en allât dans ce monde qu'elle jugeait meilleur, quand la fille n'avait pas encore quinze ans. Certes, George dit et pensa :

— « Ma pauvre maman! »

Et elle pleura à gros bouillons : elle le pouvait, tout comme une autre! Elle s'offrait à l'occasion un de ces gros chagrins d'enfant, où le nez gonfle et les yeux n'y voient plus d'avoir pleuré. Mais — ce n'était point sa faute — l'ondée passée, les yeux séchés, il n'en faisait que plus beau; et la « pauvre maman » ne tint plus grand place au logis. Ni le père, ni la fille n'en convenait : mais on s'y trouvait bien plus à l'aise.

Si loin que Julien fût de l'esprit de sa fille — terre inconnue!... — il se sentait pour elle d'incompréhensibles complaisances, et encore plus depuis l'instant où, abandonnée à son seul patronage, l'enfant se muait en femme. Il n'avait gêné en rien son développement; il lui laissait une liberté de mouvements, qui eût affolé la mère : George sortait, rentrait quand elle voulait, organisait ses journées comme elle voulait, en rendait compte, n'en rendait pas compte, si elle voulait : elle ferait de sa vie ce qu'elle voudrait. Julien ne lui demandait rien que d'avoir l'œil à la bonne tenue de la maison, d'être exacte à certaines heures des repas et, pour le reste, de savoir qu'il lui faisait confiance. Elle

le savait, et c'était pour elle la plus efficace discipline. Aux minutes où l'esprit chavire, (il en est toujours dans la vie d'une fille), George se ressaisissait, pensant :

— « Nous sommes deux : moi et lui. »

Puisqu'il s'en remettait à elle! S'il eût intimé un veto, elle l'eût probablement enjambé, par jeu. Ce n'est pourtant pas que le système de non-résistance paternelle eût suffi à la préserver! Elle aurait pu aussi bien se dire :

— « Et si j'y goûtais ? Ça ne lui fera pas de mal, et ça me fera du bien... »

Mais elle n'avait pas envie d'y goûter. L'amour était le cadet de ses soucis. Elle était pourtant une belle fille, bien au complet. Rien ne lui manquait. Mais quoi! Elle n'avait point le désir de l'homme. Et le désir de l'homme lui paraissait un peu grotesque. Ce n'était point par ignorance qu'elle péchait. Elle avait lu — et comment! — au grand livre de la Nature. Elle faisait son P. C. N. Et Dieu sait ce qu'elle avait vu et entendu! Mais c'était comme la pluie sur le dos d'une cane. Les spectacles ou les propos les plus osés faisaient un « plouf! » dans son ruisseau et disparaissaient sans laisser de traces. Son bon gros rire de grand gamin brisait l'aplomb des plus effrontés; et ils riaient aussi, désarmés. Ils la traitaient en compagnon, se contentant de plaisanter « l'invulnérable ». Elle était la première à s'en railler. Mais elle n'essayait pas de changer.

La passion du sport avait pris la place aux autres passions. Elle y donnait tout son meilleur. Toutes les joies en une seule : la joie du jeu, la joie de l'action, la joie de la maîtrise sur soi-même, la joie de l'orgueil et la joie de la passion désintéressée, l'ivresse du sang et la clarté de l'esprit, la plénitude des énergies et le paroxysme où la vie ne tient plus qu'à un fil. — « Et le fil est bon, la vie bondit, l'air et la terre sont à moi... »

Sans en rien dire à son père — (il ne l'avait su qu'après que tout Paris le savait) — elle s'était soumise à un entraînement méthodique, elle s'était dit :

— « Je ferai aussi bien que ces autres, je ferai mieux. »

Car, à les voir tourner sur la piste, son jeune sang tournait plus impétueux, et elle piaffait; elle était sûre et de son coffre et de ses cuisses. Et elle avait couru sur le stade et battu le record du « trois-cents mètres »; elle l'avait tenu opiniâtrement, pendant quelques mois. Elle avait eu son heure de gloire olympique, parmi ce jeune monde anachronique qui revivait, sans y penser, la Grèce antique, sous le bout de l'aile noire du chaos qui s'étendait sur le ciel d'Europe. Il fallait la voir, au jaillissement de la victoire, fourbue, haletante, luisante, sentant la sueur, les cheveux plaqués, les yeux ronds et cernés, les traits tirés, un peu hagarde, franchement laide, indifférente à la beauté — et plus belle que la beauté; elle rayonnait :

— « Je *l'ai eu !...* »

Quoi ? Ce record ?... Ah! beaucoup plus qu'un succès de stade...

— « J'ai *eu* mon plein! Je m'ai *eue!...* »

Quelle possession vaut celle-là ? On n'a que faire de celle des amants. Voilà, toute pure, la joie complète. Vous n'y ajouteriez pas un grain de plus... Oui, elle ne dure... Rien ne dure... Mais on l'a tenue. On en garde le soleil sous sa peau. Que peut-il bien y avoir de plus solide sur terre ?...

Une voix secrète lui murmurait, à certains jours, à des rencontres de petits pieds qui trottinaient dans un jardin, et d'un petit nez au vent, qui n'était pas toujours torché :

— « Il y a l'enfant... »

L'amazone n'a pas coupé son sein. Ce cœur de femme se souvient... Elle sourit au trottinet...

— « Oui, ce serait bon aussi, — s'il n'y avait l'homme. »

Mais il y avait l'homme... « Zut!... » Elle écartait l'enfant, de ses pensées. On ne peut pas tout avoir! Ce qu'elle avait lui suffisait.

Et Julien, qui de sa pénombre de vieux Faust morose dans son cabinet d'alchimiste, la contemplait sans qu'elle le sût et admirait avec effarement la libre fille sortie de lui, tremblait chaque jour qu'elle s'enfuît, et chaque jour se rassurait, en la voyant satisfaite, dépourvue d'inquiétude et de désirs. Il se demandait :

— « Comment fait-elle ? Comment a-t-elle fait pour sortir de moi ?... »

Et une voix en lui répondait :

— « Tu le sais bien! Tu *la* reconnais... »

Qui ? — Celle qui avait marqué sa vie, celle que sa vie avait rejetée. Mais grâce à Dieu! elle avait été la plus forte. Elle n'avait jamais quitté sa maison. Elle avait lentement pénétré sa pensée. Elle avait fait plus. Elle avait pénétré son grenier. Cette graine vivante qui venait de lui, Julien voulait se persuader qu'elle venait d'elle. Il prétendait la reconnaître. Il reconnaissait certains détails imperceptibles à d'autres yeux, une ombre duvetée au coin de la lèvre, le port du cou, la prononciation de certaines consonnes, des réflexions qu'elle avait faites, et Dieu sait quoi!... Il se disait :

— « Mon Dieu! Annette... »

Illusion, sans doute. Sa vision, imprégnée d'elle, la projetait sur les objets. Mais après tout, si son esprit

était imprégné, pourquoi ne l'eût pas été sa fille ? Peu importait qu'il fût le jouet d'une hantise!— Mais cela importait beaucoup pour le bonheur de George. Sans qu'elle en eût le moindre soupçon, elle y devait l'étonnante indulgence de son père et le respect attendri qu'il témoignait pour sa liberté. Elle se disait : « — J'ai de la chance!... » Elle ne se doutait pas à qui elle la devait.

Elle finit, un jour, par la rencontrer, l'ombre invisible, qui rôdait dans la maison! Elle l'avait sûrement frôlée bien des fois, au seuil de la porte de son père, ou dans son regard, depuis les premiers jours de son enfance. Mais elle y était tellement habituée qu'elle ne l'avait jamais remarquée. Il fallut que l'ombre parlât... — Elle parla...

Julien était en voyage à Londres, pour un congrès. Il devait rester absent, une quinzaine. George en profita pour faire la chasse à la poussière dans le saint-des-saints : sa chambre de travail. Comme tous les vrais travailleurs, il ne permettait point qu'on y touchât : il prétendait y faire l'ordre lui-même. Et bien entendu, son ordre était, pour les autres yeux que les siens, le plus inextricable désordre. George, qui était l'ennemie née de la confusion, guettait depuis longtemps l'heure d'accomplir un coup de force. Elle saisit celle où le maître n'était point là. Il en ferait une musique, à son retour!... Il la ferait...

— « Chante, papa!... »

Elle en riait d'avance, comme une gamine :

— « Protestez, sacrés papiers! » (Elle les prenait par brassées et les jetait sur le plancher). « Je suis le maître de ces lieux... »

Elle y allait de si bon cœur, raflant les liasses, jonglant avec les piles de cartons, qu'un de ceux-ci, ouvrant sa gueule pour protester, vomit, comme dans

le conte de fées, le flot de paroles qu'il tenait entassées, des lettres, des lettres, maladroitement ficelées, qui s'éparpillèrent dans la chambre. Qu'est-ce que c'était ?... George s'accroupit par terre pour les ramasser, riant de plus belle :

— « Ah! nom d'une pipe!... S'il s'aperçoit que j'y ai touché!... Comment faire maintenant, pour les remettre dans l'ordre où il les avait rangées ? Pas d'autre moyen que de les lire, pour voir la date de chaque lettre... Rien que l'en-tête. On ira vite. La correspondance de papa, ça doit être d'un embêtant!... Tiens, tiens, tiens! »

Les premières lignes de la première lettre n'annonçaient rien d'embêtant... Et cette ficelle avec son gauche nœud non dénoué, qui avait laissé échapper les papiers, c'était, ç'avait été un ruban...

— « Mais, dis donc, papa!... »

Elle ne se demanda pas si elle allait lire, comme on doit faire décemment, quand on a conservé un reste de pudeur de l'ancien temps. — Mais certainement qu'elle allait lire! Ça promettait d'être très intéressant. Elle s'installa confortablement, jambes croisées sur le plancher, presque sous la table, parmi les lettres écroulées. Et elle piquait au hasard, dans le tas. Aucune crainte d'être dérangée. Elle était seule dans l'appartement... « Si on sonne, je laisse sonner... » La fenêtre ouverte. Dehors, les merles dans le jardin. Le soleil de juin coulait autour, et caressait au-dessus de sa tête les vieux cuivres du bureau. Mais elle était dans un berceau d'ombre, et à ses doigts s'enroulait la liane d'âme qui montait des lettres, avec l'odeur dans ses narines du jasmin en fleurs du jardin. Elle chantonnait. Elle était bien...

Ne se rendait-elle pas compte de son délit ?... Oh! parfaitement! Elle s'en rend compte et s'en amuse. Elle n'en est plus à respecter la morale d'opinion. Elle

sait qu'il ne faut pas la braver ouvertement, elle est gaillarde et de bon sens. Mais, porte close?... « La barbe! Ma vieille!... » Elle est comme Kitchener. Une fois passé le canal de Suez, autre morale!.. « Moi, j'ai la mienne... » — Et (c'est de la chance, assurément), la sienne est bonne et saine, meilleure peut-être que celle qu'on a laissée au mouillage, de l'autre côté du canal... Elle aime son père, sincèrement. Peut-être pas, non, sûrement! comme jadis les filles aimaient leurs pères. La dose de respect a rudement décru. Plus trace de crainte. Et le vernis de cette antique vénération s'est diablement écaillé. Mais l'affection y a-t-elle perdu? Je croirais le contraire... A condition, bien entendu, que lui, cet homme, l'ait méritée!

— « Car pourquoi serais-je tenue à l'aimer, s'il n'avait rien fait d'autre que de m'engendrer? Entre nous, papa, pour la peine que ça t'a donnée!... Oui, pour m'élever... Ça, c'est un autre compte... Eh bien, c'est à moi d'en juger à présent. Tant pis pour toi, si tu n'as pas voulu, ou pas su ce qui était mon bien et mon droit!... Tu l'as voulu et tu l'as su, mon vieux bonhomme; et tu y as eu d'autant plus de mérite que ta fille était une chèvre pas commode à garder. J'ai piétiné toutes tes plates-bandes de préjugés! Je n'oublie pas. Je n'oublie rien. Et si jamais quiconque s'avisait de toucher à toi, il aurait affaire à moi. On est alliés. Mais entre nous, vieux compagnon, de toi à moi, j'ai bien le droit de me fiche de toi et de fourrer le nez dans tes papiers... Oui, toi tu ne l'admettrais pas, tu es de ton vieux temps. Mais je suis du mien. Suffit! Je lis... Et tu n'en sauras rien. Il ne faut pas faire de peine aux enfants... »

Elle alluma une cigarette :

— « Ah! attention! Il ne s'agit pas de fiche le feu à la boutique... »

Elle suça, silencieuse un moment, pour mieux lire, le suc de la lettre et le bout de la cigarette...

— « Non! Quelle passion!... Ça n'est pas possible que ce vieux père ait été aimé comme ça!... »

La cigarette brûla, brûla, s'éteignit. George ne se rappela qu'elle la tenait, qu'à la brûlure, au bout des doigts. Elle ne songea plus à en rallumer d'autres. Elle s'étendit tout de son long, pour mieux lire, le ventre et les coudes sur le plancher. Elle lut, elle lut... Ce torrent!... Il lui semblait qu'elle y baignait son ventre... Elle lut, sans juger, sans essayer de se faire une opinion, sans bien comprendre. C'était, pour elle, un monde tellement différent!... Mais ce qui ressortait, pour elle, de chaque ligne, de chaque moire du courant, c'était une femme, une femme aimante et douloureuse, mais virile dans sa plainte et son ardeur, qui dominait l'autre — « cet homme » — de la hauteur de son âme fière, qui le guidait par la main, et dont la tendre énergie le réconfortait, qui se sacrifiait, qui à la fin le consolait de l'avoir sacrifiée... Et lui, l'homme, il faisait, auprès, figure mélancolique et pitoyable de qui a vu passer le bonheur et n'a pas eu la force de le saisir, et qui se rend si bien compte qu'en le refusant il s'est détruit, qu'il l'avait écrit, de sa main lourde, sur la couverture du paquet de lettres :

— « *Mon bonheur tué.* »

George ne lut ce cri que tout à la fin, quand elle cherchait à rassembler les lettres éparses.

Elle s'arrêta de les rassembler. Elle se coucha sur le dos, les mains derrière la tête. Elle regardait une rose rouge suspendue au bord de la fenêtre, que le vent d'orage remuait. Et autour d'elle, sur le plancher, cette symphonie muette de l'amour...

Trente ans avant, une autre femme, une autre fille, avait ainsi saccagé les secrets amoureux de son

père(1). La destinée vengeresse la livrait à son tour. Mais son père à elle, était mort. Le père de George vivait. Et les cendres remuées brûlaient encore. Brûlaient les doigts de George, qui les avait touchées...

George rêvait, voguait sur des mers inconnues... Des effluves lui venaient d'îles polynésiennes, qu'elle voyait surgir de l'émeraude marine, lignes de madrépores et de palétuviers, avec une frange d'écume... Ces archipels lui étaient un pays étranger... Mais d'autant plus intense leur parfum la pénétrait... Et sous ses pas se déclenchait le trébuchet de l'étrange émotion, que nous connaissons tous, au choc de certaines rencontres, en des lieux où jamais nous ne sommes passés :

— « Je fus ici, déjà... »

Elle ? Elle fut ici ? Comment l'aurait-elle pu ?... Elle n'a aimé personne. Et même en ce moment, elle est libre et lointaine de l'amour... Et cependant, l'amour de cette étrangère lui ressurgit du cœur, comme une sonnerie de cloches lointaines qu'on connaît. Toute cette histoire ancienne lui est un récit conté dans un demi-sommeil jadis, et oublié. Presque chaque épisode, après qu'elle l'a lu, il lui semble qu'elle l'eût conté avant d'avoir tourné la page. Et cette figure de femme, qui lui est à la fois énigmatique et proche, elle ne ressent pas sa peine, elle ressent ses élans — non pas la mélodie, l'amour ou l'élégie — mais le rythme, la force, le jet de source, le sang. Elle jurerait qu'elle l'a vue... Mieux! Connue... Mieux!... Quoi, mieux ?...

George se redresse, assise; si brusquement que sa tête a frappé le dessous de la table :

— « Mieux!... C'est à moi. »

Mais le coup l'a réveillée. Elle se frotte le crâne.

(1) *Annette et Sylvie.*

— « Sapristi! Je suis folle... J'ai oublié de déjeuner.»

Elle est une solide mangeuse. Pour faire un tel oubli, il faut en effet qu'elle ait perdu la boussole. Elle la retrouve sur-le-champ. Mais tandis qu'elle rattrape les bouchées en retard, elle conserve la piste, où elle vient de tomber en arrêt. Elle a beau se dire :

— « C'est idiot. »

Elle se dit :

— « Il l'a aimée, avant que je sois née. »

Et Dieu sait ce que, par la suite, sa femelle imagination, farcie de science romancée, ira bâtir là-dessus! Avant d'être rangées, les pauvres lettres seront plus d'une fois relues et étudiées. George pourrait, après, discuter des faits et des dates avec son père. Si elle ne le fait pas, il ne s'en faut de guère; certain soir, elle s'est mordu la langue, elle eût voulu savoir... Diables de préjugés! Pourquoi ne peut-on pas bonnement causer de ces sujets ?... Ce n'étaient pas les sujets qui l'eussent arrêtée. Mais elle ne pouvait décemment lui raconter comment elle s'était emparée de ses secrets. Et que c'était amusant, pourtant, et touchant!...

— « Ce pauvre homme, qui est là assis, de l'autre côté de la table, qui croit être tout seul au monde avec ses mystères, qui ne sait pas que je les connais, que je le vois tout nu, avec sa peine, son amour, ses faiblesses, toutes ses blessures... Et je le juge... Je te juge... Tu en as fait, des gaffes! Tu n'as pas été brillant... Ah! je ne t'en aime que mieux!... »

Elle alla l'embrasser...

— « Pauvre papa!... »

Il ne comprenait pas.

Elle se mit en chasse. Elle avait décidé qu'elle retrouverait Annette. Mais il n'était pas à espérer que son

père la mît sur la voie. Et ce ne fut point facile à découvrir. Le nom de Madame Rivière ne s'étalait pas dans les annuaires. Elle pouvait être disparue, ou bien mariée. Il fallut du temps pour s'informer.

George finit pourtant par retrouver la piste, — Assia d'abord et Marc, dont la jeune notoriété commençait à se répandre. Elle passa deux ou trois fois à la librairie, mais sans rencontrer Annette. Et elle ne se décidait pas à aller frapper à sa porte. Si près du seuil, elle reculait. Elle avait beau faire la fille hardie et bousculer tout : elle avait d'étranges timidités. Si elle la voyait, que lui dirait-elle ? Embarrassant, le tête à tête avec une étrangère si intime, une inconnue si connue, dont on avait impudemment fracturé les secrets!... Une Annette, telle que George se la figurait, ne pardonnerait pas, si elle savait. Et elle saurait, aux premiers mots. George sentait que devant son regard elle se trahirait. Elle en perdait, d'avance, tout son aplomb, et elle restait, la bouche ouverte, le fil coupé, elle rougissait! Pour sortir de son embarras, comme les timides, elle se faisait brusque, elle lâchait maladroitement, comme par défi, tous les aveux qu'elle retenait. Aussitôt, le regard d'Annette se glaçait, lui refermait la porte de la confiance entr'ouverte. Et le fossé redevenait plus infranchissable qu'avant... George ne se trouva pas le courage d'essayer. Elle n'abandonnait pourtant pas son projet. Mais elle attendait on ne sait quelle occasion, qui l'aiderait ou la forcerait à oser. L'occasion devait venir. Elle viendrait!

Elle ne vient pas, pour la plupart de ceux qui attendent : car ils attendent passivement. Mais l'attente de George était, comme elle, toujours active et prête à agir. Elle ne dormait pas, elle guettait. — En somme, quand on manque l'occasion, c'est

beaucoup moins parce qu'elle n'est pas venue, que parce qu'on ne l'a pas vue venir et cueillie au vol, lorsqu'elle passe. Pas de danger qu'une George la laisse passer! Un regard, un bond, elle la rattrape, comme une balle de tennis.

Qui, cette fois, lança la balle ? — Un inconnu. Un partenaire, venu d'Italie. Pour lui aussi, c'était l'occasion qui lui avait fait rencontrer Annette. Mais ce n'était pas seulement l'occasion, c'était le destin de vie, c'était une parenté de pensée, qui l'avait rapproché de Julien, et qui allait faire de lui, sous l'impulsion de George, le messager qui rouvrit les portes entre les deux vieux amis.

Annette ne l'attendait guère!... Ce matin-là, elle était assise, lasse, les jambes rompues, dans un coin de sa chambre, qu'elle nettoyait. Elle n'avait point de domestique, seulement une femme de journée, qui venait quelques heures, pour les gros travaux du ménage. Elle était seule, passablement abandonnée par ses enfants qui, n'ayant plus de peines à lui apporter, gardaient pour eux leurs plaisirs et leur activité : (l'activité à deux est le plus grand plaisir!) Elle n'avait pas le mauvais goût de s'en plaindre. C'est le métier de mère! Quand les enfants sont satisfaits, ils la congédient de leurs pensées, comme une bonne femme de charge. Elle a fait son service et s'en va... Annette souriait. Mais elle avait les reins endoloris. Elle n'était plus jeune. Et elle avait porté plus que son compte de ses tourments et de ceux des autres. Elle s'engourdissait

dans sa lassitude et ses pensées, tenant à la main le torchon, avec lequel elle essuyait les meubles. La fenêtre était grande ouverte sur la rue. La fraîcheur de l'air glaçait ses épaules. Mais elle ne s'en apercevait pas plus que du bourdonnement de la rue. Elle songeait. Elle songeait que c'est bien bon de soutenir ceux qu'on aime. Mais ce serait bien bon aussi, d'être un peu soutenue, de temps en temps! Et c'est un luxe, pas fréquent. Elle n'en faisait grief à personne. Chacun ne peut donner que ce qu'il a. Et chacun de ces hommes qu'elle avait connus, n'avait que tout juste ce qu'il lui fallait pour soi. Devant ses yeux repassaient, avec une affectueuse ironie, tous ceux qui avaient bu son lait. Ils défilaient, sans ordre, et leur réapparition était souvent imprévue; parmi des figures connues et familières, d'autres surgissaient qu'on croyait oubliées, et dans le nombre, des visages à peine entrevus un jour, mais dont les traits véritables se montraient (peut-être par contraste) pour la première fois, en pleine lumière. Et par un de ces éclairs mystérieux qui semblent être le rayon projeté par l'instant qui va venir, un visage sortit du gouffre du passé, dont Annette se disait :

— « Celui-là ne m'a rien pris. Il m'a donné. »

Elle s'étonnait d'avoir pu l'oublier, au point de ne plus retrouver, en ce moment, même son nom... Et ce fut juste à ce moment que, la porte de sa chambre s'ouvrant, la jeune fille de service, mal stylée, sans prévenir, fit entrer :

— « Madame, c'est un monsieur... »

Annette, comme en sursaut, vit au seuil celui qu'elle venait d'évoquer : dans un visage de l'ancien temps, à barbe blanche, un beau sourire et des yeux clairs. Si improbable que fût la rencontre, elle n'eut pas un instant de doute. Et le nom qu'elle cherchait lui vint

aussitôt à la bouche. Elle tendit les mains vers lui. Et seulement après, elle eut honte de s'être laissée surprendre dans son négligé d'âme et de toilette; mais elle rit, de bonne humeur, en voyant qu'elle tenait encore à la main le torchon. Et il rit avec elle, s'excusant, excusant la servante qu'elle grondait. Il avait vu dans ses yeux l'élan de joie chaude et franche, qui allait au devant de lui. Le même élan le menait à elle. Bien qu'il fût presque un vieillard, ses jeunes yeux avaient vingt ans.

Il y avait sept ans qu'Annette l'avait rencontré, dans un compartiment de chemin de fer qui traversait le sud de l'Italie. Elle revenait alors de son séjour en Roumanie (1). Sortant à peine de maladie, fiévreuse encore, elle éprouvait un besoin vorace de dormir. Mais elle se sentait toujours dans la jungle — la jungle aux roseaux où elle avait fui, s'enfonçant jusqu'au ventre dans la vase; — les terres de fièvre, les grands marais que le train italien traversait la lui rappelaient; et elle restait raidie, tendue, et frissonnante. Elle luttait contre le sommeil; il la terrassait par instants; elle ployait le cou, mais aussitôt elle le relevait en sursaut, elle redressait sa tête méfiante, qui observait, sourcils froncés, ses voisins. C'étaient, presque tous, des gens du peuple et de petits bourgeois italiens. Elle voyageait en troisième classe, dans un compartiment du milieu, bondé; aux stations, on empilait à coups de poing, dans le wagon déjà plein, les en-surplus; ils s'asseyaient sur les genoux des autres; une femme, debout, oscillait, agrippée de ci de là, à une épaule;

(1) *L'Annonciatrice*, tome I.

les hommes fumaient, crachant entre leurs jambes. Annette se serrait dans un coin, n'osant remuer ses pieds dégoûtés. Par-dessus sa tête, un homme debout était accoudé sur la traverse qui, à mi-hauteur, séparait le compartiment de la travée d'à côté. Ils étaient presque tous hâves, les joues creuses, avec des barbes de quinze jours; un vieux avait, à l'oreille poilue, un anneau; des yeux de fièvre, le globe jaune, quelques belles prunelles luisantes d'animaux; un jeune garçon, qui appuyait son menton sur la traverse de l'autre compartiment, juste en face d'Annette, et une petite fille, assise par terre dans les crachats, ne la quittaient pas de leurs vrilles. Entre les trois compartiments s'échangeaient les propos, dans un rude dialogue, et çà et là, un *fiaschetto* ou un fromage à l'odeur aigre. Annette se sentait, dans son cauchemar de fatigue, comme une bête d'une autre espèce, enfermée dans une cage d'animaux étrangers, inquiétants, qui la flairaient et resserraient leur cercle autour d'elle. Et elle avait beau crisper son énergie : elle les voyait attendant la minute où, d'épuisement, elle s'affaisserait, pour se jeter dessus. Elle sombra. Sa tête pesante se renversa en arrière, heurta le dossier de bois; et tout le buste, entraîné, glissa. A cette seconde — sa conscience n'était pas encore morte, mais ne luttait plus, s'abandonnait — elle sentit par derrière elle des mains douces qui la soutenaient par les épaules et les aisselles, et qui glissaient sous sa tête un sac. Ses lourdes paupières s'entr'ouvrant une dernière fois, elle eut juste le temps encore d'entrevoir par leur fente les yeux de l'homme qui, par-dessus la traverse, comme l'homme de Rubens par-dessus la croix, soutenait son corps et l'étendait. Et ce fut le lac dans les montagnes. Une impression de sécurité parfaite. Elle se laissa choir dans le sommeil.

Quand elle en émergea, une heure après, l'air était

allégé autour d'elle. Elle vit que ses voisins, bonnes gens, avaient veillé sur son repos. Elle trouva sous sa joue un châle, dont une vieille paysanne lui avait fait un oreiller. Et la petite fille à ses pieds, qui mordait une orange, la lui tendit. Tous, en la voyant rouvrir les yeux, la complimentaient avec une railleuse bonhomie. Et elle leur répondit sur le même ton rieur et affectueux; plus aucune gêne n'était entre eux : ils étaient tous de la même espèce. Elle savait d'où venait le coup de baguette qui avait, au rebours de celle de Circé, changé les bêtes en compagnons. Le magicien était derrière elle. Elle n'avait pas besoin de se retourner pour le voir. Sa voix chantante et grave jetait le filet sur tous ces êtres entassés ensemble; elle avait fait entre eux une communion de sympathies et d'intérêts; entre les trois compartiments, la conversation était générale; et sans qu'en rien il s'imposât, c'était autour de lui qu'elle gravitait. Presque tous les regards de ceux qui parlaient convergeaient de son côté; et comme ils devaient, pour l'atteindre, passer par-dessus la tête d'Annette, ils s'arrêtaient sur le chemin. Annette était mêlée à l'entretien. Et peu à peu, son oreille s'habituant à leur parler, elle y prit part, en un italien hésitant, qui les faisait ricasser bonnement. Elle fut surprise d'entendre celui qu'elle ne voyait pas lui répondre en un français, d'une langue très pure et choisie. Ils poursuivirent le dialogue, sans qu'elle essayât de le voir. Il s'informait discrètement d'où elle venait, où elle allait, et la renseignait sur la route. De lui, il ne parlait pas, et elle ne cherchait pas à s'informer. Les paysans l'appelaient : « *Signor conte* ». Et elle savait qu'il était un homme âgé : il avait fait allusion à certains événements dont il avait été témoin dans la région, plus de trente ans auparavant. Il s'exprimait avec une courtoisie familière. Elle aimait

à l'imaginer sans le voir. Mais elle savait qu'il la voyait; et elle se sentait comme sous sa garde : ce ne lui était point déplaisant; c'était comme s'ils eussent fait un accord secret... « Vous me gardez. J'ai confiance... »

Le plus remarquable est que cette confiance se vérifia dans le danger. On cheminait en cahotant, dodelinant, insoucieux du moment suivant. Soudain, un choc épouvantable, un vacarme de ferrailles, de vitres et de bois brisés, le wagon craqua comme une noix, éclata. Tout s'effondra, dans des hurlements de bêtes égorgées. Annette se trouva sous les décombres, renversée, coincée entre les banquettes en morceaux, foulée aux pieds par le troupeau affolé : — (les compagnons étaient redevenus animaux). — Et pour achever la panique, le feu prit au bûcher. Annette, après avoir tenté vainement de se dégager, paralysée des quatre membres, s'abandonna à son destin. Couchée sur le dos, la tête un peu plus bas que le corps, elle sentait un liquide chaud couler d'une entaille au haut de sa poitrine, mais elle ne sentait pas la blessure. Dans le pandæmonium qui l'entourait, ses yeux voyaient par une fente, entre les décombres, un pan de ciel ravissant, d'où le soleil venait de disparaître. Et elle avait un calme surprenant. Elle entendait le bruit sinistre du feu qui rongeait; et le vent rabattait par-dessus sa tête, sur le tendre ciel, la fumée noire où explosaient, comme dans la cendre des châtaignes, des nœuds de bois enflammés; à quelques mètres de son corps immobilisé lui soufflait aux joues l'haleine bruyante du brasier. Elle attendait. Elle attendait qu'*il* la sauvât. Elle n'avait aucune raison de croire, ni qu'*il* fût encore vivant, ni qu'*il* s'occupât d'elle. Mais elle était sûre. Et elle ne fut pas du tout étonnée, quand elle entendit sa voix qui l'appelait :

— « *Cara Francia*, vous êtes là ? »

Elle répondit :

— « Ami, présente! »

Presque aussitôt il l'aperçut, et elle vit à travers la fente son regard anxieux et fraternel. Il ne perdit pas son temps en exclamations. En un clin d'œil, il eut groupé des bonnes volontés, et hâtivement il les organisa afin de la dégager. Le travail était périlleux. La moindre erreur de mouvement risquait de faire tomber sur elle les lourdes masses, qu'un hasard avait tenues en suspens. Et cependant, il fallait faire vite. La langue du feu léchait presque les pieds de la femme étendue. Elle ne parlait point. Elle laissait faire. Mais à mesure que l'on dégageait ses épaules, elle sentait davantage la blessure. Et elle pensait qu'elle allait s'évanouir. Mais elle sourit avec confiance à son sauveteur qui lui libérait de la gangue, avec des précautions infinies, la tête emprisonnée et lui serrait entre les mains les tempes, en lui disant :

— « Courage! cela va bientôt être fini. »

Elle dit : «

— « Je n'ai point peur. Je suis dans vos mains. »

Il fut attendri de cette confiance :

— « Mon brave enfant... »

De la douleur, elle perdit connaissance. Quelques minutes... Presque aussitôt, elle la reprit. On avait réussi à la dégager, et on l'emportait. Elle dit :

— « Non! Je veux, je puis marcher. »

L'ami lui dit :

— « Vous êtes blessée. »

Elle dit :

— « On aura le temps d'y penser. Il faut d'abord sauver les autres. »

Le wagon brisé était un brasier. On ne pouvait même plus s'en approcher. Les autres wagons avaient mieux résisté; mais le feu devait les gagner, à leur tour. On

s'occupa d'en retirer ceux qui s'y trouvaient encore empêtrés. Le plus grand nombre avaient fui, courant, criant, à travers la plaine, comme des volailles éperdues. On en voyait butter, s'étaler en braillant sur les champs. Dans leur panique, ils ne se croyaient jamais assez loin du danger. On eut grand peine à en rallier quelques-uns. C'est ici que le *signor conte* révéla sa calme autorité. Il ne criait point. Il ne s'agitait point. Il passait tranquille au milieu des gesticulations hystériques, il prenait cet homme ou cette femme par le coude; il leur imprimait aussitôt sa volonté; leurs cris leur restaient dans le gosier; il leur disait :

— « Viens, toi, ma bonne... Allons, mon cher, garde ton *ut* de poitrine, pour quand tu débuteras au San Carlo... Avec de tels poumons, au moins souffle de l'autre côté! Tu souffles sur le feu... »

Ils riaient. Il en faisait ce qu'il voulait. En peu de temps, on eut fini de déblayer ce qui restait à sauver. On aligna les infirmes, à quelque distance de la voie ferrée, dans un fossé, à l'abri d'un talus. Le comte avait une petite trousse de campagne; il s'occupa de panser sommairement les plus atteints. Il cherchait des yeux la Française. Il l'aperçut à quelques pas, adossée à un olivier tordu. Elle se sentait toujours à deux doigts de tourner l'œil, et se mordait la lèvre pour se retenir sur la pente. Il quitta les autres et dit :

— « A vous! »

Autour d'elle, la plaine sèche, aucun abri, et tous ces yeux qui l'observaient... Elle dit :

— « A la guerre comme à la guerre! »

Elle se dégrafa. Le sang collait à l'étoffe. Avec un canif, il la décousit. Entre le sein et l'épaule droite, une flèche de bois du wagon brisé avait fait une encoche. En arrachant un lambeau de la chemise, un filet de

sang sourdit. Elle restait, le bras levé. Elle semblait une Amazone dans la bataille. La foule indiscrète exprimait naïvement son appréciation de connaisseurs en belles formes et belles blessures. Le *signor conte* tâta, lava, pansa rapidement la plaie, avec des doigts sûrs et délicats. Une vieille paysanne l'aidait. Il demanda :

— « Je vous fais mal ? »

Annette dit :

— « J'en ai vu d'autres !... N'est-ce pas, ma mère » ? (Elle s'adressait à la vieille.) « Les hommes sont bien fiers de leurs blessures de guerre. Il y a beau temps que nous avons les nôtres ! Mais nous ne songeons pas à nous en vanter. »

— « Et quelles batailles ? » demanda le comte.

— « *Si, signori!* Celles de vous avoir vêlés. »

La foule rit. Un vieux homme dit :

— « Bravo ! Et ces mâtines ne font pas seulement les veaux, elles font les cornes. »

Mais Annette plastronnait, pour ne pas défaillir. Elle parlait dans un brouillard. Son infirmier ne s'y trompait point. Il lui dit :

— « Et maintenant, étendez-vous ! »

Elle s'obstinait :

— « Est-ce qu'il n'y a rien, où je pourrais vous aider ? »

— « Il n'y a plus rien qu'à attendre de Tarente un train de secours. »

On eut longtemps à attendre. C'était encore la période de désorganisation d'après-guerre. Les sinistrés campèrent dans la plaine. La nuit était claire et fraîche. Avec les débris des wagons, ils avaient fait de grands feux. Annette et le comte, installés à l'écart, causaient. Loin, à leur droite, fumaient les restes de l'incendie. Et de très loin, apporté par le vent, le fré-

missement de la mer Tyrrhénienne. Les heures coulaient sous le dais merveilleux du ciel nocturne italien, où les astres suspendus roulaient, comme les grains d'or d'une treille, que les doigts auraient pu cueillir. Les deux compagnons de hasard échangeaient des compliments affectueux sur leur mutuelle vaillance; ils n'avaient pas le mauvais goût de s'en étonner. Mais Annette faisait hommage de la sienne à la confiance que l'autre lui avait inspirée; et elle lui demandait l'explication de ce grand calme qu'il dégageait, et dont le bienfait est si rare, dans la vie : d'où l'avait-il puisé ? Etait-ce de ce ciel, qui lui était apparenté ?

Il répondit, fixant le foyer, dont la flamme et les ombres mouvantes faisaient passer un frisson tragique sur son sourire :

— « Je l'ai puisé dans cette terre, qui a englouti tout ce que j'aimais. »

Annette se pencha vers lui, sans parler. Sans la regarder, il continua :

— « Amie, cette terre dure et desséchée, sur laquelle vous êtes étendue, vous paraît morte, comme d'une planète refroidie. Vous ne sentez pas le feu de la forge. Prêtez l'oreille ! Vous entendrez le marteau des cyclopes. Vous n'entendez pas ? Moi, je ne cesse jamais, ni nuit, ni jour, de scander l'iambe d'airain... Et j'entends s'écrouler Messine... »

— « Vous y étiez ? » demanda Annette.

— « Et tous les miens. Ma mère, ma femme, mon frère, mes quatre enfants... Ils y sont encore. Ils sont dessous. »

Annette, saisie, lui prit la main. Il la serra, et la gardant, dans la nuit calme, calme il lui conta sa vie.

Nous la conterons, à sa suite. Mais nous le ferons moins sobrement. Beaucoup des traits de sa figure ne

furent dévoilés que longtemps après, et peu à peu, à Annette. Il ne lui en livra, dans ce premier récit, que les grandes lignes. Mais nous, les petits dieux, qui jouissons du privilège de lire les destins de nos enfants, déroulons le Livre de leur vie!

Il appartenait à une vieille famille Sicilienne. Comte Bruno Chiarenza. Un nom antique, illustré au temps des Normands. Quelques beaux débris de grands biens, aux portes de Messine, au haut de la ville; non loin des ruines de Matagrifone une antique demeure sans confort, dont la façade donnait sur une rue étroite, mais dont éclairait le portail un bas-relief des Della Robbia. Par derrière, un bois d'orangers descendait en terrasses étagées jusqu'à la mer. Les Chiarenza y avaient passé, depuis des siècles, une vie simple et rustique, avec les nobles traditions d'un humanisme d'esprit un peu désuet, mais harmonieux et fleurant le miel de Théocrite. Ils berçaient le sommeil de leur glorieuse turbulence des anciens temps dans des tournois d'académies philologiques et poétiques de province, qui portaient des noms de monstres héraldiques : Lynx ou Griffons. Ils y dépensaient beaucoup d'ingéniosité oisive et une réelle érudition gréco-latine, qu'ils se transmettaient de père en fils, et quelquefois aussi de père en fille. La Grande-Grèce a, depuis Pythagore, admis les femmes aux droits égaux de l'esprit.

Le comte Bruno avait, en se jouant, acquis dans l'hellénisme académique une réputation méritée. Tout

en cultivant ses orangers et partageant avec un frère député les produits d'une solfatare, il publiait en un beau style des mémoires épigraphiques et une anthologie des Orphiques. Il poétisait même, pour son compte, aussi bien en grec qu'en italien. Il était arrivé à la quarantaine, sans rien connaître des rigueurs de la vie. Entouré d'affections et lui-même affectueux, il avait reçu, avec l'aisance, de ses parents intelligents, le goût du travail désintéressé, qui est un plaisir de plus, et l'indulgent optimisme qui ne coûte guère à ceux qui n'ont presque jamais eu à faire qu'au visage riant de « *la Mère* ». Ces gentilshommes « bellettristes » écartaient de leur jardin l'écho des luttes bestiales qui, dans l'enfance de Bruno, secouaient l'échine fiévreuse de leurs voisines, la Calabre et la Basilicate, — les guerres sociales entre *galantuomini* et *cafoni*, — et la misère épouvantable. Le comte Bruno ne s'était même pas donné la peine de visiter une fois la solfatare, dont les revenus lui permettaient d'aligner ses « rimes d'or », ou bien celles de Pythagore. Son frère, qui s'y rendait, rarement, l'en avait aimablement détourné, faisant une brève allusion à la poussière, à la misère, à la nécrose : il les déplorait sincèrement : c'était un mal nécessaire; mais nécessaire il n'était point que les comtes Chiarenza y attristassent leurs claires prunelles où se mirait la nymphe Galathée, leur voisine de fable mythologique. Chacun son rôle : le leur était de réaliser, et par la plume, et (n'en étaient-ils pas dignes ?) par la vie, la beauté.

Pour une telle mission le comte Bruno était bien doué. Ses belles mains, adroites et nonchalantes, écartaient sans efforts les ombres de son chemin. Aimable et séduisant et facile à séduire, il n'avait point manqué d'amours, que, par la grâce de sa charmante nature, de sa bonté superficielle, mais spon-

tanée, il avait su goûter, interrompre, regoûter, ou laisser, sans rien d'amer au fond du verre, ni pour ses compagnes, ni pour lui. D'assez bonne heure, à vingt-six ans, il s'était marié avec une jeune fille de riche bourgeoisie du nord de l'Italie, une brune de Vicence aux yeux bleus, qui l'adorait et qu'il chérit. Et ce fut l'union parfaite, fleurie par quatre naissances, quatre enfants gracieux et sains. Point de maladies, point de soucis, un bonheur si constant qu'il ne paraissait même plus possible qu'il en fût autrement. Lui et les siens eussent été tentés de croire que le malheur est le fait de ceux qui ne savent pas s'y prendre, ou dont la propension chagrine est un vice de nature, qui devrait être soigné. Evidemment, un tel esprit suppose une bonne dose d'indifférence au reste du monde; mais cet égoïsme était si aimable et naïf qu'il n'était jamais blessant. Il faut aussi dire à sa décharge que le malheur des autres avait le bon goût de ne point trop s'étaler : le désespoir de ces populations du *Mezzogiorno*, endolories pendant des siècles, en était arrivé à ce dernier degré d'apathie, où elles n'eussent pas remué un doigt pour changer, de peur de sentir davantage la douleur. Leur sagesse amère s'exprimait en ce mot d'atroce ironie :

— « *Addò ne' à sfizii, nun c'è perdenza.* » (« Où il n'y a pas d'élans pour résister, il n'y a rien à perdre. »)

Et les vieux loups de la politique, qui le savaient, se gardaient bien de rien changer à leur misère : car ils eussent risqué de les réveiller. Un de ces augures avait dit :

— « *Il est mieux de ne pas éveiller les misères qui dorment* (1) ».

(1) Agostino Depretis.

Mais les temps venaient. Les temps étaient venus. Depuis les premières années du siècle, les nouvelles charges publiques qui étaient la suite des désastres africains, et l'esprit nouveau que commençaient à souffler des apôtres, galvanisaient la paralysie du *Mezzogiorno* et enfuriaient son désespoir. Surgirent de la terre à l'agonie les soulèvements sanglants des Pouilles, et en Sicile des *Fasci*. Il fallut bien que le comte Bruno s'en aperçût. Il ne mettait nulle mauvaise foi à ne point voir les choses tristes et non plaisantes; il se contentait de ne pas aller les chercher. Du jour qu'il vit autour de lui la misère et la souffrance, il fut, lui et les siens, charitable jusqu'à la prodigalité. Mais ce n'était jamais que d'une façon occasionnelle et intermittente. On pouvait dire : « *Loin des yeux, loin du cœur...* » Ses yeux aimables avaient tant à s'occuper! Il était de ces heureuses natures, favorisées par le sort, pour qui tout est jouissance, sans grossièreté : l'intelligence et le travail et le plaisir, et tous les actes de la vie quotidienne. Et il créait cette atmosphère de bonheur autour de lui...

Ainsi fut : — jusqu'à cette nuit de décembre 1908, où la vieille terre enchaînée souleva son sein, dans un sursaut de fureur ou un sanglot. Et en trois minutes, Messine entière, dix siècles de gloire, cent-vingt mille êtres, furent engloutis. Toute la famille du comte Bruno : sa vieille mère, son frère, sa femme et ses enfants restèrent sous les décombres.

La veille, on s'était attardés gaiement, en l'honneur du frère, qui était arrivé de Rome dans la journée; et, dans les appartements du premier, donnant sur les jardins d'orangers, on avait longuement causé ou écouté le silence suave de la nuit et la musique. La jeune belle-sœur chantait Bellini : elle avait une voix frêle

et pure de rossignol; et le comte Bruno, les yeux fermés, la savourait amoureusement. La jeune fille le savait : elle le couvait des yeux, en chantant. Leur tendre flirt n'était un secret pour personne; et personne ne songeait à s'en scandaliser. Même l'épouse et sœur en souriait. Bruno était l'enfant gâté; chacun trouvait naturel que par chacun il fût aimé; et il le trouvait, tout le premier. Il n'en était pas infatué. Il les aimait tous, et tous l'aimaient. Ainsi, tout le monde était content. Sa petite fille Sibylle, qu'il avait ainsi nommée en mémoire de la dernière charmante reine normande, sa cadette préférée, était assise près de lui sur un tabouret, et, la joue posée sur ses genoux, elle regardait le papa aimé, dont les paupières s'entr'ouvraient pour lui sourire; il lui caressait les cheveux soyeux; et il percevait sous ses doigts les émotions de ce petit crâne rond. C'était une enfant trop tendre, plus délicate que ses frères, dont la crise de croissance s'accompagnait de petits troubles de sensibilité, d'ombres de mélancolie passagères et d'anxiétés inexpliquées, dont on se moquait : (Bruno devait, plus tard, se les remémorer.) Or, ce soir-là, quand la jeune mère, bonne pianiste, qui avait été, à Rome, élève de Sgambati, interrogeant les touches du piano, eut (pourquoi ?) l'impulsion obscure d'en faire sortir le mystérieux *andante* de la Septième Symphonie, — dès le premier *crescendo* de la morne Marche, inexorable, — (on la dit de noces, mais avec qui ? avec la mort ?) — la petite fille éclata en sanglots, et cria : non! et se sauva. On changea de musique, et le père prit sa Sibylle dans ses bras. Ils se mirent à la fenêtre. La petite gazouillait déjà, et une de ses menottes enroulait autour de ses doigts la barbe du père. Les deux jeunes femmes, la tante et la mère, étaient venues aussi et respiraient le souffle embaumé du jardin; elles s'appuyaient toutes les deux,

sans jalousie, sur les épaules de Bruno. Flora, l'épouse, dit à sa sœur :

— « Allons, Gemma, tu en meurs d'envie, embrasse-le, pour qu'il me rende ton baiser ! »

On entendait, au bas de la côte, contre la rive, le bruit de lèvres de la mer. Et dans le ciel, au dessus du toit, l'œil de braise du Cyclope : Sirius. Ils étaient trois, joue contre joue, qui se taisaient. Et dans ses mains, cette fauvette, ce cœur d'enfant qui palpitait...

Les nuits heureuses n'ont pas d'histoire. L'étreinte d'amour s'ébauche en rêve, et s'y achève. Et la pensée ne distingue plus à quel moment elle reprend pied. Cette nuit dernière n'entendit point l'enfant Bonheur, hôte familier de la maison, interrompre soudain sa chanson, et fuir, pleurant, hors de Messine...

Les deux époux s'éveillèrent, à la première secousse. Bruno sentit sur son pied se crisper le pied de Flora, comme un oiseau sur la branche. L'aube blêmissait aux vitres. D'un même élan, ils se trouvèrent assis sur le lit, les jambes nues, prêts à sauter. Le lit oscillait, la maison craquait, de la base au faîte. Et au dehors, un bruit de tuiles, de vitres brisées, une cheminée s'effondra...

Dans ces pays, le tremblement de terre est un visiteur connu; et quoique l'insouciance du Midi ait bientôt fait d'oublier quand il espace ses visites, chacun a appris de père en fils, et chacun retrouve au premier choc, ce qu'il doit faire. On ne perd point son temps à geindre. On fuit sur les espaces découverts. Ou, si l'on n'a le temps, on cherche, aux gros murs, un appui. Flora courut aux chambres voisines, où déjà criaient les enfants, pour les emporter dans le jardin. Mais une seconde secousse, puis une troisième, plus

violentes, comme un coup de lame, firent tanguer toute la maison; comme des toiles, les murs des chambres se gonflaient; les gros *soffiti* des plafonds se tordaient; sur les planchers bosselés, les pieds nus chaviraient; et du dehors monta le tonnerre de la ville et de la mer. Une clameur de Jugement Dernier...

Ce fut l'espace de quelques secondes. En ces instants, l'esprit affolé perçoit le seul hurlement de son épouvante. Bruno comprit qu'il n'était plus temps de s'échapper par l'escalier; et, criant à sa femme de le suivre, il se lança vers le balcon : car son instinct, où sommeillait le grain d'une très antique expérience, lui suggérait que quand s'écroule la maison, il faut se tenir, le plus qu'on peut, à l'écorce, afin d'avoir plus de chances d'être retiré des décombres. Mais, tout ce qui lui resta, depuis, à vivre, il se reprocha d'avoir suivi son instinct, au lieu de courir aux autres, pour les rallier et les sauver, ou mourir ensemble. Car aucun n'avait compris son dessein; et il n'eut pas le temps de le leur expliquer... Dernière image... A la fenêtre voisine, les jeunes seins nus de Gemma, qui lui tendait les bras... Et les pleurs de Sibylle, appelant : — « Papa!... » D'un coup tonnant, l'antique demeure s'effondra. Tout disparut, et la conscience de Bruno...

Il se retrouva — (quand ?) — sur une couchette de navire, qui l'emportait de la côte maudite, — puis, (des éclairs de conscience, très espacés, sortaient de la nuit et y rentraient), dans un hôpital de Naples, après de périlleuses opérations. Il avait eu fracture de cuisse, fracture du crâne, et commotion cérébrale. Il ne pouvait rien saisir du passé. La première chose qui lui en revint, ce fut l'angoisse et la douleur. Mais il ne pouvait les fixer sur aucun point. Elles étaient

une nuée obscure. Il se trouvait impuissant à lier ensemble deux idées; il s'épuisait à faire le jour; et il tremblait de ce que le jour lui révélerait... Ce fut soudain! La nuée s'ouvrit. Il entendit le frêle pleur de Sibylle. Il cria :

— « Ma petite!... »

Il fit effort pour se relever; mais il était immobilisé; il se meurtrit contre un mur. Les infirmières lui tinrent les bras. Il continuait d'appeler ;

— « Mes chéris! Je suis là! Je viens! Où êtes-vous ?»

On s'efforçait de le calmer. Il arrivait à reconstituer dans son esprit les derniers instants avant la chute, il suppliait qu'on lui dît où étaient les autres; il voulait qu'on lui dît qu'ils étaient sauvés. On se gardait de le contredire; on lui donnait des assurances vagues, dont, pas un instant, il n'était dupe, mais il exigeait qu'on les lui fît, qu'on les lui refît : sans cela, il n'eût pas pu revivre, et, malgré lui, l'égoïsme de la vie l'y forçait. Mais, quelques jours après, après qu'il eut longuement pesé dans le silence et dans l'horreur chacun des mots, chacun des regards de ceux qui l'entouraient, et ses souvenirs, il implora du regard le médecin, penché sur lui, qu'il connaissait : (il était d'une famille du *Mezzogiorno*, qui était en relations avec les Chiarenza); il dit :

— « Je sais, je sais... Je ne vous demande pas qui j'ai perdu... Je vous demande seulement qui me reste!»

Une telle compassion se lut dans l'œil qu'il observait que, glacé d'effroi, il s'agrippa à la main robuste, posée à plat sur son lit, et il cria :

— « Non! Quelqu'un me reste... Qui ?... Dites-moi qui ?... »

Le docteur se pencha et l'embrassa. Ce fut comme s'il croulait, une seconde fois. Du fond de l'abîme, il sanglota :

— « Pourquoi, pourquoi, m'avez-vous sauvé ?... »

Le lendemain, il ne sanglotait plus, il n'avait plus une larme. Le visage ravagé, mais calme, il se fit raconter tous les détails recueillis par les témoins. Il avait été retrouvé, lui seul, à demi enfoui, au rebord des décombres. Tout le reste formait un monceau. On n'avait pas les moyens d'y fouiller. Les bras manquaient. Toute la ville était ruinée. Les quelques centaines de survivants étaient livrés à une panique bestiale, où l'aiguillon de la mort irrassasiée (la terre continuait de gronder et l'on entendait, d'heure en heure, les dernières ruines s'ébouler) faisait sortir du ventre de ces damnés la luxure et la cruauté. Un peuple était sous les ruines. Et sous les ruines était Dieu. Mâles et femelles, ceux qui vivaient, les âmes mortes, s'accouplaient sur et sous les autels. Les premiers secours qui arrivèrent par la mer, suivirent le sac atroce par les barbares. Car une heure à peine était passée depuis la catastrophe, que des bandes de rapaces s'abattaient sur les morts pour les piller. Et des montagnes descendaient des peuples d'écumeurs de ruines, depuis des siècles montant le guet autour des écroulements des cités, comme naguère sur nos côtes de Bretagne, ceux qui guettaient les naufrages. Mais par bonheur, Bruno n'en apprit rien que plus tard. C'était assez pour lui de tenir tête à la férocité de la nature.

Il ramassa toutes ses forces. Il décida de retourner sur les lieux du désastre. Aucun espoir ne restait. Trois semaines s'étaient écoulées. Mais il voulait voir et toucher... Ah! qui peut dire ?... La Madeleine, qui a vu de ses yeux la mort du Maître, et de ses doigts qui a touché son corps refroidi, le lendemain elle revient le chercher vivant, et elle trouve le Jardinier... Qui trouverait-il sur les décombres ?... On s'efforça vainement de l'en dissuader. Il était encore immobilisé dans

la gouttière. Il se fit porter sur un brancard. Un ami dévoué l'accompagnait. Toute la nuit, malgré le gros temps, il resta sur le pont du bateau, étendu, fixant, tirant du fond de la nuit, comme un aimant, la terre d'épouvante, dont les approches furent signalées par les feux des Stromboli. Il avait, pour garantir sa blessure du crâne, où l'on avait fait une prothèse d'argent aux clous d'or, un casque de cuir qui lui donnait l'aspect d'un croisé normand. Il allait aussi au Saint-Sépulcre!... Sépulcre d'un peuple... « *Horror, Fetor...* » Dès Reggio, le vent en apporta l'odeur... Le Dieu géant pourrissait, sous les collines d'orangers... Près de vomir sur sa litière, le croisé se fit hisser, avec une résolution implacable, jusque là où avait été son nid. Depuis le premier jour du sinistre, aucune main n'avait touché aux ruines. Elles décourageaient les efforts. Elles s'élevaient en pyramide, que, par une dérision du *Fatum*, couronnait l'écusson renversé des Chiarenza; on y lisait, sous une torche, la vieille devise :

— « *Per Chiarità Carità.* » (« Par la clarté, l'amour. »)

Sous la montagne, ils gisaient tous, toute sa chair, toute sa race... « Amour, Clarté. » La torche éteinte. C'est le tombeau des Chiarenza. Qu'il le reste!...

Jamais il ne fit rebâtir la demeure. Il fit plus tard cimenter le *tumulus* et, sur la pyramide géante, il fit graver :

« *Ruinae Sacrum.* »

Plus tard, plus tard, il devait consacrer l'autel à « la Grande Mère » (Μήτηρ μεγίστη), « Terre la Noire » (Γῆ μέλαινα.)

Quand il revint, sur le bateau rentrant à Naples, il rencontra un autre blessé, un autre damné, sorti de l'Enfer, qui racontait, halluciné, qu'il avait vu, sur les décombres, des hommes se ruer, pour dépouiller les

victimes encore chaudes, il avait vu casser le bras d'une suppliante, pour lui arracher ses bracelets. Il criait :

— « Qu'on les tue tous! C'est tous les hommes qu'il faut exterminer. Quand donc la terre aura-t-elle écrasé sa vermine ? ...»

Et, dans son cœur, Bruno remercia la Noire Mère d'avoir du moins sauvé ses morts de l'enfer des hommes.

Il s'enferma, près d'une année, dans une maison isolée, à la lisière de la Maremme, non loin de Ninfa et du cap Circeo. Elle faisait partie d'une des multiples propriétés de la famille, qui maintenant toutes lui revenaient : c'était sans doute la plus disgraciée; nul de la famille n'y était venu. La population clairsemée, qui faisait paître ses troupeaux dans les ruines, presque tout entière émigrait, huit mois de l'année, dans la montagne, laissant comme gardiens de leurs murs, trois ou quatre sacrifiés. La malaria les rongeait. Nul des roitelets propriétaires, dont l'un dominait de son nid d'aigle les marais, ne leur distribuait un gramme de quinine. Leur œil d'oiseau se complaisait à cette immensité désertique de joncs et d'eau. Bruno resta, pendant le règne de la fièvre; et il la prit. Que lui faisait ? Les seules figures humaines qu'il eut occasion de voir, dans ces mois, une vieille femme qui le servait, sa petite fille, son jeune garçon, (il n'y en avait pas un quatrième dans la région abandonnée), avaient la fièvre, comme lui. Ils ne songeaient pas à s'en étonner. Le jeune garçon (il avait treize ans; et c'était lui, l'homme: il était le chef de famille) savait, disait tranquillement qu'ils étaient condamnés. Il avait de beaux traits purs, le teint exsangue, les yeux brûlants d'intelligence, le maintien grave et conscient de sa responsabilité, un parler simple et posé, la bouche sérieuse, que de loin en loin éclairait un sourire enfantin. Il se nommait

Athanase. Après des mois de silence farouche, que le petit compagnon respecta, il fut le seul avec qui Bruno consentit enfin à échanger de nouveau le pain des âmes, la parole. Et le petit sut étrangement se tenir à l'unisson. Le huitième mois n'était point passé, qui marquait le retour des vivants et de leurs troupeaux descendant la montagne, que Bruno avait reporté sur cet enfant toute la passion désespérée, dont il ne pouvait plus baigner ses morts.

Il l'enleva à cette terre qui suçait son sang. Il avait placé à Tarente, avec une pension, la mère et la fille. Il prit chez lui, dans une villa sur un des derniers contreforts des collines qui dominent le golfe de Tarente, entre Métaponte et Sybaris, le petit aux yeux noirs, qui paraissait avoir entendu le même appel de l'âme. Il l'instruisit, et il trouva en cet esprit un champ merveilleux. La solitude exaltée lui avait ouvert certains chemins secrets de sa propre pensée, qu'il avait jusqu'alors négligés : le sens occulte de ces vieux mythes de la Grande-Grèce, dont les beaux textes et les images avaient seulement meublé l'indifférence amusée de son dilettantisme érudit. Et comme, pendant les longs mois de silence côte à côte, s'était développée entre le vieux et le jeune compagnon une étrange perméabilité, Bruno lisait, au fur et à mesure qu'il les énonçait, ses propres visions dans les yeux de l'enfant. Et au fur et à mesure, sans s'en rendre compte, il les modelait sur les formes obscures de cet esprit qui s'éveillait, — et avec lui, le génie de cette terre millénaire, où dormait là, près d'eux, Pythagore. Extraordinaires entretiens, où le petit être, attentif, avide, mais sans s'étonner, recevait de la bouche du vieux, qui les redécouvrait dans ce regard d'abîme ardent, les légendes illuminées à triple sens te la profonde théogonie des Orphiques : les six générations des dieux, — Dionysos, le Sixième

royaume — et les Titans. Pour cet enfant, que ni l'école, ni l'Église n'avaient été pêcher dans son marais fiévreux, Christ était resté un « *forestiere* » (un étranger); il n'avait appris sa mort que par les cloches de là-haut, sur les collines : c'était un riche ! Il le respectait, mais de loin, sans l'avoir fréquenté. Et pour Bruno, dont le catholicisme pratiquant, jusqu'à la veille de la catastrophe, était aimable et à fleur de peau, la terre soulevée de Messine l'avait, d'un coup d'épaule, renversé avec son palais : il n'en restait plus que décombres, sur lesquels avait soufflé pendant des mois le vent furieux du désespoir. Dans les premiers temps qui avaient suivi, il haïssait le Dieu en qui il avait cru. La place était libre pour d'autres dieux. Et les grands mythes, qui sommeillaient dans sa pensée de noble érudit Trinacrien, ouvrirent les yeux, à la lumière Tarentine, où ceux du jeune Zagreus Dionysos, roi des mystères, avaient fleuri. Sans en être dupe, comme pouvait l'être l'enfant qui l'écoutait, Bruno était frappé, en les contant, de leur symbolisme divinateur et de la concordance qu'ils lui révélaient avec la chaîne implacable du destin qui l'accablait. Et comme il n'était pas, lui, le Sicilien éclairé, beaucoup moins superstitieux que l'enfant, il ne tarda pas à s'enivrer de la fumée de ces rêves, que le soleil faisait monter de cette terre des fantômes, avec les odeurs fades et sucrées de l'eau dormante à fleur de sol. Sa ville détruite lui évoquait les convulsions de Typhœus, écrasé sous le poids de l'Etna; et la férocité des Titans qui avaient traîtreusement saisi l'enfant Dionysos, qui l'avaient mis en pièces et dévoré, se confondait avec l'aveugle fureur des éléments qui avaient anéanti tout ce qu'il aimait, tout ce qui, dans l'égoïsme de sa douleur, était la Vie... Mais cet amour, mais cette vie renaissait. Ses yeux de visionnaire les retrouvaient en cet enfant,

que son besoin d'aimer, son instinct vital, avait étreint. Ils faisaient plus : dans la demi-hallucination qu'engendrait dans son cerveau de poète, ébranlé par la convulsion, cette lumière de mirage, l'enfant lui était l'image même du petit Dionysos ressuscité; et tel il le vit, un soir, soudain, tel que le peint l'hymne homérique, assis « *sur le bord de la mer inépuisable, à l'extrémité saillante d'un promontoire, sa belle chevelure noire flottant sur ses épaules* » qui s'enveloppaient frileusement d'un haillon rouge, et « *souriant* », fiévreux, « *de ses yeux noirs* ».

Avec l'éblouissement de la vision, rentra en lui l'anxiété. Car le jeune dieu, « *le dieu souffrant* », ne devait-il pas mourir encore ? Il apercevait, trop tard, sur le pâle visage de l'adolescent, qui frissonnait au soleil, l'ombre de l'aile de *Méphitis*, reine de la Fièvre. Il n'avait pas eu la prudence d'arracher radicalement la plante malade à cette terre empoisonnée, de l'emporter au loin, au Nord, dans un autre air, sur une autre terre. Il s'était contenté de l'éloigner, de quelques lieues, des champs mortels, et de monter sur les collines, un peu au loin, un peu au-dessus. Il ne résistait même pas à la dangereuse fascination de redescendre souvent avec lui, dans la zone magique des ruines au bord de la mer. Qui a entendu une fois la voix des sirènes a bien de la peine à s'en détacher. On a beau être averti, comment n'être pas toujours repris par l'appel de ces oasis dans le désert, de ces ombrages luxuriants, entre lesquels rit le regard de l'eau vagante et sans cours, — cette quiétude ensorcelée, cette fleur des reflets du ciel et de la mer ? Quand il le vit, le mal était fait, l'arrêt signé. Il n'était plus temps d'en appeler. L'eût-il été, d'ailleurs, un an plus tôt ? Dès sa naissance, le petit dieu était condamné. Des milliers de jours, des milliers de nuits, le poison

s'était accumulé dans ses veines, comme dans les artères de la plaine; à pas feutrés, la fièvre cheminait, elle avait creusé au plus profond. Et voici que, maîtresse de la place, elle soufflait son haleine de tigre !

Bruno fut épouvanté de la violence des accès : aux claquements de dents, aux ondes de glace, qui pendant des heures, du haut en bas, secouaient le corps de frissons mortels, succédaient des vomissements incoercibles, un brasier, la face en feu, et le délire. Il serrait dans ses bras son oiseau, s'évertuant en vain, tantôt à le réchauffer contre sa poitrine, tantôt à lui souffler le frais. Et, comme une mère, il essuyait la sueur qui transperçait linge et draps; il l'épongeait, il le changeait. Le pauvre petit Dionysos, au teint terreux, au ventre bouffi, aux maigres membres d'où la chair jour à jour fondait, Bruno le disputa, pouce à pouce, à la mort. Il lui fut tout, dans ce combat livré à deux : le père, la mère, le frère, la sœur... Il avait tout mis sur cet être, tous ses amours. Cette unique flamme était le dernier tison de son foyer : son cœur y avait concentré tout le reste du feu disparu. S'il eût écouté le hurlement de la révolte intérieure, il se fût abandonné à la frénésie, comme les Titans de la légende. Mais il avait dans les bras le petit Christ de Métaponte, qui portait la croix de sa Passion, — Διονύσου τὰ παθήματα — et qui paraissait en avoir conscience. L'enfant ne cessait point de le fixer de son regard profond et sombre, qui, par moments, dans le délire, était un gouffre, mais où régnait, même dans les ombres, une étrange paix. Et quand le mal laissait un répit au corps brisé, le petit mendiait tendrement à l'ami encore un autre de ses beaux récits, — la suite, ou bien le recommencement. Et Bruno, comme inspiré par l'appel du jeune dieu mourant, lui révélait — se

révélait en même temps — le mystère de son destin : le Sauveur sacrifié de l'Évangile des Orphiques, qui vingt-cinq siècles avant le « *Durch Leiden Freude* » de nos héros, apprit aux hommes, par son exemple, à conquérir, par la douleur et par la mort, l'éternité, — le dieu qui rompt la roue des naissances, pour réintégrer ses élus dans la plénitude et la joie de l'Un. Qui pourrait dire si l'enfant comprenait ces pensées ? Mais son instinct s'y accordait. Son fatalisme de victime originelle, liée sur le bûcher, l'avait fiancé, depuis sa naissance, à cette Nature meurtrière, qui le dévorait. Il ne cherchait pas à s'en dégager. Il acceptait sa fiancée, sa dame Fièvre aux yeux de lagune ensoleillée, et ses colliers de vipères dans les roseaux. C'était *ainsi!* Il acceptait. Et maintenant, il allait l'épouser. Il serrait ferme, comme un petit homme, la main de l'ami, dont il allait prendre congé. Et quand un frisson le secouait, il avait l'air de s'excuser. Il lui disait, à demi rêvant, qu'il partait en « *pellegrinaggio pi l'Angile* » (1). Il caressait de sa main maigre la joue de Bruno.

Un accès pernicieux l'emporta. Il expira, un jour de soleil implacable sur le mirage des marais, les bras en croix, les yeux élargis, buvant l'abîme du ciel bleu, bleu sans un pli : la bouche ouverte l'aspirait. — Et dans son propre égarement, Bruno, penché sur le dernier souffle de l'adolescent, crut voir s'engouffrer dans cette bouche le fleuve du monde...

Pour achever le symbole, le jour tomba, d'arrière-automne. L'hiver venait. Le Dionysos, le dieu détruit, disparaissait. — Il ressusciterait, comme au printemps celui que saluaient les Thyiades, le Διχνίτης, le « *Nouveau-Né* ».

(1) En pèlerinage au sanctuaire de San Michele al Gargano, — le mont des miracles, à l'éperon de la botte italienne.

Bruno lui ferma les yeux, lava son corps, l'ensevelit seul, sur la pente des collines qui descendent vers la mer, au milieu d'un groupe de jeunes amandiers; et sur le tertre, il éleva une simple stèle, avec ce seul mot :

'Αθάνατος (1)

Autour du tertre de son enfant, bourdonnaient les ailes d'abeilles de deux *Vers Dorés* :

« ...ἐς αἰθέρ ἐλεύθερον... ἀθάνατος θεὸς ἄμβροτος... » (2).

Alors, il revint vers les « *mortels* ».

(1) « *Immortel* ». (Il y a ici un rappel du nom de l'enfant « *Athanase* ».

(2) « *Dans l'éther libre... le Dieu d'ambroisie, l'Immortel...* »

Près de deux ans avaient passé depuis le cataclysme. Quand Bruno reparut parmi les hommes, bien peu y songeaient encore. Mais ceux qui s'en ressouvenaient, à la vue de ce revenant, se demandaient s'ils avaient rêvé. Aucune trace ne s'en montrait sur le visage du comte Chiarenza, dernier de sa race. Non seulement il n'en parlait jamais, et il écartait, sans paraître entendre, les allusions apitoyées; mais ses traits calmes avaient un grave sourire détaché. Les doigts de l'épreuve n'étaient marqués qu'en sa chevelure et sa fine barbe bien soignée, qui avaient blanchi prématurément : (il n'avait point dépassé la quarantaine). Mais il était dans la plénitude de sa force, — de corps agile et robuste. Pour qui ne savait point dans quelle étoffe de dissonances avait été taillée cette harmonie, le spectacle était déconcertant... Il apparaissait comme un arbre, tranché de toutes ses branches, qui monte droit. Les cœurs sensibles n'étaient pas loin de le lui reprocher. Ils se complaisaient, comme Pécuchet, à l'image de l'arbre foudroyé. Le comte Chiarenza ne leur disait pas que la foudre était entrée dans ses moelles; il était pareil à la salamandre de la légende : le feu était devenu son élément. Il y vivait, seul et nu. Tout l'édifice

de son bonheur, toute la construction de sa pensée, tout son passé, avaient été détruits, tranchés, rasés au sol. Il avait dû tout reprendre à pied d'œuvre. Il avait refait, seul, ses fondations. Il y fallut... « *quanto sangue!...* » (1) Mais c'est le mortier nécessaire à tout ce qui s'élève, pour durer. A tout ce qu'il avait bâti jusqu'alors, le comte Bruno s'aperçut que totalement le mortier avait manqué. Tout ce qu'il avait fait, cru faire, aimé, pensé, jusqu'alors, n'était qu'un jeu... Ah! le beau jeu!... De l'évoquer, la déchirante nostalgie lui gonflait la gorge de sanglots... Mais un jeu! Et comment pouvait-il s'étonner qu'un souffle, un frisson de la terre, eût dispersé aux vents le jeu?... Demeurait seul ce qui ne meurt : l'Esprit terrible de l'Un éternel, sa lumière implacable et son implacable paix. Il le trouva au fond du vide creusé en lui, et dans le regard mourant de l'ἀθάνατος. Il le trouva sous les bandelettes des momies de ses vieux penseurs Trinacriens et Ioniens, où il n'avait vu jusqu'en ces temps que de précieux objets de musées. Ils lui apparurent sous leur vrai jour, dans l'atmosphère catastrophique qui avait été la leur, qui était la sienne. Ils lui étaient apparentés. Et maintenant qu'il avait accompli, à leur suite, sa κατάβασις εἰς Ἅδου — sa descente aux Enfers — il fit siennes leurs vues tragiques et sereines.

Ce n'eût été rien que son intelligence fût conquise, si le sourire d'agonie de son jeune compagnon n'eût conquis également son cœur. Il avait aspiré dans son dernier souffle, l'Acceptation, l'εὐδαιμονία. Et s'il ne pouvait empêcher les blessures de se rouvrir dans la nuit — (combien de nuits!) — la nuit

(1) « Combien de sang! »

seule en était le témoin; le sang des blessures s'y engouffrait; et la victime, couchée sur le dos, sans un mouvement, pressant son cœur avec ses mains, offrait son sang en sacrifice à la céleste Harmonie, dont il était un accord poignant. Et quand le jour revenait, le jour indifférent éclairait aux yeux des hommes, non la douleur de passage, mais l'Harmonie.

L'anéantissement total de sa race avait accumulé en ses mains toute la fortune de sa race. Elle lui pesait. Il n'eut pas de peine à en trouver l'emploi. C'était l'époque où l'Italie avait fini par découvrir la barbarie innommable où depuis des siècles croupissait, abandonné à lui-même, son malheureux *Mezzogiorno*. Toute une génération généreuse s'était vouée à l'effrayant problème, presque insoluble, d'arracher à la mort qui la rongeait, cette terre putride et sauvage. Le Parlement même, — les parleurs, — à défaut d'actes, avaient fait des lois pour lui venir en aide. Et l'initiative privée, suppléant à l'insincérité de l'État, créait des œuvres de secours et de reconstruction, en Basilicate et en Calabre. Le comte Chiarenza y versa la plus grande part de sa fortune, la distribuant en fondations de dispensaires, d'orphelinats et d'écoles.

Mais c'eût été lui en faire un mérite injustifié — (et il eût été le premier à le repousser) — que d'en rendre hommage à son cœur. Il n'était pas encore né à la fraternelle charité. Depuis la catastrophe qui lui avait pris tous ses vivants, il gardait une rancune sourde, aveugle, inavouée, pour ceux qui vivaient encore. L'illumination même de l'esprit n'avait point réussi à guérir cette plaie infectée. Il en avait honte, il la

cachait. Il s'appliquait secrètement à y porter le fer, à la brûler. Il se forçait à rentrer dans la compagnie des hommes, à leur sourire, à les aider. Mais il ne pouvait vaincre son éloignement. Et il ne réussissait pas toujours à le dissimuler. Certains yeux en avaient saisi l'éclair glacé. Alors, il ne pouvait que contraindre l'esprit à l'acte, sans la joie chaude de l'amour. Il faisait le bien, des torrents de bien, par signature et par procuration. On n'avait pas à l'en remercier. Il se déchargeait comme d'une dette qui lui pesait; et mentalement, il disait à ceux dont la créance était acquittée : — « Et maintenant, que je ne vous voie plus! » — Il lui fallut longtemps encore avant d'être réconcilié avec le visage de l'homme. Il lui fallait que se réveillât de la tombe le petit Dionysos.

Le soleil d'hiver durait encore. Il dura des ans. Le comte Chiarenza les occupa dans l'étude et les longs voyages. En approfondissant ses vieux sages, il fut amené par l'étoile de Pythagore et d'Empédocle à l'Orient. Il avait déjà une teinture de connaissance du sanscrit. Il compléta son instruction philologique; et le restant de sa fortune lui permettant les expéditions lointaines, il fit dans l'Inde et au Thibet des séjours de plusieurs années. Entre 1911 et 1914, il disparut. Où il était et comment il vécut, on ne le sut jamais exactement. Il faisait le silence sur cette période, où il errait sans doute, en pèlerin et en mendiant, sur les hauts plateaux d'Asie, ou s'enfermait, pour de longs mois, dans la concentration initiatique de quelque monastère lamaïque. Si retiré qu'il fût du monde vivant, on peut croire que ce fut alors qu'il puisa l'étonnante pénétration qu'il en manifesta par la suite. Dans cette lumière des sommets, son regard d'oiseau solitaire se lava des larmes et des poussières, s'aiguisa, comme le couteau sur la meule, et, comme le couteau, s'enfonça

au cœur de l'homme. Il vit au fond et il toucha la Douleur et l'Erreur de la civilisation d'Europe, la catastrophe suspendue sur l'Occident, et la ruine.

Il se mit en marche, à la fin de juin 1914, quittant son ermitage himalayen, redescendant vers les plaines du Gange : car il avait senti sous ses pieds gronder la terre; et il allait au devant de la guerre, que bien peu, à cette heure encore, en Europe, voyaient venir. Il la rencontra, à Calcutta : il y apprit la déclaration officielle du Massacre, par une affiche, dans une rue où s'égouttait une rigole de sang de chèvres, égorgées, de dessous la porte d'un temple de Kâli. Il s'embarqua pour l'Europe. Car l'intensité de sa concentration solitaire lui avait révélé, comme l'étreinte de deux corps qui se pénètrent accouplés, sa foudroyante Identité avec tous les vivants, que l'égoïsme de son deuil avait longtemps refusé d'accepter. Et il voulait prendre sa part de l'épreuve des hommes.

Il savait le néant et le crime de cette guerre; malgré la voix secrète de son sang latin et ses sympathies pour la France, il s'efforça de retenir son peuple en dehors du carnage. Mais le peuple n'était pas consulté. Et quand il se trouva jeté à l'abattoir, le comte Chiarenza l'y suivit. Il s'engagea dans le service sanitaire, organisa une ambulance, et s'y dévoua. Il se trouva aux endroits les plus exposés, dans les missions les plus ingrates, en Albanie, en Macédoine, accompagnant dans leur retraite désastreuse, ou dans leur croupissement aux tranchées, des troupes de son *Mezzogiorno*, que dévastaient le typhus exanthématique et la malaria. Il communiquait son calme des profondeurs à son personnel, sous les obus, et aux sauvages paysans de la Basilicate, à l'agonie : — car il ne considérait pas sa tâche comme terminée, lorsque la vie était perdue : c'était alors que la vraie tâche commençait; il les

aidait, au passage. — Il reçut la grande médaille des épidémies et la croix de guerre.

La guerre achevée (ou, pour un temps, suspendue), il se consacra au relèvement de ce *Mezzogiorno*, qu'il avait appris à mieux connaître dans ses « gisants », dans ses martyrs. Il ne se contenta pas cette fois de verser la meilleure part des revenus qui lui restaient, à des *Associazioni* et à des *Opere nazionali*, qui se chargeaient de leur emploi, sans que ses yeux eussent à voir où allait le don de ses mains : (car l'indifférence trouve son compte, à l'abnégation de la maxime qui demande que la main gauche ignore ce que la main droite a donné); il s'installa dans la région même, à Potenza, où des centaines de familles étaient enfouies, comme des vers blancs, sous la terre, dans des « *sottani* », — des caves, des citernes asséchées, des cavernes. Il s'enrôla dans la croisade pour arracher à leurs sépulcres ces « fils de l'homme », trahis, livrés, abandonnés, pour disputer ce malheureux pays aux trois succubes, aux trois Déesses meurtrières qui le sucent, et que le comte Bruno avait évoquées devant Annette sur la colline, qu'encerclaient d'un halo de lune les vapeurs mortelles des marais : — la Misère, la Fièvre et le Feu de la terre, — et pire que les trois, la quatrième, qui se nomme, selon les cas, l'Acceptation, la Résignation, ou l'Apathie, et qui est l'immobilité torpide sous le poing d'un sort que l'on ne cherche même plus à écarter... « Puisque c'est ainsi, depuis des siècles, ainsi ce sera *in saecula*... » Ce moyen âge persistait, comme un ulcère, au flanc d'une nation orgueilleuse, qui remâchait alors l'amertume de ses mécomptes de la victoire, et dont les rhéteurs l'incitaient à revendiquer l'héritage de l' « *Imperium Romanum!* » Mais de cet héritage de guerre, de gloire, de conquêtes et d'idéologie boursouflée, une seule part

ne les tentait pas, en ces premiers ans de l'après-guerre : celle des légionnaires de la vieille République qui, rentrés au foyer, durement domptèrent leur propre terre, — ceux qui drainèrent le sang stagnant des champs fiévreux, et rétablirent dans le grand corps de l'Italie le système artériel de leurs puissants Aqueducs. Ce n'était pas seulement dans le corps qu'il fallait que le sang recommençât de couler, c'était dans l'âme de ces pays, comme enlisée dans des sortilèges — ils eussent dit : « *l'han pigliata d'uocchi* » (« le mauvais œil l'a touchée »).

Contre le mauvais œil, les beaux yeux clairs et calmes du comte Chiarenza engagèrent le combat. Il parcourait toute la région, pansant les plaies physiques et morales, faisant, à tour de rôle, le médecin, l'apôtre, et le terrassier, laissant partout sous ses pas une traînée de lumière. Un mince ruban. Mais comme les cailloux du Petit Poucet, il permettait à ceux qui suivaient de retrouver leur chemin dans la forêt. Car on le suivait. Il se révélait à lui-même un génie d'organisation et une fièvre d'apostolat, qu'il n'aurait jamais soupçonnés en lui. Son idéalisme passionné soulevait d'autres consciences, femmes et hommes des plus hautes classes et des plus basses, — une petite cohorte ardente et pure, comme on en peut trouver, à ce degré, seulement peut-être en cette Italie, où les extrêmes de l'âme se touchent, — la fange et le feu.

Ce fut au cours d'une de ses tournées dans l'*Agri*, au sud de Pisticci, que Annette le rencontra dans le chemin de fer qui remonte la vallée du Basento.

De toute cette vie au vaste vol, qui avait embrassé ces paysages divers, les jardins d'orangers de Messine, le Dionysos à la fièvre dans le miroitement des marais, les poussières de neige sur les hauts plateaux du Thibet, et tant de cimes, et tant d'abîmes, le comte Bruno ne laissa voir à sa confidente d'une nuit qu'un fugitif panorama. Mais les grandes lignes en étaient comme gravées au burin; elles s'imprimèrent dans l'esprit d'Annette. Avec sa vive intuition, elle pénétra au cœur caché de cette tragique sérénité. Elle ne la comprit pas. Elle la toucha avec ses doigts. Elle ne chercha pas à interroger davantage son compagnon. Il avait parlé, sans qu'elle le questionnât. Sans qu'il la questionnât, elle parla, elle se raconta à son tour. Ce fut un élan spontané, en remercîment de ce qu'il lui avait confié.

Quand ils remontèrent dans le train, ils étaient de vieux amis. Bruno veilla sur la blessée, qui était encore un peu fiévreuse de sa pneumonie grippale, mal guérie; et bien que son propre chemin dût s'écarter de celui d'Annette, il ne la quitta pas qu'il ne l'eût, après une nuit passée ensemble à Naples, installée avec des soins affectueux dans le grand train qui devait la ramener à Paris. Tout avait été simple entre eux, leur fra-

ternité n'avait rien d'équivoque. Cependant, il ne fut pas question de se revoir. Chacun avait sa vie remplie par ses devoirs. Il suffisait que l'on sût qu'on existait tous les deux. Ils échangeaient régulièrement des saluts brefs et fidèles du Premier Janvier. Annette, trop prise par ses tâches, — les soucis de sa triple et quadruple existence (la sienne et celle de ses enfants et petit-enfant) — n'avait point le temps ni les moyens de suivre la carrière de son vieil ami italien. Elle ne savait pas que le nom du comte Chiarenza avait acquis un certain éclat; et ce n'était pas lui qui l'eût fait savoir à Annette.

Le comte Bruno avait poursuivi son apostolat social; mais, en même temps, l'ancienne veine de son esprit méditatif et érudit s'était rouverte, considérablement creusée et élargie. Les travaux même qu'il dirigeait en Basilicate, pour assécher et irriguer les terres et les eaux infectées, l'avaient amené à des découvertes archéologiques, qui réveillèrent le démon de la science et rompirent le sceau du silence, depuis douze ans posé sur sa langue. Il publia quelques brochures d'abord, puis des livres, où s'ajoutaient à son haut savoir d'helléniste les nouvelles acquisitions de son intelligence dans le domaine orientaliste. Et bien qu'avec une aristocratique discrétion, il tînt sa personne à l'écart de ses recherches scientifiques, nul sachant lire qui ne perçût dans l'objectivité de ces tableaux la profondeur d'un esprit original et solitaire, et l'harmonie d'une pensée et d'un style méditerranéens. Les honneurs vinrent le chercher. Des Académies de l'étranger, dont celle des Inscriptions à Paris, l'élurent parmi leurs membres correspondants. Julien Davy, qui, par des voies bien différentes, s'était acheminé vers l'indologie, fut des premiers à pénétrer la grandeur neuve et antique de cet esprit; il entra en

correspondance avec lui. Le point de départ fut la discussion de textes pythagoriciens, que Julien étudiait, pour ses travaux d'histoire des sciences; et rapidement l'entretien s'étendit aux problèmes les plus intimes de la pensée métaphysique et religieuse, où les deux hommes reconnurent leur mutuelle sincérité et, chez tous deux, si différents, les analogues expériences de l'abîme. Ils furent amis, avant de se le dire : car ils avaient tous deux la même réserve altière.

Ils étaient trop détachés de la farce politique, pour imaginer qu'ils s'y mêleraient, un jour. Mais la farce était devenue tragédie (« *Commediante... Tragediante...* »); et le malheur des temps avait fait que les maîtres de l'opinion et les guides, tant politiques qu'intellectuels, ayant totalement abdiqué ou trahi, les libertés de l'Europe et tous les biens sacrés de l'esprit, que des siècles d'efforts avaient conquis, étaient livrés à des bandes de rapaces qui les mettaient en morceaux. Il fallait bien que les rares hommes, dont la conscience n'avait point les yeux crevés, se fissent les éveilleurs et les veilleurs des autres, — même si ce n'était point leur rôle! De qui le peut dans le naufrage, c'est toujours le rôle de sauver... « Ou bien, nous périrons ensemble. Mais je périrai, les yeux ouverts!... »

Ceux de Julien avaient déjà refusé le bandeau, dont ses confrères s'étaient, avec une docilité frénétique, aveuglés pendant la guerre. Il avait rejeté dédaigneusement les offres de participer à l'infection de l'opinion française par le mensonge et par la haine. Il avait ainsi ruiné son élection certaine à l'Académie. Et l'on a vu qu'il avait eu l'honneur d'être chahuté à son cours du Collège de France, par quelques vigoureux combattants de l'arrière. Mais on n'était pas allé jusqu'à fermer son cours. Il avait — bien malgré lui — quelques répondants bien-pensants, appartenant à son ancien

monde conservateur et catholique, craignant le scandale de livrer un de leur caste, dont ils savaient (et, dans le fond, ils respectaient) la scrupuleuse loyauté. On s'était contenté de mettre l'éteignoir sur les manifestations « défaitistes », où la signature de Julien se compromit. Elles étaient rares et peu connues : car la censure y promenait ses ciseaux. et l' « *alma sdegnosa* » de Julien répugnait à tout éclat. Son pessimisme trop lucide ne se faisait aucune illusion sur l'inutilité de son action isolée. Il lui suffisait d'avoir dit aux traîtres de sa confrérie : — « Non! »

Ils se retrouvèrent, après la guerre, quelques-uns dans tous les pays, qui l'avaient dit. Naturellement, les mains se rapprochèrent; et, sans qu'ils l'eussent cherché, la force des choses unit ces hommes en un front international de l'Esprit, qui, maintes fois, dut s'opposer aux monstrueux abus et aux forfaits, issus de la guerre et de la paix fétide — l'haleine du Tigre. Le plus illustre de ces hérétiques était Einstein, dont une des premières visites à Paris fut pour Julien Davy. Et il ne se passa pas beaucoup de temps jusqu'à ce que leurs rangs s'ouvrirent pour faire place au comte Chiarenza.

Mais il n'était pas pressé d'y entrer. Résolument, il restait en dehors de l'action du jour. Quand s'étaient produits en Italie les troubles communistes, puis fascistes, il ne s'en était point préoccupé, aussi longtemps que son activité et son œuvre sociale n'en avaient point été affectées. Il travaillait pour tous ceux qui souffrent — (« *Et qui ne souffre, au fond ?...* »)... Que lui importaient les partis ? Il n'allait point chercher la politique. — Mais la politique vint le chercher. Le fascisme voulut s'ingérer dans son œuvre, se la soumettre et l'annexer. Il résista avec douceur et fermeté. Et pendant une période assez longue, ces hommes

brutaux, habitués à ne rien ménager, le tolérèrent cependant, décontenancés par son désintéressement insoupçonné. Ils imaginaient que, des millions lui passant par les mains, selon l'excellente habitude des philanthropes de profession, il lui en restait aux doigts une provision. Il ne restait rien aux mains blanches (plus si blanches depuis qu'elles maniaient la pelle ou la truelle) du comte Chiarenza. Il avait achevé de se ruiner, au service de sa vaste famille d'affamés. La place était, en vérité, sans profit. Elle ne tentait plus personne. — Mais à défaut de lucre, l'esprit de violence et de tracasserie ne pouvait longtemps laisser en paix ces équipes de bons Samaritains, qui ne songeaient qu'à panser les blessures, au lieu d'en faire, — ce qui est, paraît-il, la marque virile des hommes vraiment hommes, de ceux qui font les guerres et les Révolutions, l'ordre nouveau ou le vieux-neuf, — ou qui le défont. Si l'on ne s'attaqua point personnellement à lui, que protégeaient à son insu certains dignitaires du nouveau pouvoir, (un intelligent et sceptique philosophe, qui dirigeait l'Instruction publique, et qui goûtait, non les idées, mais le style harmonieux des écrits du comte Chiarenza), on persécuta ceux qui s'inspiraient de son exemple et exécutaient ses instructions, les instituteurs et institutrices qui se vouaient au dur apostolat de relever ces populations abandonnées : on prétendit les obliger à des signatures et à des serments de servitude politique, qui répugnaient à leur conscience, envers le nouveau despotisme, installé sur les ruines du Statut, par la trahison de celui-là même qui s'en était constitué le gardien. Pour ces hommes et ces femmes de foi, la conscience n'était pas un jeu, comme pour ce ministre Gentile, qui répondait, ironique, au comte Chiarenza, venu pour protester contre la violence faite à l'âme de ses disciples :

— « Mais *caro mio*, n'est-ce pas l'Évangile qui nous a dit qu' « *il faut perdre son âme, pour la sauver ?* »

Car Bruno avait dû se résoudre à sortir de son chantier de travail, et à venir à Rome, pour défendre son œuvre et les siens. Et une fois sorti, il fut le témoin de la lutte atroce qui dévastait et flétrissait alors des milliers de consciences italiennes. Il ne pouvait plus s'abstenir de voir, de juger et de parler. Les circonstances firent même qu'il assista aux violences commises contre un de ses anciens compagnons d'armes, médecin, grand blessé, décoré, respecté, qu'une bande de jeunes chenapans assaillit, insulta, piétina sauvagement dans la rue. Après avoir reçu sa part des coups, — car il était, naturellement, intervenu, — il alla en justice déposer pour lui, malgré les menaces et les cris de mort, que de la salle on entendait mugir au dehors. On peut penser qu'il n'en parla pas plus timidement! Il racontait plus tard en riant, que contre ces « *Houm* » (1), ces démons noirs (chemises noires et noires âmes), il s'était senti pousser aux épaules des ailes rouges de révolutionnaire. De défenseur, il se mua en accusateur. Il mit en cause le tribunal même et la police, qui autorisaient cette violence faite à la justice et à la liberté du témoignage. Et sa figure imposante, son grand nom, ses accents — (il s'était découvert, disait-il, dans le gosier une voix de ténor de la Scala), — confondirent, pour quelques minutes, l'assistance. Le ministère public s'excusa piteusement ; et le silence fut imposé, au dehors. Mais le comte Chiarenza le paya.

— « Et, » disait-il, en plaisantant, « ce fut bien fait, pour me rappeler à la sereine indifférence dont je me

(1) Les « *Houm* », en thibétain, sont les noirs habitants des purgatoires.

targuais à l'égard de la Roue des Apparences. Le tourbillon de poussière m'avait repris... »

Les « chemises noires » l'attendaient, au sortir de la salle : il faillit être écharpé. Il n'en devint pas plus prudent, mais seulement plus ironique et parfaitement maître de soi. En vain, ceux qui s'intéressaient à lui, en haut lieu, cherchaient à détourner de lui le danger, en le détournant de le chercher. Il fallut bien que vînt le moment où on ne put plus le ménager. Il refusait de passer à l'étranger, bien que la vie en Italie lui fût de plus en plus difficile. Il avait décidé de rester, aussi longtemps qu'il pourrait diminuer un peu de la souffrance, venir au secours des opprimés. Il s'y obstinait, doux et tenace. Et quand il ne lui fut plus possible de les aider ouvertement, il le fit clandestinement, déjouant avec la bonne humeur italienne la surveillance de la police; il correspondit ou collabora, pour des objets de pure humanité, avec les adversaires politiques du fascisme.

Mis au régime du « *domicilio coatto* », il trouva moyen de continuer, à la barbe de ses geôliers bénévoles. Il y a, chez presque tout bon vieux Italien, une veine de *Commedia dell' Arte*, qui lui peut tenir le cœur en joie dans les moments les plus tragiques et qui lui est d'une grande ressource, aux cas apparemment sans issue. Le grave comte Chiarenza combina les pouvoirs magiques de ses « lamas » avec les expédients de Pulcinella, pour faire servir ses propres gardiens à la partie qu'il jouait pour le service de l'humanité, et dont l'enjeu aurait pu être sa tête. Après les avoir bernés tout à son aise, après leur avoir fait porter, sans que leur large nez en eût vent, les messages les plus compromettants, à la veille du jour où il allait être arrêté et déporté aux îles Lipari, il réussit à s'en aller tranquillement de sa maison, laissant ses bons carabiniers

l'attendre, non sous l'orme, mais à la porte de ses W.-C. d'où il sortit par un œil-de-bœuf sur l'escalier : (il était, à cinquante-six ans, leste et souple comme un gymnaste). Il traversa, comme en promenade, sans se presser, la ville du Piémont où ses affaires et la police l'avaient longtemps retenu, — il continua, hors de la ville, du même pas tranquille et preste, le jour, la nuit, sans s'arrêter; et quand s'éleva devant ses pas le mur des Alpes, il y grimpa.

Ce fut ici que son expérience du Thibet lui servit. Il connaissait assez bien la région, et il avait une carte d'état-major; mais il était fort mal équipé pour une course de glaciers, au commencement de l'hiver : car, au lieu de prendre l'issue la plus aisée qui, naturellement, était une souricière, il s'en fut droit au plus périlleux : le passage du Saint-Théodule. Il trouva heureusement des complicités chez des montagnards de la vallée qui, sans avoir l'air de comprendre, lui fournirent des souliers ferrés, des cordes, un pic, une houppelande de berger, et un petit guide jusqu'à mi-chemin. Il n'en fut pas moins très en danger; car en voulant éviter les guetteurs fascistes à la frontière, il erra dans les neiges, et se perdit. Il dut passer une nuit contre une paroi de glace au dessus de l'abîme; il eût gelé, s'il n'eût tiré parti de ses pratiques de « *toumo* » thibétain, qui, par leur mécanisme psycho-physiologique, enseignent à stimuler la chaleur interne, et dont le grand ascète poète Milarepa a éprouvé et chanté les vertus. Il arriva, harassé, hérissé de glace, des stalactites aux sourcils et une banquise dans sa barbe, à un refuge, sur territoire suisse, où il trouva une flambée de bois et une boisson chaude, que lui préparèrent des chasseurs de chamois. Ce fut alors qu'il réalisa la pleine conscience du froid mortel qui l'enserrait d'une carapace et contre lequel depuis quinze heures

le feu intérieur luttait. Il faillit fondre. Mais un sommeil écrasant, dans un bain de sueur, sous la veillée de ces braves gens, le remit d'aplomb; et après être descendu avec eux à Zermatt, où il se reposa, un jour ou deux, il prit confortablement à Viège le train du Simplon pour Paris.

Il y avait été précédé par la rumeur de son évasion, maladroitement ébruitée, puis plus maladroitement niée et prouvée par le dépit de ses geôliers quinauds, penauds, et de leur Maître courroucé, qui déchargeait sa fureur sur leurs dos. Les réfugiés italiens de Paris, que les télégrammes de Suisse avaient prévenus, vinrent le saluer à l'arrivée; et pendant quelques jours, il fut en proie aux reporters. Mais le malicieux Italien savait se défendre; il leur conta sa sortie de l'*Inferno* et son « *salto mortale* » par-dessus les monts, comme une scène de comédie vénitienne. Le rire de Paris, aux dépens du tyran dupé, retournait le fer dans la blessure. Et de l'autre côté des Alpes, un silence de rage se fit. Mais l'aventure du comte Bruno défraya, deux ou trois semaines, la chronique de l'Europe. Le héros se déroba à sa célébrité, en acceptant le refuge que Julien Davy lui avait offert dans sa maison. Les deux hommes eurent joie à se voir enfin, après tant d'années d'intimité lointaine; et, la porte fermée, bien défendue contre les enquêteurs, ce ne fut point la politique qui forma le principal sujet de leurs entretiens. Ils s'étaient, du premier regard, reconnus, comme ayant touché au fond de la tragique expérience humaine, et comme en étant sortis seuls, en se taillant par leurs propres pics l'escalier de glace dans la terrible muraille. Mais l'escalier n'était pas le même pour tous les deux. Le pic non plus. Le bras non plus. L'esprit non plus. L'un avait choisi l'arête de la pente, au soleil. Ou, plutôt, le soleil l'avait choisi. Et l'autre, c'était l'ombre.

Mais ils avaient atteint tous les deux au même niveau, ou peu s'en faut! Et ils échangeaient un regard d'entente fraternelle.

Leur dialogue était souvent interrompu — illuminé — par la présence de George. Elle était alors dans le rayonnement de ses dix-huit ans heureux; et elle s'était éprise du vieil alpiniste : — car c'était surtout sa prouesse sportive qui l'avait fascinée. Et comme il avait vu chez elle cette joie saine et sans souci, de l'athlétisme, de l'action physique et de l'aventure, il se plaisait à lui conter ses voyages au Thibet, — laissant de côté tout ce qui s'en rapportait à ses recherches de pensée. Il restait des heures à bavarder sur ces sujets, qui laissaient Julien indifférent, — le vieux Bruno aussi heureux, enfantinement, de conter que la jeune fille d'écouter. Il contemplait avec tendresse ce rond visage jeune et joyeux, cette belle peau ensoleillée, le ferme tissu de ces bras, de ce cou, de ces joues, ces yeux brillants où pas une ombre intellectuelle ne passait, pas un chagrin, pas une crainte, — rien au delà; mais *cela* qu'on tenait, c'était le monde, c'était assez! Comme pour l'univers des anciens, « *finis orbis terrarum...* » Passé les Colonnes, c'est Calypso. Restons en deçà, avec Nausicaa et Pénélope!... Il l'appelait : « *Mare nostro...* », Méditerranée... Et sur sa bouche de fruit, rouge et dorée, non fardée, il retrouvait, avec douceur et mélancolie, comme dans le mirage d'un rêve attendri, le sourire insouciant et ravi de la jeune belle-sœur qui chantait la *Belle Meunière* de Schubert et la berceuse du petit ruisseau, au dessus du gouffre de Polyphème.

Or, un certain jour que tous les trois, Julien, George et Bruno, à table, ils causaient, Bruno vint à parler de cette femme, de cette Française, qu'il avait jadis rencontrée sur les chemins — il aurait pu dire : sur les

rails — de la Basilicate. Et s'informant d'elle, il dit son nom de famille : « Madame Rivière ». George s'exclama, frappa des mains, et dit, imprudemment : — « Annette ? »

Qui fut le plus étonné ? Bruno, ou bien Julien ? Comment eût-il imaginé que sa fille pouvait connaître celle dont il ne lui avait jamais parlé ? Il ne put cacher sa stupéfaction, et George rougit. Elle se mordit la langue. Trop tard!... « Eh bien donc, allons-y!... »

Effrontément, paisiblement, la sainte-nitouche aux yeux brillants se tourna vers son père, et dit :

— « Tu la connais! »

Et, riante, elle dit à Bruno :

— « C'était aussi la bonne amie à papa! »

Elle ajouta :

— « Et je veux maintenant qu'elle soit la mienne. »

Julien était dans un trouble extrême, que le fin comte Bruno remarqua. Il fronçait les sourcils et, d'un regard sévère, tâchait d'imposer le silence à George. Mais ce n'était point pour l'arrêter. Elle pensait :

— « Il y a assez longtemps que je la guettais! L'occasion passe. Je saute dessus. »

Et elle dit :

— « Invitons-la! »

Julien se récria :

— « Qu'est-ce que c'est que ces folies ? »

— « C'est tout simple », dit George. « Il y a vingt ans que je veux la voir. Je la verrai, à la fin! »

Du coup, Julien perdit la boussole. Il comprenait que sa fille savait tout. Il ne pouvait imaginer comment. (Jamais il n'osa le lui demander, même par la suite : tant ces souvenirs lui étaient sacrés! Il n'aurait pu s'en entretenir avec personne. Que George en sût quelque chose, la seule pensée lui faisait mal.) Il se refusait à l'invitation, et s'efforçait, avec une mala-

droite brusquerie, d'écarter le sujet. Ce fut heureux pour lui que Bruno, venant à son aide, le délivrât de sa tourmenteuse. Elle serrait les lèvres, pour ne pas rire; elle était toute luisante de malice. Bruno les regardait tous les deux, devinait, riait dans son cœur, avait pitié du vieil enfant, tira doucement l'oreille à l'autre. — Il fut convenu que Mme Rivière serait invitée, non pas chez les Davy, mais à une conférence que Bruno devait faire, dans un meeting organisé à la salle des Sociétés Savantes.

Car il n'avait pu esquiver, ni son hôte lui épargner, l'obligation de prendre part à une soirée de protestation de la Ligue française antifasciste, dont le Comité directeur comptait Julien parmi ses vice-présidents. (Julien n'avait, selon son habitude, rien fait pour l'être, ni pour l'éviter.)

Ainsi fut fait. Mais à la conférence de Bruno, qui enchanta l'assistance par son éloquence simple et directe, dressant le réquisitoire implacable des tyrans, avec la sérénité dans les yeux et la malice au coin des lèvres, Annette ne parut point. Elle était grippée, et elle resta au coin de son feu. Elle n'avait pas lu les journaux, depuis une ou deux semaines. (Même les femmes qui se désintéressent le moins de la société ont rarement la constance de s'y intéresser avec continuité. Elles sont des attentions à éclipses. La vie de leur cœur les engouffre.) Elle ne savait rien de l'évasion et de la présence à Paris du comte Chiarenza. Et son fils et sa bru, qui n'avaient eu garde de manquer l'occasion de voir et d'entendre le « *fuoruscito* », à son meeting, ne songèrent pas à en informer Annette. Ils la voyaient peu et distraitement. Tout à la joie de s'être retrouvés, ils étaient comme des collégiens en vacances.

George fut désappointée. Elle avait en vain cherché

le visage d'Annette dans la salle. Elle reconnut (elle connaissait tout, la jeune commère, aux yeux brillants!) le fils d'Annette et sa « Moscotte », comme elle disait; elle se donna même le plaisir de les présenter, sans qu'ils la connussent, au comte Bruno, à la fin de la conférence : car ils flambaient tous deux du désir de lui serrer la main. Mais dans la poussée de cette foule, qui se pressait autour de l'estrade, on ne pouvait guère échanger des propos suivis; et la présence du jeune couple était pour George une compensation insuffisante : c'était Annette qu'elle voulait voir — et avoir.

Or donc, puisqu'elle voulait, (c'était maintenant une chose décidée!) qui diable pouvait l'en empêcher ? — Elle n'eut point de cesse qu'elle ne soufflât au comte Chiarenza l'idée d'aller faire visite à Annette. Et elle s'offrit à l'accompagner. Il n'était point dupe, et, chemin faisant, il se fit raconter gentiment le vieux roman, que sa finesse avait éventé. George ne demandait pas mieux. Il y avait trop longtemps que le secret lui démangeait la langue. Et le vieux Italien lui était devenu un camarade de folies, presque un complice. En lui racontant son cambriolage, il lui semblait qu'elle l'avait fait avec lui, de compte à demi. A certains souvenirs drôlatiques, ils s'arrêtèrent, au Luxembourg, riant aux larmes. Et en même temps, les yeux de Bruno, hochant la tête, lui disaient : — « Honte!... petite maraudeuse! Tu n'as pas honte ?... » Et elle avait envie de lui répondre : — « Et toi ?... » Cela n'empêchait pas qu'ils ne ressentissent tous deux l'émotion de ce pauvre amour manqué, meurtri. Et ils se turent, le reste du chemin. Quand ils furent près de la maison, George dit :

— « C'est tout de même dégoûtant, ce que j'ai fait! Vous n'aurez plus jamais confiance en moi. »

Il demanda :

— « Mais si c'était à refaire, mon enfant, vous le referiez ?... »

Elle éclata de rire :

— « Naturellement ! »

Ils montèrent gaiement l'escalier. Elle avait tout de même le cœur battant. C'était peut-être pour cela qu'elle riait si fort. Elle refusa d'entrer avec lui, prétendant qu'il la retrouvât au sortir, dans le square voisin. Elle consentit pourtant à l'attendre, assise dans l'antichambre. Elle espérait (en le craignant) attraper Annette au passage, quand à la fin de la visite Annette reconduirait Bruno à la porte. Mais ce fut Bruno qui vint la chercher. Au milieu de l'entretien, après échange des premières effusions entre les deux vieux amis, il se souvint de son Antigone; il dit à Annette :

— « Permettez-moi... Une amoureuse qui languit, à votre porte... »

Et il alla la prendre par la main. Bien qu'elle en mourût d'envie, il fallut la tirer pour qu'elle entrât.

George s'était fabriqué de toutes pièces une Annette différente de la réelle. Elle l'avait faite — sinon à son image, — du moins à celle de sa parenté. Car elle aimait à penser que son père était imprégné de cette image, quand il l'avait engendrée. Elle savait que c'était un conte qu'elle se faisait; elle le blaguait, mais le caressait.

Et cette Annette inventée l'avait introduite dans le monde de la passion, où elle, George, ne cherchait pas à entrer : c'était comme si son double l'en dispensait, s'en était chargée pour elle. Le plaisir de cette longue songerie, qui avait couvé plusieurs années, sans fièvre, sans éclat, avait été de revivre — à sa facon, avec confort — les aventures de l'autre Annette, comme un roman qu'on se conte la nuit, sur l'oreiller. George s'était forgé une vie de passion qu'elle vivait en somnambule, par procuration. Sa vie réelle n'en était pas troublée. C'était même le contrepoids nécessaire à l'équilibre de sa forte nature.

Des milliers de femmes sont ainsi, mènent loyalement la vie tranquille et régulière de famille et, tout au fond, au fond de l'être, aiment, agissent, font l'aventure, et se soulagent des énergies et des désirs inuti-

lisés. Mons Colas le Nivernois eût dit, goguenard et sage, aux maris :

— « Que cela ne vous fâche de penser que votre côte couche avec une nuée! S'il vous faut, à tout prix, être cocus, soyez-le plutôt en songe! — Et paix aux songes et aux songeuses! Quand elles reviennent de très loin, sans entendre ce dont vous leur parlez, — avec un sourire vague, un regard étranger, les yeux cernés, — souriez bonnement aux navigatrices! Elles trouveront, au retour, plus tiède le foyer... »

Toutes ne sont pas — (mais beaucoup sont) — aussi innocentes que l'était George. Et de l'innocence de la bonne marque : celle qui ne songe ni au bien, ni au mal. Elle songe... Et c'est tout. L'hirondelle glisse dans l'air...

Et à présent, l'hirondelle se trouvait, bec à bec, avec son songe. Et son songe n'était pas du tout celui qu'elle chassait. Annette n'était un double de qui que ce fût! Annette était Annette, elle-même, et nulle autre...

Mais qu'à cela ne tînt! L'hirondelle était emportée par son élan, elle engouffra, dans le bec béant, Annette. Annette *était*. Elle pouvait être ce qu'elle voulait! C'était Annette qu'il lui fallait.

Elles se regardaient. George, cette grande fille, robuste et brusque, l'air décidé, — soudain figée, intimidée, on voyait son sein gonflé qui se soulevait, et son sourire niais. Annette, ses cheveux blancs, son front calme et son visage fatigué, ses larges yeux, ses yeux bombés, qui enveloppaient de leur miroir intelligent le trouble de l'amour impétueux de la grande petite fille. Et sous son regard, le cœur de la gauche Amazone se fondait, et ses fermes genoux fléchissaient. Elle était près de pleurer de honte. Et comme, timidement, elle soulevait ses paupières baissées, elle ren-

contra le sourire d'Annette, qui comprenait; et brusquement, elle plongea, elle enfouit sa face brûlante dans le giron de celle qui lisait ses secrets, et elle l'étreignit à pleins bras. Annette cria :

— « Holà! holà! ... Elle va me casser! »

George confuse, la relâcha. Annette, lui relevant la tête, vit cette figure rouge, heureuse, honteuse, qui avait de grosses gouttes dans les yeux. Le comte Bruno riait; Annette rit; et George, essuyant du dos de sa main, comme un garçon, ses pleurs, rit aussi. Et Annette demanda :

— « Mais qu'est-ce qui m'a donné cette fille-là ? »

George répondit :

— « Julien Davy. Je suis sa fille. »

Les larges yeux d'Annette, encore, s'élargirent. Elle ne dit rien. Elle prit aux épaules George, elle la contempla. Et elle dit :

— « Ça va! Je t'adopte. »

George revint le lendemain, dès le matin. Elle revint le soir. Et les jours suivants. Le vestibule était rempli de fleurs. Il n'y eut plus assez de vases pour les contenir. Elle les apportait par brassées. Elle s'installait à la maison, elle tutoyait déjà Assia, et elle avait pris possession du garçonnet. Assia le lui laissait volontiers choyer, torcher, et promener. Elle savait employer les dévouements, et elle avait vu, du premier regard, les dispositions de l'amazone à se faire bonne d'enfants. George était de celles qui ont obscurément la faim de l'enfant. Si l'on pouvait avoir l'enfant sans l'homme! On le lui offrait tout planté; et c'était une bouture d'Annette. Double bonheur; et prétexte à prendre racine dans la maison! Il fallait qu'Annette lui rappelât qu'elle avait la sienne, et son père qu'elle négligeait. Elle passait des heures, assise aux pieds d'Annette, sur un siège bas, ou sur le parquet, avec l'enfant. Elle parlait, ou ne parlait pas : peu importait, tout ce qu'il lui fallait, c'est d'être là. Son attirance était singulière. Elle n'eût su elle-même l'expliquer. Et Annette lui demeurait inexplicable. Si Annette voyait George, comme elle était, (ou à peu près), jamais George ne vit Annette qu'à l'image du double romanesque qu'elle s'était construit. Et Annette le savait,

elle en haussait les épaules; mais il n'y avait rien à faire pour désenchanter George; et ce n'était pas la peine, puisqu'au bout du compte la vraie Annette l'aimait : George n'en voulait pas plus. Annette avait été prise par l'appel muet, chaud et vrai, de la jeune fille. On ne chicane point ce beau don de soi sans réserves! Et quant à George, il lui suffisait qu'on acceptât son don. Elle avait besoin d'Annette; elle était heureuse quand elle était dans la maison, heureuse quand il arrivait que Annette posât la main sur elle, heureuse de respirer le même air. C'était de l'amour, informulé. Car elle n'était pas très intelligente, elle ne connaissait pas son monde intérieur. Elle était comme l'expression, qui s'ignore, de la nostalgie qui possédait, quand elle naquit, son père songeant au pays perdu. Mais la nostalgie était, en George, assouvie. Elle avait retrouvé le pays.

Son égoïsme satisfait en oubliait le délaissé à son tour, — son père qu'elle ne voyait plus que le soir, au repas, négligemment, et qui la sentait, même en face de lui, absente : elle avait hâte d'avoir mangé, pour repartir, ou s'enfermer, et elle cuvait ses journées. De son cabinet de travail, il l'entendait rire, seule, et se parler.

Ce fut Annette qui demanda que George lui amenât Julien. Mais Julien accueillit froidement la demande. Il était, au fond du cœur, bouleversé. Par une disgrâce de sa nature, qui tenait autant à ses faiblesses qu'à ses qualités, — à sa pudeur de sentiment, à sa fierté, à son humilité : (les deux contraires sont fréquemment associés) — Julien était dans l'incapacité presque totale d'extérioriser ses sentiments les plus forts. Plus il avait d'amour ou d'émotion, moins il le montrait; il se congelait. Il était le premier à en souffrir. C'était

ainsi qu'il avait perdu la chance d'avoir une communion intime avec sa fille, qui ne demandait qu'à se confier. En ces jours mêmes, elle eût eu joie à lui conter tout ce dont son cœur était bondé, toutes ses journées avec Annette. Mais allez donc dire votre joie à ce visage de bois, qui avait l'air, quand il pressentait que le nom d'Annette, ou son image allaient surgir de la bouche bavarde de sa fille, de se garer, avec une froideur hostile! George avait beau savoir ce qu'il en fallait penser... Tant pis pour lui!... Elle se lassait, avec l'impatience de la jeunesse, et elle cherchait ailleurs où se déverser. Faute de réplique, elle se la donnait à elle-même :

— « A nous deux, ma fille! Chauffons, chauffons! J'en ai une engelure à la langue, de la frotter à ce glaçon... »

Et Julien trouvait, de semaine en semaine, d'autres prétextes pour ne pas se rendre à l'invitation d'Annette, sans que sa fille insistât...

— « Non, qu'il ne vienne pas! S'il m'accompagnait, il me gâterait mon plaisir... »

Annette n'attendit pas sous l'orme, indéfiniment. Elle connaissait son Julien d'autrefois. Elle coiffa sa toque, un soir, et dit à George :

— « Je te raccompagne. Ton père est chez lui ? Je monte le voir. »

George se récria :

— « Qu'est-ce qu'il va dire ? »

— « Tu crois qu'il me mettra à la porte ? »

George riait :

— « Non! Mais le pauvre vieux! Sans le prévenir! Il est capable d'en avoir une attaque. »

— « Si on le prévenait, il s'esquiverait, on ne mettrait jamais la main dessus! »

— « Ah! oui, vous connaissez le lapin!... »

— « Fille sans respect! »

— « Zut au respect! Il nous embête. »

— « Qui, nous? »

— « Vous, moi. »

— « Ne me mets pas dans le même sac! Moi, je respecte tout. »

— « Tout respecter? Vous? Oh! la la! »

— « Quoi! oh! la la?... J'aime et je combats : — donc, je respecte. »

— « Les règles du jeu? »

— « Non, l'ennemi. On ne se bat pas bien, si on n'y croit. »

— « En lui plaquant, sous la mâchoire, un *upper cut!* Ça, oui, j'en suis. »

— « Tu ne crois qu'au jeu. »

Et peut-être bien, des deux femmes, celle qui ne croyait qu'au jeu oubliait le mieux que c'était un jeu. Mais ni l'une ni l'autre ne s'en rendait compte.

Elles montèrent ensemble l'escalier. George avait sa clef. Elle précéda Annette dans l'appartement.

— « Papa », dit-elle, en ouvrant la porte de la chambre, « je te présente ta bonne amie ».

La foudre fût tombée sur Julien, qu'il n'eût pas été plus anéanti. Il n'eut même pas la force de se lever. Annette dit :

— « Pardonnez-moi! Julien, votre fille est un diable. Comment avez-vous fait pour la fabriquer? »

— « Je sais bien, moi, sur quel modèle on l'a taillée », cria George.

Annette la poussa vers la porte.

— « Toi, ma petite, fiche-nous la paix! Vide la chambre! Et ne va pas — (je te connais!) — coller ton oreille contre la porte!... »

George se récriait.

— « Oui, oui, oui, oui, » faisait Annette. « Tu en

sais déjà beaucoup plus que tu ne devrais... Ouste! détale! Penses-tu que nous allons jouer, pour ton plaisir, la scène des deux vieux dans *l'Arlésienne ?* »

George se laissa mettre à la porte, en riant. Annette revint vers la table de travail, devant laquelle Julien était resté pétrifié.

— « Mon vieil ami », dit-elle, lui tendant la main, « est-ce qu'une vieille femme vous fait peur ? »

Julien repoussa brusquement son siège et, se penchant sur cette main, sans pouvoir parler, il y appuya son front. Annette s'assit. Il n'eût pas songé à lui offrir un siège.

— « Ne m'en voulez pas d'être venue! Il le fallait, puisque vous ne seriez jamais venu. N'est-il pas vrai ?»

— « Non », dit Julien. « Jamais. »

Il avait relevé la tête, et il la regardait avec un faible sourire de gratitude encore épeurée.

— « Bon! taisons-nous! » dit Annette.

Les deux vieux amis se considéraient. Ils étudiaient ce visage qu'ils connaissaient et les changements qu'y avait apportés la vie. Combien de rides à la maison! Mais elle avait pris une patine d'ombre et de soleil, comme ces frontons de la vieille Rome, qui réverbèrent les assauts du temps et le calme auguste de la résistance inentamée. Ils n'échangèrent pas leurs pensées. Annette lisait ce livre fermé à clef, qui ne s'ouvrait pas, — moins que jamais : car il se savait regardé, et il avait beaucoup à lui cacher. Elle n'avait point de peine à le deviner, et elle avait pitié de cette âme repliée, qui avait vécu toute sa vie, solitaire, et qui avait peur de l'affection, plus que de l'inimitié : car il n'y était pas habitué, et il était, contre elle, sans armes que la fuite.

Annette rompit enfin le silence :

— « Je vous remercie », dit-elle, « de la jeune amie que vous m'avez donnée. »

— « Elle est à vous », dit Julien. « C'est mon meilleur. »

— « Vous avez eu une belle vie », dit, avec un grave sourire, Annette.

— « Je ne la souhaiterais pas », répondit-il amèrement, « au pire de mes ennemis. »

— « Je ne la voudrais à aucun autre, car aucun autre ne serait digne de la porter. »

— « Qu'en savez-vous ? »

— « Je la connais. Je sais vos luttes. Je vous ai lu. Ce que je n'ai pas lu, je l'ai vu. » (Elle fermait les yeux.) « Je suis fière de vous. »

Il tressaillit :

— « Moi,... tout ce que je suis... tout ce que je suis devenu... Votre œuvre !... Je la mets à vos pieds. »

Annette tressaillit, à son tour.

— « Qu'ai-je fait pour vous ? »

— « Vous m'avez fait. »

Le gouffre de silence se rouvrit. Un torrent chaud d'émotion s'y jetait... George, qui, derrière le mur, tendait l'oreille, se demandait :

— « Est-ce qu'ils sont morts ? »

Annette leva vers Julien, dont le regard était suspendu au sien, comme d'un bon chien, des yeux embués qui rayonnaient; et tout son visage était rougi par le flot de sang, monté du cœur; mais pour Julien, ces joues, ce front congestionnés, étaient plus beaux que la beauté. Et elle lui dit :

— « Nous n'avons donc pas perdu *notre* vie. »

Julien fut près de lui répliquer :

— « A quoi la mienne a-t-elle servi ? »

Mais en regardant la joie d'Annette, il sentit qu'il était un ingrat; il aurait voulu s'agenouiller devant elle; son ankylose morale l'en empêcha, et sa disgrâce : il voyait ce vieil homme ridicule... Il balbutia:

— « Si je n'ai pas perdu *la vôtre*, — toutes les tristesses, toutes les défaites, tout le reste n'est rien, — et tout est bien. »

Ils se sourirent, échangeant leur grave et muette reconnaissance. Puis, Annette se leva, et elle dit :

— « Assez de bonheur pour un jour! »

Elle partit. Sur le pas de la porte, il lui dit :

— « Et quand, la suite ? »

Elle répliqua :

— « Quand vous viendrez la chercher. La porte des jours est rouverte. »

Le dernier volume du tome II de
« L'Annonciatrice »
qui clôt le cycle de L'Ame Enchantée,
a pour titre :
L'Enfantement II

ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 15 OCTOBRE 1933
PAR L'IMPRIMERIE
LOUIS BELLENAND
ET FILS, A FONTENAY-
AUX-ROSES (SEINE)

L'AME ENCHANTÉE

DU MÊME AUTEUR

LIBRAIRIE ALBIN MICHEL

JEAN-CHRISTOPHE, 10 volumes in-16.

I. L'Aube. — II. Le Matin. — III. L'Adolescent. — IV. La Révolte. — V. La Foire sur la Place. — VI. Antoinette. — VII. Dans la Maison. — VIII. Les Amies. — IX. Le Buisson Ardent. — X. La Nouvelle Journée.

JEAN-CHRISTOPHE, en 4 volumes in-8° (14,5 × 20). *Edition définitive sur beau papier vélin et Hollande.*

JEAN-CHRISTOPHE, en 5 volumes in-4° (20 × 26). *Edition de luxe* sur Japon, Hollande, Madagascar et vélin, impression noir et rouge avec des bois de Frans MASEREEL.

JEAN-CHRISTOPHE, en 5 volumes in-8° (14 × 20). *Edition des Œuvres complètes sur alfa Monfourat.*

COLAS BREUGNON, 1 vol.

COLAS BREUGNON, 1 vol. *Edition des Œuvres complètes* in-8° (14 × 20) sur alfa Monfourat.

L'AME ENCHANTÉE. I. Annette et Sylvie, 1 vol. — II. L'Été, 1 vol. — III. Mère et Fils, 2 vol. — IV. L'Annonciatrice (Anna Nuncia), 3 vol,

PIERRE ET LUCE, 1 vol., bois gravés de Gabriel BELOT.

CLERAMBAULT, 1 vol.

AU-DESSUS DE LA MÊLÉE, 1 vol.

LES PRÉCURSEURS, 1 vol.

THÉATRE

THÉATRE DE LA RÉVOLUTION (Le 14 juillet, Danton, Les Loups), 1 vol.

LES TRAGÉDIES DE LA FOI (Saint-Louis, Aërt, Le Triomphe de la Raison), 1 vol.

LE TEMPS VIENDRA, 3 actes, 1 vol.

LILULI, 1 vol., bois gravés de Frans MASEREEL.

LE JEU DE L'AMOUR ET DE LA MORT, 1 vol.

PAQUES-FLEURIES, 1 vol.

LES LÉONIDES, 1 vol.

LE THÉATRE DU PEUPLE (Essai d'esthétique d'un théâtre nouveau), 1 vol.

LIBRAIRIE HACHETTE

VIES DES HOMMES ILLUSTRES, 3 vol. in-16. (Vie de BEETHOVEN. Vie de MICHEL-ANGE. Vie de TOLSTOÏ).

MUSICIENS D'AUTREFOIS, 1 vol.

MUSICIENS D'AUJOURD'HUI, 1 vol.

VOYAGE MUSICAL AU PAYS DU PASSE, 1 vol.

AUTRES ÉDITEURS

STOCK : *Mahatma Gandhi*, 1 vol. — *Vies de Ramakrishna et de Vivekananda*, 3 vol. — ALCAN : *Haendel*, 1 vol. — PLON : *Michel-Ange*, 1 vol. — Claude AVELINE : *Les Vaincus*, 4 actes, 1 vol. — DE BOCCARD (Anc. mais. FONTEMOING) : *Histoire de l'Opéra avant Lulli et Scarlatti*, 1 vol. — Edit. DU SABLIER : *Beethoven, les Grandes Epoques créatrices*, 1 vol. — *Beethoven et Gœthe*, 1 vol. — *Empedocle d'Agrigente*, suivi de *L'Eclair de Spinoza*, 1 vol.

LIBRAIRIE ALBIN MICHEL

ROMAIN ROLLAND VIVANT, par P.-J. JOUVE, 1 vol. in-8°.

ROMAIN ROLLAND (l'Homme et l'Œuvre), par Paul SEIPPEL, 1 vol.

PAGES CHOISIES DE ROMAIN ROLLAND, avec une introduction et des notices par Marcel MARTINET, 2 vol.

ROMAIN ROLLAND

L'AME ENCHANTÉE

IV

L'ANNONCIATRICE

(Anna Nuncia)

* * *

ALBIN MICHEL, ÉDITEUR
PARIS — 22, RUE HUYGHENS, 22 — PARIS

DE CETTE ÉDITION, IL A ÉTÉ TIRÉ :
SEPT CENT CINQUANTE EXEMPLAIRES
SUR PAPIER VÉLIN ALFA

RÉIMPOSÉE IN-16 58×80
QUARANTE EXEMPLAIRES SUR PAPIER DE HOLLANDE
NUMÉROTÉS DE 1 A 40
ET
DIX EXEMPLAIRES HORS COMMERCE
MARQUÉS A A J

Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays
Copyright 1933 *by Albin Michel.*

L'ANNONCIATRICE

TOME II

L'ENFANTEMENT

II

L'Annonciatrice comprend deux tomes :

I. *La Mort d'un Monde.*
II. *L'Enfantement* (2 volumes).

DEUXIÈME PARTIE
(Suite)

Mai Florentin

L'ANNONCIATRICE

11

Ils se revirent régulièrement. Les vieux amis avaient leurs heures d'entretiens, qui leur étaient strictement réservées. Bien que Julien eût fait la connaissance de Marc, de Vania et de Assia, et qu'en peu de temps il eût sa place dans la famille, il n'arriva jamais avec eux à se dégeler complètement; il se guindait; Assia l'intimidait, et même Vania : il ne savait pas parler avec un enfant. Seul, Marc lisait sous le front soucieux du savant, et il était avide d'y déchiffrer l'énigme de la pensée intrépide et sévère. Mais Julien craignait cette autre énigme : le regard inquisiteur de cette jeunesse, dont les préoccupations étrangères et l'âpreté et l'ironie lui échappaient, l'inquiétaient. Il se réfugiait auprès d'Annette, qui connaissait, aussi bien que lui, les faiblesses, et, mieux que lui, la grandeur de cette âme triste, de cette âme fière, sans qu'il eût besoin de l'expliquer. Même sans parler, il se libérait, à son approche, de sa charge d'âme accumulée, comme un fluide électrique. Annette n'en était point appesantie, mais équilibrée : cela complétait son chargement; la flottaison du bâtiment n'en était que mieux assurée. Ainsi s'accomplissait, en se retrouvant, une loi secrète de leur nature. L'âge de l'amour était passé; il s'agissait de plus (et de

moins) : d'un accord final des deux êtres, sur lequel s'achevait la courbe préétablie de chacune des deux destinées. Et, sans parler — le plus souvent, lorsque, la nuit, de l'une à l'autre maison, chacun des deux pensait, dans son lit, — ils se rendaient grâces l'un à l'autre; et ils voyaient que jamais ils n'avaient cessé d'habiter le cœur de l'ami.

Mais les deux habitations n'étaient pas également remplies; et dans celle d'Annette, Julien n'occupait qu'une chambre. La maison de Julien manquait de meubles et d'habitants; en dehors d'Annette et de sa fille, qui n'y logeait qu'en camp volant, elle n'était guère habitée que de ses livres et de ses idées : cette poussière avec des toiles d'araignées!... La maison d'Annette était pleine : pleine de passé, pleine de présent; et il y avait encore des chambres qui attendaient les visiteurs qui pourraient venir demain, — qui viendraient. Non, la partie n'était pas égale! Elle ne peut pas l'être. Il n'y aurait pas de jeu, il n'y aurait pas de vie, s'il n'y avait un gagnant et un perdant, un qui donne plus, un qui prend plus. Julien donnait plus, ayant plus à donner, plus d'affection en disponibilité. Annette ne pouvait disposer de la part qu'elle avait donnée aux autres, ou qu'elle donnerait : (car l'avenir retient sa part). La part de Julien était bonne. Il lui fallait s'en contenter. Si elle n'était point égale à sa faim, c'était sa faute : lorsque le cœur d'Annette était encore presque entier, il l'avait laissé échapper. Il devait être reconnaissant du morceau qu'elle lui avait gardé. Il l'était.

Mais non sans un regret, qu'il se reprochait, des autres parts qu'il n'avait point, surtout de celle qu'un nouveau venu, un ami nouveau, s'était, sans la demander, attribuée : le comte Bruno.

Cet heureux homme — cet homme heureux, malgré que tous les coups du sort l'eussent frappé — n'avait partout qu'à se présenter pour être aimé. « *Veni, vici...* » Il le trouvait tout naturel. Et chacun le trouvait naturel, comme lui. Tout était plaisir, des deux côtés. On n'avait pas à s'user les dents, comme chez Julien, pour mordre l'amande, à une dure écorce qui vous faisait les gencives amères. L'écorce était, autant que l'amande, bonne à manger. Sans aucun doute, sa légèreté était pour moitié dans son charme, l'autre moitié étant faite d'affectueuse bonté et de séduction naturelle. Il ne projetait point d'ombre sur ses pas. Toutes les peines de la vie se résorbaient dans la lumière de ses yeux bleus et caressants, qui ne pouvaient s'empêcher de se faire avec chacun un peu coquets innocemment. Ce vieux homme enfant, à la barbe douce et fleurie, qu'il flattait comme un dos de chat, de ses doigts fins, avait besoin d'être aimé de tous et d'aimer tous. Cela ne l'empêchait pas de les juger, avec une lucidité qui déroutait, qui pénétrait droit au fond et mettait le doigt sur le point sensible qu'on cachait, mais si doux, si juste, que l'attouchement paraissait une secrète volupté. Et il établissait entre le bienveillant opérateur et l'opéré complaisant des liens d'intimité mystérieuse, dont ils gardaient tous deux la clef.

De tous, la seule qui ne se prêtât point à ce jeu était la dure châtaigne avec des piquants : Assia. Elle n'aimait pas — « *de la douceur, de la douceur!...* » — les hommes trop doux, les barbes trop belles, les mains trop fines et trop soignées, et ce regard qui s'insinuait comme une caresse au fond du cœur. Elle savait bien qu'il était bon, qu'il était sage, qu'il voyait loin. Mais elle ne tenait pas à cette sagesse, à cette bonté, ni à voir loin... « Je vois de près, je vois mon Marc, bon ou

mauvais, je le prends tel quel, il me prend telle quelle, il va où je vais, et je sais où je vais. » Elle ne pouvait pas empêcher Bruno de lire en elle, derrière son volet. Mais elle en avait dépit et courroux. Et lui, bonnement, feignait de ne pas regarder; mais il ne pouvait pas s'en empêcher, et dans sa barbe parfumée, il riait du museau de chatte qui se fronçait.

Tous les autres étaient conquis : l'enfant et George, Marc et Annette. Tous ressentaient, à la mesure de leurs besoins, le bienfait de cet optimisme, inatteint par les catastrophes de la vie et par la raison aux yeux bleus. Quelque irrationnel que pût être cet optimisme, qu'au fond de lui de tragiques expériences démentaient, il soulageait de *l'autre* clairvoyance de Julien, la voyance noire, le pessimisme qui tient bon, stoïque, indestructible, mais sans joie de vivre, sans élan. Il était, cet optimisme, lui seul efficace, car lui seul était vital : il répondait aux lois profondes de la « Nature naturante », qui veut vivre, sans se soucier du bien, du mal, de la souffrance, de l'inutilité des efforts; il voulait vivre et il vivait, en dépit des lois morales et rationnelles, qui sont celles de la « Nature naturée », de l'homme logique, qui n'a pas la sagesse de lâcher le fil de son fuseau, de l'homme qui pense jusqu'au bout — jusqu'à ne plus vivre. Bruno n'ignorait rien de la pensée; ses doigts habiles n'avaient point peine à en dévider l'écheveau; mais il savait écouter le chant du rouet, et, lui répondant de l'intérieur de la maison, le chant du rêve, la sirène. Il en avait été jadis la victime; mais maintenant, il l'avait prise dans ses filets, la sirène de Sicile; elle chantait pour son plaisir et celui de ses hôtes, comme un oiseau d'appartement; et pour tous ceux qui l'écoutaient, son chant était un allégement à la peine de vivre. L'oiseau ne cachait point ce qui fait peine. Il ne disait point :

— « Ce qui est, n'est point. »

Il disait :

— « Ce qui est, est : donc, il est beau. Car c'est beau, d'être! »

Et sa belle voix de violoncelle, qui, peut-être, un peu s'écoutait, illuminait, beau ou laid, tout ce qui est, comme un rayon sur la mer bleue au pied de la roche de la mort : Scylla.

C'était ce rayon qui avait touché le front soucieux de Marc. Et sur ce jeune front le rayon s'était posé. Ils avaient été l'un par l'autre attirés. Du premier regard, le vieux et sage Sicilien avait été frappé par le désenchantement, pur et brûlant, de ce jeune visage : ce passionné était marqué pour la mort; il avait déjà franchi le pas. Et Bruno était, aussi, touché par le grand effort qu'il lisait en cette nature tourmentée, pour se libérer de ses démons de violence et d'égoïsme de jeunesse. Il devinait ces combats silencieux, mieux que l'épouse, mieux que la mère; et ce garçon irascible, dur, même cruel, orgueilleux, tyran, rapace, effréné, qui brisait les reins à ses instincts de petit jaguar, le séduisait par la vigueur même de ces instincts, et par celle de l'âme qui les avait domptés : il le voyait s'acheminant, par un rétablissement de jeune athlète, vers un état de renoncement, dont l'héroïque et fragile harmonie était émouvante, à ses yeux. Il en concevait pour cet enfant de vingt-cinq ans une vénération secrète et singulière, qui se marquait à la façon dont, par moments, il lui parlait, il lui cédait le pas — ce qu'il ne faisait pour aucun autre, même pour les femmes qu'en y mêlant une nuance de mondaine courtoisie, qui en diminuait le sens. On eût dit qu'il s'inclinait devant un mystérieux avenir. Peut-être lui-même n'eût pas su dire le sacrifice qu'il pressentait, et la vision de l'Isaac portant le bois de son

bûcher. Et Annette, voyant Bruno, était troublée; elle se disait :

— « Que voient ses yeux ? »

Et elle n'osait pas le lui demander.

Mais Marc n'y prenait pas garde. Il était trop occupé par le problème que lui posait sa destinée. Il jouait son rôle, il jouait sa pièce, scène par scène, sans s'inquiéter de savoir quel serait le dénouement de la tragédie. Mais il jouait mal, parce que, comme ces mauvais acteurs dont parle Diderot, il était *trop pris* par son rôle, il ne le dominait pas. Et il avait besoin, pour en sortir, plutôt du sourire de Bruno qui lui était une terre nouvelle, que de l'amère vision de Julien qui était trop proche de la sienne.

Le premier bienfait qu'il récolta de son contact avec le vieux Ulysse, fut l'apaisement que, sous ses doigts, l'âme inquiète sentit entrer, — et, goutte à goutte, la réconciliation avec soi-même. Il n'avait pas à confesser l'humiliation de ces combats qui se livraient en son corps et de ces intruses qui y campaient, cette tourbe de pensées indésirables, dont il n'était pas fier d'être le gîte. Les yeux à demi fermés de Bruno les avaient été chercher au nid et, sans avoir l'air d'y toucher, ils avaient pris les oiseaux effarouchés, au creux de son affectueuse ironie. Un jour que Marc se tourmentait, sans oser dire, de souvenirs ou de présences inavouables en sa pensée, Bruno, semblant n'avoir pas écouté radoter quelque vieux conte sans nul rapport avec l'homme anxieux à ses côtés, avait, souriant, dévidé une anecdote paradoxale de l'Inde. Il s'agissait d'un homme de bien qui était allé trouver un solitaire et l'avait prié de devenir son guide. Le *sannyasin*, après l'avoir scruté, lui demanda :

— « Mon fils, savez-vous mentir ? »

— « Que Dieu m'en garde! » avait répondu le brave homme. « Mentir, je ne le saurai jamais. »

— « Allez donc l'apprendre », dit le sage. « Quand vous l'aurez appris, vous reviendrez. »

Car, ajoutait la sagesse du Thibet, « *incapacité est non vertu, mais impuissance...* »

— « Ah! sapristi! » s'écria Marc, « ce n'est point de cela que l'on pourra m'accuser! »

Et cette impudente Assia, qui avait attrapé au vol, en passant, et la sentence et la réplique, attesta :

— « Non, pour cela, rien à lui reprocher!... »

Les deux hommes avaient ri. Mais de nouveau seuls ensemble, Marc dit à Bruno :

— « Ce n'est pas tant que j'aie à compter avec le mensonge : ce serait le moindre des animaux qui aurait place parmi ma faune; et je suppose que vous ne tenez pas essentiellement à ce que je l'engraisse! J'aimerais mieux encore faire l'élevage des six autres péchés capitaux. Mais tous ces autres, et la racaille de ceux qui ne sont point dits capitaux — ce sont les pires! — cette vermine... »

— « Je n'irai point », dit Bruno, en caressant sa barbe soyeuse, « jusqu'à reprendre le dicton des commères de votre pays (celles du mien disent de même) : « *les poux sont gage de bonne santé* ». Mais, en ce qui concerne la vie profonde, la vraie sagesse est, peut-être, comme l'enseignent mes solitaires, non de détruire (ne rien détruire!) mais de transmuter la substance des énergies. Et celles du mal sont une fortune, comme celles du bien. Qui les a reçues dans son berceau est un mortel béni des Dieux. »

— « Je le suis donc », dit Marc. « Et maudits soient-ils! Je me serais passé de leurs cadeaux. »

— « Les jeunes gens sont des ingrats », dit Bruno.

Mais la parole paradoxale suivait sa route, et elle trouvait, en l'intelligence de Marc, un bon terrain pour être comprise et fructifier. Il savait bien de quelle

valeur vitale étaient pour lui ces énergies, et que, privé d'elles, il eût été plus faible et plus livré... Encore un des Mille-et-un-Contes du « Grand-Lama », comme l'irrévérencieuse Assia nommait Bruno : — la question du roi Milinda :

— « *Le roi Milinda demande à Nagasena :* — « *Quel est, des deux, le plus grand pécheur : celui qui pèche sans savoir, ou celui qui pèche en sachant ?* » — « *Celui qui pèche sans savoir. Car de ceux qui prennent dans leurs mains une barre de métal ardent,... lequel est le plus brûlé ? Celui qui sait, ou celui qui ne sait pas ? Le plus brûlé est celui qui ne sait pas.* »

Un vrai Français, un fils d'Annette, il sait discerner la barre ardente. C'est affaire à son intelligence de savoir la prendre et de savoir l'utiliser. Malheur aux « pauvres en esprit! » Le royaume des cieux leur est promis. Mais, au nom des cieux, pour notre salut, que le royaume de la terre leur soit fermé! « *Simplicité* (alias, *sottise) est pire que crime* », tranchait Assia. La sagesse slave, celle de l'Inde, celle de France, toutes les sagesses tombent d'accord : — « Ne sois pas un sot!... » Le bon sens des peuples, nulle part, n'est un sot.

Le long combat que Marc livrait, depuis des ans, contre ses monstres, dans le silence, sans en rendre compte aux plus intimes, se trouva facilité par la présence auprès de lui de l'aîné, qui les connaissait sans qu'on eût besoin d'en parler, et qui, leur flattant la crinière, les domptait sans cravache et sans bottes d'écuyer. L'accord du moi avec le monde — (ce n'est rien encore!) — l'accord du moi avec le moi, que le comte Bruno avait réalisé, agissait, comme par osmose, sur la nature tourmentée de Marc. Même il semblait que de ses tourments et de ses renoncements le sens

profond et allégeant lui fût révélé comme s'ils étaient le rachat convenu pour « *libérer en soi la pure humanité.* »

> « *La pure humanité rachète*
> *Tous les crimes de l'humanité...* »

C'était de la bouche de Bruno que Marc avait connu ces beaux vers et l'*Iphigénie* de Weimar, qui était, pour l'Oreste apaisé de Messine, une sœur préférée.

Et le problème de la violence, auquel Marc se heurtait, — cette violence inséparable du combat, et dont l'action, même la plus dépouillée de toute volonté de violence, comme le *Satyagraha* de Gandhi, n'arrive pas à se dégager : (car qu'est-ce autre chose que la violence, ce refus à toute coopération qui fait vivre, — cette machine pneumatique qui pompe la cloche et asphyxie ?) — cette cruauté que la nature inflige à chacun de nos gestes, à chacun de nos souffles, si nous voulons vivre, — était rendue plus respirable pour les poumons fiévreux de Marc par l'acceptation inattendue du vieux compagnon et par sa sereine ironie. Bruno évoquait, avec un sourire, qui n'était point dupe, les étranges idées de « *service et compassion du prochain* », qu'il avait cueillies parmi la poussière des neiges, sur les hauts plateaux d'Asie. La raison de l'homme, qui est en tous lieux le meilleur savon pour lui laver les mains, quand il s'y trouve des traces de boue, des traces de sang, avait su faire sa place au crime, dans la compassion que prêchaient ces pieux solitaires. Ils avaient cherché à se persuader que le meurtre, simple accident au cours des renaissances de l'homme assassiné, pouvait agir, en certains cas, à la façon d'un choc salutaire et l'aiguiller sur de meilleures voies. C'était donc une charité, qui évitait au

méchant de s'engouffrer davantage dans son enfer et lui offrait l'occasion de s'en racheter!...

Bien entendu, Marc se révolta : il fulmina contre ces « calotins ! » Bruno les défendit, avec une indulgence, qui était pire : car elle laissait entendre — (« A bon entendeur, salut! ») — qu'entre ces crimes par compassion et ceux à la petite semaine, dont la vie des braves gens est ourlée, il n'y avait que la différence d'une pièce d'argent à sa monnaie. Dans la société telle que l'homme l'a fabriquée, il est bien difficile de vivre sans monnaie, — sans cette monnaie de crime qu'on nomme justice, et qui dispose de la vie de l'injuste, pour le salut de la communauté : — (les gens pieux ont ajouté, afin que leur satisfaction fût complète : « Pour le salut du châtié! »)...

Bruno ne disait pas qu'il était sorti, lui, de cette société. Le « *Sentier* », que les directeurs de conscience lamaïques enseignaient, dépasse ce premier stade de « l'activité juste ou vertueuse »; il a pour but l'hôtellerie à l'enseigne de « l'activité surmontée ». On y laisse à la porte « *agir* », et l'on y trouve l' « *être* » tout pur, comme le soleil. C'était le secret que Bruno ne livrait pas, et d'où lui venait ce reflet des cimes qui réconfortait d'autres yeux. Mais il se gardait d'en confier la clef à Marc : n'est pas venue pour un homme jeune l'heure de goûter à l'au-delà de l'action! C'est un poison, avant que l'homme ait passé la ligne de partage des eaux, d'où il redescendra sur l'autre versant, vers le couchant... Monte, mon ami, monte et agis! L'*être* est au bout. Mais d'abord, *faire!*

Il ne pensait point, comme Julien : — « A quoi bon faire ? A quoi bon être ? »...

Il y a deux sortes d'humanités, — (ainsi qu'on dit, en France, des magistratures) : — l'humanité « assise », et l'humanité « debout ». Julien appartenait trop,

comme sa caste d'intellectuels de bureau, à celle qui vit et meurt sur son cul. Et pourtant, il avait fait des efforts héroïques pour soulever sa pensée! Il l'avait projetée dans l'action, de ses maigres bras, comme un rocher. Mais elle avait beau ébranler les murailles de la vieille société, elle lui revenait par choc en retour, elle retombait sur l'homme qui l'avait lancée. Quand il se couchait, il ruminait, le front accablé :

— « Dieu! que c'est lourd, l'humanité! »

Oui, c'est la croix du Golgotha. C'est sous son poids qu'il est tombé, l'homme-dieu, bien plus que sous celui de sa misérable croix de bois. Julien était pénétré de la souffrance, de l'injustice, de la folie démoniaque de l'humanité, passée, présente et à venir. Cet homme d'une vaste culture l'avait imprégnée de la hantise perpétuelle de l'homme bourreau et victime. Et c'était terrible à porter seul. Car il était assez noble pour n'en vouloir partager le faix avec aucun autre. Annette seule pouvait, du regard, sonder sa peine et l'alléger. Il n'avait point la ressource, trop commode, de Bruno, qui se délestait de l'humanité dans le rêve illuminé d'un Cosmos océanique. Julien restait attaché au vieux champ où le troupeau des hommes est parqué : la terre; il partageait leurs destinées. Il ne savait s'en libérer que par le dépouillement de toutes les illusions qui les font vivre. Depuis le jour où ses yeux d'ancien croyant s'étaient dessillés, ils avaient creusé jusqu'au fond (il n'y a pas de fond!) de la négation. Il ne concevait même plus l'idée de l'immortalité chrétienne, dont une moitié de sa vie avait été envoûtée. Et comme il connaissait mieux que personne ces yeux chrétiens et leur vision, il en goûtait amèrement la puérile avidité, qui s'épuise à vouloir conserver dans l'éternité une substance et une forme éphémères. Il n'était pas davantage ensorcelé par les idoles de l'esprit et du

cœur : la science, l'art et l'amour. Il en voyait trop bien les limites et les fumées — les fumeries d'opium. Il célait en lui un démon destructeur, dont lui seul connaissait les accès de lugubre bouffonnerie. Mais ils étaient refoulés par sa bonté native, qui craignait de meurtrir la foi et l'espérance des faibles, — et par un besoin affamé, inavoué, de tendresse, dont la vie l'avait sevré. Et il y avait enfin cette amitié qu'il avait tue, pendant plus de vingt ans, et où il venait de découvrir le sens nié de sa vie : — Annette. Il voyait bien que par cette porte rentraient en lui, à pas feutrés, la foi et l'espérance, et toutes ces illusions qui, par les autres portes, étaient sorties. Il savait bien... Mais il abdiquait, en pleine conscience. Il se faisait humble, afin d'avoir où croire, aimer et vénérer. Tant veut, pour vivre, l'âme prisonnière entre les barreaux de sa raison, que ses racines passent au travers, afin de puiser le sang de la terre.

Ce grand amour, qui se taisait, qui se murait, n'échappait point au regard intérieur d'Annette. Il eût été moins prenant, s'il eût parlé. Il s'en dégageait comme un soleil entre les murs. Le pauvre Julien gardait toujours son foyer de chaleur caché. Il ne laissait passer que la lumière, l'esprit qui éclaire sans réchauffer. Mais cette chaleur concentrée pénétrait les murs de briques, contre lesquels les mains d'Annette s'appuyaient; et elle sentait la tiédeur assourdie de ce vieux cœur frémissant. Que de tendresse en lui et que de tristesse! Comme il lui était livré!

Celui d'Annette était, en ces jours, partagé entre ses deux vieux amis. S'il eût suivi son seul penchant, c'était vers Bruno qu'il eût incliné. Bruno avait plus à lui donner. — Mais elle avait plus à donner à Julien. Et pour une femme de son espèce, donner est le besoin le plus fort.

Certes, il eût été doux de se laisser bercer par le grand rêve riche en lumière, par la sagesse riante et l'affection caressante du comte Chiarenza. Une âme de femme fatiguée par toute une vie de combats solitaires, blessée, meurtrie, eût trouvé bon de pouvoir s'abandonner à la tutelle de ce tranquille et ferme

compagnon. — Mais comment résister à l'appel muet — (elle seule pouvait l'entendre) — de cet autre, qui avait été l'ami de sa jeunesse, et dont le viril effort pour se libérer des chaînes d'un monde où il avait été engainé, l'avait, sans rien diminuer de son intrépide lucidité, laissé démuni de bonheur! Trop désabusé et trop seul pour y parvenir par ses propres moyens, trop fier et trop humble pour y prétendre par l'aide du seul être qui fût, pour lui, porteuse de joie et d'espérance, il se taisait, à ses côtés, mélancolique et reconnaissant qu'elle voulût bien le tolérer auprès d'elle, lui accorder une place, même modeste, parmi ses amitiés. Mais Annette discernait, au fond de ce cœur qui se repliait, l'imploration qu'il étouffait; et elle était prise par la gaucherie émouvante de ces bras d'homme qui avaient honte de se tendre vers elle.

Elle se trouvait alors dans un état de cœur qui la troublait, entre ces deux hommes également chers. Il ne pouvait plus entre eux être, à leur âge, question d'amour... (Pourquoi ?)... et le nom d'amitié n'était pas un cadre suffisant : le sentiment le débordait. Annette voulait pourtant l'y maintenir. Elle ne s'accordait plus le droit d'en sortir. Elle se disait qu'elle était mère et grand'mère, que le cycle de sa vie était révolu, qu'elle appartenait à sa famille. Mais elle rougissait de convenir que sa vie poursuivait sa route, et que le cycle était loin d'être fermé. Cette famille ne l'enfermait point; et elle-même constituait un autre cycle indépendant. Si sincère que fût pour elle l'amour de ses enfants, ils formaient, en dehors d'elle, un petit monde à part. Elle en était l'hôte aimée; mais l'hôte vient et s'en va. Son foyer propre lui manquait. Elle s'interdisait d'y songer. Mais elle ne pouvait pas s'interdire d'en éprouver, aux heures de fatigue, une nos-

talgie, qu'elle condamnait ou châtiait par l'ironie. N'apprendrait-elle donc pas à vieillir ? La pire sottise, celle que les jeunes pardonnent le moins : sous les cheveux qui blanchissent, garder une cervelle de vingt ans!...

Elle s'efforçait de faire dériver cette énergie de rêve, inemployée, du fleuve du cœur vers celui de l'esprit — l'esprit qui agit. Elle y était bien audacieuse. Elle dépassait là ses deux amis.

Ces deux hommes, Julien et Bruno, si courageux et si lucides, n'allaient pas jusqu'au bout de leur action. Ils pouvaient bien être pris, pour une heure, par un élan d'imagination qui les jetait dans la révolte, dans le refus au despotisme ou au mensonge. Et ils restaient, dans leur conscience, des Résistants à l'injustice et au non-sens de l'état social. Mais leur résistance se cantonnait, le plus souvent, au seuil de leur conscience. Elle ne le passait qu'à moins d'être forcée dans ses retranchements. Et même alors, elle ne répondait pas à l'attaque par une contre-attaque; elle se bornait à y opposer son : « Non! » indestructible... « *Ich kann nicht anders...* ». Ils ne travaillaient pas, par tous les moyens, à imposer au monde leur « *Autrement!* » (« *anders* »).

Ils appartenaient à cette vieille grande génération d'intellectuels, dont l'activité était intoxiquée par la pensée. Même les plus généreux étaient portés à attribuer à leur pensée une situation privilégiée, qui était trop souvent de tout repos. Quand ils avaient pensé, tout était dit, le monde pouvait danser en rond : ils regardaient. Plus était vaste le champ de leur pensée, plus semblait infime ce petit rond; il ne valait pas la

peine d'y perdre son temps. Julien et Bruno, chez qui le cœur équilibrait l'intelligence, et qui, à la différence de la plupart de leurs grands confrères de l'esprit, n'arrivaient pas à se désintéresser des souffrances du monde et de ses efforts désordonnés, pouvaient bien se laisser prendre, pour un moment, dans la ronde; mais ils avaient vite fait d'en sortir. Ils retournaient à leur activité propre. Julien avait poussé son cri dans la mêlée, hors de la mêlée, et son sarcasme impitoyable continuait, de loin en loin, pour le soulager, de démontrer la fausseté des paralogismes sur quoi reposait la société. Mais il ne suivait pas les durs oiseaux de sa pensée dans leur envol; et cette pensée savait plutôt dénoncer et détruire les abus, que reconstruire. — Bruno, chez qui l'instinct était plus fort, avait pris part, à maintes reprises, à l'action de secours social; et, entraîné par son humour et son sang fier de vieux Normand, il avait jeté son défi aux oppresseurs. Mais c'était encore là, plutôt, une revanche de l'esprit contre la sottise triomphante. Il ne tenait pas tant à la victoire — (victoire, défaite, ce sont des épisodes passagers du long film qui se déroule!) — qu'à rire au nez des vainqueurs. Son rire n'eût jamais été plus clair que face aux fusils, devant le poteau d'exécution. Il eût été fâché de se laisser entraîner par leur violence à la violence. Il l'avait été par courts accès d'emportement; mais il s'en blâmait. — Julien n'avait même pas ce blâme à se faire; ses emportements ne faisaient de mal qu'à lui-même : il les refoulait.

Tous deux s'écartaient délibérément, pour leur compte propre, de la violence. C'était chez Bruno une sorte de dédain aristocratique. Son intelligence la comprenait, — mais chez les autres. Il n'était pas pressé de leur ressembler. Elle leur paraissait à tous les deux un attentat contre la liberté de l'esprit; ils ne

voulaient pas en être complices. Aussi, avaient-ils accueilli complaisamment les doctrines de Tolstoï et de l'Asie, qui prescrivaient la Non-acceptation sans violence. Ce n'était pas que leur critique d'hommes d'Europe les convainquît de l'efficacité de cette tactique dans tous les cas. Mais le vrai combat étant, pour eux, sur le champ de l'esprit, l'important était, pour eux, que l'esprit fût sauvé... « *Salvavi animam meam...* »

Il y avait beau temps que ce n'était plus assez pour Marc! Même le salut de l'âme des autres ne suffisait plus, si l'on ne sauvait aussi leur corps. Ce misérable corps, cette guenille, cette vie d'un jour, dont parlent, du bout des lèvres, ces « *idéalistes* », qui n'ont pas trop à s'en inquiéter, car ils ne sont pas si mal pourvus!... — Non! Le corps, d'abord! Et nommons-le par son nom, son nom de gloire et de décri : le ventre... Belles âmes, méprisez-le!... Le ventre affamé, le ventre qui fait la vie, le ventre d'où sort l'arbre de Jessé, — la racine... Nourrissez-la!... Vaincre d'abord la faim, la pauvreté, la misère sociale... L'âme fleurira, s'il lui plaît, au bout de l'arbre. Je bêche la terre, au pied de l'arbre, et je la fume. C'est de ce fumier que naîtra le Dieu, ou l'homme-Dieu... — Ni Julien, ni Bruno n'y eussent contredit. Bruno connaissait la rude parole du tendre François d'Assise des Indes (1) : — « *Point de religion pour les ventres vides!* » — En fait, il y avait conformé sa vie, puisqu'il s'était dépouillé, pour les remplir, de presque tout ce qu'il possédait.

Mais à cela s'arrêtait sa part d'action sociale. Bruno ne prétendait pas obliger les autres à faire de même. Et si son jugement était assez clair pour voir que le système de compression capitaliste menait forcément à l'explosion, il ne faisait rien pour la hâter ou la retar-

(1) Ramakrishna.

der. Il voyait trop le sang versé, et ses belles mains ne voulaient pas s'y tremper. (Elles avaient dû fouiller dans les décombres de la ville écroulée et dans les débris de chair empestée. L'odeur atroce lui en restait au bout des doigts...) Aussi bien savait-il qu'on ne pouvait plus rien empêcher! La fatalité sociale est aussi aveugle et inéluctable que les *terremoti*... Ce sens trop net du fatal, ce trop savoir, pèse sur l'action des intellectuels, même les plus libres et les plus braves. Ils sont comme des spectateurs qui ont lu d'avance la pièce qui se joue : elle se joue sans eux, et les acteurs n'en sont qu'au nœud, quand eux en sont déjà au dénouement.

Marc en était encore au nœud; et le vert de l'action le passionnait plus que le fruit. Il aimait mieux les mains de Assia, qui ne craignaient pas de s'y salir les ongles, que les mains trop blanches de Bruno. Tout ce qu'il voulait de ses grands aînés, c'était de savoir s'il se trouvait sur la bonne route — la route royale du grand Destin. Et cela justement, ils pouvaient le lui dire, ils le lui disaient : — « *Via Sacra*... » C'est la grand'route, droite et directe, des légions. Elle mène au but, par les combats. Et les deux hommes, Julien, Bruno, étaient d'accord pour ne pas ébranler la vigueur d'âme et de jarrets du jeune combattant. C'était sa voie. C'était sa loi.

La loi de Marc l'entraînait hors de son clan... — Pouvait-on dire qu'il fût d'un clan? Il en était! Il était un homme de l'Occident, il aimait sa France, sa France d'au nord de la Loire, son ciel bleu pâle un peu cendré, sa terre blonde et rose comme la chair de ses filles, ses horizons, bois et collines, ses rivières aux rossignols, son parler clair, et son sourire de fabliaux. En d'autres temps, il eût été (il le croyait) heureux, comme ces rivières de France, dans leur lit. Mais ces

rivières, les plus proches, celles où il reconnaissait son eau et son courant, — Annette, Ruche, — elles-mêmes en étaient sorties... *Per non dormire*... On sommeillait trop bien dans ces vallons, où les pêcheurs à la ligne s'hypnotisent sur leur bouchon...

Et il faisait aussi partie, quoi qu'il en eût, de la caste des intellectuels; il en avait les besoins d'esprit, les manies de logique, l'orgueil d'élite, en vain cent fois ravalé. Mais toutes ses expériences des dernières années lui avaient démontré qu'on ne pouvait point compter sur eux! Ce n'était pas tant question d'intelligence que de mise en action. Il n'en manquait point parmi eux, qui voyaient la situation aussi nettement que lui! Ils voyaient même ce qu'il fallait faire. Mais quant à le faire, ils n'eussent pas remué le bout du petit doigt. Les uns, parce que leur prudence matoise et couarde de bons fonctionnaires français se méfiait de tout ce qui aurait pu troubler leur repos, leur course endormie (leur petit trot) aux honneurs et aux traitements : (ceux qui étaient montés le plus haut n'avaient plus aucun intérêt à bouger). Les autres, parce que, plus ou moins inconsciemment, ils avaient peur du bouleversement : leurs habitudes de bourgeois rangés auraient bien pu, à la rigueur, admettre un ordre différent de celui où ils étaient casés; mais elles ne supportaient pas l'idée du déménagement, qui bousculerait leurs meubles et leurs papiers. La Révolution ne leur plaisait que cent ans après, quand on est réinstallé. Et comment faire cependant, pour changer de maison, lorsqu'on sait la vieille baraque condamnée ? Car beaucoup d'entre eux le savaient. Mais ils se disaient, pour écarter l'image pénible, l'inévitable envahissement de leur retraite par les gros pieds et les mains bourrues des déménageurs :

— « Bah! cela durera bien autant que nous!... »

L'éternel refrain timoré, même dans les partis qui préparaient, théoriquement, la Révolution, les socialistes, les réformistes bourgeois...

— « Demain! demain!... Demain, vous ferez la Révolution, quand nous, aînés, nous n'y serons plus...»

Et n'était-ce pas le dernier coup, la preuve par neuf de l'impuissance congénitale des intellectuels, que ces deux aînés, dont Marc aimait et respectait l'indépendance et le désintéressement, l'absolu mépris du danger, Julien et Bruno, ne fissent rien, ne voulussent rien faire pour se mêler à l'action nécessaire! Rien que penser. Quelquefois dire. Au besoin, écrire, si on leur demandait leur opinion. Ils l'exposaient alors clairement. Mais ils se fussent gardés de l'imposer, — quand il se fût agi de sauver ceux-là mêmes qu'ils eussent dû contraindre. L'action sociale était lourde de chaînes, qu'ils ne se souciaient pas plus de porter que de faire porter. Ces libres esprits avaient désappris les obligations élémentaires du travail de la terre. Pour faire pousser le blé, il faut bien d'abord défricher, dépierrer, brûler les fourrés, et puis après peser dur sur le soc, et tracer le sillon droit, long et profond. Il ne suffit pas du « *geste auguste du semeur!...* » Il faut forcer, forcer la terre qui résiste, forcer les bœufs qui peinent sous le joug, forcer ses muscles, forcer son cœur!...

Marc commença par passer au crible les beaux parlers de ses aînés, je dis des seuls qui lui en imposent, par leur vie, une estime sûre de ne pas être trompé.

La première règle : — ne plus tenir compte des grands principes, des « impératifs catégoriques », bons pour tout temps et pour tout lieu, des vérités abstraites, augustes, indiscutées et éternelles. Elles s'appliquent à tout. Elles ne s'appliquent à rien. Dans un monde en perpétuel changement, une vérité qui ne change pas est un mensonge, ou pis : — chez les braves gens incapables de discerner le mensonge, elle n'est *rien*.

Est vrai le réel; et la première loi d'honnêteté est de l'observer exactement, et d'en induire ses règles franches, viriles, et concrètes de juger et d'agir, — non l'un sans l'autre! — Et non pas demain, ou dans tous les temps, — mais dans ce temps, et sur-le-champ, — ici, sur ce terrain, où l'un de mes pieds solidement s'appuie, et où l'autre, levé, en marche, va trouver un nouveau point d'appui.

« ...Je vois le terrain. Je vois l'aujourd'hui de l'humanité, ce monde réel d'exploitation et de carnage, livré aux grands rapaces par les ruminants à l'engrais

de la bourgeoisie qui pâture sur son vieux champ qui s'épuise. Je le vois livré par les bêtes de cirque de l'intelligence et par les chiens de la presse au cou pelé. Je vois cette rafle du monde si foudroyante et si démesurée, dans l'asservissement des années de guerre et dans le désarroi qui a suivi, que les indignes *conquistadores*, dont presque pas un ne dépasse le niveau de la malhonnête médiocrité, ont été pris de court par leur victoire, et n'ont pas été capables de l'organiser. En quelques années, ils n'ont su que bouleverser l'économie mondiale, dont la boussole est affolée, accumuler des montagnes d'or et de richesses en nature inutiles, — plus qu'inutiles, dévastatrices, — sur les deux continents ruinés. Je vois la guerre, partout les guerres, en préparation ou en action, sous le couvert de la sinistre bouffonnerie de Genève : la Société des Nations. Je vois, sous la farce honteuse du Désarmement, le monstrueux accroissement des budgets de guerre, même chez les nations saignées à blanc, qui ne consacrent pas le dixième des ressources qui leur restent à l'entretien de leur maison, aux travaux publics, au pain des chômeurs, à l'instruction. Tout ce qui fait vivre, tout le sang des autres, coule à la destruction : tout aux canons!... Je vois partout la destruction des valeurs vitales, — le blé brûlé dans des pays où des millions d'êtres meurent de faim... » (Et cette pensée, qui jette Marc dans une révolte exaspérée, effleure à peine l'indifférence ahurie des milliers de braves gens trop égoïstes et insensibles pour réagir contre ce qui n'écorche point leur précieuse peau.) « Je vois partout les fascismes utilisés ou tenus en réserve, comme protection de l'ordre injuste. Je vois l'épouvantable immoralité de l'état du monde, qui n'a d'égale que sa criminelle insanité. »

« Et cet état ne tient pas à quelques individus ou

à quelques groupes, à des fascismes du poing ou de la finance, qu'il serait relativement facile de juguler. Il est lié, d'une façon indissoluble, à tout le régime capitaliste de cette bourgeoisie dégénérée. S'incrustent en lui, comme vermine dans une toison, non seulement les crimes du présent, mais les crimes de demain, qui se commandent mutuellement. Les dirigeants, les profitants, sont en même temps les dépendants de leur système; les esclavagistes sont esclaves; ils ne peuvent plus arracher leur cou à la cangue des affaires. Tout est affaires, tout ce qui les tient; et tout ce qu'ils tiennent devient crime. Car quand les affaires ne vont plus, nulle autre issue pour les seigneurs et servants des affaires, que la destruction des valeurs de vie, des forces productives qui les gênent, et la contrainte des instruments humains, des masses du travail prolétarien, par les fascismes et par les guerres! Les guerres — la guerre: — de toutes les affaires, la plus énorme et la plus juteuse, juteuse d'or, juteuse de sang, pour les magnats, les fabricants, les trafiquants, des industries métallurgiques et chimiques, les monopoles et les trusts, du blé, du coton, des stocks de marchandises accumulées; — et elle est juteuse de dividendes et de coupons, pour la bourgeoisie et ses « actions », (les seules « actions » dont ils s'honorent, les fils des grands bourgeois de 89!) — Le reste du jus va aux gosiers des faméliques, des plumitifs et des idées vénales, toujours à vendre à qui les paie!...

« *Guerre, Commerce et Piraterie*
Sont trois en un, consubstantiels. » (1)

(1) « *Krieg, Handel und Piraterie*
Dreieinig sind sie, nicht zu trennen. »
(Gœthe : *Faust*

La Trinité a nom : Capitalisme. Pas d'autre alternative que de la détruire, ou d'accepter! Le pacifisme de Genève est un traître à la *paix réelle*. Son vrai objet et son effet est d'engourdir les peuples inertes, afin de les livrer. La *paix réelle* veut que soient d'abord éliminés les maîtres de la guerre. Ils ne le seront qu'après l'assaut à leurs Bastilles. Celles de Russie sont déjà tombées. A quand les nôtres ? Sommes-nous prêts ?

Par toute la terre, les masses ouvrières, mieux averties que le reste du Peuple, grondent et s'agitent; mais leur menace est encore inorganisée. Trop d'éléments de désunion, dont leurs ennemis savent jouer, s'emploient à neutraliser leurs énergies : l'inimitié mortelle des partis qui se réclament des mêmes principes socialistes et, comme des disputeurs Talmudistes, s'opposent injurieusement leurs commentaires des textes et leurs divergences de tactique; les chefs sournois, suspects, bornés, entretiennent ces divisions, qui leur permettent de prolonger leur rôle avantageux d'entrepreneurs de la Révolution, sans risques qu'elle s'effectue, leur vie durant. Les masses elles-mêmes des prolétaires ne sont pas difficiles à capter par les grands patrons de l'usine de mort et d'oppression capitaliste : il n'est que de leur ouvrir, dans les périodes de chômage où des millions de travailleurs, par toute l'Europe, sont licenciés, de nouvelles fabriques d'engins de guerre et de produits industriels et chimiques à deux fins. Les plus révolutionnaires s'y précipitent et, par une sauvage ironie, ils contribuent à forger la mort qui balaiera leurs frères des autres nations, ou qui leur reviendra par choc en retour, avec le souffle empoisonné des engins que leurs maîtres de forges vendent sans scrupules aux nations ennemies. Et c'est à peine si la bourgeoisie, avertie de ces marchés de haute trahison, s'en indigne. Quand ces marchés font rentrer

dans les coffres des millions d'or, on ne s'inquiète point des millions de sang qu'ils font sortir; et les maîtres de forges, aux noms allemands, qui président aux destinées de la France, les entrepreneurs d'assassinat du monde, sont devenus une gloire française!... *Noli les tangere!* Les ouvriers, au lieu de les étrangler, acceptent de leurs mains d'apaches honorés le pain pétri du sang des autres. Ils disent :

— « Qu'est-ce que vous voulez? Il faut manger. On n'est pas des héros!... »

— « On n'en est pas? Soit! Ni toi, ni moi. Mais on en devient, quand on le veut, — quand il le faut! Et il le faut. Le choix n'est plus qu'entre deux morts. Ou mourir asservis et souillés. Ou mourir libres et vengés! Mourir pour faire vivre ceux de demain, délivrés!... C'est l'exemple qu'ont donné les phalanges de la Révolution, sacrifiées dans les combats de l'U. R. S. S. Et cet exemple, puisqu'il ne faut pas compter pour le reprendre, sur les classes bourgeoises en Occident ni sur leurs illustres intellectuels, sur ceux d'hier, faisons appel à ceux de demain qui n'exciperont pas de leurs privilèges de l'intelligence pour échapper aux responsabilités et aux risques de l'action, à ceux qui ne renieront pas leur fraternité avec le prolétariat ouvrier! Comme le Tiers, en 89, le Quart-État, qui n'était rien, veut être tout. Et il le sera. Rien n'est possible sans les énergies organisées des classes ouvrières. C'est sur leurs épaules et sur leurs fronts — intelligence et puissance — c'est sur leur volonté de dévouement que repose la vie, le sort du monde. Et d'abord, que ces millions de poitrines sachent, d'une seule implacable décision, crier le : — « Non! » qui brise l'ordre de mort et qui rompe les genoux des pouvoirs meurtriers! Aux menaces des guerres impérialistes, que la grève réponde, et la révolte! Grève des forges. Grève des

fabriques. Grève des transports. Le Travail secoue la charge de ses épaules et il dit :

— « Non! Vous qui prétendez me commander, tâchez donc d'agir sans moi! Vous ne sauriez même pas, sans moi, exister. Comme ces espèces de fourmis exploiteuses, vous n'êtes capables de manger que ce que le Travail vous a dégorgé. Capitulez! Rentrez dans le rang! Et reconquérez, en travaillant, le droit à manger!... »

« Il n'y a qu'une cause, aujourd'hui, qui soit sacrée. C'est la seule cause du Travail. Tout le reste, foi et culture, raison pure, état social, — tout doit être refait, à pied d'œuvre, sur ces fondations inébranlables du Travail organisé. Mais une telle organisation, en plein combat, réclame des forces d'Hercule... On n'est pas Hercule, il s'en faut! » pense Marc, qui regarde avec pitié ses bras maigres. « Mais on fera ce qu'on pourra. On donnera tout ce qu'on a — ma vie — et plus qu'on a — ma mort, s'il faut, — toutes mes puissances de dévouement. Si seulement on était un millier — pas plus, dans le monde! — à en vouloir autant, il suffirait de ce noyau pour que la masse informe s'y agglutinât; et l'on serait la montagne qui marche.. .»

Marc avait donc pris sa décision : se consacrer à la grande cause, se préparer à la lutte sociale, qui venait, en amassant toutes les forces qui lui étaient propres pour y servir, et en contribuant, dès maintenant, à l'organiser.

Ceci était, en fait, le plus difficile. Car un jeune intellectuel comme lui avait peine à trouver sa place juste dans les cadres d'un monde ouvrier, où il n'avait pas pris racine, et parmi de médiocres politiciens, dont la démagogie vociférante, qui avait désappris de parler, n'écoutait rien que son vacarme et ne se souciait point de raisonner. Il s'en fallait que l'Occident prolétarien eût été formé par la rude discipline d'un parti révolutionnaire, qui avait passé, comme celui de Russie, par un demi-siècle de proscriptions, de pendaisons, d'expériences sanglantes, cent fois manquées, renouvelées cent fois, et de méditations dans l'exil. La Commune de Paris n'avait été qu'un brasier. Il avait tout dévoré, pêle-mêle, sans rien laisser que sa tache rouge au ciel et ses fumées. Les ouvriers de France n'avaient pas acquis encore l'expérience de ces combats sociaux, où ils allaient s'engager. Ils ne l'acquerraient sans doute qu'au prix de plus d'un désastre, comme la

Russie Révolutionnaire d'avant 1905. Avec cette différence, essentielle, que maintenant existait l'U. R. S. S. comme exemple et comme appui. Il fallait se mettre à l'école des stratèges de Moscou, mais en connaissant les ressources propres du pays, ses besoins d'esprit, et les tenaces tentatives de ses vieux partis de Révolution, — de ses invalides des campagnes du passé et de ses jeunes syndicats. Marc désormais s'y appliqua. Il n'était encore qu'un écolier. Mais il tâchait de rattraper le temps perdu. Il lui fallait être prêt, pour le jour où les forces d'agir se compteraient.

Julien et Bruno le voyaient faire. Ils lisaient ses intentions. Et ils ne faisaient rien pour l'en détourner. Ils étaient assez libres pour les comprendre et les approuver, chez un jeune homme, affamé, comme lui, d'agir sans compromis. Mais ils n'avaient aucune envie de faire comme lui. C'était le vice incurable de cette génération des plus sincères intellectuels. Ils voyaient trop loin, pour bien voir près. L'un voyait, quels que fussent les acteurs, le dénouement aux yeux crevés, l'Œdipe sanglant de la tragédie. L'autre voyait le jeu : masque tragique ou comique, dessous le même visage du Dionysos aux yeux de panthère, du Rêve de la vie, couronné de pampres. Ils avaient beau se laisser prendre, par moments, au jeu : ils aimaient mieux s'asseoir et le regarder. Marc s'irritait en vain à essayer de les faire lever de leur siège. Il se brisait contre ces yeux qui l'approuvaient affectueusement, mais pour qui il était un spectacle vivant. S'il avait eu, du moins, à les combattre! Mais point. Ils semblaient lui dire

— « Va, mon petit! tu es dans ton chemin. Va ton chemin!... »

Mais ils restaient en dehors du chemin. Ils lui appor-

taient des arguments, pour qu'il agît selon sa loi propre et non la leur. Ils l'aidaient même à résoudre selon son sens, et non le leur, tel de ces problèmes qui l'arrêtaient, comme celui de la violence. Il y avait, pour le jeune homme, une sorte d'indulgence irritante dans cette façon de l'approuver, sans vouloir l'accompagner. Il dit à Bruno, avec dépit :

— « Je ne peux pas tolérer votre dédain de ce que je fais ou veux faire. »

Bruno dit :

— « Je n'ai pas de dédain, mon cher garçon. Je vous dis : Bravo! »

— « Pourquoi pas : *bis ?* Vous me le dites, comme à un acrobate, qui vient au cirque d'exécuter son numéro. »

Bruno rit, et lui dit :

— « J'ai exécuté le mien, mon ami. »

Marc, saisi, lui prit la main :

— « C'est vrai. Pardon ! Vous avez eu votre rude tâche. Mais si la mienne est juste, si vous l'approuvez, pourquoi ne pas en prendre votre part ? »

Bruno dit :

— « Je suis de la réserve, à présent, et vous de l'active. Chacun son tour! »

— « Le combat », dit Marc, « a besoin de tous les combattants. »

— « Votre combat », dit Bruno, « n'est qu'un épisode de la grande bataille. Vous n'embrassez qu'un pan du champ. Ne vous occupez pas du reste de l'armée! Chacun des corps a reçu ses ordres. Exécutez les vôtres. Avancez! »

— « Et où est le chef ? » demanda Marc.

— « Le chef est devant », dit Bruno, « ainsi qu'au pont d'Arcole. Rattrapez-le! »

— « Et vous nous laissez sur le pont branlant, sans nous suivre ? »

— « Qui sait ? » fit Bruno, avec son fin sourire, « peut-être que vous nous trouverez, de l'autre côté ! »

Oui, c'était là le mystère : que tout en se refusant à prendre part aux campagnes de l'active, Bruno, comme Julien, ne restaient jamais cantonnés dans les fourgons de l'armée. Ces deux hommes si différents, le Démocrite et l'Héraclite de la légende, avaient ceci de commun que, s'étant tous les deux, par deux voies opposées, évadés de l'enceinte de l'action qui enserre et défend la Cité de l'homme, tous deux se retrouvaient de garde aux marches frontières, partout où se livraient les plus dangereux combats. Et de leurs observatoires, nullement à l'abri, sous les salves croisées des deux camps, ils n'étaient jamais las d'étudier l'être en mouvement; leur curiosité, précise et avertie, savait déterminer la pente, et leur esprit frayait, d'avance, le lit au courant. Car telle est la nature de l'âme d'Occident, qui a beau avoir trouvé la porte de la fuite dans le rêve, ou bien dans le néant, — qui a beau douter de tout et de ses raisons d'agir, — qu'elle croie ou ne croie pas, l'âme d'Occident va, elle va... « *E pur si muove...* ». Elle ne s'accorde pas le trop facile recours de l'immobilité, dans la mélancolie ou dans la volupté du doute ou de la foi. Chevauchant son : « *Que sais-je ?* » aussi bien que ses « *Credo* », — ainsi que Rossinante, et l'âne

de Sancho, — l'âme de l'Occident chemine infatigablement. Et cette marche inlassable fait partie de la course des mondes, dans l'horlogerie éternelle. Marcher, c'est, qu'on le veuille ou non, avoir foi. Et c'est une foi qui vaut bien celle de la prière! La prière est la voie qui mène à l'Être. Mais la marche est la route que fraient les pieds de l'Être. C'est par le mouvement qu'il inscrit sa trajectoire sur le tableau noir de la nuit.

Et ce fut par cette foi invincible en la vie en mouvement que Bruno et Julien, sans être ou vouloir être d'aucun parti, durent nécessairement coopérer avec le parti de Marc. Ces deux hommes étaient experts à lire, comme aux rayons Roentgen, dans le grand corps de l'humanité, où est la vie, où est la mort. Et leur sens infaillible faisait son choix : là où était la vie, là était leur patrie. Ils la trouvaient chez tous ceux — individus et nations — qui, dans le tragique : « *Meurs et deviens!* » du vieux monde, participaient à la grande Mutation, — les pionniers de nouvelles sciences, de morales nouvelles, des nouvelles sociétés, — tous ceux qui brisent la ceinture des préjugés et des abus, (ou qui l'élargissent, d'un cran ou deux, disait ironiquement Bruno.)

L'enfant grandit, il lui faut une nouvelle pointure. Le monde enfant du siècle des guerres et des Révolutions universelles faisait sauter toutes les agrafes, toutes les gaines, les dieux, les lois et les frontières, qui avaient été jusqu'à cette heure à la mesure de ses membres. N'avait-il pas, en se relevant, heurté du front, crevé le plafond de son antique Univers solaire, passé la tête au travers des myriades de la Voie Lactée, et dragué de l'œil toute une brassée d'autres univers, comme des méduses au fond de la mer, les chevelures, les gouttes de sperme des grandes Nébuleuses Spirales ?

Comment l'esprit eût-il été intimidé par les ébranlements de la société, les coups de bélier qui, par toute la terre, sapaient les normes des vieilles cités ? Même ce bourgeois qui avait été nourri des traditions de la France classique et catholique, même ce gentilhomme de Sicile qui avait sa barbe parfumée de la culture gréco-latine, ne cherchaient point dans l'avenir le passé, mais dans le passé l'avenir qui naît, le jeune Hercule qui, au berceau, déjà étouffe les serpents. Ils ne voyaient pas d'un mauvais œil Hercule adulte qui, de sa massue, nettoie les steppes de Scythie. Ils étaient curieux des Travaux de la Révolution russe, et les suivaient avec une sympathie qui n'excluait pas la critique; mais c'était celle d'amis vieux, qui regrettaient de ne pouvoir plus prendre leur part de ces peines et même de ces jeunes erreurs qui engendrent une Vérité, une Vie nouvelles. Et de humer leurs regrets, Marc éprouvait la joie d'être jeune et de pouvoir entrer dans cette Terre Promise, au seuil de laquelle ils restaient. C'était pour lui un sentiment nouveau. Il n'avait, jusqu'à ce temps, pas beaucoup apprécié sa chance : la Terre Promise et la jeunesse lui avaient paru une terre maudite. Quand un de ses aînés la lui vantait, quand ils lui disaient :

— « Vous êtes un veinard, d'avoir vingt ans! »

il avait envie de les souffleter; il y voyait une atroce plaisanterie... Ou quels idiots étaient-ils ?... Mais ces deux hommes, qui avaient payé largement leur écot de peines à la vie, — qu'ils regrettassent de n'en avoir pas davantage à donner, ils avaient le droit de parler! Et lui, ne l'avait pas de bouder la table, au commencement du repas.

Son Assia ne la boudait pas; mais elle n'eût pas su dire pourquoi; ses bonnes dents eussent mastiqué

n'importe quoi, bon ou mauvais; sa faim de vie et d'action ne se souciait pas de raisons. Mais Marc était bien aise qu'on lui en offrît : car l'intelligence était chez lui un moteur aussi puissant que l'instinct; et ce moteur, il fallait le nourrir. Si affamé qu'il fût d'agir, si prêt qu'il fût à faire bon marché de sa vie, quelle force c'était pour l'action et quel bonheur de pouvoir se persuader que ce monde, que ce monde du temps présent, qui lui prendrait peut-être sa vie, valait ce don, qu'il était digne de ce sacrifice! C'était là ce que Bruno, comme répondant à son désir secret, lui apportait, sans en avoir l'air, quand il causait avec Julien de la grande Epoque : — « Laquelle ? » — « La nôtre, donc! celle où nous peinons, celle qui nous fait et nous défait et que nous faisons, que nous bâtissons, humbles maçons du plan gigantesque. Dans la confusion du chantier et dans l'usure des millions de vies d'ouvriers sacrifiées, ainsi qu'aux temps des Pharaons, nous ne voyons pas monter la Pyramide, — les prodiges de l'esprit qui nous entourent, les miraculeuses découvertes et les conquêtes de la science, les reflambées de l'âme religieuse et révolutionnaire, les résurrections des vieilles races mises au tombeau, l'Inde et la Chine, et les grands chefs, qui incarnent en leur conscience les peuples héros : les Sun-Yat-Sen, les Gandhi et les Lénine.

De son commerce avec ses deux amis, Marc retirait un apaisement en profondeur, une tranquillité des assises. Bruno lui communiquait, par osmose, son intuition (que Marc n'avait pas le temps de vérifier par l'expérience) de l'être en mouvement, et il lui inspirait sa confiance en la marche du monde vers l'unité, à travers l'incessante mêlée. Il avait le sentiment qu'il existait, derrière le rideau du chaos, une éternelle harmonie, une lointaine musique des sphères, où se

résolvaient les antinomies. Il la percevait, par éclairs. C'était assez pour ne plus sombrer dans la nuit, quoi qu'il advînt. L'armée pouvait se lancer dans la bataille. Elle avait son arrière assuré.

Mais son avant ? Mais le front de bataille ? Il était clair que Marc n'avait pas le temps de résoudre dans la mêlée tous ses antagonismes de pensée. L'action n'avait pas le temps d'attendre. L'action prend. Une fois pris, plus possible de se dégager! Plus rien de soi à réserver! Chaque mouvement commande l'esprit. L'acte veut toutes les forces de la pensée, quand on est en face de l'ennemi. Qui en distrait une parcelle, risque la mort, risque bien plus, risque la ruine de son parti et de sa cause... Hâte-toi donc de penser avant que le clairon de la charge ait sonné! — « *Es muss sein*... » Il faut qu'advienne ce que doit. Et il ne peut advenir que par nos bras. Le : « *Cela doit être* », c'est le : « *Je dois l'être* ». C'est nous, le Destin!

Or, le Destin ne peut s'accomplir aujourd'hui — (qui pense, le sait, sans possibilité d'échappatoire) — que par le déchaînement des forces élémentaires, une vague de fond, un ras de marée qui balaie tout. Il n'est pas permis à Marc de l'ignorer; il prévoit, il voit, comme s'il y était déjà mêlé, la férocité des luttes sociales qui s'apprêtent, qui déjà se livrent dans une partie de l'Europe, et l'effroyable menace des nationalismes d'Asie, ivres de vengeance et déréglés, dont le

poing est suspendu sur l'Europe. Il touche déjà de sa main brûlante le poing, la griffe, l'ère terrible où le monde va entrer, quand s'ouvre l'écluse de la Révolution. Comment s'y résoudre sans angoisse ? — Bruno contemple avec sérénité ces cyclones, parce qu'il y voit une phase de la Nécessité qui mène les mondes, et que son esprit se contente de contempler. Mais Marc a pris sur lui, entière, la responsabilité de tout ce Destin, dès le moment qu'il a décidé d'y entrer. Et quoi qu'il arrive, il ne s'accorde plus le droit de s'y dérober. Les Thébaïdes sont une lâcheté.

Il était résolu maintenant à servir, à tous les postes où sa consigne de combat le placerait, l'armée des opprimés qui doit briser le vieux ordre d'injustice sociale. Les injustices nouvelles et les souffrances, que causerait fatalement le combat, il les savait inévitables, — donc nécessaires : — donc nécessaire était qu'il y participât ; il n'avait pas le droit de s'en laver les mains et de dire aux autres :

— « Salissez les vôtres ! Je n'y suis pour rien. »

Plutôt prendre sur soi leurs crimes, que renouveler le geste de Pilate ! Il lui fallait accepter sa part dans ces souffrances, non seulement subies, mais causées. Et ce lui était intolérable. Il n'en parlait à personne, même aux plus chers. C'est inutile : nul ne pouvait trancher pour lui, ni détourner de lui le poids de son destin. Il l'acceptait. Il n'essayait plus de discuter l'ordre. Il voyait venir, avec un serrement de cœur, mais décidé, l'heure de l'action, chargée de toutes ses écrasantes nécessités. Mais dans son cœur, il adressait à ce destin — cette sombre force qui vous entraîne, comme, dans la nuit, la rotation d'un monde — une supplication passionnée :

— « Qu'en le servant, à son poste de combat, il n'eût à verser de sang que le sien, qu'il n'ajoutât

point à la souffrance, dont le faix monte, d'âge en âge, que la sienne fût offerte, comme rançon! »

Il savait trop, il se cachait sa peur secrète, une fois pris par la violence, d'y rouler, comme un Macbeth halluciné...

Un incident brusque et brutal lui en fit laper le délire.

Son nom était sorti décidément de l'ombre. On ne pouvait plus l'ignorer. L'appui manifeste de Julien Davy, dont l'autorité morale (et, davantage, académique!) s'était établie dans le monde savant, — l'appui des Ligues, dont Julien et Bruno faisaient partie, — forçaient le public à l'écouter. Et l'expérience du jeune combattant, précocement mûri par celle que lui avaient communiquée ses grands aînés, dirigeait ses coups directs aux vrais endroits où le colosse capitaliste était vulnérable : droit aux corsaires irresponsables de la finance industrielle, qui forçaient la main aux gouvernements, et qui tenaient les leviers de commande, — aux hommes des forges et des canons, — droit aux trusteurs, qui raflaient la presse et asservissaient l'opinion ! Dès l'instant où le combat ne se dispersait plus dans des idéologies vagues, mais que l'attaque visait au front les vrais ennemis, les groupes, les hommes, en les désignant par leurs noms, les Marc Rivière devenaient un « danger public »; et sur-le-champ, ils se trouvaient en danger.

L'implacabilité de leurs attaques leur attirait de périlleux alliés, dans les rangs mêmes de ceux qui ramaient sur la galère des proconsuls des hauts-fourneaux : les mécontents, les révoltés, — des ouvriers, des ingénieurs, — qui venaient dénoncer les secrets des honteux marchés, les criminelles livraisons d'engins de meurtre aux puissances étrangères, amies, ennemies, d'hier ou de demain : (« Qu'importe, pourvu qu'ils paient! ») C'étaient parfois des adversaires d'opinion de Marc, des nationalistes, des patriotes, mais indignés par l'internationalisme scélérat de leurs requins des Comités industriels : ils livraient à Marc les documents de trahison. — Mais il pouvait aussi se glisser, parmi ces révoltés, des provocateurs, qui trahissaient, des deux côtés. Le terrain brûlait sous les pas, et tous les risques étaient mortels. Les proconsuls attaqués, minés, prenaient les devants. Ils ne pouvaient plus s'illusionner sur la possibilité de réduire l'adversaire par les moyens habituels de ruse, d'argent, de flatteries et de profits. Il fallait, un jour ou l'autre, l'éliminer. Et les moyens ne manquaient pas. Les plus discrets étaient les meilleurs. Mais on n'en excluait aucun. Il y avait la prison, à termes renouvelés, où, pour une imprudence de langage, promue au grade de lèse-patrie, on enterre les Marty. Il y avait les guet-apens d'émeutes fabriquées par la police, où l'on s'arrange pour faire choir les agitateurs maladroits. Il y avait, au besoin, le mauvais coup, la balle égarée, la canne plombée, dans les meetings, ou à leur porte, ou même (mon Dieu! un malheur est si vite arrivé!...) dans une promenade solitaire, en quelque lieu retiré. Il n'était point nécessaire que l' « accident » eût lieu sur le terrain de chasse réservé, sur sol français : le regrettable hasard pouvait se produire ici ou là, en tout pays; la fatalité ne connaît pas de frontières, sur-

tout quand on s'entend à la diriger. Puisque la mode actuelle est aux Internationales, il n'en sera pas seulement des révoltés; les gens de l'ordre, les étrangleurs, auront la leur! Même quand ils ne s'entendent pas entre eux, ils s'entendront contre l'ennemi commun. Entre gens d'honneur, on ne se refuse pas ces petits services; c'est un prêté pour un rendu. Dans ces conditions, la chasse est un plaisir peu fatigant. Il suffit de s'asseoir à l'affût et d'attendre que l'on vous rabatte le gibier. — Dès cet instant, Marc Rivière fut marqué. On ne se pressa point, on l'observait. Il ne perdrait rien pour attendre!...

Ni lui, ni ceux qui l'entouraient ne connaissaient suffisamment le danger. Ils savaient bien que le danger existait. Mais ils ne le voyaient pas proche et précis. C'était pour eux une nuée vague, à l'horizon : on aurait le temps de se garer! La noblesse morale de Julien Davy et du comte Chiarenza gênait leur vue, pourtant avertie. Et quant à Assia, l'ardeur au jeu, l'emportement de l'action, lui faisaient oublier un peu trop les risques de son partenaire. Annette, hantée par la fin de Timon, était la seule à concevoir des inquiétudes; mais elles étaient intermittentes et confuses. Elle ne s'aventurait pas à en parler, sachant qu'on n'en tiendrait aucun compte et qu'on raillerait sa pusillanimité. Marc et Assia ne la tenaient d'ailleurs que très incomplètement au courant des démarches risquées, auxquelles leur campagne les amenait; elle n'en percevait qu'obscurément les menaces; et elle était plus préoccupée de la santé de Marc, qu'il ne ménageait point, brûlé de fatigues et de passions, que des dangers du dehors; elle eût voulu l'arracher à sa fiévreuse activité et l'obliger à quelques mois de repos. Mais ni lui ni Assia ne voulaient en entendre parler.

Ainsi, la nuée continuait de s'accumuler, jusqu'à ce qu'une décharge fortuite décelât l'extrême tension de l'atmosphère et fournît à Annette une aide imprévue pour y enlever Marc, au moins pour un temps limité.

Marc et Assia participaient à la campagne internationale organisée annuellement par le *Secours Rouge International*, autour de la journée de lutte du 18 mars. On y avait lié à la commémoration de la Commune de Paris l'action de solidarité prolétarienne avec tous les détenus révolutionnaires politiques, dans le monde entier ; et l'on s'efforçait de mobiliser l'opinion publique pour la défense des peuples coloniaux opprimés par l'impérialisme des grands États. En ces années, sur tous les points de la terre, en Indo-Chine, en Chine, en Syrie et en Égypte, au Maroc, dans l'archipel Malais et au Congo, à Samoa, au Nicaragua, dans l'Amérique du Sud et à Cuba, la révolte s'allumait, sauvagement écrasée, mais toujours se rallumant sous la cendre, et menaçant de porter la flamme, d'un saut, par-dessus les océans et les déserts, comme un incendie de forêts. Marc avait plus d'une fois dénoncé le rôle prépondérant des grands Comités d'industries dans les guerres de conquête coloniale, et il avait publié des documents sur les envois secrets d'armes et de munitions par les maîtres de la mort qui rapporte, aux bourreaux d'Extrême-Orient, pour leurs féroces répressions et leurs rapaces expéditions militaires. Bien entendu, il était dénoncé à son tour, comme un ennemi de l'Europe et comme un traître à la civilisation. Il ne manquait pas de gens sincères et violents, que travaillaient les excitations des hommes des forges, dans la presse copieusement arrosée, et qui réclamaient son arrestation. Faute du pouvoir gouvernemental, dont ils insultaient la faiblesse, ils déclaraient qu'ils ferme-

raient la bouche au traître, avec leurs poings. Mais depuis longtemps, le diapason des luttes de gueule était si élevé qu'on n'attachait plus d'importance à ces menaces homériques d'apaches du Roi ou de la République.

Or, en ces dernières semaines où s'annonçait la saison nouvelle, le baromètre marqua, dans l'air, un changement de temps. Et ce soir-là du 18 mars, dès leur entrée au meeting où Marc devait parler, ses amis flairèrent la bourrasque. Julien Davy et Assia se trouvaient, avec Marc, sur l'estrade; (Annette et Bruno étaient restés à la maison : ils n'aimaient pas ces réunions). Une effervescence inaccoutumée remuait la salle, avant que la séance fût ouverte. D'âpres discussions s'engageaient. Aux premiers rangs, et sur la périphérie de la salle, s'étaient glissées des figures excitées et d'autres, suspectes, qui paraissaient obéir à des consignes d'attaque et de groupement. Marc et Julien furent l'objet, à leur arrivée, de cris hostiles, contre lesquels le reste de la salle réagit. Leurs partisans étaient plus nombreux, mais inorganisés. Le tumulte se calma pourtant, soudain, comme sur l'ordre d'un chef d'orchestre. Assia aux yeux aigus vit et comprit qu'ils se réservaient pour mieux attaquer, au coup de baguette. Elle-même était connue et repérée; elle attrapait au passage les regards de haine, qui prenaient sa mesure; elle les soutenait hardiment et les défiait.

Le discours de Julien fut accueilli par quelques insultes, vite réprimées; la froideur même de son débit les désarmait; et sa qualité officielle de grand Universitaire, de savant notoire, en imposait : aussi bien, c'était, chez lui, seulement le pacifiste, le « Boche », que l'on visait : et c'était déjà une autre histoire — un plat refroidi! Mais aussitôt que Marc se leva,

l'ouragan se déchaîna. Sifflets et huées, les hurlements de ses partisans, en s'y opposant, s'y ajoutaient. Marc attendait que se fît une trouée de silence; mais à peine rouvrait-il la bouche, que le tumulte redoublait. Volonté nette de l'empêcher de parler. Il cria. Et les notes aiguës de sa voix firent effraction dans les interstices du vacarme. Il s'enrageait, et peu maître de lui, impatient, il devint, à son tour, insultant. Certains de ses mots, durs et cinglants, allaient se plaquer, comme des soufflets, sur des faces qu'ici et là il visait. Les faces fouettées s'enfuriaient. Les gens se levaient, tendant les poings. Et brusquement, une poussée!... Comme une houle, remuant la foule, brisant toutes les contre-poussées, une bande se rua à l'assaut de l'estrade. C'étaient de jeunes messieurs d'Action Française, ou des équipes à Coty qu'on avait chauffés à blanc, et qu'attisaient des gueules brutales d'allumeurs, qui en donnaient pour leur argent. Du haut de l'estrade, Assia les regardait venir, plantée devant Marc, qu'un petit groupe d'amis voulaient défendre; et elle ne pouvait s'empêcher de lancer à ceux d'en bas des apostrophes provocantes, qu'accentuait une mimique trop expressive : avançant les lèvres, elle faisait mine, à la façon russe, de cracher dessus...

La vague humaine bondit. Poussés, portés par les rangs pressés derrière eux, cinq ou six des plus violents sautèrent sur l'estrade; et le plus leste, un jeune homme de l'âge de Marc, et qui lui ressemblait étrangement : maigre comme lui, et comme lui le visage fin d'un intellectuel, mais les yeux exorbités, fou de fureur et de haine, comme un intoxiqué d'alcool. Il vociférait, la canne levée, et se ruant sur Assia, il la lui asséna en plein visage. Elle eût été assommée, si Marc, sautant par-dessus la table, comme un chat sauvage, ne se

fût lancé à la gorge de l'assaillant. Le coup dévia, le bout de la canne seule cingla la joue et l'entama. Mais le jeune tigre, entraîné par son bond, entraîna l'autre, au cou de qui ses griffes s'enfonçaient, et dégringola, au bas de l'estrade. Le choc de la chute fut terrible pour l'homme qui se trouvait dessous. Il avait frappé le plancher de la nuque. Et dessus lui, cet enragé, fou à son tour, qui ne desserrait point ses griffes mortelles. Une brume de sang noyait ses yeux; et son cerveau et son esprit baignaient dans le sang. Il voulait le sang. Sa mâchoire claquait. Il eût lacéré, avec ses dents, l'ennemi. Et il ne s'apercevait pas que l'homme sous lui avait perdu connaissance. On eut de la peine à le dégrafer du corps inerte, qu'il broyait. Alors, seulement, il vit la face livide qui lui ressemblait. Et la bouche ouverte, il se figea. Mais ce ne fut qu'un instant. La frénésie du combat rugissait encore en lui; et autour de lui, la mêlée était sauvage. Le front baissé, comme pour s'élancer de nouveau, il suivit, d'un regard impitoyable, l'homme brisé qu'on emportait, et il pensait :

— « Le crever, une seconde fois!... »

Auprès de lui, étaient descendus Julien, qui tâchait de l'apaiser, et Assia, la joue en sang et tuméfiée. Il n'entendait pas ce qu'ils disaient. Et brusquement, ce fut la nuit; l'électricité s'éteignit; la salle fut une gueule d'ombre, aboyante; et, trouant le tas, trois ou quatre coups de revolver. Pris aux deux bras par deux mains fermes, Marc se laissa entraîner à l'aveuglette, hors de la salle; et à son oreille, riait nerveusement Assia. Avant d'avoir eu le temps de se reconnaître, il était dehors, encadré par un groupe de ses partisans, et emballé dans un taxi, avec Julien et Assia...

Alors, vint la détente nerveuse, un frisson convulsif

le secoua. Julien lui tenait les mains, lui parlait; il avait été péniblement saisi de l'accès de folie meurtrière qui s'était abattu sur le jeune ami; mais il tâchait de ne pas le lui laisser sentir, afin de l'en libérer au plus vite; il disait des paroles calmes et cordiales, sans allusion à la scène qui venait de se passer. Mais Assia frottait sa joue sanglante contre la joue pâle de Marc. Il en frémit, quand, à l'arrivée, dans leur chambre, il vit à son visage ce sang, et dans le regard de Assia, bavarde, excitée, une lueur de triomphe. Assia ne songeait qu'à la bataille et aux dangers courus ensemble. Mais il lui prêtait la joie d'une victoire qu'elle avait remportée sur lui. Il avait été tel qu'elle voulait et qu'il ne voulait point. L'action avait eu raison de la pensée. Il avait été — il serait toujours— — en dépit de ses engagements intérieurs, de son vœu pris, de sa volonté, balayé par le torrent de la violence; et il savait que celle-ci pourrait être, à tout instant, aujourd'hui, demain, qu'elle serait, — comme elle venait d'être — effrénée. Ses mains, son cœur et ses pensées n'étaient plus à lui, étaient à la force sauvage; elle en disposait, et elle en disposerait. Prostré, vaincu, mais ne supportant pas sa défaite, il était maintenant couché dans son lit, et Assia l'étreignait; mais abandonné dans ses bras sans un mouvement, il était comme le corps abattu du jeune ennemi qu'il avait brisé, et il le revoyait, la face livide, avec l'étrange ressemblance; il se disait :

— « C'est moi que j'ai tué! »

Et de nouveau, dans cette nuit, sous les baisers ardents de Assia, fiévreux comme elle, mais l'âme lointaine, il supplia ses destinées de le sauver de *cela* qu'il voyait venir. Tandis que Assia, lâchant ce corps d'où l'esprit était parti, tombait enfin dans un sommeil lourd, secoué de soubresauts, Marc, solitaire, dans le

lit étroit où ils se touchaient, des pieds glacés aux flancs brûlants, pria, pria désespérément « que la fortune lui échût, dans les batailles qui allaient venir, d'être sacrifié, sans sacrifier la vie des autres, — pour diminuer la peine des hommes, pour la défense des opprimés!... »

Cette prière émouvante, que nulle oreille n'entendit, — il eut alors le choc halluciné qu'elle venait d'être enregistrée. Contrat conclu!... Son cœur se serra. Mais courageusement, il accepta. S'il eût été habitué aux pratiques de la dévotion, il eût dit : « Ainsi soit-il ! »

Il était trop libre de superstitions et trop acharné à son auto-critique, pour pouvoir croire à un Destin, à une Puissance inconnaissable, avec qui on s'entretient. Son intelligence rejetait dédaigneusement cette illusion. Mais la machine humaine n'obéit pas au seul levier de la raison. Marc avait pris depuis longtemps l'habitude (et en ces dernières années, l'habitude s'était développée dans l'épreuve) de ces plongées intérieures, où l'on se trouve seul en tête à tête avec les forces invisibles par qui la vie est commandée. Et la vie à son tour commande aux forces, elle leur dicte la réponse qu'elle attend d'elles, et elle les oriente sur la voie où elles doivent ensuite l'entraîner. C'est le même être qui fait la demande et la réplique, il fait son destin. Le destin vient à ceux qui vont au-devant de lui. Nul ne voyait — que Bruno peut-être — le destin au-devant de qui marchait le jeune somnambule.

Annette ne le sut qu'après qu'il fut venu; — alors, elle sut qu'avant, elle l'avait vu. Sur ses yeux larges de citerne, bien des reflets, aux autres yeux inaperçus, passaient dont sa conscience ne consentait pas à lui rendre compte.

Mais elle s'inquiéta de l'état de Marc, dans les jours qui suivirent la bagarre. Il était absent, soucieux, harassé. Le corps-à-corps tragique de la soirée, d'où l'adversaire ne s'était pas relevé, n'eut pas pour Marc les conséquences judiciaires qu'on pouvait craindre : car les témoignages établirent que la victime avait été l'agresseur, et que seul le désastreux hasard d'une chute avait provoqué la lésion fatale. La face blessée de Assia gardait gravée la brutalité de l'attaque, qui excusait celle de la défense. Et les poursuites furent abandonnées. Mais Marc n'abandonna point la plainte en justice, que dans son cœur il portait contre lui-même : car il était seul à bien savoir la volonté de meurtre qui avait rempli ce cœur. S'il n'en parlait à personne, il avait en soi prononcé l'arrêt. Il était las de lui et de ce qu'il faisait. Il n'avait plus goût au travail. Il se désintéressait des fureurs qui s'exprimaient contre lui, dans les journaux ennemis. Assia elle-même dut convenir avec Annette que leur garçon avait besoin d'être éloigné, pour quelques semaines, de son milieu de Paris, et qu'un voyage serait la meilleure cure aux préoccupations qui l'assiégeaient.

Les circonstances se prêtèrent à l'exécution du projet. Une somme d'argent assez rondelette, inattendue, revint à Marc, pour un scénario de film qu'il avait élaboré. Et Assia déclara que cet argent, il fallait le dépenser :

— « Capitaliser l'argent est immoral », disait la pince-sans-rire : « mes principes ne me le permettent pas. Mais ils m'autorisent à le manger, si je — si tu —

si nous l'avons gagné. Le manger est bon et utile à la communauté. »

— « Je n'ai pas grand'faim », dit Marc, « Mais si tu l'as, régale-toi, ma petite! Et peut-être qu'en te regardant manger, la faim me viendra. Fais ton menu! Tout m'est égal, pourvu qu'on mange dans la même assiette. »

Assia ne se le fit pas redire. Elle décréta qu'ils quitteraient Paris, pour trois mois. Depuis sept ou huit ans, elle y mourait desséchée entre les pavés; elle voulait de l'eau, de l'eau qui coule des neiges et des rochers, de l'eau pucelle, que n'a point encore souillée l'humanité!

— « Et tu veux lui apporter », dit Marc, « nos fièvres et nos impuretés ? »

— « Non! Je m'agenouillerai devant », dit Assia; « je lui demanderai pardon, en y trempant mon doigt, pour faire le signe de croix sur ma bouche et sur mon front. »

Elle choisit les Alpes. La vie d'hôtel ? — « Non. Une petite maison, que nous louerons, les trois, pour la saison. »

— « Les trois ? Nous et l'enfant ? »

— « L'enfant, ce n'est pas un, c'est le sou du franc. Les trois, c'est toi, c'est moi, et notre Annette. »

Marc fut reconnaissant que Assia songeât à emmener sa mère. Du coup, il ne fit plus au voyage aucune objection. Assia le remarqua et dit à Annette, qui se faisait prier, qu'elle était indispensable : Marc ne pouvait se passer d'elle, il était plus amoureux de sa mère que de sa femme.

— « Tu es jalouse ? » dit Annette.

— « Non. Parce qu'il n'y a pas moyen de lutter. Ce bel oiseau, vous l'avez eu tout entier! Je n'en aurai jamais, quoi que je fasse, qu'un morceau... »

Nous ne répéterons pas ce que Annette répondit. A Gauloise d'adoption et tondue, Gauloise chevelue! Ce fut Marc qui rougit.

Ils faisaient leurs plans ensemble, lorsque George entra avec Vania. Aux premiers mots du projet, elle cria :

— « Emmenez-moi! Je serai la nurse. »

Assia dit :

— « Pourquoi pas?... »

George, pour garder l'enfant. Annette, pour veiller au ménage... Assia trouvait toujours moyen de mettre d'accord l'agréable et l'utile; emmener deux bonnes compagnes, et se décharger sur elles de tous les ennuis. Elle avait cela de rafraîchissant, qu'elle le leur disait tout franc. Marc, honteux, s'excusait :

— « Mais non, mon bête », lui dit Assia. « Je leur fais plaisir. George a été fourmi. Il lui faut sa larve à lécher. Et quant à mère Annette, elle a du lait encore dans ses seins : je lui rends son suçon : — toi. Et même, part à deux!... Moi. »

George avait bien envie de tirer les oreilles de l'effrontée. Mais elle était ravie, au fond. Annette riait. C'était vrai! Elle devenait « grande mère », — comme c'est l'instinct des saines femmes de son âge, d'où le sang ne s'écoule plus, et qui l'amassent avec un flot d'amour. Elle eût bien allaité quelques enfants de plus!

La décision prise, Marc, qui n'y tenait point, le jour d'avant, s'en trouva allégé. La joie commune le gagnait et (ses deux femmes avaient bien vu pour lui) il avait un soulagement d'échapper, pour un temps, à l'atmosphère de Paris, saturée de soucis. S'évader de soi! Il avait le droit, après tant de labeurs, de faire l'écolier en vacances. Tout oublier, trois ou quatre mois. Pas de risques que l'on ne retrouvât, au retour, tous les

soucis laissés, sans qu'aucun n'y manquât! D'ici là, jouir des jours, sans penser! Faire l'enfant... Il en avait eu si peu le temps, dans sa vie de peines précoces et harassantes! Vite, rattrapons le temps perdu!

Jean-Casimir qui, de passage, lui fit visite, la veille du départ, trouva un Marc heureux, comme il ne l'avait jamais vu. Quand il apprit le voyage, il manifesta son approbation, qu'on ne lui demandait pas, avec un contentement qui étonna. Marc et Assia lui en demandèrent les raisons. Il ne s'expliqua point; mais il dit :

— « Quelle bonne idée! C'est mieux pour toi, qu'on t'oublie. »

Assia le prit à part et l'interrogea :

— « Qu'est-ce que vous savez ? Y avait-il donc pour lui quelque danger ? »

— « Vous devez bien penser », dit Jean-Casimir, la fixant, « que le métier que vous lui faites faire, n'est pas de tout repos! »

Assia se rebiffa :

— « Que je lui fais faire ? Il fait ce qu'il veut. Il fait ce qu'il doit. Et je fais ce que je dois. »

— « Si vous voulez! Je ne discute pas l'ordre des facteurs. Le résultat ne change pas. »

Assia, s'obligeant à ne pas poursuivre la passe d'armes, à laquelle elle était disposée, — (Dieu! que ce Casimir l'agaçait!) — pour savoir de lui ce qu'il savait, prit son sourire le plus enjôleur :

— « Alors, selon vous, pour Marc, Paris n'est pas très sûr, en ce moment ? »

— « Pas seulement Paris. Faites attention! »

Il avait laissé son ironie. Assia la reprit, pour réagir.

— « Ils sont trop pleutres!... Quinze jours d'absence. On a vite oublié, à Paris.»

— « Les livres de comptes n'oublient pas. Doit et avoir. Tout est inscrit. »

— « Nous règlerons », dit Assia, « en rentrant. J'ai ma créance, moi aussi. »

Et elle montra sa cicatrice.

— « Elle est réglée », dit Jean-Casimir. « Et votre créance n'avait cours que sur la place de Paris. Mais vos dettes vous suivent, partout où vous allez. Vous ne connaissez pas bien le consortium international de vos créanciers. »

Assia haussa l'épaule. Ce poseur s'imaginait qu'il allait l'intimider!... Jean-Casimir n'insista pas. Qu'ils se débrouillent! Chacun pour soi!

Qu'ils étaient, tous les quatre, libres, légers, heureux, au départ de Paris! Il leur semblait y avoir laissé toute la charge des soucis et l'ombre du passé. La moins jeune de cœur n'était pas Annette. Elle jouissait du bonheur revenu chez ses enfants et de cette partie de vacances qu'ils s'accordaient ensemble. Si elle s'était fait scrupule de les accompagner, elle n'avait pu cacher sa joie que Assia lui fît violence pour accepter; elle l'avouait franchement, et son visage rayonnant amusait Assia. Annette surprit le regard moqueur :

— « Tu te fiches de moi ? »

— « Je vous admire!... »

— « C'est le même... »

— « Vous avez la mine de recommencer la vie. »

— « Je la recommence, chaque matin, avec vous, les commençants. »

— « Pas seulement avec nous. »

— « Quoi ? pas seulement ? »

— « Vous la recommencez bien, pour votre propre compte! »

— « J'ai, ma foi, peur que tu ne dises vrai... C'est honteux, hein ? à mon âge!... »

— « Oh! que non! Quand j'y serai, je voudrais

être sûre que j'en ferai autant. Mais je ne sais pas si je pourrai... J'envie vos yeux... Vous avez les yeux d'une nouvelle épousée. »

— « Tu n'es pas folle ? » dit Annette, honteuse et contente.

— « Non, c'est vous. »

— « C'est toutes les deux », dit Marc.

— « Et moi! » réclama George.

Ils étaient fous, tous les quatre... *Beata stultitia*... Les quatre innocents riaient...

Vers le matin, Annette veillait seule, assise dans un coin du compartiment. Les autres dormaient. Elle les couvait. Quand blêmit l'aube, à la frange des hauts plateaux, elle pensa : — « Déjà!... » Elle eût voulu que la nuit ne finît jamais. Elle tenait tous ceux qu'elle aimait, sous ses ailes. A ses côtés, son fils, les yeux fermés, inclinait son visage vers l'épaule maternelle. Sur son jeune front, que le souci avait rayé de son ongle, Annette se pencha, étudiant le livre des jours meurtris. Il y avait bien des secrets écrits... Ah! si elle avait pu lui prendre ses blessures!... Elle avança l'épaule sous la tête du dormeur, qui s'y posa. Les yeux de Marc s'ouvrirent, et l'ombre du visage s'effaça. Il sourit à la bouche de la mère qui effleurait ses paupières. Sans bouger de l'appui de l'épaule, il dit tout bas :

— « Notre première nuit de voyage, ensemble... »

— « Il y en a eu d'autres », murmura Annette.

— « Quand ? »

— « Tu n'étais pas encore né. »

— « Où allions-nous ? »

— « J'allais te vêler aux champs. Je fuyais... »

— « Comme la vache Io. »

— « Non, aucun taon ne me piquait. J'avais le bonheur dans mon ventre. »

— « C'était le bon temps! » dit Marc, avec une tendre ironie.

— « Il n'était pas mauvais pour toi. Tu dansais. »

— « J'en suis bien aise! Et toi, que faisais-tu? Tu chantais? »

— « Tu l'as dit!... Mon cantique de Jeanne d'Albret. »

— « Recommencerions-nous? »

— « Quoi? »

— « L'évangile de Marc? »

— « Sans en passer une ligne. »

— « Tous les chapitres n'étaient pas bons. Je t'ai fait saigner, plus d'une fois. »

— « C'est moi qui t'ai fait tes griffes. »

— « Quelle chance pour nous, dans la vie dure, de nous être rencontrés! »

— « Tu appelles cela une rencontre? Grain de mon champ! »

— « D'où vient le grain? »

— « Je n'en sais rien. Je t'ai fait mien. »

— « Et si le vent m'avait porté dans un autre champ? »

— « Tu n'aurais pas pu t'échapper. De n'importe quel grain, je t'aurais fait. »

— « Un peu de blé, beaucoup d'ivraie. »

— « Et des coquelicots, et des bleuets... Tout n'est pas bon à manger. Mais le tout m'est mon bouquet. »

— « Ma plus-que-mère, mon amie, il y a en nous deux — tu m'as donné — à la raison emmêlée la folie. »

— « C'est le meilleur. Aurions-nous vécu sans elle? Dans les années sans soleil, le coquelicot et le bleuet nous éclairaient. »

— « Et tu dis vrai. Si je n'ai pas tant de fois coulé au fond, tiré aux pieds par le désespoir et par la honte, c'est que dans ton ventre j'ai dansé. »

— « Tu danses encore, au rythme du wagon. Dansons nos peines, mon cher garçon, comme les moucherons dans le soleil! »

Le premier rayon frôla le givre de la vitre.

Marc se redressa, et de ses yeux clairs regarda sur la joue de sa mère le rayon, et dans la plaine le nouveau jour :

— « Pour les moucherons, un jour de vie! » dit-il. « Dansons! »

George et Assia passaient les journées à courir dans la montagne. Entre deux passions tiraillée, — l'amour de l'enfant et le sport — George avait fini par céder l'enfant à Annette, qui s'offrait à l'en décharger. Elle avait un peu honte; mais tant-pis! Ses jambes et sa poitrine et tout son corps de jeune pouliche criaient vers la course, vers les cimes et le soleil. Annette ne se plaignait pas de la corvée : elle avait d'abord voulu les suivre, avec une fougue trop confiante en ses prouesses d'alpinisme, aux jours d'hier; mais son cœur s'était chargé de lui rappeler qu'entre hier et aujourd'hui il s'était écoulé une vie. En plein élan d'une grimpée, elle avait dû s'arrêter, percée d'une flèche. Elle suffoquait; mais elle fit en sorte que les trois autres ne s'en aperçussent point :

— « Allez, jeunesse! Je vais à mon pas. »

Elle feignait de s'attarder à cueillir des fleurs. Les grimpeurs qui riaient s'éloignèrent. Elle resta seule, assise au-dessus de la vallée, mouillée de sueur, moins de la montée, que du brusque assaut à son cœur. Elle reprenait souffle, et sa main qui comprimait sous la gorge l'artère tâtait dans son champ l'ennemi. Elle était forcée de reconnaître ses limites; la

maladie, les grippes récentes, les lui avaient bien rappelées; mais elle se refusait à les admettre, elle se disait :

— « Bon pour un temps! Je me replie. Aussitôt guérie, je reconquerrai ma frontière du Rhin!... »

Elle devait aujourd'hui s'avouer qu'il lui fallait reculer ses frontières. Et jusqu'à où? Et jusqu'à quand les pourrait-elle garder?... Campagne de France... Au bout, les adieux de Fontainebleau... La pinçure d'un sourire au coin de la bouche entr'ouverte, elle ironisait son Iliade. Au bout du compte, toutes elles se valent! Comme cette fourmi sur la pente, elle avait porté sa brindille... Où et pourquoi? La question ne se posait même pas. On a bien assez à penser de porter son poids sans trébucher!... Mais le curieux, c'est que quand on est sur le point d'en être déchargé, on se dit : — « Si tôt fini!... »

Elle redescendit à petits pas jusqu'à un tournant qui surplombait, de cent mètres au-dessus, le petit chalet au soleil. Sur l'herbe chaude elle s'assit, les genoux remontés, les mains nouées autour des chevilles. Elle écoutait, sur la toile de fond bruissante de la vallée, torrent et cloches, la voix toute proche de l'enfant, qui pourchassait de ses petites jambes des poulets piaillants. Et dans son cœur, au bout d'un instant, tout se confondit... Où en était-elle? Etait-elle la grand'mère, la mère, ou l'enfant?... Ce qu'il y a de bon, quand on est au bout du chemin, c'est qu'on peut le refaire tout entier, on le connaît tout, on jouit de tout. On ne le peut pas, lorsqu'on est au commencement. Elle jouissait si bien de la route qu'elle s'attardait au milieu. Elle se voyait, trente ans avant. Le bout de ses seins la brûlait. C'était son enfant qui jouait, à ses pieds. Elle avait oublié le rappel de l'âge par la douleur, l'instant d'avant. Le temps avait beau

tirer la corde. Sa pente naturelle était vers la jeunesse. Son esprit n'en était pas dupe...

— « Je sais, je sais... Mais je ferme les yeux... Je m'évade... »

Elle ne cherchait pas trop à lire ce qu'elle rêvait, les yeux ouverts, dans le chant d'or des abeilles qui suçaient la gentiane et le genêt.

Mais un autre lut, sans demander la permission. Marc s'inquiétait de ce que sa mère était devenue. Il redescendit, laissant les autres poursuivre leur course. Elle ne l'entendit pas approcher. Il s'arrêta pour la regarder. Il la prenait au dépourvu. Elle lui livrait une Annette inattendue, — une femme que pourtant il reconnaissait, dans le halo du souvenir... Il l'avait vue avec ses yeux d'enfant, quand elle avait l'âge qu'il avait aujourd'hui... Ce ne fut que l'image d'un instant : la rêveuse fut avertie par ses antennes, tourna la tête, eut une surprise de joie confuse, et, d'un trait, comme l'hirondelle, redescendit dans l'aujourd'hui. Il retrouva la mère de Marc. Il s'assit près d'elle, et ils causèrent affectueusement. Mais il n'oubliait pas ce qu'il avait vu dans ces yeux clairs et sur cette bouche entr'ouverte : ce rêve naïf et ce désir de renouveau. Et Annette, confusément avertie qu'elle avait été vue, comme une baigneuse dans le ruisseau, ne protestait pas, tendre et honteuse : (le mal était fait!); elle avait l'air de s'excuser :

— « Vilain garçon, ne regarde plus!... Tu m'as vue... Pardon! »

Ils s'entretenaient de divers objets familiers, qui ne touchaient point au fond de leur pensée. Mais, à leur insu, entre les deux qui causaient, les rapports étaient intervertis. Elle était plus jeune, et lui plus âgé. Il se faisait comme un échange de leurs années, qui rétablissait la balance des comptes. Ils se sentaient

devenus égaux et compagnons. Elle ne s'étonnait pas de cette fraternité. Mais Marc, se taisant, semblait gêné ; et Annette le fut aussi : car elle sentit qu'il allait toucher à quelque secret. D'elle ou de lui ? Un léger tremblement intérieur l'avertit que c'était d'elle, quand le grand fils, lui posant la main sur la main, dit, hésitant d'abord, puis tranquille :

— « Maman, pourquoi ne l'épouses-tu pas ? »

Elle fut foudroyée. Elle ne se fût jamais attendue à ce secret dévoilé... Quoi ? Quel secret ? C'en était un, pour elle-même. Qu'une telle pensée, étouffée, qu'elle croyait morte, eût pu affleurer au bord de son regard, qu'on l'y ait lue, l'atterra. Elle baissa la tête, écrasée. Elle eût voulu se cacher la face dans ses mains. Mais elle ne pouvait faire un mouvement. Marc, la regardant, vit son désarroi. Il la prit tendrement dans ses bras. Elle s'y blottit, cachant ses yeux, incapable de répondre un mot; et son silence était un aveu. Qu'elle était jeune, et que sa confusion était touchante! Marc lui dit :

— « Pardonne-moi !... »

Elle dit, sans relever la tête :

— « J'ai honte qu'on puisse lire de pareilles choses en moi! Mais tu te trompes. »

Il voulut lui relever le front avec ses mains :

— « Regarde-moi! »

Elle dit : — « Non! » et replongea dans sa cachette. Il sourit, et dit, lui caressant la tête :

— « N'aie pas honte! Quelle honte y a-t-il ? Il t'aime. Tu l'aimes. Et nous l'aimons. Il est digne de toi. Il vaut mieux que nous. »

Annette releva la tête et, rougissante, mais raffermie, le regarda en face :

— « Qui veux-tu dire ?... Tu ne sais pas, mon cher

garçon... Tu ne peux savoir... C'est de Bruno que tu veux parler ? »

— « Et de qui d'autre ? »

— « Non, tu ne sais pas... Même si je songeais à me marier, ce n'est pas Bruno que j'épouserais. »

— « Ne l'aimes-tu pas ? »

— « Même si je l'aime. »

— « Je ne comprends pas. »

— « Ne comprends pas ! Laisse-moi au moins ce coin de secret ! On ne vit pas sans un peu d'ombre. »

Marc se tut. Il avait compris. Annette vit qu'il allait encore parler. Elle lui ferma la bouche avec sa main :

— « Tais-toi, mon petit! »

Il insistait :

— « Epouse l'autre! »

— « Non, je ne veux pas. »

— « Pourquoi ? »

— « Je ne peux pas... Laissons cela! C'est ridicule... Une vieille femme... »

— « Tu es aussi jeune — tu es beaucoup plus jeune que moi. »

— « J'ai été. Mon temps est passé. »

— « Ce n'est pas vrai. Il y a des cœurs qui sont usés, à vingt ans. Pour le tien, la vie est toujours nouvelle. Tu te remets en route, chaque matin. »

— « Oh non! Oh non!... Je ne veux pas être la Juive-errante, qui marche toute l'éternité... Assez trimé! Assez aimé! »

— « Tu ne veux plus de nous ? »

— « Je ne veux plus que vous. Je n'ai plus droit qu'à mes enfants. »

— « Ce n'est pas assez. »

— « Ce n'est pas assez, mon Marc et son Marcassin! »

— « Non, car les jeunes partent en chasse et laissent Annette, comme aujourd'hui, au bas de la côte. »

— « La pauvre Annette! Elle attendra... Courez, mes petits! Chacun son tour! »

Il lui mit sa main sur l'épaule.

— « Annette! » fit-il sans réfléchir; et aussitôt, confus : « Pardon! maman!... »

Mais elle riait :

— « Cela me plaît ainsi. Tu es devenu le père de famille. »

Il hésita, troublé. Puis :

— « Annette, soit!... Je ne trouve point juste que la vie s'arrête au seuil des enfants. Quand elle est encore pleine de sève comme la tienne, c'est un crime de l'étouffer. Je me fais l'effet d'un meurtrier. Dans la nature, quand les petits savent voler, les père et mère reprennent le cours de leur voyage. Tu n'es point faite pour être attachée au foyer d'un autre. Mon foyer est tien. Mais aie ton foyer! Et qu'il soit mien! Laisse-moi t'aider à te rebâtir ta vie indépendante! »

— « L'indépendance ne risque point de me manquer jamais. Mon cher garçon, je n'ai besoin de personne pour la prendre. J'ai bien plus besoin d'un être qui me la prenne. »

— « Je ne te l'ai pas fait dire! Tu aimes encore... »

— « Toi », dit Annette, détournant la tête.

— « O la menteuse! »

— « Je mens, moi ? » fit Annette impétueusement, serrant entre ses deux mains les joues de son fils.

— « Mais oui, tu m'aimes, c'est entendu! Alors, pourquoi ne me confies-tu pas tout ? »

— « Qu'ai-je à te confier ? Indiscret, tu entres partout. Tu sais tout. »

— « Puisque je sais, avoue! »

— « C'est déjà fait. »

Ils se regardèrent dans les yeux. Marc, à mi-voix, demanda :

— « Qu'est-ce qui t'arrête ? Tu crains de faire tort à l'un des deux ?... »

Annette, de la main, lui intima le silence :

— « Assez, mon Marc! N'en parlons plus!... Je t'en reparlerai peut-être, dans quelques mois. J'ai besoin d'y penser, seule. Tu me troubles... Mais j'aime mon trouble, puisqu'il me vient de toi. Merci de m'avoir forcée à voir clair en moi! »

Ils restèrent l'un auprès de l'autre, sans parler, regardant à leurs pieds la vallée. Annette dit...

— « Mon grand fils! »

— « Sais-tu ? » dit Marc. « Je me retiens pour ne pas te dire : ma petite cadette... »

— « Et je le suis », dit Annette. « On rapetisse, en vieillissant. Et tu as grandi. C'est toi, à présent, mon aîné! »

— « Appuie-toi donc! »

Annette s'appuya. Ils écoutèrent, dans la vallée, le grondement d'un train qui passait. Annette dit :

— « C'est beau, d'en être arrivé à ce degré où l'on n'est plus que deux frères; et c'est la sœur qui dit au frère : — « Tu es le chef. Guide-moi, à ton tour! »

Marc lui avait pris la main. Et à cet instant — l'angélus de midi sonnait d'en bas — ils eurent tous deux l'impression vive, non définie, qu'un cycle de leur vie était accompli. C'était la lumière profonde d'un beau jour... Mais il y avait, après, la nuit. Car, au delà de cet

instant, ils ne voyaient plus la suite des jours qui allaient venir...

Et cet arrêt de la vision les saisit au cœur, comme un danger qu'ils ne pouvaient comprendre. Mais ils ne s'en dirent rien. Et vers la maison, ils redescendirent.

Coulèrent les jours bienheureux, les plus confiants, les plus intimes. La mère et le fils avaient maintenant ouvert la porte du silence, les fausses barrières morales. Ils partageaient fraternellement les secrets communs, qu'ils évitaient jusqu'alors de se livrer. Et ils avaient la joie de retrouver, chacun dans l'autre, ses propres faiblesses et ses élans, les mystérieux courants de sa vie. Ainsi, bien des énigmes de leur destinée, qui les troublaient isolément et même que chacun à part se reprochait, s'éclaircissaient ou s'apaisaient, en étant portées par tous les deux. Ils souriaient de se confesser leurs imprudences et leurs erreurs, leur goût du feu, leur goût du risque, qui leur avait fait, plus d'une fois, à leurs dépens, chercher le danger et se brûler aux âmes « dangereuses ». Ils devaient convenir qu'ils préféraient leurs brûlures à la tiédeur tranquille de tant de « braves gens », qu'ils connaissaient. Ils se reprochaient leur froideur pour ces « braves gens »... Ils les estimaient... Ils les estimaient... Ces « braves gens!... » C'était la jument de Roland. Elle est sans défaut. Mais elle est morte... Il n'y a point d'espoir! Le ferment de vie, la révolte, leur manque. Cette brave terre, épuisée, ne produit plus. Il faudrait, pour la renouveler, l'engrais

et le soc, « l'âme dangereuse » et le labour de la révolte. Il faut retourner, jusqu'au fond, le morne champ de la stérile honnêteté, et y couler le jet de semence, le grain brûlant, qui donne la vie, en mourant! — Mais on ne le peut, qu'en étant soi-même, non seulement le soc, mais le grain... Donner son corps. Donner sa mort...

Marc n'était que trop sûr de la donner : c'était, chez lui, une certitude inavouée, où confluaient le désir et la crainte : — (l'esprit accepte, la jeune chair renâcle...) — Annette pressentait en son fils ces pensées; mais elle essayait de les écarter; elle voulait se persuader que ce sacrifice lui serait épargné, comme il l'avait été à elle, au cours d'une vie de risques et de combats. Elle commettait l'erreur ordinaire, en évaluant l'avenir d'après le passé; elle ne voyait pas que l'ère où était entrée la vie de Marc était celle des grands bouleversements de la terre, au seuil desquels sa vie à elle était restée... Est-il bien sûr qu'elle ne le vît pas ?... Elle détournait son regard de ce côté... Plus tard! Plus tard!... On aura le temps d'y aviser. Ne troublons pas ces jours heureux! Un ruisseau de paix coule dans l'air...

Annette cheminait, à mi-côte, dans la forêt. Les arbres noirs étaient mêlés aux hêtres, à demi-dépouillés, qui commençaient à refaire leur plumage de printemps. Et tous ensemble, agrippés aux pentes raides de la montagne, semblaient une armée qui se lance à l'assaut. On entendait au loin, en haut, les coups de hache des bûcherons et le fracas d'arbres abattus. Le sentier, suspendu au flanc des monts, se déroulait en un long anneau, que çà et là coupaient un jeune torrent chevauché d'un pont de fortune, sans rampe, grossièrement taillé, hasardeux — et quelque « râpe », — un sillon abrupt et pierreux utilisé pour le dévalage des billes de bois coupé. Rien ne l'indiquait pour les étrangers qu'une pancarte en allemand, que le vent avait abattue et que l'insouciance du pays n'avait pas remise en place, tous les natifs étant avertis.

Annette l'était, par son expérience de la montagne. Mais devant elle, une famille de promeneurs ne l'était pas. Le père, la mère, assis à quelques pas de la râpe, qui formait à cet endroit un coude, paisiblement contemplaient leurs deux enfants et la gouvernante, qui cueillaient les premières violettes. La petite fille

— huit à neuf ans — s'aventurait au bord de la râpe, risquait une jambe sur la pente, pour attraper un nid de primevères. Aucun danger ne menaçait. La râpe semblait abandonnée. Mais il n'était pas prudent de s'y promener; et Annette voulait mettre en garde les parents, quand la fillette perdit pied sur le terrain friable de la pente, qui s'éboula, et elle glissa au creux de la râpe. L'enfant riait de l'aventure et ne se pressait pas de remonter. Juste à ce moment, des cris rauques annonçaient d'en haut le lancement d'une charge de bois. Avant que les parents de l'enfant eussent compris, Annette, penchée au bord de la râpe et tâchant en vain d'attraper la main tendue de la fillette, sautait en bas et l'entraînait dans le renfoncement d'un promontoire formé par les racines d'un vieux sapin incrusté à un rocher qui avançait, suspendu sur le couloir. L'avalanche de bois et de pierres passa en rafale, à côté d'elles, sans les toucher. La famille avait assisté éperdue à la scène prompte comme l'éclair, avant qu'aucun, glacé d'effroi, eût pris conscience d'une décision. Quand la sauveteuse eut hissé sur la rive l'enfant, qui commençait à avoir peur, elle fut reçue avec des transports. Le père manifestait une émotion presque hystérique : il embrassa Annette, en pleurant. Annette, passant de bras en bras, étourdie par le flux de paroles qui l'inondait avec les larmes, avait un amusement agacé à retrouver la volubilité de la langue italienne, qu'elle aimait.

Après que se fut calmée la première fureur du sentiment et que les embrassades furent dénouées, on se présenta. L'homme, très brun, aux joues bleu-noir, frais rasées, contre lesquelles les joues d'Annette s'étaient frottées, un long museau asymétrique, aux yeux de feu, intelligent, hypernerveux, mais (Annette eut vite fait de le saisir) jouant de ses nerfs, en bon

acteur que son rôle prend, mais qui se regarde jouer, — était un banquier du Veneto, en villégiature avec sa famille à l'hôtel voisin du chalet, où les Rivière étaient campés. Il les avait remarqués, au passage; et son attention toujours en éveil avait reconnu Annette, pour l'avoir vue, une seule fois, chez Timon, à son bureau, où le rude maître avait eu recours à la mémoire de la secrétaire pour des détails précis de correspondance et d'affaires. Le rôle joué par Annette auprès du *condottiere* n'avait pas été sans l'intriguer; il avait pris soin de se renseigner : ce qu'il en avait entendu, bien ou mal, l'avait intéressé à la dame. Il connaissait, lui aussi, les *condottieri !* Son regard trottant avait sans bruit pris les mesures de la mère, du fils, et de la bru : aucun des trois ne lui avait paru indifférent. Il les invita tous les trois, à souper, le soir. Il était difficile de se dérober, dans ce lieu où ils étaient presque les seuls voyageurs : (la saison commençait à peine, et l'hôtel n'était rouvert que depuis une huitaine). La gratitude des parents avait besoin de se manifester : le mieux était de s'y prêter, de bonne grâce. On eut donc quelques heures de cordial entretien, où la chaleur communicative des Italiens conquit la réserve, même de Marc et de Assia. Leur affectueuse expansivité n'était pas jouée; et la confiance témoignée par le banquier n'avait rien à gagner de ses obscurs partenaires d'un soir : elle valait d'eux quelque retour. Ils parlèrent en toute liberté.

Leone Zara était un Juif dalmate, d'une vieille famille installée à Venise, qui dirigeait une des banques les plus importantes d'après-guerre. Sa femme, judéo-américaine, appartenait aussi au monde de la finance. La Banque de l'Adige et de la Piave avait su, après la marche sur Rome, lier partie avec le régime, dont elle

était un des soutiens. Elle consacrait une grande partie de son actif et les dépôts de ses clients à des opérations intéressant le fascisme : une librairie du parti, et l'organisation dispendieuse de la propagande du livre italien à l'étranger. Elle faisait plus, — mais Leone Zara, pudique, effleura seulement le sujet : — elle subventionnait largement des personnages, dont la fidélité au parti était de prix — (Zara clignait de l'œil, malicieux) : — on s'arrangeait pour donner à toute leur *gens* un travail généreusement rétribué : la susceptibilité chatouilleuse des personnages, ainsi, était sauve. Zara s'étendit plus complaisamment sur des expéditions à la fois politiques, commerciales et scientifiques, en Asie centrale, que les fonds de sa banque entretenaient. Homme fin et instruit, de vieille race cultivée, de manières courtoises, — (Annette faisait la comparaison avec son rustre du Périgord), — il avait le goût de l'art et des choses de l'esprit. Il avait aussi celui de la collection psychologique, des types humains; et pour lui-même, il avait son musée secret des anomalies, des âmes anormales, que les troubles du temps avaient formées ou déformées, des superhommes ou de ceux qui sont au-dessous de la cote. Il était fier de ses « monstres » : le mot, pour lui, n'avait rien de désobligeant; c'était le jet brûlant de la nature, qui s'essaie, souvent en manquant son but, ou passant outre, à un type nouveau... peut-être, l'amorce d'une espèce. Il ne cachait pas qu'il en avait un spécimen de choix, dans la personne de celui-là même qui le tenait en laisse : le *Duce*... Ils se tenaient mutuellement : l'Argent, le Poing. Et tous les deux, de dures têtes, l'une de Rome, l'autre de Tyr et de Saint-Marc...

Il fit du maître un vif portrait. Il en parlait sans ménagements, avec attrait, comme dans sa loge un spec-

tateur, d'un tyran de théâtre. Et c'était ainsi qu'à l'en croire le *Duce* lui-même se fabriquait : comme on fabrique un scénario. Il le disait, cet *artifex*, pour qui le monde était une matière à pétrir! A ce degré du *commediante* (du *tragediante*... car il ne riait guère!...) tout était étoffe de théâtre : les peuples, l'État, le salut public. Il incorporait tout dans son rôle. Il empoignait, il violentait les masses humaines, il entrait dedans... Il restait dehors! Il restait seul, même dans la prise. Un fort désir, mais peu d'amour. Peu de sympathie, peu de respect pour l'humanité. Beaucoup plutôt une force de haine, et, recouvrant tout, une indifférence foncière pour tous ces hommes aplatis, qui se ruaient sous ses semelles. Le mot de « masses » avait vraiment pour lui le sens de masse de glaise pour les doigts violents du sculpteur. Et ce qui comptait, en fin de compte, ce qui remplissait son âme aride et brûlante, ce n'étaient ni les hommes ni les États, c'était son œuvre... Ce n'était pas rien! Chez un *artifex* de sa mesure, c'est beaucoup plus que l'*ego* ordinaire, aux dimensions de l'espèce moyenne, — plus que la vanité, plus que l'argent, même plus que la gloire... C'est la torche de l'action fumante, qui dans les espaces solitaires livre une sombre bataille — échec, victoire, qu'importe ? — agir! Agir, combattre, la seule affirmation contre le néant...

Annette suivait sur les lèvres longues et mobiles du banquier, qui grimaçaient d'un plaisir passionné — (Et lui aussi était un *artifex!*) — le personnage qu'il évoquait; et elle voyait un aventurier de Shakespeare, qui bataillait contre le songe opaque de la vie, et qui taillait à coups d'épée, dans l'ombre épaisse et sanglante, la destinée... Zara, qui jouait aussi son rôle dans la pièce, disait :

— « Tant pis, tant mieux, pour ceux qui ont la

fortune (ou l'infortune) d'être un morceau de cette matière que le sculpteur écrase entre ses doigts, pour modeler l'œuvre! Dans cette époque de masses énormes en fusion, grosses d'énergies, que l'impuissance démocratique laisse s'user et s'entre-détruire, il n'y a que deux hauts-fourneaux qui sachent les utiliser : la Rome du *Duce* et l'U. R. S. S. Mais celle-ci détruit tout l'ordre de choses ancien, et elle prétend fonder un ordre nouveau. L'autre s'accommode des éléments du passé, qu'il renouvelle en changeant la forme plus que le fond; il n'a guère confiance au progrès, il maintient la vieille armature, le roi, l'église, le capital, la famille et la propriété; il y inocule les virus nouveaux, les syndicats, les fédérations de professions, les corporations, les organisations ouvrières, afin de les rendre inoffensifs... »

Zara trouvait naturellement son avantage à l'ordre ancien reconsolidé, aggloméré en ciment armé, avec ses vieilles injustices fondées en droit romain, ses hiérarchies, ses cloisons de castes et de métiers, ses privilégiés de la naissance et de l'aventure, et sa plèbe — *Populusque* — avec leur *Imperator*.

Ce n'était pas qu'il se fît des illusions sur les dangers qu'offrait une construction sociale, qui reposait sur le génie violent d'un seul homme. De cet homme il connaissait, mieux que quiconque, les tares morales et physiques, les faiblesses, les maladies, les brusques et brutales oscillations, ces inquiétants ressauts d'humeur et de volonté, cette *alea* qui secouait le sol, comme les tremblements de terre qui perpétuellement menacent la Rome éternelle. D'un jour à l'autre, tout l'édifice, plus en décor de Piranesi qu'en fondations, pouvait craquer. Miser sur lui, sur l'homme, sur l'œuvre, était hasardeux. Mais le banquier, comme

tous ceux qui ont affaire à la fortune, était joueur. Ou miser sur le Prince, ou miser contre le Prince... Il n'y avait pas à hésiter, — pour aujourd'hui. Pour demain, on verrait!... Il avait les doigts longs et prestes. Si le Prince avait lu Machiavel, le valet l'avait lu aussi. Il n'attachait point d'ailleurs un prix excessif à la fortune, qu'il savait passagère. Il était prêt à perdre comme à gagner, s'échauffant au jeu, mais par jeu, et gardant fraîche son ironie. Le terrible sérieux du *Duce* ne l'atteignait point, — bien qu'il sût se mettre au ton. Il était un Juif de l'Ecclésiaste : fiévreux, avide, et détaché.

Ses yeux lucides tâtaient, en parlant, ceux d'Annette. Il mettait trop de complaisance à lui prêter ses sentiments. En d'autres temps, à un autre âge, elle eût peut-être ressenti quelque curiosité pour le *condottiere*. Mais l'âge et l'expérience l'avaient blasée. Elle se désintéressait de l'aventure qu'était la vie pour les Cortez et les Pizarre, pour les *Duci* et les Timon. Elle n'était point, comme les badauds, impressionnée par ces grosses forces aux mâchoires crispées, dont la violence du regard asséné, comme un coup de trique, fait baisser les dos des masses, qui dans leur peau suent de peur et de plaisir — du plaisir d'être rossés. Aussi bien que Zara, elle savait que ces grosses forces ont leurs faiblesses, que ces gros murs ont leurs lézardes, et qu'ils s'écroulent tout d'un coup. A la différence de Zara, c'était peut-être par ce côté pitoyable, caché par eux comme une honte, qu'elle ressentait pour eux quelque intérêt. Ces individualités effrénées, qui bandaient leurs muscles pour s'élever au-dessus du troupeau, elle suivait leurs efforts convulsifs pour s'y arracher, pour le dominer. Elle savait d'avance qu'ils seraient vaincus... Et celui-ci comme les autres...

— « *Duce* noir!... Tu seras vaincu. Nous le sommes tous, nous le serons tous, au bout du compte. Et c'est ce dénouement pressenti, dès le début de la tragédie, qui nous intéresse à ces vainqueurs : les Œdipe-Roi, les Coriolan et les Macbeth!... Un de plus!... Torche fumante, tu t'éteindras. Songe vivant, agite-toi, et meurs!... »

Marc n'éprouvait pour la torche romaine ni cet attrait, ni cette pitié, (qui eût été d'ailleurs pour elle le plus sanglant des affronts) : il eût voulu l'écraser sous ses pieds... (La haine aussi est quelquefois une forme de l'attrait : un bouclier pour s'en défendre)... Ce que Marc voyait surtout dans la fresque, brossée par le *Fa presto* du ghetto vénitien, ce n'était pas l'homme à la mâchoire et à la trique, c'étaient ces dos, ces millions de dos courbés sous la trique, et qui se redressaient, après rossée, exaltés... Ces lâches jeunes hommes, (il n'en connaissait que trop, en France et autres lieux!) qui gémissent sur la faiblesse du temps, et soupirent après un *Duce*, ou un *Führer*, — un pied au cul! S'ils aiment tant la force, qu'ils montrent donc la leur! Compter sur celle d'un autre, lui déléguer par procuration la sienne, celle qu'on voudrait, celle qu'on ne peut pas, celle qu'on n'a point, — y a-t-il rien de plus abject ? Chiens couchants! Chiens rampants! Qu'on les fouaille!... Ce petit mâle avait (Qui sait ?) pour ces autres grands mâles qui règnent sur les troupeaux asservis, un sentiment de rivalité obscure et de révolte. Jamais il n'aurait pu se sacrifier pour un homme. C'était trop peu! Il en avait mesuré l'aune. Et il avait l'abomination des : « *Qualis artifex!...* » Il lui fallait un plus haut objet de sacrifice : plus qu'un homme, — les peuples, ces masses mêmes humiliées et asservies, l'ensemble des hommes... Mais il ne parvenait pas à l'équilibre entre ces deux termes : servir

les hommes, et agir sur eux, — agir par eux, agir contre eux, s'il faut, afin d'agir pour eux! Savoir commander et obéir : les deux pôles... (Il faut les deux pôles, pour faire le globe...)

Assia, non moins ennemie que lui des dos noirs, ne dissimulait pas son intérêt pour l'expérience fasciste. Chez elle, la violence du combat, même mortel, n'excluait pas un fond de sympathie pour l'adversaire qui était de taille. Elle n'avait de réelle aversion que pour ceux qui se dérobent au combat, ceux qui se masquent, ceux qui s'enduisent d'un vernis d'huile pour échapper, pour les visqueux, les serpents d'eau qui vous glissent entre les mains, pour les eunuques, pour les impuissants, pour les amorphes. — Le fin Zara captait en elle l'attrait sous l'animosité. Il manœuvrait son miroir aux alouettes : cette flambée d'agir surexcitée dans les cerveaux de la jeunesse italienne par le soleil noir, que recouvraient en le répercutant les milliers d'ailes des avions, la couvée d'oiseaux rapaces de Balbo. Il engageait les deux jeunes gens à venir tâter le pouls accéléré de cette jeune Italie, que l'on connaît mal, à l'étranger, et dont le fascisme a fait l'élevage, non pour l'étable, mais pour l'arène, comme les taureaux. — Assia n'avait point de peine à apprécier cette flamme d'action entretenue, même sous une forme agressive, qui les groupait en une armée prête à la marche contre l'ennemi...

— « Mais qui, s'il vous plaît, était l'ennemi ? »

Ses yeux d'acier ne se laissaient pas leurrer par le miroir à prendre les sots...

— « Ces va-t'en-guerre, contre qui vont-ils, et contre quoi ? Et pour qui, pour quoi, vers quoi ? Où allez-vous ? Le savez-vous ?... Je ne dis point vous, monsieur Zara, il est probable que vous le savez, je ne suis pas assez indiscrète pour m'informer; — mais

les autres, mais les vôtres, vos troupes, *ses* troupes, — mais même lui! Lui, l'homme qui les mène, lui, le metteur en scène! Sait-il seulement la fin de sa pièce? Que veut-il, au juste? A quoi croit-il? A-t-il fixé son scénario? Il en a changé dix fois, il en changera encore dix fois, — la guerre, la paix, le poing, les pactes — si le public a la patience de suivre le spectacle. A l'heure actuelle, votre idéal du fascisme italien (vous le masquez!) ne dépasse pas l'étape de la nation armée, bardée et barbelée. Pour vos bandes noires, prêtes à marcher, qui donc n'est pas l'ennemi? L'ennemi est l'au dehors, l'au-delà de l'enceinte, l'au-delà de l'Empire : Rome en face des barbares... Alors, c'est moi le barbare, c'est nous l'ennemi? Cartes sur table! Votre combat n'est pas pour nous. Votre combat est contre nous. Et êtes-vous bien sûr qu'il soit pour vous? A-t-il un but? S'en soucie-t-il? Au meilleur sens, au plus élevé, — le sens tragique des coqs de lettres qui claironnent le combat, ceux qui ne se battent pas, mais qui font battre les autres : les Nietzschéens, — votre fascisme souffle dans tous les peuples cet esprit de lutte et de primauté, d'impérialisme éternel, qui est, à en croire votre *Duce*, la formule même de la vie à tout jamais. C'est le combat pour le combat, sans fin, sans progrès, sans espoir... (« *Je n'ai pas besoin d'espérer pour entreprendre...* ») Musique connue! — Eh bien, moi, j'ai besoin d'espérer, et je veux savoir où je vais. Où allez-vous? »

La longue bouche de Zara se tordit. Il rit :

— « Nous allons. Que faut-il plus? Ce qu'il faut aux hommes, ce sont, de loin en loin, des *Animatori*, qui remontent l'horloge rouillée de la vie. Ne croyez-vous pas que votre France aurait besoin d'un *Animatore* comme le nôtre, qui secoue la sieste de votre inamovible démocratie? »

— « Rien pour moi! » dit Assia. « Je viens d'ailleurs. Et je n'ai pas besoin d'« *animateur* ». Je suis une Scythe. Et le combat que nous livrons en U. R. S. S. n'est pas pour tailler la statue d'un « *M'as-tu vu ?* ». Nous combattons pour tous les hommes, pour un meilleur avenir. »

— « Et en attendant », dit Zara, « le présent est pire. »

— « Je ne l'échangerais contre aucun autre », dit Assia. « Il est comme quand j'avais mon petit dans mon ventre. Il porte l'avenir. »

— « A chacun donc son plaisir! » fit le banquier, avec un sourire charmant. « A vous, madame, le bel enfant — l'avenir! Je me contente du présent. »

Ils se quittèrent très bons amis, — puisque, Dieu merci! l'occasion paraissait exclue qu'ils eussent à être ennemis. Chacun avait son champ séparé. Les petits jeunes gens paraissaient à Zara inoffensifs : (il ne connaissait de Marc aucun écrit). Une mutuelle courtoisie faisait passer sur les différends d'opinion, comme sur des thèmes d'entretiens de société. Le seul sérieux de la rencontre tenait, pour Zara, au geste sauveur de la femme qui avait arraché sa fillette à la mort. Le sentiment de la famille était, chez lui, l'unique passion qui échappât au scepticisme. Son vif regard, qui s'amusait aux discussions de ces interlocuteurs de rencontre, sans y prêter quelque importance, ne s'attachait vraiment qu'à la personne d'Annette, qu'il enveloppait de sa gratitude; et la jeune couvée Rivière en bénéficiait. Ils les engagea à visiter l'Italie, et il les invita chez lui, à Rome. Il se mettait à leur disposition pour toute occasion où il pourrait leur servir. Il ne semblait point qu'ils eussent à user de sa complaisance. Leur plan de

voyage s'arrêtait en Suisse, et ils ne songeaient pas à dépasser Lugano. Le temps et la bourse étaient limités.

Le temps l'était plus encore qu'ils n'eussent pensé.

C'était, je crois, la veille de leur départ pour le Tessin, que je les vis. J'étais assis sur une prairie, au dessus du chemin accroché au flanc de la montagne. Ils ne me virent pas. Je reconnus Marc au bras de sa mère. Je remarquai les attentions que Marc montrait pour faire passer à sa compagne, qui semblait lasse, un petit ruisseau. L'enfant trottait, cueillant des fleurs, avec Assia qui s'attardait, grimpant sur le talus comme une chèvre. Elle vint près de moi, guigna au-dessus du banc où j'étais assis un nid de violettes, sans se soucier de moi les arracha, m'aspergeant de terre, et ressauta en bas. Elle avait d'une chèvre aussi les yeux d'or. Je regardais surtout Annette. Un grand bonheur baignait ses traits. A un moment, quand Marc se pencha, cherchant des pierres afin de lui faire franchir le petit ruisseau, je vis comme elle couvait de son regard la tête fine de son garçon. Ils disparurent au tournant. Je pensais les trouver, le soir, à l'hôtel. Ils n'y étaient point. Et quand, le lendemain, je m'informai de leur adresse, j'appris qu'ils étaient partis, par le premier train.

Le soleil avait fui de l'autre côté du Gothard. Ils l'y suivirent, à Lugano. Ils retrouvèrent, sous une treille en berceau qui enjambait un chemin creux, les bras levés vers les grappes inaccessibles, la bouche ouverte, comme pour les boire, George, qui riait. Elle se jeta dans leurs bras.

Elle avait rejoint son père, à un procès où il était cité comme témoin. Il s'agissait de cet aviateur italien *fuoruscito*, qui avait semé sur Milan des sacs de pamphlets antifascistes, et qui, au retour, s'était brisé les ailes contre le Gothard. Blessé, soigné, mais arrêté par le gouvernement fédéral, il comparaissait devant la cour de Bellinzona, pour infraction à la neutralité du territoire suisse. Les témoins à décharge n'avaient pas manqué; il en était venu des principaux groupes de l'émigration, où il était connu et apprécié. Et l'on avait fait appel à Julien. Si chargé de tâches que fût celui-ci et, au fond du cœur, gémissant de toute heure de son temps arrachée à la science, il n'hésitait jamais, quand il fallait, à faire son devoir de citoyen du monde, et à apporter le poids de son autorité dans la balance où l'on pesait les opprimés, les révoltés contre les tyrans. « *In tyrannos!...* » le mot de Schiller, que ce

vieux libéral portait inscrit dans son cœur! Son témoignage avait fait sensation au procès, où l'accusé avait fini par être l'accusateur. Les grands proscrits, venus de Londres et de Paris, avaient saisi l'occasion pour souffleter en place publique les proscripteurs. Et les magistrats démocratiques du canton suisse, qui cachaient mal leur sympathie pour les champions de la liberté, avaient conclu par l'acquittement. Mais à Berne, le Conseil fédéral, inquiet de l'éclat d'un tel jugement et soucieux de ménager l'amour-propre convulsé du dangereux voisin, lui avait sucré la pilule, en condamnant pour la forme l'acquitté à un emprisonnement anodin.

Toutes ces nouvelles surexcitaient l'opinion; et la bruyante nonchalance de Lugano en était fouettée. Sous les arcades, dans les cafés, c'était un bourdonnement de guêpes irritées. Les mouches à deux pieds ne manquaient pas. D'une rive à l'autre elles faisaient le va-et-vient. En ces temps heureux, Lugano avait ses murs tapissés, comme à la Fête-Dieu, de noires oreilles aux écoutes. Il en était de toute étoffe : pour indigènes et pour étrangers. Ni Annette, ni George, ni Marc n'en avaient cure. Mais l'expérience de Assia lui fit aussitôt dresser le nez. A peine entrée dans une assemblée, elle subodorait le brochet. Son regard toujours en mouvement, qui faisait la ronde des visages, infailliblement fichait sa pointe sur le poisson et d'un coup sec ferrait l'hameçon. L'autre sentait l'épingle, remuait sur sa chaise, le gosier râpé, tâchait de décrocher la ligne, en détournant l'attention, et finalement, vidait la place. Plus d'un de ces duels muets de regards se livra autour des trois autres compagnons, assis à la table d'une *confetteria*, sans qu'ils en eussent le soupçon. Aucun des trois ne se gênait pour dire tout haut sa pensée; et Marc, qui s'amusait comme un gamin, pour

le plaisir de chatouiller le bon gros rire enfantin de George, à manier la latte d'Arlequin sur le dos des « négroïdes », comme il nommait les chemises noires, ouvrait des yeux étonnés, lorsque Assia, posant la main sur sa main, lui soufflait :

— « Pas si haut! »

Il demandait :

— « Pourquoi ? »

Et Assia, réfléchissant, se disait :

— « Après tout! Pourquoi pas? Tant pis, tant mieux, pour les poissons aux aguets! Je les vois verdir dans leur bouillon. Une poignée de sel, et faisons-les cuire! »

Les espions en tournées à l'étranger ont l'habitude des affronts; ils n'eussent pas tenu grand compte des insolences de quelques touristes de passage. Mais Marc ne tarda pas à être repéré, quand on vit son intimité avec Julien, dont le rôle au procès attirait l'attention. Julien figurait au premier rang de la liste noire, en qualité de président d'honneur de la Ligue Internationale Antifasciste; et il était l'objet de surveillances spéciales, qu'il ne fuyait pas, qu'il dédaignait. Son jeune partenaire, à Lugano, en bénéficia.

Parmi ceux qui cherchaient à prendre part à leurs entretiens, était un jeune Italien, que Marc avait rencontré déjà dans les cercles antifascistes de Paris. Il avait une belle figure intelligente, que déparaient une tache de vin à la joue et certain tic, le clignotement nerveux d'une paupière. Il se nommait Buonamico, et il faisait montre d'une excitation hystérique contre le régime; il allait et venait de Paris à Londres et à Bruxelles, par les diverses colonies d'émigrés, brûlant d'une sainte agitation, réchauffant les fois découragées, leur soumettant, à mots couverts, de vagues et violents projets, bombes et

complots, évoquant le souvenir des conjurés *carbonari*. Les vieux politiciens de l'émigration le regardaient comme un romantique, et s'en méfiaient. Les jeunes, plus portés à l'action, l'écoutaient volontiers, mais, avertis par l'expérience, n'accueillaient qu'avec réserve ses suggestions. Il était tenace et patient. Et il parlait, avec des larmes et une rage refoulées, de sa vieille mère et de son jeune frère, qui étaient retenus à Faenza, comme otages, et dont la vie était menacée. Son émotion était ressentie par ces proscrits, dont beaucoup souffraient des mêmes douleurs. Il avait accès chez tous, serviable, actif, point quémandeur; on lui connaissait seulement la manie de vouloir toujours laisser en dépôt chez l'un, chez l'autre, quelque valise ou des papiers : ce qui pouvait se justifier, car il était constamment en voyage; mais on n'était pas très flatté d'être choisi comme dépositaire : des désagréments encore récents avec la police de Paris avaient appris qu'il n'est pas bon pour un proscrit que sa main droite ignore ce que sa gauche a reçu. Généralement, on s'arrangeait pour repasser le dépôt à un autre. En fin de compte, Marc l'avait plus d'une fois reçu et gardé, — quoique sans plaisir : car il trouvait désobligeant d'esquiver l'offre; et il souffrait pour Buonamico de ces affronts. Mais il avait sans doute l'épiderme plus sensible que Buonamico, qui n'en témoignait nul dépit, même pas l'ombre d'un souvenir : car inlassablement il recommençait ses tentatives auprès de ceux qui les avaient deux ou trois fois écartées. Si honte il y avait, elle eût dû être plutôt pour les refuseurs, car rien n'était venu justifier leur méfiance.

Que Buonamico fût sans rancune, il n'était pas sans gratitude; et il favorisait Marc d'attentions spéciales. Deux ans avant, au temps où l'on travaillait à l'évasion de prisonniers aux îles Lipari, nombre de personnalités,

hommes et femmes, dans les milieux libéraux de France, d'Angleterre, de Belgique, s'en occupaient activement; et Marc, qui se passionnait pour ces tentatives, avait imprudemment laissé entendre qu'il en savait plus qu'il ne disait. Buonamico ne lui demanda point de le dire; spontanément, il lui confia, sous le sceau du secret, un autre plan d'évasion auquel il collaborait : car dans la fièvre de l'entreprise, on poursuivait parallèlement plusieurs projets. Marc, en échange, lui livra ce qu'il connaissait du sien. Il ne s'en était pas vanté à Assia, qui, du premier regard, avait jugé sans faveur Buonamico. Il eut une impression désagréable, lorsqu'il apprit, quelques semaines après, que les autorités de Lipari alertées avaient fait échouer son projet. Cherchant à contrôler des craintes sur lesquelles il n'aimait pas à s'expliquer avec lui-même, il hasarda, sans le nommer, quelques mots du plan de Buonamico à des personnalités bien informées, qui secouèrent la tête catégoriquement, en déclarant :

— « Rien de sérieux, là dedans! »

Il s'était demandé s'il n'avait pas fourni au larron de bon argent pour de la monnaie fausse. Mais il existait entre antifascistes, également sincères, tant de mutuel dénigrement que Marc ne trouvait pas de raisons suffisantes pour souscrire aux jugements des uns contre les autres; et rien ne l'autorisait à établir une liaison entre l'échec fortuit du projet et une indiscrétion de Buonamico. Il évita, seulement, dès lors, de le rencontrer.

Depuis, plus d'une année avait passé, quand Buonamico, à Lugano, le retrouva. Il témoigna d'une joie trop vive. Marc y répondit mal. Buonamico ne s'en troubla pas. Il célébrait la témérité de l'aviateur aux ailes cassées; mais il disait très haut que c'était un acte enfantin de risquer sa vie pour répandre un peu de papier, et qu'à tant faire, il n'en coûtait pas davan-

tage d'aller verser une corbeille d'explosifs sur le palazzo Venezia. Marc ne lui donna pas la réponse. Julien, que Buonamico sonda, n'avait aucun effort à faire pour se taire : il gardait pour lui ses pensées. Assia prenait les fleurs que Buonamico lui offrait, elle le fixait avec un sourire sans douceur, flairait le bouquet, tournait le dos, et oubliait les fleurs sur un banc. La seule du groupe qui répondît aux avances était la bonne Annette, qui se laissait toucher par les récits que Buonamico lui faisait de sa pauvre mère; on les voyait souvent ensemble : Annette patiemment écoutait, consolait le fils en peine, qui essuyait parfois une larme et, reconnaissant de la sympathie, avec « *tante grazie* », lui baisait la main avec respect. Mais Annette n'avait pas de secrets à livrer. Et Buonamico, discret, n'abusa point de la consolatrice; il se repliait à distance de la petite compagnie.

Il n'en fut pas moins instruit immédiatement de leurs projets de voyage en Italie. Marc et Assia en avaient causé, pour la première fois, la veille au soir, dans le hall de leur hôtel, presque désert. Il n'y avait là que Julien, Annette et, à quelques pas, un vieux gentleman très correct, qui lisait le *Times* devant sa tasse de café.

Depuis qu'il avait passé le mur des monts qui fait l'ombre sur la terre disgraciée du Nord, Marc était ivre de soleil; il couvait des yeux avec envie les belles rives d'Italie, qui s'épanouissaient là, près de sa main, comme une fleur, et dans le ciel par-dessus les collines capricieuses, le chaud mirage du lac de Côme. Annette et Assia connaissaient le pays enchanté : Annette, pour y avoir séjourné dans sa jeunesse, du vivant de son père; et depuis la guerre, elle l'avait traversé plusieurs fois, dans ses voyages à l'étranger. Assia l'avait aussi visité deux fois, aux temps de son enfance

fortunée et du noir exode. Les deux femmes avaient vu le double masque du visage : les *palazzi* couronnés de roses, et la fièvre, la faim, la crasse. Mais autour des deux, le cercle magique de la Circé, de la lumière, dont la sereine volupté baigne la richesse et la misère. Elles en parlaient l'une à l'autre, avec un sourire d'intelligence, comme d'une secrète jouissance qu'on n'évoque qu'entre initiés. Marc était seul à ignorer la saveur du fruit, et il brûlait d'y mettre ses dents; il n'avait que le bras à allonger pour le cueillir...

— « Si nous allions en Italie! »

Les deux femmes saisirent la balle au bond. Partager avec celui qu'on aime un plaisir qu'il ne connaît pas et que l'on connaît, c'est comme manger le fruit dans sa bouche. Julien avait bien émis certaines réserves; il ne trouvait point que ce voyage fût à propos; secrètement, il voyait les risques. Mais il se savait d'une prudence exagérée : pourquoi gâcher le plaisir de ses amis, en leur faisant part d'appréhensions, qu'en vérité rien de sérieux n'autorisait ? Julien n'était, d'ailleurs, pas très bien « à la page ». Comme la plupart des intellectuels libéraux, même d'extrême-gauche, il faisait, dans le conflit social, la place trop grande aux idées, et il était insuffisamment informé de « l'Économique ». Sa sollicitude pour Marc n'envisageait, en ce moment, dans les risques du jeune polémiste que ceux de l'antifascisme. Il ne faisait pas entrer en ligne de compte l'Internationale des intérêts, les féodaux de l'impérialisme industriel, que les campagnes de Marc inquiétaient. Il se contenta donc de l'engager à surveiller ses propos, la frontière une fois passée. Marc et Assia le prirent en riant : ils n'avaient rien à surveiller; ils ne songeaient qu'à jouir de quinze jours de bon temps. Point de politique Congé à toutes les affaires sérieuses!... On laisserait

Julien et George ramener l'enfant à Paris. Par discrétion, Annette offrit de rentrer aussi. Mais Assia lui dit :

— « Si l'on te prenait au mot, tu serais bien attrapée! »

Annette dit :

— « C'est vrai. Ne m'attrape pas! »

Rien n'était décidé cependant; et le lendemain, ils furent surpris, lorsque Buonamico, les abordant, le visage souriant, leur demanda :

— « Quand partez-vous ? »

Marc, feignant de ne pas comprendre, éluda la question. Assia, renfrognée, inculpa le bavardage d'Annette. Mais Annette jura qu'elle n'avait point parlé. Dans l'après-midi, Assia, se promenant sous les ombrages exotiques du beau jardin au bord de l'eau, aperçut assis au détour d'une allée le vieux gentleman lecteur du *Times*, qui causait avec Buonamico. — Annette fut gênée, lorsque, le soir dans le hall de l'hôtel, Assia, voyant le noble vieillard s'installer à une table près de la leur, s'interrompit au milieu de l'entretien et, se levant, dit, à voix claire :

— « Allons causer ailleurs! »

Les explications qu'elle leur donna, à l'autre coin du hall, ne satisfirent point Marc. Ce n'était pas qu'il n'en fût frappé; mais il se montrait impatienté des soupçons perpétuels de Assia; il affectait de n'en point tenir compte, comme d'une disposition d'esprit féminin, inquiète et agitée. Il la traitait de pusillanimité. Rien ne pouvait plus mortifier Assia.

C'est pourquoi il fit la bravade, les jours suivants, de ne pas éviter Buonamico, bien qu'il n'eût aucun plaisir à le voir; et même il le mit au courant de ses projets de voyage. Assia, froissée, le laissa faire. Buonamico encouragea Marc avec chaleur. Il lui traçait

l'itinéraire, lui recommandait des adresses d'hôtels. Et il s'affligeait de ne pouvoir l'accompagner. Il était dolent que l'entrée de la terre natale lui fût interdite.

L'attraction de cette terre l'entraîna avec Marc et Assia dans des promenades, à la frontière. Une fois, au delà de Gandria, il la passa, engageant ses compagnons à faire de même. Ils n'avaient pas leurs visas de passeports; mais Buonamico se vantait de connaître des sentiers, où ils ne rencontreraient personne. Assia se refusa à ce jeu d'écoliers qui, dans la compagnie d'un *fuoruscito* (de quelle couleur ?) risquerait plus cher qu'il ne valait. Marc s'obstina, par défi : que pouvait-il craindre ? Buonamico risquait bien davantage; il le disait du moins, mais se faisait fort de mener Marc à une petite crique à l'abri des rochers, où ils trouveraient une barque qui les ramènerait sans être vus, longeant la côte qui surplombe, à Gandria. Il prétendait montrer à Marc comment l'émigration italienne avait des chemins secrets pour passer et faire passer sa propagande. Et tout se fit comme il avait dit. Marc et Assia (car celle-ci, que Marc dédaigneusement invitait à ne pas le suivre, l'avait suivi, bien entendu!) trouvèrent la barque au lieu indiqué, dissimulée sous un ruissellement d'arbres chevelus; et ils revinrent, sans incident, à Lugano. Mais Assia n'en prit pas plus de confiance en Buonamico : car elle pensa que, pour avoir risqué ce pion sur l'échiquier, il fallait qu'il fût bien sûr de le gagner. Elle garda pour elle ces réflexions; et elle garda aussi celles du lendemain, quand elle sut se faire avouer par Annette qu'en son absence Buonamico, très ému, leur avait remis confidentiellement une lettre pour sa pauvre mère; et comme la maison de celle-ci était surveillée, il avait eu la précaution, pour ne pas exposer les messagers, de mettre la lettre

sous un autre pli fermé, à l'adresse d'un ami de Milan, qui se chargerait de la faire passer.

Assia se tut. Discuter n'eût servi à rien : les deux benêts s'étaient engagés. Pour Annette, c'était affaire de cœur; pour Marc, affaire d'honneur. Honneur et cœur ne gênaient pas beaucoup Assia, quand ceux qu'elle aimait étaient en jeu. Elle ne s'embarrassait pas de scrupules inutiles. — La nuit d'avant leur départ de Lugano, Marc dormant, elle sortit du lit, alla fouiller dans le veston de Marc, prit dans la poche de côté le portefeuille où il avait mis la lettre, l'en extirpa et, la conscience satisfaite, glissant le butin sous l'oreiller et son corps de chatte entre les draps, elle lutina Marc, pour achever la plaisanterie. Marc, réveillé, sous le lutin, protestait, sans comprendre pourquoi la folle riait, riait...

Le jour suivant, elle prit son temps pour examiner l'enveloppe dérobée; elle la décacheta très proprement, lut et relut, le museau froncé, l'œil mauvais, souffiant du nez; elle s'immobilisa devant la lettre, l'étudia, se la récita du premier mot au dernier, puis la déchira par petits morceaux, cracha dessus, comme elle eût fait sur le sale museau de l'écriveur, et les brûla. Justice faite, mais non rassasiée, elle passa sa langue sur ses lèvres, et elle écrivit, la méditant, une autre lettre qu'elle glissa sous l'enveloppe intacte qu'elle recolla. Le tout reprit le chemin de la poche de Marc, où elle réussit, avant le départ, à faire rentrer son poulet.

Les premiers jours de flâneries, aux rives heureuses du lac d'opale d'où fleurissent les Borromées, furent, ainsi qu'elles, des îles des fées. Le roucoulement des colombes s'exhalait sous l'ombre chaude des jardins avec le souffle des orangers; et s'égrenaient avec le rire des trois écoliers en vacances, les chromatiques de leurs rames paresseuses. Ils étaient tous les trois sans soucis, sans poids, le corps heureux, l'âme allégée, pareils à ces duvets de pissenlits qui flottent au ras de la prairie. Annette n'était pas la moins jeune des trois. Elle grimpait allègrement, malgré son cœur. Et elle redescendit à pied du Mottarone sur Baveno, par les glissants et durs sentiers pierreux; elle avait, le soir, les pieds meurtris, et le lendemain, les chevilles gonflées. Elle n'eut garde de l'avouer. Mais à Milan, à l'arrivée, il fallut rendre les armes. Quand elle voulut sortir de ses draps, elle cria, elle avait les reins courbaturés; elle dut abdiquer, pour vingt-quatre heures, et passer la journée au lit.

Les deux autres oiseaux n'en perdirent pas une becquée; elle-même les chassa de la chambre : — « Picorez dans les rues et les musées!... » On n'avait en tout que quinze jours pour la tournée en Italie. Il ne

s'agissait pas d'en gaspiller un seul. Et tant pis pour les éclopés!... Annette, riante, faisait contre fortune bon cœur. Et s'engourdissant dans ses draps, évitant de bouger pour ne pas réveiller la douleur, la fenêtre ouverte, les oreilles remplies par le gai bruit, elle s'entortillait le regard autour des blancs balustres, des astragales, des petites flèches de la forêt de marbre du *Duomo*, jaillissante au-dessus des toits dans la fine brume ensoleillée, que nimbait l'envol de pigeons blancs. Les heures passaient, sans qu'elle les comptât; et elle ne se trouvait pas abandonnée. Ils ne revinrent pas pour le déjeuner. Elle approuva leur égoïsme, et lut le Baedeker sur Milan, comme un *Ersatz*, pour remplacer le « *giro* » qu'elle aurait fait avec eux. Elle s'endormit, en le lisant...

Un bruit de pas dans le couloir, à la porte des coups impérieux... Elle sursauta... Il devait être quatre à cinq heures de l'après-midi. Elle dit :

— « Entrez! »

Entrèrent un, deux, trois personnages à lourdes joues et mandibules rasées, qui roulaient des yeux terribles et bonasses. A leur allure de Jagos d'opéra-bouffe, Annette reconnut des policiers, — qui encadraient Marc et Assia. Et derrière la porte refermée, on entendait dans le couloir le pas militaire d'un quatrième chien de garde. Marc était pâle, contracté, il protestait, d'une voix étranglée, qui s'efforçait à ne pas crier. Assia, très à son aise, échangea avec Annette, par-dessus l'épaule des gardiens, un bref clin d'œil malicieux. Sans autres explications, deux des trois hommes fouillèrent les malles et les effets. Le troisième, installé sans façons au bureau d'Annette, écrivait le procès-verbal. En un instant, la chambre et celle, voisine, du jeune couple, furent jonchées de vêtements. Les grosses pattes fourrageaient les chemises de Assia.

Marc, piétinant, mangeait sa rage. Assia, assise, les jambes croisées, avait allumé une cigarette, et narguait du regard les chasseurs; elle engageait le commissaire à prendre note de l'étiquette de ses pantalons. Le flegme d'Annette qui les toisait, et la nargue de l'impudente cigarettière, les piquaient au vif. Ils prétendirent fouiller aussi le lit de la malade. Marc se mit devant, jurant qu'il ne le permettrait pas. Annette l'écarta de la main, disant :

— « Allons, messieurs, faites mon lit! »

Et, s'appuyant sur sa belle-fille, les jambes raides, elle se dirigea tranquillement vers la table où le commissaire était assis, et fit le geste de prendre le téléphone. Il s'y opposa.

— « Fort bien », dit-elle, comme elle eût dit au portier d'hôtel. « Téléphonez donc à la Banque de l'Adige et de la Piave que Mme Rivière voudrait causer avec le directeur Leone Zara! »

L'autre, surpris, demanda :

— Le *signore commendatore* ? Et pourquoi faire ? »

— « J'aimerais, » dit-elle, « qu'il assistât à la visite. »

— « Vous le connaissez ? »

— « Demandez-le lui! »

Les policiers, interloqués, se regardaient; les deux qui avaient déjà empoigné le matelas, restaient sur place, et interrogeaient de l'œil leur chef. Le commissaire se décida, téléphona. Le visage confit qu'il étala, lorsqu'il ouït la voix d'or (c'est l'épithète appropriée) du *Commendatore* en personne, attestait l'importance qu'il attribuait au sire : chacun savait qu'il était un des piliers du régime ; si le génie, ou le poing, fait les « *Duci* », c'est l'Argent qui les maintient; sans son appui, patatras! Mais le sourire de dévotion obséquieuse qui lui fondait la face, se figea en une expression cons-

ternée, quand, à l'énoncé du message, la voix, répétant le nom de Mme Rivière, s'exclama, puis s'indigna. Il y eut un colloque véhément, où le commissaire confusément expliquait les événements; l'autre, invisible, fulminait; le commissaire discutait, s'excusait, battait en retraite. Les deux femmes et Marc se taisaient, tâchant de suivre, happant les éclats de voix qui éructaient de l'appareil et les aveux maladroits de l'agent, qui laissaient voir que la police était tombée dans le panneau qu'elle-même avait apprêté, et qu'en voulant venger sa première gaffe, elle trébuchait dans une seconde trappe : car elle n'avait rien pu trouver qui légitimât l'arrestation. La mercuriale ne s'apaisait point. Le commissaire, écrasé, ne répliquait plus que par des protestations de dévouement. Annette lui prit des mains l'appareil — (il s'empressa de le lui passer), — et elle exprima au banquier ses excuses de l'avoir dérangé pour ce ridicule incident. Elle le remercia, accepta son invitation de l'aller voir à Rome, quand elle y passerait un jour prochain, et voulut bien hautainement couvrir la maladresse des policiers anxieux qui l'écoutaient, en déclarant que tout maintenant était arrangé. Le commissaire se hâtait d'acquiescer et, le téléphone raccroché, il se confondit en excuses verbeuses; il s'offrait, avec ses hommes, à refaire les malles qu'ils avaient défaites; mais Assia jugea que c'était assez d'une fois qu'ils se fussent essuyé les pattes à son linge, et elle les en dispensa. L'alerte passée, et rassuré sur les conséquences de son faux pas, le commissaire avait retrouvé son assurance de *galantuomo*, et il tournait un lourd compliment à la jeune femme, se félicitant de l'avantage que ce malentendu lui avait procuré de passer une après-midi en aussi charmante compagnie.

— « Moi aussi », lui répliqua-t-elle, « je m'en téli-

cite, *signor cavaliere* : car vous m'avez procuré pour mon journal une copie impayable. »

Elle avait attendu au dernier moment, pour lui apprendre qu'elle était correspondante d'un journal américain. Il en faillit suffoquer d'émoi. Annette, d'un geste le calma, disant que l'incident était clos. Marc mit fin aux protestations de dévouement qui recommençaient, en montrant aux envahisseurs la porte, d'un geste raide, sans un mot, Après, il la leur claqua au dos, tandis que Assia riait d'un rire aigu, qu'elle forçait.

Annette, la faisant taire, leur reprocha de manquer de prudence et demanda qu'ils lui éclaircissent enfin l'affaire. Marc raconta. Assia le laissait aller, malignement, guettant ses mines et son récit furieux, confus, et elle pouffait, car il ne parvenait pas à comprendre ce qui s'était passé; il ne connaissait pas le mot de l'énigme. Finalement, elle le lui dévoila : — Il s'en était allé porter à son adresse la lettre de Buonamico. Bien entendu, comme Assia s'y attendait, les porteurs avaient été pincés dans la souricière par les agents postés à la porte. Mais quand la lettre avait été ouverte, en leur présence, le commissaire y avait lu, les yeux ronds :

— « *Si vous voulez attraper le poisson, changez la mouche! Le Buonamico est éventé.* »

Marc prit une physionomie hébétée.

— « Mais quoi ? Mais quoi ? » dit-il. « Et c'était lui qui m'avait remis la lettre!... »

Annette avait compris :

— « Brigande! » dit-elle à Assia. « Et qu'y avait-il dans la vraie lettre ? »

Assia la récita par cœur. La lettre exposait, comme à un complice, un plan fantastique de conspiration contre le régime. On priait le pseudo-conjuré de faire

parvenir aux camarades (ici, plusieurs noms des plus marquants antifascistes émigrés) des renseignements précis et variés sur la défense anti-aérienne, les aéroports, le service de garde, les casernes de la milice, etc., etc. Buonamico n'avait pas signé.

Marc se taisait, abasourdi. Assia triomphait sans vergogne.

— « Qui avait raison ? Petit crétin! Es-tu fixé maintenant sur ton bon ami ? »

Marc haussa l'épaule :

— « Il y a beau temps que je le suis! Je m'en doutais. »

— « Mulet du pape, tu l'as fait exprès ? »

— « J'avais des doutes, et point de preuves. Et je pensais qu'on pouvait être un traître et avoir une mère, pour qui l'on reste l'enfant pitoyable et sans ruse. Je le méprisais, et je le plaignais... Mais je ne comprends pas. »

— « Qu'y a-t-il de plus à comprendre ? »

— « Pourquoi justement m'a-t-il choisi pour me livrer, moi qui l'ai défendu contre les autres — (et il le sait !) — moi sans qui il eût été exécuté, à Paris ? »

— « Il était enragé de ses insuccès. Il lui fallait à tout prix un exploit. Et toi, lui cachais-tu tes soupçons ? »

— « Non, » dit Marc, « je dédaignais. »

— « Oui, tu ne lui faisais même pas l'honneur de le craindre. Et tu t'étonnes qu'il se soit vengé! »

— « Tu es, ma fille », dit Annette », bien fine pour lire les erreurs des autres. Pourquoi donc en fais-tu autant ? Est-ce que tu n'aurais pas été plus sage, en nous évitant le traquenard, qu'en y faisant tomber les traqueurs et en t'égayant à leurs dépens ? »

— « J'ai péché », dit Assia. « Je pèche et je pècherai.

Je n'ai jamais pu résister au péché... *Et ne nos inducas!*... Il est si doux de se venger! »

— « Il s'est vengé. Tu t'es vengée. Et maintenant, à qui le tour ? »

Elle ne disait pas que quand elle avait, dans le téléphone, parlé au banquier de son intention d'aller le remercier à Rome, la voix de Zara avait pris une intonation un peu gênée, et qu'il n'avait pas relevé la proposition. — Même, le soir, il retéléphona à l'hôtel d'Annette. Mais elle était sortie avec ses enfants; et quand elle rentra, le portier oublia de l'en informer, il n'y songea que le lendemain matin, au moment où les trois voyageurs allaient prendre le train pour Bologne. C'était trop tard pour communiquer avec Rome. Annette ne sut jamais ce que Zara voulait lui dire. Et Zara, qui, depuis leur rencontre en Suisse, avait pris ses informations, après avoir balancé entre deux partis, l'un d'amitié, l'autre de prudence, s'arrêta définitivement au dernier, et garda le silence. Il était fataliste, dans la mesure où le fatalisme favorisait sa tranquillité : puisque la chance n'avait pas voulu qu'il trouvât Annette, au téléphone, la veille au soir, restons-en là! Il avait fait son devoir...

Annette eût jugé prudent de retourner. Ce début de voyage l'inquiétait. Mais il mettait en joie Assia, enchantée d'avoir crevé la toile d'araignée tendue aux portes. Son tempérament d'aventures y trouvait son

compte. Elle s'intéressait à l'Italie du présent, plus qu'aux musées.

Marc s'était hâté d'écarter le nuage de son ciel italien; mais l'événement avait en lui des répercussions, qu'il ne dépendait plus de lui d'arrêter : ce bref contact personnel avec l'appareil de défense et de provocation policière qui couvre les flancs de la tyrannie, lui avait rendu celle-ci plus intolérablement réelle que les récits lus dans les journaux. Il n'avait plus la même joie à goûter l'air, le soleil, les beaux visages, les mains dorées, la saine et fière *giovinezza*, les fleurs, les fruits, et les églises peinturlurées. Il reniflait une odeur fade de lagune aux doucereuses œillades des saints gitons et des demi-vierges de Gaudenzio et de Luini, et aux sourires accrocheurs des androgynes de Vinci. Il n'en percevait pas la sereine amertume de l'esprit humilié qui, au temps du More comme du *Duce*, prend sa revanche par l'ironie et par le rêve, contre le tyran. Il les eût jugés, des ruses d'esclaves prostitués. Il voyait s'interposer devant le soleil l'ombre des ailes de l'oiseau de proie.

Elles couvraient les plaines de Lombardie. Les âmes peureuses se terraient, le cou sous l'aile, ou caquetaient, feignant d'oublier leur servitude et la menace suspendue. Les quelques amis d'Annette et du comte Chiarenza, qu'ils visitèrent à Milan et à Bologne, manifestaient une gêne pénible à les recevoir; ils jetaient des regards inquiets autour d'eux; ils semblaient craindre les mots qui pourraient sortir de la bouche de leurs visiteurs; ils se hâtaient de parler très fort, avec une animation disproportionnée, de la pluie et du beau temps. Certains, plus braves, s'enhardirent jusqu'à faire entrer leurs auditeurs, après avoir traversé deux ou trois pièces, jusqu'au fond de leur appartement; et là, toutes portes fermées, après avoir encore une fois

vérifié si personne n'écoutait dans la pièce à côté, ils montraient un visage décomposé. Ils avaient l'air de demander pardon. Ils murmuraient : — « On ne peut parler... » On les sentait écrasés de honte. Ils n'étaient même plus sûrs de leurs enfants, enrôlés dès l'âge de dix ans, et dressés à dépister, à dénoncer le gibier. Le pire était (ils l'avouaient) la peur abjecte qui pesait sur une partie de l'Italie, et la contrainte de ne point dire ce qu'on pensait; le mensonge quotidien des mots, des gestes, des regards, s'infiltrait dans l'âme, comme une habitude dégradante; les plus purs en ressentaient avec douleur la flétrissure; et dans les minutes d'intimité, on les voyait frémissants et rongés. Une fureur inexpiable gisait au fond; mais elle avait les membres brisés. Par charité, on lui remplissait la bouche de terre :

— « Etouffe, et meurs!... »

Il ne manquait pas d'autres Italiens qui s'accommodaient allègrement de l'ordre nouveau, payé du prix de la liberté. Ce sont deux tempéraments différents. Même chez les peuples individualistes du Midi, deux qualités irréductibles d'individualisme sont perpétuellement en opposition : celui de la liberté, coûte que coûte; et celui de l'ordre Césarien, pourvu que l'orgueil individuel y trouve son compte. C'est le plus grand nombre : ceux qui, n'ayant pas assez de raisons d'être fiers de soi tout seul, tout nu, tout dépourvu de pensée propre et de moyens d'action, sont soulagés qu'un maître ou qu'un État pense pour eux, par eux agisse, et ragaillardis qu'il les associe à sa puissance et à ses promesses de gloire. Chaque parcelle s'enfle et devient masse, ou s'en leurre, comme la grenouille, à l'image du taureau; quand le taureau meugle, les meuglements gonflent de fierté les *brékékékex*. Ce qu'on n'est pas, ce qu'on ne peut être, ce qu'on rêve d'être, on se flatte

qu'on l'est devenu par procuration remise en blanc au dictateur ou à l'État. Et l'on baise les bottes du César vrai ou de carton, qui entretient la fiction du faisceau, où chacune des faiblesses liées ensemble croit totaliser la force... « L'État, c'est moi... » Les pauvres gens! Et cependant, l'État « *corporatif* » engloutissait les corporations, les associations, les citoyens en gros et au détail. Le faisceau était au poing. *Suum cuique*... Aux uns, avoir. Aux autres, qu'on les aie!... « On les a *eus!*... »

Ils en étaient fiers. Fiers de ce poing. — Et, malgré tout, et de partout, l'espérance jaillissait (n'importe laquelle! construire, détruire...) de cette race belle et féconde, que son inépuisable vitalité soulève au-dessus des désespoirs de la pensée, de ses champs de fièvre et de néant. Ces jeunes hommes, au corps castré de l'âme libre, semblaient ne s'en porter que mieux; ils débordaient de joie animale; et leur orgueil, surexcité, flambait. Le vent du *Duce* en *scirocco*, soufflait les flammes et les fumées. Sous le panache du volcan, en attendant la coulée de lave, elle vendange, la *giovinezza!* Mais elle sera peut-être la vendange. Qui la boira ?...

La joie de Marc était gâtée. Son regard ne pouvait pas s'arrêter à ce décor de jeune Empire suggestionné, à l'allégresse enrégimentée de cette jeunesse, qui ne sentait plus le prix de la liberté, à cette façade de constructions sans arrière-corps de bâtiment, ces œuvres de parade que l'on étale aux étrangers. Il soupçonnait dessous le vide d'âme. Il sentait siennes les fièvres et la misère de ce monde. Cette chère Italie, il l'étreignait avec l'ardeur d'un jeune amant, il souffrait de la voir asservie et humiliée, — et pire encore, si elle en était tombée à ce point de ne plus sentir son humiliation!

Assia lui dit, lui caressant amoureusement le front, les yeux, la bouche, dans son lit :

— « Ce n'est pas ta faute, mon chéri! Ne te fais pas de mauvais sang! On dirait que tu lui en veux, presque comme à moi... »

Elle pensait : — « Quand je t'ai trompé. » Elle ne le dit pas. Mais Marc montra, par un sursaut, qu'il avait compris. Elle s'enroula.

— « Pardon », dit-elle à voix basse, « pardon pour elle et pour moi!... »

Marc l'enserra :

— « Je t'aime mieux qu'avant. Mais je suis triste, pour elle, pour toi, pour moi, de ce qui a été. »

— « Je ne le suis pas », dit Assia. « Si tu m'aimes mieux (et je t'aime mieux) qu'avant, je me réjouis de ce qui a été. »

— « Oses-tu bien! » dit Marc.

— « J'ose. Et ose! » dit Assia, lui mordant le cou. « Nous ne sommes pas des oies blanches, qui se lamentent d'avoir sali le bout de leurs ailes. Nous sommes des canards sauvages, qui n'en voleront que plus haut, pour avoir plongé dans le ruisseau. Aime ta canarde! Et aime cette autre (je te le permets), cette Italie qui, son long cou de cygne enfoncé dans la bourbe, montre au ciel son noir croupion, comme une tiare triomphale. Quand il aura bien mangé sa boue, le long cou remontera du fond, et le grand oiseau se remettra à l'endroit; il n'en voguera que mieux, après, sur sa mare — « *mare nostro* »... Il y a temps pour tout : pour le bain de boue, pour le bain de brise. L'Italie fera comme moi. Je suis décrottée. J'ai pris mon bain. Et je te tiens. Dis que je sens bon l'air marin! »

— « Tu es la sirène entortilleuse », dit Marc enlacé, l'enlaçant, — « même ta boue sent le varech. »

Elle lui rendait par son assurance joie et confiance

en la vie. Non, il n'était pas possible que cette Italie, que cette terre des dieux et des héros fût telle que la représentaient la presse aux ordres des *condottieri* et ce décor de théâtre, brossé pour le scénario du *Duce*. Sous ce silence des bouches bâillonnées, nous savons bien qu'il est des âmes les plus libres, comme notre comte Chiarenza. Nous en connaissons chez les vivants, que nous éviterons de nommer, pour ne parler que des immortels sacrifiés, des Amendola, des Matteotti, et des Lauro, frères d'Icare (1). Les noirs tyrans et les prêtres simoniaques, que Dante, aussi féroce qu'eux, mais dans la haine comme dans l'amour jetant les feux de son génie de diamant, a torturés dans son Enfer, furent engendrés de la même terre qu'ont jonchée les roses d'Assise et le sang de saint François. La plèbe abjecte qui déchirait, comme aux jeux du cirque, les nobles victimes des Bourbons, était la sœur des martyrs du *Risorgimento* et du peuple le plus humain du monde. Cette terre sacrée reste toujours pour notre amour celle de l'apôtre du droit des peuples : Mazzini. Il vit encore, notre Mazzini, dans les cœurs de tels de ces hommes opprimés, que ne pliera jamais l'oppresseur. Il suffit à Marc d'en rencontrer un seul, un jeune ami du comte Bruno, son *alter ego*, dans l'œuvre mutilée du *Mezzogiorno*, qui lui rappela, avec un sourire triste et fier, la parole héroïque d'Euphorion :

— « *Une forteresse inexpugnable est la poitrine d'airain de l'homme...* » (2).

La certitude se fit en lui que tous les assauts de la tyrannie s'y briseraient. « *Credo...* Je crois!... Je crois que l'Italie ressuscitera. Je crois en la vérité et la vie. »

Assia disait :

(1) Lauro de Bosis.
(2) Gœthe : *Second Faust.*

— « Nous sommes sains. Le monde est sain. Le malsain meurt. Le sain vivra, le sain vaincra. Et nous l'y aiderons, mon ami! Nous sommes tous les deux enrôlés dans la grande équipe des balayeurs. Demain, branle-bas! On balaiera, chacun, devant sa porte. Et si ça pue devant leur porte, et qu'ils soient trop lents, ces *lazzaroni*, à la besogne, on balaiera devant leur porte! S'ils ne se délivrent, nous les ferons libres... En attendant, grand paresseux, dérouille tes membres! Et à plein corps, — (la joie est force) — prenons la joie! »

— « Je prends *ma* joie », dit Marc, la prenant.

La joie rentra. Et, de tout le reste du voyage, elle ne lui sortit plus du corps. Entre les deux ensorceleuses, Assia la chatte et la *Primavera* d'Italie, il n'y avait plus place pour le souci. Et de quel souci s'encombrer, du moment qu'on sait ce qu'on fera — c'est décidé! — et que demain, on agira ? Il n'y a plus qu'à attendre demain. Demain viendra. Et la conscience en repos, allégés, piquons du bec et savourons les dernières heures d'aujourd'hui!

Ils les savouraient, à trois becs. Jamais étourneaux en vendanges ne montrèrent plus bel appétit. Il y avait si longtemps qu'ils étaient sevrés de ces fruits dorés! Marc ne les avait jamais connus. C'était la première fois qu'il sortait de la France du Nord. Il disait, les larmes aux yeux :

— « C'était donc vrai ? La beauté existe réellement sur la terre! »

Assia riait :

— « Flatteur pour nous! »

Marc, confus, s'excusait :

— « Non, je ne dis pas : toi, je ne dis pas : vous. Vous, vous êtes moi, je ne vous vois plus. Je dis : tout ça, tout ça qui est autour... » (il montrait le ciel et la terre).

— « Ne t'excuse pas, va, mon loup! » disait Assia. « Je sais très bien que quand je serais dix fois plus laide encore que je ne suis, tu m'aimerais plus que la plus belle. Tu n'y peux rien! Car tu me tiens et je te tiens. Donne-t'en donc, plein les yeux! Ton Assia n'est pas jalouse. Et même, si ça t'en dit, baise la bouche d'une de ces filles aux yeux de braise, qui portent des paniers sur leur tête et qui s'avancent sur la route, comme des Victoires, dont la nef dresse à la proue le bouclier de leurs seins durs! Tu m'en rapporteras le goût d'orange... »

Elle ajouta :

— « Ou bien d'oignon... Ça ne fait rien! Je ne suis pas jalouse d'un fruit. Ta bouche est à moi. Réjouis ta bouche! Tout est à moi. »

Leur allégresse allait croissant, en avançant en Italie. Elle eut sa pleine lune, après la traversée de l'Apennin. Les deux femmes guettaient d'avance l'émoi de Marc, à ses premiers pas dans Florence. Elle dépassa leur attente. Marc perdit le souffle, quand il se vit enserré dans les rues étroites aux larges dalles, entre les parois implacables des hauts palais, et, se dressant, trouant le ciel, l'épée nue de la tour de la Seigneurie. L'effroi, premier. Il ne le dit pas. Le coup de poignard. Ses jambes fléchirent, il s'adossa contre le mur. Puis, comme de la brèche le jet de sang, l'admiration jaillit en cris. Ses compagnes riaient : elles ne voyaient que la beauté. Du *Quattrocento* des massacres, de la mort embusquée à chaque détour, elles ne touchaient des yeux que la robe d'art et la cotte d'armes fine et fière, l'*Armeria*, dont les siècles, ces gardiens de musée, ont frotté les taches de sang. Mais Marc, bon chien, du premier coup flaira la rouille. Le sang est le sang. Il n'a pas d'âge. Etait-ce celui de Matteotti ?... Au coin de la place, Annette lui montrait où fut brûlé le bouc

de Dieu, Savonarole... Et là, aux crocs d'étal dans la façade du noir palais, où furent fichés les têtes et le quartiers des conjurés... Et sur les murs, dans les églises, ces *Duci*, les *condottieri*, les grands bouchers... Et ces femmes riaient, comme rient, dans les fresques et les peintures des musées, les filles blondes, maigres, aux pieds longs, ondulantes comme des joncs, la tête trop lourde pour la tige... Et Marc rit. Il rit aussi... La vie est belle. On lui pardonne d'être cruelle, quand le ciel pose sur son front, comme sur le faîte des durs palais, sa couronne de violettes. Et sous ce front, quand fleurissent ces yeux brûlants comme des bouches. Et dans ces bouches, la musique du mélodieux parler toscan... Et pour achever la griserie du ciel, de l'art, et des beaux corps, un bon repas arrosé d'un frais et chaud *fiascho* de Chianti... Marc n'était point un abstinent. Ni ses compagnes, filles de Noé. Ils rendaient grâces à tout ce qui est bon...

Mais si, le soir, quand ils rentraient, las et heureux de leurs trottes, leur tête dansait, c'étaient leurs yeux qui avaient bu, bien plus que leur gosier, le rayonnement de la journée. Et dans leurs chambres communiquantes, dont ils laissaient la porte ouverte, ils continuaient de babiller, d'un lit à l'autre, la mère poule et ses canards, jusqu'à ce que le sommeil les terrassât. Mais il arrivait qu'au milieu de la nuit, Annette se levât — (elle était vite rassasiée de sommeil); — et elle allait, sans bruit, pieds nus, boire à sa fenêtre le merveilleux ciel étoilé. Elle restait là, des heures, dans une extase engourdie, jusqu'à ce que l'aube et le froid la ramenassent frileuse dans son lit.

Une fois, son Marc la rejoignit. C'était la veille du départ. Ils devaient, le lendemain soir, s'acheminer vers Rome. Cinq jours de la Ville éternelle. Puis, le retour... Marc s'approcha, sans être vu. Il posa sa main

sur la main de sa mère. Elle tressaillit, et précipitamment elle s'excusa, comme une enfant prise en faute. Elle dit :

— « Ne me gronde pas! Par de telles nuits, c'est un péché de dormir, quand on n'a plus que si peu à vivre!... »

Il ne protesta pas, comme l'on fait en pareil cas, par politesse. Il ne dit pas : — « Tu n'as pas si peu, tu as beaucoup... » Il dit :

— « C'est vrai. »

(Le lendemain soir, elle se le rappela...)

Mais il était allé chercher une pelisse, et tendrement il en enveloppa les épaules de sa mère. Alors, elle sentit la fraîcheur de la nuit; et elle frissonna. Il lui prit la main, et ils restèrent, contemplant la nuit et leurs pensées. De la fenêtre au dernier étage, ils voyaient les toits de Florence et, émergeant, les campaniles et le Dôme trapu, arc-bouté sur ses tambours, comme un insecte monstrueux prêt à sauter. D'en bas montait le murmure des fontaines; et, comme les coqs, les horloges qui se passaient, tous les quarts d'heure, le mot d'ordre, inlassablement rappelaient la fuite du temps. De rares pas faisaient sonner les dalles. Et de la chambre voisine (Annette et Marc souriaient) leur arrivait le petit ronflement décidé de Assia. Annette demanda à son fils :

— « Mon grand, maintenant, es-tu heureux ? »

Il dit :

— « Ma grande, merci! »

— « De quoi merci ? »

— « De m'avoir fait vivre. »

Elle eut le cœur inondé de joie :

— « Alors, tout compte fait, tu ne regrettes pas l'aventure ? »

— « L'aventure d'être un homme ? » demanda-t-il.

« Non. Tout compte fait, misères et hontes et cruautés, et la mort au bout, cela valait la peine d'être vécu!... *Dimicandum*... C'est beau, c'est bon... »

— « Avec la paix dans le cœur. »

— « Paix dans la guerre. Et de bons compagnons de combat comme ces deux-là... »

Il désignait celle qui dormait; et l'autre, il passa le bras autour. Annette dit :

— « Celui qui tombe, les deux autres le porteront au but. »

(C'était à elle qu'elle songeait.)

Marc dit :

— « Promis! Celui qui vaincra, c'est pour les trois.»

Annette, fièrement, dit :

— « C'est pour tous. »

Marc rit de joie. Et il embrassa fougueusement Annette, qui lui rendit son étreinte...

Un frôlement de pieds nus. Une voix moqueuse qui souffla :

— « Flagrant délit! »

Et deux pattes leur enfoncèrent leur pince dans le gras du dos. C'était la chatte. Assia dit :

— « Quelle honte! Maman Annette me débauche mon mari. Coureur! Veux-tu rentrer dans mon lit! »

Mais ils la prirent entre eux deux, enveloppés de la même pelisse de berger. Assia taquinait l'un, taquinait l'autre; et l'un et l'autre la chatouillaient... Mais ils s'immobilisèrent tous les trois, devant l'aube aux pieds rapides qui semblaient courir sur les toits. L'ombre fuyait dans les recoins. Et soudain flamba d'un rai d'or la dague d'une croix au faîte d'un dôme. Le jour, d'assaut, était entré.

Ils sortirent de l'hôtel assez tard. Ils s'étaient promis de ne rien perdre de cette dernière journée. Mais ils se rendormirent dans leurs lits, et ils firent grasse matinée. Marc et Assia, se réveillant aux bras l'un de l'autre, sursautèrent en entendant sonner onze heures. Mais, « tout compte fait », ainsi que disait la maman, ils ne trouvèrent pas que ce fût du temps perdu.

Annette ne les avait pas attendus. Elle avait laissé un mot sur sa table, pour leur donner rendez-vous un peu avant midi, à l'intérieur du Dôme. Ils l'y cherchèrent et finirent par la découvrir, au plus obscur, dans l'ombre du maître-autel, au pied de la tragique *Déposition de Croix*. De Michel-Ange, c'était l'œuvre qu'un invincible attrait avait, entre toutes, désignée au cœur d'Annette; et elle était venue lui faire ses adieux. Ils l'entraînèrent. Assia avait peu de goût pour Michel-Ange, (elle en avait assez peu pour l'art); et elle avança dédaigneusement la lèvre, pour manifester son aversion contre ces larves de pierre, emmaillotées de demi-ténèbres, comme d'une toile d'araignée. Et l'araignée était là-haut, tapie, au fond du puits de la coupole, avec ses énormes tentacules.

— « Ouf! Sortons! » fit Assia, les emmenant, tambour battant. Elle ne se sentait jamais à l'aise, sous ce dieu crispé qui guette au fond du trou.

— « Le diable », dit Marc, « n'aime pas l'eau bénite. »

— « J'aime l'eau libre », dit Assia, « l'eau de la terre, au soleil. Boive qui veut l'eau sacrée des bains de pieds! »

— « Et tu aimes encore mieux l'eau des vignes ? »

— « C'est le sang de Dieu », dit la diablesse, fanfaronnant. « Allons pinter! »

Ils s'acheminèrent gaîment à déjeuner. Ils avaient élu, près de l'Arno une *trattoria*. Chemin faisant, Assia plaisantait Annette sur son goût d'ombre et de dévotion. Elle disait que, si elle le lui avait connu plus tôt, elle ne l'eût pas épousée. Annette disait que l'ombre est nécessaire, pour mieux goûter la lumière.

— « Et la douleur pour savourer la joie... Je connais l'antienne », répliquait Assia. « *Durch Leiden Freude*... Merci! Je m'en tiens à la joie non trempée d'eau, comme le vin pur. Ma tête est de taille à la supporter. Je ne veux pas de larmes dans mon verre. Mon Marc tout pur... »

— « Ton Marc, ton Marc! Accapareuse! Part à deux! C'est de ma cuve qu'il est sorti. »

— « Et quel rôle est-ce que je joue dans tout cela ?» protesta Marc. « C'est ridicule! Fermez vos becs, les deux commères! Je veux bien être bu et mangé, mais que ce soit au moins par le « grand gousier » de l'humanité. »

— « L'humanité, c'est moi », dit la gloute.

Mais elle ajouta :

— « On rit, mon loup, mais tu as raison. Et c'est pour cela que nous t'aimons. Je ne suis pas une accapareuse. Je veux que mon Marc soit pour

tous. Qu'ils te mangent, ceux qui ont faim! Et que l'on soit, tous les trois, bus et mangés ensemble! »

Au Ponte Vecchio, les deux femmes s'attardèrent, pour acheter des souvenirs dans les boutiques. Des mosaïques, des reliures. Assia voulait des cornes de corail, pour mettre en fuite le mauvais œil. Bien qu'elle en rît, il n'était pas sûr qu'elle n'y crût, au fond de son âme emmêlée. De religion, plus une trace! Mais des superstitions, tant qu'on voudra! C'est un jeu. Et pour bien jouer, il faut se prendre à son jeu. — Tandis qu'elle furetait dans les boîtes, elle ne voyait pas autour d'elle le mauvais œil qui rôdait. Marc, qui n'avait point comme elle ses regards occupés par ses doigts, remarquait, à l'entrée du pont, des chemises noires, de jeunes hommes aux aguets, dont quelques-uns faisaient la ronde; et en passant derrière son dos, ils l'inspectaient. Il surprit entre deux d'entre eux des regards qui le désignaient. Il n'en dit rien à ses compagnes. A tout autre instant, Assia eût, avant lui, vu et peut-être reconnu : car ce n'était pas la première fois que de telles figures les croisaient. Mais les fétiches de corail, comme les dieux d'un autre clan, lui tenaient les yeux et la menaient au traquenard.

Emplettes faites, les deux femmes retournaient, avec Marc, vers l'entrée du pont; et ils venaient de croiser le groupe de guet, avec lequel Marc s'était toisé. — Assia, babillant de ses babioles, s'interrompit net et se retourna, une fois passée : elle avait cru voir (illusion!) passer en taxi le vieux « *oldman* » de Lugano, le confident de Buonamico; et elle suivait du regard le taxi qui s'arrêtait à quelques pas; elle guettait. Mais personne ne descendit; et tandis qu'elle regardait en arrière, la *jettatura*, encore la trompait, et le mauvais sort venait par devant...

Ils s'engageaient sur le quai du Lungarno Acciajoli,

quand déboucha d'un coin de rue un homme âgé, à barbe grise, un peu voûté, avec des traits nerveux et émaciés d'intellectuel et des yeux de myope derrière le lorgnon. Il jetait autour, en marchant, des regards troubles et inquiets. Un jeune garçon de quatorze à quinze ans le devançait; et ses yeux vifs saisirent les noirs oiseaux embusqués, l'instant d'avant qu'ils fondissent. Il se rejeta, avec un cri, vers son père, en tâchant de l'entraîner vers la porte d'une maison. Mais la bande entière, dans une clameur, s'était abattue. En un instant, l'enfant fut projeté à dix pas, et roula. Le vieux homme, cerné, giflé, le lorgnon cassé sur les yeux, un coup de pied au ventre, se plia en deux, fléchit, tituba, s'agrippa, hurla. Un des assaillants, vociférant, leva sa trique. Le jeune garçon, qui s'était relevé, se précipita devant son père, pour parer le coup reçut la trique sur le bras levé qui craqua, comme un baliveau, tomba, fut piétiné sauvagement et traîné par le cou, vers la berge, ainsi qu'un chien qu'on jette à l'eau.

Tout ce tourbillon de film sonore s'était déroulé, à l'accéléré, avant que Assia eût eu le temps de reporter son attention sur Marc. Quand elle y songea, Marc venait de s'élancer.

Leur groupe de trois était isolé sur la chaussée. Tous les passants peureusement avaient fui, ou de loin, cachés, regardaient. Un officier supérieur, âgé, décoré, passant en auto près des tueurs et de l'enfant criant à l'aide, détourna les yeux, et le chauffeur accéléra. Marc cria :

— « Lâches! »

Son cœur avait bondi, avant lui. Il se trouva, avant d'avoir su ce qu'il faisait, en pleine bande noire, qu'il enfonça, comme un boulet. Il arracha de leurs griffes l'enfant, dont l'avant-corps pendait déjà par-dessus le parapet. Mais ce ne fut pas long. Presque aussitôt,

il lâcha sur le trottoir la proie sauvée, et s'affaissa, portant les deux mains à son sein gauche. Un grand fasciste, qui le dépassait d'une demi-tête, (celui-là même qui sur le pont l'avait toisé), mâchoire féroce, lui avait entré à deux mains, de bas en haut, son couteau. Les deux femmes virent le coup. Annette chancela : elle l'avait reçu. Assia sauta, comme une panthère, sur son petit, pour le défendre ; et ses dix ongles labourèrent la face odieuse du boucher, trouèrent les yeux. Les spectateurs attendaient qu'elle fût tuée... Mais un coup de théâtre se produisit. Un homme qui surveillait la scène à distance et qui semblait la diriger, s'était élancé à son tour. Quelques mots suffirent. En un instant, la bande entière se dispersa. Le vide fut fait autour de Marc et de Assia. Ils étaient seuls sous le soleil... Et cette foule, maintenant amassée à trente pas, qui regardait !...

Marc était mort. Du premier coup. Ses deux mains jointes sur son cœur. Le flot de sang ruisselait entre ses doigts. Tête renversée sur le pavé, ses yeux ouverts ne voyaient plus, gardaient gravé, sous le rideau de sang, le ciel toscan...

Annette, seule, à quinze pas, paralysée, le regardait, les yeux béants, le souffle arrêté, tendant les bras. Le souffle revint, comme un soufflet usé qui halète. La foule, derrière, l'entendait. Mais pas un ne s'en détacha pour soutenir la mère. Elle s'était mise en marche vers le fils. Mais ses jambes étaient de pierre. Chaque pas lui coûtait un effort surhumain.

Elle arriva près de Assia penchée sur le bien-aimé, dans son sang. Elle l'écarta. Elle s'assit dans ce sang. Elle prit le fils mort à pleins bras, elle l'étreignit, elle l'étendit sur ses genoux. Et brusquement, — toute la vie, et avec la vie la douleur reflua, comme au dégel une rivière, — la face levée vers l'implacable, vers le

ciel vide, elle clama. Telle une « *vocifératrice* » Corse. La foule, muette, haletait d'émotion, à son tour. Mais pour la plupart, l'émotion était de théâtre. Assia, saisie, avait suspendu ses sanglots, pour écouter le *lamento*. La mère appelait le fils :

— « Reviens, reviens! Ne t'en va pas, mon petit!... »

Elle l'implorait, elle l'exigeait des autres *Mères*, des sources insondables de la Vie; elle eût été l'y chercher, comme Orphée. Elle le baisa, elle mit sa bouche sur le trou de sang, sur la fontaine de la poitrine. Et la déchirante mélopée se déroulait de la bouche sanglante. Mais pas un pleur ne sortait des yeux...

La police alors entra en scène. En quelques minutes, la foule fut balayée au delà du pont; aux quatre coins, la circulation fut arrêtée; et à toute vitesse, de la via Por S. Maria, un taxi déboucha, vint se ranger près des deux femmes et du corps. En sortit l'homme qui avait semblé le metteur en scène. La tête nue, l'air compassé et solennel, avec des condoléances officielles, il s'avança près d'Annette; et, à son geste, deux autres hommes se baissèrent pour prendre le corps... Alors, le *lamento* s'éteignit net. Annette, fixant l' « ennemi », l'écarta. Elle entendait rouler dans le lointain sa propre voix; et elle reconnut les abois sauvages de Sylvie, hurlante sur le pavé de Paris, où gisait sa fille tuée (1)... Un calme terrible rentra en elle. Plus un mot. Elle se leva. Son regard appela Assia. Avec son aide, elle souleva le fils, l'amant, l'aimé. Elle avait pris les épaules, Assia les jambes. Sans un regard pour les hommes qui lui offraient leur secours, les repoussant, elle porta le corps dans le taxi. Elle l'étendit. Assia monta. Près de monter à son tour, elle découvrit, derrière le mur des policiers, à quelque distance, le vieux et l'enfant assail-

(1) *L'Été.*

lis, pour qui son fils était mort. Ils la regardaient, avec des yeux de chiens battus, sanglants, fangeux, qui demandent pardon. Elle les salua gravement de la tête. Son calme tragique avait l'air de dire :

— « C'est bien. »

Le taxi partit.

A l'intérieur de l'hôtel, sur le parcours, sur l'escalier, pas un visage : la police avait nettoyé la place. Dans la chambre sous les toits, où elle avait vu avec son fils lever le jour, et que brûlait maintenant un soleil assassin, Annette lava le corps, elle le banda, elle l'habilla; elle n'admit sur la chair sacrée le contact d'aucune autre main. Seule, Assia... Mais Assia n'était d'aucun secours. Elle, pourtant habituée à la mort, elle succombait sous l'événement. Elle ne pouvait voir le corps du bien-aimé, sans s'écrouler dessus avec des sanglots ou des baisers furieux. Annette l'enferma dans la chambre à côté, pour achever la funèbre toilette. Et quand après elle rouvrit la porte, elle la trouva sur le seuil, prostrée. Elle la coucha tout habillée sur le lit. Assia, insensible, se laissait faire. Elle avait des accès alternants de torpeur et de fureur.

Autour des chambres, le silence. Tout avait été organisé pour l'interposer hermétiquement entre les deux femmes et le dehors. Aucune visite. On veillait sévèrement à ce que nul ne pût s'entretenir avec elles. Les deux rescapés de l'attentat, père et fils, tentèrent vainement de leur porter leur reconnaissance. Elles n'en surent rien. L'événement fut étouffé dans la presse. Le médecin légal vint pour la forme. Vers la fin de la journée, les autorités italiennes parurent aussi; elles présentèrent leurs condoléances. Annette les reçut, la tête haute, calme et sévère; elle eut la force de ne rien trahir de ses sentiments. Assia avait dû se cacher dans l'autre chambre, pour ne pas montrer

son emportement; jetée sur son lit, elle le mordait. — Le consulat français fit, à son tour, tardivement, acte de présence. Il enregistra les dépositions, se consulta avec Annette pour la mise en bière, la levée du corps et le départ. Elle eût voulu ne pas rester un jour de plus. Mais les formalités l'enchaînèrent jusqu'au lendemain soir.

Elle dut donc passer la nuit dans la ville tueuse, la ville de pierre, qui tant de siècles a lapé le sang des égorgés. (Et c'est de ce sang que la fleur de l'art a germé... En cet instant, Annette eût foulé aux pieds la fleur!...) Assia avait voulu veiller avec elle; agenouillée aux pieds du mort, qu'elle baisait, elle murmurait une incohérente mélopée, qui tantôt s'enflait, tantôt se brisait; elle finit par sombrer dans la nuit de la pensée, sans connaissance, la joue posée contre un pied nu de Marc. Annette, assise, le buste penché, de ses yeux secs fixait le gouffre. La nuit, partout : en haut, en bas ; la nuit, dehors; la nuit, dedans. Des ailes noires la tenaient planant au centre. Elle-même était la Nuit.

Le jour revint. Une nouvelle ère... *Post mortem*... Un soleil étranger, que *ses* yeux n'avaient pas connu. Annette appartenait maintenant à un autre siècle...

Mais il n'était pas temps de fermer les yeux et de s'étendre, comme lui, près de lui, les mains jointes au creux de la poitrine. Il y avait des devoirs à remplir. Elle fit sa toilette, se rhabilla; elle veilla à ce que Assia prît, malgré elle, la nourriture. Elle l'y força. Assia refusait, mangeait, pleurait, mangeait ses larmes et son repas. Et à la fin, elle eut un haut-le-cœur, elle rendit le repas. De très bonne heure, le double cercueil avait été apporté; et l'on scella la prison de plomb. Assia s'enfuit dans le couloir, comme une égarée; elle

se bouchait les oreilles avec ses mains. Annette refusa de s'éloigner : elle regardait murer son enfant. Elle lui disait, à bouche close :

— « N'aie point peur! Mon petit, je suis là... »

Après, ils restèrent seuls, tous les trois. Volets fermés, toute la journée. Ils ne bougèrent plus. Le fils, la mère et l'épouse. Ils étaient tous les trois étendus. Annette avait pris près d'elle, sur son lit, Assia, qui ne pouvait rester seule; elle lui tenait la main, côte à côte, allongées toutes deux sur le dos. Assia, abrutie de douleur, s'engourdissait aux bruits de la rue, ou s'agitait au ronflement sinistre d'une grosse mouche dans la chambre; la main d'Annette la serrait plus fort. Les yeux ouverts, qui regardaient sans le voir le plafond, Annette remontait avec Marc toute sa vie.

Le train partait, le soir, après onze heures. Les deux femmes retrouvèrent sur le quai le consul de France, qui les avait prises sous son égide et ne les quitta point qu'il ne les eût vues embarquées. Elles avaient un compartiment réservé. En se penchant par la portière pour dire adieu, Annette aperçut encore une fois, au delà d'un barrage, le jeune garçon au bras cassé, que l'intervention de Marc avait sauvé. Il avait réussi à s'introduire sur le quai; mais on le maintenait loin du wagon. Annette lui fit signe de la main, et elle exprima au consul sa volonté de lui parler. A contre-cœur, le commissaire laissa passer l'adolescent, qui se précipita sur le marchepied, baisant la main d'Annette en pleurant. Il disait avec volubilité des mots que Annette ne pouvait comprendre; mais ils n'avaient pas besoin des mots. Annette, dégageant sa main, la posa sur la tête du jeune garçon, et elle dit, à haute voix, de façon que chacun des témoins pût l'entendre, qu'elle le recommandait aux soins des autorités; et elle pria le consul de l'informer, par la suite, de ce qu'il devien-

drait. Elle voulait, dans la mesure du possible, empêcher les vengeances de s'exercer, après son départ.

La locomotive siffla. On ne tenait pas à ce que cette scène se prolongeât. Annette se rassit dans ses voiles. Et dans la nuit le convoi s'enfonça.

TROISIÈME PARTIE

Via Sacra

Sylvie n'était pas très bien portante, ces jours-là. Elle ne l'était plus, depuis longtemps. Mais ce matin, elle fut prostrée. Un accablement pesait sur ses membres. Elle avait peine à se lever. Où était-il, son vif-argent des aubes d'antan, lorsque, les paupières à peine entre-bâillées, l'esprit bondissait hors du sommeil, et, du même coup, lançant les draps, les jambes nues hors du lit, et sur le tapis les durs petits pieds dressant leurs orteils ?... Elle se levait aujourd'hui, pour s'asseoir molle et sans souffle, sans même l'ombre d'énergie pour passer un pyjama, mouillée de sueur et frissonnante. Il lui fallut un grand effort pour faire sa toilette, en s'y reprenant à plusieurs fois. Ce n'était pas tant la force physique qui lui manquait, que la volonté. Car chacun de ces mouvements qui naguère s'accomplissaient mécaniquement, l'un déclenchant l'autre, sans qu'elle eût la peine d'y penser, réclamait d'elle aujourd'hui une volonté. Le bras levé vers les cheveux retombait, ou restait figé sur place, si on ne lui disait, à tout instant :

— « Allons, avance!... »

C'était lassant. Et tout de suite, au moindre effort, ce manque de souffle... Elle regardait dans le miroir

son teint jaunâtre et, dans son peigne, les cheveux emmêlés : (comme ils tombaient!...). Ils grisonnaient, sur les tempes. Elle avait un sourire de pitié méprisante. Son énergie se retrouvait dans le dur jugement qu'elle portait sur cette guenille de corps, cette piètre étoffe usagée. Elle en examinait crûment les mailles relâchées. Et comme sa main palpait son ventre, elle eut une douleur aiguë, tel un couteau qui s'enfonçait. Elle s'affaissa, nue, assise sur le rebord de la baignoire, ployée en deux, et les deux mains pressant la blessure. La douleur disparut, en s'enfonçant. Mais Sylvie s'éternisait dans sa position, suivant le trait au fond de son corps. Elle se redressa enfin, promena sa main sur sa cuisse gauche un peu enflée, autour du genou : la peau très blanche était lisse et tendue; et toute la jambe était pesante comme une pierre. C'était de là que lui venait sans doute cette lassitude. Mais la lassitude n'eût été rien sans le désarroi qui la poignait, à ce moment. Elle ne pouvait se l'expliquer. Aucune raison. Les choses allaient comme elles devaient aller. Elle vieillissait. Sa vigueur, sa santé, sa vie, fichaient le camp. Elle savait pourquoi! Quand on sait pourquoi, et que si on est usée, on s'est usée par volonté, en trop jouissant, on ne se plaint point, on en a eu pour son argent. Sylvie ne marchande pas ce qui vaut le prix, pas plus qu'elle ne se laisse marchander en affaires. Bonne payeuse!... Alors, pourquoi cet abattement ?

Elle ne bougea pas de chez elle, toute la journée. L'appartement était désert. Bernadette et son mari avaient profité des congés de la Pentecôte, pour faire une course de plusieurs jours en leur auto, jusqu'à Bayonne. Sylvie, engourdie devant un tiroir ouvert, rangeait, laissait tomber de vieilles lettres, s'oubliait à songer sur une ligne. Le front lui faisait mal, entre

les sourcils. Ce mal lui était une compagnie. La longue journée vide passa. Sylvie se retrouva, déjà, au bord de la nuit. Elle avait dû somnoler par instants. Elle eut un regret inquiet que le temps eût fui si vite. Elle eût voulu le retenir.

On lui monta les journaux du soir. Elle les ouvrit sans hâte, dans son lit. Ses yeux indifférents effleuraient les faits-divers. Aux dernières nouvelles, cinq lignes brèves :

« *Un Français à Florence, victime d'un attentat...* »

Elle ne lut point (elle crut qu'elle n'avait point lu) au delà de cette première ligne. Elle ne s'y arrêta point. Elle éteignit : — si lasse qu'elle laissait le journal ouvert sur le lit... Sommeil. La fosse à l'informe... Ou cet informe n'est-il que l'oubli instantané des formes qui se succèdent, harcelantes et sans trève ? On est comme dans un sac, ligotée et lancée dans le vide, sans air et sans lumière ; on est sans mains, sans souffle et sans yeux... Elle fut emportée ainsi, pendant toute une nuit. Elle s'y arrachait, faisant craquer les liens du sac, et retombait épuisée, pour des heures...

Quand elle réussit enfin à s'en évader, elle alluma, et vit que minuit n'était pas sonné : elle avait sommeillé moins d'une heure. Une angoisse intolérable lui tenait la gorge. Elle prit un livre et tâcha de lire. Son regard s'en allait vers le journal sur le lit. Elle le reprit, retrouva, sans avoir conscience de la chercher, la ligne sur « *le Français à Florence* », lut plus loin : — « *Ribière...* », eut une pinçure au cœur... (Elle se rendit compte alors qu'elle avait dû lire déjà ce nom, la première fois)... resta, le journal en main, épelant chaque lettre... Il y avait bien « *Ribière... tué, au bord de l'Arno, dans une dispute avec des chemises noires.* »... Elle haussa les épaules, rejeta le journal, réteignit, tâcha de faire

aussi la nuit dans son esprit. Qu'est-ce qu'elle avait pu croire ?...

— « Imbécile!... Tu ne sais qu'inventer... »

Il y avait bien un « *b* »... Elle se retourna sur l'oreiller... Tout de même, c'était rassurant de savoir que son neveu et sa sœur étaient en Suisse... Grâce à Dieu! Elle eut besoin de se le répéter, plus d'une fois, cette nuit. La raison était convaincue. L'instinct ne l'était point. Et elle ne s'avouait pas qu'elle s'arrêtait de respirer, chaque fois qu'elle entendait un pas qui montait l'escalier.

Le matin reparut, sans qu'elle eût dormi. Mais elle respirait mieux. Aucun télégramme n'était venu. Les mauvaises nouvelles vont toujours vite.

Ce ne fut pas un télégramme. Ce fut une carte. Elle était bonne. Il y a de bonnes nouvelles qui sont plus terribles que les pires. Le timbre de la poste marquait : « *Florence* »; et c'était Marc qui lui écrivait!... Une vague de sang passa devant les yeux de Sylvie. Elle ne vit plus. Et la douleur au ventre une seconde fois la poignarda... Elle se débattait dans le brouillard. Elle voulait lire. Il fallut attendre que la vague retombât. Ses mains tremblaient...

Marc écrivait. Il vivait donc. A quelle date ?... Avant-hier. Marc était gai, tendre, et malicieux. Il plaisantait familièrement la vieille amie. Il lui envoyait une carte illustrée, qui représentait *la Madone à la Chandelle* de Crivelli, au Musée Brera. La belle personne, fraîche et saine, aux traits nets, fins, un peu secs, qui fait une moue décidée, trône somptueuse et rustique, sous un baldaquin enguirlandé de fruits; et sa belle main robuste, aux doigts longs, tend à l'enfant une poire.

Et le gamin (celui de Paris) écrivait :

— « Tu te reconnais ? »

(Et c'était vrai, elle lui ressemblait : celle d'autrefois! Il la voyait donc encore ainsi ?)

Et il ajoutait :

— « Et autour de ton trône, toutes tes victoires. Sont-elles juteuses, toutes ces poires!... Et la petite chandelle à tes pieds, — c'est moi. »

(Le cher polisson! Il lui écrivait sur une carte ouverte...)

Et il disait encore :

— « Non! ne fais pas ton menton fâché! Pardon! Je suis fou! Ce soleil doré me grise. Et tout ce qu'on voit, ces vieilles pierres, ces jeunes fleurs, ces belles filles d'autrefois et d'aujourd'hui. Ah! que c'est beau! Qu'il fait bon vivre! Ma chère vieille, pourquoi n'es-tu pas avec nous? Que tu me manques! Quand je t'ai vue dans ce tableau, j'ai failli embrasser la Madone. Mais je ne l'ai pas dit à Assia... Tends ton menton!... »

Oui, il devait avoir bu, le fou, un coup de soleil de trop. Qu'il était jeune! Qu'on se retrouvait jeune, en l'entendant!... Sylvie, riant, tendait son menton; et elle baisa les lignes sur la carte...

Puis, de nouveau, l'ombre et l'angoisse... Elle compara le jour et l'heure de la carte avec ceux du fait-divers...

— « Non! impossible!... D'y penser seulement, c'est un crime!... Est-ce que je n'aurais pas été prévenue vingt fois, depuis hier matin ? Vieille folle!... »

Mais, la minute d'après, elle était sortie du lit, et précipitamment elle s'habillait, de ses doigts fiévreux, qui, pour la première fois, se trompaient en mettant les agrafes. Et sans prendre le temps d'absorber son café (c'était un rite du lever), elle sortit, enfouissant dans son sein, contre sa peau, la carte de Florence... « Folle », elle l'était. Car, malgré la menace de sa jambe gonflée, (elle était experte en maladies, elle savait de quoi il retournait), elle voulut monter à pied jusqu'au haut de la colline de Montmartre, pour prier dans la Basilique. C'était un vœu. Elle gravit, serrant les dents, tirant après elle ce boulet attaché, à la fin portant d'une marche à l'autre sa jambe avec ses mains, elle gravit l'escalier de deux-cent-vingt-cinq marches. Elle l'eût bien monté sur les genoux, si elle n'avait craint de ne pouvoir se relever. Elle arriva exténuée. Elle s'affala, devant une statue de la Vierge, sur un prie-Dieu. Elle pria, pria. Mais elle n'arrivait pas à dévider ses prières. Elle brisait le fil. Il lui sortait de la bouche, au milieu, une affirmation monotone, insistante, impérieuse :

— « Il vit, il vit, il vit... Je veux qu'il vive!... »

Elle voulait imposer son ordre à la divinité. Elle le répéta, jusqu'à épuisement. Et puis, elle dut s'inter-

rompre une minute, pour souffler. Et elle se trouva, le cerveau vide, le cœur à sec. Elle leva les yeux vers la Madone penchée au-dessus d'elle, et elle se rappela l'autre, celle qui était son portrait. Elle ne pensa pas un instant à l'impiété du rapprochement. Elle lui parla, d'égale à égale, comme à son image dans le miroir. Elle lui dit :

— « *Je veux. Je veux.* »

comme si elle était à la place de l'autre, sur le piédestal. Mais l'autre restait triste et résignée, les mains ouvertes... Elle *ne voulait pas*... Sylvie, en bas, grondait, et la rage lui montait. Elle reprit son marmonnement précipité; elle le martelait :

— « Il vit. Il vit... »

Elle essaya de corrompre Dieu. Elle lui offrit une somme d'argent, — et puis, des choses insensées : des obligations de piété, ou sans piété, des corvées physiques et morales, qui ne rimaient à rien, des pensums et des tourments incongrus... Qu'est-ce que Dieu pouvait bien en faire ?... Elle en eut l'impression, et elle dit :

— « Mais est-ce que je sais ? Dis, toi! Je ferai tout ce que tu voudras. »

Et elle s'enfonça dans un abîme d'humilité commandée. Mais elle touchait le sol, d'une seule tombée; et l'abîme n'allait pas bien loin. Elle se retrouvait devant son âme sèche, son moi brûlant qui ne savait pas s'oublier; et elle les grattait, avec ses ongles, pour en faire jaillir un flot de foi, qui atteignît au visage Celui qui dort, Celui qui peut et qui ne veut pas, — et que le flot le forçât à vouloir selon *sa* volonté. Rien ne jaillit. Et Celui qui dormait, dormit...

Il ne dormait pas... Sylvie sentit qu'il la guettait entre ses paupières... Et brusquement, elle reçut un coup de tonnerre...

— « *C'est accompli !...* »

Oh! pas par lui, le pétrifié, l'impuissant, le muet! Il n'y avait qu'à regarder la pâle intercédante, celle qui avait reçu la demande et rapportait la réponse, — son air vaincu, ses mains de défaite :

— « *Je n'y peux rien !...* »

— « Alors, pourquoi est-ce qu'on te prie ? »

Sylvie repoussa violemment son prie-Dieu; et dans le mouvement qu'elle fit pour se relever, le prie-Dieu tomba. Mais elle n'entendit pas le bruit de la chute qui se répercutait. Elle entendait, dans le tonnerre de son crâne, la piteuse excuse :

— « *Je n'y peux rien. C'est le Destin...* »

— « Et tu te dis Dieu!... Menteur! Menteur!... Chien du destin! Chien!... »

Elle parlait tout haut. Par bonheur, peu de dévots à l'entour. On n'entendait qu'un grondement, sans distinguer... Le bedeau, attiré de loin par les éclats, arriva pour voir une femme furieuse, qui sortait, bousculant les chaises sur son passage.

Sylvie se retrouva sous le ciel mort, au-dessus du cercle de la ville morte. Et elle redescendit, en titubant, l'âpre escalier des Sept Douleurs. Il y en avait une de plus, à cette heure!... Elle se crispait à la rampe, pour ne pas rouler... Elle arriverait bien assez vite, en bas! Elle savait ce qui l'attendait. Etrangement, elle n'avait plus un doute. En fait, pourtant, elle ne savait rien de plus que quand elle était montée... Elle savait tout! Il eût été inutile d'en discuter avec elle... A mesure qu'elle descendait, sa rancune contre ceux d'en haut tombait. Ils ne pouvaient rien, ils étaient des vaincus, comme elle, — comme tous ces pauvres idiots, qu'elle voyait monter, à leur tour, ainsi qu'elle était montée, une heure avant. Elle avait seulement envie de leur crier :

— « N'y allez pas! Ceux de là-haut ne sont pas capables de s'aider. Comment est-ce qu'ils pourraient vous aider? Vous voyez bien qu'il est mort aussi, le Fils de la Femme, leur Fils de là-haut!... »

Mais à mesure qu'elle descendait, avec sa colère, le dernier reste de ses forces tombait. Elle se traînait.

Avec une peine inouïe, elle atteignit son logis. Malgré son orgueil obstiné à ne jamais demander secours à d'autres, elle dut dire à la concierge qui flânait sur le pas de la porte :

— « Madame Boireau, voulez-vous m'aider à monter? »

Elle n'entendit rien de ce que la brave femme lui disait. Mais sur le palier du second, elle trouva George, qui l'attendait. Elle en était sûre.

George était en noir, et pleurait. Sylvie ne pleura pas. Elle dit :

— « C'est toi, George? »

Elle congédia Mme Boireau, qui n'eût pas été fâchée de rester. Elle dit :

— « Attends que je trouve mes clefs! »

ouvrit, entra, referma. ...Et quand elles furent toutes les deux seules dans sa chambre, et que George, ne retenant plus ses sanglots, tendant les bras, balbutiait :

— « Sylvie... Sylvie... »

Sylvie lui dit :

— « Oui, oui, je sais... »

Elle se laissa tomber dans son fauteuil, blême, épuisée, les yeux fermés, presque morte.

Et alors, elle dit :

— « Maintenant, raconte! »

George avait reçu en Suisse un télégramme d'Annette, avec mission de préparer Sylvie à la nouvelle. Elle était rentrée, avec l'enfant, par le train de nuit. A peine arrivée, elle courut chez Sylvie. Mais à sa stupeur, elle trouva une Sylvie qui était déjà préparée, une Sylvie sans un sursaut, sans un cri, sans une larme. Ce ne fut qu'après avoir déversé tout son gros chagrin de jeunesse, qui se soulage en s'épanchant à flots et avec bruit, qu'elle s'aperçut de la lividité de la femme aux yeux fermés. Et elle s'épouvanta. Elle lui prit les mains glacées, lui toucha le front, lui tâta le cœur, la serra dans ses bras. Sylvie continuait de se taire. Mais elle rouvrit les yeux. Ce n'était point George qu'elle regardait.

George, robuste, la souleva et la traîna sur le lit. Elle la déshabilla. Elle vit l'enflure du bas du corps, et elle jugea exactement du danger. En attendant d'autres soins, elle fit un bandage et disposa le corps étendu dans le lit. Sylvie se laissait faire, sans bouger. George cherchait vainement à obtenir d'elle un mot. Elle s'assit à son chevet, pour la veiller. Elle ne savait comment faire, entre l'enfant qu'elle avait laissé au logis, et cette femme qu'elle n'eût point voulu quitter.

Sylvie perçut son embarras. Elle fit effort pour la regarder, et dit :

— « Le petit t'attend. Va le retrouver! »

— « Mais je ne peux pas vous laisser seule! »

— « J'ai l'habitude. »

— « Mais que ferez-vous, si vous avez besoin de quelque secours ? »

— « Ce que j'ai toujours fait : je m'en passerai. »

— « Mais il ne faut pas que vous bougiez. »

— « Je ne bougerai pas. Je ferai comme *lui*. »

George tressaillit, et ses jeunes larmes rejaillirent. Elle frotta aux joues de Sylvie ses joues mouillées, et Sylvie eut le goût du sel au coin des lèvres. Elle dit :

— « Tu es bien heureuse de pleurer!... Allons, va-t'en! J'ai besoin de rester seule. Je ne remuerai pas jusqu'au soir. Au soir, reviens! Je sortirai. »

George, relevée, les yeux séchés, se récria...

— « Je sortirai. »

George dit non. Elle fit défense. Elle se fâcha...

— « Je sortirai. »

George avait dit que Annette annonçait son retour, le soir. Et sur-le-champ Sylvie avait décidé d'aller l'attendre, à la gare. Il était inutile de discuter.

— « Mais c'est la mort que vous risquez! »

— « Et quand ça serait! »

George protestait. Sylvie fit :

— « Assez! Tu viendras, pour m'aider. Où j'irai seule. »

George se tut, et sortit.

Sylvie resta seule, étendue; et elle ne fit pas un mouvement, de toute l'après-midi. Son corps était mort. Sa pensée était dans le train qui, en ce moment. revenait, grondant, à travers la Suisse et la France, Elle était toute avec Annette. Le vieil amour des deux sœurs les avait rejetées l'une contre l'autre. Et pour

toutes deux, ce fut une diversion salutaire à la douleur. Chacune pensait :

— « La pauvre femme!... »

(Annette : — « Comment, sans moi, recevra-t-elle la nouvelle ? »)

(Sylvie : — « Comment a-t-elle, sans moi, reçu le coup ? »)

Et dans leur deuil, toutes deux cherchaient comment l'alléger à l'autre. Car elles avaient eu beau être longtemps séparées de fait, séparées de cœur, — elles étaient sûres que ce deuil était à l'une autant qu'à l'autre. Cet enfant, elles l'avaient comme fait ensemble, nourri, élevé, partagé; elles ne pensaient plus à se le disputer. Elles mouraient ensemble de sa mort. Que l'une de l'autre elles étaient proches, dans son tombeau!

— « Viens, couchons-nous, ma pauvre Annette! »

Et Sylvie revit leurs deux jeunes têtes qui se touchaient, penchées sur le berceau...

Vers la tombée de la nuit, elle se leva malgré la défense, examina dans ses armoires ses défroques, prit une aiguille et des ciseaux, réajusta une de ses robes. George revint, vers huit heures. Puisqu'elle ne pouvait rien empêcher, elle devait au moins tout faire pour que les risques fussent moins graves. Elle renouvela le pansement et le bandage, elle aida Sylvie à s'habiller. Sylvie prit, du tiroir près de son lit, un petit miroir et son fard; elle ne voulait pas que son aspect pût inquiéter Annette. George, la soutenant dans ses bras de jeune athlète, descendit avec elle l'escalier. Un taxi les emmena à la gare.

Le train du Simplon fut exact, comme les rois (dit-on) et le malheur. Peu après dix heures, les deux femmes qui attendaient virent, dans le flot des arrivants, venir les voiles noirs des deux femmes. La plus

jeune cachait sous le sien son visage; Annette, la face nue, droite, sans se hâter, avait passé son bras sous celui de sa belle-fille; mais l'œil aigu de Sylvie, du premier coup, vit bien que ce n'était pas pour s'appuyer: la plus jeune était la moins ferme. De loin, Annette reconnut Sylvie; et sans que sa marche en fût pressée, dès cet instant, son regard ne quitta plus celui de sa sœur. Sylvie voyait ces yeux se rapprocher : ils étaient terriblement calmes, comme la grande bouche, farouche, fermée. Annette voyait nettement le visage dévasté de Sylvie; et elle n'était pas dupe des expédients; elle détaillait, sous le rouge emprunté, la bouffissure et la blêmeur. Lorsque les sœurs s'embrassèrent, il n'y eut pas un mot échangé; mais dans l'étreinte, elles sentaient la déchirure d'un seul corps. George et Assia mêlaient leurs larmes. Quand elles changèrent de partenaire, dans le court moment où Annette tint George dans ses bras, elle s'informa de la santé de Sylvie. George hâtivement lui murmura à l'oreille. Annette reprit Sylvie, passa le bras autour de sa taille; et la soutenant, sans le lui montrer — car Sylvie, voulant cacher son état, se raidissait — elle perçut sous ses doigts les frémissements de cette chair meurtrie qui trébuchait. Elle emmena sa sœur dans son logis.

La première chose qu'elle fit fut d'aller embrasser l'enfant qui dormait. Elle resta seule, quelques minutes avec lui, dans la chambre non éclairée, où filtrait une lueur par la porte entre-bâillée. Le petit, encore endormi, dit :

— « Bonsoir, papa... »

Puis, s'éveillant à demi :

— « Tiens, ce n'est pas lui, c'est maman Annette. »

— « C'est encore lui! Dors, bien-aimé! »

Il se rendormit.

Annette, revenue près des autres, écarta d'un geste tout entretien. Elle dit à Sylvie :

— « Tu vas coucher avec moi. C'est mieux que tu ne rentres pas seule. Et ça me fera du bien. Mais on ne se parlera pas. C'est promis ? »

Elle la quitta, pour s'occuper de sa belle-fille; elle la força à manger un peu. Assia ne voulait pas, et pleurait. Annette la confia à George, qui l'emmena; et George reçut aussi les instructions pour le lendemain, les formalités à remplir pour les obsèques. En s'en allant, les deux jeunes femmes, qui n'arrivaient pas à tarir l'eau de leurs yeux, se disaient :

— « Comment fait-elle, comment font-elles toutes les deux, pour ne pas pleurer ? »

Et elles en étaient presque révoltées. Mais elles en en étaient aussi terrifiées. George dit tout haut ce que pensait Assia :

— « Mon Dieu, mon Dieu, ce doit être l'enfer, de ne pas pleurer!... »

Les deux sœurs étaient assises sur le lit, elles se regardaient avec une tendresse infinie. Annette aida Sylvie à se déshabiller, et elle s'étendit près d'elle, dans la nuit. Elles s'entourèrent de leurs bras. Et leur énergie se brisa. La cadette se serrait contre l'aînée; et l'aînée étreignait la cadette. Sylvie, la première, gémit :

— « Notre pauvre petit! »

Alors, alors, le torrent du cœur... La digue sauta. Et les larmes les inondèrent... Nul ne pouvait voir. Même pas elles. Chacune buvait sur le visage de l'autre les deux ruisseaux brûlants qui se mélangeaient en une rivière... Triste rivière! C'était leur nom et leur sort. Elle était faite de fièvre, d'amour et de douleur. Mais elle était pure, elle était sainte, en ce moment. Son flot était sans souillure. Elle emportait dans son

courant les derniers restes d'égoïsme. Aucune des deux ne pensait à soi, mais à l'autre — « au pauvre petit » — et à la peine de la sœur. Quand le gros du torrent eut passé, les laissant pleines d'une pitié passionnée, elles se baisèrent mutuellement les yeux et les narines. Avec leurs mains, elles essuyèrent, elles caressèrent leurs joues et leurs bouches...

Puis, Annette, se dégageant des bras de sa sœur, toutes deux étendues sur le lit, côte à côte, se tenant par la main, comme marchant à travers la nuit, — l'aînée raconta à la cadette. Elle dit, en termes brefs et dépouillés, le dernier jour, l'heure fatale. Sa voix était basse, sans timbre, lente, elle s'arrêtait de place en place pour refaire son plein d'énergie, ou quand sa main sentait, dans la main de la sœur, que l'âme de la sœur demandait grâce. Elles arrivèrent toutes les deux jusqu'au bout du récit. Le silence se fit et se prolongea. Sylvie délia sa main, elle se pencha sur la poitrine de sa sœur et mit sa bouche sur la place du cœur. Sa rage du matin était oubliée. Des bribes de paroles religieuses émergeaient de son souvenir :

— « *Stabat mater dolorosa...* »

Annette, immobile, la laissait faire. Oui, elle se tenait — *stabat* — debout dans la nuit. Elle caressa maternellement la tête de sa sœur. Puis, elle dit :

— « Maintenant, reposons-nous! La journée sera lourde, demain. »

Elles se tournèrent le dos, appuyées l'une contre l'autre. Le même flot coulait en elles. Ni l'une ni l'autre ne dormit. Après un long temps, loin dans la nuit, Sylvie demanda, angoissée :

— « Où est-ce qu'il est ? Où est-ce qu'il est ? »

La voix d'Annette répondit :

— « Où est-ce que nous sommes ?... »

Les deux corps adossés frémirent... Fut-ce une minute après, ou bien une heure ? Sylvie reprit :

— « Je ne comprends pas, je ne comprends pas... »

Annette, sans parler, pressa ses épaules contre celles de sa sœur. Sylvie, comme une enfant qui a peur, demanda :

— « Qu'est-ce que la vie ? Qu'est-ce que la mort ? »

Annette dit :

— « La même. »

Annette avait décidé, avec Assia, que Marc reposerait, non à Paris, mais dans le cimetière d'un petit village près de l'Yvette où le jeune couple avait passé des jours sacrés, après le retour des deux enfants prodigues au foyer... Bien peu de jours! moins d'une huitaine... (on ne pouvait s'accorder de congé!...) mais hors du temps!... — Marc en avait exprimé le vœu, devant Assia et devant sa mère, sans bien songer à la réalisation. Mais Annette et Assia s'étaient trouvées d'accord, pour donner à leur chéri cette dernière satisfaction : (c'étaient à elles qu'elles la donnaient).

Cela n'allait point sans de nombreuses formalités. Mais George, avertie, et son père firent rapidement le nécessaire. Annette et George allèrent retirer le corps au dépôt de la gare et l'embarquer pour son ultime destination... Mais pour l'escorter, Annette resta seule.

Elle avait, le matin, examiné soigneusement sa sœur, et décidé que Sylvie ne sortirait plus de son lit, jusqu'à ce que son état fût amélioré. Sylvie avait voulu se révolter. Mais, plus que la volonté d'Annette, la fit plier l'affection qu'elle lisait en elle et la prière instante que ses yeux lui adressaient. Non, elle n'avait pas le

droit de lui rien refuser, en de telles heures, ni de risquer sa vie, quand cette vie pouvait encore être de quelque prix (elle le voyait) à sa grande. Elle pensa :

— « Je ne veux pas mourir. Elle a besoin de moi! »

Quant à Assia, elle avait eu, dans la nuit, une forte fièvre, et le médecin appelé, réservait son diagnostic; il interdisait toute fatigue. Il eût été imprudent qu'elle s'exposât à de nouvelles émotions. Elle s'en désolait et protestait qu'elle voulait accompagner Annette. Mais son subconscient se cabrait :

— « Non, non, je n'irai pas!... »

Elle avait peur du cimetière. Peur de la vue même de cette bière. Peur, cette femme, qui avait traversé tant de champs de mort et de la guerre et de la révolution !... Justement ! Elle les avait traversés. Et c'est après, que leur trace avait lentement, lentement rongé l'acier. Son énergie nerveuse était à vif; et le dernier coup l'avait brisée. Elle ne pouvait plus supporter le tête-à-tête d'une journée avec le mort. Il avait beau être invisible! Si elle l'eût vu, c'eût été moins terrible... « Ce que je vois est hors de moi. Ce que je ne vois pas et qui est là, m'assiège et entre... »

Annette se garda d'insister. Qu'elle fût seule était son vœu : elle n'eût pas osé le formuler. Elle écarta l'aide de George, qui aurait voulu s'accrocher à elle, mais elle ne put refuser celle de Julien Davy.

Un petit cimetière de campagne. Par-dessus le mur de pierres inégales, non cimentées, entre lesquelles il y avait des jours, se renflaient les collines de terre rouge, fraîchement remuées par la charrue. On entendait au loin tinter le soc contre les pierres et, parlant aux chevaux, le laboureur. Les églantines fleurissaient aux haies. L'air tiède et pur était comme une jeune bouche. Et tout le reste était silence, — où s'éboulait la terre sèche sur le cercueil. Annette était là, penchée, et elle écouta, et elle vit tout, jusqu'à la fin. Elle lui disait :

— « Je suis là. Dors! »

Il lui semblait qu'elle bordait dans son lit son enfant. Elle renvoya Julien. Elle resta seule, elle passa l'après-midi, assise au bord. Elle pensait :

— « Mon fils, mon fils!... Comme tu es loin, déjà! Tu as pris de l'avance. Pourrai-je te rattraper ? »

Car une sorte d'illumination lui faisait voir le mort, comme un vivant qui s'éloignait, à grands pas. Et ses yeux suivaient, par-dessus le mur du cimetière, une silhouette d'homme qui s'en allait à travers champs. Il gravissait la colline; et quand il fut arrivé au faîte, la silhouette se mit à décroître, s'enfonça de l'autre côté. Annette lui tendit les bras :

— « Attends-moi! »

L'image s'engloutit dans la terre. Annette, frémissante, s'était dressée. Mais son regard s'abaissa sur la fosse, et dans ses membres la paix rentra. Elle se rassit... Il était là!... Il avait beau s'enfoncer derrière le faîte de la colline. Le fond de la terre était proche. La mère saurait bien rejoindre son fils...

— « Mon grand, mon grand!... »

Ah! qu'il avait grandi, depuis le temps où elle le couvait dans son ventre!

— « Maintenant, tu me dépasses... Hier, mon fruit. Aujourd'hui, mon arbre... »

Et elle regardait, au dehors, au coude du chemin qui montait, un beau hêtre aux rameaux étendus comme des ailes; au pied, une vieille femme chargée d'une hotte s'arrêtait pour souffler, près d'une croix. Elle répéta tendrement :

— « Mon grand!... Soutiens-moi! Je suis si faible! J'ai tant de peine!... Je sais, je sais, je ne dois pas, tu me le défends... Oui, mon vaillant, il faut maintenant que je sois digne de toi... Je le serai, si tu es là. Ne me quitte pas! Tiens-moi la main... Tu verras que ta maman te fera honneur. Elle tiendra, si tu la tiens. C'est toi, désormais, qui es le père. Et moi, l'enfant... Allons, mon grand!... »

Elle se leva. Une petite pluie de mai tombait, la transperçait. Elle tombait aussi sur la fosse. Elle unissait le fils et la mère. C'était comme si chaque goutte qui mouillait son cou et ses épaules désaltérait la soif du mort :

— « Tout est à toi, qui est à moi : l'eau et la terre. Nous partageons. Tu me donnes ta mort, et moi ma vie. Je ne m'en vais pas. Je reste couchée auprès de toi. Je ne m'en vais pas. C'est toi qui vas. Et je te suis. Tu me devances... Courage, Annette! Reprends ta

marche! Où va mon Marc, je suis bien sûre d'arriver. Marche, mon Marc! Ta vieille mère ne te laissera pas en chemin. Nous fûmes un. Nous serons un... »

Et comme elle se penchait, pour caresser la terre mouillée avec ses mains, elle entendit sur le gravier un pas léger qui se hâtait; et, se retournant, elle vit, venant, à longues enjambées, une femme jeune, grande, élancée, vêtue de deuil, qui s'approcha et qui lui dit :

— « Je suis venue... Pardonnez-moi!... Mon train a eu deux heures de retard... »

Annette la regardait, son visage long et ses yeux gris, qui se plissaient, comme pour sourire; et brusquement deux larmes rondes en jaillirent. Elle se taisait, attendant : car elle ne l'avait, avant, jamais vue. L'autre dit :

— « Ruche (1). Il m'a connue. »

Annette dit (son visage triste s'éclaira) :

— « Je me ressouviens de votre nom. Vous avez été la bonne hôtesse de mon pauvre petit frelon. »

Ruche s'inclina, d'un brusque élan (elle avait gardé sa souple échine de lévrier), et, avant que Annette pût l'empêcher, elle avait enfoui dans les mains mouillées, engluées de terre, son museau long. Quand, après, elle se redressa, elle avait aux joues les marques funèbres. Ses yeux de Chinoise de la Loire clignaient, pour refermer le couvercle sur son émotion. Mais Annette avait lu au fond. Et ouvrant les bras, elle baisa sur ces joues la trace qu'y avaient laissée ses mains, — la trace du fils. Ruche, la serrant, sentit le dos que la pluie avait transpercé; elle s'alarma, filialement. Elle dit :

(1) Voir *l'Annonciatrice*, tome I.

— « Mère, il ne faut plus rester ici. Vous prendrez froid. Rentrons ensemble. »

Et elle lui jeta son plaid sur les épaules. Annette, souriant tristement, dit :

— « J'ai bien des filles, à présent. »

Ruche dit :

— « Vous n'en avez pas qui ait pour vous plus de respect et d'amour. »

Annette, lui prenant le bras, s'en retournait à petits pas, comme à regret, du cimetière; elle demanda :

— « Pourquoi ne me l'avez-vous jamais dit, avant ?

Ruche répondit :

— « J'étais de trop. Vous en aviez d'autres. »

— « Depuis quand n'avez-vous plus revu mon fils ? »

— « Depuis sept ans, que nous nous sommes quittés à Paris. »

— « Pourquoi, si vous étiez restés amis ? »

— « Il s'est marié, et je me suis mariée. »

Elle ajouta précipitamment :

— « Mais ne croyez pas qu'il y ait eu entre nous un lien secret! Je n'ai *même* pas été sa maîtresse. »

Il y avait dans ce mot : « même », un regret. L'oreille d'Annette le perçut. Et Ruche, à qui le mot avait échappé, voulut le reprendre :

— « Je ne voudrais pas que vous pussiez le croire. »

Annette la regarda, tout en marchant :

— « Si je le croyais, qu'est-ce que cela ferait ? »

Ruche rougit :

— « Oui, j'ai mal dit. Eh bien alors, je dis : si vous le croyiez, je voudrais que ce fût vrai. »

Annette serra contre son aisselle la main nerveuse qui la serrait.

— « Ma fille franche, vous n'en seriez pas plus proche de moi que ce seul aveu vient de le faire. »

— « Ni moi de lui, si ç'eût été vrai... Je ne veux rien vous cacher... Et puis, maintenant, cela vous revient : c'était à lui, c'est à vous, je vous le dois... Si c'eût été vrai, je mentirais en ne disant pas que j'en aurais moins de regret. Mais je mentirais aussi (me croirez-vous ?) si je ne vous disais que tel que c'est (que ce n'est pas), ce m'est encore plus beau et plus cher... »

Les deux femmes rentrèrent, sous la pluie, au petit hôtel du village, en attendant le train qui devait ramener Annette à Paris. Ruche veillait sur elle. Annette avait encore à remplir quelques funèbres formalités, à voir le fleuriste et le marbrier pour les soins à donner à la tombe, et elle voulut y retourner. Ruche l'accompagna partout, l'aidant de son esprit pratique.

La pluie avait cessé. Les deux femmes, après une longue station auprès de la fosse, firent ensemble, avant de retourner à la gare, quelques pas autour du petit tertre et elles s'assirent un peu au-dessous, dans la campagne. Ruche racontait ce que Marc avait été pour elle, les jours passés, aussi les nuits. Elle parlait avec sa franchise nue, exacte, sans voile, sans trouble, sans embarras, qui était comme un dessin net, d'un trait sûr, sans repentirs. Absence totale de sentimentalité et, dans sa précision réaliste, rien de vulgaire et d'appuyé. La mémoire de la narratrice était un miroir infaillible, mais de style. Annette, penchée sur lui, se taisait ; dans son chagrin, un sourire pâle, comme le soleil au travers de ce jour pluvieux de mai, passait en évoquant les deux enfants à la dérive qui, dans la nuit fiévreuse de Paris, s'entretenaient sur le même lit, en tenant chacun les pieds de l'autre dans ses mains. Ruche disait :

— « Il m'a sauvée. J'allais au fond. Si je suis encore, et tout ce que je suis, c'est à cette nuit que je le dois, aux quelques jours passés ensemble, à cette sagesse,

à cette bonté inattendue, que j'ai trouvées en votre garçon. Jamais à lui je ne l'ai dit. On n'aimait pas à s'attendrir. Ce qu'on avait de plus intime, la reconnaissance et l'affection, on avait bien soin de l'enfouir, — que l'autre ne les vît! C'eût paru sot. (On voyait, tout de même!...) Mais ce qu'on enfouit dans la bonne terre n'en pousse que mieux. La petite plante de cette nuit-là a fait un arbre, dans ma poitrine. Je l'ai ici, » — (elle touchait son sein plat) — « le souvenir sacré de ces instants, et contre ma joue les pieds de votre Marc. Je baise ses pieds... »

Et Annette se souvint... Une autre, un jour, dans la nuit des temps, avait dit cela (1)... Elle appuya son front de vieille femme fatiguée sur la ferme paume de la jeune femme, dont le long corps avait servi d'oreiller à son fils.

Ruche racontait maintenant sa vie. Rentrée en province il y a sept ans, elle avait épousé un jeune avocat de talent, Renaud Cordier. Elle avait de lui, déjà, trois enfants. En reprenant pied dans la vie bourgeoise, elle entendait bien ne pas abdiquer. Elle se piquait d'honneur que sa maison fût bien tenue; mais elle ne s'enfermait pas dans sa maison. Elle avait mis son intelligence au service de son mari, et son mari au service de causes sociales, de coopératives et de syndicats. Elle s'était faite son secrétaire; elle collaborait avec lui; et on était sûr (elle ne le disait pas) qu'elle l'inspirait, elle lui avait ouvert de plus larges horizons. Cet homme d'esprit noble (elle le disait bien meilleur qu'elle) avait accepté, dès le début, la condition qu'elle avait posée à leur union : respect mutuel de la vie propre de chacun, confiance mutuelle, une fois pour toutes. Il avait tenu loyalement son engage-

(1) Le chant d'Annette à la fin de *L'Été*.

ment. Il la laissait, quand elle voulait, comme elle voulait, aller et venir, voyager et voir qui lui plaisait, sans lui demander compte de ses actes. C'était, avec une femme comme Ruche, le meilleur. Elle n'eût pas fait tort d'une ligne à qui lui faisait crédit plénier. Et à qui ne lui demandait pas ses comptes, elle les rendait exactement. Il n'ignorait rien de ses pensées. Et il savait ce que Marc avait été pour elle. C'était lui-même qui avait dit :

— « Vas-y, ma grande! J'irais aussi, mais je te gênerais. »

Annette songeait à la vie qu'elle avait manquée avec Roger. Ce qu'elle eût voulu et ce que Roger lui avait refusé, ces deux jeunes gens, trente ans après, le réalisaient. Elle était si bien reprise par le souvenir qu'elle mêlait avec le présent le passé, et qu'elle dit :

— « Vous remercierez pour moi votre Roger. »

Ruche, sans comprendre, reprit :

— « Renaud. Erreur de nom de chevalier!... »

Elle raccompagna Annette jusqu'à Paris. Il était tard. Elle la laissa à la porte de sa maison. Elle refusa de passer la nuit chez elle. Elle prétextait qu'il lui fallait rentrer sur-le-champ, à Lyon; et elle reprit le train, dans la nuit. En fait, rien ne la pressait de rentrer. Mais elle ne tenait pas à rencontrer celle que Marc avait épousée. On a beau se savoir sans droits et se prétendre sans jalousie, une femme n'est jamais volontiers l'amie de l'amie de l'homme qu'elle a tenu dans son lit. Elle écrivit, de Lyon, à Annette; et fidèlement, la correspondance se poursuivit. Mais il fallut, pour la revoir, qu'Annette, plus tard, l'allât chercher dans son logis.

Le plus dur n'était point passé. Dans ces terribles jours, la mère était portée par une flamme d'héroïsme passionné, que la présence toute proche du fils lui avait communiquée. Tant que son corps était là, il restait son compagnon, même de souffrance et de mort : il lui parlait.

Mais rentrée chez elle, elle se retrouva seule. La flamme tomba, avec la tension surhumaine des derniers jours. Elle était épuisée, sans force pour réalimenter, avec elle seule, l'illusion passionnée. Et elle vit que c'était illusion. Alors, seulement, la mort commença.

Elle fut irrespirable pour Annette. Jamais cette nature, toute vie, n'avait pu réaliser, (qui l'a jamais réalisé ?) jamais elle n'avait pu tolérer les approches du néant. Quand elle remontait dans ses souvenirs, à ceux qu'elle avait le plus aimés, son père, Germain, elle se retrouvait suspendue au-dessus du gouffre et elle en ressentait l'horreur. Mais son *tout*, alors, n'y était pas engagé; elle pouvait s'en évader.

Ici, son *tout* avait été joué et perdu. Elle en reçut soudain la commotion. Elle savait bien (quelle mère ne sait ?) que son fils lui était plus que sa vie. Mais ce

sont là des cris de passion. Ils n'attestent rien que l'amour, prêt à se jeter dans le feu, pour y soustraire l'aimé. Ils ne rendent pas compte de la place réelle de celui qu'on aime, dans la réalité de notre existence, et de ce qui resterait de celle-ci, si celui qu'on aime en était extirpé. Or, il apparaissait soudainement à Annette qu'*il ne restait plus rien*. Le fils aimé était *tout*.

Même au plus fort de sa passion maternelle, elle ne s'en était pas doutée. La flamme perpétuellement nourrie de sa vie ardente et agitée semblait se passer de lui, et avait bien des fois rongé d'autres aliments. Mais à aucun moment, il n'était absent d'elle. A son insu ou non, elle savait qu'il était toujours là, et qu'elle tenait à lui, comme la flamme à l'huile de la lampe. La flamme peut s'étendre aux rideaux du lit, et à toute la maison. Mais le foyer est dans la lampe. Le fils était le noyau du feu. Le reste était flambées qui passent.

Quand elle faisait maintenant le compte de tout ce qu'il avait été pour elle, elle ne trouvait plus rien de sa vie dont il n'eût été le cœur. Trente ans de vie ensemble, d'où il n'avait pas été absent un seul jour. Et avant qu'il fût né, elle le trouvait encore au fond de sa chair, comme son élan éternel, son objet et son but, son essence, sa raison d'exister... « *Amour, je t'ai, je suis toi, tu es moi, nous sommes un...* » Toutes les déceptions de la vie n'avaient pu effacer cette foi. Il était son double, son vrai moi, son meilleur. Qu'il le voulût ou non, qu'il l'aimât ou non, que ce fût vrai ou non, c'était son acte de foi secrète, constante, inexprimée. — Elle s'exprimait maintenant, par la mortelle constatation que, le fils parti, *il ne restait plus rien*.

Tout le reste était la frondaison touffue d'une

pariétaire, à laquelle son support est brusquement retiré. Tout croule et revient à la poussière.

Quoi! pas un autre support? N'était-elle donc rien par elle-même? Elle avait projeté tout le meilleur de sa force, de ses espoirs, dans ce second moi. Il ne lui en restait plus pour le premier. — A tort? Peut-être. Mais qu'y faire, quand on est née mère, et qu'une vie entière vous a indissolublement entrelacée au fils? Quels autres peuvent vous aider à en rajuster les lambeaux? — Même Sylvie n'avait jamais, qu'à des moments très courts, partagé les secrets de cette vie, dont seul Marc avait mangé avec Annette le pain quotidien. Et tous les autres étaient des nouveaux-venus. L'affection d'une George s'adressait à l'Annette des trois ou quatre dernières années : toute la vie antérieure lui était un monde inconnu. Et dans ce monde, Annette ne rencontrait plus un être vivant. Ce monde était devenu un désert.

L'enfant Vania était sans doute un recommencement du fils. Mais recommencer cette vie, au commencement, on n'a plus le courage et la force physique! Et quand on sait à quoi vient de se briser toute cette montée, comment retrouver souffle à la remonter, une deuxième fois?

Reste la consolation illusoire de se dire : — « Mon mort aimé n'est point mort. Il est toujours avec moi... » Annette se l'était dit, aux premières heures de griserie de la douleur. Mais la griserie est passagère. Et ce qui reste est le mensonge. On a beau se répéter : — « Il est ici, avec moi... » On sait bien qu'il n'y est pas! L'illusion idéaliste est trop peu pour une forte nature, aussi charnelle qu'une Annette. A moins de sombrer dans l'hallucination. Et cela, elle ne le veut point. Elle est trop saine et trop loyale. Elle a horreur de se livrer à la folie qui rôde toujours au seuil, —

même (et encore plus) si cette folie lui souffle : — « Viens! Je te consolerai. » — Elle entend : — « Je mentirai! Nous mentirons ensemble... » — Jamais! Ce serait pour elle salir son deuil et son mort. Elle lui doit d'être vraie, comme il fut. Elle reste donc seule en face de lui et de son gouffre.

Et il ne lui reste plus qu'à mourir avec lui. Elle meurt...

Elle eut des jours et des nuits d'agonie intérieure, dont nul ne connut rien. Elle avait fermé sa porte. Aucun ami ne pouvait intervenir. Elle devait livrer ses combats, seule. D'affreux combats. Lorsque plus tard elle en sortit, elle avait brisé la passion la plus vitale qui la retînt encore « enchantée ». Ce n'était pas seulement son fils, que les forces inconnues lui avaient donné, puis retiré. C'était elle-même, la mère, la femme, qu'elle avait laissée sur l'autre rive. Sa vie s'allongeait derrière elle, comme une ombre, au coucher du soleil. Sa vie la suivait encore. Mais c'était une ombre, près de se fondre dans la grande Ombre qui s'étendait sur la plaine. Que lui restait-il ? Qu'était-elle encore ? Elle était, sous l'immense paupière de cette Ombre, le regard intérieur de l'Être qui l'aspire.

Un matin, elle s'éveilla, comme du tombeau. Un esprit sans corps. Sa vie lui paraissait détachée d'elle. L'ombre lui tenait à peine encore aux talons...

Ce matin-là, le vieil ami italien, rentrant d'un voyage lointain, vint chez elle. Il ne l'avait point vue, depuis la mort de Marc. — Elle était, quand il entra, assise dans sa chambre. Pas un seul jour, elle n'avait consenti à s'aliter. Elle ne voulait pas subir les soins des siens et leur pitié. Ils ne remarquaient pas trop l'ébranlement de sa santé. Elle avait un apparent embonpoint,

et son visage était coloré. Mais cet éclat était trompeur. Elle portait dans ses veines le poison de fièvres grippales quasi-chroniques; et le cœur commençait à être atteint.

Bruno fut frappé du changement. Il vit la révolution qui s'était faite. Annette l'accueillit, de ses yeux affectueux. Mais ces yeux, las, étaient distraits de la présence de l'ami. Tout ce que Bruno venait dire, apparut à Bruno inutile et déplacé. Il ne parla point de ce qui les occupait. Rien de la mort, et rien du mort. Il se fit entre eux un grand espace de silence. Bruno se retrouvait lui-même, reporté à trente ans en arrière, dans ces silences sous le soleil de la Maremme, où dans la fièvre il avait mûri son deuil. Il revivait, sous la lumière aveuglante et torpide, « *la Grande Ténèbre* » : — « *rien dans le cœur, pas un mouvement* ... » L'âme dépouillée, « *qui s'est faite le non-amour* », prend son premier contact avec l'Un... C'est l'hôtellerie de la première nuit sur l'âpre route, qui mène à la délivrance et à la paix. On ne peut épargner le pèlerinage à ceux qu'on aime. Il faut seulement qu'ils soient capables d'aller jusqu'au bout. Annette le serait. Le regard de Bruno scrutait la face gonflée de l'amie absente, ce rouge-brique du sang figé sous les joues, qui dort, comme dormait la fièvre sous les joncs des marais fleuris, au soleil... « Réveille-toi! Rouvrez-vous, pleurs! Sang, recommence à couler!... »

Dans le silence, à mi-voix, Bruno rêvant tout haut, conta une mystérieuse histoire, — la parabole de Narada :

— « *Un jour, Narada dit à Krishna* : — « *Seigneur, dévoilez-moi Maya!* » — *Quelque temps passa. Krishna emmena Narada dans un désert, ils marchèrent ensemble plusieurs jours. Krishna dit* :

— « *Narada, j'ai soif; va me chercher de l'eau!* »

Narada partit pour chercher de l'eau. Il arriva à un village. Il frappa à une porte. Une très belle fille lui ouvrit. Dès qu'il la vit, il oublia tout, il la regardait. Enivré d'amour, il demanda à l'épouser. Ils se marièrent, elle lui enfanta deux enfants, ils vécurent ensemble douze années. Il était heureux, avec sa femme, ses enfants, ses troupeaux et ses champs. Une nuit, la rivière monta. Elle submergea tout le village. Les maisons s'écroulèrent, hommes et bêtes furent emportés. Narada nageait, luttant contre le courant, et il portait sa femme et ses enfants. L'un des enfants lui échappa. En essayant de le sauver, il lâcha l'autre, sa femme fut arrachée à son étreinte par la violence du torrent. Il fut rejeté seul, sur le rivage, et il sanglotait amèrement...

Alors, derrière lui, une douce voix demanda :

— « *Mon enfant, où est l'eau ? Tu es allé chercher un verre d'eau, et je t'attends. Voici une demi-heure que tu es parti.* »

— « *Une demi-heure!* » *s'écria Narada...*

Douze années avaient passé. Douze années de joies et de douleur... Avaient passé les yeux de Maya. »

Annette écoutait, émue; et aux derniers mots, elle eut un frémissement, elle dit :

— « Et le verre d'eau, je ne le rapporte même pas!... »

Bruno répondit :

— « Vous êtes arrivée à la fontaine. Vous n'avez plus qu'à y puiser. »

Annette mit son visage dans ses mains, et pleura. Quand elle releva son visage, elle vit aussi aux yeux de Bruno des larmes; mais son expression était calme. Elle lui prit la main :

— « Mon cher ami, vous la connaissez aussi, la fontaine! Vous y êtes arrivé avant moi. »

— « Nous sommes une foule. »

— « Quel silence! »

— « Ecoutez bien!... »

— « Je n'entends rien. »

— « Prêtez l'oreille. »

A ce moment, passait au loin, dans une rue, un flûteau de chevrier des Pyrénées. Annette tressaillit. Et Bruno dit :

— « La flûte de Krishna. »

Ils se turent. Annette avait les yeux éclairés d'une lumière. Elle se disait :

— « Ai-je rêvé ? Tout est-il Rêve ? »

Mais la nuit d'après, la femme étendue, les membres liés, enveloppée, comme d'un linceul, d'une torpeur, se redressa, rejeta ses draps, et elle dit :

— « Non, je ne veux pas du chevrier!... Et pourquoi le verre d'eau serait-il plus vrai que mon pauvre Marc englouti ? Ou ma douleur est illusion, ainsi que l'Un; et tout n'est rien. Ou tout est vrai, tout est réel, le mal et le bien, la mort et l'Un. — Et puis-je trancher entre les deux ? Seuls, mon désir et ma peur font pencher l'un des plateaux de la balance. Je ne sais rien. Que j'aie le courage de ne rien savoir, et de faire face au : « Quoi que tu sois, — ou Rien, ou Tout, — j'irai jusqu'au bout de mon destin! Car cela seul, cela au moins m'appartient : ma volonté. Ne pas céder. Voir sans ciller. Mourir en marche... »

Il ne suffit pas d'un de ces spasmes de vérité et de vaillance, pour conquérir d'assaut le : — « *Que sais-je ?* » héroïque, et y planter son drapeau. Quand on est près d'y atteindre, le terrain s'éboule sous vos pas, on se retrouve au bas de la côte, et l'on piétine dans la cendre, comme dans celle du Vésuve; et là, près de vous, ces raccrocheurs, qui guettent votre épuisement, pour vous offrir, pour vous imposer un appui... La flûte de Krishna... Elle modula bien des fois, à l'oreille d'Annette, à bout de souffle. Et plus d'une fois, sa lassitude l'accueillit, et son espoir inextinguible... Et pourquoi donc la rejeter ? Au tribunal du : « — *Que sais-je ?* » la foi, l'espoir, gardent leurs droits, comme l'autre face du possible, — tous les possibles. — Mais les possibles n'ont pas le droit de prendre le pas sur le réel. Ils ne peuvent faire que ce qui est ne soit pas...

— « Je suis. Je suis une femme qui ai porté un fils, — qui espérais survivre en lui. Mon fils est mort. Je lui survis. Et mon seul recours et son recours est qu'il survive en moi. Je le lui ai promis. Celui qui tombe, l'autre le portera jusqu'au bout. Je n'ai pas le droit de rester couchée, dans mes souvenirs, dans ma dou-

leur, dans mon espoir. Debout! ce n'est pas moi, c'est lui qui marche. Je lui donne mon corps. Mais dans mon corps, il marchera, mort, plus loin que, vivant, il n'a été. »

Annette vécut dès lors la vie de son fils. Elle avait transposé l'air de la flûte du chevrier. Le verre d'eau, c'était pour Marc, qui lui avait donné l'ordre d'aller le puiser. Agir pour lui! C'était la plus certaine réalité. Et tout le reste était le Rêve, où l'âme se couche entre la tâche des deux journées, pour se reposer. A mesure que ses jambes se faisaient plus lourdes, et qu'elle devait s'asseoir pour souffler, elle s'enveloppait du Rêve, comme d'un châle sur ses épaules moites de sueur, — assise au bord de la route. — Mais elle se relevait et elle marchait, sans s'écarter jamais de la route.

Elle eut encore bien des déserts à traverser. Les plus desséchés étaient devant, à mesure que ses pas l'éloignaient des sables roux, sous lesquels sourd le jet sanglant. Une autodéfense de l'organisme fait qu'il réagit, dans l'exaltation de la douleur qui l'enivre, à la façon d'un alcool. Mais l'ivresse tombée, l'organisme se retrouve plus faible et plus prostré. Il y eut des mois de désespoir gris, morne et sans souffle. Non pas des mois, ni des semaines, ni même des jours ininterrompus. On ne pourrait pas vivre. La torturante bienfaisance de la nature veut que l'âme reprenne souffle, pour le reperdre, selon un rythme désordonné, qui lentement retourne à l'équilibre. Périodiquement, la vague se creuse et se gonfle. Annette sombrait et reparaissait à la surface. Mais cette grande houle se déroulait loin des rivages. Elle n'admettait aucun regard, et les regards la fuyaient. La désolation de ces espaces océaniques est comme la joie qui passe les bornes : elle ne tolère point le partage. On y est seul, et on veut l'être.

Annette l'était. Assia l'était. Chacune, à part. Chacune s'enfermait avec son mort. Il était deux, pour les deux femmes, qui l'avaient aimé et possédé, —

celle dont le ventre l'avait enfanté, — celle dont le ventre, par lui, avait enfanté : ses deux logeuses.

Annette restait à la maison, entourée des souvenirs matériels de son garçon, de ses vêtements, de ses papiers qu'elle classait; elle revivait toute une vie de lui qu'elle ne connaissait qu'en partie : car si intime qu'il eût été avec les deux femmes, il avait gardé pour lui la plus grande part des démarches de son esprit. Fierté de l'homme. Celle de la femme n'est pas moindre. Chacun la sienne. On n'est tenu de partager de l'arbre que les fruits. Les canaux secrets par où la sève se fraie son chemin, sont miens.

Elle lut ses lettres et ses brouillons, les feuilles éparses d'un journal où il notait irrégulièrement des jours, des heures, — quand il avait le temps. Elle épousa ses émotions, ses dettes de cœur et de pensée. Et, pour mieux se rapprocher de lui, elle entreprit de faire le tour de ceux qui avaient été en relations d'amitié avec lui. Plusieurs étaient morts ou disparus...

Mais, une fin d'après-midi, je vis entrer dans ma petite maison près du Léman, une femme âgée aux doux yeux myopes, qui avait aux joues amaigries ce creux des Vierges-mères de Vinci et ce sourire émouvant au coin des lèvres, où la tendresse et la tristesse se mêlent à l' « A quoi bon ? »... Du premier coup. je la reconnus, et je la revis passant le ruisselet sur les pierres, en s'appuyant sur son garçon. Elle m'aborda, avec cette fière aisance, qui lui était naturelle, de matrone romaine. Mais j'y lus — (à peine nous commençâmes à parler) — d'autant plus touchante une timidité, qui cherchait ses mots pour s'excuser. Elle dit :

— « Je n'avais pas le droit de venir vous troubler. Pardonnez-moi. Je n'ai pas eu la force de résister. Je suis la mère d'un de ceux que vous avez aidés. »

Je répondis :

— « Il y a quelques minutes, je ne savais pas que vous viendriez. Mais à présent que vous êtes venue, il me semble que je vous attendais. »

Dans son visage calme, où l'esprit ne laissait point affleurer l'émotion, les prunelles myopes s'élargirent, et elle dit :

— « Vous ne savez pas qui je suis. »

— « Je le sais », dis-je. « Vous êtes Marc Rivière. »

Ses joues ocrées par les longs jours de tête-à-tête avec son deuil, où le sang avait reflué à l'intérieur, se colorèrent brusquement de deux taches brunes; et je vis la violence de ce sang passionné.

— « Comment, comment », dit-elle, « avez-vous pu ?... Je ne lui ressemble pas... »

— « Il vous habite. La maison, c'est vrai, n'a rien peut-être qui lui ressemble. Mais il est là. Il me regarde, par la fenêtre. »

Et c'était vrai. Je le voyais, par les vitres de ces yeux... Un mimétisme inconscient fait que le visage se modèle, sans savoir, à l'image de l'aimé qui le hante.

Elle me dit :

— « Ah! quel bonheur que vous me le disiez! Il est donc là ? » (Elle pressait ses mains contre son sein). « J'ai donc réussi à le garder!... »

Nous demeurâmes sans parler. Elle était trop oppressée. Pour ne point la gêner, j'avais détourné les yeux. Sa main, après avoir hésité, vint toucher ma main. Elle dit :

— « Merci. »

Je lui dis :

— « Ce n'est pas la première fois que je vous vois. »

Elle demanda :

— « Où donc ? »

Je lui racontai. Elle dit :

— « Ainsi, vos yeux ont été les témoins de mon bonheur. Conservez-le moi! Quand je serai trop accablée, je saurai qu'il est sous votre garde; et peut-être vous me permettrez de revenir m'assurer qu'il est encore vivant. »

Puis, elle dit :

— « Moi aussi, je vous avais vu. Non pas, ce jour. Non pas vos traits. Mais votre bonté pour mon petit, et votre reflet dans son esprit. »

— « J'ai fait bien peu. »

— « Ce peu a été, quand il errait perdu, la main qui montre le chemin. »

— « A mon tour, de vous demander comment vous l'avez su! »

— « Il l'a écrit. Voulez-vous le lire? Je vous l'ai transcrit. Et je vous rapporte aussi vos lettres. Pardonnez-moi! Je les ai lues. »

— « Elles sont à vous. Quant à ce chemin que, dites-vous, je lui ai montré, ne m'en veuillez point des précipices où il a conduit! »

— « Vous ne pouviez point les prévoir. »

— « Je ne prévoyais point celui de l'Arno. Mais, de toute façon, son chemin en était bordé. »

— « Et, le sachant, vous lui avez dit : Va! » ?

— « Je l'ai dit. Je ne pouvais pas autrement. »

Elle baissa le front, puis le releva :

— « Je l'aurais dit, aussi. C'était sa voie. Quand je l'ai fait, que je l'ai fait naître, que je l'ai vu grandir, je savais bien que sa voie serait dangereuse. Elle ne peut pas ne pas l'être aujourd'hui — que pour les lâches. Plus d'une nuit, j'ai, par avance, pleuré sa mort. Mais j'espérais qu'elle attendrait au moins la mienne. Ce qui me déchire, c'est qu'elle n'ait même pas attendu qu'il ait vécu. Elle l'a pris, aux premiers pas de sa vie d'homme, quand la lumière se

faisait en lui, avant qu'il ait pu en rien répandre au dehors. »

— « Il a répandu son sang. Et ce sang pur est une lumière. »

— Celle qui l'aimait, sa jeune femme, en a frotté ses yeux. Et moi, la mère, j'y ai mis ma bouche. »

Et je vis les deux femmes couchées sur le mort, et le sang du mort autour de la bouche et des yeux d'or...

— « Laissez-moi, » dis-je, « mettre la mienne sur vos mains. Elles l'ont touché. »

Je baisai la paume de ses mains. Elle se leva. Je demandai :

— « Vous voulez partir ? Déjà ? »

— « Plus, je ne puis pour aujourd'hui. Nous avons communié en lui. »

Sur le pas de la porte que rougissait le soleil couchant, je lui demandai :

— « Je vous reverrai ? »

— « Je vous reverrai. »

Elle partit.

Elle m'écrivit, deux ou trois fois, — une fois l'an, aux approches de l'anniversaire, — de brèves lettres, qui s'arrêtaient aux premières lignes. Elle ne revint plus. Et je ne la revis que rarement. On n'avait pas besoin des mots, on communiait, comme elle avait dit, en son fils.

Elle se pénétra de la vie, de la mort de Marc. Elle apprit à comprendre sa mission, mieux que lui-même ne l'avait connue. Il était tombé avant la bataille, en parlementaire de l'armée. Son fanion blanc de la Non-violence, teint de son sang, était rouge maintenant, comme l'étendard des millions de sacrifiés. Annette n'hésita pas. Elle le ramassa. On ne pouvait plus rester en dehors du combat. L'art et la foi, la pensée pure, et la nature, sont comme l'ombre d'un grand bois et la fontaine, où l'âme lasse vient se détendre et s'abreuver. Mais nul n'a droit de s'y enfermer. La vie est où est la peine des hommes et leur combat, sous le soleil et les rafales.

Assia avait, aussi, porté seule la lourde charge de sa douleur. On ne peut point la partager. Le deuil ne rapproche pas, il isole. Il n'est personne à qui l'on puisse parler de *son* mort... « *Mon* mort... A moi!... Comme *ma* peine... C'est tout ce qui me reste. » On s'accroupit dessus, comme le dragon sur son trésor, et on le garde entre ses griffes, contre son ventre, et on se laboure la chair avec ses souvenirs. On n'en veut rien prêter à d'autres...

Pourtant, elle n'avait pu, les premiers temps, demeurer seule dans l'appartement où elle avait vécu avec Marc. C'était terrible. A tout instant, elle le retrouvait, qui n'était plus. C'était comme si elle eût, à chaque mouvement, trébuché au bord du vide. Il n'y avait plus moyen de respirer. Ou bien tomber, ou s'en aller... Elle alla loger dans une chambre d'hôtel. Elle avait refusé péremptoirement, sans explication, la chambre que lui offrait chez elle Annette. Et Annette n'insista point. Elle comprenait. Elle ne renouvela même pas la question qu'elle lui avait faite, pour connaître au moins l'adresse du logement de Assia. Il leur fallait à toutes deux le temps de cuver le gros de leur peine... Assia vécut, comme Annette, ces premières semaines, dans un tombeau vivant.

Mais elle était encore trop jeune pour y pouvoir rester longtemps. Elle réapparut, une nuit, chez Annette, hâve, efflanquée, grelottante, comme égarée, venant chercher un refuge contre ses pensées. Annette lui installa un lit de camp près de son lit. Ce ne fut pas encore assez. La nuit, les doigts de Assia vinrent se crisper autour de ses doigts. Elles ne parlèrent point. Elles se tenaient, comme ceux qui cheminent dans les montagnes, au bord du gouffre, liés par une corde.

Le matin venu, Assia retourna dans son hôtel. Mais elle reparut, plus d'une fois, la nuit tombée. Puis, elle se décida à rentrer dans l'appartement du mort. Mais elle revenait, le soir, prendre le repas avec Annette; et les soirs où son esprit était trop ébranlé, elle passait la nuit sur le divan. — Enfin, elle se réinstalla tout à fait. Il avait été convenu que l'enfant resterait, provisoirement, chez la grand'mère, où Assia le revoyait chaque jour. Le provisoire devint définitif, sans qu'on eût jamais rien dit, à cet égard. Les bonnes raisons ne manquaient point : le bien que la présence du petit faisait à Annette; et, de toute évidence, le petit était mieux chez la grand'mère que chez la mère. Assia s'accusait volontiers d'inaptitude à l'éducation; et Annette, après avoir discrètement tenté, pour le bien de Assia, de l'attacher plus étroitement à l'enfant, n'insista pas : son propre égoïsme cherchait à le garder.

Mais à quoi se passaient les journées de Assia ? Elle était trop active pour pouvoir indéfiniment mâcher et remâcher ses souvenirs. Après avoir commencé de les ranger — toutes ces reliques, tous ces papiers, dans son appartement, — elle n'avait plus eu goût à continuer; elle avait tout laissé, à moitié, — ordre et désordre — le pire désordre, il n'y a plus moyen d'y rien retrouver!... Elle avait beau faire : le présent

d'hier reculait, chaque jour, dans le passé; et elle, elle continuait d'avancer. Elle ne pouvait emporter que ce qui, du passé, se prêtait à avancer avec elle.

Et il y avait, d'abord, cette rancune de l'attentat, cette soif de vengeance contre ceux qui lui avaient arraché son Marc. Mais où et comment les saisir? Les « bien-informés » l'étaient peut-être moins qu'ils ne le semblaient; et l'eussent-ils été, ils ne tenaient pas à ce qu'on les sût dans « le secret des dieux ». Jean-Casimir, sur qui ce fut malaisé de mettre la main, affirmait maintenant qu'il n'avait pas prévu la catastrophe; il essayait plutôt de diminuer la portée des avertissements qu'il avait donnés, à la veille du départ : c'étaient, assurait-il, de simples conseils de « prudence générale », que lui inspirait une « expérience générale ». Mais quand Assia, narines froncées, le poussant dans ses retranchements, voulait savoir quelle était donc cette « expérience générale », il éludait les questions, il évitait toute précision, il parlait seulement des risques qui s'attachent à ceux qui menacent de tout-puissants intérêts.

— « Vous les connaissez aussi bien que moi... »

Et tout de suite, il ajoutait :

— « Mais dans le cas de Marc, cela n'a rien à voir avec le désastreux hasard, dont il a été victime... »

Il y a des époques où le hasard est épidémique. Il avait aussi frappé Timon... Et d'autres assassinés par erreur, ou par accident... Inutile d'espérer de Zara qu'il mît sur la piste de l'accident! Il avait envoyé ses condoléances, comme s'il s'était agi d'une catastrophe de chemin de fer... — Bien des années après, Assia le rencontrant en Amérique, Zara, pressé par elle, esquivant le sujet, laissait entendre que le coup venait de plus loin, de plus haut que « *le maître* ».

— « Et d'où ? Qui est, chez vous, plus maître que « *le maître* » ?

Zara haussa l'épaule :

— « Il ne l'est même pas de sa police!... »

Pour le moment, on ne saurait rien. Ceux qui savaient sans avoir fait, ceux qui avaient fait, peut-être sans savoir, ne diraient rien... Assia, de rage, serrait les dents... Mais qu'avait-elle besoin d'en savoir plus ? Elle savait. Elle savait le : « *Is fecit cui prodest.* » Elle savait, sinon *qui*, elle savait *où* était l'ennemi. Et elle savait où étaient les armes pour le frapper. Elle était pressée de rejoindre son camp, — celui de la Révolution. Celui de la grande Union prolétarienne. Et elle se persuadait qu'en le faisant, ce serait la volonté de Marc qu'elle accomplirait, elle exécuterait son testament : ce qu'il n'avait pu faire, elle le ferait. Ainsi, comme dans les vieilles croyances, l'âme du mort serait non seulement vengée, mais alimentée, avec l'action qui est la vie et qu'on lui avait retranchée. Assia lui verserait la libation, le sang, son sang qui brûlait de se répandre, — et, par surcroît, si l'on pouvait — (et l'on pourrait!) — le sang de l'ennemi.

Mais la vengeance et la faim de l'action ne remplissaient pas l'âme troublée de Assia, l'âme qui avait perdu son axe, et qui devait s'en refaire un pour agir. Ses jours, ses nuits, cherchaient le compagnon à ses côtés. Il avait beau être Marc, son ombre, son souffle, ses membres chauds dans la nuit : ce n'était pas lui, l'étreinte fiévreuse se refermait sur le vide. Elle restait irrassasiée. Et avec le flot impitoyable de la vie qui de jour en jour remontait, battait l'écluse, Assia, sauvage et révoltée, crispait les poings contre sa poitrine, que rongeait la faim, la faim de Marc, du compagnon. Et, de jour en jour, les poings crispés et la révolte se

détendaient. Le compagnon devait venir. Il fallait vivre!... Elle se disait :

— « Vivre pour Marc!...»

Quand elle l'eut dit, elle eut un sursaut, et devant son miroir, dans son miroir, elle se cracha à la face.

Mais la nuit d'après, elle recommença :

— Vivre ou mourir... Mon cher petit, que te servirait-il que je meure inutile ? Tu veux que je vive pour toi. Aide-moi! Si tu ne peux m'aider, il faut que je m'aide. Je ne le puis seule. Trouve-moi un compagnon! »

Il le lui trouva. Si ce n'eût été celui-là, c'eût été un autre. Si elle ne le trouve, une Assia se le crée, elle se refait son axe de direction.

Elle n'y arriva pas sans un long et tumultueux combat. Assia n'est jamais dupe, même des illusions nécessaires qu'elle construit. Mais quand est nécessaire l'illusion pour qu'on reprenne pied dans l'agissante réalité, c'est donc que l'illusion est un morceau aussi de la réalité; et elle a droit à se réaliser... Le droit, la force... Il faut qu'elle conquière son droit.

Elle le conquit durement, orageusement... Assia disparut, pendant des semaines. On ne la vit plus chez Annette. Puis, Sylvie vint rapporter, l'œil mauvais, qu'on avait vu la belle-fille, dans des soirées, très entourée, et qu'on parlait d'un flirt qu'elle avait avec un Américain. Annette accueillait les nouvelles, sans manifester ses sentiments; et elle ne se départit pas de son affection pour Assia.

Mais quand, après l'éclipse de plusieurs semaines, elle vit Assia revenir, elle eut un trouble, qu'elle tâcha de cacher. Elle le cachait maladroitement. Assia n'était pas plus adroite. Les deux femmes sentaient bien qu'elles avaient quelque chose de grave à se révéler. Mais aucune des deux ne se décidait à parler. Assia,

maintenant, reparaissait presque chaque jour chez Annette. Mais elle ne restait pas. A peine entrée, elle regardait la fenêtre et la porte, comme si elle cherchait à s'évader. Tantôt elle était très affectueuse, elle embrassait sans fin Annette. Tantôt elle était irritable et répondait avec impatience. Ou elle entrait, ne s'asseyait pas, tapotait de ses doigts agacés contre un meuble, venait à Annette qui avait les yeux baissés sur un travail, semblait sur le point de lui parler, ne parlait pas, parlait d'un rien; ou bien elle s'asseyait dans l'autre chambre, ne bougeait plus pendant un quart d'heure, et brusquement partait, ouvrant à peine la bouche pour dire adieu.

Un jour qu'elle était là, plus taciturne encore qu'à l'ordinaire, debout à côté d'Annette assise et paraissant regarder l'ouvrage sur lequel Annette était penchée, — (les yeux d'Annette voyaient de côté, à leur niveau, les mains de Assia qui frémissaient), — Annette leva les yeux de l'ouvrage et, bien en face, elle regarda Assia, qui la regardait. Assia détourna les yeux, et son menton se mit à trembler. Elle dit, irritée :

— « Qu'est-ce que vous avez à me regarder ? »

— « C'est défendu ? »

Assia, butée, continua :

— Qu'est-ce que vous avez tous l'air de me reprocher ? »

— « Moi, ma chérie ? »

— « Vous voulez me lier ! Est-ce que je ne suis pas libre de ma vie ? »

Annette laissa tomber son ouvrage, prit les deux mains de Assia aux poignets, elle l'attira, elle la serra autour des reins, elle appuya sa joue contre le flanc, le regard levé vers la bouche mauvaise qui se crispait, comme si elle avait mal et voulait en faire. Et tendrement, elle murmura :

— « Ma pauvre petite!... »

Assia s'écroula à genoux, cachant sa face dans les genoux d'Annette. Annette lui caressait les cheveux :

— « Bien sûr que tu es libre de ta vie! Est-ce que tu ne sais pas que je serais là pour défendre ta liberté, si quelqu'un voulait te la contester ? »

Assia releva brusquement la tête. Ses joues étaient enflammées. Elle saisit les mains d'Annette :

— « Vous me défendriez, vous ? »

— « Ne l'ai-je pas toujours fait ? »

Assia baisa les mains avec emportement, et de nouveau s'enfouit le visage dans le giron d'Annette. Annette attendit un moment :

— « Allons, raconte!... »

— « Je n'ose pas... »

— « Ose, mon petit... Ce qu'on ose faire, il faut oser le dire. Et je le sais. »

Elle remontra peureusement ses yeux :

— « Vous savez quoi ?... »

Annette lui prit les joues entre ses mains :

— « Est-ce que ce visage a pour moi rien de caché ? »

— « Ah! que vous devez me mépriser! »

— « Mais non, mon petit : je te plains et je t'envie d'être encore une fois prise par la vie. Je l'ai été assez de fois, pour savoir ce que c'est. Grâce à Dieu, pour moi maintenant, c'est fini. Mais ce ne l'est pas, pour toi, grâce à Dieu! Chère jeunesse, je vois encore dans tes yeux (ne les détourne pas!) beaucoup de joies, beaucoup de peines. Prends-les, ma fille! Tu y as droit. »

Elle lui baisa les paupières.

Assia pleura :

— « Ah! c'est affreux!... Je ne le voulais pas!... »

Annette la souleva du sol, tendrement; elle l'assit sur ses genoux, elle lui essuya les yeux avec son mouchoir,

elle la moucha comme un enfant. Assia lui avait passé les bras autour du cou, et, la bouche appuyée au creux de l'épaule d'Annette, elle avait les yeux embués qui regardaient d'un autre côté. Annette pressa ses lèvres contre l'oreille, et tout bas :

— « Dis maintenant. Qui aimes-tu ? »

Assia, d'une voix basse et oppressée, mais qui peu à peu s'animait, raconta.

Annette se montra surtout attentive à ce que Assia dit de celui avec qui elle s'était engagée.

C'était un jeune ingénieur américain, qui avait travaillé quelques années en U. R. S. S. et qui, venu pour le travail, avait fini par être pris par les travailleurs. Howard Drake était arrivé en Russie, imbu de son orgueil de technocrate américain, pour qui les masses sont, comme le monde de la matière, un instrument aux mains expertes des maîtres techniciens. Il avait la loyauté d'avouer que s'il avait appris aux masses de là-bas à mettre l'homme au service de la machine, elles lui avaient appris en retour à mettre la machine au service de l'homme. C'était une vieille vérité, que l'individualisme américain croyait sienne, et qu'il avait, sans s'en apercevoir, oubliée. Il n'était pas trop tard pour la réapprendre, à l'école de ses élèves du vieux monde rajeuni. Drake apportait même un plaisir paradoxal à représenter ces matérialistes de Russie, ces tueurs de Dieu, contre qui l'idéalisme d'Europe et d'Amérique faisait croisade, comme les vrais idéalistes sans le le savoir, contre le matérialisme masqué, musqué, des faux-dévots et des bien-pensants d'Occident.

Annette, qui demanda à le connaître, vit un grand garçon, au poil roux, aux yeux candides et riants, en qui s'alliait, comme en bien d'autres de sa race, un esprit d'entreprise âpre et retors à une solidité de sentiment, d'une fraîcheur reposante. Il s'était épris sincèrement de Assia; il ne voyait aucunement les différences des deux natures et des deux races : par réaction contre les préjugés de la sienne, il voulait croire que toutes les races étaient semblables, et il mettait à l'affirmer le même entêtement borné que ceux des siens qui se jugeaient de la race élue et refusaient aux autres l'égalité. Il n'était pourtant pas sans connaître les risques d'une compagne qui lui apportait un jeune passé déjà chargé : (on pouvait être sûr que Assia ne lui en avait rien caché ! Elle était loyale, jusqu'au vice). Mais Drake en acceptait les risques.

Il avait cette absurde et vigoureuse confiance de l'homme amoureux, et de l'Américain qui croit en sa force : c'est, après tout, la meilleure façon pour que les autres y croient! Et (ce qui est mieux) il possédait ce respect américain pour la femme et pour les privilèges que les mâles Anglo-Saxons volontairement attribuent à leurs femelles, afin d'en rehausser, à leurs yeux, le prix.

Annette dit affectueusement à Assia qu'elle avait plus de chance qu'elle n'en méritait; et après en avoir discuté avec elle, elle approuva son choix. Elle fut, en toutes ces circonstances, vraiment la mère de Assia. Elle ne tenait en considération que les intérêts de sa fille.

De son fils mort, il n'était pas question. Ce fut Assia qui en parla; se taire sur ce qu'on a de profond et qui vous poigne était une vertu qu'elle ne connaissait point. Elle dit :

— « Mon Dieu, mon Dieu!... Mon pauvre Marc! Comme il souffrirait, s'il savait!... »

Annette eut une petite crispation, au coin de la bouche, mais elle l'effaça aussitôt... Cette malheureuse Assia! Elle était forte pour torturer elle et les autres, avec des pensées, sans rien faire pour éviter les actes, dont les pensées la torturaient... Annette dit :

— « Marc t'aimait trop pour ne pas aimer ton bonheur. »

Assia insistait :

— « Je suis infidèle... »

— « Là où il est, ces mots n'ont plus cours; il n'est plus question de réclamer ses droits de propriétaire. »

— « Mais là où je suis, je me trahis. »

— « La trahison, c'est la vie. Apaise-toi! »

— « Je ne m'apaise pas. Je l'ai aimé. Je me suis donnée. Je me suis liée. »

— « Je te délie... Tu ne seras pas libre longtemps. »

— « Je ne puis pas l'être! Et si je ne le suis pas, je souffre. Comment faites-vous ? »

— « J'use mes liens. »

— « Ah! j'y userai plutôt ma peau. Ils sont incrustés dans ma chair. Ils me font mal; et il me les faut. Je ne les arracherai qu'avec ma vie. »

— « Vis avec eux! Aime ton mal! Tu es faite pour lui. Voudrais-tu d'une vie qui fût sans liens et sans révoltes contre tes liens ? O cher tourment! »

— « O cher tourment!... Oui, je le suis. Je le suis, pour moi et pour tous ceux que j'aime... Et je vous aime... Mais je ne comprends pas comment vous, vous pouvez m'aimer! »

— « Qu'est-ce que tu veux ? » dit Annette, avec un

rire tendre. « Je suis comme toi. J'aime mon cher tourment. » (Elle l'attira contre sa poitrine.) « Il me fait jeune. Reste-le longtemps!... »

Les deux femmes s'embrassèrent. La moins jeune n'était pas celle aux cheveux blancs.

Quand le mariage fut annoncé, Sylvie suffoqua d'indignation. George fut atterrée. Sans raisonner ses sentiments, elle ne pouvait plus rencontrer Assia; elle l'évitait maladroitement : quand elle entendait dans l'antichambre la voix de la jeune femme qui entrait, elle sortait précipitamment par une porte de côté ; elle n'aurait pu lui dissimuler son air glacé. — L'air de Sylvie n'était point de glace ; et elle ne cherchait point à le dissimuler. Elle était dure et méprisante. On eût dit que Assia lui eût fait une offense personnelle ; et en vérité, elle n'était pas loin de penser que Marc lui avait laissé ses intérêts à garder, et que l'offense à lui était à elle. — Annette eut beaucoup à faire de s'interposer entre ces gardiens du mort, qui ne leur avait point demandé de le garder, et l'ombrageuse Assia, qui se hérissait comme un chat sauvage contre ces faces hostiles et leur blâme étalé.

Quand Sylvie sut que Annette acquiesçait, elle retourna contre elle sa colère.

Annette dit :

— « Voyons, voyons, laisse vivre! »

— « Alors, ça ne te fait rien, à toi ?... »

— « Ce que ça me fait à moi, ne regarde que moi. Ce que ça te fait à toi, ne regarde que toi. Il s'agit d'elle. Elle a le droit. »

— « Le droit, le droit d'abandonner notre petit, et moins d'un an après qu'elle était dans son lit ! »

— « Cette enfant a sa vie devant elle. Nous, la nôtre est par derrière, avec ceux qui sont tombés. Nous suffisons à les veiller. Que ces jeunes gens poursuivent leur route! Sylvie, c'est bon de marcher droit devant soi, sans se retourner, quand on n'a même pas atteint encore les trente années! »

— « Je ne tolère pas qu'elle oublie! »

— « Et toi, t'en es-tu privée ? »

— « De quoi ? D'oublier ? Jamais! Rien de ce que j'aime. Rien de ce que je hais. »

— « Ne te vante point! Tu ne me trompes point. Ni toi ni moi n'aurions pu vivre, sans l'oubli. L'oubli féroce et pitoyable, qui fait qu'on meurt et ressuscite Sylvie, Sylvie, combien de fois nous sommes mortes et nous avons ressuscité, laissant derrière nous nos mortes!... »

— « Nos mortes ? Qui ? »

— « Nous. Où est-ce qu'elles sont, les Annettes et les Sylvies d'antan ? »

— « Je les vois toujours, les Annettes, toutes les Annettes », dit Sylvie, lui prenant les mains, les yeux brusquement adoucis, avec un éclair de tendresse. « Je retrouve toutes les pierres du Petit Poucet, que tu as semées sur le chemin. »

— « Eh bien, retrouves-y aussi le petit caillou dur et brûlant qu'était la Sylvie, à l'âge de cette enfant! Et que cela t'incite à l'indulgence! »

— « Je ne le suis point pour moi. Pourquoi le serais-je envers cette autre chienne ? »

— « Ne fais point l'embigotée, à présent! Je t'aime

encore mieux chienne que bigote. Les chiens, du moins, ont de bons yeux. Fais tes bons yeux! »

— « Mire-les! Pour toi, à toi. — Mais pour elle, à elle, non, non et non! »

— « Tu as tort. Pardonne et donne! »

— « J'ai tort... Peut-être... Mais il me plaît d'avoir tort... Je ne lui pardonnerai jamais... Au reste, qu'elle épouse qui la chausse! Et que son chat botté nous en balaye le plancher! Bon voyage! Je gratterai avec mes ongles jusqu'à sa trace! »

Annette haussa les épaules et se tut. Quand Sylvie était enragée, le bon Dieu même aurait dû baisser pavillon.

Annette et Assia s'arrangèrent pour passer seules ensemble les dernières journées. L'hostilité des autres, ou leur désapprobation polie, que Assia lisait même dans les compliments de Julien et de Bruno, la pointe secrète d'un remords qui la vrillait, lui faisaient mieux apprécier la compréhension d'Annette. Elle en avait besoin, vis-à-vis de soi, pour s'affirmer son droit. Elle était sûre de son droit : il n'eût pas fait bon y toucher! Mais elle était de celles qu'aucun scrupule n'empêche de vaincre, et qui, la victoire faite, s'en retournent chercher les scrupules laissés à la porte. Il faut que le monde, dont elles n'ont pas tenu compte pour passer outre, les aide maintenant à balayer la poussière faite par leurs pas. Le monde ne bouge! Nul ne balaye devant la porte de son voisin; on serait plutôt enclin à envoyer de son côté la crotte. Annette devait s'ingénier à faire reluire le seuil de Assia, sa conscience troublée. Et comme l'âme jeune est avide, après un deuil, de happer le bonheur qui s'offre, Assia ne demandait qu'à se laisser convaincre : elle rayonnait. Il en demeurait, chez Annette, quoi qu'elle en eût, quand elle se retrouvait seule au logis, une poignante méiancolie. On ne peut

pas contenter tout le monde, tous ceux qu'on aime, tous ceux qu'on a dans son cœur, les vivants et les morts; chacun soupire : — « *Ma* joie, *ma* peine... »; et ce qui fait la joie de l'un fait de l'autre la peine. C'est aux plus âgés à céder leur part. Seule enfermée avec son grand fils, son aîné, — (les morts sont toujours les aînés des vivants) — Annette l'entendait dire :

— « Donne ma part! Qu'en pourrais-je faire? Qu'elle en profite! Qu'elle soit heureuse, notre enfant! Qu'elle aime encore! Soyons heureux de la voir revivre! »

Jamais Assia ne se montra plus filiale et plus tendre qu'en ces derniers jours avec Annette. Elle lui livra les plus lointains secrets de sa vie passée, de son âme présente, — certains qu'elle n'avait confiés à personne, même pas à Marc sur l'oreiller, (et Dieu sait qu'elle lui en avait fait goûter, dont il se serait bien passé!) — Ils n'étaient pas souvent flatteurs pour elle; mais il lui semblait qu'elle n'avait pas de meilleures marques de sa reconnaissance à donner que ces aveux qui la dépouillaient de tout prestige; elle se remettait, sans voile et sans défense, aux mains d'Annette. Elle savait bien que ces mains accepteraient tout, ne rejetteraient rien. Et c'est un tel soulagement! Une fois, une unique fois dans sa vie, pouvoir se montrer comme on est, comme on ose à peine se regarder dans le miroir, — et s'entendre dire, après : — « Ma fille... » — Même avec Annette, ce n'était possible que parce qu'on allait se quitter...

Oui, Annette accueillait, comprenait. Elle comprenait la valeur de présent qu'avait dans l'esprit de Assia cette confession sans retenue. Elle ne laissait pas d'en ressentir un frémissement au bout des doigts. Tout ce fond d'âme, qu'on ne remue pas habi-

tuellement... Elle en avait pourtant beaucoup vu et connu, en sa vie! Mais cette jeune femme lui en révélait encore certains aspects inattendus. Ces monstres du cœur et de la pensée!... Son pauvre Marc avait couché, auprès. S'en était-il douté?... Il en avait d'autres!...

— « Et j'ai les miens... Toute cette jungle!... On est tout de même plus tranquille, là où il est... »

Mais elle serra dans ses bras la chère fille au tendre corps, qui recélait cette fièvre et ces ténèbres cruelles — et, dans l'élan de sa confiance sauvage, qui venait lui en faire don.

Assia lui fit un plus beau don, plus pur, et qui lui coûta davantage. Elle remit à la grand'mère la garde de l'enfant. Il faut avouer qu'il l'eût gênée. Quand on recommence une lune de miel, on ne se charge pas sans embarras d'un quartier de la lune effacée. Il rappelle trop les nuits éteintes. Mais ce n'en était pas moins un sacrifice. On pouvait reprocher à Assia d'aimer mal tout ce qu'elle aimait, — sauf son amant. Elle aimait désordonnément. Mais on ne pouvait lui reprocher de manquer d'amour pour son enfant. Elle l'aimait avec emportement, d'une possession animale... « Mien! Je l'ai fait. Je le tiens encore au nombril. Il m'appartient... » Mais elle n'entendait pas lui appartenir. L'instinct de Assia ne se souciait pas de justice, au marché. Elle l'oubliait, le reprenait. Elle ne pouvait pas y fixer sa vie et sa passion. Et comme son intelligence était juste, capable au moins de voir le juste, elle se rendait compte qu'elle faisait tort à l'enfant, et qu'elle lui en ferait bien davantage, dans l'avenir : car voir son tort ne l'eût point fait changer, d'une ligne. Le plus grand effort de volonté qu'elle pût consentir était de renoncer à cette possession, puisqu'aux devoirs de cette possession elle reconnaissait ne point

satisfaire. Mais elle ne se dépouillait point sans déchirement. Et elle voulait que Annette appréciât le sacrifice qu'elle lui faisait. Elle ne l'eût fait à aucune autre. Annette savait et appréciait. Ce sacrifice, elle, elle ne l'eût fait à personne. Pas même (elle se l'avouait en ce moment), si le bien de l'enfant l'eût exigé. Elles étaient bien faites pour se comprendre à demi-mot, les deux passionnées!

La veille au soir du départ, la dernière nuit, Assia, reprise d'un violent accès de désespoir, cria qu'elle ne voulait plus du nouveau mariage, qu'elle ne voulait plus quitter son Marc, qu'elle voulait rester, avec Annette, à le garder... Annette lui dit :

— « Va, ma fille! Va te battre! C'est pour Marc. Combats pour lui, pour ce qu'il a voulu, pour ce qu'il n'a pas pu! Pour notre cause! »

Assia tressaillit. Elle saisit les deux bras d'Annette :

— « Pour notre cause ? Vous en êtes donc ? »

Annette inclina la tête :

— « Je suis avec notre Marc. Marc est en moi. Les lois du monde sont renversées. Je l'ai enfanté. Et c'est lui qui m'enfante à son tour... »

Assia l'étreignit :

— « Mère de mon Marc! Fille de mon Marc!... Tout ce qui me reste de mon foyer!... »

— « Et n'oublie pas ta petite flamme, — ton Vania! »

— « Gardez-la moi entre vos mains! »

— « Je la garde, et je te garde... Va, ma fille, quoi qu'on devienne toutes les deux, tu trouveras toujours en moi la gardienne du foyer, pour t'accueillir et te défendre, s'il le fallait, contre le monde entier. »

— « Le monde n'est rien, et je m'en charge », dit Assia. « Défendez-moi contre moi-même. Je serai votre bras. Soyez mon cœur! »

Assia partit avec son mari. Annette resta avec son Marc. Elle devait maintenant lui remplacer celle qui était partie.

Et il était là, assis près d'elle, dans la chambre, — le regard vivant, les bras, les jambes paralysés, l'esprit brûlant; il lui disait :

— « Marche, pour moi! Agis, pour moi! Pour moi, combats! »

L'ère des batailles était rouverte. Depuis vingt ans, elle n'avait jamais été fermée. Mais la grande guerre de 1914 n'en était que la porte d'entrée. Et par la porte avait passé la Révolution.

Elle n'était pas seulement une explosion sociale, qui soulevait le sol, dans l'un ou l'autre pays. Elle minait, dans ses profondeurs, toutes les formes de l'esprit. Toutes les conceptions morales et sociales en étaient sourdement modifiées. La raison pure, qu'avait atteinte la connaissance de l'universelle Relativité, avait été, selon son droit d'aînesse — (on la prétend la dernière-née, je crois le contraire; mais si c'était même, le droit d'aînesse, comme Jacob, elle l'a volé) — la raison pure avait été, la première, le théâtre de la Révolution nécessaire. Sans qu'on s'en doutât, elle exerçait son véritable rôle d' « *excitatrice souveraine du mouvement humain.* » Comme le disait Schopenhauer, « *oui, si la vie n'est pas un contre-sens et une déchéance, la Révolution est tout, enveloppe tout, et elle devient une grande métaphysique* » (1).

(1) Entretiens de Schopenhauer avec Frédéric Morin, en 1858. (*Revue de Paris*, 1864.)

Seulement, ajoutait l'âpre bouddhiste de Francfort, « *défiez-vous des métaphysiques douceâtres ! N'oubliez pas que le grand problème n'est pas celui du bien, c'est celui du mal. Une philosophie où l'on n'entend pas bruire à travers les pages les pleurs, les gémissements, les grincements de dents, le formidable pandaemonium du meurtre universel, n'est pas une philosophie.* »

Le bruissement de cette mer remplissait le monde. Il fallait être sourd, comme voulait l'être une égoïste bourgeoise qui se claquemurait dans les derniers restes, menacés, de son confort, pour ne pas entendre ce flux montant de souffrance et de révolte. Les oreilles d'Annette n'en perdaient rien. Grâce à Julien Davy, qui recevait quotidiennement de tous les pays martyrisés, principalement de l'Est de l'Europe, une masse de lettres, de documents, de cris d'appel, elle restait en communion avec cette Passion de l'humanité. Elle n'en était pas accablée, comme Julien, sur qui pesait la monotonie de ce *lamento* et le sentiment de son impuissance à secourir les victimes. Elle avait payé son dû, son plus grand amour, son fils sacrifié à la peine des hommes; ce qu'elle avait de plus cher, elle l'avait donné; elle n'était pas, dans la tragédie, une spectatrice, que déprime la honte inavouée d'être épargnée; elle avait droit de prendre rang parmi les masses des opprimés; et, n'ayant plus rien à perdre, elle en voyait plus hardiment le chemin par où les peuples devaient passer.

Le chemin se trouvait, pour l'heure présente, bloqué. La Révolution, en Europe, avait laissé prendre à la Réaction l'initiative de l'offensive. Privée de l'appui effectif de l'U. R. S. S., qu'accaparait la nécessité de son énorme construction, — cette Russie pareille à un animal géant qui mue et doit, pendant le temps où sa nouvelle peau est encore tendre, se tenir à l'écart

des combats, — l'Europe révolutionnaire n'avait pas su s'organiser. Une incroyable timidité paralysait ces partis socialistes, que le parlementarisme avait, en deux générations, vidés de foi et d'énergie. Ils demeuraient ligotés dans un absurde souci de légalité, dont leurs adversaires, les grands bourgeois fascistes, plus évolués, ne s'inquiétaient guère pour les écraser. Par le plus dérisoire des paradoxes, ceux qui auraient dû, par tous les moyens et à tout prix, frayer la voie à l'ordre nouveau, se faisaient les soutiens peureux de l'ordre ancien et de ses principes mangés des vers, auxquels les chefs cyniques et lucides de la Réaction ne croyaient plus : (ils s'en servaient, quand les principes les servaient, et les violaient, quand les principes les gênaient.) Ces socialistes légalistes, que leurs rancunes fratricides contre les communistes rejetaient, de jour en jour, vers le passé, craignaient le combat, non seulement par crainte du combat, mais par crainte du résultat. Ils avaient peur de la défaite. Ils eussent eu peur de la victoire. Ils avaient perdu confiance en soi. Le sang de l'action se retirait d'eux... Et ceux chez qui ce sang coulait, les communistes, ne savaient pas où l'employer, le dépensaient en vaines querelles et en menaces, en poings levés, en chants de parade, en rodomontades, qui dispensaient des silencieuses et tenaces disciplines préparatoires à l'action réelle organisée, et qui éveillaient l'ennemi, qui l'incitaient à s'armer.

L'ennemi avait pris les devants. Ses chefs avaient su exploiter la panique imméritée, que ces bavards de la Révolution, par leurs menaces imprudentes, inspiraient aux troupeaux inquiets. Par toute l'Europe, le fascisme se posait en défenseur de l'ordre moral et social, du bas de laine, du coffre-fort, de la famille, de la patrie, de « *la mère malade* », et du Père Dieu. Les

grands bourgeois, à juste titre peu confiants en leur propre énergie, avaient été assez sagaces pour remettre la trique à des *Duci* et des *Führer*, sortis du peuple, dont l'énergie était intacte, et qui de loups se faisaient chiens de garde. A la dictature du prolétariat on opposait la dictature de prolétaires traîtres à leur classe et investis, temporairement, pour la river au banc de chiourme, de pouvoirs illimités. D'un pays à l'autre, la peste, ou noire, ou brune, du fascisme, se propageait; sa virulence croissait, avec le succès. Même la France et l'Angleterre, dernières banques de dépôts où l'on gardait dans des coffres les libertés démocratiques, désapprenaient d'en faire usage et les retiraient de la circulation.

Le temps n'était plus à tergiverser. Ou pour, ou contre! Les discussions académiques sur la violence ou la non-violence n'étaient plus de saison. Il s'agissait de faire bloc de toutes les forces, et de violence, et de non-violence, contre le bloc de toutes les forces de la réaction. Tout devait avoir place dans l'armée : le grand Refus organisé de Gandhi, et les troupes d'assaut de Lénine. L'objection de conscience, les grèves d'usines et de transports, l'insurrection, tout était arme, pour le combat, que l'esprit d'Annette maintenant acceptait. Il reconnaissait le combat nécessaire. Et loin de se retirer dans le rêve de l'Un, que lui avait ouvert la flûte du chevrier, elle en puisait, par ses racines, du fond de la terre, les énergies; et elle les transfusait dans l'action. Que serait l'Un, si le sang de l'action n'y circulait point? L'Un est en acte. L'Un est en marche. S'il s'arrêtait, un seul moment, tout croulerait.

Tout croulerait, pour une Annette et pour ses frères et sœurs d'Occident. Car la pensée prend le visage de la volonté vivante, où elle se coule comme un métal

brûlant dans un creuset. La même pensée qui, dans les veines de Gautama, est le sourire du Nirvâna, — dans celles d'une fille d'Europe est le sourire éginétique d'Athéna dans le combat. Lorsque le comte Bruno Chiarenza redit le mot des sages des neiges du Thibet :

— « *Faire*, n'est rien. *Défaire*, est tout... » (défaire l'écran, défaire le moi qui s'interpose entre l'esprit et le soleil),...

Annette l'entend (et il n'est pas sûr que Bruno ne l'entende aussi) comme un appel à la Révolution. Défaire le réseau serré des illusions et des préjugés, le filet étouffant du vieux monde. Briser les liens du Prisonnier de Michel-Ange. Faire sauter sous la poussée de la vie nouvelle, les écluses de la vie morte, du passé... Quand elle se reconnaît dans cette rivière, aux moires enchevêtrées, où son Saint-Bruno de l'Himalaya lui montre l'image du moi aux myriades d'individualités, — quand elle y voit, parmi les autres, passer sa moire, et toute la ronde qui s'achemine, en tournoyant, vers l'Océan, ainsi que le cortège de Bacchus indien, — il n'y a point de risque que cette sagesse, ce délire sacré de l'Asie, qui réveille dans l'âme d'Europe de profonds échos (car elles sont filles de la même mère), lui fasse perdre sa dévorante activité. Elle ne se perd dans cette masse en mouvement que pour s'y retrouver multipliée. Dans cette farandole de l'esprit-Gange, qui s'achemine à gros bouillons vers l'Océan, ce n'est point l'Océan qui l'attire, c'est le fleuve. Elle l'épouse. Elle entend battre dans ses artères le pas de la Grande Armée.

On ne tarda pas à connaître, dans les assemblées populaires, la femme en deuil, sa figure calme, un peu lourde, aux yeux bovins, qui paraissait, au repos, s'assoupir, distraite, lointaine, effacée, — mais qui, lorsqu'elle se levait et qu'elle parlait, s'illuminait instantanément d'un flot de jeunesse, et qui, sans hâte, sans hausser le ton, d'une voix posée, n'hésitant jamais, plantait dans l'esprit de la foule sa parole ferme, menant toujours à l'action précise.

Julien Davy avait été bien étonné, quand Annette lui avait demandé à l'accompagner dans un de ces meetings de lutte contre le fascisme, qu'il présidait. Annette ne le fut pas moins, lorsqu'elle fut amenée à y demander, un soir, la parole.

Elle n'avait, jusqu'à ces temps, jamais été attirée par les discussions publiques. Quand elle y assistait, du fond de la salle, elle voyait les discuteurs sur l'estrade. A présent qu'elle était assise sur l'estrade, face à la foule, elle recevait au visage le souffle de ces masses; en elle entrait leur attente passionnée. Cette attente était rarement repue par les discoureurs sur l'estrade, qui suivaient le fil de leur verbe. Ils se dépensaient trop en débats de partis, dont les querelles

étaient indifférentes aux écouteurs; et ils ne percevaient pas l'appel muet et pressant qui leur était fait :

— « Montre-nous le chemin, le chemin droit où marcher!... »

Annette l'entendit, comme si cet appel, c'était elle-même qui le jetait; et puisque personne n'y répondait, elle se leva, elle fut forcée, il lui fallait le redire tout haut et y répondre, — ainsi que fait, dans le drame antique, la coryphée.

Le son de sa voix, aux premiers mots, l'étonna; la voix lui revenait, comme d'une autre qui la dépassait, d'un autre moi grossi des flots de l'assemblée. Mais presque aussitôt, elle réalisa cette fusion de celui qui parle avec la foule, qui fait la force de l'orateur-né. Elle n'avait pourtant rien dans sa façon qui eût affaire à l'éloquence. Elle agissait par son absolue simplicité et par son calme, qui prêtait un relief à la hardiesse de la raison. Ce calme inspirait aux auditeurs une confiance exaltante en eux et en la cause qu'ils défendaient. Elle devint promptement populaire. Elle sentait, dans ces assemblées, que son fils était auprès d'elle. Et il l'était, aux yeux de beaucoup de ceux qui l'écoutaient : car on sut vite l'histoire de Marc; et elle devint légendaire. On voyait ensemble le fils et la mère.

Elle contribua, par sa netteté, par son esprit de femme, simplificateur et pratique, à opérer un reclassement, nécessaire, des partis. Indifférente aux étiquettes et au formalisme bureaucratique, elle obligeait ceux des deux Internationales, sœurs et ennemies, à se compter sur le terrain de l'action. On discuterait plus tard la théorie! La véritable ligne de démarcation entre les partis est entre ceux qui veulent et ceux qui ne veulent pas agir. Tous les prétextes idéologiques pour ne pas agir, sont des masques. La main de la femme les

arrachait, sans égards, à l'irritation des politiciens de partis, dont elle troublait le jeu équivoque. Mais la foule est femme : elle approuvait. Elle a besoin de situations nettes. Annette veillait à ce que les débats ne se perdissent point en un confusionisme oratoire; elle excellait à les ramasser, à la fin, en une motion claire et pratique. — Elle se dépensa beaucoup en participation active aux divers organismes d'aide et d'action internationale, aux Secours Rouge et Ouvrier, aux Ligues contre l'Impérialisme, contre le Fascisme, et contre l'Oppression coloniale. Une fois le bras dans l'engrenage, tout y passait. Elle dépensait plus qu'il ne lui restait dans son sac. Ce fameux calme, qu'on admirait, lui coûtait une surtension de la volonté contre la pression intérieure. Sous l'apparence de flegme d'une femme grande, robuste, assez corpulente, que l'âge un peu appesantit, sans entamer son énergie, le cœur surmené commençait à trahir.

Les médecins, selon leur habitude, lui faisaient mystère de son vrai mal. Ils tablent toujours sur l'amour anxieux de la vie. Ils ne peuvent pas imaginer que, pour tous les hommes, perdre la vie ne soit pas le malheur suprême et la terreur inavouée. Comme si le fruit mûri de la fin d'automne n'avait pas une volupté à se détacher!... Annette souriait de leurs explications enveloppées. Elle en savait assez, par son expérience d'infirmière et par l'intimité d'hommes du métier, comme Philippe Villard, son ancien amant (1).

Elle l'avait revu récemment. Il était maintenant un vieux homme au front ravagé, les yeux toujours brûlants d'un feu inassouvi, la bouche lourde et dégoûtée, chargé d'honneurs et n'en ayant jamais assez, comme cet autre, Berthelot le Grand (celui de l'autre

(1) Voir *L'Été*.

siècle), dont on disait que son sépulcre au Panthéon était la seule place dont il n'eût pas été avide de prendre possession : (s'il n'en était pas avide, c'est qu'il était sûr qu'il l'aurait : ce dont on est sûr n'a plus d'intérêt). Philippe, repu, irrassasié, cherchait sans trêve, comme le loup « *quem devoret* »; et la misère du butin — le monde rongé jusqu'à la moelle — l'enrageait. Annette et lui n'avaient jamais cherché à se revoir, — sans s'être jamais perdus de vue. Mais après la mort de Marc, qui avait remué quelques échos dans la presse de Paris, Philippe croisa dans une rue la mère en deuil, qui marchait droite et fière, le front haut, ainsi que ces femmes d'Italie qui portent sur leurs têtes leurs lourds fardeaux. Et, saisi d'admiration, il l'aborda.

Ils n'avaient presque plus une idée commune. En politique, Villard était partisan des dictatures; il traitait les masses humaines en troupeaux ennemis qu'il fallait broyer et dompter, comme l'homme — (l'homme digne de ce nom : le maître) — a su faire des autres animaux. Les mouvements de masses appartenaient, selon son dur esprit, aux forces aveugles de la nature, — comme les épidémies. Entre Julien Davy et lui, il y avait une antipathie foncière, qui, par égard pour Annette ne s'exprimait point, — mais implacable.

Et pourtant, Philippe Villard et Annette, quand ils étaient seuls ensemble, ne se heurtaient point à leur barrière. Il existait toujours entre eux — qui les liait — l'étreinte ancienne, ces profondes racines de la chair : (chair est esprit). Ils se connaissaient dans l'amour et dans le combat; ils connaissaient leurs forces et leurs faiblesses; celles de l'un appartenaient un peu à l'autre : chacun des deux y avait mordu. — Et il y avait encore ceci, secret, qui les rapprochait : qu'ils se savaient tous les deux, condamnés.

Aux premières questions que Annette lui posa sur son mal, il avait été droit au but : (il ne mâchait jamais ses mots). Il lui avait, de lui-même, décrit les symptômes qu'elle ressentait, cette douleur qui la poignait dans la poitrine et s'irradiait sous l'aisselle gauche, le long du bras jusqu'aux ongles. Il discernait, au-dessous des paupières, l'enflure bleuâtre de la face, et cette pâleur de la main... Langage connu! Il le lisait, à première vue. Ce corps était celui de la femme qu'il avait possédée. Mais bien qu'elle et lui se souvinssent, il le scrutait, en ce moment, du regard froid du médecin; et elle le voyait, comme lui, du dehors; elle se sentait étrangère à ce corps. Elle dit :

— « C'est l'angine de poitrine ? »

Il dit :

— « L'angine classique. »

— « En cela, du moins », plaisanta-t-elle, « vous ne direz pas que je suis une romantique. »

— « Vous avez toujours été, au fond, une classique sans le savoir. »

Il la regardait se rhabiller.

— « Mais où en suis-je ? » demanda-t-elle.

— « Plus au début. »

— « Ça, je le sais. »

— « Il y a déjà un bon bout de chemin de fait. »

— « Et qu'est-ce qu'il en reste ? »

— « C'est selon. Il s'agit de ménager vos pas. »

— « Je ne marche plus guère. »

— « Même ne bougeant plus, vous trouveriez toujours moyen de courir comme une dératée! »

— « Et savez-vous le moyen de l'empêcher ? »

— « Je ne le sais pas; et si je le savais, je ne le dirais probablement pas : il y a des remèdes qui tuent plus sûrement que le mal. »

— « Mourir du mal, ou du médecin!... Va pour le mal! »

Il l'approuvait. Il se savait lui-même condamné par une affection des reins qui ne pardonne pas. Mais il n'en parlait à personne, et continuait de poursuivre sa chasse, comme s'il devait vivre éternellement. Il eût donc laissé Annette poursuivre la sienne, s'en remettant à son expérience de gouverner son bâtiment. Mais il mit pourtant le holà à son activité dans les meetings et les comités. Ici, sa consigne de médecin était d'accord avec son antipathie pour l'action sociale d'Annette : bonne occasion, pour la boucler! Son anti-démocratisme se doublait d'une aversion particulière pour la toquade des femmes qui s'immiscent dans la politique. Annette ne s'y trompa point; naturellement, elle s'obstina. Mais le mal se chargea de la rappeler à la raison. Elle avait trop de bon sens pour persister. Elle dételа. Philippe eut le triomphe immodeste.

— « Ne vous hâtez point », lui dit-elle, « de chanter victoire! J'ai plus d'une corde à mon arc. »

— « Mais vous n'avez, l'amazone, que vos deux bras pour le bander! »

— « Vous vous trompez. Je m'en suis fait d'autres. »

Elle avait, là-bas, sa fille Assia. Et ici, près d'elle, ce petit, le fils de son fils. Elle se retrouvait, comme trente ans avant, avec un enfant à couver.

Mais rien ne recommence. Ce n'était plus le même enfant. Elle n'était plus la même femme. Quand on a parcouru trente ans de route avec un fils, et qu'on reprend au commencement, on n'a plus la même fièvre d'attente. On sait où mène le chemin et, comme sur la carte au jeu de l'Oie, les puits, les prisons et les joies qu'on retrouvera échelonnés : il y a toujours le risque des coups de dés; mais la contrée n'offre plus le trouble de l'inconnu : on l'a battue. — Bien entendu, l'on se trompe! Car, dans l'intervalle, le paysage a été modifié par le passage d'une génération. D'autres fondrières se sont ouvertes, et des anciennes ont été comblées. On risque d'être, plus d'une fois, égaré par la fidélité même des souvenirs.

Et puis, il y a ce petit être nouveau, qui a beau être fait avec des morceaux de l'ancien, il est un autre — un autre monde — un autre temps. C'est, en vérité, déconcertant. Il a les mêmes yeux, les mêmes traits. Il vous regarde... Avant même qu'il ait parlé, on sent, on sait qu'un hôte nouveau, une nouvelle ère, sont

entrés dans la maison. Et ce petit être qui vient d'arriver, à qui vous apprenez à marcher, va se trouver, du premier coup, d'aplomb sur un terrain qu'avant d'avoir exploré il connaît déjà beaucoup mieux que vous. Il est de plain-pied avec l'aujourd'hui. Ils sont d'entente. Et vous, vous restez à la porte...

Il dépend de vous, de passer le seuil. Osez entrer dans l'avenir! C'est bien facile, pour qui se décharge du passé! Mais Annette ne voulait pas, ne pouvait pas; elle entendait ne sacrifier aucun des deux. Pour arriver à faire entre eux l'harmonie, il lui fallut plus d'un jour. Les premiers temps, Annette se borna à observer maternellement le petit Jean. Elle avait autant à apprendre de lui, que lui d'elle. Et ils avaient George comme truchement.

La plus étrange, la plus charmante association s'était formée entre la jeune fille et l'enfant. Quinze années d'âge les séparaient, les unissaient. Le garçonnet de moins de huit ans, la grande fille de plus de vingt-trois, s'étaient, d'un secret accord, décrétés roi et sujet l'un de l'autre... — « Tu m'appartiens. Tu es mon bien... » On n'avait pas eu besoin de poser des conditions. Sans conditions! — « Je suis ton bien. Je t'appartiens. » Traité signé!... « Ce n'est pas ta volonté. C'est mon plaisir. Et mon plaisir est ton plaisir... »

Quel peut bien être le terrain commun entre ce petit et cette grande? — Tous les terrains. Et tous les liens qui peuvent rattacher l'un à l'autre deux êtres humains, — hors celui qui noue ensemble les deux sexes. Ils étaient juste, l'un et l'autre, à la ligne de partage des eaux où l'on peut boire à toutes les sources. Il y avait la source fraternelle : la grande sœur et le Benjamin.

Il y avait la source maternelle : quand le petit se blottissait, avec un chagrin ou un bonheur trop lourd pour ses petits bras, dans les forts bras de la femme; elle en avait un bondissement de chaude joie dans les entrailles, comme si les petits pieds y dansaient. Il y avait... il y avait la source même de l'amour — le seul, le vrai — (il n'est qu'un seul pour tous les êtres), celui qui dort ou veille, rêve, chuchote, ou parle haut, aux cœurs des mâles et des femelles : (que ces beaux noms brutalisés soient rétablis dans leur dignité!) l'amour qui les fait éternellement flamber du désir que se rejoignent les deux moitiés de l'être unique... L'amour sacré qui, dans le mystère de sa retraite, ne connaît aucune barrière, enjambe les âges, et, bien que ses racines soient enfoncées dans la chair, n'en tient pas compte dans son élan illimité, unit les êtres, par-dessus les mers, à travers les étendues et de l'espace et des années...

D'où était-il venu, ce besoin d'adoption mutuelle, qui se satisfaisait sans gêne et sans trouble ? — Pour le petit, des premiers jours où sa mémoire tenait serré le fil des jours, sans le lâcher. Depuis trois ans, (il lui semblait que c'était toujours), il voyait rire au-dessus de ses yeux les belles dents de la grande amie; et, ces nuits d'été où dans les prairies, sous la fenêtre, crissaient les crécelles des criquets et grondait au loin la lamentation du torrent — (c'était en Suisse, en ces semaines où son père allait au-devant du couteau florentin) — il écoutait le souffle calme de ce grand corps étendu (elle l'avait pris dans son lit), et dans le creux de son bras chaud il appuyait sa joue et son nez... Bonheur et paix... Rien n'avait pu ébranler cette impression fondamentale. Même les jours de deuil qui avaient suivi; et bien des troubles inexplicables dans la maison... Mais elle et lui, quand ils étaient les deux ensemble, les deux sans trois, ils n'avaient jamais

troubles ni deuil... *Gioia. Pace...* On ne peut pas vous l'expliquer, si vous ne connaissez pas cet état. C'est une chance de fabrique. Une fois sur mille, la nature réussit le coup — réussit le couple.

Pour la grande fille, il eût semblé que la volonté aurait dû jouer dans l'adoption un plus grand rôle que pour l'enfant : car il avait bien fallu que le petit compagnon s'introduisît, un jour précis, dans sa vie, qui avant ne le connaissait pas. Mais voilà bien le plus étrange! Quand elle y pensait à présent, il lui paraissait impossible que sa vie d'avant ne le connût pas. Autrement, comment l'eût-elle si parfaitement reconnu, quand il était venu ? Elle se souvenait : un jour, Annette lui avait mis l'enfant nu dans les mains; et (la mère avait dû sortir un instant) elle était restée seule avec l'enfant; troublée du doux contact sur ses doigts de ce petit corps d'oiseau sans plumes, elle s'était penchée sur l'oiseau, et le *bambino* avait souri : — un coup de joie l'avait frappée, l'inonda, de la gorge aux genoux, et ses seins s'étaient faits durs. Elle découvrait sa maternité. Jamais avant, dans sa vie de grand garçon bruyant, actif, sportif, elle n'en avait, une seconde, conçu le frémissement. Et maintenant qu'il lui était révélé, d'un jet de foudre, elle ne voulait même plus admettre la possibilité qu'elle eût vécu sans lui. Elle avait vécu pour lui, dans l'attente... Tout ce temps d'avant, elle s'était étourdie de mouvement et de jeux; tout ce temps d'avant, elle avait tenu caché, formé, nourri, bercé, ce petit, *son* petit!... Tout ce petit corps lui était nouveau, et tout lui en était connu, jusqu'aux petits ongles de ses pieds, (elle riait de tendresse, en les regardant), jusqu'à son odeur de pain chaud.

Naturellement, elle n'avait pas osé le dire tout haut, devant les autres. Il y avait cette autre qui se disait la mère : (George, jalouse, lui savait gré de l'être

moins qu'elle). — Il y avait Annette... (Annette souriait en regardant George et l'enfant; on ne pouvait savoir si elle ne lisait point dans George; mais on n'osait pas s'en assurer.) — Et tous ces autres, Sylvie, son père, qui était si incapable de comprendre... On ne pouvait pas livrer son secret... Mais ce dont elle aurait juré, c'est que lui, le petit, avait compris! C'était leur secret à tous deux. — Et elle pensait vrai. Sauf que l'enfant le trouvait tout naturel, et qu'il ne songeait pas à en faire un secret. Annette avait dû, sans avoir l'air d'y toucher, veiller à ce que la susceptibilité de Assia n'en fût pas offensée. Mais Assia, dans les semaines d'avant son remariage, était trop prise par ses passions et par ses troubles, pour bien observer l'enfant. Quand au milieu de son tourbillon, elle se ressouvenait de lui, elle entrait en coup de vent, l'arrachant à ce qui l'occupait, à ses jeux, à ses entretiens avec l'amie, l'accaparant, l'emprisonnant entre ses bras, lui plongeant ses yeux dans les yeux, l'accablant de ses questions emportées qui n'attendaient point de réponses, et de ses étreintes sans se soucier s'il y avait plaisir ou non. Et rassasiée, elle le laissait et retournait à sa chasse aux peines et aux espoirs.

Annette était la seule à suivre, d'un regard de côté, les réactions morales de l'enfant. Encore n'en voyait-elle pas la moitié. Il se faisait en ce petit homme un travail secret, dont les grands ne se doutaient pas. Vania — (il était riche en noms dans les deux langues : Jean, Ivan, Jeannot, Vanneau, Vania, Vanioucha), — avait très vite compris qu'il était inutile, et même peut-être préjudiciable, d'opposer une résistance aux passages de l'ouragan...

— « Qu'est-ce qu'elle a à me secouer ? Mais il paraît qu'elle a le droit. Elle est ma mère... »

Le mieux était d'attendre que l'ouragan eût passé,

en lui offrant le moins de prise. Alors, il abandonnait son corps, passivement. Rien de son esprit. Il était bon observateur. Il avait remarqué qu'en ces derniers temps d'avant le remariage sa mère s'était faite plus jolie et plus soignée. Elle sentait bon. Son nez de petit chien ne flairait pas seulement la peau, mais les pensées qui passaient dessous. Il percevait, avec une curiosité non dénuée d'ironie, tout ce remue-ménage intérieur et cette parole volubile, brusque et chantante, qui l'amusait, qui le fatiguait, et dont il ne perdait pas un mot indiscret. Il avait à lui sa vie de pensée; et il se faisait, sur le remariage, ses réflexions. Mais il n'en faisait part à personne. Et du sujet, on évitait de lui parler. Raison de plus, pour qu'il y pensât! (Les grands ne savent pas que les sujets que l'on évite trop, on les désigne à l'attention de l'enfant). Sa mère était, pour Vania, un curieux problème vivant. Curiosité passait tendresse. Mais c'est tout de même un attrait. Qu'est-ce qu'il y avait dedans ? Il ne se le demandait point pour George. Quelle des deux avait le meilleur lot ?

Pour le moment, il attendait que l'envahisseuse qui le violentait le lâchât. Il avait déjà remarqué que tous les ennuis ont une fin. Assia partit. Il la vit s'en aller au loin, sans grands regrets. Il l'apprécia plus, quand elle fut partie. Il lui parut qu'il manquait quelque chose sous son ciel... Pas l'affection maternelle! De la maternité, il en avait autour de lui, tant qu'il voulait. Mais parmi ses mères, il établissait secrètement des rangs. Celle d'Amérique, qui l'avait laissé, ne fut peut-être pas, pour son abandon même, celle à laquelle il tint le moins. Les blâmes contre elle, qu'il avait saisis ou qu'il devinait, dans son entourage, agissaient dans un autre sens que les blâmeurs n'eussent soupçonné. Même s'il ne comprenait pas les raisons que sa

mère avait d'agir, et s'il se jugeait lésé par elle, il n'en était pas moins intéressé. Il l'était plus. Il n'était pas un de ces enfants malingres et blessés, qui refoulent peureusement leurs offenses secrètes et leurs rancunes, ou leurs désirs défendus. Il était assez abondamment pourvu d'affections, (celles qu'on reçoit et celles qu'on donne), pour qu'une qui semblait s'éloigner de lui ne lui causât point d'amertume; il était sûr, s'il y tenait, de la rattraper; et si même elle ne revenait pas... mon Dieu! il s'en passerait! Ce petit bonhomme avait une confiance imperturbable en soi et en la vie; s'il avait su l'exprimer, il eût bien étonné les femmes d'où il était sorti : Assia, Annette. Ce n'était pas un leurre d'optimisme. Il en avait, tout petit, assez vu autour de lui, pour savoir que la vie n'était pas faite en beaux sourires, tendres ou onctueux, de bonnes mamans ou de bons dieux fardés, peignés, barbés, en devanture de magasins rue Saint-Sulpice. Il s'était frotté, de très bonne heure, dès la première, au poil des loups, à commencer par sa mère, et à finir (à ne pas finir!) par ceux qui lui avaient tué son père. Va pour les loups! Il était de la bande. L'essentiel n'était pas que la vie fût affable. C'était qu'elle fût vivante. Plus il y a de vie, plus d'aliment. Le petit bonhomme avait de l'appétit et de bonnes dents. Et chez les gens, bons ou mauvais, (ils sont toujours un aliment!) il aimait d'abord qu'ils fussent intéressants. Cette mère bourrasque, qui avait passé par dessus l'Atlantique, l'intéressait, ce gamin! Il ne comprenait pas, mais il humait en elle cet air marin (ou ce vent des steppes?...) Qu'en savait-il, sinon que ça soufflait! Beaucoup d'amour, beaucoup de haine, et ces tempêtes (il avait cueilli au vol ses paroles emportées) contre la société... La « société », qu'est-ce que c'était? *Cela* où l'on est?... « On verra

ça! Nous saurons bien juger nous-mêmes... » En attendant, Vania gardait en réserve, contre « *cela*, où l'on est », ces orages qui secouent l'atmosphère.

Assia était la mère d'exception, la mère des grands jours.

Et l'autre, la George, était la mère de tous les jours. Il le lui dit, tout simple et franc : « Une pour les fêtes (fête ou tempête), l'autre pour l'usage courant ». Et George rit aux éclats. Elle acceptait ce partage. A elle la part de tous les jours! Elle laissait à Assia le reste. Elle comprenait que Vania la réservât pour les jours de fête. Elle était elle-même trop sensible à l'attrait orageux de Assia, pour ne pas faire la généreuse. Elle n'était pas comme Sylvie, dont la rancune ne désarma jamais. Si devant elle on attaquait Assia, elle la défendait; elle s'interdisait de lui reprocher quoi que ce fût. Le pire qu'on eût à lui reprocher n'était-il pas d'avoir fait à George le don de son fils ?

— « Notre garçon. Le mien! Mon pain. Merci à la boulangère!... »

La vie à deux s'organisa. Au début, George accourait chaque matin chez Annette; mais elle devait rentrer chez son père, pour le repas de midi, revenait passer l'après-midi avec l'enfant et le quittait à regret, pour le souper. Julien habitait maintenant à Passy, Annette au Luxembourg. George devait toujours courir; et personne n'était satisfait. Julien se plaignait de ne plus voir jamais sa fille, et qu'elle arrivât aux repas, toujours en retard : (il était de ces bourgeois français, qui ne peuvent supporter l'inexactitude, et qu'elle rend insupportables). Le petit ne voulait jamais laisser partir George. A chaque fois, c'étaient des adieux et des rappels et des ré-adieux d'amoureux. Annette, amusée et touchée, suggéra à son vieil ami de laisser George prendre chez elle le repas de midi. Julien consentit : il souffrait moins encore de l'absence de sa fille que de ses retards. Puis, il fut touché, lui aussi. Après avoir été long à comprendre que George abandonnât tout, sa maison, ses travaux, ses intérêts, pour une marotte, il vit — (Annette lui prêta ses yeux, qu'il aimait) — la beauté de cette mystérieuse flamme maternelle, qui s'était allumée dans le cœur vierge de sa fille. Et il alla au-devant de ses désirs. Il était homme à se sacri-

fier tout simplement. Ce fut lui-même qui proposa à Annette de prendre George en pension. Il prétextait, pour enlever à celle-ci tout remords, qu'il projetait depuis longtemps un voyage d'études en Amérique, et que probablement il y passerait une année : il serait bien aise de savoir sa fille sous le toit d'Annette. Annette n'en fut point dupe; mais George ne demandait qu'à l'être; et avec l'égoïsme de la jeunesse, elle en poussa des cris de joie; elle embrassa furieusement son père, Annette et l'enfant. Annette, seule avec Julien, le regarda, sourit, et lui dit :

— « Mon cher Julien... A mon tour! »

Elle l'embrassa. Julien ému, embarrassé, dit, toussotant, cherchant ses mots :

— « Au fond, ma George... vous le savez bien... vous appartient...

Annette lui posa sa main sur la main :

— « J'ai compris... Elle est à nous deux... Mon cher ami!... »

Ils détournèrent l'entretien. A leur âge, on n'a plus besoin de dire. On sait.

L'installation fut bientôt faite. Et ce fut une joie des deux enfants. George prit l'ancienne chambre qu'occupait Assia; le petit lit de Vania était dans une étroite pièce à côté, dont la porte restait entr'ouverte. Annette les entendait, à travers la paroi qui touchait contre son oreiller, chuchoter et rire, le matin, comme les moineaux, et les pieds nus qui clapotaient sur le parquet, pour se rendre visite, d'une pièce à l'autre. Puis, on décida, puisqu'aucune obligation ne retenait plus à Paris, de s'installer dans la banlieue; et l'on prit, à la lisière des bois de Meudon, une maison simple et claire, avec quelques arbres et un jardin; on s'y sentait plus au large. Il y avait même une chambre pour Sylvie, si elle voulait. Mais Sylvie

se faisait tirer l'oreille. Le meilleur moyen pour qu'elle vînt, était qu'on ne parût point tenir à elle. Non qu'elle n'eût faim d'être aimée, tout en affectant de ne pas croire à l'affection. Mais elle était encore plus affamée d'indépendance; et avec l'âge, elle devenait plus ombrageuse, elle se tenait toujours sous les armes contre ce qui lui semblait pouvoir y porter atteinte.

— « Eh bien, renferme-toi dans ton beffroi! Tu en descendras, quand tu voudras. On sera contents, si tu viens. Si tu ne viens pas, on se contentera... »

Le petit univers à trois était complet, comme un accord : Anne, la vierge, et l'enfant. Et comme dans les retables florentins, Sainte-Annette, au sourire léonardesque, fait d'ironie et de tendresse, tenait entre ses genoux la grande fille, qui tenait sur ses genoux le bambin. Mais si elle les couvait tous les deux, tous les deux ne voyaient qu'eux. Annette tarda longtemps à envoyer le garçon à l'école. Elle avait reconnu le génie d'éducation, que cette maternité d'élection avait fait surgir de la vierge-mère; et elle abandonna, pour commencer, la souple pâte du petit corps aux mains habiles et robustes de la modeleuse.

Il passait une partie de l'année, à moitié nu, au jardin, ou dans les bois, vêtu d'une braie de petit Gaulois. L'instinct de George lui dictait, comme premier enseignement, d'habituer son garçon à l'endurance — et, bien entendu, non pas stoïque (c'est la ressource des mauvaises dents), mais l'endurance qui a joie. Le principe de la joie a été justement revendiqué par les Ecoles nouvelles en Occident, depuis un quart de siècle. Mais, sans avoir eu vent de pédagogie, George ajoutait à cette notion du plaisir qui est le fruit du libre jeu spontané de l'enfant, la notion virile de l'effort, qui inclut la nécessité de la peine dans la joie pleine. Elle disait à son louveteau :

— « Si tu fais ce que tu peux, c'est trop peu! Il faut faire, à chaque fois, un peu plus que tu ne peux. Le plaisir est bon à téter — je ne dis pas! — mais c'est à la portée de chaque veau. Le meilleur, le vrai bon, c'est quand on commence à mâcher sa peine. Rien ne vaut ce goût sur la langue. Lèche ta sueur!... Un peu de trop. Mais pas trop! Le trop du trop serait d'un sot. Ni sot, ni veau... Allons! vas-y!... Encore! encore!... Stop!... Veille à la casse!... On ira plus loin, demain... »

A ce jeu-là, les quatre pattes et la cage du petit gars se bronzèrent. — L'esprit n'y perdait rien. George lui enseignait la même gymnastique de l'effort. La fille de Julien dextrement maniait l'arc de l'intelligence. Les problèmes abstraits de la science, sous ses doigts agiles, si simplement se dénouaient que les doigts prestes du petit singe refaisaient, de point en point, les mêmes mouvements, sans se douter de la difficulté. Les doigts de l'esprit devançaient la pensée; l'instinct résolvait le problème, avant d'avoir raisonné « comment ». C'est le bon chemin, la ligne droite : le « comment » viendra après, — après qu'on sera arrivé. Si on attendait, pour partir, qu'il fût prêt, le jour — la vie — y passerait! Marche toujours! « Comment » finira bien par nous rattraper... George communiquait à Jean son intuition de l'esprit et de la main. La raisonner était ensuite une belle charade, qu'on s'amusait à résoudre, au repos, le soir. Mais dans le jour, voir et agir! Voir pour agir. Les deux mouvements n'en font qu'un, si l'on est sain. Nous aurons le temps de comprendre!... Comprendre? Comme si le regard et la main, du premier coup, n'avaient point compris! Il n'est pas besoin de mots pour penser. Mais quand l'heure était venue pour les mots, ni George, ni Jean n'en étaient pauvres. Ils n'avaient point la langue

paralysée. Ah! qu'ils aimaient donc à discuter!... Annette riait, en les écoutant. Même en pensant, en discutant, ils avaient l'air de faire assaut avec leurs membres, en jouant.

On peut croire que les problèmes de l'existence, dont les tourments avaient fait saigner la génération d'avant, ne les gênaient guère dans leurs souliers! (Et d'abord, ils allaient pieds nus dans des sandales.) Le premier de tout : ils étaient, fille et garçon, très bien portants. Ils ne savaient pas ce que c'était que la maladie. Ils ne connaissaient pas par eux-mêmes — (pas assez! c'est un gros manque!) — la misère, la cruauté du combat pour l'existence. S'ils les eussent connues, il était probable qu'ils eussent été prêts à en affronter les assauts : pour une George, la vie entière est un stade. Mais ce serait trop beau, si c'était vrai! Le stade même est un luxe. Il ne fallait point se dissimuler que la vie de George et de l'enfant, si simple et saine qu'elle fût, était un luxe. Le plus grand luxe : non pas l'argent, mais le cloisonnement. Cette éducation individualiste était en marge des destinées communes. Annette en avait la gêne sourde. Et plus clairement qu'elle, Sylvie aurait eu son mot à dire là-dessus. Mais elle le disait rarement, n'ayant que de lointaines occasions de se mêler de ce qui se passait dans la maison. Et Annette, qu'une grande fatigue et un besoin invincible de solitude engourdissaient, dans les premiers temps de convalescence de sa blessure, abandonnait à George la direction. Pour mettre sa conscience en repos, elle se disait qu'elle interviendrait un peu plus tard, et qu'il n'y avait point de temps perdu.

Il ne l'était pas, en effet. George battait le fer sur l'enclume, avant de le tremper dans la cuve. Le petit Jean serait en solide acier. Elle n'y laisserait aucune paille. Point de ces troubles ou de ces fuites devant

les ombres et devant les monstres, qui rongent souvent, sans qu'on y songe, l'esprit inquiet des enfants. La vie toute claire, sans obsession de l'inconnu. Malgré le choc qu'aurait pu être pour Vania la tragique disparition du père, il ne paraissait aucunement se préoccuper du sombre but qui attend le coureur au bout de la course. George ne s'en souciait pas plus que lui. Leur tranquille assurance à l'égard de cet : — « *Après...* » — était pour Annette un soulagement, qui n'allait point sans émerveillement : elle avait peine à comprendre. Il lui avait fallu tant de peines et d'efforts pour arriver à l'acceptation, après des échecs réitérés! Eux, d'emblée, y semblaient installés. George avait habitué Vania à considérer la mort simplement, comme un acte naturel, qui était normal, aisé, pas effrayant. L'esprit solide et ordonné de la grande fille, pareil à une maison bien distribuée, avait su faire l'équilibre de l'implacable étude de la médecine avec la vigueur du sport et l'allégresse d'un corps sans défaut. Elle était douée d'une calme gaîté d'intelligence, précise et claire, qui s'intéresse à tout ce qui est; et elle avait le secret de parler naturellement à Vania de toutes les questions naturelles : mort, maladies, questions du sexe. Elle n'avait jamais avec lui une réticence, une fausse honte, ou, à l'inverse, une impudeur, une licence : elle lui disait ce qui est. Ce qui est, est comme il est. Quand il est bon, il n'y a qu'à en jouir. Quand il est mauvais, il faut tâcher de le rendre bon. Dans les deux cas, on n'a point à se cacher les yeux. On voit, c'est toujours intéressant à regarder. Même si le spectacle se déroule en soi. Surtout, en soi! On est alors le spectateur et le spectacle.

— « Regarde ta pièce! Ne t'effare point! L'acteur s'agite. Mais le spectateur est assis en bonne place, et il est libre d'applaudir ou de siffler, ou de bâiller.

Même, si le spectacle nous ennuie, nous le serons de dire : « Assez ! »...

Vania assista sans trouble à l'éveil naïf et effronté de sa puberté. Il était content d'être un garçon. Le monde lui paraissait une riche invention. Comme tout cela était donc ingénieux ! Les mécanismes de la vie obéissaient à des lois claires. Pas question d'une révolte contre les lois ! Toute machine obéit à ses lois. Il faut apprendre à manier la machine. Mon corps, ma vie, c'est mon auto...

— « Pas, George ? »

— « Oui, Vanneau, conduis-la bien ! Et n'écrase pas les passants !... »

Que c'est donc amusant de vivre ! Qu'on a de joie à partir, au frais matin, sur la route blanche, avec l'auto neuve et brillante, sans un grain de poussière encore dans ses beaux rouages fins, et qui s'envole comme un oiseau, obéissant à la plus légère pression de la main, — et près de moi, la camarade qui déjà vient de faire une partie du chemin, et qui le refait, pour en jouir plus complètement, à deux ! Et moi, je jouis et de ce qu'elle a vu et de ce que je vois et de ce qu'elle voit avec mes yeux...

Il leur semblait que leur vie n'était complète qu'ensemble. Chacun des deux seul, il lui manquait un morceau. Ce passé proche dont on est le fruit, — son père, sa mère, et les autres, — comment Vania arriverait-il à le comprendre, sans George qui en avait été le témoin ? C'est comme s'il l'avait envoyée en sergent-fourrier, pour lui éclairer le chemin. — Et il ne l'éclaire pas moins pour George : car il est perché sur son cou, jambes emboîtées sous son menton : (chers petits genoux !...) et le regard aigu du guetteur plane au-dessus de la tête de la porteuse : il vise et frappe plus loin que le sien. Plus d'une fois, sans qu'il s'en doute,

il explique à George sa propre pensée. Elle en voit plus clair sur sa route. Ainsi s'établit entre eux une curieuse égalité; et c'est souvent la grande qui questionne le petit :

— « Dis, le Vanneau, qu'est-ce que tu en penses ?...»

Où elle lui fut d'un grand secours, c'était en lui évoquant son père. Il l'avait peu et mal connu. Marc était trop pris par ses passions et par son action, pour donner beaucoup de soi au petit. Et à ces passions, à cette action, le petit n'avait, naturellement, prêté qu'une attention distraite; au temps de la crise entre ses parents, sa mémoire commençait à peine à se dégager de la brume; et les fragments de souvenirs, que son œil de moineau avait becqués, étaient restés non coordonnés. Ensuite, il s'était habitué à mener sa vie à part de ces deux passionnés, qui faisaient de même. — Mais à présent que les deux avaient été brusquement arrachés de lui, son instinct lui faisait sentir qu'il était un morceau d'eux, ou eux de lui; et il aurait voulu les ressaisir. C'était trop tard!... Jamais trop tard, quand la volonté a la ressource d'un esprit imaginatif, décidé à forger ce qui lui manque. George lui était une aide de forge : elle déclanchait le mirage de la petite enfance : les scènes qu'elle lui contait de ses années échappées sans trace se projetaient sur l'arrière-fond de son tableau, dans cet inachevé des horizons, qui appelle et accueille toutes les visions. George n'avait point fini de raconter, que les oiseaux enfuis de l'Arche, les noirs, les blancs, avaient déjà trouvé où se nicher dans les buissons des souvenirs de Vania. Ils y faisaient même leurs petits. Et lorsque Vania, à son tour, se répétait leur histoire, en toute bonne foi, il y ajoutait. Il eût été capable de dire à George :

— « Ça n'est pas ça! Je le sais mieux que toi, George, j'y étais! »

A deux, ils n'eurent pas de peine à se faire de Marc un portrait exalté. George était d'autant plus disposée à seconder le vœu secret de l'enfant, qu'elle avait elle-même très peu connu Marc; et il avait exercé sur elle un attrait de curiosité romanesque qui, dans leurs brèves relations, n'avait pas eu le temps d'être satisfaite, et que l'éclat tragique de sa mort avait surexcitée. Comme Annette ne disait rien à quiconque de ce fils, qu'elle accaparait, l'imagination avait beau jeu pour peindre la fresque. Elle s'était veloutée, au fond des yeux de George, d'une couleur légendaire; peu s'en fallait que Marc y prît figure de Saint-Georges. Le grave jeune homme d'Or-San-Michele au regard droit, qui offre sa poitrine aux coups du destin... Qu'il fût tombé, cette fois, dans le combat, l'héroïsait davantage.

— « Et je suis son fils. Je le vengerai... »

— « Nous le vengerons... »

Car, puisque Vania était maintenant son garçon, George était la veuve, qui a reçu les cendres du mort et la vengeance...

Mais l'autre femme ? L'autre mère ?... Elles étaient deux. Et il fallait bien s'avouer que l'autre avait eu de Marc la meilleure part, qui n'était pas la légendaire. (George était trop sincère, pour se leurrer, en ces questions, de la supériorité de la légende sur le réel.) — Mais au moins, pour ce qui était de Vania, le réel, c'est elle qui le possédait. Qui quitte sa place, la perd! Assia l'avait perdue, et elle ne semblait pas, grâce à Dieu! pressée de la revendiquer. Sa nouvelle vie l'absorbait. De loin en loin, un accès de souvenir passionné la reprenait. Elle écrivait à Annette une lettre d'amour et de remords, — une coulée de lave... — Et une fois, la lave franchit la mer : Assia suivit sa lettre, elle tomba à l'improviste, sans crier gare, sur Meudon. C'était

onze mois après le départ. Mais la violence de sa passion s'épuisa en entretiens avec Annette; et elles s'enfermèrent toutes les deux. Au premier choc, Vania se replia, avec une politesse trop polie, qui la coupa net dans son élan; et Assia était intimidée par le regard de son enfant, qui l'étudiait tandis qu'elle parlait. Il était pourtant gentil, affectueux, plein d'égards, — trop d'égards!... Mais ce regard l'observait étrangement. Elle avait envie de se voiler le cœur avec ses mains... Pas seulement le cœur! Elle portait un autre enfant dans son ventre; et bien que sa grossesse, habilement masquée, s'accusât à peine, l'œil de Vania la troublait, quand il se posait sur ses flancs. Que voyait-il ? Que pensait-il ? Elle était gênée dans sa pudeur, comme elle ne l'avait jamais été devant un homme. Elle n'osait pas lui demander ce qui se passait dans cette tête; et il ne l'eût peut-être pas su lui-même. Mais à l'instant qu'elle s'y attendait le moins, brusquement la bouche de Vania s'ouvrit, et il demanda :

— « Et tu es toujours contente de ton mari ? »

Elle qui n'était pourtant pas timide, elle en perdit le souffle, elle ne sut pas ce qu'elle répondait. Il continua :

— « Est-ce que tu l'aimes mieux que papa ? »

— « Oh! non, » dit-elle, de tout son cœur.

— « Alors, pourquoi l'as-tu épousé ? »

Ce mot acheva de la démonter. Elle dit, confuse :

— « Je ne pouvais pas autrement... »

Il n'insista point. Elle s'inquiétait de son jugement :

— « Tu m'en veux ? Dis, j'ai mal fait ?... »

— « Non, je comprends, tu ne peux pas vivre sans un mari. »

Assia se sentit devant son petit chef de famille, qui lui accordait son indulgence : elle en fut à la fois intimidée et mortifiée. Elle alla verser son amertume dans

le sein d'Annette. Mais elle ne pouvait accuser personne. Tout le monde était pour elle plein de gentillesse. Même George s'accordait le luxe de la plaindre. C'était le comble! Pour un peu, elle lui eût dit :

— « Voulez-vous emmener le petit ? »

Elle était si sûre de le garder!...

— « Sûre ? Tu es trop sûre... Je l'enlève... »

Assia fut sur le point d'empoigner Vania, et de lui dire :

— « Je te prends. Viens! Et sur-le-champ... »

Mais qu'aurait-elle fait, s'il lui avait dit :

— « J'aime mieux rester... »

Ou même s'il l'avait prise au mot :

— « Très bien! Allons!... »

Qu'est-ce qu'elle aurait fait de lui, là-bas, avec cet autre petit qui venait, et cet autre homme ?.. Et qu'est-ce qu'il aurait fait là-bas, avec son regard d'un sérieux prématuré et le pli décidé de sa bouche ? Non, il était mieux ici, pour lui, et pour elle..

Mais elle prit sa revanche sur George, en dénonçant les vices de l'éducation du petit. Du premier coup, son œil aigu et sa jalousie les lui avaient fait saisir : cet isolement de petit bourgeois privilégié — (le privilège est à rebours, qui l'appauvrit de la substance de la vie commune...) — ce manque de contact avec le peuple des autres enfants, surtout de ceux qui ont, dès les premiers pas, à se heurter contre les réalités dures et saines : (saines ? malsaines!.. Mais sain est le combat). Elle eût voulu l'y plonger. Ses âpres blâmes furent sensibles à George; ils réveillèrent ceux que Annette, secrètement, s'adressait. Les deux jeunes femmes discutaient devant elle, avec passion; chacune défendait sa thèse, jusqu'à la ruiner par l'outrance; et ce n'était pas pour le seul bien de l'enfant. George sentait qu'au fond Assia avait raison; mais elle ne

voulait pas se dessaisir du petit compagnon. Heureusement, Assia lui fournissait, par sa violence d'exagération, des prétextes plausibles pour se défendre.

Précisément, à cette époque, Sylvie occupait son fiévreux désœuvrement à des essais problématiques d'une sorte d'école ou de colonie des fortifs, pour les petits vagabonds de la zone. (Nous contons plus loin cette équipée). Assia, qui l'apprit, n'hésita pas : dans l'emportement de la discussion, elle parla d'y envoyer Vania. George s'y opposa, indignée. Annette souriait. Mais Assia tenait mordicus. Ce fut le petit qui trancha. Il dit :

— « Non! »

— « Quoi, non ? » dit la mère. « Je ne te demande pas ton opinion. »

— « Mais moi, je la donne », dit le petit. « Et je dis : « non! »

Il secouait la tête, d'un air décidé.

Assia l'appela, avec mépris :

— « Petit bourgeois! »

Il serra les poings, il cria :

— « Ça n'est pas vrai! »

— « Tu as peur de te salir avec les gosses de la rue ?»

— « Je n'ai pas peur de me salir, — avec personne! Mais je n'irai pas! »

— « Pourquoi ? »

— « Je n'irai pas. »

Il refusait de s'expliquer. Mais Annette, attirant contre ses genoux le garçonnet au front buté, lui chuchota :

— « Tu ne veux pas aller chez *elle ?* »

Il hocha la tête énergiquement.

— « Qu'est-ce que vous complotez ensemble ? » demanda Assia.

— « C'est notre affaire. Nous nous comprenons. »

Quelques jours avant, Sylvie était venue à la maison. Par bonne chance, Assia était sortie. Mais Sylvie, qui trouva seuls George avec Jean, apprit d'eux l'arrivée inopinée de la mère. Elle était incapable de voiler ses ressentiments. Cette femme, qui se serait fait couper en morceaux pour ceux qu'elle aimait, eût haché en morceaux ceux qu'elle haïssait; — et le diable savait pourquoi parfois elle aimait ou haïssait! (Suffit! Elle, elle savait...) Elle était implacable, jusqu'à la déraison, — jusqu'à risquer d'empoisonner le cœur de ce petit garçon, qu'elle aimait. (Aimer quelqu'un ne signifie pas toujours vouloir son bien, mais vouloir le bien que soi, l'on veut!) N'alla-t-elle pas jusqu'à raconter, devant Vania, à George, qui en fut elle-même si saisie qu'elle ne songea point à préserver l'enfant, les folies du cœur qui avaient failli dévaster la vie conjugale des parents! Et, bien entendu, elle les présentait sous le jour le plus injurieux pour la mère... Annette rentrait, à ce moment : elle happa quelques mots, elle vit la pâleur de l'enfant. Elle aussi changea de visage; son regard flamba; elle empoigna Sylvie par l'épaule, et violemment, la poussa vers la porte :

— « Va-t'en! »

Jamais Vania et George ne lui avaient entendu cette voix. Sylvie ne répliqua point et, le front baissé, elle partit. Annette referma la porte sur son dos, narines gonflées, sourcils froncés : (Vania n'avait pas remarqué comme ils étaient épais : ils formaient une barre au-dessus du nez). Elle se retourna et rencontra le regard de l'enfant. Elle se détendit instantanément, elle sourit, haussa l'épaule, et elle dit :

— « Allons, mes petits, quand je vous dirais de n'y plus penser, cela ne vous empêcherait pas d'y penser. Mais ne jugez pas! Nous n'avons pas le droit de juger. Chacun de nous a ses joies, ses peines, ses déraisons

et ses raisons. Chacun sa charge! C'est affaire à lui, et à nul autre. Défense aux autres d'y fourrer le nez! Si ceux qu'on aime ont souffert, se sont trompés, ils n'en sont que plus à plaindre et à aimer. Demandons pardon si, sans le vouloir, nous avons surpris leurs secrets!»

Mais Vania dit, l'air mauvais :

— « Qu'*elle* demande pardon! »

Mais *elle* aurait pu le demander! Il ne le lui eût pas accordé. Il tint rancune à Sylvie; rien ne l'eût décidé à aller chez l'outrageuse de sa mère.

A force de harceler Annette sur le secret de l'enfant, Assia finit par savoir, sous forme discrète, la cause du refus de Vania. Elle affecta l'indifférence pour le mal que l'on pouvait dire d'elle; et elle continua de bousculer le petit. Mais qu'il eût pris si passionnément l'offense, lui fut un baume au cœur blesssé. Le jour du départ, passant près de Vania en coup de vent et n'ayant pas l'air de le remarquer, elle fit demi-tour, se jeta sur lui et l'étreignit avec violence :

— « Mon Marc! mon Marc!... »

Elle passa les dernières heures, enfermée aux pieds d'Annette, agenouillée, avec des larmes et des cris étouffés, se déchargeant dans ce cœur qui était à elle, de tous ses secrets, de ses regrets, de ses passions, de tout ce qui occupait son âme insatiable. La main d'Annette caressait la tête de sa vierge folle, son front brûlant, ses yeux brûlants, son nez brûlant qui se frottait, comme celui d'un chien, sa bouche brûlante qui eût bien léché sa main, si elle eût osé. Et Assia, détendue, lui dit :

— « Vous pouvez encore m'aimer ? »

Annette répondit :

— « Je t'ai épousée. »

Assia dit, ironique :

— « Ah! Ce n'est pas une raison! »

Annette rit :

— « Pas pour toi, mauvais garçon! »

Elles s'embrassèrent.

— « Qu'est-ce que tu veux, ma fille ? » dit Annette. « Si tu es folle, je le suis aussi, puisque je t'aime, faut se résigner!... »

Vania et George, après le passage, restèrent, quelques jours, troublés. Sans bien comprendre, ils humaient un orage d'âme qui venait de traverser leur atmosphère; et leur atmosphère en demeura, quelque temps, saturée. George gardait aux joues la cinglure de la dispute avec Assia; mais au départ, Assia lui avait tendu franchement la main, et dit : — « Merci! » — en la regardant droit dans les yeux. George était maintenant partagée entre le regret de ne pas pouvoir reprendre la lutte avec Assia, jusqu'à ce qu'elle lui eût fait mesurer la terre, et le regret fougueux de ne l'avoir pas embrassée. Vania se frottait le museau, que la bouche vorace de sa mère avait mangé de baisers; et il se répétait le cri : — « Mon Marc! » — qui l'avait bouleversé. Comme elle l'aimait, Marc, son père!... Et c'était Marc qu'elle embrassait en lui... Il l'était donc? Il était Marc? — Oui, il l'était. Il le serait...

Et un flot brûlant de gratitude le mariait à cette mère, qui lui confiait la survivance de l'homme qui était son culte secret...

La commotion de la mort de Marc avait eu chez Sylvie des effets beaucoup plus apparents que chez Annette. Le coup acheva sa santé ruinée et modifia entièrement sa façon de vivre. Elle prit en grippe ses enfants adoptifs, et déclara, du jour au lendemain, qu'elle partait de chez eux : elle voulait vivre ailleurs. Bernadette (1) se crut obligée d'insister pour la retenir. Sylvie lui dit.

— « Tu as mon argent. Qu'est-ce que tu veux de plus ? »

Bernadette verdit sous le soufflet. Elle ne parla point de rendre l'argent ; mais elle garda l'offense mortelle ; et elle dit :

— « Pars ! »

Sylvie avait tort de mettre en doute l'affection de Bernadette. L'attachement était réel. Malgré le manque de chaleur, c'était l'unique sentiment de tendresse qui mouillât un peu les racines de cette âme sèche. Mais l'amour-propre était le plus fort. Une fois blessé, il ne pardonnait jamais. Bernadette ferma sa porte et s'interdit de penser désormais à Sylvie.

Et la rancune de Sylvie, d'où venait-elle ? De la

(1) Voir *L'Annonciatrice, I : La Mort d'un Monde.*

terrible indifférence qu'elle avait lue dans Bernadette, après la mort de Marc ? L'indifférence lui eût paru plus terrible encore, si elle avait su les rapports qui avaient existé entre eux. Mais qui pouvait dire qu'elle ne les eût pas subodorés ? Les narines de Sylvie étaient bien fines. Elles en savaient plus, quelquefois, que son intelligence...

Sylvie jeta son dévolu sur un petit appartement de trois pièces, mansardé, au sixième d'une vieille maison, à un coin de rue, dans son ancien quartier, avenue du Maine. La maison était à l'ancienne mode, sans aucun moderne confort. Les amis se récrièrent. Après le bien-être dont elle avait joui, ce n'était pas le moment de renoncer à ses aises, quand sa santé était atteinte aux sources. Mais elle s'entêta. Tout ce qu'on put obtenir, c'est qu'au lieu d'être astreinte à l'obligation de l'escalier de service, aux marches raides, qui menait seul directement au sixième, elle prît l'ascenseur du grand escalier jusqu'au cinquième, et de là, par une porte de service qui rejoignait l'autre escalier, qu'elle n'eût plus qu'un étage à grimper. Encore fut-il plus aisé d'avoir l'acquiescement du propriétaire que celui de cette mule. Sylvie s'obstinait, par bravade, même après l'autorisation, à monter les six étages, « de son pied léger », comme elle disait — (elle dut convenir qu'il ne l'était plus!) Quand on ne la voyait pas, elle s'arrêtait plus d'une fois, appuyée au mur, le sang bruissant aux oreilles; et même elle devait s'asseoir sur les marches, suffoquant. Jusqu'au jour où la gonflure des jambes l'avertit que ce petit jeu ne pourrait continuer longtemps. Alors, elle en passa par la contrainte de l'ascenseur; et les premières fois qu'elle en usa, elle convint *in petto* qu'elle en était bien aise. Mais elle se garda de le dire aux autres; et les autres firent semblant d'ignorer, pour ménager sa susceptibilité.

On ne comprenait pas — (Annette seule) — cette manie subite d'ascétisme. Ce n'en était pas pour Sylvie. Sa vie avait été démolie, par le milieu. De tout le corps du bâtiment, entre vingt-cinq et cinquante ans, il ne restait rien que des ruines. Et tout le fruit de son dur travail, à quoi cela a-t-il servi ? Ses plus chers n'en ont pas profité. Quant à cette Bernadette !... Baste ! Rien n'est rien... Elle revenait à son point de départ : le logement de l'avenue du Maine, ouvrant sur le long couloir commun, carrelé, où les pas impatients d'Annette étaient, un soir, venus la chercher (1).

Oui, la sœur aînée avait compris. Mais ce sont des secrets du cœur, que l'autre cœur qui a compris ne cherche pas à élucider : à chacun sa cache aux humbles jouets : — le souvenir et le rêve ! S'il la livrait, même au plus proche, il mourrait : c'est son ultime raison de vivre. Annette avait aussi la sienne, bien plus profonde et plus secrète. Autrement, d'où lui serait venu le calme, que rien ne pouvait expliquer dans sa vie veuve de son enfant, — ce calme auquel Sylvie frémissante venait se heurter, et qui l'eût déconcertée et irritée, si la petite cadette n'eût fini par connaître à fond maintenant cette âme à surprises ? Et Sylvie avait, elle aussi, appris (non sans peine) la sagesse de se taire sur les secrets de l'âme d'Annette, comme Annette sur ceux de Sylvie.

Que Annette parût moins atteinte qu'elle par la mort de Marc, Sylvie savait bien qu'il n'en était rien. Mais il ne lui déplaisait pas de s'attribuer cet avantage, en trichant avec ce qu'elle savait. Marc, disparu, tenait en elle une beaucoup plus grande place qu'elle n'eût pensé, quand il vivait. Tout un passé. Et Sylvie, qui le relisait, de la dernière ligne à la première, trouvait

1) *Annette et Sylvie.*

au livre maintenant achevé un sens bien plus intime que quand ils l'écrivaient ensemble. Elle se donnait l'illusion qu'elle avait été plus proche de Marc qu'aucun autre être — même sa mère : (elle ne parlait point de Assia, qu'elle s'obstinait à écarter avec un dédain irrité : — « Tu n'es pas des nôtres. Je te nie! »...). Elle ne voulait pas se reconnaître d'autre rivale que Annette. A certains égards, elle ne se mentait pas tout à fait. Elle avait été le témoin, la confidente et la complice de toute une part de la vie d'adolescence, que Marc n'avait point livrée à sa mère. Il avait été son demi-fils, son écolier, son apprenti... (De ces *Lehrjahre* nous n'avons pas tout raconté...) Jusqu'à cette folle nuit de l'avenue d'Antin, que des années de malentendu stupide avaient suivie... L'étrangère en avait profité, pour le lui prendre... Un trait de plume, encore, rageur, sur Assia!... L'étrange jalousie des deux femmes avait eu beau se raisonner, s'obliger aux prévenances, aux sourires, surtout depuis le deuil commun : elle les bandait l'une contre l'autre, irréconciliables et dures, — surtout depuis le deuil commun. Heureusement, il y avait entre elles le fossé de l'Atlantique. Quand Assia le passait, elles s'évitaient.

Délestée de son argent, de son métier, de sa vie d'agitation et, par surcroît, du monde, — de tous les « autres » (à part une demi-douzaine, qui n'étaient point des « autres », mais un morceau de soi), — Sylvie ne sentit pas le vide, un seul instant. Elle respira!

Il y a de pauvres êtres — (le plus grand nombre, dans notre société mécanisée) — qui, à l'âge de la retraite, lorsqu'on enlève les étais d'habitudes qui épaulaient leur vie, s'écroulent en plâtras. Mais Sylvie était de bonne pierre de France, bien taillée, appareillée solidement, comme celles de Chartres ou de Laon. Elle en avait le grain serré, dur et fin, — le « moi ». Un « moi » qui était à elle, bien à elle, rien qu'à elle. Il n'avait pas besoin de contreforts. Les échafaudages déblayés, qui avaient encombré vingt-cinq ans et plus de sa vie, Sylvie se trouva dégagée, et elle jouit de l'air nu.

Elle en avait beaucoup, dans son observatoire qui dominait les toits, les terrains vagues, les creux et les collines couverts par le pullulement de l'immense fourmilière, et les longues fumées serpentant sur la ville. Sylvie, rentrée dans sa coque de Catherinette, redevenait une d'elles. Et elle rajeunit.

Ce ne fut que les premiers temps. Eté de la Saint-Martin. Mais ces derniers beaux jours ne furent pas perdus.

D'abord, elle s'occupa à bien maçonner son nid. Point de luxe, mais confort. La petite anachorète ne renonçait à satisfaire aucune gourmandise, ni de la bouche et des mains, ni du siège et des reins : un bon lit, moelleux, bien pétri de la croupe et des épaules; un tapis savoureux à l'œil et au pied nu; un fauteuil où les fesses délicatement s'emboîtent; quelques meubles en bon bois, solides, simples, commodes, agréables au toucher; de gais papiers aux murs, et aux fenêtres point de rideaux. Aucun voisin, rien à cacher. Y eût-il eu des voisins, Sylvie ne s'en souciait guère!

— « Se rince l'œil qui veut! Moi, je me rince le mien avec ce beau petit jour, qui entre à pleine volée. Je veux le voir tout nu, et qu'il me voie de même! »

Elle avait des prunelles de tiercelet, claires et dures; ses yeux ne clignaient jamais. La tête de son lit était tournée en face du clair, — du clair de jour, du clair de lune : elle n'en avait jamais assez.

Quand son petit royaume de trois pièces fut installé, — (son plus grand luxe était les fleurs, dont elle enguirlanda ses frontières : à chaque fenêtre, elles grimpaient par des échelles, dessus le toit), — Sylvie songea, comme les anciens barons, de leurs nids d'autours, aux incursions dans la plaine. Sa fringale d'activité lui revint. Il fallut sans tarder l'employer. Elle se rappela l'idée, jetée dans un entretien par une amie institutrice, d'une école de plein-air à fonder pour les enfants pauvres des faubourgs et de la zone. Elle la fonda avec l'amie, dans les terrains vagues des « fortifs ». Malgré ses vieilles jambes, lourdes à porter, elle battit le rappel dans le quartier. Sa langue dorée, qui enjôlait impérieuse, entortilla les autorités et les parents. La marmaille

ne tarda pas à s'abattre, comme des bandes de moineaux, sur les miettes : — (ce n'étaient pas seulement des miettes pour l'esprit, mais aussi pour l'estomac; une bonne partie des petites économies de Sylvie y passèrent). — Une fois qu'ils connurent le chemin de la becquée, ils ne l'oublièrent plus de si tôt. Ils étaient là, de l'aube à la nuit. Il fallut louer, pour les mauvais temps, des baraques de chiffonniers : on les rafistolait, comme on pouvait, ainsi que de vieux souliers; les enfants s'employaient à les rapiécer. Ils avaient beaucoup à faire de se rapiécer eux-mêmes. On développa parmi eux l'aide mutuelle, sous le contrôle de petites matrones et de petits « matrons » (point de patrons!) que l'on sacrait chefs de famille et qui devaient avoir l'œil sur leur clan, moucher, torcher, raccommoder. S'organisèrent des ébauches d'ateliers. Sylvie parvint à racoler quelques bonnes volontés : jeunes hommes et filles, en mal d'idéalisme social, (cela ne durait pas très longtemps!), vieux petits bourgeois, en retraite d'emploi, — qui devenaient plutôt des embarras : car les nouvelles couvées leur étaient plus étrangères que des indigènes d'autres races, ils ne parlaient plus le même langage; à tout contact, c'était un choc. Çà et là, quelque ouvrier du quartier, un des parents, qui profitait d'une après-midi du samedi, ou d'un congé de maladie, pour venir voir, s'intéressait, et y allait d'un coup de main ou d'une leçon de choses. Mais c'était l'oiseau rare : l'homme de peine fait sa tâche et sa graine; l'une et l'autre faites, il s'en désintéresse, il a besoin d'oublier.

L'argent manquait, les petits becs étaient un gouffre, et la parole de Dieu, ou de Sylvie, ne nourrit pas les ventres creux! Sylvie rognait sur son manger, pour le distribuer à ses oiseaux; mais elle n'était pas un Vincent de Paul : elle ne se fût pas dépouillée de ses vêtements pour habiller ceux qui vont tout nus; même la

moitié du manteau de saint Martin, c'était beaucoup ! — « Je ne le coupe pas plus haut que mon cul! »... — Le bon sens gaulois n'abdiquait point. Entre le pélican qui nourrit de son sang ses enfants, et l'Ugolin qui les mange afin de leur conserver un père, il y a place pour la bonne Samaritaine de Montparnasse, qui nourrit soi d'abord, ensuite les autres... « Le bel avantage, s'ils m'ont mangée! Et qui leur donnera à manger demain ? Le Dieu qui prend soin des passereaux ?... » Avec ce Dieu, Sylvie était brouillée, depuis qu'il avait tué ou laissé tuer son passereau. Elle l'avait mis en quarantaine. Il fallait se passer de lui et qu'il se passât d'elle. Elle ne mettait plus les pieds à l'église. Son église était maintenant son école; et son impiété se targuait insolemment de donner plus de son corps à manger à ses petits que le Dieu de l'hostie. — « Beau repas! Je nourris mieux... » Mais elle ne s'en faisait pas accroire; elle savait qu'elle ne nourrissait pas assez! Elle allait mendier, d'un ton impératif, pour ses pupilles, chez tous ceux qu'elle connaissait et chez beaucoup qu'elle ne connaissait pas. Ses jambes malades n'eurent pas à se louer de toutes les marches d'escalier qu'elle leur fit monter et descendre. Le résultat fut qu'après récolte non médiocre (ils n'étaient pas nombreux, les sollicités qui osassent marchander l'aumône que la redoutable petite sœur mendiante exigeait d'eux!), Sylvie dut se condamner à des semaines d'immobilité, sur son lit.

Pour s'occuper, elle prit chez elle cinq ou six de ses pupilles les mieux douées, et elle leur fit un cours de couture. Les premiers résultats furent satisfaisants ; à Paris, les doigts sont presque toujours intelligents; et plût au ciel que le reste fût de même! Mais il y eut de sérieux inconvénients. Les gamines entassées dans les trois pièces, et que l'impotente ne pouvait constam-

ment surveiller, grattaient leurs socques contre les meubles, écornaient de leurs ongles les papiers, imprimaient sur les boiseries leurs doigts sales, sournoisement arrachaient les fleurs des fenêtres en saccageant les tiges; et finalement, Sylvie découvrit, un jour, qu'on avait fouillé dans ses tiroirs et chipé une boîte de laque. Indépendamment de la valeur du souvenir, Sylvie ne supportait pas d'être volée. Le vieil instinct de propriété n'admettait point une atteinte. Il était peu probable qu'elle atteignît au stade où l'on dit : — « Prends, si tu veux! Rien n'est à moi. » — Elle disait : — « Je donne, *parce que c'est à moi*. Mais je te défends d'y mettre les pattes sans que je le veuille, sacré voleur! » — Elle les flanqua toutes à la porte.

Là-dessus, pendant qu'elle était au lit, l'école, privée de son aviron, chavira. Elle fit parler d'elle plus qu'on ne l'eût souhaité. Quelques-uns des petits chefs de familles, des matrones et des matrons, prirent leur rôle trop au sérieux, ou, si l'on veut, du côté qui l'était le moins. Il y eut entre garçons et filles appariés quelques jeux qui ne figuraient pas au programme.

— « Pas de quoi fouetter un chat! » fit la Sylvie, haussant l'épaule, quand elle l'apprit... Elle eût été jusqu'à la fessée...

— « Mais qu'on nous fiche la paix, de ces niaiseries! Tas de bedeaux! Est-ce qu'ils se figurent que nous élevons des enfants de chœur ? Tâchez un peu de les mettre à la chaîne, mes chiennots de la zone! Moi, je les dresse en liberté. Ça ne peut pas aller sans accrocs. On les raccommodera. Ne faites pas tant d'embarras! »

Ils savaient bien ce qu'ils faisaient! La presse bourgeoise, qui déjà louchait sur ce nid suspect d'anarchistes, sonna l'alarme de la moralité de Paris menacée. Il y eut enquête, interrogatoires des polissons,

moins intimidés que glorieux de se voir couchés sur les journaux : ils ajoutèrent à leurs exploits. Chœurs indignés des parents et de l'honnête galerie... Sylvie, malade, convoquée à l'instruction, lava la tête au magistrat. Il ne le prit pas bien, comme on pense. Si elle tira de là ses plumes, ce ne fut pas son bon droit qui l'y aida, mais les accrocs qu'elle avait pu faire, elle aussi, en son temps, à « la vertu ». Car dans le nombre de ses amis, il en était au Palais; et ses amis n'étaient jamais des ingrats : (c'est le plus grand art chez une femme : Sylvie y avait été maîtresse). Elle fut laissée hors de cause; mais l'école des fortifs fut fermée. Restèrent aux chiennots les fossés, pour y continuer leurs ébats. Force fut à la moralité.

L'aventure dégoûta Sylvie de sa croisade d'action sociale. Plus jeune, elle eût tenu tête aux opposants, et recommencé. Mais quand on est trahie par ses propres membres, ce n'est plus de jeu! Il faut au moins sa vieille garde, pour former le carré de Waterloo. Il ne lui restait plus que le général. Elle dit son mot, et montra le dos — le bas du dos — à la société.

La sienne lui demeurait. C'était assez...

Que c'est étrange! Elle découvrit que sa vraie vie commençait, à l'heure où elle avait tout rejeté... Et, sans qu'elle se le fussent dit entre elles, sa sœur aînée, de son côté, faisait la même découverte, mais plus saisissante et plus cruelle, après qu'elle avait perdu son fils...

A ce moment, les âmes ordinaires n'ont plus rien qui les retienne à la vie, elles s'en vont. Mais il en est qui se découvrent, à cet instant où plus rien ne les lie, — même les affections les plus sacrées. Elles renaissent alors, elles inaugurent une période d'activité inattendue. D'Annette surgit une puissante vie intérieure, dont le rayonnement allait s'étendre, de proche en proche, avec une douceur invincible. Sylvie, qui n'avait poi nt ce phare sur l'océan, allumait sa chaude lanterne

dans le crépuscule qui tombait. Etait-elle donc une âme au-dessus de l'ordinaire, qui se découvre, comme on vient de dire ?... « Ame », quel mot prétentieux! Elle vous l'eût rejeté au visage...

— « Moi toute nue... Moi qui m'en vas... Moi qui m'en vas laisser tout cela... Tout cela ? Quoi ? Moi. Tout ce qu'il y a dedans, et dont je n'ai rien fait... Dire que je ne savais même pas que je l'avais!... Faut-il que j'aie perdu mon temps! Dépêchons-nous de le saisir, pour l'emporter avec nos draps, sous notre griffe recourbée! Ce serait terrible, l'express parti, d'avoir laissé sur le quai son meilleur, d'avoir pris la bourse et oublié la vie... »

Cette vie, la petite « gloute » de Paris pensait pourtant s'en être gorgée. Elle croyait bien en avoir connu les fins morceaux. Elle s'en allait de table, alourdie. L'odeur des plats et la cendre des cigares l'écœuraient... Et voici qu'une fenêtre s'ouvrait, l'air frais, et la jeune faim lui revenaient...

La curieuse aventure!... Elle avait fait installer, pour remplir l'ennui béant de ses soirées — (à vrai dire, la prévoyante en redoutait la venue, plutôt qu'elle n'avait encore vu son bâillement) — un appareil de radio. Les premiers temps, elle avait pataugé au hasard dans la mare aux grenouilles : les coassements de Rome à Toulouse et de la Tour Eiffel à Bratislava lui avaient paru une bonne farce; elle s'amusait à emmêler leurs rots et leurs hoquets, comme une enfant qui tripote l'eau et la crotte. Ce gafouillis satisfaisait son humour et son besoin parisien du vacarme. — « Sans bruit, est-ce qu'on sait si l'on vit ?... » Mais quand elle s'était prouvé, par le chahut, son existence, elle était vite fatiguée. D'un doigt nerveux, impatientée, elle avait, sans arrêter l'appareil, tourné le bouton sur un silence. Elle était là, dans son fauteuil,

près de sa fenêtre, seule dans sa chambre, aux premières heures de la nuit. Et la grande nuit, qui avait fui devant le bruit, retrouvant la place libre, redescendait au fond de l'âme. L'âme, assourdie, recommençait à entendre la douleur tapie dans les vieux membres et dans le cœur. Elle était prise désarmée; elle ne pouvait faire un mouvement, et la glace du soir tomba sur les épaules. Elle était pauvre, nue et blessée. Elle attendait le coup de grâce.

Et ce fut la grâce qui lui vint. Du fond de la chambre, de l'angle obscur, derrière elle, une musique merveilleuse commença de sourdre. Elle s'épancha à larges flots, forts et tranquilles, qui lentement baignèrent les pauvres pieds gonflés, qui lentement montèrent autour des jambes, autour des cuisses, autour des reins; et comme un long frisson dans la forêt, la chair frémit et la voix mystérieuse du sexe s'éleva comme un appel au fond des bois. Le chant, la plainte et l'ivresse, de proche en proche, gagnèrent tout le reste du corps, baignant les seins et les épaules; et puis la bouche, sèche et ardente, y but. Et le front fut la dernière cime où affleura la crue. Les grandes nappes de la musique n'atteignirent la pensée que quand tout le corps y fut noyé. Chez d'autres, la tête est la porte du cœur. Mais la Sylvie tirait toute sa science de ses racines — de sa chair.

Et lorsque enfin sur l'étendue inondée, la cime commença de s'éveiller, Sylvie envahie prit conscience, comme Danaé, de la nuée d'or qui l'enlaçait, la pénétrait par tous les pores. Jamais elle n'avait connu un tel embrassement. Et la bouche entr'ouverte, extasiée, elle tendait les bras vers l'Amant.

Bien entendu, elle ne connut jamais le nom de l'œuvre qui l'avait possédée. A peine avait-elle quelques lueurs du genre d'œuvre, de la symphonie et de ses

cent voix d'instruments. Pour elle, n'y avait qu'une seule voix, mais c'était tout l'être qui parlait, non pas en mots usés de la langue, mais en frémissements inexprimés de toutes les branches du grand arbre, qui engaine entre ses murs de silence le torrent de vie. Et qui parlait ? Qui était cet être ? — Moi!...

Sylvie demeura « sidérée » par la double découverte d'une telle source d'émotions inconnue, et que cette source fût en elle. Car elle ne s'embarrassait pas de savoir que cette musique était l'œuvre de musiciens. L'identité de la phrase musicale avec sa propre substance et des battements de ce flot avec ceux de son sang, — ce miracle perçu en toute salle de concert, chez tout auditeur élu par la grâce du cœur, était encore bien plus péremptoire dans la solitude de cette chambre, où des murs nus se répercutait la voix attendue des mondes intérieurs. Si longtemps muette! Ignorée... Et ce qu'elle dit, comment le traduire en des mots ?

— « Mon Dieu, mon Dieu! Je ne comprends pas... Mais je sais bien que tu dis vrai, tu entres en moi au plus secret, qu'aucun regard n'a dévoilé — même le mien — et tout mon être vibre sous ton doigt, comme une corde qui s'éveille du sommeil de toute une vie. Encore! encore!... »

Elle chercha à la faire de nouveau parler, les soirs suivants. Mais elle eut des déconvenues. L'instrument, encore imparfait, et les ondes capricieuses répondaient irrégulièrement à l'appel; et la réponse était fantasque. Sylvie, que rien ne guidait, s'évertuait, d'un doigt rageur, à démêler du fouillis sans nom où, cul sur tête, le Nord et le Midi braillaient, l'oiseau magique dont l'appel l'avait éveillée. Mais elle butait plus souvent contre les réclames que clamait l'homme de Toulouse, ou contre les jazz sans nerf et sans saveur

de quelque dancing. Quand d'aventure elle rattrapait l'oiseau, il lui laissait deux ou trois plumes dans la main, et s'évadait dans la forêt, où quelque monstre surgissait, qui l'écrabouillait sous ses pieds. Sylvie sacrait comme un troupier et renfonçait l'animal braillant dans l'abîme. Mais la satisfaction (c'en était une!) de broyer la gueule à ces veaux, ne compensait pas la perte de l'oiseau. Après des semaines de poursuite, la petite Argonaute s'avisa que le plus sûr moyen de mettre la main sur sa Colchide n'était pas d'attendre qu'elle vînt, mais d'y entrer *manu militari*, — par sa main souple et impérieuse.

A cinquante ans passés, elle apprit le piano. Sa nature n'était point, en quoi que ce fût, et même et surtout dans la jouissance, de rester passive. La musique, si elle l'adoptait, devait être active. Elle y apporta son énergie coutumière.

Elle n'en dit rien à personne. Mais un jour, Annette, montant les six étages, écarquilla les yeux en découvrant dans un angle de la chambre un piano. Elle était trop avisée, pour plaisanter sa Sylvie. Mais elle n'avait pu déguiser sa surprise, et Sylvie prit les devants :

— « Oui, je me suis mise à cet outil-là. C'est une toquade. Tu dois bien rire! Mais à mon âge, on ne compte plus avec le ridicule. On fait ce qui plaît. »

— « A tout âge, tu l'as fait, ma belle », dit Annette. « Et ce n'est pas à celui d'aujourd'hui que je te chicanerai là-dessus. Je ris, mais de plaisir que tu trouves le tien à ce jouet. »

Le front de Sylvie s'éclaircit :

— « Entre folles, on se comprend. »

— « A force de vivre, on a déteint l'une sur l'autre. »

— « Je n'avais pas assez de mes folies, j'ai pris les tiennes. »

— « Sois tranquille! » dit Annette. « Il m'en reste! »

Elle s'offrit discrètement pour lui apprendre le piano. Mais Sylvie n'accepta d'elle que quelques indications élémentaires et lui refusa accès sur son terrain. Sa susceptibilité toujours en éveil était consciente de son ignorance, et voulait pouvoir y trébucher à son aise, sans que l'épiât un regard — même (surtout) le plus intime. Elle préférait, pour les conseils indispensables, s'adresser à une aide anonyme et payée.

Elle n'avait eu de la musique que des notions de solfège, par quelques cours populaires, en sa jeunesse, d'après la méthode Galin-Paris-Chevé. Les cours avaient été intermittents; la petite chatte de gouttière avait, en ces temps, d'autre musique pour occuper ses nuits. Et quant aux chansons de la rue et de l'atelier, une fille de Paris n'a pas besoin, pour les apprendre, du papier. Elle avait l'oreille et la voix justes et pointues : faune par en haut, faune par en bas. Jusqu'à la lèvre inférieure, fine, en bec d'anche, qui avance, en mordant son fil, et le timbre aigrelet de flûtiau. Par là-dessus, une mémoire imperturbable. Pas une musique rencontrée qui n'y demeurât accrochée. Vingt ans après, elle en aurait pu repêcher le poil entortillé au démêloir. Son oreille avait été modelée par Annette, aux jours heureux où la grande sœur, dans la vieille maison de Bourgogne, laissait ses doigts rêver sur le clavier. Ces rêves, dont alors Sylvie se moquait sans les comprendre, étaient entrés dans sa volière : ne pas comprendre ne l'empêchait pas de prendre; Sylvie ne laissait rien perdre, rêves ou rubans; elle ramassait et elle rangeait : — « On n'en fera rien. » — « On ne sait jamais! » Il y a toujours un moment où cela sert. — Plus tard, en ses jours de splendeur, elle avait donné chez elle des concerts. C'étaient, bien entendu, les casse-oreilles du dernier bateau, les atonalismes à

la mode. Elle n'y comprenait rien du tout, et dans le fond du cœur elle rigolait de toute la peine que ces bons garçons se donnaient pour vous écorcher le tympan. Mais, par un curieux instinct, jamais ces bruits organisés ne l'ennuyaient ni ne la noyaient : elle y nageait, comme un poisson aveugle, qui se laisse porter, bien à l'aise et, dans la nuit, qui bat l'onde de sa queue; le monde des sons lui était un élément naturel. Quand l'occasion s'en présentait, elle s'y mouvait sans heurt, les yeux fermés.

Qu'on ne croie point qu'elle écoutât! C'était elle-même qu'elle entendait. La musique la faisait vive et dispose; elle stimulait ses activités. D'autres marchent au pas et vont se faire tuer, au rythme sans réplique des trompettes et des tambours. Chez la Sylvie, c'était le cerveau qui trottait. Jamais sa pensée n'était plus « allante », précise, pratique, prompte et claire que quand elle écoutait (n'écoutait pas) la musique. Elle avait même fait dans sa tête ses comptes de fin du mois, pendant une symphonie de Beethoven!... Bonnes gens, je vous vois avancer la lippe. Ne plaignez point trop, de votre haut, l'infirmité musicale de Sylvie! Elle usait mieux de la musique que beaucoup des vôtres qui la connaissent théoriquement et qui l'écoutent impassibles, comme une froide mathématique. Sans qu'elle y pensât, la musique s'infiltrait en elle, comme un ferment, et elle s'incorporait à son sang; elle se transmuait en énergie. Ce n'est point la moins merveilleuse alchimie. Beaucoup la pratiquent, sans le savoir, de ces ignorants que les gens du métier méprisent; et certains de ces gens du métier seraient bien en peine de la réaliser.

Mais la Sylvie n'avait jamais eu le temps, jusqu'à présent, de réfléchir sur les courants de son action : elle agissait, elle courait. Maintenant qu'il lui fallait s'as-

seoir — s'asseoir au bord de son ruisseau — elle l'entendit qui chantait. Et elle s'appliqua à distinguer le sens de ce qu'il lui disait, depuis son enfance, et qu'elle n'avait jamais pu entendre : car elle parlait en même temps que lui.

Elle se tut... Se taire, c'était une science, un art (comme on voudra!) qui étaient demeurés toujours inconnus à Sylvie. Elle les apprit. Quelle découverte! Le silence... La plus peuplée des harmonies... La matrice mûre et gonflée de tous les enfants de nos désirs... Sylvie couva les troupeaux de ses rêves... Puis, elle apprit, d'un doigt aveugle sur le clavier, à faire sortir à la lumière les frémissements ordonnés de ces ébauches d'êtres. Ils déroulaient le long de l'échelle leur silhouette grave ou légère, enrobée d'une traîne d'harmonies. Et de l'un à l'autre s'établissaient des attractions ou des conflits. Mais celles-là, comme ceux-ci, ne se jouaient point sur une scène extérieure aux regards. Ils s'inscrivaient au revers de l'écran, comme s'ils y étaient projetés par l'esprit. C'était soi-même qu'on jouait. On y errait...

Il s'agissait d'y trouver sa route.

Patiemment, l'impatiente se soumit à des leçons élémentaires, dans des arrière-boutiques de marchands de pianos, où le grondement des autobus dans la rue étroite faisait vibrer les caisses des instruments. Elle étudia, dans sa mansarde, pendant des heures, de vieilles méthodes, achetées d'occasion à un bouquiniste du quartier. Avec une ténacité froide et acharnée, elle attela ses dix doigts à la roue des gammes qu'on roule et qu'on déroule; et le passage du pouce fut, pour elle, quelques semaines, le « *to be or not to be* ». Pour une Sylvie, la réponse ne faisait point doute. Il eût fait beau voir que ses pattes n'obéissent point à sa volonté! Ses pattes souples, patientes, rusées, de

fille de Paris dégourdie dans tous les jeux de la vie, de la toilette, du métier, et de l'amour... L'âge n'avait point de prise sur elles. Et la difficulté même était pour elles un attrait. Mais il est permis de douter que l'attrait fût partagé par les locataires d'à côté. C'était le cadet de ses soucis!

Elle apprit aussi le chemin des concerts. Elle y allait aux places bon marché. Par raison, d'abord : faute de pécune. Mais également par goût, car elle ne se trouvait à l'aise que parmi cette jeunesse et ceux pour qui l'art et ses jouissances exigent des sacrifices : ce sont les seuls qui savent en jouir; ils n'y trempent pas le bout de la langue ou d'un doigt dégoûté, comme ces blasés qui sont aux loges; ils y piquent la tête et ils y plongent, narines ouvertes, jusqu'à crever; quand ils en ressortent, c'est avec des yeux exorbités. Sylvie avait ces yeux-là, à certains morceaux de *la Damnation* et à des finales de Beethoven. Au dernier accord, elle trépignait. Et les voisins amusés se désignaient cette petite femme impérieuse, au visage bouleversé par l'émotion, qui piaffait en soufflant des naseaux. Elle paraissait ne rien voir. L'orchestre et les chœurs ne jouaient que pour elle. Le reste de la salle n'existait pas. Elle eût trouvé naturel de crier au chef : — « Recommence! » — C'était à elle, elle avait bien le droit d'en disposer... Ce flot de colère, ces transports, ou cette langueur, cette volupté... A moi, à moi!...

— « Recommence!... »

Elle le cria, une fois, d'une voix, d'un geste sans réplique. On rit autour d'elle. On l'applaudit. Elle les toisa. Puis, s'éveillant de son rêve, elle échangea avec ses voisins un clignement d'yeux et un sourire d'intelligence. Au fond, ils sentaient tous comme elle. On était tous de la famille. De qui ? De celui-là qui parlait pour eux : qu'il se nommât Berlioz, Beetho-

ven, ou Wagner, le nom importait peu à la chose. Ce qui comptait, c'était la famille, c'était eux. Quand ils criaient : — « Bravo! » c'était à eux. Et Sylvie était leur coryphée.

Maintenant, on la connaissait, aux galeries; et sa légende avait circulé. Quand elle descendait en hésitant les marches trop espacées, quelques petites jeunes filles s'empressaient, ou un adolescent très courtois, guindé, troublé, qui la soutenait respectueusement par le bras. Son heure de célébrité, effacée dans le monde des éphémères — ce Tout-Paris des places d'en bas — gardait encore une phosphorescence dans l'ombre du petit peuple de dessous la voûte. Elle restait dans l'imagination de ces jeunes gens la vieille reine de Saba — l'impératrice de la couture, la magicienne des fêtes galantes — Sylvie... le nom évocateur de féeries à la Watteau... Ils lui formaient une petite cour, en redescendant l'escalier, mais prudemment, et à distance du privilégié, qu'elle admettait à l'honneur de lui tenir non la traîne, mais le poignet : car elle avait des façons brusques et déconcertantes de les fixer ou de répondre à leurs amabilités; et arrivée au bas de l'escalier, elle les congédiait tous, d'un geste bref et péremptoire. La Sylvie n'avait pas besoin de béquilles pour marcher. Et elle ne supportait pas, au sortir du concert, d'être dérangée dans ses pensées. — Toutefois, après qu'elle s'était secouée de sa suite, elle avait un rire goguenard et bienveillant pour ce petit peuple, ces petits jeunes gens qu'elle venait de rudoyer.

Elle rentrait seule. Et dans la chambre froide, avant de s'être décoiffée, elle allait tâtonner sur le clavier, cherchant la trace sur la mousse des beaux pieds nus de la mélodie, qui tout à l'heure lui avait marché sur le cœur. Elle y réussissait souvent, — à sa façon, qui

déformait la ligne exacte et le vrai sens, pour les adapter à son besoin. Après tout, n'est-ce pas ainsi que le jeune prince des artistes, Raphaël, copiait, en les déformant, les antiques ? Ce qu'on aime bien, on le fait sien, on le mange. Gare au respect ! Il aime trop. Ce n'est pas assez !

Son train de vie était maintenant aussi réduit que possible. Elle se passait de domestique. Et ses dépenses étaient comprimées. A part quelques infractions à la plus stricte loi d'économie, pour satisfaire de loin en loin un accès de gourmandise (on n'abdique jamais tout à fait son fin bec de Française), ou l'autre friandise du linge fin sur la peau (ce fut la dernière volupté à laquelle Sylvie renonça), elle vivait comme une nonnette. On pouvait dire qu'elle s'était fait de nécessité vertu. Car le peu de capital qui lui restait, après s'être dépouillée, pour ses enfants adoptifs et pour ses œuvres, du meilleur de ses revenus, suffisait exactement à lui assurer une indépendance d'anachorète. Mais c'était tout ce qu'il lui fallait maintenant. Et, par un travail intérieur inaperçu, la libre fille, qui s'était gorgée sans retenue de tous les fruits de son verger de désirs, trouvait sa jouissance aujourd'hui dans sa pauvreté commandée. « Vertu » lui était devenue « nécessité ». C'était comme le plaisir de la nudité. Il y avait encore, au fond de ce dépouillement, une sensualité. Rien pouvait-il, chez Sylvie, ne pas être sensuel ? Jusqu'au renoncement absolu ! (En cela, différait-elle de bien des ascètes ?)

Mais elle évitait d'introduire un spectateur dans son

modeste logement, qui, de semestre en semestre, s'appauvrissait : — car elle vendait l'un après l'autre, quelque meuble, pour satisfaire aux caprices de son dernier maître et amant : la musique. Elle n'avait pas abdiqué l'orgueil. Elle se trouvait bien de son dénuement, mais comme d'une affaire strictement personnelle. Il ne lui plaisait pas que le nez des autres s'y fourrât, qu'il se retroussât, qu'il remuât, d'un air de commisération indiscrète. La commisération était un article que Sylvie tenait peu dans sa boutique, et qu'elle n'acceptait absolument point des autres. — « Garde ta pitié, mon ami! »

Cette fierté ombrageuse n'était encore que le moindre motif de sa réclusion volontaire. Le vrai motif était qu'elle s'y trouvait bien. Jamais Sylvie n'eût pratiqué un sacrifice qui ne lui plût. Le plaisir était, restait, sa loi. Elle était chatte. Et, comme les chattes, après avoir couru la nuit sur les toits, elle cherchait un meuble dans un coin pour s'assoupir. Ces sommeils de chatte, — profonds, moelleux, interminables, impénétrables... On les envie!... Ils réalisent le paradis, plus sûrement que celui que nous promettent les Ecritures... Dormir, dormir... « *Rêver, peut-être...* » Sûrement, elle rêvait, Sylvie la chatte! Elle qui n'avait jamais, avant, beaucoup rêvé — (elle n'avait pas eu le temps, elle enjambait du désir à l'acte) — elle s'en donnait, à présent, du rêve! Pour tout l'arriéré de sa vie et pour toutes les vies à venir... Elle eût été fort en peine de dire ses rêves : (Qui donc le peut ? On n'en attrape que quelques miettes, qu'on pétrit entre ses doigts...) Mais elle en bourdonnait, comme un clocher. Et, par moments, elle en sentait le tremblement jusque dans ses pieds.

Toute une riche vie intérieure, dont elle n'avait rien fait dans la vie, — une vie du cœur, une vie des sens

— (de l'intelligence, peu, quoi qu'elle en eût à revendre, mais jamais abstraite, toujours précise, pratique, et « appliquée ») — toute une vie se révélait. Elle n'était point nouvelle. Elle avait été amassée par les jours. Mais c'était comme si, jusqu'à ce jour, elle eût été enfouie dans ses tiroirs ou dans ses cartons au fond de l'armoire. Sylvie avait ouvert l'armoire. Et maintenant, elle passait des jours, des jours, à les ranger... A les ranger?... Les déranger!... Elle se surprenait assoupie avec ses rêves sur les genoux, et tout autour sur le plancher, des rêves, des rêves... Elle prenait l'un, le laissait tomber, elle prenait l'autre, elle reprenait le premier, sans bien se souvenir qu'elle l'avait déjà pris et laissé... Quand elle s'en apercevait, elle s'objurguait en gaies injures...

— « Petite vache, au pré, qui rumine ce qu'elle a dix fois déjà remâché... »

Cela ne servait pas à grand'chose; elle retombait, l'instant d'après, dans sa torpeur de digestion et d'ivresse... C'était un état très heureux.

C'était un état dangereux. La tête se congestionnait. Le sang lui montait aux joues, au front, et aux yeux. Elle s'en apercevait, à des douleurs dans le crâne. Son doigt palpait à son cou de petites boules qui battaient, dans l'artère. Elle savait bien que son immobilité, toute la journée, près d'un poêle surchauffé, avec cet autre poêle dans le cerveau, n'était point bonne pour une qui, comme elle, avait mené toujours une vie active. Mais...

— « Je m'en bats l'œil!... »

Il arriverait ce qui arriverait! Elle ferait selon son bon plaisir, ainsi qu'elle avait toujours fait. Ceux qui venaient — George ou Annette — la semonçaient. C'était comme s'il pleuvait! Nul n'avait pu jamais exercer sur elle une influence.

Après quelques légers étourdissements — un plus sérieux, où elle heurta du front la tôle rougie du poêle — (elle n'en parla à quiconque) — elle consentit à quelques soins : elle se purgea, elle se mit aux pieds des sinapismes. Mais elle ne changea rien à sa vie.

Et comme, après des jours de quasi-jeûne, (par lassitude, indifférence, paresse, ennui de descendre et remonter l'escalier), il lui venait des fringales, où l'estomac et le palais exigeaient leur revanche, elle se décarêma avec une platée d'huîtres, du foie gras, un camembert, et du Vouvray. — Elle eut de la chance, ce jour-là, que sa porte sur l'escalier, par négligence, fût ouverte, et que la concierge, ayant à lui monter une lettre, entrât. Elle la trouva écroulée dans un fauteuil, la tête pendante sur l'épaule, le corps glissé sur le parquet. Sylvie venait d'avoir un coup de sang. Un médecin habitait dans la maison. Les premiers soins ne se firent pas attendre; et déjà Sylvie avait repris connaissance (elle prétendit qu'elle ne l'avait jamais perdue), quand accourut Annette alertée. Mais ce fut le dernier exploit de son indépendance.

Annette déclara qu'elle ne tolérerait pas plus longtemps, puisque Sylvie était incapable de se conduire, qu'elle vécût seule, à l'écart. Elle l'empoignait, elle l'emportait, elle allait la boucler chez elle. Annette avait repris, pour la circonstance, son visage de « Madame j'ordonne », des anciens jours. Sylvie sourit, essaya de protester pour la forme; mais sa langue avait peine à remuer; elle esquissa la mine de l'Innocence asservie par la Force, qui s'abandonne sans résistance, mais en appelle aux dieux. Elle était, *in petto*, bien contente. L'indignation, non jouée, d'Annette, et son air d'autorité, avec l'étreinte de ses mains affectueuses, venaient de lui évoquer les vieux beaux jours, où déjà la sœur aînée était venue, en tourbillon,

chercher la petite modiste malade dans sa mansarde, et l'avait enlevée. Et dans le même moment, Annette, penchée sur Sylvie, vit dans ses yeux l'image de l'ancien enlèvement. Leurs yeux se rirent.

— « Ma petite vieille », dit Annette, « on recommence donc ses vingt ans ? »

— « Tu peux le dire! » fit Sylvie, en montrant dans le miroir sa face rouge et son corps épaissi. « *Quand j'étais page du duc de Norfolk...* »

— « Caille! caillette! » dit Annette, l'embrassant. « Plus elle est grasse, plus elle est bonne à manger. »

— « Emporte-la donc, et qu'on la rôtisse! Je ne suis plus bonne, qu'au cul la broche du bon Dieu! »

Mais elle se refusa obstinément à quitter son Paris...

— « J'y ai été plantée. Si on me dépote, je sèche sur pied. Ne me parle pas de m'expatrier! Même la banlieue, même ton Meudon, quand je m'y promène, je cherche de l'œil la tour Eiffel. Dès que la ceinture est passée, je me sens déjà à l'étranger. Le premier train de retour qu'on croise me fait envie. Il n'y a qu'à Paris qu'on peut respirer. J'y crèverai, la bouche ouverte; — et qu'entrent dedans jusqu'au goulot, sa bonne odeur et son bon bruit!... »

Comme Annette ne voulait pas la violenter, ni la quitter dans cet état, elle s'arrangea pour rester à Paris, dans l'appartement des Davy, que George mettait à sa disposition, en l'absence de Julien. Elles s'y installèrent toutes les deux. George et Vania demeuraient dans la maison de Meudon, d'où ils venaient leur faire visite, une ou deux fois par semaine; les autres jours, c'était Annette qui y allait; et le téléphone portait le bonjour et le bonsoir, de la maison des rues à celle des bois. Une telle installation, qui n'était pas sans gêne, ni pour Annette sans fatigue, ne pouvait être que provisoire. Mais la vie de Sylvie

l'était aussi. Les deux sœurs ne se faisaient aucune illusion là-dessus; mais elles y pensaient le moins possible. Au jour le jour! Sylvie était, naturellement, la plus insouciante. Elle était aussi la plus gourmande de chaque journée. Autant de gagné! Le soir, sur le point de s'endormir, elle disait, récapitulant les heures qui venaient de passer :

— « Encore une, que les Prussiens n'auront pas!... »

Et le lendemain, en s'éveillant, tâtant le terrain, elle disait, surprise et satisfaite :

— « Ça recommence... »

Elle était couchée dans une chambre d'angle, qui donnait au carrefour de deux rues. Elle n'avait point voulu de la meilleure chambre, celle de George, sur un jardin. Il lui fallait sous ses pieds son Paris. La chambre de sa sœur était en face, de l'autre côté du corridor. Elles laissaient leurs portes ouvertes. D'un lit à l'autre, par-dessus le canal, elles dévidaient leurs vies passées. D'elle-même, Annette n'eût sans doute pas commencé, elle eût gardé tout l'écheveau. C'était Sylvie qui, faute de pouvoir occuper ses doigts agiles, tournait le fuseau, surtout vers l'aube, quand elle émergeait des gouffres de sommeil congestionné; elle commençait par pépier, d'une langue incertaine d'enfant encore mal réveillée. Annette riait dans son lit, en l'entendant qui chantonnait, ou se racontait une histoire qui n'avait ni queue ni tête. Elle dialoguait avec elle-même, s'administrant quelquefois des répliques inattendues, vertes et cocasses : elle en était la première éberluée; certaines lui coupaient le fil. Annette alors lui criait :

— « Bravo! tu es mouchée! »

Ou bien, si elle continuait de garder le silence, Sylvie n'y tenait plus, soupirait :

— « Annette, tu dors?... »

d'une voix tendre, enjôleuse, suppliante, impatiente, qui chuchotait moins bas, plus du tout bas, qui finissait par exploser :

— « Bonjour, bonjour, dis-moi bonjour!... Annette, tu dors ? Tu ne dors pas. Tu te fiches de moi... Nom d'un chien! Je vais te tirer les oreilles... »

Annette grondait :

— « Allez coucher! Veux-tu rester tranquille!... »

— « Ouf! » disait Sylvie rassurée, « ça fait du bien! Mon Annette meugle. On est encore dessus le pré des vivants... »

Mais quelquefois, son inquiétude du silence se manifestait, d'une façon plus angoissée. Au sortir de ces trous de sommeils qui l'engloutissaient, comme une petite mort, elle n'était pas bien sûre de vivre encore. Mais de plus en plus, à mesure que ses énergies s'y diluaient, elle réapparaissait au réveil, comme une citerne de chaude affection, qui avait besoin de se répandre, qui avait besoin de boire l'affection, en retour. Annette ne résistait pas à certains accents. Elle sortait du lit et allait passer ses bras autour du cou, sous la nuque grasse de la cadette. Une torpeur écrasait ce corps appesanti de Bethsabée. Et ces seins lourds étaient en sueur. La respiration était un peu rauque. Mais Sylvie gardait toujours la finesse de ses poignets et son beau visage, plus beau, qu'un chaud sourire illuminait.

Elle n'avait presque jamais de mélancolie du passé. Elle se mouvait, avec une étonnante tranquillité, parmi les catastrophes de leurs deux vies. Elle rappela à sa sœur la mort de sa petite fille; mais son récit n'avait rien d'amer : elle caressait la main d'Annette, pendant tout le temps qu'elle le conta, avec une étrange douceur. Cet apaisement était d'un grand bien pour Annette. Sylvie, alors, lui en imposait.

Annette la regardait avec respect; mais son cœur se serrait. Quand on en est arrivée à ce point de détachement, les derniers liens n'en ont plus pour longtemps...

Ils tenaient pourtant. Sylvie demeurait attachée à sa terre. A aucun moment, elle ne pouvait perdre contact avec elle. Elle n'était point, comme Annette depuis la mort de Marc, désenchantée de l'illusion, et capable, comme elle ensuite, de marcher sur cette mer sans y enfoncer. Un avant-goût de la mort, que lui donna un nouvel avertissement de la maladie — une fièvre à grandes oscillations, une stupeur où la conscience qui persistait, paralysée, comme l'insecte que décrit Fabre, se voit ronger vivante et disparaître par morceaux, sans pouvoir faire un mouvement — lui causa un brusque effarement. Elle ne comprenait pas ce qui se passait. Elle perdait pied. Un monde dépouillé des formes qui avaient rempli son petit univers, n'avait pour elle aucun sens. Il lui fallait sa Sylvie, son Annette, son Marc... S'ils lui échappaient!...

— « Mais qu'est-ce qu'il y a ? Mais qu'est-ce qu'il y a ?... »

Elle en était désorientée. Il lui en restait un tremblement, qu'elle écartait de sa pensée.

Une seule fois, lui échappa un cri de désarroi et d'amour :

— « Ah! » fit-elle, un soir soudain, — et tout ce qu'elle tenait dans ses mains tomba — « ah! qu'il puisse y avoir, quelque part, là-bas, dans ce Rien, un lieu où l'on se retrouve avec ceux qu'on a aimés, et qu'on puisse se dire enfin tout l'amour qu'on ne s'est pas dit!... »

Annette fut émue. Pour une fois, une fois unique, s'était trahi dans cette nature sèche, ironique et pratique, le fond de tendresse éperdue, qu'elle avait refou-

lée toute sa vie. Après un long silence, Annette dit (elle rêvait) :

— « N'as-tu pas l'impression quelquefois que, parmi ceux qu'on voudrait retrouver, il y en a d'autres encore que ceux qu'on a rencontrés dans cette vie ? »

Cette question inattendue saisit Sylvie. Elle dit :

— « Comment as-tu fait pour penser cela ? Avant que tu me l'aies dit, il me semble que je n'y avais jamais pensé. Mais depuis que tu l'as dit, il me semble que j'y pensais. Mais qu'est-ce ? Que crois-tu ? »

Annette se passa la main au-dessus des sourcils.

— « Je ne me souviens plus. »

— « Que c'est étrange! Qui sait ? On a vécu plus d'une vie. »

Sylvie rêva, et reprit, implorante :

— « Ma petite, ma grande, on se retrouvera dans la prochaine ? »

— « Tu tiens beaucoup à la prochaine ? »

— « Je tiens à nous retrouver... »

Elle ajouta, très lasse :

— « Mais après un bon somme. Car on a bien trimé!... »

Elle était, elle, l'infatigable, non pas découragée, mais lasse et abandonnée à la nature dévastatrice, comme une plante, aux derniers jours ensoleillés, dans la brume de l'arrière-saison. Elle dit à Annette, songeant à Marc, après qu'elles venaient de parler de la tempête suspendue sur l'Europe, et des dangers du lendemain :

— « C'est mieux que nous ne laissions personne après nous... »

Annette ne le pensait point; mais elle jugea inutile d'exprimer sa pensée; elle posa tendrement sa main sur la tête de sa sœur :

— « Et le petit ? » demanda-t-elle.

C'est vrai, Sylvie l'avait oublié! Mais il se passait si bien d'elles! Elle se rendait compte qu'il eût dit :

— « Vous pouvez partir! Ne vous inquiétez pas! Moi, je reste... »

Elle n'était pourtant pas sans regrets de le laisser. Elle eût voulu emmener tout son monde avec elle. Non certes par pusillanimité. C'était qu'elle ne serait plus là pour les défendre. Tant qu'elle était là, si lasse qu'elle fût, la peine et le danger trouveraient à qui parler!

Elle ne voulait pas rester couchée, le jour. Même dans ses lassitudes le plus accablantes, elle ne consentit jamais qu'au fauteuil. Et malgré les interdictions, elle traînait la patte, descendait, montait vingt fois les escaliers, pour un rien, pour un jouet, auquel le petit prêtait à peine attention. Toute la cour que lui faisait Sylvie était perdue.

— « Petit chenapan! Nous ne comptons plus », grognait Sylvie, entre ses dents. « Tu ne sais donc pas que j'aurais pu te pondre ? »

— « Qu'est-ce que tu marmonnes ? » demandait Annette.

— « Une malice de l'ancien temps. »

— « Vendanges sont faites. »

— « Mais dans la cuve le vin se fait. Nous le tirerons, au paradis. »

— « Tu comptes emporter ton cuveau, là-haut ? »

— « Bien certainement. Et ma piquette. Nous la boirons avec le Vieux. »

— « Qui ? »

— « Le bon Dieu. »

— « Tu n'as pas honte ? »

Sylvie n'avait point honte. Elle plaisantait avec le Vieux. Elle pensait qu'il en était bien aise. A la vérité,

elle n'était pas du tout sûre qu'il existât. Cela ne la tourmentait pas. Elle ne s'était pas donné la peine de faire le jour dans son incertitude de gamine de Paris, où un voltairianisme populaire se mariait à la foi du charbonnier. Elle se trouvait bien de cet état. Annette se gardait de la troubler. Seule à seule, les deux sœurs se comprenaient si bien! Et c'était l'essentiel, pour toutes deux. Le reste, au fond, avait si peu d'importance!... Non pas : — « Que sais-je ? » Mais : — « Que savons-nous ? »

— « Crois, si tu veux, si ça te fait du bien! Et doute aussi, ça ne fait pas de mal!... Même s'il y avait quelqu'un là-haut, quel tort est-ce que ça pourrait lui faire ? Il est assez malin pour comprendre. Il rira bonnement avec nous... (comme tu fais, Nanette!...) *Credo*... « Je crois... » S'il y tient!... Je n'ai rien à lui refuser... Seigneur, entrez! Je laisse la clef sur la porte, et j'ai confiance, je m'endors... Si, dans ma nuit, n'entre personne, eh bien, Nanon, je dormirai... Fait bon dormir, fait bon aimer... Et tout m'est bon... Non moi, mais vous, Seigneur, choisissez!.. »

Ce fut le soir de ce jour qui fut choisi.

Sylvie, quoi qu'on eût dit, n'avait fait que remuer, toute l'après-midi. Encore à cette heure, au lieu d'aller s'étendre, elle restait sur ses jambes, appuyée à la rampe de la fenêtre. Elle aspirait, penchée, l'odeur de son Paris, la poussière et le bruit, le goudron entre les pavés de bois, les derniers rayons de soleil qui chauffaient son visage, et, du jardin voisin, des grappes d'acacias. Elle bourdonnait un chant. Elle fit un : — « Ha!... » très doux qui semblait une note dans son chant. Annette, levant les yeux, vit sa sœur s'affaisser. Elle s'élança, juste à temps pour la recevoir dans ses bras. Elle-même, affaiblie, mal d'aplomb, chancela

sous le poids. La petite caille était lourde, et elle tombait, d'une masse, comme si le plomb du chasseur l'eût fauchée. Annette, à genoux, l'étendit sur le parquet. Sylvie la regardait, mais déjà de loin. Annette, penchée sur ses lèvres qui remuaient, y but, des yeux, plus que de l'oreille, un murmure d'adieu :

— « Annette, mon amour... »

Les yeux chavirent. Une hirondelle passe, crissant, près de la fenêtre. Par-dessus les trompes d'autos, au loin, comme l'autre soir, jouait le flûtiau du chevrier... Dernières images qui dansent, tournent, et s'embrouillent dans le miroir... Une chèvre grimpe une ruelle du vieux Montmartre... Et qu'est-ce qu'il y avait en haut ? Elle n'eut plus le temps de le savoir. Elle mourut, en grimpant... sans savoir qu'elle mourait.

Avec Sylvie, ce fut Marc, une fois de plus, qui mourut. Ce fut bien plus : ce fut Annette — quarante ans de vie. Le dernier témoin de tous nos jours est parti. Lui disparu, sommes-nous bien sûrs qu'ils ont été ?...

Oui, il y a l'enfant — l'enfant de l'enfant — chair de ma chair — le fruit de la mer, que la mer, en se retirant, a laissé sur le rivage... Mais où est la mer ? Où suis-je, moi ?... Le grondement lointain de l'océan... La plage est vide. Le sable est lisse. Le vent salé passe, maître de l'espace... Il est porteur d'une terrible ivresse, qu'il est séant de dissimuler...

Un ami japonais m'a conté qu'à Tokio, rencontrant, au lendemain du tremblement de terre, un ami qui y avait, ainsi que le comte Chiarenza, perdu corps et biens, tout ce qu'il avait, tous les siens, il lui en exprima sa pitié. L'autre eut un sourire étrange, et dit : — « Oh ! on se sent si allégé !... »

Tout le manteau de la vie est tombé. On reste nu. Mais qui, ce : « *On* » ?... Bruno dirait le mot mystique de l'Inde : « Om »... Le Tout, le Rien, qui sont peut-être les deux faces de l'Un...

Mais quel qu'il soit, ou rien, ou tout, il est le maître de l'espace, il est le vent salé qui passe. Et plus on est

seul, plus on est nu — (et sous ses pieds, on sent le froid du sable de la plage) — plus le vent souffle, il souffle en vous. Il vous emporte, en dispersant les haillons de votre robe du passé. Il vous possède, il brise la porte, il brise les murs de la maison, il entre au fond, vous êtes à lui, vous êtes lui, la vie du monde coule en vos flancs.

Mais que peut-on faire, quand la maladie, d'une année à l'autre, d'un mois à l'autre, vous enferme dans un cercle plus étroit, dans votre jardin, dans votre maison, dans votre chambre, — quand elle vous retranche de l'action ? Quelle dérision ! Quand cette grande vie du dehors vous inonde, quand on en est submergé, au point de ne pouvoir plus respirer, où déverser ce flot de la terre ? Ecrire ? Le flot ne parvenait pas à s'égoutter par le bec étroit de la plume. Annette n'avait jamais été grande écriveuse, — sauf à son fils et à ceux qu'elle aimait : il lui fallait voir le visage, dont les yeux liraient ses lettres. Elle ne pouvait écrire à l'Anonyme; il lui fallait le contact direct avec la foule; et ce contact lui était maintenant refusé.

Immobilisée, — le flot intérieur battait dessous ses seins et dans la pulpe de ses doigts. La musique, longtemps négligée et sommeillant au fond de sa chair, reprit un temps la première place. Elle était la trouée faite par le fleuve au barrage de l'esprit, — les grands rapides. Annette passa des heures au piano, s'enchantant les doigts et la pensée aux mystérieuses associations des accords, qui déroulent, du fond de l'être inaccessible au regard des mots, les vagues de la vie

intérieure. Plus rarement, elle étudiait avec George, bonne violoniste, quelque sonate; mais toutes les deux étaient trop indépendantes pour savoir bien sentir ensemble, se mettre au pas. Chacune avait tendance à improviser sur l'œuvre écrite, à la récrire avec son rythme. Un connaisseur eût été sévère. Mais les « connaisseurs » le sont rarement, au sens de la Bible. Ils ne prennent pas l'œuvre dans leur lit. La vraie musique est une étreinte.

L'étreinte fut encore trop pour Annette, et cette dernière activité musculaire lui fut à peu près interdite : elle s'y donnait, comme elle faisait pour tout, sans compter; et la douleur l'avertissait trop tard. Elle dut fermer son piano. Dure au mal par habitude, plus que par nature, — (elle n'était pas de ceux qui le cultivent ou qui le bravent, par plaisir, ou par orgueil, ou par vertu), — elle savait composer avec lui; elle l'acceptait, quand il fallait; mais elle acceptait ses avertissements. Le clavier d'ivoire se tut; mais sur celui de la pensée, les doigts d'Annette n'en coururent que mieux. Dès lors, ses jours et ses nuits baignèrent dans une musique continue. Le cours des heures, le flux du temps, coulait en nappes liquides d'une symphonie, où se déroulaient, en contrepoint, les événements menus et grands, les émotions de la journée : aussi bien le rire de l'enfant que l'écho sauvage des combats de peuples, le réveil printanier de la nature et les révoltes des opprimés. Elle se voyait tissant une tapisserie. Ce n'était point elle qui l'avait conçue, elle n'en avait point dessiné le carton, elle n'en avait point rassemblé les soies variées. Elle était comme la navette et la main qui tissait l'œuvre enchantée. La main est aveugle, et pourtant voit; elle palpe l'ensemble caché de l'harmonie, qui se réalise sous ses doigts, en chaque touche nouvelle qu'ils

ajoutent, chaude et vibrante, au tableau préexistant dans son esprit. Et sous ses doigts, qui obéissent, l'œuvre préconçue naît et s'étend, de maille en maille, à tout instant. Tout ce qui est, en fait partie. Les tragédies et les tempêtes de l'histoire en sont les rouges, les noirs et les ors.

Mais quelle était là dedans sa part, son œuvre personnelle ? N'était-elle rien de plus qu'un instrument ? Elle n'était pas arrivée à ce degré de détachement. Tant que l'on vit et qu'on est femme, on a besoin de couver et d'enfanter, corps ou esprit : sentir couler dans une autre bouche son lait, et dans d'autres veines son sang, transmettre sa vie, rayonner le rêve de son action...

Brûle seulement ! Pas un feu n'est perdu, dans la nuit... Elle contemplait, en ce moment, par sa fenêtre largement ouverte sur la nuit d'été, Cassiopée. Et elle redisait religieusement la parole de l'antique Égypte :

— « *Fais que je devienne semblable aux constellations!* »

Mais son vœu était plus humble. Les constellations, c'est trop loin, c'est trop haut ! Il lui suffisait d'être enclavée dans la plus modeste constellation d'ici-bas.

Elle ne se doutait pas qu'elle était elle-même une constellation.

Elle n'était pas seule. Côte à côte, dans la toile même qu'elle tissait, l'enfant Vania tissait son rêve. Sain, tout du long, sans une tare, joyeux, actif, équilibré, il avait, malgré sa vie du jour pleine comme un œuf, ses champs, ses bois et ses vallons de rêve intérieur. Et ses citernes, dont on ne connaîtra jamais le fond. Il y piquait une tête, brusquement, sans que nul remarquât le plongeon. Ce n'était pas George qui, en dépit de ses prix de natation, aurait pu le repêcher. A peine s'était-elle aperçue de son absence. Elle lui parlait. Il était loin... Quand il revenait, elle ne s'apercevait pas plus qu'il rentrait, qu'elle ne s'était aperçue qu'il était sorti. Et lui, il la retrouvait, toujours parlant, au milieu d'une phrase ou bien d'une autre : ça n'avait pas d'importance! il s'y retrouvait, riant et distrait : elle était sa boîte à musique...

A quels instants se produisaient ces fuites? La principale était dans la nuit. Le jour, il avait tant couru, des jambes et de l'esprit, qu'il tombait de sommeil, en se déshabillant; on le dépiautait de sa culotte, comme un lapin; il dormait déjà, les mains crochées aux boutonnières, croulé en travers de son lit. On l'allongeait, on lui entrait dans le sac aux draps ses pattes

nues et son petit râble ferme et dodu : il ne sentait rien, il était parti, il avait l'air d'un bienheureux. On l'était, en le regardant. Jusqu'au matin, on ne l'entendait plus remuer... Il s'éveillait pourtant, à la pointe de l'aube, avec les oiseaux du jardin; et presque toutes les nuits, l'espace de quelques minutes, (peut-être cinq, peut-être moins, mais il eût pu croire une heure ou deux...), il avait alors un vol plané, où sa pensée vibrait dans une illumination exaltée, très différente de celle de la journée. Cette illumination était faite, en partie, de la phosphorescence des rêves qu'il venait de secréter, et dont, en émergeant du sommeil, il tâchait de ruminer la saveur et le sens. Et elle était faite aussi, à cet instant privilégié, de mystérieux souvenirs oubliés, qui remontaient, comme une fumée, de sa vie d'enfant où ils avaient été enregistrés, sans qu'il les eût remarqués. Une sagesse étrange, pour une seconde éveillée, lui faisait reconnaître en eux la clef des êtres auxquels sa vie était liée : son père, sa mère, Annette, George, — ses satellites. Il les scrutait; et parfois, il avait un « toc! » dans la poitrine, quand il faisait ou croyait faire une découverte défendue... Voir sans être vu... Voir ce qui ne doit pas être vu... Il avait l'anneau des Mille et une Nuits... Puis, il se rendormait, d'un coup, à poings fermés, jusqu'à ce que George le réveillât. Et il ne se souvenait plus de rien de ce qui s'était passé, pendant la révélation nocturne. Rien cependant n'était perdu. Tout s'inscrivait sur le livre intérieur, dont la rédaction, de nuit en nuit, se poursuivait. Et de brusques lueurs en affleuraient, le long du jour, à des moments imprévus. Très rarement aux minutes de repos, qui étaient de repos plein — (« Je ne pense à rien! ») — ou aux heures d'études — (le regard fixe, il suit la piste d'une idée : « Je ne vois rien d'autre »...), — mais en pleine action, dans la

seconde où, muscles tendus, il lance le ballon, ou dans la course... le souffle lui manque, sa poitrine est près d'éclater... et tout s'illumine... Ou bien — (ça ne se dit pas! mais puisque ça se fait!...) quand son petit cul est en fonction sur les latrines, — l'heure saugrenue où la voix de la sagesse, à l'improviste, se laisse entendre à certains hommes de Dieu, — et dont notre sans-dieu-ni-maître D'Alembert disait, cynique, à Lespinasse que c'est la satisfaction la plus pure dispensée aux mortels. De si grands exemples autorisent Vania à ouvrir cette porte de l'illumination... « *Spiritus flat ubi vult...* » Il rirait bien, s'il y pensait! Il est du pays de Rabelais... Mais il a autre chose à penser! Il rêve... Si bien qu'une fois rentré dans la société de ceux qui vont debout sur leurs jambes, il ressaute, honteux, en entendant George qui lui dit :

— « Vanneau, boutonne ton pantalon! »

Il revient de la lune. Aucun ne sait ce qu'il y a vu. Mais Annette soupçonne qu'il y a fait des rencontres singulières; elle n'a qu'à se remémorer les siennes propres. Elle en étudie les reflets dans les pupilles de l'enfant.

Ils s'observent mutuellement. Ils ne savent pas grand'chose l'un de l'autre. Ils sont si éloignés, par le temps! Mais ils se flairent tendrement, comme deux bêtes de même race; leur nez renifle sur leur peau la même odeur, la bonne odeur du rêve de même sang... Quand il a bien couru, joué, jouté, crié avec sa George, Vania vient s'asseoir aux pieds d'Annette, il appuie sa joue contre la cuisse de la mère-grand, et il regarde sans parler, tandis que s'apaise le tumulte de son sang. La main d'Annette caresse le visage du petit animal familier.

Puis, brusquement, le petit animal pense tout haut :

— « Mannie », — (il a combiné, pour son usage, maman avec Annette) — « c'est loin déjà que tu vis! »

Il ne questionne pas, il affirme. Annette, pourtant, répond :

— « Je ne sais plus. Loin ou près, — d'où je suis maintenant, — c'est le même. Quand tu seras là, tu le verras. »

Mais il n'écoute pas, il suit son idée :

— « Mannie, comment est-ce que tu as fait pour ne pas être morte depuis longtemps ? »

— « Tu trouves que je dure trop ? »

— « Oh! non... Mais papa est mort... »

— « Il était fait pour durer après moi. On l'a tué. »

— « Eh bien, et toi ? »

— « Cela n'est pas donné à tout le monde. Il y en a beaucoup qui vivent tranquillement. »

— « Oui... d'autres!... Mais pas nous! »

— « Qui, nous ? »

— « Nous. »

(Il a son menton sur les genoux d'Annette, et il l'y enfonce, comme dans un tronc un petit merle.)

— « Tu veux dire : toi ? Est-ce que tu sais ce qu'il en sera de toi ? »

— « Oh! moi », dit-il, tranquille, « je serai tué, comme papa. »

— « Mais quelle idée! Il n'y a pas de raison... »

— « Si. Car j'irai faire la Révolution. »

— « Où ça ? En France ? »

— « Non, pas en France. Ils sont trop vieux. En Amérique. »

— « Pas possible ? De mon temps, nous y allions chasser les chevelures. C'est une autre chasse à quoi tu penses. Et où ça, mon petit ? Quelle Amérique ? C'est grand. Le nord ? Le sud ? »

— « Ça m'est égal. La Révolution, n'est-ce pas? il faudra la faire dans tout le monde. »

— « Et on finira par la France, bonne dernière? La pauvre vieille!... En voilà un fou!... C'est ta maman qui t'a peint en rouge? »

— « Oh! toi aussi! »

— « Moi? Moi, je suis rouge? »

— « Tu l'es, dedans. »

— « Tu en as un regard de furet! Qu'est-ce qui te permet de regarder dedans? »

— « Moi, je me permets. C'est amusant. »

— « Ah! je t'amuse? Nous t'amusons? Tu trouves que la vie est amusante? »

— « Oh! c'est tordant! »

— « Alors, pourquoi diable parles-tu de mourir? »

— « Non, pas mourir. Me faire tuer. »

— « C'est la même chose. »

— « Non. Tu sais bien! »

— « Je ne sais rien. »

— « Tu sais. Mourir, c'est quand on attend, c'est assommant. Mais se faire tuer, c'est intéressant. »

— « Le jeu est sérieux. »

— « Plus c'est sérieux, plus c'est amusant. »

— « Le carpillon en remontre à la carpe. Tu dis juste. »

— « Tu n'es pas la carpe. Tu es la truite. »

— « Pourquoi? »

— « C'est vrai qu'elle remonte les ruisseaux? »

— « C'est vrai. »

— « Et quand il y a un barrage, qu'elle saute par dessus? »

— « On le dit. »

— « Tu en as sauté? »

— « Ah! diable, oui! »

— « Quand tu sautais, j'étais dans ton ventre. »

(Les mystères de la naissance n'existent pas pour lui.)

— « Tu y étais. »

— « Alors, le chemin que tu as fait, je n'ai pas besoin de le refaire. »

— « Ça, c'est encore vrai. Je t'ai épargné, feignant, un bon morceau de la route. »

— « Oui, mais quand tu meurs, moi, je continue. »

— « Tu continues. Pour moi. Saute, truiteau! Chacun son tour! »

Elle riait; mais, au fond du cœur, elle était émue, fière et troublée. Elle ne mourrait pas. Son Marc, non plus. Ils continuaient...

Elle reconnaissait ce goût du sel, cette odeur des algues de la mer; toute sa vie en avait été imprégnée par le vent de l'éternel. C'était le meilleur qu'elle avait reçu, elle le restituait. Elle en avait imprégné sa race.

Sa race... Qui? Ce petit garçon?... — Toute sa constellation.

Elle avait d'autres enfants. Les plus proches ne sont pas toujours ceux du même sang.

Elle n'oubliait pas sa fille américaine. Et Assia non plus n'oubliait pas, bien que ses lettres s'espaçassent; et elles renseignaient peu sur sa vie : ou elles étaient brèves et pressées, ou elles n'étaient qu'un bouillonnement de passions : très peu de faits. Elle était prise par l'action et par la fièvre américaine, — cette fièvre sèche et calculée, cette haute tension des nerfs et de la volonté, qui, par rafales, gagne les sens et se soulage violemment. Julien Davy, qui l'avait rencontrée, au cours de ses tournées de conférences aux États-Unis, fut frappé de l'ascendant qu'elle avait su prendre, dans certains cercles dirigeants de la politique et de l'argent. A peine l'avait-il reconnue d'abord. Elle avait engraissé. Elle lui fit l'effet, dans

les salons, d'une chatte belle et lustrée, aux pas feutrés, qui s'engourdit, indifférente. Mais, dès qu'ils se trouvèrent seule à seul, le nonchaloir tomba instantanément; et l'on eût dit que fondait l'embonpoint : les joues se creusent, les lèvres s'aiguisent, et les prunelles caressantes jettent des lueurs d'acier. Elle paraît rongée de la passion du combat. Elle mène dans l'Ouest américain de dangereuses campagnes pour l'Internationale socialiste ouvrière et la défense du communisme traqué. Elle y jette son mari et les amis de son mari, sans s'occuper des risques. Elle a groupé autour d'elle une élite de jeunes hommes américains : universitaires, ingénieurs, écrivains, propriétaires indépendants de vastes domaines qu'ils exploitent, au profit d'œuvres sociales, — riches ou pauvres, pour la plupart de cette espèce de New-England, pure, droite et intrépide, un peu naïve, dont nous connaissons de beaux types. Cette fraîcheur d'âme, un peu démodée, mais que renouvelle une joie d'agir et une bravoure sans compromis, fait sourire Assia ; mais elle en sait le prix, et elle les aime. Ses relations avec eux sont, en général, d'une sœur choyée et admirée. Ils ne peuvent entre eux se jalouser : elle est également à eux tous; et son mari n'est que l'un d'eux, l'aîné. Elle fait ce qu'elle peut pour ne pas éveiller en eux des sentiments troubles. Et s'il lui est difficile parfois de se défendre de ces violentes et soudaines poussées qui font irruption du fond de sa nature, elle ne leur laisse jour qu'en dehors de ce cercle fraternel; elle fuit du cercle, pendant quelques jours ou quelques semaines; et aucun du groupe ne cherche à savoir où elle est; son mari admet qu'elle ait besoin de se retirer seule, et qu'elle ait droit à disposer de soi : il lui a reconnu ce droit, une fois pour toutes, dans un sérieux entretien, un pacte scellé entre les deux; et avec cette loyauté des meilleurs

Anglo-Saxons, que les Latins, à tort, jugent à base de froideur — (ils n'y voient point la chaleur de la confiance, une fois pour toutes accordée), — il n'essaie jamais de revenir sur le pacte, il se refuse à contrôler la vie cachée de sa compagne. Elle, donne raison à cette confiance; elle emploie ses fuites, ses éclipses, à se reconcentrer, à se reprendre, — soit dans des plongées d'oubli en un lieu solitaire, comme dans une cure de sanatorium, — soit en usant ses vieux démons dans des fatigues musculaires, des randonnées par les montagnes et les forêts. Que çà et là, à l'improviste, et par le hasard d'une rencontre, le diable y trouve son compte, comme la malveillance le prétend, je ne le sais pas; dans tous les cas, elle ne le veut pas, elle en évite la tentation. Mais si cela était, elle n'en traînerait pas, après, le remords ou le regret : cela compte si peu, auprès des grands, des seuls sentiments sacrés!... Elle en efface le souvenir. Elle revient à ses amis et à son mari, comme un cahier neuf; la feuille d'avant est arrachée; elle reprend le livre de comptes, au point exact où elle l'a laissé, plus attachée que jamais à la maison — (c'est tout le groupe) — et à la cause commune qui les lie. Que l'opinion les diffame, elle et eux ne daignent s'en soucier.

Ils sont de tous les grands mouvements de protestation contre les iniquités de la loi et du pouvoir américains. Ils se sont dépensés furieusement pour sauver Sacco et Vanzetti et pour arracher Tom Mooney de sa prison. D'un bout à l'autre des États-Unis, ils sont de veille, et ils dénoncent à l'opinion du monde les abus de pouvoir et les crimes. Ils ont affaire à de féroces inimitiés, aux matraqueurs, aux étripeurs patentés et masqués du banditisme capitaliste et du bestial obscurantisme 100 %. Plusieurs d'entre ces généreux jeunes gens ont été assaillis sauvagement, bâtonnés,

roulés dans le goudron et dans la plume, foulés aux pieds. L'un ou l'autre périra, assassiné et mutilé, au poteau de torture. — La « Russe » ne court pas les moindres dangers. Elle est dénoncée par les prêcheurs du Ku-klux-klan comme un Satan femelle, qu'on a le devoir de rendre au feu. Mais ses amis lui forment une garde aux yeux toujours ouverts. Et elle bénéficie de certaines hautes protections qui ne s'affichent pas, qui ne tiennent pas à se laisser connaître, mais qu'elle connaît et qui agissent en secret pour la défendre. Même parmi les officiels, il est des hommes éclairés qui apprécient l'œuvre désintéressée de cette petite Ligue de la meilleure Amérique et comptent parmi ses membres des amis.

Après des péripéties variées, dont Annette n'apprendra rien, Assia se voit pourtant forcée de quitter les États-Unis. Son mari, dont elle a ruiné deux ou trois fois la situation, et qui ne s'en plaint pas, qui l'admire, doit, deux ou trois fois, chercher d'autres champs d'activité, comme ingénieur, au Mexique, puis en Bolivie et au Pérou. Elle le suit et, où qu'elle passe, ne tarde pas à s'allumer sous ses pas un nouveau foyer d'agitation. La cause Indienne d'Amérique à présent la passionne; Assia cherche à la rattacher aux grands mouvements d'émancipation asiatique, que fomente la Ligue antiimpérialiste. Elle court les Andes. De temps en temps, on la revoit, éreintée, qui refait son lustre et son embonpoint, dans les salons de San-Francisco, ou dans les grands hôtels de Shanghaï. On prétend même qu'on l'a rencontrée dans le Transsibérien; elle a repris contact avec Moscou. — Dans cette vie de mouvement perpétuel, elle a trouvé moyen de fabriquer à son mari deux enfants : un garçonnet, qu'il lui prendra brusquement fantaisie d'amener à Annette — (il est alors âgé de cinq à six ans) — et une fillette,

trop petite encore pour ce voyage : elle sera du voyage suivant...

L'éloignement de quelques années, pour Assia, n'a point compté. Quand elle remonte le chemin qui mène à la maison sur la lisière des bois de Meudon, il lui semble que c'est hier qu'elle est venue. Elle n'oublie rien. Elle a trois ou quatre compartiments de mémoire superposés, qu'elle ouvre ou ferme, à volonté. Le plus profond, le plus secret, est celui où elle conserve Marc et Annette. Elle ne l'ouvre que de loin en loin, — plutôt dans ces périodes d'évasion, où elle disparaît du cercle de ses amis américains. Car l'odeur qui se dégage du coffret est trop forte : Assia suffoque... — « Marc!... » Seule, dans une maison perdue près de Cuzko, ou dans une chambre d'hôtel chinois, vautrée sur le lit ou sur une natte, pendant des heures, elle redévore ses souvenirs, elle les remâche jusqu'à ce qu'elle en défaille, d'amère volupté et de douleur. Elle y macère, des jours, des jours, dans le vinaigre et dans les herbes parfumées... Non, elle ne peut s'offrir le luxe de ce trouble, au milieu de l'action. Que le coffret demeure fermé!...

Quand elle le rapporte à Meudon, pour que les doigts d'Annette le rouvrent, le trouble s'apaise et s'épure, l'amertume se mue en douceur : ce sont les jours anciens qui revivent, sans blessures... Ils n'entrent pas en conflit avec les jours nouveaux, la vie refaite et qui essaime. Annette sourit au petit bonhomme américain, roux et joufflu, qui lui dit : — « Madame », — en la fixant, d'un air sérieux et intimidé; et elle lui pince le menton :

— « On dit : « Mère-grand », mon petit loup rouge,
Tu ne sais donc pas que cette grande fille est ma fille ? »

Mais quand Waldo, le petit loup rouge, se trouve avec Vania, nez à nez, les deux garçons se dévisagent

sévèrement. Waldo fronce les sourcils et examine, de la tête aux pieds, avec méfiance, ce demi-frère, qui serait plutôt un frère et demi, car il a le double d'âge : son front se plisse; il fait effort, mais sans succès, pour comprendre. Vania a compris; il sait à quoi s'en tenir sur les enfants de sa mère; il a son sourire un peu protecteur, gentil tout de même, qui a plus d'une fois mortifié sa mère, et qui mortifie le garçonnet. Il croit de son devoir d'être aimable et de faire les honneurs de la maison; peu s'en faudrait qu'il ne fît à Waldo les honneurs de sa propre mère : car cette mère est à lui, s'il voulait bien la réclamer; il est le fils aîné. Mais il consent à la prêter. Et même, il affecte de s'en désintéresser...

— « Je m'en suis passé... »

(Ce n'est pas vrai. Elle n'a cessé de l'occuper. Mais personne n'en saura rien.)

Waldo conçoit pour lui une forte animosité. Les poings lui brûlent dans ses poches. Ils finissent par en sortir impétueusement. Au détour d'une allée dans les bois, quand nul regard ne peut plus suivre les deux gamins, le petit rouquin, sans aucun prétexte, se rue sur le grand et le martèle de ses poings durs et rageurs... Pan pan pan pan!... Les pectoraux de Vanneau, qui encaisse, sont juste à hauteur de son nez. Vanneau, qui se tenait sur un pied, manque de tomber. Il se rattrape, et il maintient, ébahi, le petit bélier, qui à présent fonce à coups de tête contre son ventre; comme il se baisse pour l'interpeller et que le petit crâne roux se relève, comme un maillet, il a le nez renfoncé. Il se fâche, cette fois, et il l'empoigne : Waldo a beau gigoter des quatre membres, en trois mouvements Vania l'étale sur le chemin, tout de son long; et lui rivant ses pinces autour des deux poignets écartés, il lui immobilise les genoux, en s'asseyant des-

sus. Il examine le scarabée cloué sur le dos. Il est furieux : il a été attaqué contre les règles, déloyalement. Mais dès qu'il voit la face penaude du vaincu, criblée de taches de rousseur, qui cligne des yeux piteusement, pour ne pas avouer sa honte, il éclate de rire et lui tend la langue. Son rire achève l'écrasement; les larmes ruissellent. Vania se jette au cou du petit; et les voilà tous deux roulés, dessus dessous, au travers de la route. A pleine bouche ils s'embrassent, et Waldo, toujours pleurant, y apporte la même fureur qu'il mettait à défoncer le coffre de Vania. Vania le mouche paternellement : — (la dernière injure pour ce petit homme, qui se croit déjà déshonoré d'avoir pleuré!... Mais il a toute honte bue, et cette injure, de ces mains, — explique qui voudra! — lui est douce.) Vania, qui le voit frotter ses joues mouillées avec ses doigts sales de poussière, lui dit :

— « Attention! tu vas effacer tes beaux petits points peints en rouge sur ton nez. »

Ils rient aux éclats tous les deux. Le nez de Vania saigne. Mais quand ils rentrent à la maison, Vania dit, magnanime, qu'en courant il s'est heurté. — Waldo, la nuit, met longtemps à s'endormir; il pense à Vania avec passion.

Les deux enfants, après que l'océan de nouveau les sépare, échangent des lettres; mais la plume de Waldo est, comme sa langue, gauche à exprimer ce qui lui chauffe le cœur. Et la plume de Vania, qui est déliée comme sa langue, sent la partie trop inégale pour jouter. Ainsi que quand il narguait le scarabée cloué sous ses poings, le petit aîné tend la langue au cadet. Pas de conversation possible. Mais des cris de guerre :

— « Hallo! Waldo! Hoyotoyo! Frères de combats! Et Allala! La prochaine fois qu'on se reverra, je boirai ton sang, tu boiras mon sang, et on ira à la bataille!... »

L'engagement, pour Waldo, n'est pas un jeu. Il ne sait quelle sera la bataille. Mais il sait que celle de Vania sera la sienne. Et Assia dit, la nuit, à Marc :

— « Tu vois bien, ne m'en veux donc pas! Je t'ai fait un louveteau de plus... »

Elle revient de ses visites à Meudon, clarifiée. Si peu que Annette ait parlé — (tout le temps a été pris par le flux de paroles de Assia ; après, elle se le reproche amèrement) — Assia voit mieux en soi, après que Annette l'a vue. Ses randonnées haletantes, les fiévreuses révoltes de sa course en zigzag, retrouvent la direction et le sens de la piste. La Révolution prend, dans les yeux d'Annette, le regard même d'Annette, ces prunelles dilatées, qui s'ouvrent sereinement à l'inéluctable marche du Destin, cette calme certitude, qui dépasse la clôture d'horizon aux lignes désordonnées des combats d'aujourd'hui. On perçoit, au travers, l'au-delà de la trajectoire qui ne retombera jamais, l'éternel bruissement de la marée cosmique, qui jamais ne reflue, la loi des mondes en marche où s'apaise le vertige des tourbillons qui passent.

Mais Annette fut la dernière à connaître ce que recélaient ses yeux. On voit les autres, et ils vous voient ; on ne se connaît que par réverbération. Annette ne prit conscience de son foyer que par les feux qu'il avait allumés. La femme âgée, veuve de son fils, et solitaire, découvrit sa fécondité.

Une autre lignée, mais plus trouble, lui fut révélée, en ces jours. Elle reçut la visite de Bernadette.

Les relations des deux femmes avaient toujours été froides et distantes. Elles ne s'étaient fréquentées, pendant un temps, qu'à cause de Sylvie. Et depuis la brouille de Sylvie avec sa fille adoptive, elles n'avaient plus cherché à se voir. Si de la brouille Bernadette avait ressenti chagrin ou dépit, elle n'en avait rien fait connaître; elle poussa l'impénétrabilité, jusqu'à ne pas écrire, après la mort de Sylvie, un mot de condoléances à Annette. Annette ne l'avait pas oublié. Sans avoir su ce qui s'était passé entre son fils et cette femme, elle concevait pour Bernadette une secrète antipathie.

De son côté, Bernadette n'avait jamais manifesté le moindre intérêt pour Annette. Même dans ses rapports avec Marc, Annette était demeurée en dehors de son chemin; Annette ne pouvait lui être utile. La fille froide et calculée, jusque dans ses folies du ventre ou du cerveau, comptait pour rien ce dont elle n'avait rien à faire... Pourquoi donc vient-elle aujourd'hui ?

Les deux femmes sont en présence. Annette, de velours, mais un peu rêche — (l'œil s'y tromperait,

mais non les doigts d'une femme) — s'efforce à l'obligatoire courtoisie de qui reçoit dans sa maison. Mais en disant des politesses, ses narines hostiles flairent l'intruse. Elles ne restent pas longtemps crispées. Bernadette n'est pas venue seule. Le regard d'Annette, qui l'a parcourue, sans en avoir l'air, du haut en bas, a rencontré la petite fille qui accompagne la visiteuse; et il y reste rivé. Bernadette, dont les yeux vifs, aigus, fuyants, de belette maigre et allongée, ne quittent pas les moindres mouvements de l'hôtesse, tout en débitant des mots aimables et vides de sens, guette le regard pris au piège; et ses paupières ont un bref battement :

— « C'est fait! Le coup a porté... »

La petite fille, de huit à neuf ans, est le portrait retouché d'un autre enfant, à qui nul au monde ne pense plus, — hors la vieille femme qui regarde : car elle est la seule à l'avoir vu. La petite a ses prunelles mobiles et fiévreuses, l'ovale maigre et fin du visage, le front osseux, et la pâleur et l'air résolu. Il y a plus : jusqu'au costume qui l'évoque : le grand col marin, la veste bleue à larges boutons, et les cheveux longs et plats de petit Bonaparte. Comment a-t-on pu le reconstituer ? Comment cette femme a-t-elle eu l'audace de mettre la main sur cette relique, — une photographie d'enfant, jaune et usée, dont Sylvie était la seule, avec Annette, à posséder un exemplaire ?... — Mais la pire audace, ce n'est pas le cadre du visage, les cheveux, le col, le vêtement, — c'est cet être-là, qui est dedans... « Quand et comment me l'a-t-elle volé ?... »

Les deux femmes n'échangent pas un mot du dialogue violent qui se livre entre leurs pensées :

— « Où l'as-tu pris ? »

— « Tu le reconnais ? »

— « Non, non, c'est faux! »

— « C'est vrai. »

Mais Annette, d'une voix tranquille, qui tremble un peu, attire vers ses genoux la petite Marcelle — (car l'effrontée l'a signée) ; — elle lui caresse, tout en causant, la chevelure ; et lui tirant la nuque en arrière, elle plonge son regard avide dans ce miroir du fils passé. Elle est sur le point de l'étreindre. Mais, se contraignant, elle écarte rudement la fillette, et dit à la mère :

— « Emmenez-la ! »

Et elle se lève, prétextant la fatigue. Bernadette prend congé. Elle sait bien que Annette la rappellera.

Dès le lendemain, Annette lui écrit. Mais elle attend trois semaines avant d'envoyer la lettre. Et la lettre, qui a été refaite plusieurs fois, n'est plus qu'une invitation de politesse à lui ramener, quelque beau jour d'été, l'enfant.

Vania et Marcelle font connaissance. Ils se parlent peu. Vania, en présence de la fillette, perd sa loquace assurance. Ils ne cessent pas de s'observer, l'un devant l'autre, ou de côté. Vite, elle se rend compte qu'elle l'intéresse. Il s'en irrite quelquefois et la rudoie. Mais ce n'est pas pour la troubler. Le plus rude des deux n'est pas celui qui en fait montre. Elle attend, avec une froideur voulue, l'amende honorable qui viendra, sous forme de petits cadeaux et d'attentions, quelquefois charmantes, quelquefois saugrenues, qu'elle reçoit, comme s'ils lui étaient dus. Au reste, elle ne laisse voir ni coquetterie, ni vanité ; et son parler n'a rien d'affecté, comme celui de sa mère en société ; elle parle peu et net et cru : il y a en elle une âpreté. Ce goût de groseille verte irrite les dents de Vania et les attire. C'est un élément qui faisait défaut à son alimentation. — Annette, qui les observe et les compare, s'étonne que le sang de Marc coule davantage dans les veines bleues

de la fillette. Mais dans celles de Vania, son sang, à elle.

Pas une fois, Bernadette ne livre son secret, ni Annette ne le lui demande. Elles continuent de se parler, comme en visite. Annette n'entr'ouvre point la porte d'intimité : elle tient cette femme à distance. Et Bernadette ne fait pas effort pour entrer.

Mais pourquoi donc est-elle venue ? Quels mobiles l'ont poussée ? Dans une nature aussi compliquée, il n'est pas facile de dire ce qui domine, du mal ou du bien. Ils sont mêlés, mais de sa main experte de femme de Paris, qui sait toujours ordonner le désordre, à son profit. — Dans sa vie de mariage et d'affaires, elle tient ses comptes exactement. Le mariage aussi est une affaire; et l'affaire n'a été mauvaise pour aucun des deux participants. Maison bien tenue, revenus croissants, et des dépenses modérées, de grosses commandes d'industries — (l'usine fabrique des moteurs pour automobiles et pour avions), — quatre enfants sains, et le ruban à la boutonnière. Pour décrocher le chiffon et en fleurir le mari, la femme n'a pas été inutile; et quant aux enfants, il ne peut pas se plaindre : il y en a au moins un de plus que son dû. Soyons juste : depuis que, la nuit de Marc, elle est rentrée dans son lit, la rivière ne paraît plus avoir eu envie d'en sortir. Elle a ce qu'il lui faut, au logis. Peu de distractions : ni son mari ni elle ne s'en soucient; ce qui les occupe et les remplit, c'est de voir le chiffre des affaires s'arrondir, non pour thésauriser ou pour en jouir, mais pour qu'aujourd'hui dépasse hier, et que demain dépasse aujourd'hui : c'est le plaisir, comme dans les courses en auto : la passion de l'*accelerando*...

Mais il y a les pannes, en rase campagne. On ne s'en vante pas! Dans une des siennes, Bernadette, occupée à réparer son moteur, dans la poussière grasse, sous

l'auto, a retrouvé, dans l'ombre chaude du souvenir, l'étreinte d'une nuit, où son obsession d'adolescente, sèche et flévreuse, s'est détendue... Et tout compte fait, ce fut et c'est l'unique joie complète de sa vie; l'esprit et le corps ont atteint le but : vaillent que vaillent, l'esprit, le corps et le but, pour une fois, les trois ensemble se sont rejoints : c'est ce qu'on appelle la victoire. Et la victoire n'est pas morte : Marcelle vit. — Vient un jour, où pour mieux jouir de la victoire, pour la défendre, peut-être, contre le doute — (« Ai-je vaincu ? Ai-je vécu ?... ») — Bernadette a besoin de la mirer dans les seuls yeux qui en puissent être la pierre de touche. Les yeux d'Annette ont vu et parlé. Le cœur de Bernadette, impénétrable, a jubilé. C'est comme si elle prenait Marc, une fois de plus. Elle le prend à la mère, à la femme, au fils...

— « Je l'ai eu. Je l'ai... »

Elle exhibe Marcelle avec une satisfaction provocante. La petite fille bénéficie de ce contentement refoulé. Mais elle est parfois aussi l'émissaire qu'on charge des vieilles rancunes contre l'autre, et dont l'amertume remâchée remonte à la bouche. Elle n'est pas fille à s'en émouvoir : soit qu'on la secoue, soit qu'on la flatte, elle fait ses réflexions et elle les garde; elle a le cuir d'âme, comme sa mère, imperméable. Ce qui est dedans, il faut être Annette pour le lire, car Annette en connaît l'alphabet : c'est celui de l'ombrageux petit tambour d'Arcole, Marc enfant, l'âme opiniâtre et orgueilleuse, qui cache ses troubles et sa tendresse, qui n'en veut rendre compte à personne, avant de les avoir éclaircis, qui se méfie de ce qu'elle aime, plus que de ce qu'elle méprise ou qu'elle hait : car ce qu'elle hait ou méprise, elle l'a jugé. Et donc, elle se méfie d'Annette; et sa méfiance est ce qui la ramène, comme un aimant, auprès de la vieille dame.

Parfois, elle plante là son compagnon de jeux; et tandis que Vania la cherche, au jardin, elle rentre s'asseoir sans bruit, dans la chambre où Annette lit. Perchée des fesses sur une chaise, à quelques pas, raide et muette, elle observe. Si Annette lui parle, elle ne répond que par monosyllabes. Annette comprend : elle a connu ces silences butés, ces soliloques muets à deux, et ce regard de petit Olivier Twist chez les voleurs, qui se glisse entre les barreaux, pour lui cambrioler le cœur. Elle laisse faire, elle sourit : et ce sourire avertit la pie voleuse qu'elle est prise. La pie se replie, les plumes effarouchées, le bec en garde, l'œil mauvais. Alors, Annette rit tout à fait, et elle va l'embrasser. C'est un petit bloc de glace qu'elle tient. Mais la glace fond; et lorsque Annette lui souffle à l'oreille :

— « Petite fourbe, je te vois... *Je te tiens et tu me tiens par la barbette... Qui des deux aura la tapette ?* »

Annette sent sous ses doigts le petit corps raide qui s'abandonne, et elle entend un rire étouffé. Elle lui mordille le bout de l'oreille, et elle lui dit :

— « On est amies ? »

Marcelle se jette à son cou et, sans la regarder, dans le petit coin sous l'oreille, elle souffle à coups précipités :

— « Oui oui oui oui... »

Elle ne joue pas, elle scelle un pacte. Qu'est-ce qui se passe dans cette tête ? Cette dure petite, qui se sent, dans sa maison, Dieu sait pourquoi ? une étrangère, elle s'agrippe, comme l'hirondelle aux vieilles solives de la maison de l'an passé qu'elle reconnaît, au cou d'Annette; et dans le vieux cœur elle retrouve son nid — celui du père. C'est son odeur...

Annette, la nuit, rêve éveillée : elle se voit l'aïeule d'une triple famille — une quadruple, en comptant George; — et elle abrite, dans le chaud de ses plumes,

la quadruple couvée, une et diverse. Elle ne se préoccupe pas de distinguer, entre les oiseaux, ceux que la loi ou la vertu autorise. Ils sont tous sortis d'elle. Et la même force qui la mène les lancera tous, en losange, dans le grand ciel, vers le même but lointain, que sa propre flèche n'atteindra point.

Elle pourrait aussi nombrer dans sa bande un fils adoptif : Silvio Moroni, celui pour qui son fils a été tué. Le père n'a gagné, au sacrifice de Marc, que quelques mois de vie; l'acharnement de ses ennemis l'a « eu » : on l'a trouvé assassiné dans son lit. Mais Silvio, déporté aux îles, a réussi à s'évader dans une barque, que la tempête a jetée contre la Corse. Il est venu à Paris, où il a retrouvé les bannis, les irréconciliables, de l'antifascisme, mais sans pouvoir se mêler à leurs partis : il est une âme de poète, nourrie des grands songes de la Grèce et de l'idéalisme romantique; la politique lui répugne; il n'a point peur du combat; son jeune cœur brûle de s'y sacrifier; mais celui auquel il aspire est un combat dans les nuées, comme les dieux d'Homère, — mieux : au-dessus, dans la lumière, comme les Icare. Son idéologie, trop littéraire, fait sourire les jeunes hommes d'après-guerre, les « réalistes »; mais aucun d'eux n'est disposé à mettre au service des « réalités » dangereuses un dévouement plus entier qu'au service de sa « littérature » l'intransigeance passionnée du jeune Shelley italien. Il ne s'accommode point de l'atmosphère de discussions et de soupçons, de divisions âpres et fielleuses, ou de poisseux compromis, dans les

partis que la malchance de l'exil exaspère. Il s'en écarte, et il vit seul, avec ses rêves de poésie et d'action, qui couvent sous la cendre grise des jours de peine, gagnant sa vie difficilement. Dès qu'il a une après-midi de congé, il accourt à Meudon; il y a porté, dès le premier jour, sa gratitude et ses remords : car il n'oublie pas qu'à Mme Rivière il a coûté son fils. Annette ne l'oublie pas non plus; et elle accepte Silvio — (elle le lui a dit) — pour prix du sang :

— « Tu m'appartiens. »

Silvio a pris le mot au sérieux. Il est l'homme-lige. Il aime à le dire. Il y apporte un sentiment d'honneur chevaleresque.

Il triche un peu avec lui-même. Il ne serait peut-être pas aussi assidu, à Meudon, s'il n'y était attiré par d'autres yeux. George le fascine, et il est incapable de le lui cacher. Ses sentiments s'étalent avec une fougueuse naïveté. George lui rit au nez. Il y a entre eux six ans de distance : Silvio a franchi de peu les vingt ans; et George en est à mi-chemin de la cote 26 à la 27. Mais Silvio ne s'arrête pas à ces bagatelles. Tous deux, de beaux chiens de race, grands et solides, bien découplés. En approchant de la trentaine, George prend le type d'une Manon Roland, forte et fine, blonde et rose, la gorge ferme et abondante. Elle lève et traîne autour d'elle, impatientée, les désirs des hommes qui passent dans son sillage; et elle les trouve assommants. Annette lui dit :

— « Ferme ta lanterne! Amortis le feu! »

— « De quoi ? » dit-elle. « Est-ce que je les regarde ? »

— « Tu as trop de vie. Tu les affames. »

— « Il faudra peut-être que je la serre dans mon placard ? »

— « J'ai bien peur que, même sous clef, ils ne l'éventent. Ça sent trop fort! »

— « Merci, merci du compliment!... Alors, toutes voiles dehors!... En tout cas, je ne sens pas, commes ces pauvres types de Paris, comme ces suiveurs, le renfermé, le rat mort!... »

Le rat d'Italie était bien vivant! George elle-même ne pouvait pas en disconvenir. Elle lui consentait sa sympathie. Elle accordait qu'il était joli garçon et pas trop bête, quand il ne parlait pas d'amour. Bon compagnon, agile, adroit, et débrouillard, il ne vous assommait pas d'intellectualité, il était fin du regard, les doigts habiles à dessiner, modeler, tailler le bois, et bien d'aplomb sur le terrain commun des sports. S'il ne s'était agi que de faire assaut à quelque match, ou d'une partie de *footing* et de *camping* ensemble, elle l'eût accepté avec plaisir. Ajoutons qu'il savait manger — ce que George savait très bien aussi; — et même, il avait des recettes de cuisine. C'était parfait; et George l'admettait volontiers partout, à table, à l'atelier ou au fourneau, en marche, en course, ou au repos, — tout, sauf au lit, comme elle le lui disait, quand il commençait à lui faire la cour. Il était peiné, scandalisé qu'elle lui coupât ses effusions lyriques par ce rappel cru aux réalités; il protestait que son amour était pur comme le feu, et qu'il était désintéressé. George riait plus fort, et elle disait qu'elle ne le croyait pas si serin! Mais s'il en était un, et s'il lui fallait, à toute force, chanter pour chanter, qu'il voulût bien varier ses sujets ou l'objet de ses chants! C'était rasant, de s'entendre jouer la Dulcinée. Puisqu'il était désintéressé, qu'importait l'objet? Qu'il aille donc chanter dans la rue!... Silvio boudait, froissé. Mais le lendemain, il recommençait.

Vania s'amusait avec George de ses grands mots et de ses yeux blancs aux noires prunelles : il les singeait. Annette grondait les deux gamins, et elle plaignait le

pauvre garçon. George disait qu'il n'était pas si pauvre! Puisqu'il avait du plaisir à la voir, elle lui en donnait plein les yeux. Quant aux soupirs, c'était une infirmité de croissance, comme le hoquet : il grandirait!

Somme toute, ce régime ne leur allait pas mal à tous deux. Ils étaient attachés l'un à l'autre. Mais George restait une énigme pour Silvio. Elle était femme, tellement femme, et si peu! Cette chaude vie, ce grand beau corps florissant, cette bouche gourmande, ces riches seins qui pointaient... Mais cette chair en fleur et fruit, comme un bosquet de citronniers, ni son cœur ni ses sens ne la gênaient. Elle réalisait, à peu de frais émotifs, cette indépendance morale de la femme, que Annette avait cherchée toute sa vie, mais que sa nature passionnée ne lui avait permise — (et encore! pas si sûr!) — que dans ses dernières années. George n'était pas, en principe, hostile à l'amour et à l'union, libre ou patentée; mais elle n'était pas pressée d'y goûter; elle disait :

— « Zut! parlons de sujets moins embêtants! »

Silvio la menaçait qu'un jour la nature se vengerait. George disait :

— « Ça sera drôle! »

Elle était bien trop avisée pour affirmer :

— « Fontaine, je ne boirai point de ton eau! »

Mais elle disait :

— « Je n'ai pas soif. »

Elle ajoutait que les médecins recommandaient de ne boire qu'après souper. Si donc il lui arrivait de se marier — (tous les malheurs peuvent arriver!) — elle ne se marierait qu'après avoir mangé sa tranche — (et pas petite! sa bouche est grande) — de sa bonne vie personnelle. Le mariage est une maison de retraite...

Et Vania ? Et l'enfant ?... Sacrés enfants!... Elle entendait bien ne pas s'en passer... Un ou plusieurs... Une demi-douzaine... Et non pas du tout des adoptés, des anonymes, comme ceux que lèchent les fourmis neutres, pour la Cité... « Non, fichtre non! La Cité, la société anonyme, je m'en fiche!... Je dis : à moi, un enfant à moi, que j'aie fabriqué... »

— « Eh bien, alors ? » disait Silvio.

— « Mais à moi seule. Pas d'encombrant masculin dans l'affaire!... Pourquoi ne peut-on en fabriquer seule ?... »

Annette, amusée, disait :

— « Ça viendra. A la science rien d'impossible! »

Silvio faisait une mine horrifiée. Il prenait tout au sérieux; et les commères en abusaient. Il discutait leurs malices avec passion. Don Quichotte, lance en avant, contre les moulins... Les moulins se le repassaient, d'aile en aile. Il se retrouvait plaqué sur le gazon; et il les voyait qui riaient à belles dents... Les diablesses!... Mais si susceptible qu'il fût, leur rire n'avait pour lui rien d'offensant. Il les aimait, et il savait bien qu'elles l'aimaient. Pas de la façon qu'il aurait voulu. Mais quelle que fût la façon, il n'était pas assez sot pour refuser...

Il déplorait seulement chez George cet effronté positivisme, qu'elle étalait. Et que Annette parût l'accepter! George fanfaronnait une absence de tout préjugé moral; par une obscure et lointaine réaction contre ce qui avait pesé sur la jeunesse de son père, elle s'était, disait-elle, amputée de tout sentiment religieux, même dans l'acception du mot la plus laïque, de toutes les coquecigrues « *catégoriques* »; elle passait la main sous son menton, à l'évocation des vénérables « *impératifs* ».

Et Silvio, qui y croyait sans discussion, avec une

candeur Mazzinienne, souffrait de cet athéisme moral.

Mais Annette savait ce qu'il en fallait penser : elle connaissait George, mieux que George ne se connaissait : — cette absolue pureté de nature, où George ne voulait voir qu'un instinct de propreté, — ce grand amour pour Vania, cette fraternité passionnée que George n'aurait su expliquer, mais à laquelle elle se fût sacrifiée sans discuter, — bien d'autres sentiments profonds et sans raison, qui participaient, sans qu'elle s'en doutât, à une foi... Et le plus curieux : cette fille claire, dont toute la vie semblait se dérouler sans un coin d'ombre, dans une lumière de gai bon sens et de santé, — tout étalé, rien de caché, — perdait le contrôle sur soi-même, dès qu'elle empoignait son violon. Elle en jouait, d'une façon incorrecte; mais au premier tranchant de l'archet, on sentait la présence du démon. Elle tirait des quatre cordes des cris d'âme, qui prenaient le cœur et le bouleversaient. Elle-même, ses yeux, ses traits, se transformaient. Elle pâlissait. Sa bouche, fermée, se durcissait. L'ossature du front tendu s'accusait. Elle était marquée d'un sérieux tragique. Une paix cruelle. Et brusquement, des coups de vent sur la plaine, des galops de joie et de colère, des cinglements d'archet à la tzigane... Toute la maison faisait silence pour l'entendre. Mais chacun restait dans sa chambre, elle dans la sienne; et l'on se gardait de se montrer : elle eût immédiatement jeté l'archet. Vania était le seul qu'elle tolérât, — à condition qu'elle l'oubliât : il était couché par terre, vautré sur la descente de lit : il y enfonçait ses doigts crispés et son nez; dans son émotion, il arrachait avec ses ongles les poils de la peau de chèvre du Thibet. Quand George revenait à elle et à lui, elle le calottait...

Silvio, debout dans le jardin, adossé contre le mur,

près de la fenêtre, fumait, et sûr de n'être pas vu dans la nuit, laissait sans bruit couler sur ses joues de gros pleurs...

Annette, assise dans sa chambre sans lumière, le cœur illuminé, écoutait le dieu inconnu qui passait dans le cœur de sa fille.

Frappons l'accord sur le clavier! La dissonance — la souffrance — est, dans l'accord, un élément de l'harmonie; et la douleur, comme la mort, a émoussé son aiguillon...

Annette a connu le temps, où l'aiguillon lui labourait le cœur; elle le retournait dans ses flancs, avec une passion désespérée. Maintenant, voici venue la nuit de la Saint-Jean, où l'âme danse, avec la flamme, qui monte droite et longue, sur le bûcher!...

« *Comme l'océan où affluent les eaux, — s'en emplissant, garde immuable l'équilibre, — Ainsi de l'être en qui affluent tous les désirs, — sans que le désir le domine : — Celui-là est le maître du calme...* » (1).

Annette vivait maintenant une double vision : — l'une, sur le plan des jours qui passent et dont elle faisait encore partie, comme de l'équipage d'un bateau l'homme à la proue, qui fend les flots, — l'autre, au sein du gouffre intérieur, où elle descendait en planant,

(1) *Gitâ*, II, 70.

comme la feuille d'un noyer dont le corps se penche au flanc d'une pente. Et elle ne savait si c'était elle qui descendait, ou si c'était l'abîme qui montait. Mais il n'avait rien d'effrayant. Il l'enveloppait de sa nuit sereine; et, à la longue, elle avait acquis le pouvoir d'y lire. Ses yeux bombés avaient pris le regard ouaté de la chouette. Silvio et George en avaient, chacun de son côté, fait la remarque; et quand, un jour, ils échangèrent leur impression, George, pédante, — (sa science ne formait pas un gros bagage : elle était fière de l'étaler) — évoqua Pallas Athéna. Silvio fixa le front et les yeux, sans visage, entre des ailes éployées, dans un étrange médaillon qu'il sculpta sur un morceau de poirier; il le cloua au linteau de la porte d'entrée, comme une chouette crucifiée. Annette fut la seule à ne pas s'y reconnaître. Elle les laissait disposer de la maison, ne s'y réservant, pour sa part, que sa chambre, puis, dans sa chambre, un rond magique qui se rétrécissait de jour en jour, mais à l'intérieur duquel tenait un monde. Elle regarda distraitement les larges yeux du médaillon, ouverts au seuil, sourit, et dit, sans se douter que c'étaient les siens :

— « L'oiseau veille. »

— « Oui », disait Silvio à George, « je ne puis l'imaginer que les yeux ouverts. Les avez-vous vus jamais fermés ? »

— « Je les ai vus », répondit George, « mais je ne m'y fie pas. Sous les paupières, elle regarde. »

Elle regardait toujours, — dehors, dedans, — les deux plans finissaient par ne plus en faire qu'un. L'œil avait pris possession de la demeure : il l'occupait toute. Annette, qui avait souffert, toute sa vie, de son excès de lucidité, en était venue à ne plus savoir perdre conscience. Elle vivait dans un état d'insomnies claires et calmes, où la conscience perpétuelle brûlait sans

bruit et sans fumée, comme une veilleuse, mais consumait l'huile de la lampe.

Tout état qui se prolonge tend au *nihil*. Son intensité ne l'en défend point. Dans le continu, le tout et le rien sont frères jumeaux. Le plus poignant contact charnel, s'il ne s'interrompt et ne se renouvelle, se fond dans le gouffre de l'être. La conscience perpétuelle se résout en une lumière sans ombres, donc sans contours délimités. L'œil, solitaire, remplit tout; et, rien ne le bornant, il se perd. La chouette aux prunelles élargies ne distingue plus entre le jour aveuglant du dehors et la nuit claire du dedans. Et, dans le même temps que Annette s'identifie avec les autres êtres — l'un après l'autre, ou tous ensemble, — elle se dépouille du sien, qui les possède. Alors, que possède-t-elle? Rien? L'intelligence et l'amour sont ses organes de préhension de l'univers. Mais si cet être, si son moi, dont ces organes font partie, échappe à son appartenance, c'est l'univers qui les entraîne, comme un requin au bout de la corde du harpon. Et la barque est vide, sur la mer.

Annette se hâte de plonger, pour échapper à l'angoisse de cette terrible solitude sous le soleil. Mais elle sait qu'un jour, une heure qui sont proches, il lui faudra y arriver. Il lui faudra mourir, *seule*. Et d'y penser, une sueur glacée lui mouille déjà les tempes. Mourir n'est rien, pour une Annette. Et ce n'est rien, de rejeter les vêtements inutiles, la chemise du corps, ses fièvres et ses mortels enchantements... Mais les plus chères affections, faudra-t-il qu'à la fin, elles tombent aussi?... Elle se crispe, elle dit : — « Non! » — Mais « non », ou « oui », lui appartiennent-ils? Sera-t-elle appelée à en disposer, quand les forces inconnues disposeront d'elle?... (Elle les sent déjà qui travaillent au fond, elles ont commencé de dispo-

ser...) Elle est trop sincère pour se boucher les oreilles au noir grondement de ce qui vient... — Elle étend les mains à plat sur son lit, bien résolues, et elle dit :

— « A chaque jour sa bataille!... On se battra, jusqu'à la fin. »

Les deux amis, ses compagnons d'âge et de combat, — Julien Davy, le comte Chiarenza — sont loin. Leur voix se fait rare et semble venir d'autres planètes.

Bruno a repris ses pèlerinages en Asie centrale. Il y participe à des fouilles de villes mortes, ensevelies dans le sable. Il semble s'y enliser aussi. Pendant des mois, il disparaît. De loin en loin, une note de presse signale, en défigurant son nom, une découverte qu'il a faite d'inscriptions summériennes. Sa voix fidèle manque rarement à l'appel d'une date anniversaire : le jour de Marc. Si elle n'est là, elle est en route. Elle vient parfois de lieux fort éloignés de ceux où les journaux, toujours en retard, ont éventé sa présence; et de ce qu'il fait, de ce qui l'occupe, il ne dit presque rien. Il reprend, sous quelque variante ingénieuse, l'entretien de Narada : c'est comme le thème de ses pensées. Là-dessus, il n'a plus grand'chose à apprendre à Annette; sur ce thème, elle peut broder aussi des variations. — Mais ni l'un ni l'autre n'est pressé de rapporter le verre d'eau!... L'âme d'Occident ne se rend point. Agir, agir, agir éternellement... Gœthe, près de la mort, disait que « *la conviction de la survie procédait, chez lui, de la notion de l'activité* ». Nous

sommes beaucoup, en Occident, qui ne nous soucions pas de la survie. Mais aucun de nous — des vrais vivants — n'abdiquerait, en échange des éternités, un jour, une heure d'activité.

Dans le même temps que Bruno se berce du grondement océanique de l'Infini sans formes et sans rivages, il est tenacement occupé à déchiffrer, à conquérir, pouce par pouce, un peu plus du champ de l'homme, du fini. Il livre là-bas (il ne le dit pas), dans les déserts, un combat contre les sables, contre la soif, contre la faim, contre le soleil, contre le froid, contre les hommes et la nature, et contre son corps, sa vieille monture qui bronche et demande grâce... « Marche toujours!... » Et (ce qu'encore moins il raconte), il est mêlé clandestinement aux mouvements sociaux qui travaillent ces peuples d'Asie; son activité archéologique lui est, quoique réelle, un paravent; il est en relations avec les associations paysannes et ouvrières de l'Inde, dont les chefs sont emprisonnés à Meerut; il a périlleusement forcé le blocus qui pèse sur la province de Peshavar en état de siège, et servi, plus d'une fois, d'intermédiaire entre les membres dispersés du Congrès national Indien; il s'est fait le missionnaire du *Satyagraha* Gandhiste, que les oppresseurs britanniques croient étouffer dans la geôle de Poona, et il propage, au dehors de l'Inde, le message de l'homme qui seul encore maintient l'écluse contre la masse des eaux grondantes de la violence, prêtes à crouler. Non-violence ou violence, par les deux voies, sur ses deux pieds, d'un pas égal, marche et s'approche la Révolution. Ce sont les deux rameaux du même arbre... « *Uno avulso, non deficit alter...* » Bruno est un des pionniers de l'armée. Bien que son esprit ait devancé le but de son action, quand celle-ci le prend, il ne s'y donne jamais à moitié.

Et sa commère d'Occident, Annette, qui a déjà fait ses malles et se tient prête à déloger, sans pensée de retour, n'a jamais cultivé son jardin avec plus d'amour. Elle a beau être immobilisée : tout le dehors vient à l'esprit qui l'aspire. Tout le dehors est à l'esprit. L'esprit prend. Annette, qui sincèrement croit avoir renoncé, n'a renoncé qu'à soi, — nullement à prendre. Elle ne s'en doute pas, elle est de bonne foi. Mais si, de bonne foi, elle s'oublie, c'est qu'elle a trop à faire pour se rappeler qu'elle existe : ce qui existe pour elle, c'est tout cela qui est au dehors, qui est au delà; elle est avide de connaître et d'embrasser plus, un peu plus, un petit peu plus encore, de tout cela qu'elle va quitter. Elle s'efforce d'épouser la vie d'esprit de ses deux amis. Elle suit de près les publications orientalistes et les revues de sciences. Tant bien que mal, elle a rejoint l'équipe de la pensée occidentale. Julien Davy l'y aide encore, comme il faisait, au temps des entretiens de jeunesse, à la Bibliothèque Sainte-Geneviève.

Jamais ils ne se sont rien dit de la pensée que Marc a dérobée aux yeux de sa mère, ce jour d'été sur la montagne, où Annette a, en rêvant, trahi son secret. Peut-être Julien avait-il aussi lu (cru lire) le secret; mais il était trop humble et trop craintif en amour, pour n'en pas douter. Et il avait très bien senti que la mort de Marc avait mis fin à tout projet de vie commune : le mort régnait seul, au foyer. Julien le comprenait et s'effaçait. Et cependant, jamais leurs cœurs n'avaient été plus proches. S'était tissée entre le vieux homme et la vieille femme une secrète entente, grave et tendre. Nul besoin de mots pour l'exprimer...

De loin en loin, Julien venait revoir Annette, entre les longs voyages de conférences et d'études qu'il

faisait en Amérique, où le fonds Carnegie lui avait attribué un poste. Ils se consacraient alors quelques journées. Et même il arrive, certains soirs, quand la conversation s'est prolongée, ou que le temps est trop mauvais, que George prête son lit à son père; et elle va camper chez Vania. Celle qui est toujours éveillée, Annette, pense ces nuits-là qu'elle tient sous ses ailes sa couvée — et le vieux mari. Julien ne dort pas beaucoup non plus, et il ose à peine se retourner dans le lit, tant il sent contre son dos le souffle de la compagne; et, il a peur qu'un mouvement dissipe l'illusion. Il aurait sans doute peur, tout autant, si l'illusion se réalisait. Car son sentiment pour Annette est à la fois trop fort, trop pieux, trop anciennement refoulé et meurtri, pour qu'il lui soit possible de l'exprimer. Quand elle sera morte, il pensera peut-être avec souffrance, comme le vieux tailleur de pierres de Florence, qu'il n'a pas baisé cette bouche vivante. Il est de ceux qui ne sauront jamais se déshabituer du goût du regret.

Ceux qui le savent, comme Bruno, lui paraissent (quelque estime qu'il ait pour eux), secrètement, monstrueux. Cette force d'oubli, est-ce faiblesse? Est-ce égoïsme? Ou légèreté? Il se peut faire : ni l'une ni l'autre ne manquent, chez Bruno; elles sont mêlées à son héroïsme et à sa bonté; il a été doté de cette « heureuse » nature italienne, au fond de laquelle — et des passions, et des douleurs, et des joies, — est déposée une bonne dose d'indifférence. Ceux qu'il aime bien, il les aime bien, mais il les oublie... oh! complètement!... pendant des mois. Annette le sait, et elle en sourit. — Julien ne peut comprendre ce sourire; il ne le discute pas, il s'incline, puisque ce sourire est d'Annette; mais ce sourire aussi l'inquiète : elle pactise donc avec l'oubli? Dieu sait pourtant qu'il ne voudrait pas lui voir au front le pli du deuil ineffacé! Il l'aime

trop, pour ne pas se réjouir qu'elle ait laissé sur sa route la charge meurtrissante du passé. Mais cette « réjouissance » est triste, comme toutes les joies de Julien. Il ne s'en explique pas avec Annette. Elle s'en rend compte, et elle lui pose sa main sur le front :

— « Mon pauvre Julien ! » lui dit-elle. « Comme vous auriez besoin d'un flot de Léthé !... »

Il ouvre des yeux étonnés. Elle rit et répète, en allemand, le mot de Gœthe :

— « *...un flot éthéré de Léthé...* »

Il se renfrogne, et il dit :

— « Je n'en veux pas. »

— « Un petit verre à la source, chaque matin ! »

— « Non, non, pas de cure ! »

— « Eh bien », dit-elle, « gardons votre mal ! A deux, ne peut-il devenir un bien ? »

— « Je ne voudrais pour rien m'en décharger sur vous. Ce serait un triste cadeau. Trop de néant. Il y a des moments où j'ose à peine faire un mouvement, tant j'ai peur de porter atteinte à la foi de ceux que j'aime plus que ma vie. »

— « Écoutez », dit-elle, « la parole que Bruno m'a envoyée, en cadeau de la nouvelle année : — « *Lorsqu'on ne croit plus à aucune chose, le moment est venu de faire des dons.* »

Il fut frappé. Au fond de son être, la parole éveilla un écho. Mais son intelligence se méfiait de ce qui se passait hors du contrôle de sa raison. Il demanda :

— « Quand on n'a rien, quels dons reste-t-il à faire ? »

Annette lui récita, de sa voix chantante, le cantique, sur son lit de mort, de Milarepa :

— « *La pensée du Néant est mère de la pitié.*

La pitié abolit la frontière entre toi et ton prochain.
L'identité de toi et de ton prochain réalise en toi ton [prochain.
Qui réalise en soi son prochain, me rejoint.
Qui me rejoint, sera Bouddha. »

Julien se tut, après qu'elle eut parlé. Puis, il dit :

— « C'est beau... Trop beau pour moi... Je ne serai jamais Bouddha... Mais vous, mais vous, Annette ? Au nom du ciel, dites-moi que vous ne l'êtes pas! »

Annette rit, et dit :

— « Egoïste!... Hélas! je crois bien que je resterai Annette, jusqu'à la fin. »

Il respira :

— « Ah! quelle chance! »

— « Jusqu'à la fin », répéta-t-elle, le menaçant. « Mais après, après!... Accapareurs qui me tenez!... Ah! quelle chance de m'évader! »

— « *Après, après!...* » fit-il, sceptique. « Que j'aie : *avant!* »

Il s'attrista :

— « Je ne l'ai pas eu. »

Elle approcha de lui ses jeunes yeux de vieille femme :

— « Cher maladroit!... Même pas capable d'avoir ce qu'il n'a pas eu!... Et moi, je l'ai. »

Il dit :

— « Le passé ? »

Elle lui fit signe d'écouter. On entendait la voix joyeuse de George, dans le jardin.

— « Ton passé... Il est à moi. »

Il s'inclina sur ses mains, et les baisa :

— « Il est de toi. »

Passé, présent et même déjà ce qui sera, — vient un

moment, où tout paraît sur le même plan. On communie avec tous les vivants.

Cette communion est perpétuelle. C'est inquiétant. Elle est sous-jacente, elle se réalise, sans qu'on y pense, à tous les instants de la journée. On se sent glisser... Annette s'en aperçoit, au pincement de cœur que lui produit une nouvelle lue dans un journal, ou racontée : inondations, massacres en Chine, persécutions ici ou là, souffrances du monde, — ou bien ses joies (elles sont rares !)... Elles se propagent dans son sang, par tous ses membres. Avant l'esprit, le corps y participe. Le ventre — la voûte qui recouvre le champ sacré de labour — est comme une conque où se répercutent les palpitations de la terre. Le cordon n'est pas coupé, qui le rattache à l'enfant Monde. Qui touche l'enfant, touche la mère. Et les mêmes ondes les parcourent, chaudes ou glacées... Annette, la nuit, s'engloutit dans la délectation meurtrie de cette étrange maternité. Et elle murmure, les yeux fermés :

— « Petit enfant, petit enfant Monde, n'étais-tu pas mieux en moi ? Pourquoi en es-tu sorti ?... »

Les âmes du monde sont des cloches, les unes lointaines, les autres proches. Il est des jours où Annette se croit revenue à cette heure sur la montagne, où étendue près de son fils sur l'herbe rude, la menthe sauvage et la gentiane aux yeux bleus, elle écoutait monter l'angélus, de toutes les touffes de la vallée. Toutes les cloches ne vont pas du même pas. Les unes commencent, les autres finissent. Certains clochers sont éteints. L'oreille, tendue, continue de suivre dans l'espace halluciné les vibrations, après qu'elles ont cessé. La cloche de Bruno est engloutie. Annette est la seule à la percevoir encore. Et peut-être, c'est son souvenir qui en prolonge les ondes. Depuis déjà plus d'une année, Bruno n'a donné aucune nouvelle. Mort ou vivant ? Disparu dans une de ses dangereuses missions ? La dernière lettre reçue de lui parlait vaguement de son prochain retour. Depuis, de l'Inde virtuellement en état de siège, les rares amis avec qui l'on correspond semblent avoir perdu sa trace. Dans quelque *ashram* a-t-il fini par oublier le temps ? Ou bien, est-il sorti du temps ? Un inexplicable sentiment le ferait croire à Annette. A dater d'un jour, d'une heure précis — (mais sur le moment, elle n'a pas songé

à les noter), — Bruno a cessé d'être pour elle un ami lointain, qu'on imagine marchant, peinant, sur un morceau de la rude écorce de notre terre, et dont notre cœur, qui s'inquiète, cherche à suivre les pas. Il est dans le clair-obscur de la chambre, dans l'ombre et le jour qui enveloppent chaque mouvement. On n'a même plus besoin d'évoquer son visage et sa parole. Il est mêlé à notre souffle...

Une autre cloche va s'envoler du clocher; mais nul ne le pressent. Annette ne se doute pas que les jours de Silvio sont comptés — comptés par lui. Et cependant, elle est pour beaucoup dans la décision du jeune homme. C'est un phénomène singulier que cette femme, plus qu'à mi-corps sortie de la vie, et que l'usure du corps, la maladie, le détachement intérieur, ont éloignée de l'action, rayonne l'action, sans le chercher, sur ceux qui l'approchent. De la même façon que le sacrifice de Marc est sorti d'elle, elle qui souhaitait (quelle mère ne souhaite ?) pour son fils une longue vie paisible et pleine, — bien d'autres flammes de sacrifice s'allumeront à son feu calme, sans qu'elle le veuille. C'est justement ce détachement qui fascine et nourrit les jeunes énergies, qui s'ignorent et qui ont faim de se dévouer. Son apparente immobilité est un cratère où brûle un lac de matière en fusion. Le lac paraît sans plis, et dort. Mais on ne peut s'en approcher, sans qu'on ressente sa chaleur à la face, et elle pénètre dans les moelles. Le feu n'a pas besoin de parler. Qui le touche, il lui dit : — « Brûle!... » — La calme femme n'avait qu'à vous regarder. Si elle l'eût cru, (Qui sait ?) elle eût fermé les yeux.

Quand, seule à seul, elle écoutait Silvio, quand il lui confiait l'âpre amertume de l'exilé et sa honte du

peuple qu'il avait laissé, muré dans le silence de la tombe, il lui suffisait de poser sa main sur la tête du jeune homme, assis près d'elle, le front penché, le dos courbé sous la peine : il entendait :

— « Eveille le mort de la tombe! Ne sais-tu pas à quel prix son *Risorgimento* a été acheté ? Va payer! »

La bouche d'Annette restait fermée. Mais sa paume avait transmis au front l'ordre muet de l'esprit. C'était assez qu'une seule fois, le regardant, elle lui eût dit :

— « N'es-tu pas le fils de Mazzini ? »

Pas un mot de plus. Il avait relevé la tête, comme sous le baptême, qui lave l'âme obscure et qui lui rend la certitude. Il n'était plus accablé par le destin. Il voyait le sien, et il brûlait de l'accomplir.

Il prit congé de la villa de Meudon. On ne reçut plus de lui que de brèves nouvelles espacées. Indirectement, on sut que Silvio gagnait sa vie, comme interprète, dans un hôtel de Londres. Ce n'était pas pour étonner. Les exilés sans ressources acceptaient, quêtaient tous les emplois. Annette chercha, par l'entremise de Julien, à lui obtenir une aide modeste qui lui permît de continuer ses études universitaires à Paris. Silvio refusa, sans s'expliquer. Il paraissait vouloir amasser un peu d'argent. On ignorait pour quel emploi. Et ses amis insistant, il cessa de leur écrire. Il était écœuré par le piétinement bavard et sans agir de l'émigration antifasciste, par leurs éternelles discussions, leurs dissensions, leurs suspicions, par leur pauvreté d'idéalisme actif, leur verbalisme, leur vieux parlementarisme pourrissant, qui ne pouvait plus suivre la marche du monde nouveau, — et, dans toute la jeune génération d'Occident, par le scepticisme, l'esprit de jouissance, l'esprit de prudence et de compromis, la peur snobique d'être ou de paraître idéaliste, l'absence totale de sacrifice... Il était poussé, par réaction de

jeune et saine vitalité, à la brûlante conception d'un acte d'héroïsme désespéré, qui souffletât la lâcheté du monde. Son romantisme poétique de jeune Shelley attardé se mariait en lui à la foi stoïque de son père spirituel : Mazzini... — Pendant un an, on perdit sa trace. Annette, seule, la cherchant, la nuit, en écoutant de son lit bruire les arbres de la forêt, avait le pressentiment, non défini, qu'un jour le fugitif ressurgirait de la forêt, pour une action inattendue.

Il y eut encore, cette année, une brève réapparition de Assia.

Elle était veuve, de nouveau. Son mari américain l'avait laissée en route. Elle usait ses compagnons sur les dures pierres des chemins, que foulaient ses talons invulnérables. Howard Drake était mort à la peine, au sortir des prisons infectes où il avait été jeté et torturé, au Pérou. On l'avait relâché, mourant du typhus. Il était seul : Assia, prévenue trop tard, avait traversé toute l'Amérique, pour arriver après qu'il était déjà sous la terre. Mais il lui avait conservé, jusqu'au dernier instant, sa pleine confiance. Il ne regrettait rien. Il lui faisait dire, en s'en allant :

— « Merci pour tout! Assia, chérie, ne t'arrête pas, va de l'avant! Et bonne chance à tes bonnes jambes! »

Les jambes avaient repris leur course. Assia était rentrée, avec sa rousse portée de petits yankees, en U. R. S. S., où sa connaissance des milieux indo-américains était appréciée. Elle y avait été chargée de missions diverses. C'était au cours de l'une d'elles qu'elle avait fait escale une fois de plus, à Meudon. On l'avait revue, bronzée, brunie, durcie, la paume des mains rudes, comme devait l'être la plante de ses pieds, mais le visage sans un pli, — que, par moments, le dur froncement entre les sourcils, — la peau des joues et du

front lisse et serrée, imperméable à toute épreuve du ciel et de la terre. Elle avait apporté à Vania d'étranges reliques de ses randonnées : des peaux de reptiles d'un blanc d'argent, des fétiches grotesques et terribles, un poignard à manche de corne sculptée : chaque cadeau était accompagné d'un bref récit des circonstances où elle l'avait récolté. La brièveté ajoutait encore à l'étrangeté. Mais à Annette elle offrit une boîte en laque peinte de Palekh, où les paysans artisans de Russie avaient déroulé, sur une prairie qui rappelait Byzance et Ravenne, une ronde sauvage et ordonnée.

Elle fut frappée de l'altération des traits d'Annette, que ceux qui la voyaient chaque jour ne remarquaient point. Elle prit George à l'écart, et lui intima de la prévenir télégraphiquement, à la première alerte : où qu'elle fût, elle reviendrait. George ne songea pas à s'offusquer du ton impératif : elle était, ainsi que Vania, secrètement impressionnée par le risque-tout de cette vie; et cette femme, qu'elle n'aimait pas, lui en imposait, moins encore par ce qu'elle disait, que par ce qu'elle ne disait pas et que l'on imaginait. Non que Assia s'inquiétât de rien cacher; elle n'avait aucunement amendé son indiscrétion de confidences, (sauf en ce qui concernait son service); mais elle était pressée, elle coupait le récit, d'un tranchant de mot et d'un rire brusque, au milieu d'une phrase; et c'était juste aux moments les plus saignants. Elle laissait l'imagination surexcitée. Elle le voyait, elle voyait les yeux de Vania qui quêtaient la suite. Ses durs yeux riaient. Elle lui disait :

— « Plus tard! Je n'ai pas le temps. Tu verras, par toi-même, plus tard. »

Elle repartit. George et Vania la suivaient encore des yeux dans l'espace, après que son sillage avait disparu. Ils s'entretinrent plus souvent de ce qui se

passait dans la rouge forge de Russie. L'attention et l'amour-propre de Vania étaient éperonnés par les missives qu'il recevait, rares, brèves, torchonnées, de son demi-frère le renardeau, Waldo. Le petit bonhomme de dix ans était gonflé de sa nouvelle importance moscovite. Il parlait de « *notre* » Plan Quinquennal, comme s'il faisait marcher le coche. Il était « *Octobrien* » : (c'était le titre des bambins de son âge); mais il annonçait avec fierté qu'il allait passer au rang de « *pionnier* » : cela impliquait des devoirs austères, dont il s'exaltait comme de droits. Il avait hâte de devenir « *ouvrier de choc* ». Il demandait, d'un ton de pitié protectrice, quand Vania et les arriérés d'Occident se décideraient à emboîter le pas et à faire enfin leur Révolution. — Vania riait aux éclats de cette suffisance. Il voyait le nez retroussé de Waldo, criblé de grains de son, qui claironnait en reniflant, tandis que le petit Hercule, les bras tendus, portait les « *quinquennaux* », les Plans-kilos. Mais secrètement, il était vexé de ne pouvoir lui en servir autant. Il l'était plus encore de l'enseignement polytechnique de travail, que Waldo recevait, à son école moyenne de Moscou. Le lycée de Vanves lui paraissait vieux jeu. Bien qu'il eût obtenu de prendre, en dehors, des leçons de menuiserie, ce n'étaient pas les conditions de travail vivantes (concrètes, comme ils disaient là-bas), et le compagnonnage de ces ateliers, où Waldo et ses camarades apprenaient la technique du bois, du cuir ou du métal, en produisant des objets utiles à la communauté. Là-bas, on ne jouait pas à l'ouvrier, on naissait ouvrier, et on coopérait, depuis l'enfance, à la grande œuvre. C'est que là-bas on était, tous ensemble, un même corps. Et Vania les enviait, lui le petit individualiste, fils, petit-fils, arrière-petit-fils d'individualistes! Son sain instinct — et peut-être bien, sa secrète confiance en

sa force — lui soufflaient que, dans ce grand corps d'une vigoureuse communauté, son individualisme ne s'en trouverait que plus au large, et qu'il saurait bien le remplir tout.

Il demanda à George, qui les ignorait, de l'éclairer sur les théories Marxistes et sur leur application en Soviétie. George se mit sérieusement à les étudier, et elle y prit de l'intérêt. Elle avait trop de jovial bon sens et de scepticisme français, pour s'enrôler dans une cause politique aussi extrême; mais d'autre part, elle était complètement détachée de tous les risques que n'importe quel bouleversement social pouvait faire courir à elle et aux siens, — surtout au « *sien* », à son avoir. Les risques font la moitié du plaisir qu'on goûte à vivre. Elle commença tranquillement à traduire de l'allemand, et puis du russe qu'elle apprit, pour son plaisir et celui de Vania, une série de brochures subversives, qu'on lui proposa d'éditer et qui firent sursauter ses parents et amis bourgeois. Elle se fit une réputation de propagandiste de Moscou. Elle n'en rit que mieux. A ceux qui l'excommuniaient, à ceux qui l'annexaient, elle faisait la nique, également. Elle restait libre et au repos dans le sans-repos, dans l'incertain, dans l' « *Advienne que pourra!* » — et sans l'étai du : « *Fais ce que dois!* » de monsieur son père... « Pauvre papa!... » Lui qui risquait, délibérément, pour ses opinions, beaucoup plus que sa fille, il avait toujours besoin de se cramponner à un « devoir », à une ombre d'absolu, une survivance de sa foi religieuse défunte. Il ne pouvait comprendre que sa fille circulât, fraîche et allègre, dans le changement perpétuel, dans le fluide et le relatif de ces temps, comme un poisson dans une rivière...

— « Au jour le jour! Je m'accommode à tous les jours. Et s'ils m'apportent le : « Patatras! », je saurai

bien me retrouver sur mes pieds. Je connais le ski, je sais sauter. Saute, société!... »

L'humanité des siècles d'ordre s'épouvante, à la seule idée des catastrophes qui guettent l'espèce, au carrefour. Elle ne pense pas que l'espèce mue et s'adapte aux catastrophes, comme à l'ordre. Ainsi que sa peau apprend à se contenter de la morsure du gel polaire et du gril au soleil de l'équateur, il s'établit une harmonie entre les circonstances catastrophiques et la faune humaine qui y prend vie. Où les vieux meurent, faute de poumons assez flexibles pour respirer, les jeunes s'ébattent gaillardement. Et peut-être que l'ordre respirable de leurs pères serait, pour eux, l'asphyxie. Vingt dieux! George et Vania n'eussent pas échangé, contre le plus élyséen des climats, celui de leur temps chargé d'orages, et leurs coups de vents!

Ils ne font pas la tempête, les oiseaux qui volent dans la tempête. Mais elle les fait. Elle leur est le climat ordinaire. Là où le thermomètre, pour ceux d'hier, marquait la fièvre, ils réalisent leur température normale. La raison, apprise de ceux d'hier, est entraînée aussi par la tempête; elle a franchi le seuil d'hier, et d'un bond elle atteint à d'autres conclusions. L'esprit aurait beau vouloir demeurer indépendant de la bataille, le tempérament a pris parti, avant que la conscience l'ait compris. Quelque absurde que paraisse à George l'idée de lutte de classes, elle se trouve de l'autre côté de la barricade, sous le drapeau « *prolétarien* », quand elle continue encore à railler ce nom de « *prolétaire* ».

Et vint un soir où, Annette faisant un court voyage à l'étranger, pour consulter un spécialiste du cœur, George et Vania, qui l'accompagnaient, l'avaient laissée à l'hôtel, pour flâner dans les rues. Annette les vit

rentrer, surexcités, les yeux flambants, George riant d'un rire provocant; Vania, le poing levé, montrait une balle de mitrailleuse qu'il avait ramassée sur une place, où brusquement, sans sommations, la force armée avait tiré sur une foule, sans armes, de manifestants. Et George dit :

— « Elle servira, la prochaine fois, contre l'ennemi ».

« L'ennemi ? » Il en est donc un, pour George ? Elle a choisi ?... — Elle, non. C'est lui, l'ennemi, qui a choisi! Quand on voudrait nier le concept de classe, il vous est brutalement imposé par une classe dominante, dont on faisait peut-être partie par la naissance; mais on s'en expatrie et on la secoue comme la boue de ses souliers, lorsqu'on la voit qui, pour assurer ses profits et ses fraudes, ne pouvant plus se suffire des lois sur lesquelles reposait sa démocratie, viole les lois, renverse elle-même sa démocratie, et fait appel à la mitraille et aux tribunaux d'exception, — ou aux *Duci*, aux renégats du socialisme, qui, sortis du peuple, en ont la rude mâchoire et l'encolure, qu'ils vendent au service des maîtres affaiblis : — (après que le peuple sera maté, ils règleront ensemble leurs comptes!) — La démocratie s'est trahie. Elle a déchiré, d'elle-même, le mensonge d'un régime qui se targuait de « libéralisme », tant que ses abus pouvaient librement s'exercer. A présent qu'il faut la force pour les assurer, le « libéralisme » se fait fascisme. La déclaration de guerre est jetée. Et c'est le parti de l' « ordre », qui la lance. Ordre contre ordre, force contre force!...

Annette envisageait nettement les dangers et les souffrances qui attendaient ceux qu'elle aimait, — ses enfants, ses amis, les siens. On n'était pas sans le lui rappeler. Le Dr Villard, Julien Davy. Ils étaient surpris de sa tranquillité. Elle ne trouvait pas que ses enfants fussent tellement à plaindre!...

Philippe Villard, irrité, ne lui cachait pas que son parti ne ferait pas grâce à Annette et à son parti. Elle l'entendait bien ainsi! Mais ils savaient qu'ils seraient morts tous les deux, avant le combat. Et ils se défiaient, avec un sourire de guerre et d'amitié.

Le pessimisme habituel de Julien Davy était renforcé. A son dernier retour d'Amérique — (c'était au lendemain du cyclone hitlérien; le socialisme s'était écroulé en Allemagne, comme un château de cartes; les chefs s'étaient rendus sans combat : la défaite des défaites!...) — Julien exprimait son anxiété de l'écrasement qui menaçait les libertés d'Occident... Annette se montrait calme et souriante. Elle ne jugeait pas comme un malheur irrémédiable que ce que l'on défend subît une défaite. Le malheur irrémédiable serait que cette défaite fût acceptée...

— « Elle ne le sera point par moi et par ceux que j'aime, par mes enfants, par mes amis, mes compagnons, — par vous, Julien. Alors, pourquoi nous troubler ? Nous ne sommes plus des gamins qui ont besoin que ce qu'ils souhaitent, ils le tiennent dans leur main. Dix ans, vingt ans, cent ans ne comptent point pour notre volonté. Si nous savons ce qui est juste et qui doit être, nous savons aussi que cela sera. Ce qui est inscrit dans notre esprit, c'est un destin. Par notre vie, par notre mort, il s'accomplit. Et plût au ciel que je pusse vivre encore assez pour lui donner ma vie en sacrifice! Je sais du moins que les miens sauront donner la leur, avec la même joie que j'y mettrais. Morte ou vivante, j'y participerai... « *Quos non accendam!...* » Il n'est que de nourrir, en ceux qu'on aime, l'énergie et la foi. Les disgraciés sont ceux-là seuls dont l'énergie n'est pas égale à la foi (la foi est faible, en ce cas!) — ceux qui n'ont rien à quoi se sacrifier. L'époque est dure, elle est cruelle, mais elle est belle pour les forts. Et peut être fort le plus débile physiquement. Il faut être à la taille de son temps. »

— « Alors », dit Philippe, « pourquoi avez-vous joué la pacifiste ? Pourquoi avez-vous, pendant les années de guerre, manifesté l'horreur pour la guerre ? »

— « Parce que j'ai horreur de la déraison. Parce que cette guerre des nations était fondée sur le mensonge et la stupidité. Parce qu'elle était une régression vers le passé. Je plains les millions de victimes, avec douleur, avec révolte. Mais ce ne sont pas tant leurs sacrifices qui m'indignent que le non-sens de ces sacrifices. Là où il s'agit de sauver vraiment la communauté humaine et son avenir, il ne s'agit plus de sacrifices... « *Non, ce n'est point un sacrifice!* », comme

chante Alceste. On sait, on croit, on aime, — et on se donne. »

— « On donne les autres! »

— « Non. Je mets les autres en état de discerner ce qui vaut qu'on se donne. Mais qu'ils soient libres de décider! »

— « Ils ne le sont plus, dès l'instant que vous jetez dans la balance vos passions... »

— « Ma raison... »

— « Votre raison, soit! C'est la plus aveugle des passions. »

— « Qu'on le veuille ou non, tout est combat. La pensée claire et la plus ferme exerce forcément son action. Elle pèse sur les décisions des âmes faibles et incertaines. On n'y peut rien! Et il est bien qu'il en soit ainsi. Vous ne voudriez point que le plus lourd n'eût pas le plus de poids ? C'est la loi de gravitation. »

— « Vous êtes, au fond, plus inhumaine que moi. Vous êtes une pierre. »

— « Puissé-je être une de celles sur qui sera bâtie la Cité de Dieu! »

Elle s'interrompit, avec un sourire de mélancolie.

— « Et n'oubliez pas que cette construction, je l'ai cimentée du sang de mon petit! La pierre saigne. Elle est vivante. »

Vania écoutait, songeait. Après que le docteur Villard et Julien Davy furent partis, il demanda :

— « La *Cité de Dieu* »... Pourquoi dis-tu ?... Mais Mannie, Dieu, ça n'existe pas! »

(Ni George, ni Assia ne s'en souciaient.)

C'est vrai, pourquoi avait-elle dit ce mot-là ? Elle ne croyait pas ce que d'autres entendent par là. Mais

comment dire ce qui vous emplit le cœur, ce qui dure lorsque tout passe, ce qui est tous ceux qu'on aime, morts ou vivants, et tout l'amour qu'on a pour eux, la communion de tous les êtres et l'au-delà ?... Elle sourit :

— « Je dis ce que j'aime. Le reste est, ou n'est pas, s'il lui plaît. »

— « On ne peut aimer que ce qui est. »

— « Alors, *c'est*, puisque j'aime. »

Vania essayait de comprendre. Annette lui dit :

— « Ne te fatigue pas!... L'un croit ceci, l'autre croit cela... Ce n'a pas grande importance. Les mots sont des poteaux indicateurs sur la route. Le vent les abat, la pluie les efface. Mais cela qui compte, c'est la route; et nous avons notre boussole... Marchons ensemble! L'un regarde à droite, l'autre regarde à gauche. Mais on suit bravement le même chemin... « *Promenons-nous dans les bois!* » Le loup y est... Droit au loup! »

Cela, Vania le comprenait! Et il était prêt. — Mais la grand'mère lui demeurait, ainsi qu'à George, pleine de mystère, comme les bois. Ils avaient tous les deux pour Annette le même attrait non dénué de crainte. Elle était là, toute proche — (nul être au monde n'était plus proche) — et très loin. A des moments, cœur à cœur. Mais ils ne savaient pas bien ce qu'elle pensait. Et ce qu'ils pensaient, elle ne le savait pas toujours. Ce n'était point la familiarité de tous les instants et de plain-pied, qui existait entre le petit Jean et George. C'était bien moins et beaucoup plus. Deux âges du monde, deux mondes différents. Je suppose que des croyants de nos campagnes causent ainsi avec la Bonne Dame; ils lui confient mentalement leurs affaires; ils la savent bonne, ils ont foi, ils l'aiment. Mais ils ne sont jamais sûrs de ce

qu'il y a en elle. Il y a tant en elle, qui a été avant eux! Ils ne déchiffrent pas tout à fait son sourire et ses yeux. Et ils ne se doutent pas que leurs yeux ont pour elle aussi des mystères. Il y a tant en eux, qui sera après elle!...

Annette, rêvant, sa fenêtre ouverte, la nuit, le jour, hiver, été, voyait se succéder les saisons. Et elles lui semblaient la même Année.

C'est en ces jours que je la revis, pour la dernière fois, seule à Meudon, dans la maison au seuil des bois. Ses enfants s'étaient envolés. Ils couraient Paris et la campagne. Ils restaient, des journées, absents. George avait d'abord quelques scrupules; mais Annette les leva : (ils ne demandaient qu'à l'être!) Elle engageait les *Geschwister* (1) à profiter des beaux jours du printemps pour excursionner dans l'Ile-de-France sur leurs bicycles, ou sur leurs pattes, coucher en route dans quelque village, ou, si le temps et le lieu le permettaient, à la belle étoile, et revenir le lendemain. Elle restait seule, dans la maisonnette, écoutant, la nuit, les aboiements lointains des chiens. Elle ne se sentait pas abandonnée. Elle suivait par la pensée ses vagabonds. Leurs jambes, leurs bras, leurs yeux, jouissaient pour elle de la vie qui s'en allait, la renouvelaient...

Je la trouvai très fatiguée, trop fatiguée pour sortir même dans son jardin; elle était à demi étendue, au petit balcon de sa chambre. Bien que ses yeux très myopes, où déclinait la vue, comme un long soir, ne

(1) Frère et sœur.

pussent pas distinguer les passants sur la route, elle me reconnut, avant que j'eusse franchi le seuil du jardin. Elle dit mon nom, et, me saluant de la main, elle dit :

— « Montez! »

Il n'y avait personne, au logis : la petite bonne était sortie, sans avertir; et je fis reproche de cette imprudence. Mais elle me pria de ne pas gronder la fillette : on entendait, je ne sais pas où, ronfler au loin les orgues mécaniques de carrousels, les bruits d'une foire; et naturellement, autour des chevaux de bois, comme des mouches, bourdonnaient garçons et filles; la petite avait filé les rejoindre...

— « J'en aurais, à son âge », dit Annette, « bien fait autant! »

— « Mais si vous aviez besoin de quelque service ? »

(Je ne voulais pas dire : « de quelque secours »; mais elle comprit) :

— « Qu'est-ce qu'une vieille femme peut avoir à craindre ? Je n'ai plus rien, rien que mes rêves. C'est l'avantage sur la jeunesse. On était chargé d'un tas de biens, qu'on a beau faire, on perd en route, et qui vous tenaient pliée en deux, sous le fagot. Aujourd'hui, on peut tout me prendre, même ma coque : j'en suis sortie, je n'y tiens plus que des orteils, comme de ces socques... » (Et elle en sortit un pied nu). « On est tellement mieux, au dehors! »

— « Restez dedans, encore un peu! Ne rejetez pas vos amis! C'est nous qui sommes aussi vos socques. »

— « Vous êtes les miennes, et je suis les vôtres. Oui, l'on se vêt et l'on se chausse, toute sa vie, de ceux qu'on aime : de ses parents, de ses enfants, et de ses amis, et de ses amants, et de cette bonne vieille terre — regardez-la! — qui vous souffle sa chaude haleine de prin-

temps, — de tout cela qui vous tient au corps : bêtes et gens, — et c'est quelquefois bien encombrant!... Mais je m'en vas. Il n'y en a plus pour longtemps. »

— « Ne soyez pas si insolente de nous en étaler votre contentement! »

Elle rit, et dit :

— « Je vous demande pardon. Mais, mon ami, je vous laisse votre part de contentement. Je ne prends pas tout. Vous vous en irez aussi. Vous vous en allez. Et tout s'en va, de ce que nous aimons, — cette bonne vieille terre, également. Non, nous ne sommes pas des égoïstes! Pas de traitement de faveur! Ce qui vaut pour l'un vaut pour tous. Égalité! »

— « Démocrate! »

— « Non! Communiste — jusque dans la mort! »

— « L'un avec tous. »

— « Oui, l'un dans tous. »

— « Mais où trouverez-vous alors la délivrance, le dévêtement de tout ce monde qui vous engaine ? »

— « Dans ma rivière... Comme c'est curieux! »

(En me parlant, elle avait fermé les yeux, et nous restâmes quelques secondes, pas plus de quinze, dans le silence...)

— « ...Je viens de sombrer dans le passé. J'ai revu, je revois (Dieu! que c'est loin!) un étang rouge, au milieu des bois (1). Je m'y baignais, j'ai retrouvé, dans son eau d'or, la vase qui colle sous mes talons et les lianes grasses autour de mes cuisses... (Non, vous ne pouvez pas comprendre!...) J'ai bien failli m'y enfoncer, il m'en a fallu de la peine, jusqu'à ce que l'écluse fût ouverte!... Comment ? Je ne sais... Sûrement pas par mes seules forces. Seule, je n'aurais pu... Mais elle s'est ouverte, et le flot de l'eau morte s'est

(1) *Annette et Sylvie :* la vision du début.

écoulé, le flot de l'eau d'or, de l'eau qui dort, — et moi, dedans, — s'est écoulé dans l'eau vivante, dans la rivière. Et la rivière s'écoule vers la mer. Je suis sauvée... »

— « Oui, c'est le bonheur, de trouver sa pente. La vie n'a pas d'autre objet. Et quant au reste, quant au but, la rivière se chargera de nous y porter. Il n'est que de se fondre avec elle. S'unir avec le flot des vivants. Rien qui stagne! La vie qui marche... L'en avant! Même dans la mort, le flot nous porte. »

Elle me prit la main :

— « Même dans la mort, nous serons devant... »

Je la quittai, sur cette promesse. En me levant, — (elle s'excusait de rester étendue sur la chaise longue) — je lui remis au pied une de ses socques qui était tombée, et je lui dis :

— « En souvenir de notre entretien, vous me les léguerez, si la première vous partez ? »

Elle me dit :

— « Emportez-les! »

Sur le chemin de la forêt, je rencontrai, m'en retournant, George et Vania, qui rentraient. Ils étaient rouges et dorés par le soleil. Ils me reconnurent, et je vis bien qu'ils avaient honte que j'eusse trouvé Annette abandonnée à la maison. George s'excusait maladroitement, avec un gros rire gêné. Mais je ne voulus pas gâter leur bonheur. Je dis :

— « Nous nous sommes très bien passés de vous!... »

Elle vient, l'heure, quand la vie s'achemine vers sa fin, où, par éclairs, les extrêmes s'identifient : le mouvement vertigineux et l'immobilité sont le même. Le cercle de l'être s'achève. Les deux bouts disjoints se réintègrent. Et le serpent de l'éternité se mord la queue. On ne sait plus ce qui est l'avenir et ce qui est le passé, puisqu'il n'est plus commencement ni fin. Ce qu'on vivra, on l'a vécu.

Quand cette heure vient, il est grand temps de faire son paquet. Le paquet d'Annette était fait, lorsque passa le jeune fourrier, qui lui frayait le chemin.

Une matinée du 26 juillet, le facteur lui apporta une enveloppe, sur laquelle s'envolait la grande écriture de Silvio. Il y avait dedans ces mots :

— « *Louange à Sainte-Anne, afin qu'elle loue le Seigneur!* »

Et au dessous :

— « *Benedica suo figliuol', o gran Madre!* »

(« O grande Mère, bénis ton fils! »)

avec une boucle de ses cheveux.

C'était en effet le jour de la Sainte-Anne. Nul n'y songeait dans la maison, déshabituée des panthéons; mais la cloche italienne réveilla dans la mémoire

d'Annette le tintement lointain de celles qui sonnaient, dans sa petite enfance, son anniversaire, — et les images de fresques florentines, qu'elle regardait, au bras de Marc. Le ciel d'été avait, autour des bois de Meudon, la clarté mate de ces « *tondi* » (1) de Pérugin, où se détachent sur fond d'argent les silhouettes fines et fières des jeunes arbres, comme des jeunes gens. George et Vania étaient encore partis en course, pour tout le jour. Annette resta seule jusqu'au soir. Elle caressait entre ses doigts la boucle de cheveux châtains. L'étrange offrande! On eût dit de la bête offerte au temple. Elle bénit le front d'où la boucle avait été prélevée.

Elle éprouvait dans le bras gauche et la poitrine une pesanteur, qui lui causait une angoisse vague. Elle n'en ignorait pas la cause. Mais elle voulut profiter de ce que ses enfants étaient absents, pour faire dans la maison quelques rangements. Quand ils étaient là, ils s'instituaient ses mentors sévères; George, avertie par le docteur Villard, lui défendait de se fatiguer. Annette, en général, était docile. Il y a une douceur, quand on est vieux, à se laisser morigéner par des jeunes qui vous aiment. Mais à leur désobéir, quand on le peut, on a toujours, quel que soit l'âge, un plaisir malicieux d'écolier...

Annette s'en donna, de n'être pas surveillée! Après avoir bien remué tous ses tiroirs et ses armoires, après avoir monté et descendu son escalier, cinq ou six fois, de la cave au grenier, — quand elle était déjà bien lasse, elle voulut faire le tour de son jardin, inspectant tout, se baissant pour nettoyer et caresser ses plantes préférées, tâter le sol, et, quand elle le trouvait sec, faisant voyage entre la pompe et les petites assoiffées.

(1) Tableaux ronds.

Elle en fit tant qu'une douleur la prit au cœur; elle dut lâcher l'arrosoir, et elle s'assit sur le gravier, serrant ses bras contre sa poitrine; elle ne pouvait plus respirer, la douleur l'envahissait; elle eut la sensation de mourir; elle regardait sa main pâle, d'où le sang s'était retiré, et il lui semblait qu'elle allait aussi s'en arracher. Elle avait mal, mais non regret de ce qu'elle avait fait. Elle pensait :

— « Si c'est la fin, c'est mieux ici... »

Elle entendait, autour de sa tête, les abeilles, — et, dans le ciel, le bourdonnement d'un avion... Et, dans tout son corps, son cœur immense... Il était près de se briser. La bouche ouverte, vers le ciel, les yeux fermés, dans ses oreilles s'amplifiait le grondement de l'avion. Il devait passer au-dessus de sa tête... Quand elle rouvrit les yeux, il avait disparu derrière la masse des forêts; le grondement et la douleur s'atténuaient; des gouttes de sueur lui coulaient aux tempes. A grand effort, elle se releva et elle rentra. Elle ne voulait pas que ses enfants, à leur retour, eussent connaissance de son incartade. Au seuil de la maison, elle se retourna. Ses pieds, ses mains prirent congé de sa bonne terre :

— « Bonsoir, ma terre! Non pas adieu... Je te retrouverai... »

Elle se coucha. Peu après, George et Vania rentrèrent. Mais dès avant de les avoir vus, l'oreille d'Annette s'étonnait. Elle n'avait pas de loin, comme de coutume, happé l'approche des voix joyeuses.

Ils vinrent droit à sa chambre, ils ne virent point sur sa face les traces du combat qui s'était livré, ils ne lui demandèrent pas comment elle allait, ils étaient en proie à une exaltation muette. George tenait à la main des journaux ouverts. Elle dit, d'une voix rude qui refoulait un étranglement :

— « Il est tombé sur Rome, du haut du ciel! »

Annette demanda .

— « Qui ? »

(Avant d'avoir compris, elle savait.)

Jean, essoufflé, cria :

— « Silvio! »

Annette prit les journaux; mais dans le crépuscule de la chambre, qu'elle ne voulait pas dissiper, de peur qu'en allumant ils ne remarquassent ses traits tirés, ses yeux fatigués lisaient mal : — assez pour deviner, dans les grandes lignes, la folle épopée du jeune Icare, qui, pénétrant au cœur de l'Italie, avait osé affronter, jusque dans son repaire, le tyran qu'il haïssait. Malgré la flotte aérienne de l'ennemi, il avait survolé Rome en avion, jetant à poignées sur le « *Senatus Populusque...* » enchaînés les proclamations qui les appelaient à la révolte et souffletaient le dictateur terré dans son palais fortifié. Annette rendit à George les journaux, et lui dit :

— « Lis! »

George les passa à Vania. Vania lut, de sa voix de gamin qui mue, — une voix qui se hâte et qui bute, à la fin des lignes, avalant sa salive de travers. Il avait des intonations emphatiques et puériles; la joie perçait sous l'émotion. George se taisait, le front baissé, comme stupéfiée. Annette fermait les yeux pour mieux entendre... Elle entendait gronder l'avion...

Le journal antifasciste italien de Paris publiait le testament de Silvio, que celui-ci avait jeté à la poste de Nice, quelques minutes avant de s'envoler pour « l'autre rive ». Il la prévoyait, il l'annonçait, c'était la mort qu'il cherchait. Il voulait, par ce sacrifice, racheter la honte et rallumer la flamme « *du peuple de Mazzini* ». Il redisait les mots — (Annette tressaillit) — qu'elle lui avait dits. Et il disait ce qu'elle

n'avait pas dit, — elle le reconnut pourtant, car elle savait qu'il l'avait lu dans sa pensée...

— « Pourquoi si pauvre en héroïsme, la terre qui fut celle du *Risorgimento ?* Parce qu'elle attend l'exemple du don de soi, de l'immolation volontaire, la rosée de sang qui annonce l'aube rouge. O *Gioventù*, affamée de vivre, jeunesse, à toi, de renoncer ta vie, de te dépouiller de tes espoirs, des joies, des peines de ton avenir, de les offrir en holocauste expiatoire! Ce n'est pas le meurtre qui délivre, c'est le sacrifice. Je tue le tyran plus sûrement, en lui jetant le défi de ma mort à la face, qu'en tuant le chien qui tremble dans son chenil... Lève-toi, peuple! Tu ne connais pas ta puissance. Même sans combat, les bras croisés, si tu dis : « Non! » le tyran tombe... »

L'avion avait semé la parole sur le Forum, où Cicéron flétrit Antoine, qui le tua; et dans la nuit, il disparut, pourchassé par la meute aux ailes d'acier. Depuis, on ne l'avait plus revu...

Vania avait fini sa lecture. Il brûlait de continuer à parler. Mais le silence des deux femmes l'intimidait. Il essaya. Nulle ne répondit. Elles songeaient, chacune immobile, dans la nuit. Il se tut aussi. Après quelques minutes, de son lit, Annette dit :

— « Allez dormir, mes enfants! »

George se leva. Ils la quittèrent, sans avoir allumé la lampe.

Jean se coucha. George s'était enfermée dans sa chambre. Le chaud silence emplissait la maison. Les bois se taisaient. Dans la nuit d'été phosphorescente, monta le chant du violon. Annette et Jean retenaient leur souffle pour écouter. Il cheminait, d'un pas d'abord incertain, qui s'arrêtait sur une question, attendait, reprenait, attendait; puis, il s'assura peu à peu,

et il parut reconnaître sa route; il reprit sa phrase du début et la déroula tout entière. Elle était grave, mais sans tristesse; et bientôt sa ligne nue, qui ondulait comme une branche, fleurit de jeunes variations, claires et riantes, ainsi qu'un cerisier au printemps. Le vent passait dans les rameaux; ils s'égrenaient en pluie d'arpèges. Revint le thème, nu. Sa silhouette pure et fière semblait un *largo* de Haendel...

Le violon se tut. Vania dormait, la joue appuyée sur son bras. George se déshabilla dans la nuit, le corps tout chaud et l'âme fraîche, détendue; elle ne cherchait pas à raisonner ce qui se passait en sa pensée; le violon s'en était chargé : c'était une affaire réglée, tout était bien... Elle s'endormit, de son grand souffle régulier.

Annette veilla, une fois de plus. Mais cette fois, elle ne veilla pas en vain. Le Visiteur allait passer...

Elle pensait à ses fils égorgés — Marc, Silvio — agneaux de Dieu. Ils s'étaient offerts au sacrifice. Elle les avait offerts. Elle avait beau s'en défendre, chercher les preuves dans sa mémoire qu'elle n'avait rien dit pour les pousser, qu'ils avaient agi sans elle. Elle savait bien que c'était d'elle qu'était issu l'élan de leur sacrifice. Sous son regard, qui voyait leur chemin bien avant eux, ces deux enfants, ces violents, presque malgré eux, s'étaient offerts au couteau. C'était comme si, de ses propres mains, elle les avait portés sur l'autel.

— « Dieu d'Isaac, qui l'as sauvé, tu n'as pas sauvé mes enfants! Il te fallait ces victimes. Es-tu content ? »

Mais le dieu n'était pas rassasié. Elle le savait. Elle savait qu'il en attendait d'autres... Qui, encore ?

— « Tout ce que tu as. Tous les tiens. »

Elle faisait vainement effort pour ignorer que ce garçonnet qui dormait là, derrière le mur, tout à ses jeux et à ses rêves de la journée, — que cette grande fille, saine et joyeuse, qui narguait les passions du

monde et les idées hallucinées, — iraient tout droit aux coups de feu, à la bataille de demain, — ainsi que son autre fille de Russie, qui s'était enrôlée dans la grande Armée. Ils étaient tous voués à la mort exaltée dans la flamme. Et cette flamme, elle avait, aveugle, jour après jour, travaillé à l'allumer. Elle qui voulait en réchauffer le cœur de ceux qu'elle aimait et les grouper autour, comme d'un foyer, elle avait mis le feu à son logis. La flamme, que dans son sein elle nourrissait et qui, en elle, montait droite, l'illuminant sans la consumer, avait fait fondre, autour, les murs, et propagé en d'autres âmes l'incendie. Sa mission avait été, à son insu, de porter dans ses mains calmes, pour éclairer sa pensée, la torche de l'action, que d'autres mains avaient saisie, et que le vent rabattait sur sa propre maison... L'Ame Enchantée et sa couvée, comme le phénix, étaient destinées au bûcher. Gloire au bûcher, si de leurs cendres, comme du phénix, renaît une plus haute humanité!...

— « Brûle-moi donc, avec les miens! L'heure est venue. Bourreau, je tends mon cou à ton couteau... »

Et elle sentit qui s'enfonçait dans sa poitrine, le couteau. Une douleur atroce et fulgurante la transperça, du cœur au cou. Elle serra ses poings sur sa blessure, pour ne pas crier. Il y avait dans la férocité de la douleur une joie exaltée à prendre sa part de l'holocauste de ses fils. Elle appuyait, avec ses poings, sur le manche du couteau...

— « Enfonce!... »

Jusqu'à ce que, les dents serrées, dans un spasme, elle s'évanouît...

Ce fut l'enfant qui, avec l'aube, s'éveillant, entendit l'étrange murmure qui s'exhalait de la chambre à côté. Il fut quelque temps avant de comprendre. Il lui semblait, dans la demi-torpeur, qu'une bête blessée rôdait autour de la maison. Puis, il prit peur, il sursauta, il appela George. George dormait solidement, la tête au mur, contre lequel s'appuyait le lit d'Annette. Vania la secoua. Elle résistait : quand George était au pâturage de sommeil, il lui fallait être rassasiée. Mais aussitôt que s'entre-bâilla la porte de ses sens, fermée à clef, toute la conscience rentra, d'un coup. Elle se jeta du lit, avant d'avoir encore soulevé ses lourdes paupières, et elle courut, tâtant les murs, comme une aveugle, auprès du lit d'où montait la plainte.

Annette était dans l'inconscience, elle ne savait point qu'elle gémissait. George s'épouvanta de l'altération de ses traits. Du premier regard, elle évalua l'issue fatale de la bataille. Elle ne perdit pas de temps. Philippe Villard fut mandé; et Vania courut porter au télégraphe une dépêche pour Assia. Quand le docteur arriva, il n'eut guère de prescriptions à ajouter à celles que George, experte, avait d'elle-même exécutées · réactions brûlantes ou glacées. Son froid

regard de vieux athlète, habitué du ring, qui lit d'avance les péripéties du combat, jugea qu'il était inutile de tourmenter celle qui luttait dans sa nuit : la partie était perdue. Il lui eût plutôt raccourci le chemin, comme il le ferait pour lui, quand il se verrait ainsi vaincu. Mais Annette avait refusé son offre, quand, par avance, il la lui avait faite : elle interdisait qu'on disposât de sa volonté, tant qu'il lui resterait une goutte de vie, — cette goutte fût-elle une mer brûlante de souffrance...

— « Je ne permets point qu'on interrompe le combat. Mien est le combat. Laissez-moi seule!... »

Il la laissa. Sa grande main, aux doigts de fer, qui savaient être de velours, prit, sous les draps, les pieds d'Annette, déjà froids, et les serra avec tendresse...

— « Reposez-vous!... Adieu, Annette... »

La nuit suivante, un avion s'abattit près de Meudon. Un oiseau fiévreux frappa aux vitres. George ouvrit... Assia... Elle arrivait à tire-d'aile. Le télégramme l'avait atteinte dans la ville scandinave, où elle était en mission. Elle était partie sur-le-champ. Peu lui importait ce qu'elle risquait, — et des deux parts : elle était, en France, à peu près sûre d'être arrêtée et expulsée; et le Parti ne lui pardonnerait pas de compromettre, pour un caprice ou une passion, son caractère officiel ou officieux. Mais l'individualisme a beau se mettre sincèrement en service commandé : rien ne brise ses brusques élans, et nul ne peut — même lui — les prévoir. L'acte avait, chez Assia, devancé les réflexions. Elle ne les retrouva qu'une fois installée au chevet de la mourante. Advienne que pourra! Elle avait tenu parole...

— « Mère, je suis là. Je t'accompagne jusqu'au tournant... »

Elle promettait ce qu'il n'est au pouvoir d'aucun de tenir. La dernière heure n'a point de compagnon.

Annette cheminait seule la fin de sa route. Elle était enveloppée, comme les dieux dans les combats de l'Iliade, d'une brûlante muraille de fumées. Ceux qui se penchaient sur son corps couché, ne la voyaient pas, ils ne voyaient que la muraille, derrière laquelle elle cheminait. De loin en loin, l'épaisseur d'ouate s'amincissait; il se faisait une trouée; Annette apercevait, par la fente, les objets... Tout, autour d'elle, était objet... La voix de ce garçonnet, qu'elle ne voyait pas, (mais il était ici, tout près de sa tête, elle n'aurait eu qu'à la tourner, elle n'essayait pas...) n'éveillait plus en elle une émotion... Il est, il est. C'est un objet... La trouée de fumée se referme. On entend encore la voix, au travers... Comme il est loin! Comme tout ce qui vit est déjà loin!...

Elle projetait le brasier du dedans de son corps dans le dehors. Les préoccupations de son esprit, aux jours d'avant, s'objectivaient, avec les phénomènes de la fièvre qui, sur-le-champ, interprétés dans le sens du rêve que l'imagination composait, prenaient leur place sur la scène... Elle se croyait revenue dans son

appartement de Paris. Paris brûlait... Les bruissements, les grondements des artères étaient des décharges d'artillerie et les crépitements du feu. On se battait dans la rue. Et sa gorge qui suffoquait reconnaissait le goût âpre des fumées. Par la fenêtre ouverte, elles se rabattaient devant ses yeux. L'incendie gagnait, rampait, léchait le mur de la maison... Annette ne s'étonnait pas que le visage de Assia fût penché sur elle. Elle rattachait sa présence à celle de la Révolution. Que Assia fût ici lui paraissait naturel. De la distance d'où elle regardait, celle d'Oslo à Paris ne comptait guère plus que de l'une à l'autre chambre. Toute la terre était sur le même plan.

Mais la distance aussi était tombée entre le masque de la vie : — ces yeux, ces bouches, ces mains, ces gestes, ces mots, — et le spectacle interdit des pensées que les vivants cachent aux autres et à soi. Une extraordinaire lucidité lui faisait lire, par éclairs, au fond des êtres, séparés d'elle par un rideau. Dans cette fille bien-aimée, qui veillait auprès de son lit, elle palpait, dans la nuit, une âme hostile, qui, malgré Assia, l'envahissait. Mais elle réintégrait, en les transposant dans son rêve, tout ce fond des âmes, qu'elle touchait. Elle imaginait que le feu montait dans la maison, et que ses enfants l'abandonnaient. Elle voyait George et Jean, qui s'échappaient par la fenêtre et par les toits : George apostrophait les assaillants, elle semblait une Liberté de Delacroix sur la barricade, une Révolution aux jeunes seins, qui chante et gronde ; et auprès d'elle, le gamin armé, qui rit... Assia, seule, s'obstinait à ne point la laisser ; mais elle était impatiente que ce fût fini, et dans son cœur, elle répétait :

— « Dépêche-toi donc !... »

Et la mourante, tâchant de remuer les lèvres, pensait dire (mais aucun son articulé ne sortait) :

— « Je me dépêche. Mais mes vieilles jambes ne vont pas vite. Ne m'attends pas! Va-t'en, ma fille!... »

Assia écartait, d'une main lassée, les hideuses pensées. — Elle avait voulu, malgré sa fatigue, veiller Annette; elle avait forcé George et Vania à se reposer; elle était seule avec la mourante; et Dieu sait quel attachement passionné elle avait pour Annette! C'était la seule femme au monde qu'elle eût aimée. Elle aimait en Annette, Marc. Elle aimait en Annette, la mère, — plus sa vraie mère que celle de son sang. Elle aimait l'amie, elle aimait celle qui lui avait fait confiance, qui avait remis aux mains de l'étrangère, de l'errante, de la rejetée, son plus précieux, son fils et le trésor de son intimité, celle qui avait eu foi en elle, plus qu'elle-même ne l'eut jamais, — qui l'avait deux fois remise sur ses pieds, en essuyant la boue de ses pieds, — celle qui l'avait sauvée. Il n'était pas sûr que, finalement, elle n'aimât pas Annette plus que Marc, et que dans Marc, ce ne fût Annette qu'elle aimât le mieux. Les deux, du moins, à l'heure actuelle, faisaient si étroitement corps ensemble qu'elle ne distinguait plus : c'est tous les deux qu'elle venait d'étreindre, avec fureur, en se jetant sur le corps en sueur de l'agonisante... Mais dans le même instant, l'âme hostile était entrée. Assia sentait la pénétrer une glaciale indifférence. Desserrant l'étreinte, elle retomba, assise à quelques pas. Elle était lasse et surmenée, de toute l'énergie dépensée durant des jours et des nuits sans repos. Elle était vidée d'amour et d'intérêt. Elle était reprise par d'autres préoccupations de la rive des vivants, dont cette mourante l'avait distraite trop longtemps; elle pensait aux risques de son envolée, que grossissait chaque heure de plus en cette maison; elle évaluait, d'un dur regard, sur cette face enflée, qui reposait — (qui combattait) — sur l'oreiller, le

nombre d'heures qui restaient inscrites ; et elle pensait :

— « De toute façon, elle est perdue. Qu'elle se dépêche! »

Par une férocité de rancune subconsciente, elle prit pour lire un livre brutal, qui brisait toute communion avec la femme qui haletait. Elle ne put d'ailleurs qu'en feuilleter quelques pages, les phrases lues lui restaient dans la gorge, elle les recracha. Elle ferma le livre, écœurée. Et quand elle vit de nouveau la face d'agonie, elle prit soudain l'horreur de soi et l'épouvante de son crime de pensée. Elle se jeta à genoux, et elle baisa, avec des larmes, la main qui pend, aux veines gonflées... Qu'avait-elle fait! (Pensée est acte, devant la mort.) Au lieu de l'assister dans le dernier assaut, elle assassinait l'être qu'elle avait le plus aimée. Elle gémit :

— « Mère! ce n'est pas moi! Pardonne-moi! Délivre-moi!... »

Mais le visage d'Annette restait impassible et lointain. L'agonisante avait tout perçu; mais elle n'en éprouvait ni peine ni révolte. C'était comme si cela ne la concernait plus. Elle était seule... Autour de sa mort, le gouffre du monde se creusait; les grosses fumées montaient de tous les corps du logis : Europe, Asie, partout les guerres et les Révolutions : l'humanité brûlait, aux quatre coins. Et le ciel même était bloqué par le bouclier des avions qui s'abattaient sur les villes asphyxiées. Hors la fenêtre de la mort, où le refuge? L'abandon des âmes les plus aimées achevait l'étouffement dans la solitude... Mais il s'en faut que cette solitude de l'agonie consiste seulement, comme on le croit, dans l'éloignement infranchissable de ceux qui vivent et de celui qui meurt. Cette solitude a son noyau de vide essentiel dans l'éloignement de soi qui s'opère,

au sein même de celui qui meurt. Annette n'était plus dans Annette. Celle qui s'éteint sur l'oreiller est seule. Son Autre, son Double a pris congé. Il était en train de déloger. Et délogeaient avec lui toutes ces fumées, ce bruit, ces cris, cette agitation, tout ce tumulte des foules et des passions, toute la bataille... Sur les ruines de la maison, les pieds de la Paix se posaient. Le corps se tendit, pour recevoir sur sa fièvre le toucher frais...

Mais dans le spasme pour briser les derniers liens, le frêle cordon qui résistait, elle fut ramenée brutalement, comme un hanneton au bout d'un fil, à cette argile de douleur, d'où elle voulait s'échapper. Avant de rompre cette forme d'une âme, ce lac du cœur où l'univers s'est reflété, et de l'absorber, la Force-Mère de toute vie rappelle en celle qui va mourir, une dernière fois, la conscience aiguë de tout ce qu'elle fut : par la contraction de la souffrance et de l'effort que réclame le suprême arrachement, elle lui fait heurter cruellement les fers de lance, les tessons coupants aux murs de son enveloppe qui la meurtrit, — en long, en large, ses limites, le lit mortuaire de son corps, les parois entre lesquelles, comme une abeille, elle a bâti sa chambre de vie — soixante ans de vie, — pour qu'elle mesure enfin, à la seconde du « *salto mortale* », dans un éclair, l'empan de sa vie, sa raison d'être et de mourir. Le rideau s'ouvre. Hâte-toi, regarde!...

Elle regarde avidement, de ses grands yeux qui vont se figer. Ceux qui sont là, autour du lit, la croient sombrée dans la syncope. Ils ne voient pas qu'elle voit et qu'elle entend. Ils ne voient pas qu'elle est en marche, et qu'elle gravit la dernière côte. Avec elle, la souffrance montait, montait... D'un coup de lance, elle transperça le cerveau, de cette pensée fulgurante :

— « *Souffrir, c'est apprendre...* »

L'éclair de ce mot aveugla la souffrance même. La chair pantelante s'insensibilisa. Rien ne resta plus que les yeux — les yeux tournés vers l'en dedans — et la conque marine de l'oreille...

Elle perçoit, comme du dehors, son propre souffle qui halète. L'ouïe exaltée guette ce souffle qui s'enfle; et il lui semble le grondement d'un train en marche... Qui est en marche ? Elle, ou un autre ? Elle ne distingue plus entre le « sien » et « l'autre ». Les poteaux-frontières viennent d'être abattus par un coup de vent. Non-moi est moi. Moi est Non-moi. Tout est une masse obscure qui s'amasse, au gouffre de la Nuit, comme un naphte compact en une citerne. Le niveau monte. La masse atteint au bord de l'orifice, elle se gonfle en

bourrelet; une seconde, elle hésite, puis déborde; et elle croule... Le fleuve de lave croule *en haut!* Les lois terrestres sont retournées. La gravitation « *zieht uns hinan...* »

— « Rivière suis — (c'était mon nom; dès l'origine, mon destin était inscrit, mais il ne s'éclaire qu'aujourd'hui) — Rivière de l'Être, Rivière des êtres, Rivière des âges, qui gravit, en serpentant, les flancs escarpés du mont. Au-dessous de moi, en me penchant, je vois les anneaux indéfinis qui se déroulent et qui s'enroulent. Et au-dessus, la tête allongée du serpent, qui s'érige, frayant son chemin, tâtant les aspérités des rocs qui surplombent, et s'y hissant. Et tout au haut, et tout au fond, au delà des cimes, l'abîme du ciel océan... »

A chaque élan, dont le frisson parcourt, d'un bout à l'autre, la coulée, Annette se bande : la flèche de l'arc va jaillir...

Et ceux qui, autour d'elle, ont des yeux pour ne pas voir, voient ses mains maigres qui se crispent sur ses draps. Sous le doigt qui tâte, son pouls s'éteint; mais elle, encore, écoute battre son cœur. Elle ne distingue plus même l'ombre de la tête de Assia, dont elle sent le souffle sur sa face; mais elle entend distinctement les voix, qui ne se méfient plus. Son corps, lardé de piqûres d'huile camphrée et de caféine, est extérieurement insensible; mais l'ouïe persiste; et, dans l'envahissement de la nuit, toute la lumière s'y concentre. Derniers murmures de la terre... Le torrent passe, comme un express, d'où l'on a vu, par la portière, les fenêtres éclairées des maisons, qu'on laisse derrière soi. Annette voudrait leur tendre les bras : ses bras sont de pierre. Elle sourit : à peine une lueur s'est dessinée aux lèvres; mais Assia, la face collée contre la sienne, l'agrippe... La lueur est rentrée dans l'ombre. Le train est loin. La voyageuse est emportée...

Soudain, le torrent se cabre, la peau se hérisse, des rides courent sur la nappe d'eau — la nappe de sang... Et, d'un seul coup, le fleuve se fige, entier, du talon au front; il est de fer, et il se tend, comme une échelle gigantesque, appliquée au mur du mont, une crémaillère en fonte rouge, dont chaque vivant forme un cran; elle escalade une de ces Alpes, que les pieds d'Annette connaissent bien, qu'ils ont aimée, où ses jarrets jadis ont grimpé, avec les bataillons de sapins à l'assaut, — au delà de la frontière des forêts, — une pyramide de basalte, avec une chevelure de glaciers et une écume de nuages durs accrochés à sa crête de neige qui se recourbe, comme le bec d'un Matterhorn... Et sur l'échelle métallique, du fond du gouffre, monte un lourd pas qui fait trembler, du bas en haut, tout le métal érigé, javelot qui vibre, lancé contre le ciel. L'échelle en feu dur et congelé, geint sous le fardeau. Chaque échelon frémit du frémissement de tous les autres, qui s'amplifie à mesure que le pas se rapproche; et tous sont, de la base à la cime, reliés par le même frémissement. Mais, pareils aux tiges d'herbes hautes d'un champ, que ploie le vent dans le même sens, tous ploient penchés vers ce qui monte, vers l'en-bas. A chaque fois que la griffe invisible mord sur un cran de l'échelle et le broie, le monde entier est incliné vers le point d'agonie, qui supporte en succombant la masse entière du Destin; l'échelon vivant qui craque, combat et meurt pour tous; et dans son spasme se ramassent tous les souffles des vivants. Mais aussitôt que le combat est livré et que le Broyeur invisible a passé, ne laissant derrière lui que des cendres, l'herbe, rebroussée par le vent de feu, se reploie toute dans son sillage, vers l'en-haut; l'échelon de vie calciné vibre maintenant des combats qui se livrent au-dessus, dans l'avenir. Le courant d'être tout entier coule, de celui

que la vie vient de quitter, vers ceux où s'engouffrera le courant, vers l'embouchure...

Celle qui fut, parmi les vivants, Annette, — qui ne l'est plus, pour un instant, qu'afin d'assister à son écrasement dans la cuve, voit, au travers d'une buée, monter d'en-bas le pas du Fouleur de raisins... A chaque pas de son approche, s'épaissit la buée rouge et noire... La grande Ténèbre, dans un froissement de plis, rabat sur l'âme qui sombre les deux pans de son manteau. Et l'Innommable sort du fond, avec un grondement de tonnerre. La serre s'enfonce : tout est broyé, tout est fouillé par les myriades de ses vrilles : les flancs, les yeux, la bouche, le sexe; tout est pompé; et c'est, dans la douleur sans-nom, la sans-nom délectation de l'accouplement mortel. L'âme écrasée, distendue, se dilate, elle fait chair avec l'Etre souverain. En l'évidant, il l'incorpore :

— « Tu es mienne, et je suis tien... »

O plénitude! Identité!... A cette seconde, elle comprend tout, l'au-delà du bien, l'au-delà de l'être... L' « *Erleben* » total s'achève. S'achève le cycle de l'Ame Enchantée... Elle était une maille de l'échelle, jetée par-dessus le vide, à un tournant. Et quand le pas qui monte s'appuie sur elle, en la broyant, l'échelon tient bon, en tournant; et le Maître franchit, sur l'arc tendu de son corps, l'abîme. Toute la douleur de sa vie a été l'angle d'infléchissement de la marche en avant du Destin...

— « Destin! avance! Merci de m'avoir prise pour marchepied!... Et je te suis. Destin je suis. »

Le jus de la grappe, que le pied du Fouleur a broyée, suit le sillage; la coulée de vie qui s'échappe est aspirée, dans un vertige passionné, comme par une bouche, vers l'en-haut. Une dernière fois, monte de l'en-bas, un cri d'oiseau. Vania appelle :

— « Maman!... »

Aimés! O vous qui restez derrière nous!...

— Ils ne restent pas derrière nous, ils sont devant. C'est sur leurs échelons, au-dessus du mien, que le Fouleur qui monte passera. Nous qui sommes devenus son sillage, nous passerons aussi sur nos aimés, nous prendrons part à leurs derniers combats, nous les aiderons de notre étreinte mêlée à celle qui les broie. Comme nos aimés, morts avant nous, nous ont rejoints, nous ont étreints, dans notre mort. Nous faisons route ensemble. Même Rivière...

— « Adieu, Annette!... Et maintenant, *j'ai compris. Nunc dimittis...* »

Elle soupira. Assia, jetée sur sa bouche, y aspirait sauvagement son dernier souffle. Mais elle ne tenait plus que l'étoffe. L'Ame Enchantée avait fusé, — jet de semence dans le sillon que creuse la Mort, vers le trou du ciel, au haut du mont — la grande écluse par où s'écoule la Voie Lactée, collier des nuits, serpent des mondes, qui déroule dans la prairie de l'Infini ses anneaux d'Être...

FIN

A Marie

Dix ans de combat contre soi-même.
Il faut se combattre, pour se surmonter.
Dix ans d'une paix, fille de la guerre, mère de la guerre.
Ne te plains point ! La paix est au bout.

Marchons au-devant d'elle !
Mon amie, ma femme, je t'offre mes blessures.
Elles sont le meilleur que la vie m'ait donné.
Car chacune est la marque d'un pas en avant.

R. R.

septembre 1933

TABLE GÉNÉRALE DES MATIÈRES

L'AME ENCHANTÉE

IV

L'Annonciatrice
(Anna Nuncia)

PREMIER TOME :

LA MORT D'UN MONDE

Première partie : *Les Sept contre Thèbes.*
Deuxième partie : *Annette dans la jungle.*
Troisième partie : *Le Vent du crime.....*

DEUXIÈME TOME : *L'ENFANTEMENT* (I et II).

Première partie : *Le Combat.....*
Deuxième partie : *Mai Florentin.....*
Troisième partie: *Via Sacra.....*

L'AME ENCHANTÉE a été écrite, de 1921 à 1933.

L'œuvre comprend quatre tomes :

I. *Annette et Sylvie :* 1 vol.
II. *L'Été :* 1 vol.
III. *Mère et Fils :* 2 vol.
IV. *L'Annonciatrice :* 3 vol.

ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 20 NOVEMBRE 1933
PAR L'IMPRIMERIE
LOUIS BELLENAND
ET FILS, A FONTENAY-
AUX-ROSES (SEINE)

DEC 15 1956

PQ
2635
O5A78
t.4
ptie.2

Rolland, Romain
L'âme enchantée

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY